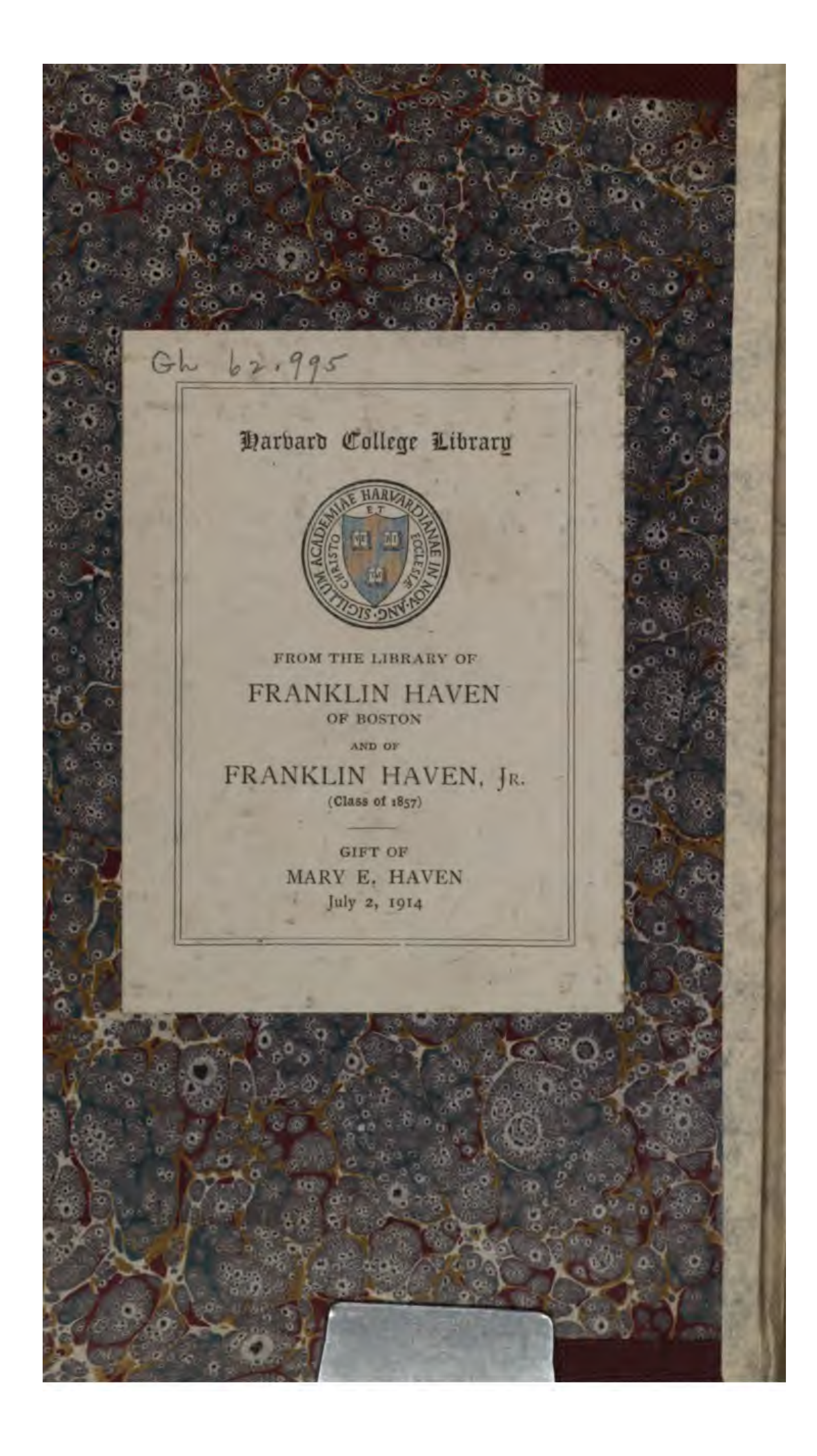
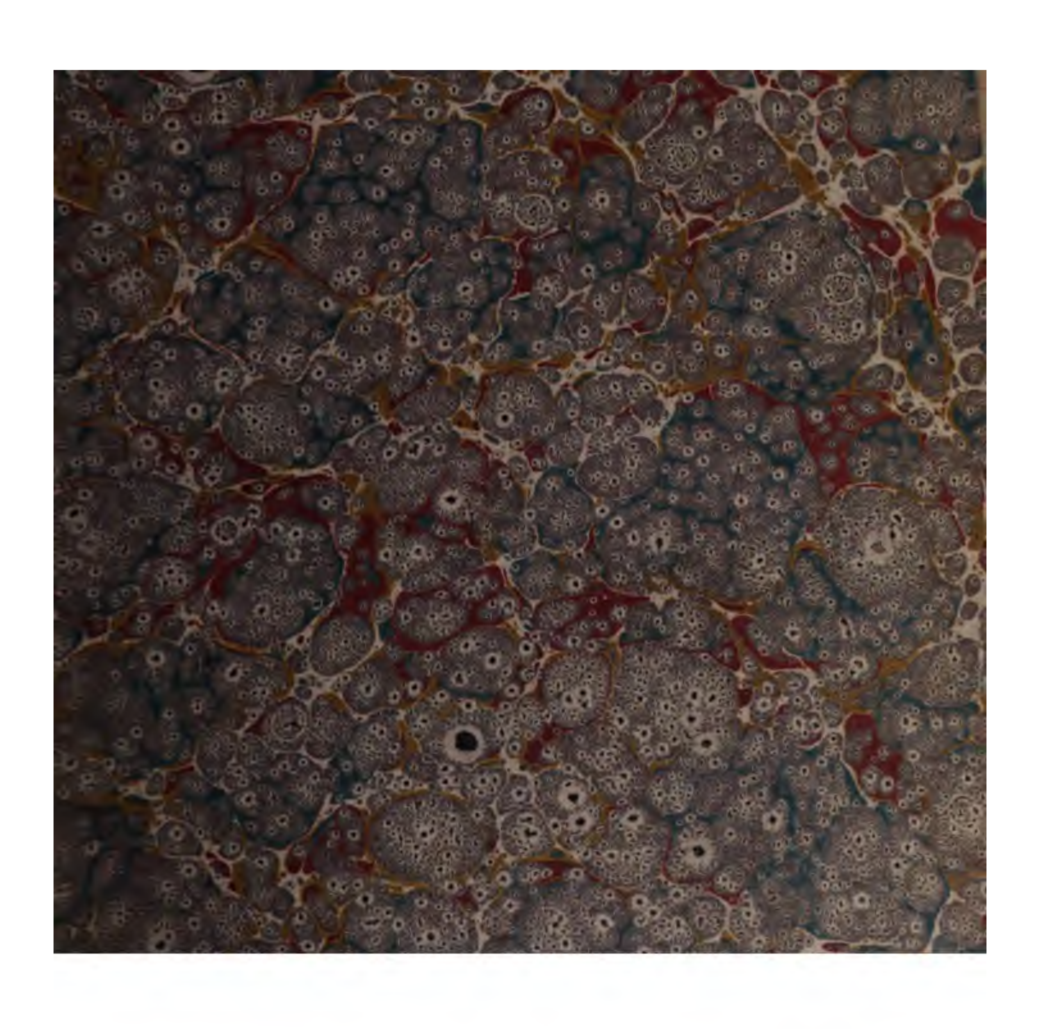


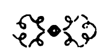


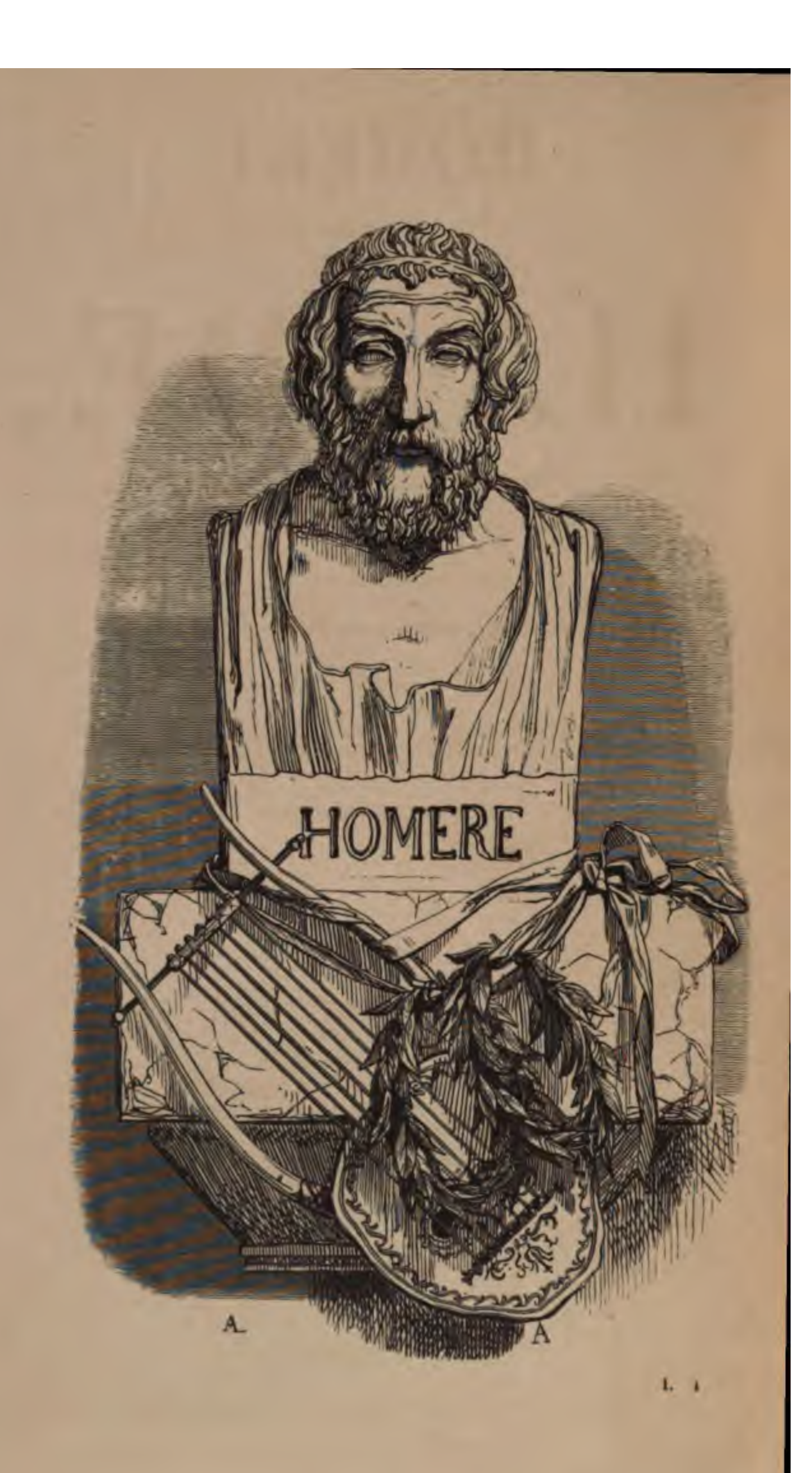


HOMÈRE ILLUSTRÉ.

ILIADE.

IMPRIMÉ PAR BÉTHUNE ET PLON, A PARIS.
PAPIER DES FABRIQUES D'ESSONNE.




HOMERE

HOMÈRE.

ILIADE,

TRADUCTION NOUVELLE,

ACCOMPAGNÉE

DE NOTES, D'EXPLICATIONS ET DE COMMENTAIRES,

ET PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION

PAR

EUGÈNE BARESTE,

ILLUSTRÉE PAR

MM. A. TITEUX ET A. DE LEMUD.

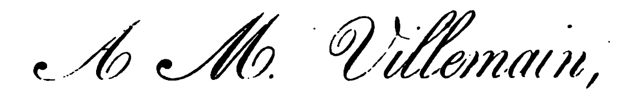


PARIS.

LAVIGNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

1, RUE DU PAON-SAINT-ANDRÉ.

1843



PAIR DE FRANCE,

Membre de l'Académie française, Ministre de l'Instruction publique.

MONSIEUR LE MINISTRE,

C'est en reconnaissance de l'accueil bienveillant que vous avez daigné faire à ma traduction de l'ODYSSÉE que j'ai pris la liberté de placer sous votre illustre patronage mon humble traduction de l'ILIADE.

Espérant, Monsieur le Ministre, que vous voudrez bien accepter la dédicace d'un livre dont le seul mérite est d'être consciencieusement fait, j'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect.

De Votre Excellence

Le très-humble et très-obéissant serviteur.

EUGÈNE BARESTE.

INTRODUCTION

A L'ILIADE ET A L'ODYSSÉE [1].

I.

Nous ne sommes plus au temps, Dieu merci, où le génie d'Homère était mis en doute, et où il fallait lutter pour signaler les beautés que renferment les deux magnifiques épopées grecques. Nous n'avons plus besoin d'écrire, comme le savant Huet, évêque d'Avranches, Boileau, madame Dacier et tous les adversaires de l'abbé d'Aubignac et de Perrault, de pompeuses apologies pour établir la supériorité de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* sur les différents poèmes des peuples anciens et modernes. Il ne serait même pas séant aujourd'hui d'imiter Samuel Patrick, qui, dans son *Clavis homerica*, publié au dix-huitième siècle, prit à tâche de citer les témoignages des auteurs grecs et latins qui ont fait l'éloge d'Homère, et dont le nombre ne s'élève pas à moins de deux cents. Grâce aux études archéologiques et aux remarquables travaux de la critique allemande et française, les poèmes du divin chantre d'Ulysse et d'Achille ont été plus connus et, partant, jugés comme ils le méritent.

Si un grand nombre d'écrivains du dix-septième siècle s'élevèrent avec tant d'énergie contre les poèmes d'Homère, c'est qu'à cette

[1] Comme notre titre l'indique, ce n'est qu'une simple *Introduction* que nous nous proposons de faire. Nous ne jetterons qu'un rapide coup d'œil sur les deux épopées grecques. Plus tard nous traiterons à fond les importantes questions de l'histoire, de la composition, de l'unité des poèmes d'Homère, dans un travail spécial qui nous occupe depuis long-temps et que nous avons l'intention de publier. Heureux si nous pouvons un jour jeter quelque clarté sur un sujet encore bien obscur, et qui a été, depuis plus d'un siècle, si laborieusement étudié en Angleterre, en Allemagne et en France.

époque on ne tenait aucun compte des mœurs, des usages, des coutumes des temps antérieurs. On voulait voir dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée* ce qui raisonnablement ne pouvait s'y trouver, c'est-à-dire la représentation fidèle des scènes contemporaines : la politesse, l'élégance, la pruderie de la cour du grand roi.

Au dix-septième et même au dix-huitième siècle, les deux épopées grecques étaient attaquées et défendues avec une égale passion. C'était, d'un côté, les partisans fanatiques de l'antiquité, imitant et non pas traduisant les poèmes d'Homère ; expliquant à leur guise les passages les plus inexplicables ; adoptant sans réflexion les descriptions douteuses, les discours interpolés ; transformant les héros en seigneurs de Louis XIV, habillant à la française les Grecs et les Troyens, et faisant parler Ulysse, Ménélas, Agamemnon ou Diomède comme des hôtes de Versailles. — De l'autre côté se trouvaient les défenseurs de la muse gauloise, rejetant avec dédain tout ce qui portait le nom d'Homère; raillant les plus beaux passages de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, et attaquant sans pitié des vers qu'ils avaient mal compris, mal rendus, ou dont ils avaient faussé le sens par ruse ou par ignorance.

On conçoit très-bien que de telles discussions ne devaient point faire avancer la science, et qu'elles étaient loin d'aider à déchirer le voile épais qui cachait à tous les regards la grande et sublime face homérique.

Les défenseurs d'Homère ne pouvaient même pas être d'accord sur le mérite et sur les beautés de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, puisqu'ils changeaient dans leurs traductions le texte du poète, puisqu'ils atténuaient la force des expressions, et rendaient d'une façon plus pompeuse, plus sonore, selon eux, ces simples et admirables récits.

Pope, qui avait la prétention de corriger Homère, quoique accordant cependant quelque mérite à l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, prétendait, dans la préface de sa traduction anglaise, que le premier de ces poèmes était un amas confus de beautés qui n'avaient ni ordre, ni symétrie ; un plan où l'on ne trouvait que des semences et rien de parfait ni de formé ; une production de beaucoup de choses inutiles qu'il faudrait retrancher, qui étouffent ou

défigurent celles qui méritent d'être conservées! Et Pope fut un des défenseurs d'Homère!

Madame Dacier répondit à Pope en adoptant par système plutôt que par conviction le plan et toutes les parties de ce poème, qu'elle n'avait pas osé elle-même traduire fidèlement. Madame Dacier avait fait l'apologie d'Homère; elle avait excusé tout ce qui choquait les mœurs du dix-septième siècle, et elle ne pouvait passer sous silence la critique de l'écrivain anglais. Mais sa réponse, loin d'être rationnelle et concluante, donnait encore plus de prise aux détracteurs; car Homère n'y était ni sainement jugé, ni justement apprécié. La meilleure critique de sa réponse est sa traduction.

Les querelles devinrent plus vives, plus animées. On exalta, d'un côté, l'unité, la beauté, l'admirable construction de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*; de l'autre on dénigra Homère et les anciens, et l'on ne vit dans les deux épopées grecques « qu'une réunion de chansons d'aveugles et de mendiants. » On s'attaqua et l'on se défendit avec le même acharnement, avec la même insolence. On sait que Desmarets de Saint-Sorlin se fit plus connaître par les violents écrits qu'il dirigea contre l'antiquité, que par son triste poème de Clovis. Puis l'on vit surgir Gacon, Boivin, Fourmont, l'abbé de Pons, dont les noms, à peu près oubliés aujourd'hui, brillèrent alors dans la dispute. Enfin le savant et ingénieux Houdart de La Motte s'éleva contre les apologistes d'Homère, quoiqu'il eût fait paraître une traduction de l'*Iliade*. « Les anciens trouvèrent en lui, dit Dugas-Montbel, un antagoniste homme d'esprit, écrivain élégant et correct, tandis que tout le mérite de leurs défenseurs ne consistait que dans une pesante érudition revêtue de formes pédantesques et du style injurieux qu'on n'emploie ordinairement que lorsqu'on a tort. » Madame Dacier, qui avait pris pour habitude d'attaquer tout le monde, dirigea ses critiques contre La Motte et même contre le P. Hardouin, qui venait de publier une apologie d'Homère. Au bout de quelques années, les querelles se terminèrent sans avoir pu faire changer le système de traduction adopté par les adversaires comme par les défenseurs d'Homère.

Mais pourquoi avoir voulu faire des deux épopées grecques des

poèmes anglais ou français du dix-septième ou du dix-huitième siècle? Pourquoi avoir voulu assimiler à la civilisation moderne des époques si différentes de la nôtre? Pourquoi enfin n'avoir pas laissé subsister, dans toute leur pureté primitive, ces descriptions si nombreuses, si justes et si vraies, ces détails de mœurs donnés avec tant de naïveté et de précision, ces épithètes si pittoresques et si belles, qui sont pour l'historien, l'antiquaire et l'artiste comme des jalons à l'aide desquels ils peuvent se retrouver dans les temps antiques, encore si près de la barbarie, et étudier avec fruit, sous le double aspect de la religion et de la politique, la société grecque des premiers âges?

C'est qu'au dix-septième et même au dix-huitième siècle on n'étudiait pas encore avec assez de liberté la littérature des anciens : le goût de l'époque s'y opposait. On introduisait chez nous des poèmes grecs et romains avec une certaine défiance, et on nous les faisait voir, non pas tels qu'ils sont, mais tels qu'on voulait qu'ils fussent. Alors ces chefs-d'œuvre littéraires, devenus dans notre idiome aussi antiques que modernes, aussi païens que chrétiens, aussi grecs ou latins que français, perdirent leur caractère, leur originalité, leur poésie.

Mais bientôt les versions allemandes des tragiques et des comiques de la Grèce et de Rome nous firent changer notre déplorable système de traduction. La connaissance approfondie des poèmes de l'Orient et de l'Inde nous initia à la tournure poétique des anciennes épopées; elle nous habitua peu à peu à ce langage majestueux et simple de la poésie des premiers peuples, et elle servit à accomplir dans notre littérature une salutaire révolution.

Seulement nous sommes surpris qu'on ait attendu si tard pour traduire l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère comme Le Maistre de Sacy a traduit les poésies bibliques, surtout quand il existe une si grande analogie entre les chants historiques des Grecs primitifs et les livres sacrés des anciens Hébreux.

II.

Homère a-t-il existé ? Telle est la question que se sont souvent posée les philosophes anciens et les philologues modernes.

Depuis bien des siècles on discute pour ou contre l'existence d'Homère, mais jusqu'à présent on n'a pu résoudre cet important problème. Les croyants sont aussi nombreux que les sceptiques, et peut-être les premiers sont-ils plus près de la raison et de la vérité.

Si l'on admet les Homérides, disciples ou descendants du poète, on ne peut certainement pas contester l'existence d'Homère ; car il doit y avoir eu un Homère pour les Homérides, comme il y a eu un Hercule pour les Héraclides, un Atrée pour les Atrides, un Pélops pour les Pélopides.

Pourquoi donc prendre plaisir à nier sans cesse tout ce que l'humanité a produit de grand, de beau, de sublime ? Pourquoi s'élever avec tant de témérité contre les traditions antiques et les croyances des peuples ?...

L'antiquité la plus reculée nous représente Homère comme ayant composé l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Respectons ce passé que nous ne pouvons approfondir et craignons de porter une main profane sur cette divine personnification de la poésie des Hellènes. Il faut, selon nous, regarder Homère comme le chantre des deux épopées grecques, puisqu'il nous est impossible de prouver d'une manière certaine qu'il n'a pas existé, et imiter les Indiens, qui pensent encore aujourd'hui, malgré les efforts de la critique allemande et les écrits de Benjamin Constant, que Valmiki et Viasa sont les auteurs de leurs grands poèmes, le Ramayana et le Mahabarat.

On peut nous objecter qu'un seul poète n'a pu composer l'*Iliade* et l'*Odyssée* alors que l'écriture n'était pas connue, et qu'il n'a pu transmettre deux ouvrages de cette étendue à moins de les faire apprendre à des hommes doués d'une mémoire prodigieuse. Mais ne serait-il pas permis de supposer qu'Homère était le chef de ces poètes appelés Homérides, et qu'il fit, aidé de ses disciples, ces deux vastes épopées grecques ? On a été plus

loin et l'on a prétendu que les Homérides n'étaient pas descendus d'Homère, mais que le nom d'Homère, au contraire, était résulté de celui d'Homérides. Il est si facile d'être subtil et ingénieux quand on ne raisonne que par hypothèse!

Homère descend d'Apollon selon Suidas, et de Mercure selon Héliodore. Alexandre de Paphos le fait naître en Égypte et lui donne pour père Damoxagore, et pour mère Œcra. Hérodote prétend qu'il eut pour mère Crithéis et pour maître un certain Phémios, que Denis de Milet appelle Pronapidès. Plutarque répète le même fait d'après Éphore. Aristote et Bacchybide veulent qu'il soit né dans l'île d'Ios. Lucien le fait Babylonien, tandis que Cicéron le proclame citoyen de Colophon et de Salamine. Aristarque et Denys de Thrace lui donnent Athènes pour patrie. Suidas le fait naître en Thessalie; Pindare, à Smyrne; Athénée, en Syrie; Simonide, à Chio. Il est né dans le Péloponèse selon M. Thiersch, et fut un des chantres du roi Priam selon M. Schubarth. On ne s'est pas arrêté en si beau chemin et l'on nous a représenté Homère comme ayant reçu le jour à Persépolis et ayant *écrit* primitivement ses poèmes en langue persane[1]. Toutes les villes de l'antiquité ont prétendu lui avoir donné naissance; mais pour les mettre d'accord, il faudrait suivre le conseil de Proclus et appeler Homère le citoyen du monde.

[1] Nous avons reçu d'un de nos amis, chimiste distingué, une lettre fort intéressante dans laquelle on nous signale ce fait que Dryatis, philosophe et chimiste persan, qui vivait 150 ans environ après Jesus-Christ, parle d'Homère en ces termes, dans un des plus anciens livres de chimie orientale : « Homère n'était point aveugle et ne l'a jamais été, son véritable nom était *Pensalon;* il naquit à Persépolis, ville du royaume de Perse. Il sortit d'une famille illustre, et fut reçu parmi les mages. En reconnaissance de cet honneur, il leur présenta l'*Iliade* et l'*Odyssée*, composées en langue persane, qui est la langue originale et primitive de ces traités. Comme Pensalon avait pris dans ses voyages le nom d'Homère, voulant dire par là que pour vivre avec les hommes il faut être aveugle sur leurs défauts, il donna le même nom à ses œuvres. Les mages ayant reçu un présent magnifique des sages de la Grèce, répondirent à cette honnêteté en traduisant en grec l'*Iliade* et l'*Odyssée*, et en leur envoyant ces deux poëmes : ce qui a fait croire à plusieurs personnes qu'Homère était né en Grèce, et que l'original de ses poésies était composé en grec. Il n'y a rien de moins vraisemblable. » Nous avons rapporté ce fait inconnu à cause de son originalité.

Il a été fait autant de suppositions sur l'origine de son nom que sur le lieu de sa naissance. Wakefield dérive le mot Ὅμηρος de μὴ ὁρᾷν (*ne pas voir*), parce que les chants homériques étaient ordinairement récités par des chanteurs aveugles. D'autres prétendent qu'Homère étant allé prier sur la tombe d'Achille, l'image du héros lui apparut si éblouissante, qu'il en perdit la vue sur-le-champ. Frédéric Schlegel croit que le nom d'Homère désigne une des écoles ioniennes à laquelle on avait donné le nom d'ὅμηρος (*caution*), à cause de l'exactitude et de la fidélité historique qu'elle apportait dans ses narrations et dans ses descriptions poétiques. La même étymologie a fait penser à d'autres philosophes que le poète portait le nom d'ὅμηρος, parce qu'il avait servi d'otage dans une guerre entre les habitants de Smyrne et de Colophon. Benjamin Constant prétend qu'Homère est un nom générique et il s'appuie sur quelques passages des anciens où le mot ὅμηρος signifie *qui est mis ensemble*, *rassembleur* (ὁμοῦ ἄρειν). Héliodore le fait dériver de μηρός (*cuisse*) parce que, dans une ancienne tradition, il est dit qu'Homère vint au monde avec une touffe de poil sur la cuisse. Francescon paraît disposé à croire, comme l'abbé D'Aubignac, qu'Homère est un nom appellatif désignant une certaine classe de chanteurs ou de poètes. Wilhem Muller, au contraire, croit à l'existence d'Homère, barde dont la renommée effaça celle des autres poètes ses contemporains; il le compare à une grande lumière autour de laquelle il s'en trouve d'autres plus petites qui, vues de loin, se confondent et paraissent ne former qu'une seule sphère lumineuse. Suivant cet auteur, Homère fut le fondateur d'une des écoles poétiques de l'Ionie, écoles qui durent avoir la plus grande influence sur la formation des poèmes homériques.

On a aussi beaucoup discuté sur l'époque de l'existence d'Homère. Cratès dit qu'il vivait avant le retour des Héraclides dans le Péloponèse, c'est-à-dire quatre-vingts ans environ après le siége de Troie. Hérodote prétend qu'Homère lui est antérieur de quatre siècles. Eratosthène, Aristarque et Philochore veulent qu'il soit né cent vingt, cent quarante ou cent quatre-vingts ans après les combats qu'il a chantés dans l'*Iliade*. Eusèbe, dans l'édition

arménienne, place sa naissance vers l'an 915 d'Abraham, ce qui correspond à l'an 1201 avant notre ère. Velléius Paterculus avance qu'Homère est né 969 ans avant J.-C. : cette époque s'accorde assez avec celle fixée par Hérodote. Blacwell et Wood pensent également qu'il a été contemporain de la guerre de Troie. Selon les Marbres de Paros, Homère florissait l'an 906 avant notre ère, sous l'archonte Diognète, et seulement 884 ans selon Larcher. Barthélemy croit qu'il est postérieur de quatre siècles à la guerre qu'il a chantée. Heyne, en mettant d'accord la chronologie avec la raison, prétend qu'Homère a paru 907 ans avant J.-C. Thucydide, Pausanias, Aristote et Plutarque ont eu le bon esprit de ne rien affirmer, de ne rien avancer de positif touchant l'époque de l'existence de notre poète. « Homère, s'il exista, comme nous le croyons, dit M. Guignaut de l'Institut, car ses œuvres le révèlent à défaut de l'histoire, dut être Éolien ou Ionien, de même que les principaux Homérides, ses fils en esprit, sa famille poétique. Il dut faire entendre ses chants nouveaux dans les colonies déjà florissantes de l'Asie-Mineure, quelques générations après l'établissement de ces colonies, quelques siècles après la guerre de Troie; et de toutes les diverses opinions, qui tantôt le rapprochent de l'un ou de l'autre de ces événements, tantôt le font descendre jusque vers l'époque des olympiades, une des plus probables est encore celle d'Hérodote, selon laquelle il aurait vécu quatre cents années avant l'historien, c'est-à-dire au neuvième siècle avant notre ère. Tout au plus peut-on, avec Apollodore, avec Cicéron, Pline et Porphyre, le faire remonter jusqu'au dixième siècle. » M. George Lange, en se déclarant, dans sa *Lettre à Gœthe*, contre le système historique de Wolf, prétend que tout ce que les anciens nous rapportent sur la vie et l'âge d'Homère doit être regardé comme suspect, et que malgré leurs supputations et celles des savants modernes le chantre de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* doit être placé au commencement du huitième siècle avant J.-C.

Nous n'entrerons dans aucun détail biographique sur Homère; car on ne sait rien à cet égard. On dit qu'Hérodote a écrit une vie de notre poète; mais toutes les fables qu'elle renferme ont

fait supposer à M. Larcher qu'elle n'est point authentique. M. Schœll, dans son *Histoire de la littérature grecque*, parle d'une vie d'Homère composée par Plutarque et dont Aulu-Gelle rapporte quelques passages. On cite encore quatre autres biographies du même poète attribuées à Dion Chrysostome, à Proclus, à Léon Allatius et à Jean Iriate; mais ces biographies sont si différentes les unes des autres et elles sont tellement remplies de contes inventés à plaisir, qu'il est impossible d'ajouter foi à aucune d'elles.

Les poèmes d'Homère prirent naissance dans l'Ionie et furent transmis aux autres peuples de la Grèce par la bouche des Homérides et des rhapsodes. Plutarque rapporte que Lycurgue, le fameux législateur de Sparte, ayant fait un voyage dans l'Asie-Mineure, reçut des descendants de Créophyle, à Samos, les poèmes d'Homère, qu'il copia avec ardeur et qu'il offrit ensuite aux Lacédémoniens. Si l'on admet la transmission des deux épopées grecques par Lycurgue, il faut les faire remonter au neuvième siècle avant notre ère, époque où vivait Homère selon Hérodote. Mais nous pensons qu'on a eu tort d'attacher de l'importance au récit de Plutarque. Comment supposer en effet que Lycurgue *écrivit ces poésies avec zèle* (ἐγράψατο προθύμως), quand l'écriture n'était pas alors inventée? Il est probable que Lycurgue rapporta de mémoire quelques-uns des chants qui servirent à former l'*Iliade* et l'*Odyssée*, et que Plutarque, en donnant ce fait, jugea les siècles passés d'après les usages de son temps. Si les poésies homériques eussent été connues des Grecs de cette époque et *écrites* par le législateur de Sparte, on en eût parlé durant les deux siècles qui suivirent celui de Lycurgue; mais jusqu'à Solon le silence le plus complet a régné sur ces deux épopées. « Certainement, dit Wolf, avant la guerre de Perse il n'est fait aucune mention, on ne voit aucun indice d'écrits athéniens, auxquels permettent d'ajouter foi et la physionomie générale de cette époque et le silence des plus graves historiens. » Plutarque s'est trompé: il a mis le nom de Lycurgue pour celui de Pisistrate.

Il paraît que, du temps de Solon, les Athéniens connaissaient les poèmes d'Homère, puisque Diogène Laërce nous apprend que ce législateur « régla que ceux qui récitaient les vers d'Homère

en public le feraient alternativement, afin que l'endroit où l'un aurait cessé fût celui par lequel l'autre commencerait. » Ce passage assez obscur a été expliqué par Wolf. Selon ce célèbre critique, il signifie que Solon ordonna, lorsque plusieurs rhapsodes chanteraient devant le peuple, d'observer l'ordre des temps et de ne pas intervertir la marche indiquée par la suite des événements, de sorte que lorsqu'un rhapsode aurait chanté, par exemple, la *Rançon d'Hector*, celui qui viendrait ensuite ne chantât pas les *Adieux d'Andromaque;* car les poèmes homériques étaient alors composés d'un grand nombre de chants séparés qui avaient des titres différents et qui formaient chacun autant de petits poèmes [1].

Du temps de Pisistrate (55e olympiade), vers la fin du sixième siècle avant J.-C., les Grecs écrivirent pour la première fois les poésies d'Homère. « On rapporte, dit Léon Allatius en exprimant l'opinion des anciens critiques de l'école d'Alexandrie, que les poésies d'Homère avaient été perdues; car alors elles se transmettaient, non par l'écriture, mais par le simple enseignement, de manière qu'elles n'étaient conservées que dans la mémoire. Pisistrate, tyran des Athéniens, homme distingué en toutes choses, résolut encore de se faire admirer en celle-ci, et voulut que les poésies d'Homère fussent consacrées par l'écriture. Il établit un concours public qu'il fit proclamer par des hérauts, donnant permission à qui saurait des vers d'Homère, et le voudrait, de les lui

[1] Voici, d'après Hérodote, Platon, Strabon et Élien, ces diverses dénominations : Chant Ier. La peste, la colère, les prières. — II. Le songe, le catalogue, la Béotie. — III. Les serments, l'inspection du haut des murs, le combat singulier de Pâris et de Ménélas — IV. La violation des serments, la revue des troupes par Agamemnon. — V. Les exploits de Diomède. — VI. L'entretien d'Hector et d'Andromaque. — VII. Le combat singulier d'Hector et d'Ajax, la sépulture des morts. — VIII. Le combat interrompu. — IX. L'ambassade, les prières. — X. La Dolomie. — XI Les exploits d'Agamemnon. — XII. Le combat près des murs. — XIII. Le combat près des vaisseaux. — XIV. La ruse contre Jupiter. — XV. La déroute. — XVI. Les Patroclées. — XVII. Les exploits de Ménelas. — XVIII. La fabrication des armes. — XIX. La fin de la colère. — XX. La théomachie. — XXI. Le combat près du fleuve. — XXII La mort d'Hector. — XXIII. Les jeux funèbres, les jeux sur le tombeau. — XXIV. La rançon d'Hector.

indiquer. Ayant fixé le prix d'une obole pour chaque vers, il parvint à réunir les poésies dans leur entier et les transmit aux hommes. » Dans une autre scholie sur Denys de Thrace, citée par ce même Allatius, on voit que Pisistrate fit refaire le travail par deux grammairiens d'Alexandrie, Aristarque et Zénodote, qui vivaient *trois cents ans plus tard*. « ... Il arriva que quelques-uns en apportèrent (des vers) de leur façon, maintenant marqués d'un obel. Après avoir rassemblé tous ces fragments, il appela soixante et douze grammairiens pour que chacun en particulier, et sur le plan qui lui paraîtrait le meilleur, fît un tout de ces divers morceaux d'Homère. Quand chacun les eut réunis selon son idée, Pisistrate les rassembla, et chacun fut obligé d'exposer son travail particulier en présence de tous. Après avoir entendu la lecture de ces divers poëmes, ils déclarèrent unanimement que la recension [1] d'Aristarque et celle de Zénodote étaient les meilleures ; enfin, jugeant entre les deux, celle d'Aristarque eut la préférence. Parmi ceux qui avaient apporté des vers, quelques-uns en ajoutèrent de leur façon afin d'obtenir une plus grande récompense. Cette supercherie n'échappa point à la sagacité des juges ; mais, à cause de la coutume et de l'opinion reçue, ils consentirent à les laisser subsister, marquant toutefois d'un obel ceux qu'ils n'approuvaient pas, et ils marquèrent par ce signe que ces vers n'étaient pas dignes du poëte. »

En mettant de côté tout ce qui paraît peu plausible dans les récits d'Allatius, tel, par exemple, que l'anachronisme dont nous avons parlé, et qui a été reproduit par Eustathe, on arrive à savoir que les poésies d'Homère furent primitivement transmises aux hommes par la bouche même des chanteurs, des Homérides, des rhapsodes, et non par l'écriture, qui n'était point connue à cette époque ; et que Pisistrate, chef des Athéniens, fut le premier qui s'occupa de réunir en deux corps d'ouvrages les livres séparés de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. D'ailleurs, Cicéron, adoptant l'opi-

[1] Nous adoptons, comme Dugas-Montbel, le mot *recension*, qui renferme la double idée comprise dans les mots σύνθεσις et διόρθωσις (la correction et la composition du texte).

nion générale, non sans l'avoir longuement discutée, s'exprime en ces termes : « A cette époque quel homme fut plus instruit, ou dont l'éloquence fût plus fortifiée par les belles-lettres que Pisistrate; lui qui, d'après ce qu'on raconte, a le premier rassemblé les livres d'Homère, jusqu'alors dispersés, et les a réunis dans l'ordre où nous les avons maintenant? » Si ces poésies eussent été précédemment recueillies par Lycurgue ou par Solon, il est à présumer que Pisistrate ne se serait point chargé de ce travail; car les Grecs, qui ont toujours eu une si grande vénération pour les poëmes d'Homère, ne les auraient point laissés dans l'oubli jusqu'à la venue de l'illustre chef des Athéniens.

Les témoignages des historiens anciens, les réflexions des critiques modernes et l'examen des deux épopées grecques viennent à l'appui de cette opinion, exprimée par Wolf dans ses *Prolégomènes*, que l'écriture n'était pas connu du temps d'Homère. J.-J. Rousseau, qui avait beaucoup plus de bon sens que d'érudition, a dit : « Je ne crains pas d'avancer que toute l'*Odyssée* n'est qu'un tissu de bêtises et d'inepties, qu'une lettre ou deux eussent réduites en fumée; au lieu qu'on rend ce poëme raisonnable et même assez bien conduit, en supposant que les héros aient ignoré l'écriture. » En effet, si à cette époque l'écriture eût été connue, Homère en aurait certainement parlé, lui qui nous donne avec un soin si scrupuleux l'état des sciences, des arts, de l'industrie, de la navigation, du commerce au temps de la guerre de Troie dans l'*Iliade*, et après la chute d'Ilion dans l'*Odyssée*; lui qui nous raconte avec tant de bonhomie et de vérité jusqu'aux moindres détails de la vie publique et privée des Grecs et des Troyens. La tradition qui suppose Homère aveugle est d'une haute philosophie : elle nous montre que l'opinion qu'il n'avait pas écrit ses poëmes était répandue en Grèce dès la plus haute antiquité. Si nous ouvrons l'*Iliade* et l'*Odyssée*, nous n'y voyons jamais les Grecs ou les Troyens se servir de l'écriture, soit pour s'informer du sort de leurs amis, de leurs parents, soit pour demander des renforts de vaisseaux ou de soldats. Les héros de l'*Iliade* n'écrivent jamais les trêves ou les traités d'alliance qu'ils font avec leurs ennemis; quand ils rappellent un ancien

fait, ils se servent de cette formule : « *On dit*, ou *Nous avons appris*. » Il n'y a pas de lois écrites. Le commerce s'opère au moyen des échanges, et les messages se répètent textuellement. Quand on élève une tombe à un guerrier, on n'y trace jamais d'inscriptions tumulaires : c'est un rameau qu'on place sur le tombeau d'Elpénor. Dans les funérailles de Patrocle et d'Hector, traitées avec tant de soin et de magnificence, le poète ne parle pas une seule fois de l'usage de l'écriture, soit pour transmettre à la postérité les noms et les actions du défunt, soit pour tracer sur des pierres sépulcrales les vœux de leurs parents, de leurs compagnons. Télémaque, au moment où sa présence était le plus nécessaire à Ithaque, va à Pylos et à Sparte chercher des nouvelles qui auraient pu lui être rapportées par écrit. Lorsqu'au sixième livre [1] Pétrus charge Bellérophon de porter au roi de la Lycie l'arrêt de son propre trépas, le poète dit qu'il « lui remit des signes funestes, indices de mort, qu'il avait *tracés* sur des tablettes soigneusement pliées : » ce qui veut dire que ces signes n'étaient pas des caractères alphabétiques ; mais des hiéroglyphes, intelligibles seulement pour le monarque à qui ils étaient adressés. Quand, au septième livre [2], les neuf guerriers tirent au sort pour savoir lequel d'entre eux doit combattre Hector, le poète ne fait pas mention de l'écriture : il dit seulement que le sort d'Ajax « avait une marque particulière, différente de celles des autres héros. » Si l'écriture eût été répandue à cette époque, les neuf guerriers dont parle Homère auraient écrit leurs noms sur des morceaux de peau de chèvre ou sur des écorces d'arbre, au lieu de tracer sur de petites pierres brisées appelées *sorts* (de κλάω, *briser* ; d'où l'on a fait κλῆρος, *sort*) des signes reconnaissables. Tous les auteurs anciens, et particulièrement l'historien Flavius Josèphe, ainsi que Wood, Wolf, Heyne, Hilgen, Koës, Halbkart, Herman, Kreuser, Francescon, Müller, Schlegel, Dugas-Montbel et les auteurs du *Dictionnaire des Homérides*, affirment par des témoignages irrécusables que l'écriture alphabétique

[1] Voir *Iliade*, page 135, le texte et la note.
[2] Voir *Iliade*, pages 158, 159 et 160, le texte et la note de M. Séguier.

n'existait point du temps d'Homère. Si de Villoison, Clavier, Cesarotti, Amelang, madame Dacier, G. Lange, Nitzsch, Knight et M. de Fortia-d'Urban se sont élevés contre les traditions antiques de la Grèce et les écrits des grammairiens d'Alexandrie en pensant le contraire, c'est qu'ils ont examiné trop superficiellement et avec trop de précipitation le texte des deux derniers passages que nous venons de citer. Du reste γράφω ne signifiait pas *écrire* du temps d'Homère, mais *rayer*, *entamer*, *sillonner*. Wolf a dit : « Il n'existe dans Homère aucun vestige de l'art d'écrire, aucun indice des plus légers commencements de la véritable écriture, aucun mot, ni de *livres*, ni d'*écriture*, ni de *lecture*, ni de *lettres*. Dans tant de milliers de vers, il n'y a rien qui ait rapport à la lecture : tout se rapporte à l'audition. Aucun pacte, aucun traité, si ce n'est devant témoins; aucune tradition des choses anciennes, si ce n'est par la mémoire, la renommée ou d'autres monuments non écrits; aucun titre sur les cippes ni sur les tombeaux dont il est parlé de temps en temps; aucune sorte d'inscriptions, aucune médaille, aucune monnaie; enfin aucun usage de l'écriture, soit dans les affaires domestiques, soit dans les relations sociales. »

On a prétendu qu'il eût été impossible aux rhapsodes de retenir les milliers de vers que renferment les poèmes d'Homère sans leur faire subir de nombreux changements. Nous savons pourtant que les Sagas de la Suède ont été conservés sans altération par les scaldes, et que la *Dschangariade*, poème de Kalmoucks, est venue jusqu'à nous par la seule mémoire des chantres de ces contrées. Ce poème a trois cent soixante chants, qui sont, dit le voyageur Benjamin Bergman, trois et quatre fois plus longs que ceux des poèmes d'Homère. « Les hommes chantent d'abord, ils écrivent ensuite, » a dit M. de Chateaubriand.

Les *chanteurs* sacrés des Hellènes, puis les *Homérides* et les *rhapsodes*, semblables aux prophètes des Hébreux, aux bardes du Nord, aux trouvères, aux ménestrels du moyen âge, conservèrent jusqu'au temps de Pisistrate les différents petits poèmes qui servirent à former les deux épopées grecques. « L'histoire, dit Dugas-Montbel, se tait sur l'origine de ces

chanteurs; mais, à défaut d'elle, nous avons l'*Odyssée*, monument authentique, irrécusable, parce que l'*Odyssée*, comme l'*Iliade*, ne peint que des mœurs réelles et positives : non que ces poèmes donnent les faits exactement tels qu'ils se sont passés; mais ils les reproduisent tels que les concevrait l'opinion générale, et, sous le rapport des mœurs, des usages, des habitudes, l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont l'expression la plus nette et la plus franche de la civilisation durant les deux premiers siècles qui suivirent immédiatement la prise d'Ilion. » Il est permis de croire, d'après ce que nous apprennent à ce sujet Suidas, Pline et Varron, que ces chanteurs primitifs, descendants de Branchos et d'Evangélos, exerçaient les fonctions sacerdotales, annonçaient l'avenir, expliquaient les songes, et transmettaient aux peuples les mystères du paganisme, les origines de la nation. Homère, qui fut probablement un de ces *Branchides* ou de ces *Evangélides*, effaça par ses chants plus philosophiques que sacrés la réputation des augures Branchos et Evangélos, prêtres d'Apollon, et il devint par ce seul fait chef de ces chanteurs profanes qui portèrent après lui le nom d'*Homérides*.

Si l'on étudie attentivement l'*Iliade* et l'*Odyssée*, on reste convaincu que leur auteur, quoique acceptant le principe de la divinité et respectant les dogmes établis, était plus philosophe que religieux.

Les Homérides précédèrent les *rhapsodes :* aucun écrivain antérieur à Pindare ne s'est servi de ce dernier mot; Hérodote, qui vivait trente ans après le célèbre poète lyrique de la Grèce, est le premier qui parle des rhapsodes. Les Homérides chantaient les vers qu'ils avaient composés sur les antiques traditions de la Grèce, sur les légendes populaires, sur les aventures des dieux et des déesses, sur les récits des voyageurs, sur les illustres combats des héros. Pindare ne les appelle pas rhapsodes, mais *chanteurs de vers cousus.* « De même, dit-il, que les Homérides, chanteurs de vers cousus (ou de *chants réunis;* car le mot ἔπος signifie à la fois *tout ce qui est exposé par la parole*, *chant*, *vers*, *discours;* et ῥάπτω, *coudre*, *joindre*, *réunir*, *rassembler*), commencent d'abord par implorer

Jupiter[1]... » — Selon Harpocration et Axousilaüs, les Homérides étaient une famille originaire de Chios qui tirait son nom du poète. Le scholiaste de Pindare dit à peu près la même chose; et il ajoute qu'ils chantaient tour à tour les poésies d'Homère (ἐκ διαδοχῆς). On cite un de ces Homérides, nommé Cinéthus, qui fit l'hymne à Apollon et récita le premier à Syracuse des chants de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

Les rhapsodes qui succédèrent aux Homérides répandirent les vers d'Homère dans toute la Grèce, et firent sans doute subir quelques légers changements aux petits poèmes qu'ils chantaient dans les palais en s'accompagnant de la lyre, ou qu'ils déclamaient sur les places publiques en tenant une branche de laurier à la main. A cause de cette dernière circonstance, Boileau prétendait que le mot *rhapsode* venait de ῥάβδος (*branche*); mais Boileau se trompe: *rhapsode* vient de ῥάπτω, *joindre*, *coudre ensemble*, parce que ces chanteurs joignaient primitivement plusieurs chants séparés de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée*. Il est vrai qu'on les a appelés aussi *rhabdodes;* mais c'était uniquement pour désigner la branche qu'ils tenaient à la main, et non pour faire entendre qu'ils récitaient les chants des poèmes homériques. Ils reçurent encore les noms d'*arnodes*, à cause de l'agneau qu'on donnait à celui qui récitait le mieux les vers; de *stichodes*, parce que la branche était appelée στίχος par quelques-uns, et enfin de *comédiens* (ὑποκριταί), sans doute parce qu'ils représentaient les scènes décrites dans les deux épopées grecques.

III.

Les poèmes d'Homère, ou plutôt les chants qui servirent à leur composition, prirent naissance quelque temps après la guerre de Troie, dans cette partie de l'Asie-Mineure qui reçut le nom d'Ionie.

[1] Voici le texte d'après l'édition de Boeckh :

Ὅθεν περ καὶ Ὁμηρίδαι
Ῥαπτῶν ἐπέων ταπόλλ' ἀοιδοὶ
Ἄρχονται Διὸς ἐκ προοιμίου.

« Le dialecte ionien, qui domine également dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, dit Dugas-Montbel, en démontre évidemment l'origine commune; car jamais l'ionien ne fut le langage des Grecs de l'Europe. » Les chants relatifs à l'*Iliade* commencèrent immédiatement après la chute d'Ilion, et ceux qui sont relatifs à l'*Odyssée* quelques années plus tard; c'est-à-dire au temps où les Héraclides rentrèrent dans le Péloponèse. Comme l'*Iliade* et l'*Odyssée* ne furent point composées en même temps, les *chorizontes* (de χωρίζω, *séparer*) pensèrent que ces deux poèmes n'étaient pas du même auteur et que l'un et l'autre avait subi des interpolations considérables. Vico, ce profond penseur de l'Italie, cet homme doué d'un génie élevé et de la sagacité la plus pénétrante, comme le dit fort bien un de nos critiques, prit la défense du poète, et avança qu'Homère avait composé l'*Iliade* dans sa jeunesse, et l'*Odyssée* dans sa vieillesse[1]. C'est le meilleur jugement qu'on ait porté sur ces deux poèmes. « L'*Iliade*, poème de jeux et de batailles, dit M. Guignaut, dut être composée dans des temps, dans des lieux plus voisins de l'époque des héros dont elle respire encore l'esprit, du théâtre de leurs combats qu'elle décrit avec une si naïve fidélité : elle dut être l'œuvre de l'Homère archéo-éolien de Cyme ou de Smyrne. — L'*Odyssée*, au contraire, dut prendre naissance dans une des villes ioniennes à l'époque du premier essor de leur commerce, des premières et aventureuses tentatives de leur navigation : c'est à bien des égards une épopée de marchands et d'explorateurs de terres lointaines, et son auteur fut sans doute un Homère, ou, si l'on veut, le plus ancien et le plus illustre des Homérides, soit de Chios, soit de Samos. L'*Iliade*, selon la remarque d'Aristote, est plus pathétique et plus simple; l'*Odyssée*, plus morale et plus compliquée. »

L'*Iliade* et l'*Odyssée* furent des archives nationales, comme les Sagas de la Suède, les Kœpemviser du Danemarck, les Nibe-

[1] Così Omero compose giovine l'*Iliade*, quando era giovinetta la Grecia... ma vecchio compose poi l'*Odissea* quando la Grecia aveva alquanto raffredato gli animi con la riflessione.

lungen de l'Allemagne, les Lais de la Bretagne, les Ballades de l'Écosse. C'est dans ces chants rhythmés que les peuples apprirent l'histoire des anciens temps de la Grèce, et que les exploits des héros de l'Achaïe et de la Troade furent retracés pour la première fois.

Homère et les Homérides, descendants des tribus sacrées des Branchides ou des Évangélides, ne négligèrent pas les rites du paganisme pris chez les Égyptiens ou importés par les Pélasges. Ils laissèrent subsister le fétichisme de leurs prédécesseurs en adorant la Divinité dans les choses terrestres; mais ils devinrent plutôt les historiens que les adeptes de la théocratie symbolique des prêtres d'Apollon. Ces nouveaux chanteurs qui prêchaient, si l'on peut s'exprimer ainsi, la *liberté d'examen* en dépouillant les dieux de leur auréole mystique, et en popularisant chez les Grecs les doctrines sacerdotales, sortirent des temples, devinrent des poètes nationaux et chantèrent dans les nombreuses rhapsodies de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* tout ce qu'on racontait sur l'expédition de Troie et sur le retour d'Ulysse dans sa patrie. Mais ils n'oublièrent pas de mentionner la lutte qui avait lieu alors entre les prêtres et les guerriers, entre le sacerdoce et l'empire.

Au premier livre de l'*Iliade* Agamemnon outrage le sacrificateur Chrysès en lui retenant sa fille, et Apollon fait naître une peste qui décime l'armée. Nous ne prétendons pourtant pas induire de là qu'Homère ait eu la prétention de faire de l'*Iliade* un ouvrage philosophique. Notre poète, en historien fidèle, n'a fait que relater ce qui se passait sous ses yeux. Quelques vers plus loin Calchas, « le plus illustre des augures, qui avait reçu le don de prédire d'Apollon lui-même, » se met en opposition avec la royauté en parlant contre Agamemnon. Mais, d'après les propres paroles de Calchas, on voit que le prêtre jadis si fort, si puissant, si redouté, avait alors besoin de l'appui d'un guerrier célèbre pour exprimer librement sa pensée. Le sacrificateur d'Apollon implore la protection d'Achille pour révéler aux Grecs la cause du malheur qui pesait sur eux. Le chef de l'empire, qui veut enfin s'affranchir du sacerdoce, de la domination religieuse, de la caste des prêtres, est personnifié par Agamemnon, « roi des hommes, pasteur des

peuples, » et il s'écrie en s'adressant à Calchas : « Prophète de malheur, tu ne m'as jamais rien annoncé qui me fût agréable! Jamais tu n'as dit une parole, ni fait une action qui ne nous ait été funeste. » On peut être assuré que jamais un tel langage n'eût été mis dans la bouche d'un guerrier par les chanteurs sacrés qui précédèrent les Homérides.

Homère se moque très-spirituellement de l'anthropomorphisme du polythéisme grec. Il respecte le principe divin; mais il s'élève contre les symboles, les attributs, la forme humaine des habitants de l'Olympe. « Les poésies d'Homère, dit M. Binaut, nous manifestent admirablement ce double caractère : pieux envers la Divinité et satirique envers les dieux. Quant à sa piété envers l'Être divin, on ne la conteste point à la poésie homérique ; tout y est plein de l'action de la Providence : les prières, les sacrifices, l'expiation, les mystères de la tombe, tous ces dogmes universellement reçus et dont l'origine remonte au delà de l'histoire, s'y retrouvent. Quant à la satire à l'égard des dieux, en tant que personnages livrés au mythe populaire, c'est sans doute à la préoccupation des théories classiques et des *règles du genre* appliquées à l'époque qu'il faut s'en prendre de ce qu'on ne la voit pas, de ce qu'on ferme les yeux pour ne pas la voir. Quoi qu'il en soit, l'Olympe d'Homère n'est en réalité qu'une vaste scène comique dont les dieux sont les acteurs [1]. » — En effet, trouve-t-on rien de plus bouffon que la querelle de Jupiter et de Junon au sujet de Thétis, que la blessure de Vénus par Diomède, que les ruses de Junon pour secourir les Grecs, que les amours de Mars et de Vénus?

Les poésies homériques ont, à cause des personnages qu'on y rencontre, des scènes de mœurs qu'on y trouve, et surtout à cause de l'époque antique qui les a vues naître, quelques rapports avec la Bible. Il est bien entendu que nous ne voulons pas parler de l'esprit philosophique qui les a inspirées.

Un de nos grands écrivains, M. de Chateaubriand, a fait un parallèle des poèmes bibliques et des poèmes homériques; mais

[1] *Revue des Deux-Mondes*, t. XXV. 1841.

peut-être a-t-il été trop sévère pour ces derniers. La langue des prophètes hébreux et celle des rhapsodes de la Grèce n'ont point le même génie, la même tournure, et ne peuvent par conséquent être comparées l'une à l'autre. Tout en nous inclinant devant les hautes opinions de l'auteur du *Génie du christianisme*, nous pensons que la langue d'Homère est aussi belle que la langue de Moïse. S'il y a plus de concision dans celle-ci, il y a plus de richesse, plus d'abondance, plus d'harmonie dans celle-là. Si nous admirons les naïfs récits de la Genèse, les touchantes et pathétiques paroles des cantiques, les éloquentes prières des Psaumes, les pensées si justes, si profondes, même si philosophiques de l'Ecclésiaste, que ne dirons-nous pas des adieux d'Andromaque et d'Hector, des discours de Nestor, de Phénix et d'Achille, des funérailles de Patrocle, de la rançon d'Hector, du radeau d'Ulysse, de la descente aux Enfers, des récits chez Eumée, du combat d'Ulysse et d'Irus, du trépas des prétendants !...

Un autre écrivain, M. A. Bignan, à qui nous devons une traduction en fort beaux vers de l'*Iliade*, de l'*Odyssée*, et un savant *Essai sur l'Épopée homérique*, compare en ces termes les poèmes hébreux aux poèmes grecs : « La Bible et l'*Iliade*, dit-il, présentent dans beaucoup de faits une sorte de parenté. L'aventure de Bellérophon et d'Antée, est à peu près conforme à celle de Joseph et de la femme de Putiphar ; le songe trompeur que Jupiter envoie à Agamemnon, semblable à l'esprit de mensonge que Dieu envoie au roi Achab ; un ange saisissant Daniel par les cheveux comme Minerve saisit Achille ; un autre ange conduisant le fils de Tobie sur les bouches du Tigre, comme Mercure, sous les traits d'un jeune homme, guide Priam dans le camp des Grecs ; les vieillards de Troie admirant la beauté d'Hélène, comme les satellites d'Holopherne celle de Judith ; la mère de Phénix lui conseillant d'aimer l'esclave de son père, Amyntor, comme Achitopel excite Absalon à abuser des concubines de son père David ; Xanthe, le coursier d'Achille, parlant comme l'ânesse de Balaam ; Dieu pesant dans sa balance le sort de Balthazar, comme Jupiter pèse le destin des peuples et des héros ; les anges

rebelles précipités du haut des cieux, ainsi que Vulcain est jeté du haut de l'Olympe; les unions des fils de Dieu avec les filles des hommes, pareilles aux mariages des divinités païennes et des créatures terrestres. »

Tous les poèmes primitifs se ressemblent tellement que, si nous avions plus de temps et d'espace, nous montrerions la connexité qui existe entre l'*Iliade* et les poèmes indiens le Ramayana et le Mahabarat, entre les doctrines religieuses consignées dans le Zendavesta et celles renfermées dans les livres d'Homère. Mais comme nous ne voulons jeter qu'un rapide coup d'œil sur ce vaste et important sujet, nous n'entrerons point dans d'autres considérations philosophiques sur les deux épopées grecques.

IV.

Quand les poésies d'Homère furent réunies, classées et écrites par les soins de Pisistrate, les *diascévastes* (de διασκευάζω, *arranger*) leur firent subir encore d'importants changements. Ces critiques, consultant plutôt les mœurs de leur temps que celles des siècles héroïques, ajoutèrent de nouveaux vers aux différents livres de l'*Iliade* et de l'*Odyssée;* ils interpolèrent certains passages qui ne se suivaient pas, fixèrent la limite des rhapsodies des deux épopées, et attribuèrent à Homère des traditions, des usages, des coutumes qu'il ne devait certes pas connaître. Cependant nous devons dire que les diascévastes s'appliquèrent surtout à faire disparaître les fautes des copistes, à épurer les textes qui circulaient déjà en grand nombre, et à choisir entre toutes ces variantes celles qui convenaient le mieux.

Puis vinrent les *éditeurs*, ou plutôt les *diorthontes* (de διορθεύω, *redresser*, *rectifier*, *corriger*), c'est-à-dire ceux qui publièrent non-seulement des éditions d'Homère, mais qui corrigèrent, redressèrent, rectifièrent les textes des diascévastes. Parmi ces diorthontes on cite Antimaque de Colophon, qui vivait 150 ans après Pisistrate; Hippias de Thase, qui publia une excellente édition d'Homère, et Aristote, qui corrigea, dit-on, l'exemplaire

qu'Alexandre renferma dans la riche cassette enlevée aux trésors de Darius. Les auteurs des *diorthoses* de Marseille, de Chios, d'Argos, de Sinope, de Cypre et de Crète, sont inconnus.

Les *grammairiens*, on pourrait dire les *critiques*, de l'école d'Alexandrie succédèrent aux diorthontes et mirent la dernière main aux ouvrages du poète; ils profitèrent des nombreux manuscrits de la bibliothèque de Ptolémée[1]; ils compulsèrent les travaux des diascévastes, les documents antérieurs, et collationnèrent tous les textes qu'ils purent découvrir.

Zénodote d'Éphèse commença cette recension nouvelle, et fut, comme dit Suidas, le « premier correcteur d'Homère. » Il retrancha près de cinq cents vers dans l'*Iliade*, et fit disparaître entièrement la description du bouclier d'Achille. Aristophane de Byzance, son disciple, marcha sur ses traces; mais il supprima moins de vers que son maître : « Le but d'Aristophane, dit Dugas-Montbel, était surtout de conformer le plus possible les poèmes homériques aux idées reçues de son temps, c'est-à-dire de ne pas tant rechercher les anciennes formes que de donner plus de suite à la narration, plus de liaison à la marche des idées, plus d'ensemble aux poèmes, plus de grâce à la diction. » On peut comparer cette époque classique à celles d'Auguste et de Louis XIV. Mais bientôt Aristarque de Samothrace effaça par ses critiques savantes, ingénieuses et par son admirable jugement, les noms de Zénodote et d'Aristophane. C'est à lui que nous devons l'*Iliade* et l'*Odyssée* à peu près telles que nous les avons aujourd'hui. Il fit un travail spécial sur la prononciation des accents, et substitua à l'antique division en rhapsodies, de longueur fort inégale, la division symétrique en vingt-quatre livres, d'après les vingt-quatre lettres de l'alphabet. Nous ne dirons rien des autres critiques anciens, tels que Zoïle, Timolaüs de Larisse, Cratès le Thébain, Didyme, Apion, etc., etc., et nous arriverons aux commentateurs modernes.

[1] Flavius Josèphe prétend qu'au temps de Ptolémée Philadelphe cette bibliothèque contenait 200,000 volumes.

V.

Eustathe, archevêque de Thessalonique, qui vivait au douzième siècle, nous a laissé un immense travail d'érudition sur les poésies homériques. A la fin du quinzième siècle, Démétrius Chalcondyle d'Athènes publia la première édition d'Homère. Il parut (chose assez extraordinaire) deux traductions latines de l'*Iliade* plusieurs années avant la publication du texte. Les *Petites Scholies*, imprimées par ordre de Léon X, furent publiées au commencement du seizième siècle. A la même époque, Jehan Samxon donnait la première traduction française de l'*Iliade* sous ce titre : « Iliades » de Homere poete grec et grant historiographe, avecques les » premisses et comencements de Dupon de Coulonne souverain » hystoriographe; additions et sequences de Darès Phrygius et » de Dictys de Crète : translatées en partie de latin en langaige » vulgaire, par maistre Jehan Samxon, licentie en loys, lieute- » nant du bailly de Touraine...; et fut acheve d'imprimer le » XXVI jour de septembre, l'an mil cinq cens trente. »

Le dix-septième siècle vit éclore l'édition complète d'Homère de Schrévélius, celle de Josué Barnès et plusieurs dissertations sur les poésies homériques. Le dix-huitième siècle produisit l'édition de Samuel Clarke, accompagnée d'une traduction latine et de savants commentaires; celle d'Ernesti et la publication du texte de l'*Iliade* par Anne de Villoison, d'après un manuscrit de la bibliothèque Saint-Marc à Venise. Vers la fin de ce siècle, en 1795, parurent les *Prolégomènes* de Wolf, qui produisirent une véritable révolution philologique en Allemagne. En 1802, un rival de Wolf, Heyne, publia son *Iliade*. Douze ans après cette publication Knigt livra au public ses travaux sur l'orthographe homérique et particulièrement sur l'emploi du *digamma*. Puis vinrent les savantes dissertations, les notes critiques, les précieux commentaires de Lehrs, de Boissonade, de G. Hermann, de Dindorf, de Rost, de Nitzsch, de Müller; l'excellente *Histoire des poésies homériques* de Dugas Montbel, placée à la suite de ses *Observations;* les remarquables articles de M. Letronne dans le *Journal des*

savants, la *Version latine* de Dübner (collection Firmin Didot), le *Dictionnaire des homérides* de MM. Theil et Hallez-D'Arros, l'*Essai sur l'épopée homérique* de M. A. Bignan et l'article *Homère* de M. Guignaut inséré dans le *Dictionnaire de la Conversation*.

Maintenant il ne nous reste plus qu'à parler de notre traduction de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, du plan que nous avons suivi, du système que nous avons adopté. Mais comme notre version et nos notes en diront plus à ce sujet que nous n'en pourrions dire nous-même, nous terminerons cette rapide introduction en adressant nos remercîments bien sincères à M. Villemain pour les encouragements qu'il a daignés nous accorder, et à MM. Letronne, Hase, Séguier, Theil, Bignan, Pillon pour leurs savants et bienveillants conseils.



PESTE. — RESSENTIMENT.

CHANTE, déesse, le ressentiment d'Achille, fils de Pélée, ressentiment funeste qui causa tant de malheurs aux Achéens, qui précipita dans les enfers les âmes courageuses de tant de héros, et fit de leurs corps la proie des chiens et des vautours, (ainsi s'accomplit la volonté de Jupiter) lorsque pour la première fois se divisèrent, par une querelle, Agamemnon, roi des hommes, et le divin Achille [1]

Qui donc parmi les dieux excita cette discorde? Le fils de Latone et de Jupiter. Irrité contre le roi, il fit naître une horrible peste

[1] Nous suivons entièrement l'ordre des alinéas indiqué dans le texte grec

dans l'armée ; et les peuples périssaient parce qu'Atride avait outragé le sacrificateur Chrysès. Celui-ci s'était rendu près des rapides vaisseaux des Grecs pour racheter sa fille de l'esclavage ; il apportait de riches présents ; et, tenant dans ses mains le sceptre d'or, les bandelettes d'Apollon, il implorait tous les Achéens, et surtout les deux Atrides, chefs des peuples :

« Atrides, et vous Grecs aux belles cnémides[1], puissent les dieux qui habitent l'Olympe renverser par vos mains la ville de Priam, et vous ramener heureusement dans vos foyers ! Mais rendez-moi ma fille chérie, acceptez sa rançon, et révérez le fils de Jupiter, Apollon, qui lance au loin les traits. »

A ces paroles, tous les Grecs témoignent, par leur approbation, que l'on doit respecter le sacrificateur et recevoir ses présents magnifiques. Mais Agamemnon s'y oppose ; il renvoie Chrysès avec outrage, et joint au refus ce discours menaçant :

« Vieillard, que je ne te rencontre plus auprès de nos creux navires[2] ; garde-toi d'y prolonger ton séjour ou d'oser y reparaître ; car peut-être alors le sceptre et les bandelettes de ton dieu ne pourraient te défendre. Je ne te rendrai point ta fille avant qu'elle n'ait vieilli dans mon palais, au sein d'Argos, loin de sa patrie, occupée à tisser la laine et destinée à partager ma couche. Va, cesse de m'irriter, si tu veux t'en retourner sans danger. »

Il dit. Le vieillard, saisi de crainte, obéit à cet ordre, et marche silencieux près des bords de la mer retentissante. Livré

[1] Ἐϋκνήμιδες Ἀχαιοὶ, qui a été très-bien traduit par *bene-ocreati Achivi* dans la traduction latine (*Homeri Ilias græce et latine*) de Samuel Clarke, et dans celle (*Collection Firmin Didot*) de Dübner. — Les traducteurs français ont donné au mot εὔκνημις (*qui a de belles cnémides*) une signification peu convenable. Madame Dacier rend ἐϋκνήμιδης Ἀχαιοὶ par *Grecs généreux ;* Bitaubé et Dugas-Montbel traduisent par *Grecs belliqueux*. — Nous pensons que les Grecs pouvaient avoir aux jambes de superbes cnémides, sans être pour cela ni braves ni généreux.

[2] Le texte grec porte κοίλησιν νηυσὶ (*creux navires*). Madame Dacier traduit trop librement ces deux mots par *mon camp*. Bitaubé dit simplement *ces vaisseaux*, et Dugas-Montbel commet une faute d'archéologie en écrivant *larges navires ;* car les vaisseaux des Grecs n'étaient point larges, mais *creux*, comme le dit le mot κοίλη.

tout entier à sa douleur, il adresse de nombreuses prières au puissant Apollon, fils de Latone à la belle chevelure :

« Entends ma voix, dieu qui portes un arc d'argent, toi, le protecteur de Chryse et de la sainte Cilla, toi, le puissant roi de Ténédos et la divinité de Sminthe. Si jamais je couvris ton temple de gracieux ornements; si jamais j'immolai pour toi des brebis et des chèvres, exauce aujourd'hui mes vœux : que les Grecs, frappés de tes flèches, expient les larmes qu'ils m'ont fait répandre! »

Telle fut sa prière, et Apollon l'entendit. Le cœur enflammé de colère, il descend des sommets de l'Olympe portant sur son dos l'arc et le carquois : dans sa course, les flèches retentissent sur ses épaules. Il s'avance, semblable à la nuit, s'arrête non loin des navires, et lance un de ses traits : l'arc d'argent rend un son éclatant et terrible. Apollon atteint d'abord les mules et les chiens agiles; mais bientôt, tournant le dard mortel contre les hommes,



il les frappe eux-mêmes; et sans cesse les bûchers dévorent les cadavres.

Pendant neuf jours les traits du dieu volent sur l'armée. Le

dixième jour, Achille convoque l'assemblée du peuple : Junon aux bras blancs[1] lui en inspire le dessein, prenant en pitié les fils de Danaüs qu'elle voyait mourir. Ils s'assemblent tous, et, dès qu'ils sont réunis, l'impétueux Achille se lève et dit au milieu d'eux :

« Fils d'Atrée, maintenant je crains qu'errants de nouveau sur les mers, nous ne soyons réduits à retourner sur nos pas, si toutefois nous pouvons échapper à la mort, car la peste et la guerre s'unissent pour dompter les Achéens. Mais consultons un devin ou un sacrificateur, ou bien un interprète des songes (car les songes viennent aussi de Jupiter); qu'il nous dise pourquoi le brillant Apollon est si fort irrité, s'il punit la transgression d'un vœu ou le refus de quelque hécatombe, et si, daignant agréer nos agneaux et nos chèvres les plus belles, il consent à nous préserver du trépas. »

Après avoir ainsi parlé, il s'assied. Alors se lève Calchas, fils de Thestor et le plus illustre des augures : il connaissait le passé, le présent et l'avenir, et il guida les vaisseaux des Grecs vers les rivages troyens, parce qu'il avait reçu le don de prédire d'Apollon lui-même. Plein de sagesse et de bienveillance, il dit :

« O Achille! héros chéri de Jupiter, tu m'ordonnes de révéler quelle cause irrita le dieu qui lance au loin les traits, je parlerai; mais, toi, promets et jure de me secourir par tes discours et par ton bras. Sans doute je vais irriter l'homme puissant qui règne sur les Argiens et auquel tous les Grecs obéissent. Un souverain est trop fort, en effet, lorsqu'il se courrouce contre son inférieur : si le jour même de l'offense il dévore sa colère sous un calme apparent, néanmoins il la garde au fond de son cœur jusqu'à ce qu'il l'ait satisfaite. Vois donc si tu veux me protéger. »

Achille à la course impétueuse, prenant à son tour la parole, lui répond :

« Parle avec confiance; dis-nous, par tes oracles, la volonté des dieux. Je te le jure, par Apollon que Jupiter chérit, et que tu implores, ô Calchas! quand tu dévoiles aux Grecs les secrets de

[1] Λευκώλενος Ἥρη, dit Homère. Aucune traduction française ne rapporte cette jolie épithète de Junon, que Dübner a rendue par *candidis ulnis Juno*.

l'avenir; nul, tant que je vivrai et que mes yeux seront ouverts à la lumière; nul, de tous ces fils de Danaüs, n'osera, près de nos navires profonds, porter sur toi ses mains pesantes. Non, lors même que tu injurierais Agamemnon lui-même qui se glorifie d'occuper maintenant dans l'armée le rang le plus illustre. »

Le sage augure, rassuré par ces paroles, s'exprime en ces termes :

« Apollon ne vous accuse, ni d'être lents à remplir vos vœux, ni d'épargner les hécatombes : il venge son prêtre qu'Agamemnom n'a pas craint d'outrager; car Chryséis ne lui a point été rendue, et sa rançon a été rejetée. Telle est la cause des maux qu'Apollon nous envoie et de ceux qu'il nous prépare encore. Sachez qu'il ne retirera sa main, qui appesantit sur nous le fléau de la peste, que lorsque nous aurons, sans rançon et sans présent, rendu cette jeune vierge aux yeux d'ébène à son père chéri, et conduit dans Chryse une hécatombe sacrée. Alors, peut-être, ayant cherché à l'apaiser, parviendrons-nous à le fléchir. »

Il s'arrête et s'assied. Tout à coup le fils d'Atrée, le puissant Agamemnon, se lève troublé; son âme est remplie d'une sombre fureur, et ses yeux sont semblables à la flamme éclatante. Il lance de terribles regards à Calchas, et s'écrie :

« Prophète de malheurs, tu ne m'as jamais rien annoncé qui me fût agréable; tu te plais toujours à nous prédire des infortunes. Jamais tu n'as dit une parole ni fait une action qui ne nous ait été funeste. Maintenant encore, interprétant, au milieu des Grecs, la volonté divine, tu prétends qu'Apollon nous accable parce que j'ai refusé de recevoir la magnifique rançon de Chryséis, et que je désire que cette jeune fille me suive dans mon palais. Oui, je la préfère même à Clytemnestre, qui, vierge encore, devint mon épouse : Chryséis ne lui est inférieure ni par la taille, l'esprit, la beauté, ni même par ses travaux. Toutefois, si ce parti est le meilleur, je consens à la rendre. J'aime mieux sauver mon peuple que de le voir périr. Mais préparez-vous aussitôt à me donner un autre prix, afin que je ne sois pas le seul parmi les Argiens qui reste sans récompense, cela ne saurait me convenir. Vous en êtes tous témoins, le prix qui m'appartient m'est enlevé. »

Le divin Achille à la course légère lui répond aussitôt :

« Glorieux fils d'Atrée, toi le plus avide de tous les mortels, pourquoi ces Grecs magnanimes te donneraient-ils une autre récompense ? Nous savons qu'il n'existe plus en réserve de nombreuses dépouilles à partager en commun ; celles des villes détruites ont été distribuées, et il serait injuste que le peuple les rassemblât de nouveau pour un second partage. Renvoie ta captive, puisqu'un dieu l'ordonne ; et les Achéens te dédommageront trois fois et quatre fois, si jamais Jupiter nous permet de conquérir Troie, cette ville aux fortes murailles[1]. »

Le roi Agamemnon lui réplique à son tour :

« Vaillant Achille, toi qui ressembles à un dieu, ne cherche pas à déguiser ta pensée : tu ne saurais ni me surprendre ni me persuader. Quoi ! tu voudrais conserver ta récompense et me priver de la mienne ? Et tu m'ordonnes de rendre ma captive ! Oui, si les magnanimes Achéens m'accordent un prix d'une égale valeur et qui me satisfasse. S'ils refusent, j'irai moi-même enlever ta récompense, ou celle d'Ajax ou celle d'Ulysse, et celui chez lequel j'irai frémira de colère ; mais nous reparlerons de ces choses une autre fois. Maintenant agissons ; lançons sur la vaste mer un sombre navire[2] ; rassemblons pour le conduire un nombre suffisant de rameurs, et plaçons-y la belle Chryséis et une hécatombe sacrée. Qu'un illustre capitaine commande ce navire ; que ce soit ou Ajax, ou Idoménée, ou le divin Ulysse, ou toi, Achille, le plus terrible de tous les guerriers : par ces sacrifices, nous apaiserons peut-être le dieu qui lance au loin les traits. »

Le bouillant Achille, lui jetant un regard courroucé, s'écrie :

« Homme rempli d'astuce et d'impudence, qui donc parmi les

[1] Τροίην εὐτείχεον (*Troie aux bonnes murailles*, ou *bien fortifiée*), dit Homère. Madame Dacier traduit ces deux mots par *superbe Ilion ;* Bitaubé, par *les superbes murs d'Ilion* ; et Dugas-Montbel, par *l'opulente ville des Troyens*. — Il y a, selon nous, une assez notable différence entre une ville *opulente* et une ville *bien fortifiée*.

[2] Νῆα μέλαιναν (*navire noir, sombre* ou *obscur*), que madame Dacier et Dugas-Montbel traduisent tout simplement par *vaisseau ;* Bitaubé dit *vaisseau léger*. — Les traducteurs latins Clarke et Dübner ont rendu ces deux mots par *navem nigram*.

Grecs oserait t'obéir, ou te suivre dans une expédition, ou marcher d'après tes ordres contre l'ennemi? Ce n'est point en haine des Troyens, habiles à lancer le javelot, que je suis venu en ces lieux pour les combattre; car ils ne sont nullement coupables envers moi. Jamais ils ne m'ont enlevé ni mes taureaux ni mes coursiers; jamais ils ne sont venus dans la populeuse et fertile Phtiotide ravager mes moissons, parce qu'une mer retentissante et des montagnes ombragées d'arbres nous séparent entièrement d'eux. Mais c'est pour toi, le plus effronté de tous les mortels, que nous sommes venus, et pour te combler de joie, et pour venger sur les Troyens l'injure de Ménélas et la tienne, vil impudent[1]! Tu ne respectes point ces services, tu les méprises. Tu me menaces même de m'enlever la récompense que j'ai si laborieusement gagnée, et que les fils de la Grèce m'ont donnée en partage. Jamais il ne m'arrive de recevoir un prix égal au tien, quand les Achéens s'emparent d'une superbe ville troyenne. Et cependant c'est mon bras qui soutient tous le poids de cette guerre impétueuse. Mais, s'il se fait un partage, tu reçois toujours les plus riches dépouilles; et moi, quoique je me sois fatigué à combattre, je rejoins mes navires chargés d'un modique présent. Maintenant, je pars pour la Phtiotide, je retourne dans mes foyers sur mes vaisseaux à la proue arrondie[2]. Étant déshonoré, je ne crois pas que tu puisses désormais accroître ta puissance et tes trésors. »

Agamemnon, le roi des hommes, lui répond aussitôt :

« Fuis donc, si tel est ton désir; je ne te prie point de rester à cause de moi; d'autres m'honorent, et Jupiter me soutient. De tous les rois issus de ce dieu, c'est toi que je hais le plus : tu ne respires que discordes, guerres et combats. Ta valeur, mais tu la dois à un dieu. Ramène donc dans ta patrie tes vaisseaux et tes sol-

[1] Il nous a été impossible de rendre en français le mot grec κυνώπης (*semblable au chien*, ou *qui a le regard effronté*), que Samuel Clarke traduit par *canino-vir-aspectu*, et Dübner par *o-canina-fronte*.

[2] Νηυσὶ κορωνίσιν (*navires dont l'extrémité ou la proue est arrondie*), porte le texte grec. Madame Dacier et Bitaubé disent *vaisseaux*, en passant l'épithète sous silence, et Dugas-Montbel traduit imparfaitement ces deux mots par *superbes navires*.

dats, et va régner sur les Myrmidons; je me soucie peu de toi, je me ris de ta colère, et je te menace. Puisque le brillant Apollon m'enlève Chryséis, je la renverrai sur un de mes navires, escortée de mes compagnons. Mais moi, j'irai dans ta tente et je te ravirai le prix de ton courage, la belle Briséis, afin que tu saches bien quelle est ma puissance, et que d'autres craignent de se comparer ou de s'égaler à moi. »

Il dit. Le fils de Pélée frémit de rage; dans sa poitrine, deux partis agitent violemment son cœur : il se demande s'il s'armera du glaive aigu qu'il porte à la hanche pour chasser les amis du roi et frapper Agamemnon, ou s'il apaisera sa colère et domptera sa fureur.



Tandis qu'il agite ces pensées dans son âme, et qu'il tire sa longue épée du fourreau, Minerve descend du ciel, envoyée par Junon aux blanches épaules, qui chérit également ces deux guerriers et veille sur eux. Elle se tient derrière le fils de Pélée, saisit sa blonde chevelure, puis se montre à lui seul, et reste invisible à tous les regards. Achille étonné se retourne, et reconnaît aussitôt Minerve-

Pallas[1], dont les yeux brillent d'un éclat terrible ; il lui adresse ces rapides paroles :

« Pourquoi, fille de Jupiter qui tient l'égide, es-tu venue en ces lieux ? Est-ce pour me voir outragé par Agamemnon ? Cependant, je te le déclare, et ce que je te dis s'accomplira, bientôt, peut-être, son insolence lui coûtera la vie. »

Minerve aux yeux d'azur[2] lui répond à son tour :

« Je viens des cieux pour apaiser ta colère, si toutefois tu veux m'écouter. Je suis envoyée par Junon aux bras blancs, qui vous chérit également tous deux. Termine ces débats, et n'arme plus ta main du glaive. Parle donc, puisque tu ne peux te contenir. Cependant, je te le déclare, et cela s'accomplira aussi, je te donnerai un jour, pour venger cette injure, des présents trois fois plus splendides. Mais contiens ta colère, et obéis-nous. »

L'impétueux Achille répond à ces paroles :

« Il faut, déesse, suivre vos conseils, malgré la colère qui m'irrite ; car c'est le parti le plus sage. Quiconque obéit aux dieux en est toujours exaucé. »

Il dit ; et, docile aux paroles de Minerve, il pose sur la poignée d'argent sa main pesante, et repousse sa longue épée dans le fourreau. La déesse retourne vers l'Olympe, dans les demeures de Jupiter, du dieu qui tient l'égide parmi les autres dieux.

Achille, qui n'a point encore dompté sa colère, adresse au fils d'Atrée ces paroles outrageantes :

« Toi, que le vin abrutit, et qui as l'œil impudent du dogue et le cœur timide du cerf, jamais tu n'eus le courage de combattre à la tête des peuples et de te placer en embuscade avec les chefs Achéens : tu craindrais d'y trouver la mort. Certes, il vaut mieux parcourir l'immense armée des Grecs, et dépouiller celui qui ose le contredire. Roi dévorateur des peuples, c'est parce que tu

[1] Παλλάδ' Ἀθηναίην, de παλλω, parce qu'on représentait cette déesse armée d'une lance.

[2] Γλαυκῶπις Ἀθήνη, que les traducteurs latins ont entendu par *cæsus-oculis Minerva*. Madame Dacier, Bitaubé et Dugas-Montbel traduisent ces deux mots, l'une par *Minerve*, l'autre par *déesse*, et le troisième par *sage déesse*, ce qui est fort différent.

commandes à des hommes sans valeur; car sans cela, fils d'Atrée, tu aurais fait aujourd'hui ta dernière insulte. Mais je le proclame et j'en fais le serment; je te jure sur ce sceptre, qui désormais ne produira ni feuilles ni rameaux, qui ne reverdira plus, depuis que, séparé du tronc sur les montagnes, le fer l'a dépouillé de son écorce; par ce sceptre que portent maintenant dans leurs mains les juges de la Grèce chargés par Jupiter de faire respecter les lois; serment terrible, car j'espère qu'un jour tous les Achéens désireront la présence d'Achille, et que toi, malgré ta douleur, tu ne pourras les secourir lorsqu'ils tomberont expirants sous les coups de l'homicide Hector. Alors, furieux, tu te déchireras la poitrine pour avoir outragé le plus brave des Grecs. »

Ainsi parle le fils de Pélée; puis il lance à terre son sceptre orné de clous dorés, et s'assied. Agamemnon, de son côté, frémissait de colère. Alors se lève Nestor à l'harmonieux langage, Nestor, éloquent orateur de Pylos, qui laissait couler de ses lèvres des paroles aussi douces que le miel. (Déjà deux générations d'hommes, qui jadis vécurent et furent nourris avec lui dans la divine Pylos, s'étaient écoulées; il régnait maintenant sur la troisième.) Plein de sagesse et d'expérience, il prend la parole, et dit :

« Grands dieux! quelle affliction profonde se répand sur toute la terre achéenne! Quelle joie vont éprouver Priam et les fils de Priam! Que les Troyens se réjouiront dans leur âme lorsqu'ils apprendront vos querelles, fils de Danaüs, vous, les plus célèbres aux conseils et dans les combats! Cédez à mes avis; car vous êtes tous deux plus jeunes que moi. J'ai vécu jadis parmi des guerriers plus braves encore que vous, et ils n'ont point méprisé mes conseils. Non, jamais je n'ai vu, et je ne verrai sans doute jamais des héros tels que Pirithoüs, Dryas, pasteur des peuples, Cénée, Exadius, le divin Polyphème et le fils d'Égée, Thésée, semblable aux immortels. Ils étaient certes les hommes les plus courageux qu'ait nourris la terre : ils combattirent vaillamment de vaillants ennemis, les Centaures des montagnes, qu'ils exterminèrent dans une lutte terrible. Appelé d'une terre lointaine par ces guerriers, je partis de Pylos, et je me joignis à eux, et je me battis avec courage. Croyez-moi, nul de ceux qui vivent aujourd'hui n'aurait osé les attaquer;

et pourtant ils écoutaient mes avis et cédaient à mes paroles. Obéissez donc, puisqu'il vaut mieux obéir. Agamemnon, quelle que soit ta puissance, n'enlève point la captive d'Achille; laisse-lui cette récompense qui lui fut donnée autrefois par les fils des Achéens. Toi, descendant de Pélée, cesse de lutter ouvertement contre le roi; car jamais souverain, décoré du sceptre et élevé au rang suprême par Jupiter, n'eut une gloire égale à la sienne. Tu es vaillant, dis-tu, et une déesse t'a donné le jour; mais Agamemnon est plus puissant, puisqu'il commande à un nombre infini de guerriers. Fils d'Atrée, calme ta colère; c'est moi qui te supplie de bannir le ressentiment que tu nourris contre Achille, rempart de tous les Grecs dans cette guerre funeste. »

Le roi Agamemnon lui répond :

« Tout ce que tu viens de dire, vieillard, est rempli d'équité; mais cet homme veut être au-dessus de tous les autres; il veut les dominer, les commander, et même l'emporter sur tous, ce qu'il ne nous persuadera jamais. Si les dieux éternels ont fait de lui un guerrier redoutable, croit-il pour cela avoir le droit de nous accabler d'outrages? »

Le divin Achille l'interrompant lui réplique en ces termes :

« Je serais un homme vil et lâche si je te cédais en tout. Commande aux autres Grecs; mais moi je ne veux pas t'obéir. Je ne te dirai plus qu'une chose, et retiens-la bien. Non, je n'en viendrai point aux mains pour défendre ma captive, ni avec toi, ni avec aucun autre, puisque vous voulez me reprendre ce que vous m'avez donné. Quant aux richesses que je possède près de mon navire rapide et sombre, nul de vous ne me les ravira malgré moi. Ose-le donc; et tes guerriers me connaîtront; et ton sang noir ruissellera bientôt sur ma lance. »

Après ces violents débats, ils se lèvent tous deux, et rompent l'assemblée. Achille retourne vers sa tente et ses navires égaux [1], accompagné du fils de Ménétius et de ses guerriers. Agamemnon lance à la mer un de ses légers vaisseaux, dans lequel il place vingt rameurs et l'hécatombe sacrée; il fait monter dans ce navire la

[1] Νῆας ἐΐσας, c'est-à-dire dont la quille est égale des deux côtés.

belle Chryséis, puis le prudent Ulysse comme chef de l'expédition.

A peine se sont-ils embarqués qu'ils volent sur les plaines liquides. Alors le fils d'Atrée ordonne aux peuples de se purifier. Ceux-ci obéissent, et jettent à la mer leurs souillures. Sur le rivage ils immolent en l'honneur d'Apollon de solennelles hécatombes de taureaux et de chèvres, et l'odeur des sacrifices s'élève jusqu'au ciel en tourbillons de fumée.

Tandis que l'armée s'occupe de tels soins, Agamemnon n'oublie pas les menaces qu'il a faites à Achille. Il s'adresse à Talthybius et à Eurybate, tous deux ses hérauts et ministres zélés, et leur dit :

« Allez à la tente d'Achille, fils de Pélée; saisissez-vous de la belle Briséis, et amenez-la en ces lieux. Si l'on refuse de vous la livrer, j'irai moi-même l'enlever, suivi de mes nombreux compagnons, ce qui sera plus outrageant encore. »

Il dit, et les renvoie en joignant à cet ordre un langage menaçant. Les deux envoyés, suivant à regret les rivages de la mer stérile[1], arrivent près des tentes et des vaisseaux des Myrmidons. Ils trouvent Achille assis devant sa tente et son sombre navire. En les voyant, il est saisi de douleur. Ceux-ci, troublés et pleins de respect pour ce prince, s'arrêtent, et n'osent lui adresser la parole. Achille qui s'en aperçoit leur dit :

« Salut, hérauts, ministres de Jupiter et des hommes; approchez : ce n'est point vous qui êtes coupables, mais Agamemnon qui vous envoie pour m'enlever la belle Briséis. Va, généreux Patrocle, conduis-les hors de ma tente, afin qu'ils emmènent ma captive. Mais, hérauts, je vous prends à témoin devant les dieux fortunés, devant tous les hommes et devant ce roi cruel, si jamais, un jour, il a besoin de mon bras pour empêcher la ruine des autres guerriers. Car il se livre aveuglément à sa fureur, et il ne considère pas assez le présent et l'avenir pour sauver les Grecs, lorsqu'ils combattront auprès de leurs navires. »

[1] Ἁλὸς ἀτρυγέτοιο. Tous les traducteurs français passent sous silence l'épithète ἀτρύγετος, qui signifie *infécond*, *stérile*, et qu'Homère donne souvent à la mer, par opposition à la terre qui est dite πολύφορβος, *féconde*.

A ces mots, Patrocle obéit aux ordres de son ami; il conduit, hors de la tente, la belle Briséis, et la remet aux hérauts qui s'en retournent vers les vaisseaux achéens, en emmenant cette jeune fille qui les suit à regret. Alors Achille, séparé de ses compagnons, s'assied en pleurant sur les rivages de la mer blanchissante [1], et contemple le noir Océan; puis, étendant les mains, il invoque à haute voix sa mère bien-aimée :

« O ma mère, puisque tu m'as donné une si courte existence, le dieu de l'Olympe, Jupiter, qui tonne au haut des cieux, devait au moins m'accorder quelque gloire! Maintenant il me laisse sans honneur. Le fils d'Atrée, le puissant Agamemnon m'outrage, et il possède le prix de ma valeur, qu'il m'a ravi lui-même. »

Il s'arrête et fond en larmes. Son auguste mère, assise près de son vieux père dans le gouffre des ondes, l'entend, et soudain s'élève, ainsi qu'un nuage, au-dessus des flots blanchissants; elle



s'assied à côté de son fils, le caresse de sa main divine, l'appelle et lui parle en ces termes :

« Mon fils, pourquoi pleurer ainsi? Quel chagrin profond s'est donc emparé de ton âme? Réponds, ne me cache rien, pour que je sache comme toi la cause de ta douleur. »

[1] Ἁλὸς πολιῆς, ce qui ne veut pas dire la *mer blanche*, mais la *mer blanchissante d'écume*.

L'impétueux Achille lui répond en soupirant :

« Tu sais tout, ô ma mère! Pourquoi donc te répéter ce que tu connais déjà? — Nous allons à Thèbes, ville sacrée d'Éétion; nous la ravageons, et nous amenons en ces lieux les dépouilles que les fils des Achéens se partagent. Ils choisissent pour Atride la belle Chryséis; mais Chrysès, le prêtre d'Apollon, se rend vers les rapides navires des Grecs, à l'armure d'airain [1], pour racheter sa fille : il portait de nombreux présents, et, dans ses mains tenant le sceptre d'or et les bandelettes d'Apollon, du dieu qui lance au loin les traits, il implorait les Grecs et les deux Atrides, chefs des peuples. Toute l'armée demande avec acclamations qu'on respecte le sacrificateur et qu'on accepte ses dons magnifiques. Mais Agamemnon courroucé renvoie Chrysès avec outrage, et lui tient un discours menaçant; le vieillard indigné se retire. Apollon, qui le chérissait, exauce sa prière, et lance contre les Argiens des traits cruels qui déciment le peuple, et ravagent la nombreuse armée des Grecs. Alors un illustre prophète nous déclare la volonté de ce dieu; aussitôt je conseille d'apaiser Apollon. Mais soudain se lève le fils d'Atrée : il frémit de rage et m'adresse une menace, qui déjà s'est accomplie. Sur un vaisseau léger, les Achéens ramènent la belle captive dans Chryse, et portent des présents à la divinité. A l'instant même, les envoyés d'Agamemnon m'enlèvent la jeune Briséis que m'avaient donnée les fils des Achéens. Mais toi, ma mère, si tu en as la puissance, protège ton fils! Monte vers l'Olympe; et implore Jupiter, si jamais tu touchas son cœur, ou par tes paroles ou par tes actions. Souvent dans les palais de mes pères, je t'ai entendue te glorifier d'avoir seule, entre tous les immortels, écarté loin du fils de Saturne un affreux malheur, lorsque voulurent l'enchaîner les autres dieux, et Junon, et Neptune, et la vaillante Minerve. Toi, ô déesse, tu vins à lui et tu le délivras de ses liens, en appelant à ton aide, dans le vaste Olympe,

[1] Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων, dit Homère. Les traducteurs français passent tous sous silence l'épithète χαλκοχίτων (*revêtu d'airain*), qui est d'une très-grande importance comme renseignement historique. Clarke et Dübner ont traduit ce passage par : *Achivorum œre-loricatorum.*

ce géant aux cent mains, que les dieux nomment Briarée et les hommes Égéon ; (lui dont la force est supérieure à celle de son père !) Il se plaça rayonnant de gloire près du fils de Saturne, et les dieux, saisis de crainte, n'osèrent plus l'enchaîner. Maintenant rappelle-lui ces services, embrasse ses genoux, et qu'il daigne secourir les Troyens. Que les Grecs, repoussés de leurs vaisseaux, expirent sur les mers ; que tous jouissent enfin de leur roi, et que le fils d'Atrée lui-même, le puissant Agamemnon, reconnaisse la faute qu'il a commise en méprisant le plus courageux des Achéens. »

Thétis lui répond en fondant en larmes :

« Hélas ! mon fils, pourquoi t'ai-je élevé après t'avoir mis au jour pour de si cruelles destinées ? Plût au ciel que, près de tes navires, tu fusses resté exempt de peines et de larmes ; car ta vie est courte et elle ne se prolongera pas ! Ta carrière est à la fois rapide et malheureuse ! C'est donc sous de cruels auspices que je t'enfantai dans mes palais ! Mais je vais moi-même diriger ma course vers les sommets blanchis de l'Olympe [1] pour adresser mes plaintes au dieu qui lance la foudre et essayer de le fléchir. Toi, mon fils, reste auprès de tes rapides vaisseaux, garde ton courroux contre les Achéens, et abstiens-toi de combattre. Hier, Jupiter alla, vers l'Océan, chez les sages Éthiopiens, pour assister à leurs sacrifices, et tous les dieux l'ont suivi. Le douzième jour il doit se rendre dans l'Olympe ; et moi, j'irai dans son palais d'airain, j'embrasserai ses genoux : alors peut-être pourrai-je le fléchir. »

En parlant ainsi, la déesse se retire et laisse son fils regrettant encore la jeune fille à l'élégante ceinture qui lui fut, contre son gré, ravie avec tant de violence. — Cependant Ulysse, conduisant l'hécatombe sacrée, arrive à Chryse. Lorsque ses compagnons sont entrés dans la profonde enceinte du port, ils plient les voiles et les placent dans leur sombre navire ; puis ils abaissent le mât à l'aide de cordages, et atteignent bientôt l'autre rive.

[1] Ὀλυμπον ἀγάννιφον (*l'Olympe couvert de neige*), porte le texte grec. Nous avons rendu l'épithète ἀγάννιφος par *sommets blanchis*, parce que l'on croyait dans l'antiquité que les sommets de l'Olympe étaient couverts d'une neige éternelle.

Ils jettent l'ancre, attachent les câbles, descendent sur le rivage de la mer et se font suivre de l'hécatombe destinée à Apollon qui lance au loin les traits. La belle Chryséis sort du vaisseau; et le sage Ulysse, l'accompagnant vers l'autel, la remet entre les mains de son père chéri, en disant :

« O Chrysès, le roi des hommes, Agamemnon, m'a envoyé vers toi pour te rendre ta fille et pour offrir à Phébus, en faveur des Danaens, une hécatombe sacrée, afin d'apaiser le dieu qui accable les Argiens des maux les plus cruels. »

En disant ces mots, il remet Chryséis à son père; et celui-ci, plein de joie, reçoit sa fille bien-aimée. Aussitôt les Grecs dispo-



sent autour de l'autel la splendide hécatombe; ils se purifient les mains et prennent l'orge sacrée. Chrysès, élevant ses bras au ciel, prie à haute voix pour les Achéens :

« Écoute-moi, toi qui portes un arc d'argent, toi, le protecteur de Chryse et de la divine Cilla, toi, le puissant roi de Ténédos! Déjà tu as exaucé ma prière, tu m'as vengé en châtiant le peuple achéen. Accomplis donc aujourd'hui mes vœux, et repousse loin des fils de Danaüs la contagion funeste. »

Telle fut sa prière, et le brillant Apollon l'exauça. — Dès qu'ils

ont invoqué la divinité et répandu l'orge sacrée, ils renversent les têtes des victimes, les égorgent et les dépouillent; puis ils coupent les cuisses, les enveloppent de graisse et les entourent ensuite de chairs sanglantes. Alors le vieillard embrase le bois desséché, y répand un vin aux sombres couleurs, et près de lui de jeunes hommes tiennent entre leurs mains des broches à cinq pointes. Lorsque les cuisses sont consumées, et que les assistants ont goûté des entrailles, ils divisent les restes des victimes, les percent, les présentent aux flammes, et les retirent du foyer. Après qu'ils se sont acquittés de ce soin, ils préparent le repas, commencent le banquet, et se rassasient de mets convenablement partagés. Dès qu'ils ont chassé la faim et la soif, des jeunes gens couronnent les cratères [1] de vin et les distribuent à tous les convives en commençant par la droite. Durant le jour, les jeunes Achéens tentent d'apaiser la divinité par de mélodieux accords; ils entonnent avec grâce le péan sublime [2], et célèbrent les louanges du divin Apollon qui les écoute avec charme.

Mais le soleil disparaît, les ténèbres se répandent sur la terre, et les guerriers s'endorment près des câbles de leurs navires [3]. Le lendemain, dès que paraît la matinale Aurore aux doigts de rose, ils retournent vers la grande armée des Achéens, et Apollon leur envoie un vent favorable. Ils dressent le mât, déploient les blanches voiles enflées par le vent, et les flots pourprés retentissent autour du navire qui vole en sillonnant l'immense surface des eaux. Lorsqu'ils sont arrivés auprès de l'armée, ils tirent leur sombre vaisseau sur les sables du rivage, étendent dessous de longs supports et se dispersent ensuite parmi les tentes et les navires.

[1] Les Grecs appelaient *cratère* (κρατὴρ) une grande coupe où l'on mêlait le vin et l'eau.

[2] Le *péan* (παὶαν) était un hymne en l'honneur d'Apollon quand cet immortel devint dieu de la médecine.

[3] Δὴ τότε κοιμήσαντο παρὰ πρυμνήσια νηός (*alors ils dormirent* PRÈS *des câbles de leurs navires*), dit Homère. Dugas-Montbel a fait un contre-sens en traduisant ce passage par : *ils vont se reposer* DANS *leurs navires*. Clarke et Dübner ont rendu ce vers par : *Tunc dormiverunt* JUXTA *retinacula navis*.

Assis près de ses vaisseaux rapides, le généreux fils de Pélée, Achille à la course impétueuse, nourrissait encore son ressentiment. On ne le voyait jamais ni combattre, ni assister aux conseils illustrés par tant de héros : il soupirait de tristesse, tout en regrettant les cris de guerre et les batailles.

Dès que paraît la douzième aurore, tous les dieux éternels retournent dans l'Olympe, ayant Jupiter à leur tête. Thétis, qui n'a pas oublié les prières de son fils, sort du sein des ondes, monte au point du jour vers les cieux, et trouve le formidable fils de Saturne assis loin des autres dieux sur le sommet le plus élevé de l'Olympe. Elle se tient devant lui, presse de sa main gauche les genoux du dieu, et de sa main droite elle lui caresse le menton en lui disant d'un ton suppliant :

« O Jupiter, père souverain, si jamais, entre les immortels, je te rendis un service ou par mes paroles ou par mes actions, exauce mes vœux : honore Achille qui, parmi tant de héros, a la plus courte destinée. Agamemnon lui-même, le roi des hommes, l'outrage à cette heure; il garde en sa possession la récompense de mon fils qu'il vient de lui ravir. Mais venge-le, ô toi, Jupiter, le plus prudent dieu de l'Olympe; accorde la victoire aux Troyens jusqu'au moment où les Grecs rendront hommage à mon fils, et le combleront d'honneurs. »

Elle dit. Jupiter, qui commande aux nuages, ne lui répond point, il garde un profond silence. Alors, tenant toujours ses genoux embrassés, Thétis l'implore de nouveau :

« Fais-moi donc une promesse; accorde-moi ou refuse-moi cette grâce, puisqu'aucune crainte ne peut te retenir, afin que je sache si de toutes les déesses je suis la moins honorée. »

Jupiter, soupirant profondément, lui répond :

« Que d'affreux malheurs se préparent! Tu vas me rendre odieux à Junon, qui m'irritera par des paroles offensantes. Sans cesse, devant les dieux, elle m'attaque et m'accuse de favoriser les armes des Troyens. Mais retire-toi, Thétis, et que Junon ne t'aperçoive pas. Je songerai à l'accomplissement de tes vœux; et, pour que tu ne doutes point de mes paroles, je te ferai de la tête un signe d'assentiment : c'est le gage le plus révéré aux yeux des immor-

tels. Il n'est pas pour moi de promesse révocable, ni trompeuse, ni vaine, lorsqu'elle a été confirmée par un signe de tête. »

A ces mots, le fils de Saturne abaisse ses noirs sourcils; sa divine chevelure s'agite sur sa tête immortelle, et le vaste Olympe en est ébranlé.

Après cette résolution, ils se séparent. Thétis, des sommets du resplendissant Olympe, se plonge dans les profondeurs de la mer, et Jupiter retourne à son palais. Les dieux, à la vue de leur père, abandonnent aussitôt leurs siéges, et, sans attendre son arrivée, tous se rangent au-devant de lui.

Jupiter s'assied sur son trône. — Mais Junon, qui n'ignore point les projets qu'a concertés avec lui la fille du vieux Nérée, Thétis aux pieds d'argent, lui adresse aussitôt ces amères paroles :

« Perfide, qui donc, parmi les dieux, t'a fait adopter ses des-



seins? Tu te plais toujours à te tenir loin de moi, à méditer et à prendre de mystérieuses décisions. Jamais tu ne t'empressas de me faire connaître une seule de tes pensées. »

Le père des dieux et des hommes lui répond :

« Junon, n'espère point connaître mes projets; cela te serait difficile, quoique tu sois la compagne de ma couche. Tu sais toujours avant les hommes et les dieux ce qui doit être connu de tous. Mais ce que je veux former sans le secours des divinités, ne me le demande pas, et ne cherche jamais à l'approfondir. »

Junon, l'auguste déesse aux beaux yeux, lui réplique à son tour :

« Cruel fils de Saturne, quelles paroles as-tu prononcées? Jusqu'ici je ne t'ai point questionné; je ne cherche jamais à connaître tes secrets : tranquille, tu peux adopter les desseins qui te conviennent. Cependant, je redoute au fond du cœur que Thétis aux pieds d'argent, la fille du vieillard de la mer [1], ne t'ait séduit par ses discours. Ce matin, assise près de toi, elle embrassait tes genoux; peut-être lui as-tu fait, par un signe de tête, la promesse formelle de venger Achille, et d'exterminer sur leurs navires les nombreux guerriers achéens. »

Jupiter, qui commande aux nuages, répond à ce discours :

« Malheureuse! tu me soupçonneras donc toujours! Je ne pourrai donc point t'échapper. Mais tous tes efforts seront inutiles. Ils t'éloigneront de mon cœur, ce qui sera encore plus cruel pour toi. Au reste, ce que je veux s'accomplira. Va t'asseoir en silence; obéis à ma parole, ou crains que les dieux de l'Olympe, s'ils voulaient te secourir, ne puissent te défendre, lorsque mon bras invincible s'appesantira sur toi. »

A ces mots, frémit Junon, la déesse aux beaux yeux; elle s'assied silencieuse, dompte son courroux; et toutes les divinités célestes s'agitent dans le palais de Jupiter. Alors Vulcain, le célèbre artisan, commence à discourir, afin de consoler sa mère chérie, Junon aux blanches épaules.

« Que de maux funestes, intolérables, vont éclore, si, pour les mortels, la discorde se met entre vous, et si vous excitez les dieux

[1] Ἀργυρόπεζα Θέτις, θυγάτηρ ἁλίοιο γέροντος, porte le texte grec. Ce beau vers, que nous avons rendu mot a mot, a été traduit de cette manière par madame Dacier : *la belle Thétis*; par Bitaubé : *la fille du vieux Nérée, Thétis*; et par Dugas-Montbel : *Thétis, la fille du vieux Nérée*.

au tumulte[1]. Toujours la joie disparaît des festins quand le mal triomphe. Je conseille donc à ma mère, quelle que soit sa prudence, de se montrer plus soumise envers notre bien-aimé père, pour qu'il ne s'irrite pas de nouveau et ne trouble plus nos fêtes. Car, s'il le voulait, lui qui lance au loin la foudre, il nous renverserait à l'instant même de nos siéges, tant sa puissance est formidable! Tente de le fléchir, ô ma mère, par de douces paroles, et ce puissant dominateur de l'Olympe deviendra bienveillant pour nous. »

En finissant il se lève, et présente à Junon une coupe à deux anses[2], en lui disant :

« Résigne-toi, ô ma mère, sois patiente malgré ta douleur, pour qu'un fils qui t'aime ne te voie point indignement outragée ; car alors, quoique accablé de chagrin, je ne pourrais te secourir : il est difficile de résister au souverain de l'Olympe. Jadis, quand je voulus te défendre, il me saisit par le pied et me précipita du seuil divin. Je roulai tout le jour, suivant le soleil dans sa course ; et, respirant à peine, je tombai dans l'île de Lemnos : c'est là que les Sintiens me recueillirent après ma chute. »

A peine a-t-il achevé ces paroles, que sourit Junon, la déesse aux bras d'albâtre ; puis elle reçoit, par un nouveau sourire, la coupe des mains de son fils. Aussitôt Vulcain, en commençant par la droite, verse à tous les dieux de l'Olympe un doux nectar qu'il puise dans une urne profonde. Alors un rire inextinguible s'élève parmi les dieux fortunés quand ils voient Vulcain s'agiter avec effort pour les servir dans les palais célestes.

[1] Ἐν δέ θεοῖσι κολῳὸν ἐλαύνετον. L'excellente traduction latine de Dübner rend ce passage par : *interque deos tumultum agitatis*, car le mot κολῳὸς signifie tout à la fois *criaillerie*, *bruit* et *tumulte*.

[2] Nous traduisons δέπας ἀμφικύπελλον par : *coupe à deux anses*, attendu que l'on trouve dans les collections de vases grecs de Tyschben, de Maisonneuve et de Laborde, des coupes qui ont une anse, d'autres deux anses, comme celle que présente Vulcain à sa mère, et d'autres qui ne portent aucune espèce d'anse. — Selon Aristote (*Hist. des Anim.*), le mot ἀμφικύπελλος voudrait dire une *double coupe*, c'est-à-dire un vase formant coupe des deux côtés. — Nous n'avons point trouvé, dans les collections dont nous parlions plus haut, de ces sortes de coupes.

Pendant tout le jour, et jusqu'au coucher du soleil, ils prolongèrent le festin en écoutant avec délices les sons harmonieux de la lyre que tenait Apollon et les voix suaves des Muses qui chantaient en chœur.

Mais, dès que s'éteint l'éclatante lumière du soleil, tous les dieux se retirent dans leurs palais si merveilleusement construits par Vulcain. Jupiter se dirige vers le lieu où il ferme la paupière quand il cède au sommeil ; il monte et s'endort auprès de la belle Junon, qui siège dans les cieux sur un trône d'or splendide.





SONGE. — BÉOTIE.



Les autres dieux et les guerriers qui combattent à cheval [1] dormirent toute la nuit : Jupiter seul ne goûta point les douceurs du sommeil. Il méditait dans son âme comment il honorerait Achille, et ferait périr sur leurs vaisseaux les nombreux Achéens. Le dessein qui, dans son esprit, lui semble préférable est d'envoyer à Agamemnon, fils d'Atrée, le pernicieux Onirus [2]. Il appelle ce songe, et lui adresse ces rapides paroles :

[1] Ἀνέρες ἱπποκορυσταὶ (*guerriers qui combattent à cheval*), porte le texte grec. Madame Dacier dit : *les hommes du camp des Grecs ;* Bitaubé : *les guerriers* ; et Dugas-Montbel est aussi concis que Bitaubé.

[2] Ὄνειρος, dieu des songes.

« Va, cours, pernicieux Onirus, vers les navires légers des Achéens. Pénètre dans la tente d'Agamemnon, et rapporte-lui fidèlement ce que je t'ordonne. Commande qu'il arme à l'instant tous les Grecs à la longue chevelure [1], et il s'emparera aujourd'hui même de la ville des Troyens, d'Ilion aux larges rues [2]. Dis-lui que les immortels habitants de l'Olympe ne sont plus partagés entre eux, que Junon suppliante a su les fléchir, et que de grands malheurs menacent leurs ennemis. »

Il dit. Onirus s'envole après avoir entendu cet ordre. Il atteint



bientôt les navires rapides des Grecs, se rend auprès d'Aga-

[1] Καρηκομόωντας Ἀχαιοὺς (*Achéens chevelus*). Tous les traducteurs français, sans tenir compte que chez les anciens Grecs la longue chevelure était un signe de force et de courage ont rendu ce passage, les uns par *Grecs valeureux*, comme Bitaubé; les autres, tout simplement par *Grecs*, comme madame Dacier et Dugas-Montbel. — La chevelure longue signifiait une condition libre; aussi Aristote nous apprend (*Rhetor.*, *lib.* I, *cap.* IX) « qu'à Lacédémone une *belle chevelure* était un signe de liberté. » Xénophon rapporte (*de Rep. Laced.*) que Lycurgue « engageait les jeunes Spartiates à se laisser *croître la chevelure*, pensant que c'était un moyen de paraître plus grands, d'avoir l'air plus martial, et que cet ornement convenait à des hommes libres. »

[2] Πόλιν εὐρυάγυιαν Τρώων (*la ville aux larges rues des Troyens*), dit Homère. Madame Dacier traduit ce passage par : *la grande ville de Troie*; Bitaubé par : *les vastes murs d'Ilion*; et Dugas-Montbel par : *la superbe ville d'Ilion*. — Nous pensons qu'une ville peut avoir de *larges rues* sans être pour cela ni *grande*, ni *vaste*, ni *superbe*.

memnon, et le trouve couché dans sa tente : un sommeil doux comme l'ambroisie l'environnait de toutes parts. Onirus se tient au-dessus de sa tête ; et, prenant les traits de Nestor, fils de Nélée, celui de tous les anciens des Grecs qu'honorait le plus Agamemnon, il lui adresse ainsi la parole :

« Tu dors, fils du belliqueux Atrée, dompteur de coursiers ! Cependant il ne faut pas qu'il se livre toute la nuit au sommeil le chef prudent à qui sont confiés les peuples et de si grands intérêts. Prête-moi donc une oreille attentive : Je suis envoyé près de toi par Jupiter, qui, quoique éloigné, s'intéresse à ton sort et compâtit à tes peines. Il t'ordonne d'armer à l'instant tous les Grecs à la longue chevelure, afin que tu t'empares aujourd'hui même de la ville des Troyens, d'Ilion aux larges rues. Les immortels habitants de l'Olympe ne sont plus partagés entre eux : Junon suppliante a su les fléchir, et de grands malheurs sont réservés à tes ennemis par Jupiter. Mais toi, retiens bien ces paroles : crains de les oublier lorsque le doux sommeil t'abandonnera. »

A ces mots, il s'éloigne, et laisse Agamemnon roulant dans son esprit des pensées qui ne devaient point s'accomplir ; car, ignorant les projets de Jupiter, il se promettait de conquérir ce jour-là la ville de Priam : ce dieu préparait encore aux Troyens et aux fils de Danaüs bien des tourments et bien des larmes par de cruels combats ! — Agamemnon s'arrache au sommeil, et la voix divine résonne autour de lui. Il se lève, s'assied, et revêt son corps d'une belle et moelleuse tunique, nouvellement faite ; puis il jette autour de lui son large manteau, attache à ses pieds brillants des brodequins magnifiques, et suspend à ses épaules un glaive où l'argent étincelle. Il saisit le sceptre incorruptible de ses pères, et marche vers les vaisseaux des Grecs à la cuirasse d'airain.

Déjà la déesse Aurore montait vers l'Olympe pour annoncer le jour à Jupiter et à tous les immortels. Aussitôt Agamemnon envoie les hérauts à la voix sonore convoquer en assemblée les Achéens à la longue chevelure. En quelques instants ils sont tous réunis : le conseil des chefs magnanimes se tient près des navires de Nestor, roi de Pylos. Le fils d'Atrée prononce alors ce sage discours :

« Écoutez, ô mes amis : le divin Onirus est venu pendant mon sommeil à travers les douces ombres de la nuit ; il était en tout semblable à l'illustre Nestor, et par la figure, la taille et le noble maintien ; il s'est placé au-dessus de ma tête, et m'a tenu ce langage : Tu dors, fils du belliqueux Atrée, dompteur de coursiers ! Cependant il ne faut pas qu'il se livre toute la nuit au sommeil le chef prudent à qui sont confiés les peuples et de si grands intérêts. Prête-moi donc une oreille attentive : Je suis envoyé près de toi par Jupiter, qui, quoique éloigné, s'intéresse à ton sort et compâtit à tes peines. Il t'ordonne d'armer à l'instant tous les Grecs à la longue chevelure, afin que tu t'empares aujourd'hui même de la ville des Troyens, d'Ilion aux larges rues. Les immortels habitants de l'Olympe ne sont plus partagés entre eux : Junon suppliante a su les fléchir, et de grands malheurs sont réservés à tes ennemis par Jupiter. Mais retiens bien ces paroles. — Ayant ainsi parlé, il a fui en s'envolant, et le doux sommeil s'est dissipé. Voyons maintenant comment nous armerons les fils des Achéens. Je les éprouverai d'abord par mes discours, puisque cela est permis ; je leur conseillerai de fuir avec leurs vaisseaux garnis de rameurs[1] ; mais vous, tentez de les retenir par vos paroles. »

En achevant ces mots, il s'assied. Au milieu des guerriers se lève le sage Nestor, roi de la sablonneuse Pylos, et il leur dit avec bienveillance :

« O mes amis, chefs et princes des Argiens, si un autre parmi les Grecs nous rapportait ce songe, nous pourrions l'accuser d'imposture et n'y pas mettre toute notre confiance ; mais celui qui l'a vu prétend occuper dans l'armée le rang le plus illustre. Songeons donc, sans tarder, aux moyens d'armer les fils de la Grèce. »

Il s'arrête, et s'éloigne le premier de l'assemblée. Les rois

[1] Νηυσὶ πολυκλήϊσι, dit Homère. Dugas-Montbel traduit imparfaitement ces deux mots par *forts navires*. Madame Dacier passe l'épithète sous silence ; mais Bitaubé s'est rapproché cette fois du texte grec en rendant νηυσὶ πολυκλήϊσι par *vaisseaux chargés de rameurs*. Nous sommes surpris que Dugas Montbel ait donné à l'épithète πολυκληῖς, de πολυς (*beaucoup*), et de κληῖς (*bancs de rameurs*), une signification si peu convenable.

décorés du sceptre se lèvent tous, obéissent au pasteur des peuples[1], et les Grecs accourent aussitôt. De même que s'élancent en foule, d'une ruche caverneuse, des essaims d'abeilles, se succédant sans cesse, se groupant sur les fleurs printanières, et voltigeant çà et là dans l'espace : ainsi s'avancent par groupes tous ces peuples sortant de leurs tentes et de leurs navires ; ils se dispersent sur le rivage, et se rendent en foule au lieu de l'assemblée. Parmi eux se répand une voix, messagère du puissant roi de l'Olympe, qui les excite à marcher. Ils s'assemblent en tumulte, et la terre gémit sourdement tandis qu'ils s'asseyent : un bruit confus régnait au milieu d'eux. Alors neuf hérauts, s'efforçant de ramener le silence, commandent à haute voix de cesser les clameurs, afin d'écouter les rois, enfants de Jupiter. Quand le peuple est assis sur les siéges et que les cris ont cessé, Agamemnon se lève, tenant son sceptre, travaillé par Vulcain. — Ce dieu le donna jadis au souverain fils de Saturne, qui en fit présent au messager céleste, meurtrier d'Argus[2] ; puis Mercure l'envoya à Pélops, écuyer habile, qui le remit au puissant Atrée, pasteur des peuples ; celui-ci, en mourant, le laissa entre les mains de Thyeste, riche en troupeaux, qui voulut qu'Agamemnon le conservât pour gouverner ses îles nombreuses et son royaume d'Argos. — Appuyé sur ce sceptre, il leur dit :

« O mes amis, héros danaens, ministres de Mars, Jupiter m'enchaîne fortement par une dure nécessité. Le cruel me promit, me jura même autrefois que je ne m'en retournerais qu'a-

[1] « Il est évident, dit Dion Chrysostome, qu'Homère fait l'éloge d'un roi quand il le nomme *pasteur des peuples* ; car le devoir d'un pasteur est de veiller sur ses brebis, de les garder, de les préserver de tout danger, et non certes de les immoler ou de les écorcher. » (*De Regno*, *orat*. IV.)

[2] Διακτόρῳ Ἀργειφόντῃ. En suivant l'opinion d'Apollodore, qui a été adoptée par Clarke et par Dübner, nous avons traduit ἀργειφόντῃ par *meurtrier d'Argus*. Dugas-Montbel, avec quelque raison peut-être, prétend que la fable d'Io changée en vache, et confiée à Argus, étant postérieure aux temps homériques, on devrait adopter l'opinion rapportée par Eustache, qui fait dériver ἀργειφόντης d'ἀργὸν φόνου, *exempt de meurtre*, attendu que jusqu'au seizième chant de l'*Iliade* Homère appelle ce dieu *Mercure bienfaisant*.

près avoir détruit Ilion aux fortes murailles. Maintenant il ourdit contre moi une trame perfide : il m'ordonne de rentrer, sans gloire, dans Argos, après avoir perdu de si braves guerriers. Telle paraît être la volonté de Jupiter, de ce dieu qui a déjà renversé depuis leur faîte des villes si puissantes et qui en renversera encore, car son pouvoir est sans bornes ! Quel opprobre, lorsque la postérité apprendra que le peuple des Grecs, nombreux et vaillant, a combattu si long-temps des hommes inférieurs en nombre, sans voir la fin de ses travaux ! Car, si nous voulions, Achéens et Troyens (immolant des victimes comme gages fidèles), nous compter les uns les autres, et si, après avoir rassemblé d'un côté tous les citoyens d'Ilion, et de l'autre les Achéens divisés par groupes de dix guerriers, auxquels chaque Troyen verserait le vin, plusieurs de nos groupes manqueraient d'échansons, tant les fils des Grecs l'emportent par le nombre sur les citoyens de Troie ! Mais de toutes parts sont venus, brandissant la lance, de vaillants auxiliaires, qui s'opposent à mes desseins, et m'empêchent de renverser la populeuse cité d'Ilion [1]. Déjà se sont écoulées neuf années, envoyées par le grand Jupiter. Les bois de nos vaisseaux pourrissent, et nos cordages sont usés. Nos femmes et nos jeunes enfants languissent dans nos foyers, en attendant notre retour ; et pourtant nous sommes loin d'avoir accompli le projet qui nous conduisit en ces lieux. Eh bien ! suivez mes conseils : fuyons avec nos vaisseaux vers les rivages bien-aimés de la patrie ; car nous ne nous emparerons plus désormais de Troie aux larges rues. »

Ce discours jette le trouble dans le cœur de tous ceux qui n'ont point assisté au conseil. L'assemblée s'agite comme les vastes flots de la mer d'Icare, que soulèvent l'Eurus et le Notus, s'élançant des nuages du dieu paternel ; ou lorsque, dans sa course, le

[1] Ἰλίου ἐκπέρσαι εὐναιόμενον πτολίεθρον. Ce vers, que nous avons traduit mot à mot, a été rendu de cette manière par madame Dacier : *de saccager Troie ;* par Bitaubé : *de ravager la florissante Troie ;* et par Dugas-Montbel : *de détruire la forte citadelle d'Ilion.* Il est à remarquer que l'épithète caractéristique εὐναιόμενος (*populeux*) a été retranchée par tous les traducteurs français.


H. FAXARDO

éphyr agite les moissons, et, se déchaînant avec violence, fait ndoyer les épis : ainsi s'émeut l'assemblée. Les soldats, en pousant des cris de joie, se précipitent vers la flotte, et sous leurs ieds s'élèvent des tourbillons de poussière. Ils s'exhortent les uns es autres à saisir leurs navires pour les traîner vers l'onde divine, et ils dégagent les canaux. Les clameurs de ces guerriers, impatients de revoir leur patrie, montent jusqu'aux cieux. Bientôt ils enlèvent les supports des vaisseaux.

Alors, contre l'arrêt du destin, les Grecs hâtaient leur retour, si Junon n'eût adressé ces paroles à Minerve :

« Eh quoi! fille invincible du dieu qui tient l'égide, les Argiens, pour revoir leurs foyers et la terre bien-aimée de la patrie, fuiront-ils ainsi sur le vaste dos des mers [1] ? Laisseront-ils à Priam et aux Troyens la gloire de conserver l'Argienne Hélène, pour laquelle tant de héros ont péri devant Troie, loin des lieux chéris de leur naissance ? Va maintenant dans l'armée des Grecs à la cuirasse d'airain, et par tes douces paroles retiens chacun des guerriers; ne permets pas surtout qu'ils lancent à la mer leurs navires, dociles à l'impulsion des rames [2]. »

Ainsi parle Junon. Minerve aux yeux d'azur exécute ses ordres : elle descend d'un vol rapide des sommets de l'Olympe, et arrive bientôt auprès de la flotte des Grecs. Elle trouve Ulysse, dont la sagesse égale celle de Jupiter, se tenant immobile, sans toucher à son noir vaisseau, parce qu'une vive douleur s'était emparée de son âme. Minerve se place à ses côtés, et lui adresse ces paroles :

« Généreux fils de Laërte, prudent Ulysse, fuirez-vous donc sur vos navires pour revoir vos foyers et la terre bien-aimée de la patrie? Laisserez-vous à Priam et aux Troyens la gloire de conserver l'Argienne Hélène, pour laquelle tant de héros ont péri devant Troie, loin des lieux chéris de leur naissance? Va maintenant dans l'armée des Grecs, ne tarde point, et par tes douces paroles

[1] Ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάσσης, que Dubner a parfaitement traduit par *super lata dorsa maris ?*

[2] Pour l'explication du mot ἀμφιελίσσος, que nous avons traduit ici par *docile à l'impulsion des rames*, voir l'*Odyssée*, liv. III, notes.

retiens chacun des guerriers; ne permets pas surtout qu'ils lancent à la mer leurs navires, dociles à l'impulsion des rames. »

A ces mots, il reconnaît la voix de la déesse. Il court aussitôt en jetant son manteau, que ramasse le héraut Eurybate d'Ithaque, qui l'accompagnait; et, rencontrant Agamemnon, il reçoit de ce monarque le sceptre paternel, à jamais impérissable, avec lequel il s'achemine vers les vaisseaux des Achéens.

S'il rencontre quelque roi ou quelque héros, il s'arrête et cherche à le retenir par ces flatteuses paroles :

« Noble guerrier, tu ne dois point trembler comme un lâche; arrête-toi, et fais arrêter les autres. Tu ne sais pas bien encore quelle est la pensée d'Atride : maintenant il éprouve, mais bientôt il punira les fils des Achéens; car nous n'avons pas tous entendu ce qu'il a dit dans le conseil. Craignons qu'irrité, ce prince n'accable de maux les enfants de la Grèce. La colère d'un roi issu des dieux est toujours terrible : la gloire vient de Jupiter, et Jupiter aux sages conseils le chérit. »

Mais s'il aperçoit quelque homme du peuple poussant d'insolentes clameurs, il le frappe de son sceptre et le gourmande en ces termes :

« Misérable! garde le silence, et écoute la voix de tes supérieurs, toi, faible et lâche, qui ne comptes jamais ni dans les combats ni au conseil. Tous les Grecs ne peuvent commander ici; il est dangereux même qu'il y ait tant de chefs. N'ayons donc qu'un seul prince, qu'un seul roi, celui à qui le fils du prudent Saturne confia le sceptre et les lois pour nous gouverner. »

Ainsi, en agissant avec autorité, il dirige l'armée. — Les soldats, de nouveau s'éloignant des navires et des tentes, se précipitent en tumulte vers l'assemblée, comme lorsque les flots de la mer retentissante frémissent contre un vaste rivage, et que l'Océan résonne avec fracas.

Tous s'asseyent et se tiennent à leur place. Un seul cependant, Thersite, parleur sans fin, criait encore : son esprit était fertile en insolents propos; sans cesse il attaquait les rois afin d'exciter le rire de la multitude. C'était l'homme le plus difforme venu sous les murs d'Ilion : il était louche et boiteux; ses deux

épaules voûtées se rapprochaient sur sa poitrine, et sur sa tête pointue croissait un poil extrêmement rare. Il haïssait Achille et Ulysse, et les injuriait à tout propos. Maintenant, poussant des cris aigus, il outrage le divin Agamemnon. Les Achéens, indignés au fond du cœur, s'irritent contre Thersite; mais lui, vociférant de nouveau, insulte Agamemnon par ces paroles :

« Fils d'Atrée, de quoi te plains-tu? Que te manque-t-il encore? Tes tentes regorgent d'airain : elles renferment de nombreuses femmes choisies entre les plus belles, et que les Grecs s'empressèrent de t'offrir toutes les fois qu'ils ravagèrent une ville ennemie. Te faut-il encore tout l'or que pourrait t'apporter d'Ilion, pour payer la rançon de son fils, un de ces Troyens dompteurs de coursiers que j'aurai amené et enchaîné, moi ou tel autre guerrier achéen? Te faut-il une nouvelle femme pour t'unir d'amour avec elle et la garder soigneusement dans ta tente? Il ne convient pas à un chef tel que toi d'accabler de maux les enfants des Grecs. O lâches et infâmes! Achéennes et non plus Achéens! retournons dans nos foyers avec nos navires, et laissons-le ici, devant Troie, jouir de ses richesses. Qu'il voie enfin si les Grecs lui sont ou non de quelque secours. Il vient d'outrager Achille, guerrier plus brave que lui, et il possède la récompense de ce héros qu'il a ravie lui-même. Achille n'a pas de fiel dans le cœur : il est sans courage, car autrement, fils d'Atrée, tu l'aurais insulté pour la dernière fois. »

Ainsi parlait Thersite, insultant Agamemnon, pasteur des peuples. Mais soudain se présente à lui le divin Ulysse : il lui lance un regard terrible et l'accable en ces termes :

« Thersite, parleur sans jugement[1], bien que tu harangues avec force, cesse tes injures, et ne viens pas, seul, outrager les

[1] Dugas-Montbel, en rendant ἀκριτομῦθος par *parleur audacieux*, a fait un contre-sens; car Thersite n'est pas un *audacieux*, mais un *parleur sans jugement*, un *bavard inintelligible*, comme le dit le mot ἀκριτομῦθος, de ἀ (*privé*), κρίνω (de *jugement*), μῦθος (dans le *discours*), et comme l'ont traduit Clarke par *loquacissime*, et Dübner par *blatero*. — Dans le même vers, Dugas-Montbel veut faire passer Thersite pour un *discoureur habile*, tandis qu'Homère l'appelle *harangueur à la voix sonore* (λιγύς περ ἐὼν ἀγορητής), ce qui est fort différent.

rois. Je soutiens qu'il n'y a pas un mortel plus vil que toi parmi tous ceux qui vinrent avec les Atrides sous les murs d'Ilion. Que les noms des souverains, mêlés à tes discours, ne soient plus dans ta bouche, et ne les insulte plus en épiant l'instant du départ. Nous ignorons comment tout cela se terminera, et s'il est avantageux ou funeste que les fils des Achéens retournent dans leur patrie. (Maintenant tu adresses des reproches à Agamemnon, pasteur des peuples, parce que les héros issus de Danaüs l'ont comblé de présents; toi, tu l'accables de tes sarcasmes amers!) Mais je te le jure, et je tiendrai ma promesse : si jamais je te rencontre parlant ainsi sans raison, je consens que la tête d'Ulysse tombe de dessus ses épaules et qu'on ne m'appelle plus le père de Télémaque, si, te saisissant moi-même, je ne t'arrache tes vêtements, ton manteau, ta tunique, tout ce qui voile ta pudeur, et si, te chassant de cette assemblée, je ne te renvoie en pleurant vers nos rapides navires, le corps meurtri de coups ignominieux. »



A ces mots, il le frappe de son sceptre sur les épaules. Thersite se courbe, verse d'abondantes larmes, et soudain s'élève sur

son dos, sous les coups du sceptre d'or, une tumeur sanglante. Il s'assied tout tremblant : saisi par la douleur la plus vive, il porte des regards stupides autour de lui et sèche ses pleurs. Les Grecs, quoique affligés, se prennent à rire, et, se regardant l'un l'autre, s'écrient :

« Grands dieux! Ulysse a déjà fait mille actions éclatantes, soit en donnant de sages conseils, soit en dirigeant les combats; mais ce qu'il vient d'accomplir aujourd'hui, parmi les Argiens, est encore préférable ; car il a mis fin aux harangues de cet insolent discoureur, qui sans doute n'osera plus désormais attaquer les rois par des paroles outrageantes. »

Ainsi parle la multitude. Ulysse, destructeur des villes, se lève, tenant le sceptre; près de lui, sous les traits d'un héraut, Minerve aux yeux étincelants impose silence au peuple, afin que les premiers et les derniers des fils des Achéens puissent entendre la parole d'Ulysse et recevoir ses avis. Ce héros prudent s'exprime en ces termes :

« Roi, fils d'Atrée, les Grecs veulent maintenant te rendre infâme aux yeux de tous les mortels dignes de porter la parole[1] ; ils refusent d'accomplir la promesse qu'ils t'ont faite en venant ici, loin d'Argos, ville féconde en coursiers, qu'ils ne s'en retourneraient qu'après avoir détruit Ilion aux fortes murailles. Semblables à des veuves ou à de jeunes enfants, ils pleurent pour revoir leur patrie. Sans doute il est cruel de partir sans rapporter aucun fruit de ses longs travaux. Si pendant un mois un voyageur reste éloigné de son épouse, il s'attriste sur son navire que tourmentent les tempêtes de l'hiver et la mer orageuse; nous, voici neuf années que nous sommes retenus près de ces bords : aussi je ne blâme point les Grecs de supporter avec peine le chagrin auprès de leurs vaisseaux à la proue arrondie. Cependant il serait honteux, après être restés si long-temps loin de nos foyers,

[1] Μερόπεσσι βροτοῖσιν, porte le texte grec. Tous les traducteurs français passent sous silence l'épithète caractéristique (*dignes de porter la parole*, ou *à la voix articulée*) qu'Homère donne aux hommes pour les distinguer des autres mortels. Clarke et Dübner ont rendu ce passage par *articulate-loquentibus mortalibus*.

de nous en retourner sans gloire. Prenez patience, amis ; restez encore en ces lieux afin que nous sachions par nous-mêmes si Calchas a dit ou non la vérité. Je ne l'ai point oublié, et vous en êtes tous témoins, vous que n'ont point atteints les déesses de la mort [1]. Il me semble que c'était hier : les vaisseaux achéens étaient rassemblés dans l'Aulide, menaçant d'affreux malheurs Priam et les Troyens. Réunis autour d'une fontaine placée près des autels sacrés, nous offrions aux dieux des hécatombes choisies, sous un magnifique platane, au pied duquel coulait une eau limpide, lorsqu'un grand prodige nous est apparu. Un horrible dragon, le dos tacheté de sang, et envoyé par le dieu de l'Olympe, s'échappe de l'autel et s'élance vers le platane. Sur la branche la plus haute se trouvaient les petits d'un passereau, au nombre de huit, tendres rejetons se blottissant dans le feuillage : la mère qui leur donna le jour faisait la neuvième. Le monstre dévore sans pitié ces jeunes oiseaux



qui poussent des sons aigus ; la pauvre mère en gémissant vole autour de ses enfants chéris ; mais le dragon, se repliant sur lui-

[1] Κῆρες θανάτοιο. Nous avons traduit ce passage par *déesses de la mort*, attendu que dans tous les textes le mot κὴρ a un κ capital. Si θανάτοιο ne suivait pas Κῆρες, nous aurions rendu ce mot par *Parques*, comme Dübner (*Parcæ mortis*) ; mais il ne nous était pas possible de dire en français les *Parques de la mort*.

même, la saisit par l'aile, et l'infortunée remplit l'air de ses cris. A peine les a-t-il engloutis que la divinité qui le fit paraître voulut qu'il devînt un signe mémorable : le fils du prudent Saturne le transforma en pierre, et nous, immobiles et étonnés, nous admirions ce qui venait d'être fait. — Quand ces étranges prodiges, ouvrages des dieux, eurent éclaté parmi les hécatombes, Calchas, interprétant la volonté céleste, s'écria : Pourquoi restez-vous muets, Grecs à la longue chevelure ? Le prévoyant Jupiter nous annonce, par ce grand symbole, un événement tardif qui s'achèvera lentement, mais dont la gloire ne périra jamais. Ainsi que le monstre a dévoré les huit petits du passereau et la mère qui formait la neuvième victime : ainsi, pendant neuf années, nous combattrons sur les bords où nous allons ; mais la dixième année nous nous emparerons enfin de cette ville aux larges rues. — Telles étaient les paroles de Calchas. Maintenant toutes ces choses vont s'accomplir ; prenez courage et restez en ces lieux, Grecs aux belles cnémides, jusqu'à ce que nous ayons conquis la puissante ville de Priam. »

Il dit. Les Argiens poussent un grand cri (et par ce cri les vaisseaux rendent un son terrible) pour louer le discours du divin Ulysse. Alors, le chevalier Nestor, élevé à Gérénie[1], s'exprime en ces termes :

« Grands dieux ! vous parlez comme de faibles enfants inhabiles aux travaux de la guerre. Que vont devenir nos promesses et nos serments ? Ils sont donc réduits au feu, les conseils, les desseins des héros, les pures libations et les serrements de main auxquels nous nous étions fiés ! C'est en vain que, faisant assaut de paroles, nous nous disputons ici depuis fort long-temps, sans pouvoir trouver un heureux stratagème. Mais toi, fils d'Atrée,

[1] Nous avons rendu le mot Γερήνιος par *élevé à Gérénie*, et non par *vénérable*, comme l'ont fait Bitaubé et Dugas-Montbel, parce que, dans tous les textes, ce mot commence par une capitale. Dugas-Montbel, pour soutenir son opinion, prétend que Γερήνιος vient de γέρας, *honneur*. Mais, comme Homère ne donne cette épithète à aucun autre vieillard, nous pensons avec MM. Theil et Hallez-d'Arros (*Dictionn. des Homérides*) que cette dénomination convient à Nestor qui fut élevé à *Gérénie* (Γερηνία), ou *Gérénon* (Γερήνον), pendant qu'Hercule saccageait Pylos.

prends, comme autrefois, une résolution inébranlable ; guide les Argiens dans de rudes combats ; laisse se consumer de douleur ceux d'entre les Achéens qui osent projeter (mais leurs desseins ne s'accompliront pas) de se rendre dans Argos avant même que nous sachions si la promesse du dieu qui tient l'égide est un mensonge ou une vérité. Je déclare que le tout-puissant fils de Saturne donna un signe d'assentiment le jour où, montés sur leurs vaisseaux agiles, les Grecs portèrent aux Troyens le carnage et la mort : il fit briller la foudre à notre droite et nous montra des présages favorables. Que personne ne se presse de retourner dans ses foyers avant de s'être endormi auprès de l'épouse d'un Troyen pour venger l'enlèvement et les larmes d'Hélène. Si quelqu'un parmi vous désire ardemment revoir sa patrie, qu'il ose donc toucher à son navire sombre, et le premier de tous il recevra la mort. Agamemnon, toi notre roi, délibère avec sagesse ; écoute les avis des autres et ne rejette point le conseil que je vais te proposer : divise les guerriers par tribus et par familles, afin que les familles prêtent secours aux familles, et les tribus aux tribus. En agissant ainsi, et les Achéens t'obéissant, tu sauras bientôt quels sont les braves et les lâches, soit parmi les chefs, soit parmi les soldats ; car chacun combattra pour soi-même. Tu apprendras encore si c'est par la volonté des dieux que tu ne détruis pas cette ville, ou si c'est par la lâcheté des hommes et par leur ignorance de la guerre. »

Le roi Agamemnon, prenant la parole, lui répond :

« O vieillard ! tu l'emportes par tes discours sur les fils des Achéens. Souverain Jupiter, et vous, Minerve et Apollon, que n'ai-je parmi les Grecs dix conseillers tels que Nestor, et bientôt s'écroulerait la ville du roi Priam, prise et ravagée par nos mains ! Mais le fils de Saturne, le dieu qui tient l'égide, me jette dans de vains combats et d'inutiles querelles. Achille et moi, pour une jeune fille, nous nous sommes adressé des paroles violentes : c'est moi cependant qui ai commencé à m'irriter. Mais, si jamais nous nous unissons dans une seule volonté, la ruine des Troyens ne sera plus différée, même d'un instant. Maintenant allez prendre le repas, afin que nous engagions le combat. Que chacun aiguise

sa lance, répare son bouclier et donne une nourriture abondante à ses coursiers agiles. Que vos chars soient attentivement visités pour que chacun, disposé à la guerre, puisse, pendant tout le jour, batailler cruellement avec nos ennemis. Car il n'y aura point de trêve, pas même d'un seul moment, à moins que la nuit étant survenue ne sépare les combattants furieux. Que la courroie du bouclier qui couvre le soldat soit trempée de sueur autour de sa poitrine; que la main se fatigue à lancer le javelot, et que les coursiers, traînant les chars étincelants, soient aussi baignés de sueur. Alors celui d'entre vous que je verrai s'éloigner des combats et rester auprès de ses navires à la proue arrondie, celui-là ne pourra plus échapper aux chiens et aux vautours! »

A ces mots les Argiens poussent un grand cri : ainsi sur le rivage immense retentissent les vagues, lorsque le Notus furieux les précipite contre un rocher escarpé battu sans cesse par les flots de la mer, de quelque côté que naissent les vents. Les Grecs aussitôt se lèvent et courent se disperser vers leurs navires : la fumée s'élève des tentes, et tous les guerriers prennent leur repas. Chacun offre des sacrifices au dieu éternel qu'il adore, en lui demandant d'échapper à la mort et aux hasards de la guerre. Agamemnon, le roi des hommes, immole au tout-puissant fils de Saturne un taureau gras de cinq années; puis il convie à ce sacrifice les anciens du peuple et les premiers chefs achéens : Nestor, d'abord, le roi Idoménée, les deux Ajax, le fils de Tydée, et enfin Ulysse, semblable à Jupiter par sa sagesse. Le vaillant Ménélas s'y rendit de lui-même, car il connaissait les soins qui occupaient son frère. Ils se rangent tous autour du taureau, ramassent et jettent l'orge sacrée; et le puissant Agamemnon, priant au milieu d'eux, s'écrie :

« Très-glorieux et très-grand Jupiter, roi des sombres nuages, toi qui résides dans les régions éthérées, permets qu'avant le coucher du soleil et le retour des ténèbres, je renverse entièrement le palais embrasé de Priam, que je consume ses portes par un feu dévorant, et que je déchire sur la poitrine d'Hector sa cuirasse percée par le fer! Qu'autour de ce guerrier ses nombreux compagnons, couchés dans la poussière, mordent la terre de leurs dents! »

Il s'arrête. Le fils de Saturne n'exauce pas sa prière : il reçoit ses sacrifices et lui prépare de grands chagrins. — Après qu'ils ont pris et répandu l'orge sacrée, ils dressent la tête de la victime, l'égorgent et la dépouillent; puis ils coupent les cuisses, les recouvrent d'une double enveloppe de graisse et de chairs sanglantes, et les brûlent sur des rameaux de bois sans feuillage : ils percent ensuite les entrailles, et les soutiennent au-dessus des flammes. Lorsque les cuisses sont consumées et qu'ils ont goûté les entrailles, ils divisent les autres parties de la victime, les traversent de longues broches, les font rôtir avec soin et les retirent du foyer. Ces apprêts terminés, ils préparent le festin, commencent le repas, et se rassasient de mets également partagés. Quand ils ont éloigné d'eux la faim et la soif, le chevalier Nestor, de Gérénie, prend la parole en ces termes :

« Très-glorieux fils d'Atrée, Agamemnon, roi des hommes, ne restons pas plus long-temps en ces lieux; gardons-nous de différer d'un seul instant l'exécution de cette entreprise qu'un dieu nous accorde. Que les hérauts des Grecs à la cuirasse d'airain convoquent maintenant les soldats et les rassemblent près des navires; et nous, allons en corps, dans la nombreuse armée achéenne, réveiller au plus vite, parmi les guerriers, l'ardeur bouillante de Mars. »

Ainsi parle Nestor. Agamemnon, docile à ce conseil, ordonne aux hérauts à la voix sonore d'appeler au combat les Grecs à la longue chevelure : les voix retentissent et les enfants de Danaüs se rassemblent aussitôt. Les rois issus de Jupiter quittent le fils d'Atrée et courent ranger les soldats en bataille; près d'eux se tient Minerve aux yeux brillants portant la superbe égide, immortelle et incorruptible, à laquelle sont suspendues cent franges d'or pur, merveilleusement tissues, et chacune du prix de cent bœufs. Munie de cette égide, elle s'élance avec impétuosité, parcourt les bataillons des Grecs, les excite à marcher et réveille dans le cœur du peuple l'amour de la guerre et l'ardeur des combats. Maintenant le carnage leur semble plus doux que le retour aux rivages bien-aimés de la patrie, sur leurs creux navires.

Comme un feu dévorant embrase une forêt spacieuse sur le

sommet d'une montagne et répand au loin une vive lumière : ainsi dans leur marche le resplendissant éclat de l'airain merveilleux étincelle de toutes parts et s'élève jusqu'au ciel. — Comme de nombreuses légions d'oiseaux ailés, de grues ou d'oies sauvages, ou de cygnes au long col, volent çà et là dans les prairies d'Asius sur les ondes du Caystre, agitant leurs ailes, et se devançant les uns les autres en poussant des cris aigus qui retentissent dans les campagnes : ainsi de nombreux bataillons sortent des vaisseaux et des tentes, se répandent dans les plaines du Scamandre ; et sous les pieds des guerriers et des chevaux la terre rend un son terrible. Ils s'arrêtent sur les rives émaillées du fleuve, et ils sont aussi nombreux que les feuilles et les fleurs qui naissent au printemps.

Comme d'abondants essaims de mouches errent sans cesse dans l'étable du berger, au retour de la saison nouvelle, lorsque les vases sont inondés de lait : ainsi les innombrables Grecs à la longue chevelure se tiennent dans la plaine et brûlent de marcher contre les Troyens.

De même que les pasteurs distinguent sans peine leurs immenses troupeaux de chèvre confondus dans les pâturages : ainsi chaque chef met en ordre les guerriers pour les mener au combat. Parmi eux on reconnaît le puissant Agamemnon qui possède les traits et le regard du foudroyant Jupiter, l'armure de Mars et la force de Neptune. — Comme dans un troupeau le bœuf qui l'emporte par sa supériorité est toujours un taureau, car il domine les génisses rassemblées autour de lui : tel, en ce jour, Jupiter fait briller Atride au milieu des guerriers, et le rend supérieur à tous les héros[1].

[1] « Voici trente vers de suite, dit Dugas-Montbel (*Observat. sur le liv.* II), consacrés à plusieurs comparaisons successives. Cette accumulation d'images est du plus brillant effet. Le poète est sur le point de tracer le tableau de l'armée entière, et c'est lorsque déjà les soldats, brûlants d'ardeur, se rassemblent à la voix des chefs, qu'il éprouve le besoin de transporter l'imagination des auditeurs au milieu de cette plaine, qui bientôt sera le théâtre de tant de combats terribles, de tant d'actions mémorables. L'éclat des armes, le bruit des coursiers, les cris des guerriers qui s'avancent, tout est peint des couleurs les plus vives. »

Dites-moi maintenant, ô Muses de l'Olympe (vous, déesses, qui êtes toujours présentes, qui connaissez toutes choses, tandis que nous ne savons rien, nous, et n'entendons que le bruit de la gloire), dites-moi quels furent les chefs et les princes des Danaens. Je ne parlerai pas de la multitude; je ne pourrai même la nommer quand j'aurais dix langues, dix bouches, une voix infatigable et une poitrine d'airain, à moins cependant que les célestes Muses, filles du dieu qui tient l'égide, ne me rappelassent tous ceux qui vinrent sous les murs d'Ilion. Je dirai seulement quels



étaient les chefs et le nombre des vaisseaux.

Pénélée, Léitus, Arcésilas, Prothoénor et Clonios commandent aux Béotiens. Les uns habitaient Hyrie, l'Aulide couverte de rochers, Schénos, Schole, Etéone aux nombreuses collines, Thespie, Graïa, et les vastes plaines de Mycalèse. Les autres demeuraient autour d'Harma, d'Ilèse et d'Erythre. Plusieurs occupaient Eléone, Hylé, Pétéon, Ocalée, la superbe Médéon, Copas, Eutrésis, Thisbé, abondant en colombes, Coronée, la verdoyante Haliarte, Platée, Glisente, la superbe Hypothèbes et la sainte Oncheste où s'élève le bois sacré de Neptune. Quelques autres cultivèrent les champs d'Arna couverts de vignes fertiles, ou se fixèrent à Midée, à la divine Nisa et à Anthédon, située aux confins de la Béotie. Ces peuples envoyèrent cinquante vaisseaux sur chacun desquels étaient montés cent vingt jeunes Béotiens.

Les habitants d'Asplédon et d'Orchomène, vilie des Miniens, sont commandés par Ascalaphe et Ialmène, tous deux fils de Mars et d'Astyoché, vierge pudique, qui les mit au jour dans le palais d'Actor, fils d'Azée : le dieu de la guerre poursuivit cette jeune

fille jusque dans ses appartements [1], et là il partagea sa couche ; ses deux fils commandent trente navires profonds.

Schédios et Epistrophe, fils d'Iphite, illustre rejeton de Nauhole, sont à la tête des Phocéens. Les uns habitaient Cyparisse, Pythone, hérissée de rochers, Crise, ville sainte, Daulis et Panopée; les autres, les campagnes d'Anemorée et d'Hyampolis. Plusieurs demeurèrent près du divin fleuve Céphise et à Lilée, vers les sources de ce fleuve. Quarante vaisseaux noirs ont suivi ces chefs, et c'est sous leurs lois que les Phocéens se rangent en bataille à la gauche des peuples de la Béotie.

Le rapide Ajax, fils d'Oïlée, conduit les Locriens : il était plus petit et moins fort qu'Ajax de Télamon; malgré cela cependant, et quoique couvert d'une simple cuirasse de lin, il surpassait au combat de la lance tous les Achéens et les Hellènes. Les guerriers qu'il commande habitaient Cynos, Oponte, Calliare, Bessa, Scarphé, la riante Augée, les champs de Thronium et de Tarphé, sur les rivages du Boagre. Les Locriens, qui résidaient au-delà de la sainte Eubée, ont suivi Ajax sur quarante navires sombres.

Les Abantes, ces peuples qui ne respirent que luttes et combats, occupaient l'Eubée, Chalcis, Erétrie, Histiée, féconde en raisins, Cerinthe, voisine de la mer, et la ville élevée de Dion ; d'autres habitaient Caryste et Styra, et ils avaient pour chef Eléphénor, rejeton de Mars, fils de Chalcodon, roi des magnanimes Abantes : laissant flotter leurs cheveux en arrière, ces peuples impétueux marchent animés du désir de percer, avec les lances de frêne qu'ils portent, les cuirasses de leurs ennemis sur la propre poitrine des Troyens. Quarante vaisseaux noirs les ont portés sur les eaux.

Puis viennent les habitants de la superbe Athènes, cité du courageux Erechtée (qu'enfanta la terre fertile), et qui fut nourri par Minerve, fille de Jupiter; elle le plaça dans Athènes, au sein

[1] Ὑπερώϊον εἰσαναβᾶσα, dit Homère. Les anciens appelaient ὑπερώον (*hyperoon*) la partie la plus élevée d'une maison, l'étage supérieur, l'appartement situé sous la terrasse, et destiné à l'habitation des femmes. C'est dans un de ces appartements que, suivant le poëte grec, Mars poursuivit la vierge Astyoché.

de son temple, toujours fumant de sacrifices : c'est là que les jeunes Athéniens vont tous les ans, pour se rendre la déesse favorable, immoler des taureaux et des béliers. Leur chef est Ménesthée, fils de Pétéos. Jamais il n'exista un héros semblable à lui pour ranger les coursiers en bataille et les soldats armés de boucliers. (Nestor seul pouvait lui être comparé à cause de l'expérience que lui donne son grand âge.) Cinquante navires sombres ont suivi Ménesthée sur les mers.

Ajax conduit douze vaisseaux des rivages de Salamine, et place ses soldats près des phalanges athéniennes.

Les guerriers d'Argos, de Tirynthe aux fortes murailles, d'Hermione et d'Asine, située près d'un golfe profond, de Trézène, d'Éionne et d'Épidaure, couverte de vignes; ceux qui possédaient Egine et Masès, tous enfants des Achéens, sont commandés par le brave Diomède, et par Sthénélus, fils chéri de l'illustre Capanée; leur troisième chef est Euryale, dont les traits ressemblent à ceux d'un dieu : il reçut le jour de Mécistée, fils du roi Talaïon. Tous ces guerriers ont suivi l'intrépide Diomède, leur chef, sur cinquante vaisseaux noirs.

Les soldats de la belle Mycènes, de l'opulente Corinthe, de la superbe Cléone; ceux qui habitaient Ornée, la riante Aréthyrée, et Sicyone où régna jadis Adraste; ceux qui possédaient Hypérésie, la ville élevée de Gonoësse, Pellène et les campagnes d'Égion et d'Égiale et la vaste Hélice, ont, pour commander les cent navires qu'ils ont amenés, le puissant Agamemnon, fils d'Atrée. Les peuples les plus nombreux et les plus braves l'ont suivi; et lui, marchant à leur tête, revêtu de l'airain éblouissant, se sent fier de briller entre tous les héros, et par sa puissance et par la multitude de guerriers qu'il conduit.

Les habitants de Lacédémone, vaste ville entourée de montagnes, de Pharis, de Sparte, de Messa aux nombreuses colombes; ceux de Brysée et de la verdoyante Augée; ceux d'Amyclée et d'Hélos, qui s'élève sur la mer; ceux enfin qui occupaient Laa et les campagnes d'Œtile, ont pour commander leurs soixante navires le vaillant Ménélas, frère d'Agamemnon. Il range ses troupes à l'écart; et, seul au milieu des siens, se fiant à son courage,

il les anime à combattre; car, dans son cœur, il brûle de venger les périls affrontés, et les larmes qui furent versées à cause de l'enlèvement d'Hélène.

Les guerriers de Pylos, de la riante Aréna, et de Thryos, où l'Alphée offre un gué facile; ceux d'Æpy, ville construite avec soin, et de Cyparyssée, d'Amphigénie, de Ptéléon, d'Hélos et de Dorion (où les Muses, rencontrant le Thrace Thamyris qui revenait de chez Euryte l'Œchalien, le privèrent de la voix : il s'était glorifié de remporter la victoire, dussent les Muses, filles de Jupiter qui tient l'égide, chanter elles-mêmes; mais, dans leur colère, elles lui ravirent la vue, lui enlevèrent l'art divin du chant et lui firent oublier les sons de la lyre); tous ces guerriers sont conduits par le chevalier Nestor, de Gérénie, qui commande quatre-vingt-dix navires profonds.

Les peuples de l'Arcadie, au pied du mont Cyllène, non loin du tombeau d'Æpytius, où naissent de vaillants guerriers; ceux de Phénée, d'Orchomène, riche en troupeaux, de Rhipée, de Stratie et d'Enispé, battue par les vents; ceux de Tégée, de la riante Mantinée, de Stymphale et de Parrhasie, équipèrent soixante navires que commande le puissant Agapénor, fils d'Ancée. Sur cette flotte sont montés des soldats arcadiens, nombreux et vaillants. Le roi des hommes, Agamemnon lui-même, fils d'Atrée, leur donna des vaisseaux solidement construits pour franchir le noir Océan; car les travaux maritimes leur étaient étrangers.

Les habitants de Buprasie, de la divine Élide et de tout le pays que renferme Hyrmine; ceux de Myrsine, qui borne ces contrées, d'Alisie et du rocher d'Olène, ont quatre chefs, possédant chacun dix navires rapides, montés par une multitude d'Épéens. Ces chefs sont Amphimaque et Thalpius, fils, l'un de Ctéate, l'autre d'Euryte, descendant d'Actor; le troisième est l'intrépide Diorès, fils d'Amaryncée, et enfin le quatrième est Polyxène, semblable à la divinité, fils d'Agasthènes, issu lui-même du roi Augéas.

Les soldats de Dulichium et des Échinades, îles sacrées, situées au loin dans la mer et vis-à-vis de l'Élide, sont commandés par Mégès, valeureux comme Mars, et fils de Phylée, héros chéri de

Jupiter : il s'expatria jadis à Dulichium pour éviter le courroux de son père. Mégès est suivi de quarante navires sombres.

Ulysse conduit les magnanimes Céphalléniens, qui habitaient Ithaque et Nérite aux forêts agitées par le vent, Crocylée et l'âpre Ægilipe, Zacynthe et les campagnes de Samos et les terres du continent sur les rivages opposés. Ulysse, dont la prudence égale celle de Jupiter, commande douze vaisseaux aux parois peintes en rouge [1].

Thoas, fils d'Andrémon, est à la tête des Étoliens, qui occupaient Pleurone, Olénos, Pylène, Chalcis, sur les rives de l'Océan, et les rochers de Calydon. Le magnanime Œnéus et ses fils n'existant plus, et le blond Méléagre ayant cessé de vivre, c'est Thoas qui commande les Étoliens et leurs quarante navires sombres.

Idoménée, illustre par les exploits de sa lance, conduit les Crétois, venus de Gnosse, de Gortyne, entourée de murailles, de Lycte, de Milète, de la blanche Lycaste, de Phæstos et de Rhytie, villes populeuses. A ces peuples se joignent les troupes de la Crète aux cent villes; ils sont tous commandés par le vaillant Idoménée et par Mérion, semblable à l'homicide dieu de la guerre. Quatre-vingts vaisseaux noirs ont suivi ces deux chefs.

[1] Νῆες μιλτοπάρῃοι, porte le texte grec. Les traducteurs ne s'accordent pas sur la signification du mot μιλτοπάρῃος. Madame Dacier, Bitaubé et Dugas-Montbel traduisent ce passage, la première par : *les proues et les poupes estoient admirablement peintes;* le second : *aux proues colorées de vermillon*; et le troisième : *dont les poupes brillent d'un rouge éclatant* Sam. Clarke et Dübner rendent ce mot par : *proras-rubras habentes.* — Qui a pu autoriser ces écrivains à trouver, les uns, dans le mot μιλτοπάρῃος, de μίλτος (*minium, vermillon*), et de παρειά (*face, joue*), la *proue* d'un vaisseau; les autres, la *poupe;* et d'autres encore, comme madame Dacier, la *proue* et la *poupe* tout à la fois? Ce n'est pas Hérodote, qui dit vaguement (*lib.* III, § 58) que les vaisseaux des anciens *étaient peints en rouge*, sans désigner particulièrement ni la proue ni la poupe. Sophocle et le Scholiaste de Venise ne nous éclairent pas davantage à ce sujet. Mais l'éditeur qui date de Bolissos rapporte (*Sch.* εἰς την. Ἰλ. B' 637) qu'il ne faut pas entendre seulement, par le mot μιλτοπάρῃος, le devant du navire, mais toute la carcasse, ou, en quelque sorte, les *murs* du navire. Il pense que c'est de παρειά que les Latins ont fait *paries*, d'où vient notre mot *paroi.* — Ainsi, d'après ce témoignage, nous sommes donc les seuls qui, dans cette traduction, nous soyons le plus rapproché du texte grec en rendant νῆες μιλτοπάρῃοι par : *vaisseaux aux parois peintes en rouge.*

Le grand et redoutable Tlépolème, fils d'Hercule, parti de Rhodes avec neuf vaisseaux, mène au combat les fiers Rhodiens. Ces peuples sont divisés en trois tribus; ils occupaient Linde, Ialyse et la blanche Camire : l'intrépide Tlépolème les commande. Astyoché donna ce fils au courageux Hercule, qui l'avait enlevée d'Ephyre, près du fleuve Selléis, après avoir détruit un grand nombre de villes, habitées par de jeunes hommes issus de Jupiter. Lorsque Tlépolème eut grandi dans le palais magnifique de cet immortel, il tua l'oncle chéri de son père, le vieux Licymnios, descendant de Mars; puis il construisit des navires, et, ayant rassemblé des peuples nombreux, il se mit à fuir sur les mers pour échapper aux menaces des autres fils et petits-fils du puissant Hercule. Il arriva dans l'île de Rhodes, ayant long-temps erré et après avoir souffert bien des maux; là ses guerriers, divisés en trois tribus, furent aimés par le glorieux fils de Saturne, Jupiter, qui règne sur les dieux et sur les hommes, et qui les combla d'immenses richesses.



Nirée, fils d'Aglaïé et du roi Charopos, conduit de Syme trois navires égaux. Nirée est après l'élégant fils de Pélée le plus beau de tous les Grecs qui vinrent sous les murs d'Ilion; mais il est facile à vaincre [1], et peu de guerriers l'ont suivi.

Les habitants de Nisyre, de Crapathe, de Casos et de Cos, ville d'Eurypyle, et des îles Calydnes ont pour chefs Phidippe et Antiphos, tous deux fils du roi Thessale, descendant d'Hercule. Trente navires profonds sont rangés sous les ordres de ces deux guerriers.

Maintenant je dirai les noms des peuples d'Argos-Pélasgique,

[1] Dugas-Montbel n'a pas suivi exactement Homère en traduisant ἀλαπαδνὸς par *efféminé*. Madame Dacier et Bitaubé se rapprochent un peu plus du texte en rendant ce mot, l'un par *peu vaillant*, et l'autre par *faible*. Mais la traduction mot à mot est encore plus simple, plus élégante, plus convenable, car le poëte dit avec une ravissante naïveté : ἀλλ' ἀλαπαδνὸς ἔην; (*mais il était facile à vaincre*, etc., etc.).

d'Alos, d'Alope, de Trachine, de Phthie et d'Hellos, ville renommée pour la beauté de ses femmes : ces peuples se nomment Myrmidons, Hellènes et Achéens; ils ont armé cinquante vaisseaux, et Achille les commande. Mais ils ont oublié la guerre au bruit terrible, et ils n'ont plus de chef pour les mener au combat. Le divin Achille à la course impétueuse se repose dans ses navires, irrité de la perte de Briséis, jeune fille à la belle chevelure qu'il enleva de Lyrnesse, après de longs travaux, lorsqu'il ravagea cette ville et les remparts de Thèbes, et qu'il eut immolé les belliqueux Mynès et Epistrophe, fils d'Evène, issus du roi Sélépion. C'est pour cette captive qu'il reste plongé dans la douleur; mais bientôt il se relèvera.

Les guerriers de Phylacé et de Pyrase, aux campagnes émaillées de fleurs et consacrées à Cérès; ceux d'Itone où naissent de nombreux troupeaux; ceux d'Antrone, située près des rivages de la mer, et de Ptéléos aux plaines verdoyantes, avaient pour chef le vaillant Protésilas, quand il vivait encore : maintenant il est enseveli dans les sombres demeures de la terre. Il quitta sa maison sans laisser d'héritier[1], et seule, dans Phylacé, son épouse se meurtrit le visage : un guerrier dardanien le tua comme il s'élançait de son vaisseau à la tête des Achéens. Ses soldats, malgré leurs regrets, ne sont point restés sans chef : ils obéissent aux ordres de Podarcès, rejeton de Mars, fils d'Iphiclus, riche en troupeaux, qui descendait lui-même de Phylacus. Podarcès est frère-germain du magnanime Protésilas, mais cependant plus jeune que lui : Protésilas, son aîné, avait plus de valeur. Les soldats, quoiqu'ils aient un chef, regrettent encore Protésilas. Podarcès est suivi de quarante navires sombres.

Les peuples de Phères, près du lac Bœbéïs, de Bœbé, de Gla-

[1] Le texte grec porte καὶ δόμος ἡμιτελής (*aussi la maison inachevée*). Ainsi que Dugas-Montbel, nous avons, pour la traduction de ce passage, substitué le sens métaphorique au sens propre. Le même auteur ajoute : « Heyne pense qu'ici δόμος ἡμιτελὴς signifie bien réellement *une maison qui n'est pas achevée*, parce que, dans les temps héroïques, lorsqu'un jeune homme se mariait, il se construisait une habitation, comme cela se pratique encore quelquefois en Allemagne et en Flandre. »

phyre et de la belle Iolchos, ont armé onze vaisseaux que commande Eumèle, fils chéri d'Admète, qu'enfanta Alceste, la plus noble des femmes et la plus belle entre toutes les filles de Pélias.

Les habitants de Méthone et de Thaumacie, ceux de Mélibée et de l'âpre Olizone, ont, pour commander leurs sept navires, Philoctète, habile à lancer les flèches. Sur chaque navire sont montés cinquante rameurs tirant l'arc avec adresse et se battant avec courage. Philoctète souffre des douleurs horribles; il est étendu dans l'île divine de Lemnos, où les Grecs l'ont abandonné; là il gémit, tourmenté sans cesse par la morsure hideuse d'un serpent venimeux; mais bientôt, près de leurs navires, les Argiens se ressouviendront du roi Philoctète. Ses soldats, quoique le regrettant encore, ont pour chef Médon, enfanté par Rhéna, et fils illégitime d'Oïlée, destructeur des villes.

Les citoyens de Tricca, de la montueuse Ithome et d'Œchalie, ville d'Euryte, ont pour chef les deux fils d'Esculape, les habiles médecins Podalire et Machaon, qui commandent tous deux trente creux navires.

Les guerriers d'Ormenion et de la fontaine Hypérée; ceux qui se tenaient à Astérie et sur les blancs sommets du Titane, ont pour conduire leurs quarante vaisseaux noirs Eurypyle, fils illustre d'Evémon.

Les troupes d'Argisse, de Gyrtone, d'Orthée, d'Élonée et de la ville pure d'Oloossone, sont commandées par l'intrépide Polypète, fils de Pirithoüs, qui reçut le jour de l'immortel Jupiter : l'illustre Hippodamie donna cet enfant à Pirithoüs. (Ce héros se vengeait alors des Centaures aux membres velus [1] en les chassant du Pélion et en les repoussant jusque chez les Ethices.) Polypète n'est pas seul : avec lui commande Léontée, rejeton de Mars, fils du magnanime Coronus, issu lui-même de Cénée. Ces deux guerriers sont suivis de quarante navires sombres.

[1] Φῆρας λαχνήεντας, dit Homère. Ces *Centaures aux membres velus* étaient des monstres moitié hommes et moitié chevaux, qui naquirent d'Ixion et de la Nue, et qui ayant, aux noces de Pirithoüs, insulté les femmes, furent exterminés par Thésée, Pélée, Pirithoüs et Hercule.

Gonée, sorti de Cyphos, conduit vingt-deux vaisseaux; il est suivi par les Éniens et par les Pérèbes, guerriers redoutables qui avaient établi leurs demeures autour de la froide Dodone; il est accompagné par les habitants des champs de la riante Titarèse, qui roule au Pénée son onde limpide sans la mêler aux flots argentés de ce fleuve : elle surnage à la surface des eaux comme une herbe légère, car la Titarèse s'échappe du Styx, du Styx, fleuve terrible des serments des dieux !

Prothoüs, fils de Tenthrédon, marche à la tête des Magnésiens, peuples qui habitaient non loin du Pénée et du Pélion aux forêts bruyantes. Quarante vaisseaux noirs ont suivi l'agile Prothoüs.

Tels sont les chefs et les princes des enfants de Danaüs. — Muse, dis-moi maintenant quels furent dans l'armée des Atrides les premiers des coursiers et les plus braves des héros.

Les cavales les plus renommées sont celles que conduit Eumèle, fils de Phères : rapides et légères comme l'oiseau, elles sont de



même âge et semblables par la taille et par la couleur de leur poil; elles furent élevées dans les champs de Pérée par Apollon

à l'arc d'argent, et elles jettent la terreur dans les combats. — Le plus vaillant des guerriers c'est Ajax, fils de Télamon, tant qu'Achille garde son ressentiment; car le noble fils de Pélée, ainsi que les coursiers qui le portent, sont supérieurs à tous les autres; mais, voguant sur l'Océan, il vit retiré dans ses navires à la proue arrondie, nourrissant son courroux contre le fils d'Atrée, Agamemnon, pasteur des peuples. Ses soldats, sur les bords de la mer, se plaisent à lancer le disque, le javelot et les flèches; les chevaux, chacun près de son char, paissent le lotos et l'ache des humides prairies; les chars solides reposent dans les tentes des chefs; et ceux-ci, regrettant Achille chéri de Mars, errent çà et là dans les camps sans combattre.



Cependant les Grecs s'avancent comme un vaste incendie qui dévore la campagne : sous leurs pas, la terre fait entendre des gémissements semblables à ceux qu'elle pousse, lorsque, dans sa colère, le dieu qui lance la foudre frappe les rochers d'Arime, où sont placées, dit-on, les demeures de Typhée[1]. Ainsi, sous les

[1] Ce passage a été imité par Virgile; mais le poète latin a substitué au mot grec Ἀριμοις le mot *Inarime*, parce que, suivant Heyne (*Excurs.* II, *lib.* IX, *Æneid.*), les anciens traducteurs ont confondu la preposition εἰν (*dans*) avec le nom propre.

Tum sonitu Prochyta alta tremit, durumque cubile
Inarime, Jovis imperiis imposta Typhœo.

ÆNEID., IX. 715.

pieds des combattants qui s'avancent, la terre gémit profondément; et les guerriers franchissent en peu d'instants l'immense étendue des plaines.

Alors, aussi prompte que le vent, la rapide Iris, chargée d'un triple message, est envoyée par Jupiter auprès des Troyens. — Sous les portiques du palais de Priam, sont réunis pour le conseil les jeunes gens et les vieillards. Près d'eux se tient la légère Iris : elle leur adresse la parole en imitant la voix du fils de Priam, Politès, qui, se fiant à la rapidité de ses pas, s'était placé en sentinelle sur la tombe élevée du vieil Æsyétès, afin de mieux observer l'instant où les Grecs s'élanceraient de leurs navires. — La déesse, semblable à ce héros, parle en ces termes :

« O vieillard, les discours sans fin te sont donc agréables, comme jadis pendant la paix? Pourtant une guerre inévitable se prépare! Déjà, très-souvent, j'assistai aux luttes de guerriers; mais jamais je ne vis une armée si nombreuse : semblables aux feuilles et aux grains de sable, les Achéens s'avancent dans la plaine pour combattre autour de la ville. Hector, c'est à toi de suivre cet avis; la vaste ville de Priam renferme un grand nombre d'alliés de nations diverses et parlant un langage différent : que chaque chef, à la tête de ses soldats, les conduise avec ordre et les range en bataille. »

A ces mots, Hector, loin de méconnaître le discours de la déesse, rompt aussitôt l'assemblée. On court aux armes; toutes les portes sont ouvertes; le peuple, les cavaliers, les fantassins sortent en foule, et un grand tumulte s'élève.

En avant de la ville, se trouve une colline élevée qui s'étend dans la plaine, et dont on peut, de tous côtés, faire le tour : les hommes l'appellent Batiée, et les dieux, le tombeau de l'agile Myrine. C'est là qu'en ce moment se rangent en bataille les Troyens et leurs alliés.

Le fils de Priam, le grand Hector, au casque étincelant [1], com-

[1] Μέγας κορυθαίολος Ἕκτωρ Πριαμίδης, dit le poète grec. Nous avons adopté l'opinion de Dugas-Montbel relativement au mot κορυθαίολος, que nous avons rendu par *casque étincelant*, quoique certains auteurs prétendent

mande les Troyens. Près de lui se rangent de nombreux et de vaillants soldats armés de leurs lances, et brûlant de combattre.

Les Dardaniens ont pour chef le noble fils d'Anchise, Énée, que la belle Vénus enfanta, s'étant endormie dans les bras d'un mortel sur les sommets de l'Ida. Énée n'est pas seul : avec lui sont les fils d'Anténor, Archéloque et Acamas, tous deux habiles à la guerre.

Les habitants de Zélée, située au pied de l'Ida, ces riches Troyens qui buvaient les eaux noires de l'Æsèpe, ont pour chef l'illustre fils de Lycaon, Pandarus, à qui Apollon lui-même donna son arc.

Ceux qui occupaient Adrastée, la cité d'Apèse, Pithyée et les montagnes élevées de Térée, sont commandés par Adraste et par Amphius, revêtus d'une cuirasse de lin, et tous deux fils de Mérops, citoyen de Percote. Leur père, le plus illustre de tous les hommes dans l'art de la divination, ne voulut point permettre à ses enfants d'affronter les combats homicides; mais ils lui désobéirent, entraînés par les lois fatales de l'horrible mort.

Les guerriers qui cultivaient les champs de Percote et de Practium, ceux qui possédaient Sestos, Abydos et la divine Arisbée, ont pour chef le fils d'Hyrtacès, Asius, le premier d'entre tous que des coursiers ardents et élancés amenèrent d'Arisbée et des bords du fleuve Selléis.

Hippothoüs commande les tribus des Pélasges; ces peuples armés de la lance meurtrière occupaient les plaines fertiles de Larisse[1] : leurs chefs sont Hippothoüs et Pylée, rejetons de Mars, et tous deux fils du Pélasge Léthus, issu de Teutame.

qu'il faut le traduire par : *casque à l'aigrette mouvante*. Comme les preuves manquent, et que le mot αἰόλος signifie tout à la fois *mobile*, *léger*, *parsemé*, *diapré*, et *nuancé de diverses couleurs*, nous préférons le mot *étincelant* au mot *mobile*, en attendant toutefois que cette importante question soit éclaircie. — Les auteurs du *Dictionnaire des Homérides* disent au mot αἰόλος que quelques commentateurs, tels que Koepen et Bothe, appliquent à ce mot la signification de *bigarré ;* mais ils font observer avec raison que, lorsqu'Homère se sert de cette dernière expression, il dit : ποικίλος.

[1] Plusieurs géographes anciens, tels que Strabon (*lib.* IX) et Étienne de

Acamas et le héros Piroüs conduisent les Thraces, renfermés par l'Hellespont orageux.

Les belliqueux Ciconiens marchent sous les ordres d'Euphème, fils de Trézène, héros chéri de Jupiter et descendant de Céas.

Pyræchmès commande les Pæoniens, peuples armés d'arcs recourbés, et sortis de la ville lointaine d'Amydon, près des larges bords de l'Axius, de l'Axius dont les eaux sont les plus belles de toutes celles qui se répandent sur la terre.

Pylémènes au cœur intrépide marche à la tête des Paphlagoniens, venus du pays des Énètes, où naissent les mules sauvages; il conduit aussi les habitants de Cytore et ceux qui cultivaient les champs de Sésame, et ceux qui habitaient, près du fleuve Parthénius, les célèbres palais de Cromna, d'Égiale et les hauteurs d'Érythine.

Odius et Épistrophe conduisent les Halizones, peuples qui ont quitté la ville éloignée d'Alybe, où l'argent naît en abondance.

Les Mysiens obéissent aux ordres de Chromis et de l'augure Ennomus : celui-ci, malgré ses prophéties, ne put se préserver du trépas, et il succomba sous les coups de l'impétueux Éacide, dans le fleuve où ce héros immola tant d'autres Troyens.

Phorcys et Ascagne, semblable à la divinité, sont à la tête des Phrygiens, venus de la lointaine Ascagnie ; ils brûlent tous de combattre.

Les chefs des Méoniens[1] sont Mesthlès et Antiphos, fils de Pylæmène, que tous deux le lac Gygée vit naître; ils commandent les Méoniens qui reçurent le jour près du Tmolus.

Byzance (*Ad.* v, Λάρισσα), parlent de plusieurs villes qui portaient le nom de *Larisse*; mais il paraît, d'après madame Dacier et Dugas-Montbel, que celle dont il est question ici était située dans l'Asie-Mineure, à mille stades environ et au midi de Troie.

[1] Les auteurs anciens (Hérod., *lib.* VII ; Strab., *lib.* XII) nous apprennent que les peuples appelés par Homère *Méoniens* furent nommés par la suite *Lydiens* ; on ne sait pas à quelle époque s'opéra ce changement ; mais ce fut vraisemblablement après Homère, car le poète n'aurait pas conservé leur ancien nom. Paterculus (*lib.* I) parle d'un roi Lydus qui aurai vécu trois cents ans environ avant Homère. Mais il n'est pas croyable que le poète eût parlé des *Méoniens*, si, depuis trois cents ans, ils se nommaient *Lydiens*.

Nastès conduit les Cariens au langage barbare; ces peuples occupaient Milet, et les monts ombragés de Phthire, et les bords sinueux du Méandre, et les sommets élevés du Mycale : Nastès et Amphimaque, illustres fils de Nomion, sont à la tête de ces guerriers. Amphimaque marchait au combat, couvert d'or comme une jeune fille; l'insensé! ses ornements ne purent le préserver du trépas : il périt sous les coups du léger Éacide, et le vaillant Achille le dépouilla de son or.

Enfin Sarpédon et le sage Glaucus commandent les Lyciens, venus du fond de la Lycie, loin du Xanthe impétueux.





SERMENTS. — COMBAT SINGULIER.



Lorsque, sous les ordres de leurs chefs, ils se sont rangés en bataille, les Troyens s'avancent bruyamment, comme une nuée d'oiseaux faisant entendre de vives clameurs : ainsi s'élève au ciel la voix éclatante des grues, quand elles fuient les hivers et les pluies continuelles ; elles poussent des cris aigus, elles s'envolent au-dessus des flots de l'Océan, elles portent aux hommes appelés Pygmées [1] le carnage et la mort, et du haut des airs elles leur livrent

[1] Ἀνδράσι Πυγμαίοισι, dit Homère. Les *Pygmées* étaient des peuples de la Thrace qui n'avaient qu'une coudée de haut. Ils se retiraient dans des trous qu'ils faisaient sous terre, et étaient constamment en guerre avec les grues. On dit qu'une armée de ces nains ayant attaqué Hercule pendant son sommeil, ce dieu, en se réveillant, se mit à rire, et, pour punir les Pygmées de leur audace, il les enferma tous dans la peau de lion qu'il avait sur lui, et les porta ainsi à Eurysthée, roi d'Argos.

de terribles combats. Mais les Achéens, respirant la colère, marchent en silence, et brûlent dans leur cœur de se donner un mutuel appui.

Comme sur le sommet d'une montagne le Notus répand un brouillard épais, redouté des bergers, et plus favorable encore aux voleurs que la nuit même; car alors la vue ne s'étend pas au-delà du jet d'une pierre : de même sous les pieds des guerriers s'élèvent des tourbillons de poussière tandis qu'ils s'avancent et traversent rapidement la plaine.

Dès que les deux armées sont en présence, Pâris[1] aux formes divines se place à la tête des Troyens; il porte à ses épaules une peau de léopard, son arc recourbé et son épée : brandissant deux javelots à la pointe d'airain, il provoque les plus illustres d'entre les Argiens à se mesurer avec lui dans une lutte terrible.

Le belliqueux Ménélas, le voyant s'avancer en avant de l'armée et marcher à grands pas, se réjouit comme un lion affamé qui trouve une magnifique proie, ou un cerf aux cornes élevées, ou une chèvre sauvage, et qui les dévore avec avidité, quoique poursuivi par une meute légère et par une ardente jeunesse : ainsi Ménélas est joyeux lorsque le beau Pâris s'offre à sa vue; car il espère bientôt se venger du coupable. Revêtu de ses armes, il s'élance aussitôt de son char.

Mais, dès que Pâris l'aperçoit dans les premiers rangs, il est frappé d'épouvante au fond du cœur, et il se réfugie parmi ses compagnons pour éviter la mort. Tel, un voyageur apercevant un serpent dans les halliers d'une montagne, recule, saisi de crainte : un tremblement s'empare de ses membres, et il fuit, la pâleur au front. Ainsi se perd dans la foule des fiers Troyens le beau Pâris, redoutant le fils d'Atrée.

Hector, à cette vue, l'accable par ces humiliantes paroles :

« Malheureux Pâris! sois donc fier de ta beauté, maintenant, guerrier efféminé, lâche séducteur! Plût au ciel que tu ne fusses jamais né, ou que tu fusses mort sans hymen! Certes, je l'aurais

[1] Homère donne plus fréquemment, dans l'*Iliade*, le nom d'*Alexandre* (Ἀλέξανδρος) au fils de Priam que celui de *Pâris*.

préféré : cela valait mieux que d'être aux yeux de tous un objet de honte et de mépris. Ils rient aux éclats les Achéens à la longue chevelure, eux qui te croyaient un vaillant champion, parce que tu possèdes un beau visage ; mais tu n'as dans le cœur ni courage ni force ! Pourquoi, puisque tu es ainsi, avoir réuni des compagnons fidèles pour traverser les mers sur des vaisseaux rapides ; et te mêlant aux nations étrangères, pourquoi avoir enlevé d'une terre lointaine cette femme d'une si grande beauté, l'épouse d'un valeureux héros ? Est-ce pour faire le malheur de ton père, de ta cité, de tout un peuple, ou la joie de nos ennemis et ton propre déshonneur ? Que n'attendais-tu le brave Ménélas ? Tu saurais maintenant quel est le guerrier dont tu retiens la jeune épouse. Ta lyre, et ces dons de Vénus, et ta chevelure, et ta beauté ne t'eussent point servi lorsque tu aurais été traîné dans la poussière ! Mais les Troyens sont trop timides ; sans cela tu devrais être déjà revêtu par eux d'un manteau de pierre [1], en punition des maux que tu leur as fait souffrir ! »

Pâris aux formes divines lui dit à son tour :

« Hector, tes reproches ne sont point injustes, je les ai mérités ; mais ton cœur est toujours indomptable comme la hache qui pénètre le chêne, lorsque, secondant le bras d'un ouvrier habile, elle

[1] Nous avons traduit littéralement ce beau passage de l'*Iliade* : λᾶϊνον ἕσσο χιτῶνα, c'est-à-dire *être lapidé*, ou *enfermé dans un tombeau* ; car le mot χιτῶν signifie tout à la fois *vêtement, tunique* et *enveloppe*. Les traducteurs latins ont rendu cette phrase, l'un (Clarke) par : *lapideam indutus fuisses tunicam* ; et l'autre (Dübner) par : *lapideam indutus esses tunicam* (*sepultus esses*). Le sens que le second de ces traducteurs donne à la phrase d'Homère n'a pas été généralement adopté. Ainsi, selon Lucien, ce passage voudrait dire *être lapidé* ; car, dans son dialogue des *Ressuscités* (*Reviviscent.* t. I, p. 574), lorsque les philosophes sont près de leur infliger ce supplice, Platon lui dit, en citant les vers d'Homère : « Tu vas revêtir le manteau de pierre. » Cependant, suivant Kœppen (*Erklar. anmerk. z. Hom.*, t. I, p. 254) et le comte de Choiseuil Gouffier (*Voyag. pitt. en Grèce*, t. II, p. 245), le passage du poëte grec signifierait un tombeau ; car, en parlant des monuments funéraires, il dit : « Ceux qu'élevèrent les Grecs sur le rivage de l'Hellespont sont formés de terre ; ceux des Troyens, de pierres accumulées. » — Pour mettre tous ces écrivains d'accord, nous pensons qu'il faut, comme nous l'avons fait plus haut, ne donner au mot χιτῶν que la signification d'*enveloppe*.

sépare de sa racine le bois d'un navire : telle est dans ta poitrine ton âme intrépide. Ne me reproche pas les dons aimables de la blonde Vénus : ils ne sont point à rejeter ces nobles présents des dieux, que nous accorde le ciel et que personne n'est le maître de choisir[1]. Maintenant, si tu veux que j'affronte la guerre et ses périls, fais ranger à l'instant les Troyens et tous les Grecs, afin qu'au milieu des camps, le vaillant Ménélas et moi nous combattions pour Hélène et pour ses trésors. Le vainqueur, celui qui aura conquis honorablement cette femme et ses richesses, les emmènera dans ses foyers; et les peuples immoleront des victimes pour cimenter une alliance et conclure des traités fidèles. Vous habiterez alors Troie et ses champs fertiles; et les Grecs retourneront à Argos, ville féconde en coursiers, et dans l'Achaïe, renommée pour la beauté de ses femmes. »

A ces mots, Hector, rempli de joie, s'avance entre les deux armées; et, saisissant sa lance par le milieu, il retient les phalanges des Troyens : tous s'arrêtent à l'instant. Mais les Achéens à la longue chevelure dirigent aussitôt leurs flèches contre ce héros, et l'accablent de traits et de pierres. Alors Agamemnon, chef des guerriers, s'écrie d'une voix forte :

« Argiens, arrêtez; suspendez vos coups, fils des Achéens : Hector au casque étincelant[2] semble vouloir nous parler. »

Il dit; les Achéens s'arrêtent tout à coup, et deviennent silencieux. Hector, prenant la parole, s'adresse ainsi aux deux armées :

« Troyens, et vous, Grecs aux belles cnémides, écoutez ce que vous propose Pâris, l'auteur de cette guerre. Il demande que tous vous déposiez sur la terre fertile vos armes brillantes, et qu'au milieu des camps, lui et l'intrépide Ménélas combattent pour

[1] Les Grecs faisaient un très-grand cas de la beauté. On dit que les habitants d'Egeste décernèrent à Philippe de Crotone, qui était fort beau, les mêmes honneurs qu'à un héros; on éleva un temple sur sa tombe, et on lui offrit des sacrifices.

[2] Homère dit : κορυθαίολος Ἕκτωρ (*Hector au casque étincelant* ou *à l'aigrette mouvante*). Madame Dacier ne mentionne pas l'épithète. Bitaubé et Dugas-Montbel traduisent ce passage, l'un par l'INTRÉPIDE *Hector*, l'autre par le VAILLANT *Hector*.

Hélène et pour ses trésors. Le vainqueur, celui qui aura conquis honorablement cette femme et ses richesses, les emmènera dans ses foyers; nous immolerons, nous, des victimes pour cimenter une alliance et conclure des traités fidèles. »

A ces mots, tous gardent un profond silence. Alors le brave Ménélas leur dit :

« Maintenant, écoutez-moi : une vive douleur pénètre mon âme. Je désire que les Grecs et les Troyens se séparent; ils ont souffert assez de maux à cause de ma querelle et de l'attentat de Pâris. Qu'il meure celui de nous deux à qui le destin réserve le trépas; mais que les autres se séparent aussitôt. Troyens, apportez, pour être offerts en sacrifice, un agneau blanc pour le soleil, une brebis noire pour la terre et une autre brebis pour Jupiter. Que Priam lui-même vienne en personne ratifier nos traités; car ses fils sont infidèles et parjures : nul alors n'osera violer les serments prêtés au maître des dieux. L'esprit des jeunes gens est toujours prompt à changer; mais, quand survient un vieillard, il regarde à la fois dans le passé et dans l'avenir ce qui peut être également avantageux aux deux partis. »

Ainsi parle Ménélas. Les Troyens et les Grecs se réjouissent, espérant terminer bientôt cette guerre funeste; ils retiennent les coursiers dans les rangs, descendent de leurs chars, se dépouillent de leurs armes, et les déposent à terre tout près les unes des autres : un étroit espace séparait les deux armées.

Hector envoie aussitôt dans la ville deux hérauts pour conduire les agneaux et prévenir Priam. Le puissant Agamemnon ordonne à Talthybius d'aller vers les creux navires, et d'amener une victime : le héraut s'empresse d'obéir aux ordres de l'illustre Agamemnon.

Iris se rend près d'Hélène aux bras d'albâtre, sous les traits de la belle-sœur de cette princesse, Laodicée, qui avait épousé le roi Hélicaon, fils d'Anténor, et la première en beauté des filles de Priam. La déesse trouve Hélène dans son palais : elle brodait un long voile de pourpre[1], doublement tissu, et traçait sur ce voile

[1] Bitaubé dit : *Une grande toile qui avait la blancheur de l'albâtre*, en

les combats que soutenaient pour elle les Troyens dompteurs de coursiers, et les Grecs revêtus d'airain. La légère Iris s'approche d'elle et lui dit :



« Venez ici, nymphe chérie, contempler les faits admirables des Troyens et des Grecs. Naguère ils portaient dans les campagnes toutes les horreurs du carnage, et ils ne respiraient que les combats sanglants. Maintenant, silencieux et immobiles (car la guerre a cessé), ils se tiennent appuyés sur leurs boucliers; et leurs longues lances sont fixées dans la terre. Cependant Pâris et le vaillant Ménélas, armés de forts javelots, vont combattre pour

suivant la signification du mot μαρμαρέην (*blanc comme du marbre*) des anciennes éditions de l'*Iliade*, de celles d'Athénée et de Clarke, lequel auteur l'a traduit par *splendidam*. Mais Wolf et Heyne ont substitué l'épithète πορφυρέην (*de pourpre*) d'après les bonnes éditions d'Aristarque, de Zénodote et d'Aristophane. Dübner a adopté cette dernière épithète, et l'a rendue par *purpuream*. — M. Bignan, dans sa belle traduction en vers de l'*Iliade* (édition de 1854), a traduit ce passage très-correctement par : *un voile de pourpre*.

vous, Hélène, et le vainqueur vous nommera la compagne bien-aimée de sa couche. »

Ces paroles de la déesse font naître dans le cœur d'Hélène le doux désir de revoir son premier époux, ses parents et sa patrie. Elle se couvre de voiles éclatants de blancheur, et sort du palais en versant des larmes de tendresse. Elle n'est point seule : deux femmes suivent ses pas, Éthra, fille de Pithée, et Clymène aux grands yeux[1]; bientôt elles arrivent aux portes de Scées.

Là, Priam, Panthoüs, Thymétès, Lampus, Clytius, Hicétaon, rejeton de Mars, et les sages Ucalégon et Anténor, tous anciens du peuple, sont assis au-dessus des portes de Scées; leur grand âge les éloignait de la guerre ; mais, prudents orateurs, ils discouraient, comme des cigales qui, sur la cime d'un arbre, font entendre dans les forêts une voix mélodieuse[2] : tels sont les chefs troyens assis au sommet de la tour. Lorsqu'ils voient Hélène s'avancer vers eux, ils se disent à voix basse :

« Ce n'est pas sans raison que les Grecs aux belles cnémides et les Troyens supportent, pour une telle femme, de si longues souffrances. Son visage est aussi beau que celui des déesses immortelles ; malgré cela, cependant, il faut qu'elle s'en retourne sur les vaisseaux achéens, de peur qu'elle ne soit un sujet de ruine pour nous et pour nos enfants. »

Ainsi parlent les vieillards; mais Priam, élevant la voix, appelle Hélène auprès de lui :

[1] Κλυμένη βοῶπις ne veut pas dire au figuré *Clymène aux yeux de bœuf;* mais *Clymène aux grands yeux*, comme l'ont traduit Clarke et Dübner par *Clymene magnis–oculis*. Tobias Damm, dans son *Novum Lexicum Græcum* (in-4°, 1765), dit, au mot βοῶπις, *grandibus oculis prædita*. — Dans l'*Iliade*, Homère se sert souvent de cette épithète pour désigner Junon et les femmes de haute naissance.

[2] Homère n'est pas le seul qui ait trouvé aux cigales une *voix mélodieuse* ou plutôt une *voix douce* et *délicate*, comme le dit l'épithète λειριόεις, dont se sert le poète. On trouve dans Hésiode : « Lorsque le charbon fleurit, et » qu'au sommet d'un arbre la *cigale harmonieuse* fait entendre une *douce* » *voix*. » Mais, du temps de Virgile, les goûts avaient bien changé; car on lit dans les *Géorgiques* que les cigales rompent le silence des bois par leurs cris importuns :

Et cantu querulæ rumpent arbusta cicadæ.

« Puisque tu es venue ici, chère enfant, assieds-toi près de moi, afin que tu aperçoives ton premier époux, tes parents et tes amis (car tu n'es pas la cause de nos malheurs : ce sont les dieux qui ont suscité, de la part des Grecs, cette guerre, source de tant de larmes); dis-moi le nom de cet homme imposant, de ce héros achéen si grand et si fort. D'autres, il est vrai, le surpassent par la hauteur de leur taille; mais jamais je n'ai vu de mes propres yeux un guerrier si majestueux et si beau : il ressemble vraiment à un roi. »

Hélène, la plus noble des femmes, lui répond en ces termes :

« Père chéri de Pâris, vous êtes pour moi un objet de respect et de crainte. Plût au ciel que j'eusse reçu la mort le jour où je suivis votre fils, abandonnant le lit nuptial, mes frères, ma fille bien-aimée et les aimables compagnes de ma jeunesse! Mais il en fut autrement : voilà pourquoi je me consume dans les larmes. Toutefois je vais vous dire ce que vous me demandez. Cet homme est le fils d'Atrée, le puissant Agamemnon, à la fois excellent roi et vaillant guerrier. Avant ma honte je le nommai mon frère; hélas! que ne l'est-il encore! »

Elle dit; le vieillard, saisi d'admiration, s'écrie :

« Heureux Atride! tu naquis sous de favorables auspices, ô roi fortuné, puisque les nombreux enfants de la Grèce te sont soumis! Jadis je fus dans la Phrygie, contrée fertile en vignes, et là je vis la foule des guerriers phrygiens, habiles à diriger les coursiers, et les peuples d'Otrée et de Mygdon, de Mygdon semblable à un dieu; ils campaient alors sur les rives du Sangarius, et moi, je me trouvais parmi eux, comme allié, quand vinrent les Amazones au mâle courage. Mais ces peuples n'étaient pas encore aussi nombreux que tous ces Achéens aux terribles regards. »

Puis apercevant Ulysse, le vieillard interroge une seconde fois Hélène :

« Dis-moi donc aussi, chère enfant, le nom de cet autre guerrier, plus petit qu'Agamemnon, fils d'Atrée, mais dont les épaules et la poitrine ont une plus grande largeur. Ses armes reposent sur la terre fertile; et lui, comme un bélier, parcourt les rangs des

soldats ; je le compare au bélier, à l'épaisse toison, qui marche au milieu d'un immense troupeau de brebis blanches.

Hélène, issue de Jupiter[1], lui répond :

« C'est le fils de Laërte, le sage Ulysse ; il fut nourri dans l'île âpre d'Ithaque, et ses ruses sont inepuisables et ses conseils pleins de sagesse. »

Le prudent Anténor l'interrompt tout à coup en ces termes :

« O femme, tout ce que tu dis est vrai ; car déjà le divin Ulysse et le vaillant Ménélas sont venus ici comme ambassadeurs à cause de toi. Je leur donnai l'hospitalité ; je les reçus en amis dans mon palais, et j'appris à connaître leur caractère et leurs sages conseils. Quand tous deux se mêlaient aux Troyens assemblés, Ménélas était d'une taille plus élevée ; mais, s'ils s'asseyaient, Ulysse semblait être le plus majestueux. Lorsqu'au milieu de tous, ils se mettaient à haranguer, Ménélas était bref : il parlait peu, mais clairement, avec concision, et jamais il ne s'écartait de son sujet, quoiqu'il fût le plus jeune. Le prudent Ulysse, lui, se levait, et tout à coup il restait immobile, les yeux baissés, les regards attachés à la terre ; il tenait son sceptre en repos, sans l'agiter d'aucun côté comme un être inhabile : on aurait dit un homme saisi de colère ou privé de raison. Mais lorsqu'il laissait échapper de sa poitrine une voix sonore, et que ses paroles se précipitaient comme la neige qui tombe en flocons durant les hivers, alors personne n'eût osé se comparer à Ulysse ; et nous, en le contemplant, ce n'était point l'extérieur de ce héros que nous admirions. »

Priam apercevant Ajax, interroge Hélène pour la troisième fois :

« Quel est cet autre guerrier achéen si fort et si grand, qui se distingue parmi tous les autres Argiens et par sa taille élevée et par ses larges épaules ? »

Hélène au long voile, et la plus noble des femmes, lui répond :

« C'est le formidable Ajax, le rempart des Achéens. De l'autre

[1] Homère parle souvent d'Hélène comme étant la fille de Jupiter, sans rien ajouter, ni sur sa généalogie, ni sur sa naissance.

côté, parmi les Crétois, se tient Idoménée, semblable à un dieu : autour de lui sont rassemblés les chefs de la Crète. Souvent, lorsqu'il quitta sa patrie, le brave Ménélas lui donna l'hospitalité dans notre palais. — Maintenant j'aperçois beaucoup d'autres Achéens aux regards étincelants, que je reconnais, et dont je pourrais dire les noms. Mais il est deux chefs des peuples que je ne puis découvrir : Castor, habile cavalier, et Pollux, plein de force au pugilat : ce sont mes propres frères, et la même mère nous donna le jour. Est-ce qu'ils n'ont pas suivi l'armée loin de la riante Lacédémone ? Peut-être sont-ils venus en ces lieux sur leurs vaisseaux qui sillonnent les mers, et craignent-ils de se mêler aux combats des guerriers, tant ils redoutent et ma honte et mon opprobre ? »

Elle parlait ainsi ; mais déjà ses deux frères étaient ensevelis à Lacédémone, dans la terre fertile de leur douce patrie.

Cependant les hérauts portaient à travers la ville les gages sacrés de l'alliance : deux agneaux, et dans une outre de peau de



chèvre le vin délectable, doux fruit de la terre. Le héraut Idéus,

chargé d'un brillant cratère et de coupes d'or, se présente devant le vieillard, et l'excite par ces paroles :

« Lève-toi, fils de Laomédon! Les plus illustres des Troyens dompteurs de coursiers, et des Grecs à la cuirasse d'airain, t'appellent dans la plaine, pour y conclure la paix. Pâris et le vaillant Ménélas, armés de longs javelots, combattront pour Hélène : cette femme et ses nombreux trésors suivront le vainqueur. Puis, après avoir immolé des victimes pour cimenter une alliance et des traités fidèles, nous habiterons Troie à la glèbe fertile ; les Grecs retourneront dans Argos, féconde en coursiers, et dans l'Achaïe, renommée pour la beauté de ses femmes. »

Le vieillard frémit à ces mots ; cependant il ordonne à ceux de sa suite [1] d'atteler les coursiers : ils obéissent aussitôt. Priam monte dans son superbe char, tire les rênes, et Anténor se place à ses côtés. Tous deux alors, franchissant les portes de Scée, dirigent dans la plaine leurs chevaux agiles.

Lorsqu'ils sont arrivés près des Troyens et des Achéens, ils descendent de leur char sur la terre nourricière [2], et s'avancent au milieu des deux armées. Au même instant se lèvent Agamemnon, roi des hommes, et le prudent Ulysse. Bientôt les hérauts illustres rassemblent les gages sacrés de l'alliance, mêlent le vin dans le cratère, et répandent une eau pure sur les mains des rois. Le fils d'Atrée s'empare du coutelas, toujours suspendu auprès du long fourreau de son glaive, et le tire ; il coupe de la laine sur la tête des agneaux ; et les hérauts la distribuent aux chefs des Troyens et des Grecs. Puis Agamemnon prie à haute voix, en élevant ses mains au ciel :

« Jupiter, notre père, toi qui règnes sur l'Ida, ô dieu glorieux et puissant ; Soleil, toi qui entends toutes choses, et aux regards duquel rien ne se dérobe ; Fleuves, Terre, et vous, Divinités, qui, dans les enfers, punissez après leur mort les hommes

[1] Il est très-probable que le mot ἑταῖρος est employé ici plutôt dans le sens de *disciple* ou de *suivant* que dans celui de *camarade* ou de *compagnon*.

[2] Nous donnons au mot πολυβότειρα (*nourricière*), *fémin.* de πολυβότηρ, sa véritable signification. Madame Dacier et Dugas-Montbel passent tous deux sous silence ce mot et la moitié du vers 265 de ce livre.

parjures, soyez nos témoins et maintenez nos serments fidèles[1]! Si Pâris immole Ménélas, il possédera désormais Hélène et ses trésors; et nous, Achéens, nous retournerons dans la Grèce sur nos navires qui sillonnent les mers. Mais, si le blond Ménélas extermine Pâris, les Troyens rendront Hélène et ses richesses; ils paieront aux Grecs un juste tribut, afin que les hommes des siècles à venir en gardent la mémoire. Après la mort de Pâris, si Priam et les fils de Priam refusent de payer cette rançon, je resterai sur ces bords et je combattrai moi-même pour l'obtenir jusqu'au jour où je verrai la fin de la guerre. »

Il dit; et, armé de son glaive impitoyable, il égorge les agneaux; puis il les dépose palpitants sur la terre, privés du mouvement et de la vie que le fer venait de leur arracher. Tous, ensuite, puisent le vin dans le cratère, le répandent dans les coupes en invoquant les dieux immortels; et chacun des Troyens et des Achéens prie en ces termes :

« Grand et glorieux Jupiter, et vous, Divinités éternelles, quels que soient les premiers d'entre ces peuples qui violeront ce serment, faites que leurs cervelles et celles de leurs enfants se répandent sur la terre comme ce vin[2], et que leurs femmes soient forcées de s'unir à d'autres! »

[1] Ces paroles d'Agamemnon ne sont pas une fiction poétique, mais une prière qu'on avait coutume d'adresser aux dieux dans les occasions solennelles, et surtout quand on les prenait à témoin de la foi jurée. Il faut observer ici l'ordre des idées; elles embrassaient successivement la nature entière. D'abord on s'adressait á Jupiter, puis au Soleil, aux Fleuves, à la Terre et enfin aux Divinités infernales. Ces gradations n'étaient point un effet du hasard; elles tenaient à de véritables croyances. (Dugas-Montbel, *Observ. sur le chant III.*)

[2] Le texte grec porte : ὧδέ σφ' ἐγκέφαλος χαμάδις ῥέοι, ὡς ὅδε οἶνος, αὐτῶν καὶ τεκέων, que Clarke et Dübner ont très-exactement traduit par : *sic ipsis cerebrum humi fluat, sicut hoc vinum, ipsorum et liberorum.* — Ce passage, si énergique et si simple, a été rendu ainsi par madame Dacier : « Que tout le sang des premiers qui auront l'audace de violer ce traité soit versé à terre comme ce vin, et non-seulement tout leur sang, mais tout celui de leurs enfants. » Bitaube, qui avait la prétention de corriger la traduction de madame Dacier, et qui rend, quelques vers plus bas, *Achéens aux belles cnémides* par *Grecs nés pour les combats*, traduit de cette manière le passage que nous venons de citer : « Si quelqu'un viole une paix si sacrée, que de

Tels étaient leurs vœux ; mais le fils de Saturne ne les exauça point. Alors Priam, fils de Dardanus, leur tient ce discours :

« Écoutez-moi, Troyens, et vous Grecs aux belles cnémides : je retourne dans la haute ville d'Ilion ; car je ne pourrais voir, sous mes yeux, un fils si tendrement chéri combattre le vaillant Ménélas. Jupiter et les dieux immortels savent seuls lequel de ces deux guerriers doit périr. »

Ce héros, semblable à un dieu, s'arrête; puis il place les agneaux sur le char ; il y monte ensuite, saisit et retient les rênes ; et Anténor se place à ses côtés sur le char magnifique. Tous deux alors s'en retournent vers Ilion.

Hector, fils de Priam, et le célèbre Ulysse mesurent d'abord le terrain; puis ils agitent les sorts [1] dans un casque de bronze, afin de savoir lequel des deux combattants lancerait le premier le javelot d'airain. Les peuples élèvent leurs mains au ciel, et chacun des Troyens et des Achéens adresse cette prière aux dieux :

« Jupiter, notre père, toi qui règnes sur l'Ida, dieu glorieux et puissant, fais que l'auteur de cette guerre descende aujourd'hui dans les sombres demeures, et que la paix et la foi des serments se rétablissent parmi nous ! »

Tandis qu'ils prient ainsi, le grand Hector agite le casque en détournant les yeux, et le sort désigne aussitôt Pâris. Tous les soldats se tiennent immobiles dans les rangs : près d'eux reposent leurs chevaux rapides et leurs armes aux diverses couleurs. Alors le noble Pâris, l'amant d'Hélène à la belle chevelure, se revêt d'une armure brillante. Il entoure ses jambes de riches cnémides que fixent des agrafes d'argent; il place sur sa poitrine la cuirasse de son frère Lycaon, qui s'adapte à sa taille, jette sur ses épaules son glaive d'airain orné de clous d'argent, et s'arme d'un vaste et solide bouclier; puis il couvre sa tête robuste d'un casque

son crâne brisé sa cervelle soit répandue sur la terre comme ce vin, et que sa race ait le même sort. »

[1] Ces *sorts* (κλήρους) étaient de petits morceaux de bois ou de pierre marqués d'une manière particulière. Selon Pausanias (IV, c. 5), ces *sorts* étaient les uns en terre cuite, les autres seulement séchés au soleil.

soigneusement travaillé, ombragé de la crinière d'un coursier et surmonté d'une aigrette aux menaçantes ondulations; enfin, il saisit une forte lance que ses mains soulèvent sans effort. — De son côté le vaillant Ménélas se revêt aussi de ses armes.

Lorsque Pâris et Ménélas se sont armés, ils s'avancent au milieu des deux peuples en se jetant des regards terribles. En les apercevant, les Troyens dompteurs de coursiers et les Achéens aux belles cnémides sont saisis d'effroi. Les combattants s'arrêtent l'un près de l'autre dans l'enceinte mesurée, en agitant leurs lances; et ils sont tous deux animés d'une égale colère. Pâris, le premier, lance son long javelot contre le bouclier circulaire [1] d'Atride sans en rompre l'airain : la pointe seule de la lance se recourbe sur le solide bouclier. Ménélas, le second, lance son javelot en adressant cette prière au père des dieux :

« Jupiter souverain, accorde-moi de punir mon injuste agresseur, l'infâme Pâris [2]! Qu'il succombe sous mes mains; et qu'à

[1] Le texte grec porte : ἀσπίδα πάντοσ' ἐίσην (*bouclier qui s'étend également de tous les côtés, à partir du milieu*, ou *arrondi*). Selon MM. Theil et Hallez-d'Arros (*Dict. des Homérides*), le bouclier (ἡ ἀσπίς) était ordinairement en peau de veau, et il y en avait plusieurs superposées (βοείη, ταυρείη) : par exemple, le bouclier d'Ajax, fils de Télamon, en avait sept qui étaient encore recouvertes d'une lame d'airain. Quelquefois le bouclier était tout entier composé de lames de métal (*Il.*, XII, 295). Il était rond (εὔκυκλος, *Il.*, V, 797 ; XIII, 715) et assez grand pour couvrir presque tout le corps (ἀμφιβροτή, *Il.*, II, 389 ; XI, 32); le milieu, nommé ὀμφαλός (d'où l'épithète d'ὀμφαλόεσσα, *Il*, IV, 448 ; VI, 118), était relevé en bosse et orné de divers symboles. Le bord, ou la garniture de métal ou de cuir qui l'entourait, s'appelait ἄντυξ, et la partie supérieure, celle qui était près de l'épaule, était dite πρώτη (*Il.*, XX, 275). Intérieurement, il y avait deux anses ou poignées (κανόνες, *Il.*, VIII, 192 ; XIII, 406), et une courroie en cuir (τελαμών, *Il.*, V, 796) qui servait, quand on ne combattait pas, à le porter sur le dos.

[2] Homère dit : δῖον Ἀλέξανδρον (*divin Alexandre*, ou *Pâris*). L'épithète δῖος paraît singulière dans la bouche de Ménélas ; mais le vers où se trouve ce passage est marqué d'un obel dans l'édition de Venise, et la scholie qui s'y rapporte affirme qu'il doit être retranché; Knight prétend qu'il est une redondance inutile. Dugas-Montbel fait observer fort judicieusement qu'il ne faut pas attacher d'importance à cette épithète que l'on donnait à tous les rois comme *issus de Jupiter*. Madame Dacier a passé δῖος sous silence ; Clarke l'a traduit par *scelestum*, Bitaubé par *perfide*, Dugas-Montbel par *sacrilége*, Dübner par *divinum*, et M. Bignan par *infâme*.

l'avenir tout homme tremble d'injurier l'hôte qui le recevra avec bienveillance ! »

En disant ces mots, il brandit sa longue javeline, la lance avec force et frappe le bouclier arrondi du fils de Priam. Le trait rapide perce le bouclier brillant, pénètre dans la magnifique cuirasse de ce héros et déchire sa tunique près du flanc. Pâris s'incline et se dérobe au sombre trépas. Atride tire alors son épée ornée de clous d'argent, la lève et frappe le cimier du casque de son adversaire ; mais le fer se brise en trois et quatre éclats, s'échappe de sa main et tombe à ses pieds. Le fils d'Atrée pousse alors un cri de douleur et élève ses regards vers l'immensité des cieux :

« Jupiter, tu es bien de tous les dieux le plus impitoyable ! J'espérais venger bientôt sur Pâris sa lâche perfidie, et mon épée se brise dans mes mains, et ma lance maintenant inutile ne peut l'atteindre ! »

Aussitôt il s'élance, saisit le casque à l'épaisse crinière du fils de Priam, et, après s'être retourné, il entraîne son adversaire parmi les Achéens aux belles cnémides : la courroie, richement brodée, qui s'étend sous le menton pour fixer le casque, serre la gorge délicate de Pâris. Sans doute Ménélas, en l'entraînant, allait obtenir une gloire immense si la fille de Jupiter, Vénus, ne s'en fût aperçue à l'instant et n'eût rompu la courroie, dépouille d'un taureau tué violemment [1] : le casque vide suit la main robuste du héros. Celui-ci, en le faisant tourner, le jette au milieu des Achéens, et ses fidèles compagnons le ramassent avec empressement. Ménélas, armé de son javelot d'airain, se précipite de nouveau pour égorger son ennemi. Mais Vénus, par sa divine puissance, enlève facilement Pâris, l'enveloppe d'un nuage épais et le transporte dans la chambre nuptiale d'où s'exhalent des parfums suaves et odorants.

[1] Ἥ οἱ ῥῆξεν ἱμάντα βοὸς ἶφι κταμένοιο, mot à mot : *qui rompit à lui la courroie d'un bœuf vigoureusement tué*, parce qu'alors on prétendait que le cuir des bœufs tués avec force valait mieux et était plus fort que celui des bœufs morts de maladie. Madame Dacier, Bitaubé et Dugas-Montbel rendent ce vers, la première par : *n'eust rompu cette courroie, qui estoit d'une force extraordinaire* ; le second par : *elle rompt la forte courroie*, et le troisième par : *n'eût rompu la courroie, dépouille d'un taureau vigoureux.*

— La déesse court appeler Hélène : elle la trouve sur le sommet



de la tour, entourée d'un grand nombre de Troyennes. Alors, la tirant doucement par sa robe embaumée, elle lui parle en prenant les traits d'une femme d'un grand âge, qui la chérissait tendrement, et qui lui préparait avec habileté ses laines superbes lorsque cette princesse résidait encore à Lacédémone. La divine Vénus, s'étant rendue semblable à cette femme, lui dit :

« Venez, suivez-moi; Pâris vous invite à retourner dans le palais. Ce héros, assis sur un lit magnifique [1] dans la chambre nuptiale, est éclatant de beauté et de parure. On ne dirait pas qu'il vient de combattre un guerrier, mais qu'il se rend à une fête, ou que, cessant les danses, il goûte le repos. »

Ces paroles répandent le trouble dans l'âme d'Hélène. Mais dès qu'elle aperçoit le gracieux cou de la déesse, et ce sein charmant et ces yeux qui étincellent, elle est frappée de surprise et s'écrie :

[1] Homère dit : δινωτοῖσι λέχεσσιν (*lits faits au tour*, ou *artistement tournés*). Les lits des anciens étaient garnis de traverses et de supports arrondis avec le plus grand soin.

« Cruelle Vénus, pourquoi me tromper encore ? Voudrais-tu m'entraîner dans une des populeuses villes, soit de la Phrygie, soit de la riante Méonie où se trouvent quelques humains à la voix articulée que tu chérisses ? Est-ce parce qu'aujourd'hui Ménélas, ayant vaincu le noble Pâris, veut ramener dans ses foyers une odieuse épouse, que tu viens ici méditer de nouvelles perfidies ? Reste auprès de lui, oublie les voies mystérieuses des dieux, et ne porte plus tes pas vers l'Olympe : toujours à ses côtés garde-le soigneusement jusqu'à ce qu'il consente à te faire son épouse, ou à te choisir pour son esclave ! Je n'irai pas vers lui (car ce serait indigne) pour partager sa couche ; les Troyennes me poursuivraient de leur mépris ; et déjà mon âme est accablée de chagrin ! »

La divine Vénus, enflammée de colère, lui dit :

« Malheureuse, ne m'irrite pas, de peur que dans mon courroux je ne t'abandonne, et ne te haïsse autant que je t'ai chérie jusqu'à ce jour ! Crains qu'entre ces deux peuples, Troyens et Danaens, je ne suscite des haines funestes, et que tu ne périsses victime d'une affreuse destinée ! »

A ces mots, Hélène, issue de Jupiter, est saisie de crainte : elle se couvre en silence d'un voile éclatant de blancheur, se dérobe aux regards des Troyennes, et suit la déesse qui la précède.

Lorsqu'ils sont arrivés dans l'élégante demeure de Pâris, les suivantes d'Hélène se hâtent de retourner à leurs travaux, et la plus noble des femmes monte à la chambre nuptiale. Vénus, au doux sourire, prend un siége et le place en face de Pâris ; Hélène, la fille du dieu qui tient l'égide, s'y assied ; et, détournant les yeux, elle adresse à son amant ces reproches amers :

« Vous voilà donc revenu du combat ! Que n'avez-vous péri, vaincu par ce guerrier vaillant qui fut mon premier époux ! Vous vous vantiez jadis de l'emporter sur l'intrépide Ménélas et par votre courage, et par votre bras, et par votre lance : osez donc encore l'appeler à combattre contre vous ! Mais non, je vous conseille de cesser la guerre. N'affrontez plus témérairement le blond Ménélas dans une lutte obstinée ; car bientôt peut-être vous tomberiez expirant sous les coups de son javelot ! »

Pâris répond à cette prière en disant :

« Chère amante, ne me déchire point le cœur par de cruels reproches! Aujourd'hui Ménélas m'a vaincu avec l'aide de Minerve : je puis le vaincre à mon tour; car il y a aussi des dieux pour nous! Mais livrons-nous au plaisir sur cette couche. Jamais tant de passion n'agita mes sens, lors même que pour la première fois je t'enlevai de la riante Lacédémone portée sur mes rapides navires, et que dans l'île de Cranaé nous nous unîmes au sein de l'amour et du sommeil. Maintenant je t'aime encore davantage, et un agréable désir me captive. »

Il dit, et se dirige vers la couche nuptiale; son épouse le suit, et tous deux reposent sur un lit magnifiquement sculpté.

Cependant Ménélas, semblable à une bête fauve, se précipite au milieu de la foule pour y découvrir le beau Pâris; mais ni les Troyens ni leurs illustres alliés ne peuvent l'offrir au belliqueux Atride. Aucun d'eux, par amitié, n'aurait osé cacher Pâris, s'il l'eût découvert; car maintenant il leur était aussi odieux que la mort. — Alors, au milieu d'eux, Agamemnon, roi des hommes, prend la parole et dit :

« Écoutez-moi, Troyens, Dardaniens et alliés : le vaillant Ménélas a remporté la victoire; livrez-nous donc l'argienne Hélène et ses trésors; payez un juste tribut aux Grecs, afin que les hommes des siècles à venir en gardent la mémoire. »

Ainsi parle le fils d'Atrée, et tous les Achéens applaudissent.





RUPTURE DES TRAITÉS. — REVUE DES TROUPES.



Les dieux assis autour de Jupiter délibéraient dans les palais de l'Olympe aux planchers dorés; et, tandis que la divine Hébé leur versait le nectar, ils se saluaient mutuellement de leurs coupes d'or en abaissant leurs regards sur la ville des Troyens [1]. Bientôt le fils de Saturne essaie d'irriter Junon par des paroles blessantes en disant avec malignité:

« Deux déesses favorisent Ménélas, Junon d'Argos et Minerve

[1] Aucun traducteur français n'a compris la véritable signification du verbe εἰσοράω, de ὁράω, ou ὄψομαι (*voir*), et de εἰς (*dedans*). Madame Dacier et Bitaubé disent : *les yeux attachés sur la ville*, et Dugas-Montbel s'éloigne encore plus du sens en disant : *en considérant la ville*. Voss a très-bien traduit ce passage par : *und schaucten nieder auf Troja* (*du haut, ils regardaient en bas Troie*).

d'Alalcomène [1]; mais, assises à l'écart, elles se plaisent à le voir combattre, tandis que Vénus au doux sourire se tient près de Pâris et éloigne de lui les Parques fatales. Maintenant encore elle vient de le sauver, lui qui pensait mourir; mais enfin la victoire appartient au vaillant Ménélas. C'est à nous de décider comment les choses se passeront dans l'avenir. Rallumerons-nous une guerre terrible et de funestes discordes, ou bien ferons-nous naître l'amitié entre ces deux peuples ? Si ce dernier avis convient à tous les dieux, la ville du roi Priam conservera ses habitants, et Ménélas pourra s'en retourner dans sa patrie avec l'Argienne Hélène. »

A ces mots Minerve et Junon compriment leurs lèvres avec dépit : elles étaient assises l'une près de l'autre, et elles méditaient la ruine des Troyens. Minerve, quoique irritée contre Jupiter, reste silencieuse et ne profère aucune parole : une farouche colère la possède. Mais Junon, ne pouvant contenir plus long-temps son courroux dans son sein, s'écrie :

« Cruel fils de Saturne, quelle parole viens-tu de prononcer? Quoi, tu veux rendre mes efforts inutiles? Tu veux que je perde la sueur prodiguée dans de si pénibles travaux? Cependant pour accabler de malheurs Priam et les fils de Priam, mes coursiers se sont lassés à rassembler les peuples. Accomplis donc ton dessein; mais les dieux ne t'approuveront pas! »

Jupiter, le dieu qui amoncelle les nuages, lui répond avec colère :

« Malheureuse! quels maux si grands t'ont faits Priam et les fils de Priam, pour que tu désires sans cesse renverser la superbe ville d'Ilion? Peut-être que si, franchissant ses portes et ses hautes murailles, tu dévorais Priam, ses fils et tous les Troyens, apaiserais-tu ta colère. Agis donc selon ta volonté; mais que cette querelle ne fasse point naître entre nous de graves sujets de discordes. Maintenant écoute-moi, et conserve bien ces paroles

[1] Selon les uns, Ἀλαλκομενηίς était une épithète de Minerve, parce que cette déesse avait un temple dans la ville d'Alalcomène en Béotie; selon les autres, ce nom, venant d'ἀλαλκεῖν (*écarter, repousser, protéger*), et se trouvant joint au nom de Minerve, signifiait : *Minerve protectrice.*

au fond de ton âme. Lorsque, moi aussi, dans ma fureur, je désirerai détruire une ville où seront nés des mortels qui te sont chers, n'enchaîne point ma vengeance et laisse-moi agir. — Quoique à regret je te donnai librement Troie, cette ville sacrée qui, parmi toutes les autres villes habitées par les hommes, enfants de la terre, et situées sous les rayons du soleil et sous la voûte étoilée des cieux, fut toujours chère à mon cœur, ainsi que Priam et le peuple de ce roi belliqueux. Car jamais, dans Ilion, mes autels ne furent privés ni de repas égaux[1], ni de libations, ni de la fumée des sacrifices, honneurs que nous autres immortels avons seuls en partage. »

L'auguste Junon aux grands yeux lui répond :

« Il est trois villes que je chéris entre toutes : ce sont Argos, Sparte et Mycènes aux larges rues. Détruis-les lorsqu'elles te seront devenues odieuses ; je ne les protégerai pas, je n'en serai point jalouse ; car, lors même que je le deviendrais et que je m'opposerais à la destruction de ces villes, ma jalousie ne pourrait me servir puisque tu es de beaucoup plus puissant que moi. Mais il ne faut pas que mes travaux soient inutiles : je suis déesse aussi, moi, et d'une origine égale à la tienne. Enfantée par le prudent Saturne, je suis, à double titre, digne des plus grands hommages, et par ma naissance et parce qu'on m'appelle l'épouse de celui qui règne sur les immortels. Mais enfin cédons-nous mutuellement, moi à tes désirs, toi aux miens, et les autres dieux nous obéiront. Ordonne à Minerve de se rendre au milieu des deux armées troyenne et achéenne, et d'engager les Troyens à violer les serments en attaquant, les premiers, les Achéens si fiers de leur gloire. »

[1] Homère dit : δαιτὸς ἐΐσης. Nous ne sommes pas de l'avis de Dugas-Montbel, qui, s'appuyant sur l'autorité d'Ernesti, traduit ce passage par *mets délicieux ;* nous pensons, au contraire, que ces deux mots signifient *repas égaux*, ou pour nous exprimer plus clairement, *repas où les mets étaient également partagés*. Nous avons pour nous Dübner, qui contredit Clarke en traduisant δαιτὸς ἐΐσης par *epulis æquis*, et Voss, qui dit : *des gemeinsamen Mahles* (*repas communs*). MM. Theil et Hallez-d'Arros (*Dict. des Homérides*), au mot ἐΐσος, disent qu'il faut entendre par δαῖς ἐΐση, *repas où les portions de chacun sont égales*.

Elle dit. Le père des dieux et des hommes l'écoute favorablement; aussitôt il adresse à Minerve ces rapides paroles :

« Vole promptement vers les deux armées achéenne et troyenne, et engage les Troyens à violer les serments en attaquant, les premiers, les Achéens si fiers de leur gloire. »

En parlant ainsi, Jupiter excite encore l'ardeur de Minerve. La déesse s'envole en s'élançant des sommets de l'Olympe : elle est semblable à un astre brillant qui, envoyé comme présage par le fils de l'artificieux Saturne aux nautoniers ou à une immense assemblée de peuples, fait jaillir autour de lui mille étincelles. Minerve, d'un vol rapide, descend sur la terre et se présente au milieu des deux armées. A l'aspect de la déesse, les Troyens dompteurs de coursiers et les Achéens aux belles cnémides sont frappés d'étonnement. Et plus d'un d'entre ces guerriers disait à ceux qui se trouvaient près de lui :

« Les guerres cruelles et les funestes mêlées vont sans doute recommencer parmi nous, ou bien une alliance entre les deux peuples a été résolue par Jupiter, l'arbitre des combats entre les hommes. »

Ainsi parlait maint guerrier achéen et troyen. — Minerve, sous les traits du vaillant guerrier Laodocus, fils d'Anténor, se mêle à la foule des Troyens, cherchant à rencontrer Pandarus, semblable à un dieu; bientôt elle trouve le brave fils de Lycaon : il se tenait debout, et autour de lui étaient rangées les valeureuses cohortes de soldats armés de boucliers qui le suivirent des bords de l'Ésèpe. La déesse s'approche de ce héros et lui adresse ces paroles rapides :

« Fils belliqueux de Lycaon, voudrais-tu m'obéir? Oserais-tu lancer contre Ménélas une flèche légère? Les Troyens seraient reconnaissants envers toi, et Pâris te comblerait surtout de gloire et d'honneurs. Tu obtiendrais de ce héros des présents splendides s'il voyait le brave Ménélas, fils d'Atrée, dompté par ta flèche, monter sur le char funèbre. Eh bien! lance un trait contre l'illustre Ménélas, et jure à Apollon de Lycie, dieu célèbre par son arc, de lui immoler une magnifique hécatombe des premiers-nés de tes agneaux lorsque tu reverras tes foyers dans la sainte ville de Zélée. »

Ainsi parla Minerve; et ses paroles allèrent au cœur de cet
nsensé. Soudain il s'empare de son arc brillant fait avec les cor-
es d'une chèvre sauvage que lui-même avait frappée dans la
oitrine lorsqu'elle s'élançait d'un rocher; Pandarus, en sortant
le son embuscade, lui perça le flanc, et elle tomba renversée
ur la pierre : ses cornes, hautes de seize palmes, s'élevaient
u-dessus de sa tête, et elles avaient été travaillées et polies par
n habile ouvrier qui les réunit avec soin et les entoura d'or.
Le fils de Lycaon, après avoir tendu adroitement son arc, l'appuie
contre terre et l'incline; et ses braves compagnons le couvrent de



leurs boucliers de peur que les belliqueux enfants des Achéens ne se précipitent sur lui avant qu'il n'ait frappé l'intrépide Ménélas, fils d'Atrée. Alors Pandarus découvre son carquois et en tire une flèche qui n'avait point encore été lancée, trait rapide, source de noires douleurs [1]; il place ensuite le dard aigu sur la corde et

[1] Le texte grec porte : μελαινέων ἕρμ' ὀδυνάων. Knight admet la suppression de ce passage et du vers 117 de ce livre; il veut qu'on lise tout simplement : « Alors il découvre son carquois et en tire une flèche. » Dans l'édition

promet à Apollon de Lycie, célèbre par son arc, de lui immoler une splendide hécatombe de jeunes agneaux lorsqu'il reverra la sainte ville de Zélée. Pandarus saisit à la fois la flèche par son entaille et la corde flexible, puis il les tire en approchant le nerf de sa poitrine et en faisant toucher le fer de la flèche à la corne de l'arc. Quand cette arme immense et recourbée est tendue, l'arc gémit, la corde résonne, et le trait acéré vole impatient de percer la foule.

Mais toi, Ménélas, tu n'es point oublié par les dieux fortunés, et surtout par la fille de Jupiter, la triomphante Minerve[1], qui, se plaçant devant toi, détourne le dard aigu. La déesse en préserve ton corps comme la mère écarte une mouche loin de son enfant plongé dans le doux sommeil. Minerve dirige elle-même la flèche à l'endroit où les agrafes d'or retiennent le baudrier

de Venise ce vers est marqué d'un obel; la scholie qui s'y rapporte dit qu'il doit être retranché, parce que, sans doute, elle n'a pu expliquer convenablement le mot ἕρμα. — Selon Tobias Damm, ce mot signifie *appui*, *support* (*stabilimentum, fulcrum*). Ainsi ἕρμα πόληος veut dire *rempart de la ville* Le même auteur, passant ensuite à ἕρμ' ὀδυνάων, traduit ce passage par : *flèche, support des douleurs*, ou *qui inflige des douleurs* (*sagittam, stabilimentum dolorum, infigens dolores*). Samuel Patrick et Dugas-Montbel citent tous deux le mot ἕρμα sans l'expliquer davantage. Maintenant comment peut-il se faire qu'ἕρμα, qui signifie *support*, puisse être employé ici pour *cause* ou pour *source*? Le mot ἕρμα, venant de ἐρείδειν (*appuyer*), signifie donc *appui*; or l'on doit entendre par μελαινέων ἕρμ' ὀδυνάων le *support de noires douleurs*, c'est-à-dire la flèche sur *laquelle reposent* ou *qui peut causer de noires douleurs*; car, en parlant d'un guerrier, ἕρμα πόληος veut dire *appui de la ville*, parce que les citoyens d'une ville, se *reposant* sur ce guerrier, sont certains d'avance qu'il va la défendre, comme on est sûr que la flèche *va causer des douleurs*. Cette espèce de personnification n'est nullement étrangère à Homère, qui dit dans un autre endroit « Les flèches s'envolent avides de se repaître de chair. » Au reste, pour l'explication de ce passage, nous avons adopté les opinions émises par Buttmann et par MM. Theil et Hallez-d'Arros. Dübner traduit très-exactement μελαινέων ἕρμ' ὀδυνάων par : *atrorum causam dolorum*, et Voss par : *den Urquell dunkeler Qualen* (*source de noires douleurs*).

[1] Homère dit : Διος θυγατηρ ἀγελείη (*fille de Jupiter qui amène du butin*). Dübner traduit ce passage par : *Jovis filia prædatrix*, et Voss par *Zeus siegprangende Tochter* (*fille de Jupiter, deesse magnifique dans les triomphes*). Tous les traducteurs français ont passé l'épithète ἀγελείη sous silence.

et où la cuirasse présente une double surface. Le trait acerbe tombe sur le baudrier ajusté avec art ; il traverse l'armure du héros, s'enfonce dans sa cuirasse richement ornée, perce la ceinture d'airain qu'il portait comme défense et pour le garantir de la mort. La flèche pénètre dans cette ceinture, qui l'avait tant de fois préservé du trépas, et la pointe du dard effleure légèrement la peau de Ménélas : tout à coup un sang noir s'échappe de la blessure.

Ainsi, lorsqu'une femme de Méonie ou de Carie a coloré de pourpre l'ivoire destiné à la parure des coursiers (cet ivoire, qui, placé dans les appartements et envié par de nombreux cavaliers, est réservé au roi pour devenir à la fois l'ornement des chevaux et la gloire du maître); de même, ô Ménélas, le sang colora tes fortes cuisses et descendit sur tes jambes jusqu'à tes beaux pieds.

Agamemnon, roi des hommes, est saisi d'effroi quand il voit un sang noir couler de la blessure de son frère. L'intrépide Ménélas lui-même frissonne ; mais, lorsque celui-ci s'aperçoit que le nerf et les crochets acérés du dard ne sont point entrés dans les chairs, le courage renaît dans son cœur. Le roi Agamemnon pousse un profond soupir ; et tenant Ménélas par la main il prend la parole en ces termes au milieu de ses compagnons qui gémissent :

« O mon frère chéri, c'est donc ta mort que je jurai par cette alliance lorsque je t'exposai seul à combattre pour les Achéens contre les Troyens ! Nos ennemis t'ont blessé, et ils ont foulé aux pieds la foi des serments ! Non, ces traités ne seront point stériles, ni le sang des agneaux, ni les libations pures [1], ni la foi scellée par nos mains réunies. Ce que Jupiter Olympien n'accomplit pas maintenant, il l'accomplira dans l'avenir, et les Troyens expieront leur crime, eux, leurs femmes et leurs enfants ! Oui, je le sais par mon esprit et je le sens au fond de mon âme, un jour viendra où périront et la ville sacrée d'Ilion, et Priam, et

[1] Σπονδαὶ ἄκρητοι (*libations faites d'un vin pur*). On offrait aux dieux des libations sans mélange, c'est-à-dire faites avec un vin pur.

le peuple de ce roi habile à lancer le javelot. Le fils de Saturne, assis au sommet des cieux, dans les régions éthérées, Jupiter, irrité de cette perfidie, agitera sur nos ennemis sa formidable égide [1]; et ces paroles ne seront point vaines. Quelle douleur pour moi si tu succombes, ô Ménélas, et si tu touches au terme fatal de tes jours! Il ne me restera plus qu'à retourner dans l'aride Argos; car les Achéens, regrettant alors leur patrie, nous forceront à abandonner l'Argienne Hélène pour qu'elle devienne la gloire de Priam et des Troyens. Toi, mon frère, tes ossements seront consumés par la terre dans les plaines de Troie, sans que nous ayons pu terminer nos travaux; et maint orgueilleux Troyen, insultant à la tombe du glorieux Ménélas, dira : — « Puisse Agamemnon assouvir désormais sa colère sur tous ses ennemis, comme naguère il se vengea en conduisant inutilement une armée en ces lieux; car il s'en retourna dans sa chère patrie sur des vaisseaux vides, après avoir abandonné le vaillant Ménélas! » — Voilà ce qu'on dira un jour! Ah! qu'alors la terre s'entr'ouvre pour m'engloutir! »

Le blond Ménélas le console par ces paroles :

« Prends courage et ne répands point l'effroi parmi les Achéens; le trait aigu ne m'a pas frappé dans un endroit mortel : le riche baudrier, la cuirasse et la ceinture d'airain que fabriquèrent jadis des ouvriers habiles ont préservé mes jours. »

Le roi Agamemnon lui répond aussitôt :

« Cher Ménélas, plaise aux dieux qu'il en soit ainsi! Un fils d'Esculape examinera ta blessure, et il y appliquera le remède qui calme les sombres douleurs. »

Puis s'adressant à Talthybius, le divin héraut, il lui dit :

« Talthybius, hâte-toi de conduire en ces lieux Machaon, fils du savant Esculape, afin qu'il se rende auprès du belliqueux Ménélas, chef des Achéens; ce héros vient d'être percé d'une

[1] L'*égide* (ἡ αἰγίς) était le bouclier de Jupiter et le symbole d'une protection puissante. Le mot αἰγίς vient d'αἴξ (*chèvre*), parce qu'on se servait de la peau des chévres pour garnir les boucliers. Dans les poémes d'Homère l'*égide* signifie tempête, parce que, dit on, elle produisait un bruit terrible quand on l'agitait.

flèche lancée par un habile archer d'entre les Troyens ou d'entre les Lyciens. Hélas! la gloire est pour lui, et pour nous la douleur! »

Il dit. Le héraut obéit aussitôt à cet ordre, et il parcourt l'armée des Grecs revêtus d'airain, cherchant des yeux l'illustre Machaon; bientôt il l'aperçoit entouré des valeureux Achéens armés de boucliers qui l'ont suivi loin de Tricca, où paissent les coursiers; il s'approche de Machaon et lui adresse ces rapides paroles :

« Accours, fils d'Esculape, le roi Agamemnon t'appelle auprès du belliqueux Ménélas, chef des Achéens : ce héros vient d'être percé d'une flèche lancée par un habile archer d'entre les Troyens ou d'entre les Lyciens. Hélas! la gloire est pour lui, et pour nous la douleur! »

Ce discours touche vivement le cœur de Machaon. Aussitôt ils se hâtent tous deux de fendre la foule en traversant la vaste armée des Grecs, et ils arrivent à l'endroit où le blond Ménélas a été blessé (autour de lui sont réunis en cercle les plus illustres guerriers; et lui-même, semblable à un dieu, se tient au milieu des chefs). Machaon extrait la flèche du baudrier : les crochets aigus du dard s'y brisent et y restent engagés [1]; puis il délie le

[1] Homère dit : Τοῦ δ' ἐξελκομένοιο, πάλιν ἄγεν ὀξέες ὄγκοι. Ce passage a été traduit diversement par les versions latines et françaises. Clarke dit : *Ea verò dùm extraheretur, retrò curvati sunt acuti hami;* Dübner écrit, au contraire : *Ea verò dùm extraheretur, retrò fracti sunt acuti hami.* Voss, adoptant l'opinion de Clarke, traduit ce passage par : *Und wie er auszog, bogen die spizigen Haken sich rükwarts* (*et en la retirant, les crochets aigus se recourbent en arrière*). Madame Dacier et Bitaubé disent, l'une : « En la tirant, le bois se rompt et le fer demeure engagé par ses crochets; » et l'autre : « En la retirant, les côtés latéraux et acérés de l'arme se recourbent » Dugas-Montbel est, de tous les traducteurs français, celui qui s'est éloigné le plus du texte grec, en disant : « Il fait ressortir aussi les crochets acérés. » Nous pensons avec Tobias Damm, Dübner et MM. Theil et Hallez d'Arros, qu'il faut lire ce vers comme il est traduit dans la *Collection des auteurs grecs*, et comme nous l'avons rendu plus haut. Les auteurs du *Dictionnaire des Homérides*, en citant ce passage, disent, au mot ἄγνυμι : « Le sens de *se replier* n'est point applicable ici; d'ailleurs le Scholiaste explique ἄγεν par : ἐάγησαν, εκλάσθησαν; aussi bien l'enchaînement des idées exige qu'on l'entende ainsi : « *Machaon s'approche de Ménélas blessé, retire la*

riche baudrier, la ceinture d'airain et la cuirasse que lui façon-



nèrent des ouvriers habiles. Ensuite Machaon visite la blessure où pénétra le trait acéré; il exprime le sang de la plaie; et, en homme expérimenté, il y applique un baume salutaire que Chiron, plein de bienveillance, donna jadis à son père Esculape.

Tandis qu'on s'empresse autour de Ménélas, guerrier à la voix sonore, les phalanges troyennes s'avancent couvertes de leurs boucliers. Aussitôt les Achéens se revêtent de leurs armes, et ils sont tous enflammés d'une ardeur guerrière.

Alors on n'eût point vu le divin Agamemnon se livrer au repos, ni trembler, ni refuser le combat; mais on l'aurait aperçu se précipitant dans les mêlées terribles qui ennoblissent les guerriers. Il renvoie ses chevaux et son char étincelant d'airain.

flèche du baudrier; les deux crochets se brisent et y restent engagés, c'est pour les en retirer qu'il délie ensuite ce baudrier.» — (Dict. des Homér., p. 6.)

Eurymédon, fils de Ptolémée, issu de Piraïs, tient à l'écart les coursiers haletants et impétueux. Atride ordonne à Eurymédon de se placer à ses côtés, si la fatigue accablait ses membres quand lui, le roi, porterait de toutes parts ses ordres souverains. Puis Agamemnon parcourt à pied les rangs des guerriers; il s'approche de tous les Grecs aux chevaux rapides qu'il rencontre pleins d'ardeur, et il exalte par ces paroles le courage des soldats :

« Argiens, ne bannissez point de vos cœurs cette valeur irrésistible! Car Jupiter, le dieu paternel, ne viendra jamais en aide à la perfidie! Les vautours dévoreront les chairs palpitantes de ceux qui, les premiers, ont violé les serments! Et nous, lorsque nous aurons conquis la ville de Priam, nous emmènerons sur nos navires et les épouses chéries des Troyens et leurs petits enfants! »

Mais, tous ceux qui veulent éviter la guerre cruelle, Atride les réprimande avec colère en leur disant :

« Lâches Argiens[1], vils guerriers, n'êtes-vous pas honteux! Pourquoi restez-vous ainsi glacés d'effroi comme de jeunes faons, qui, après s'être fatigués à parcourir l'immense étendue des plaines, s'arrêtent tout à coup sans force et sans courage? Ainsi vous restez frappés de stupeur et vous ne combattez point. Attendez-vous donc que les Troyens s'avancent jusqu'aux bords

[1] Ἀργεῖοι ἰόμωροι, dit Homère. Clarke et Dübner traduisent ce passage par : *Argivi sagittis-addicti;* madame Dacier dit : « Malheureux, qui ne méritez que d'être les victimes de vos ennemis ; » Bitaubé : « Grecs destinés au javelot ennemi ; » et Dugas-Montbel : « Indignes Argiens. » Ce passage n'a pas été parfaitement compris par les traducteurs. Selon nous, Clarke, Dübner, madame Dacier et Bitaubé se sont trompés en adoptant l'opinion de Tobias Damm, lequel auteur ajoute que cette épithète est un opprobre (*quasi ad sagittas hostiles damnati ut iis interficiantur*). Samuel Patrick donne deux explications de cette épithète, en disant : *lanceur, destiné aux flèches* (*jaculator, jaculis destinatus*). Voss semble adopter la première de ces deux explications, en traduisant Ἀργεῖοι ἰόμωροι par : *peuple d'Argos, hardi avec les flèches* (*Argos Volk, pfeilkühne*), et en sous-entendant cette phrase : *mais qui n'ose attaquer de près l'ennemi avec l'épée et la lance.* Ainsi, d'après l'excellente version allemande, les mots Ἀργεῖοι ἰόμωροι signifient donc *lâches Argiens*, comme nous l'avons traduit plus haut. Nous savons d'ailleurs qu'Homère dit en plusieurs endroits qu'il était beaucoup plus glorieux de combattre avec l'arc qu'avec les autres armes.

de la mer blanchissante, où se trouvent nos navires aux belles poupes, pour voir enfin si le fils de Saturne étendra sur vous sa main protectrice ? »

Agamemnon, exerçant ainsi son autorité, parcourt les phalanges guerrières; et bientôt à travers la foule il arrive près des Crétois : ces peuples, rangés autour du belliqueux Idoménée, sont tous revêtus de leurs armes. Semblable à un sanglier par la force, Idoménée paraît au premier rang, et Mérion anime les dernières phalanges. En les apercevant, Agamemnon éprouve une douce joie; aussitôt il adresse à l'un des chefs ces flatteuses paroles :

« Idoménée, parmi les Danaens aux rapides coursiers, je t'honore sans cesse, soit à la guerre, soit en toute entreprise, soit même dans nos festins, lorsque les chefs des Grecs mêlent dans le cratère étincelant le délectable vin d'honneur : les Achéens à la belle chevelure ne prennent que ce qui leur est mesuré; mais toi, tu as toujours une coupe pleine, et tu peux ainsi que moi boire au gré de tes désirs. Vole aux combats, vaillant Idoménée, et sois tel qu'autrefois tu te glorifiais d'être. »

Idoménée, chef des Crétois, lui répond à son tour :

« Fils d'Atrée, je serai toujours un compagnon fidèle comme je te l'ai promis et juré. Mais anime donc les autres Achéens à la longue chevelure, afin que nous puissions tous nous livrer au combat. Les Troyens ont rompu les traités; eh bien ! que la mort et le deuil soient le partage de ceux qui, les premiers, ont violé leurs serments! »

A ces mots Atride s'éloigne le cœur joyeux; il traverse la foule des guerriers, et il arrive près des Ajax : tous deux sont sous les armes, et une nuée de fantassins suivent leurs pas. Ainsi, lorsque du sommet d'une montagne un pasteur aperçoit un nuage errer sur la mer au souffle du zéphyr, paraître dans le lointain plus noir que la poix elle-même [1] et s'avancer sur les flots en amenant une horrible tempête, il frissonne d'effroi et conduit ses brebis vers une grotte profonde : ainsi, les phalanges, épaisses et sombres, hérissées de boucliers et de lances, et for-

[1] Le texte grec porte : ἠΰτε πίσσα (*comme la poix*)

mées de jeunes guerriers nourris par Jupiter [1], marchent avec les deux Ajax au combat meurtrier. En les voyant, le puissant Agamemnon leur adresse ces rapides paroles :

« Ajax, chefs des Grecs revêtus d'airain, je ne vous encouragerai pas (car je n'ai nullement besoin de vous exciter); déjà vous-mêmes vous enflammez votre peuple pour qu'il combatte vaillamment. Que Jupiter, Minerve et Apollon déposent dans le cœur de tous nos guerrriers un tel courage, et bientôt tombera la ville de Priam, conquise et renversée par nos mains ! »

En disant ces mots, Agamemnon quitte les deux Ajax et se rend vers d'autres guerriers. Il rencontre Nestor, orateur harmonieux de Pylos, qui formait les rangs de ses compagnons et les excitait à la guerre; près de lui se tiennent le grand Pélagon, Alastor, Chromius, le puissant Hémon et Bias, pasteur des peuples. Nestor met en tête les cavaliers, les chevaux et les chars; derrière eux il dispose de nombreux et vaillants fantassins, remparts des armées; puis il place au milieu les soldats sans courage, afin que, malgré eux, la nécessité les force à combattre. Il s'adresse aux cavaliers; il leur commande de retenir les chevaux et de ne point se porter au hasard dans la mêlée.

« Qu'aucun de vous, dit-il, se fiant dans son adresse à conduire les coursiers et dans sa vaillance au combat, ne se hâte de marcher seul en avant des autres pour attaquer les Troyens; mais aussi que parmi vous aucun ne recule; car vous seriez alors plus faciles à vaincre. Que tous ceux qui aborderont les chars ennemis se portent sur eux la lance en arrêt [2] : c'est le parti le plus sage.

[1] L'épithète de διοτρεφής (*nourri ou élevé par Jupiter*) qu'Homère donne à ces jeunes guerriers, est une qualification commune aux princes et aux rois.

[2] Il y a dans le texte grec :

Ὅς δέ κ' ἀνήρ ἀπὸ ὧν ὀχέων ἕτερ' ἅρμαθ' ἵκηται,
Ἔνχει ὀρεξάσθω. . . . .

Ce passage fort obscur a été rendu d'une manière plus obscure encore par les traducteurs latins, allemands, anglais et français Eustathe donne quatre explications différentes de cette phrase; Ernesti en ajoute une cinquième, et

Nos ancêtres, l'âme remplie de prudence et d'ardeur, re
sèrent en combattant ainsi les villes et les remparts. »

Ainsi les encourage le vieux Nestor, depuis long-
habile dans l'art de la guerre. Le puissant Agamemnon se r
en le voyant, et il lui adresse ces rapides paroles :

« O vieillard, plût au ciel que tes genoux se tinssent aussi f
et que ta force fût aussi inébranlable que le mâle courag
réside dans ton cœur! Mais la vieillesse, qui n'épargne pers
t'accable! Ah! que n'est-elle plutôt le partage de tout
guerrier; et toi, Nestor, que n'es-tu rangé parmi les
jeunes! »

Le chevalier Nestor de Gérénie lui répond :

« Fils d'Atrée, moi aussi je voudrais encore être tel q
fus lorsque je tuai le noble Éreuthalion. Mais les dieux n'a
dent point aux hommes tous leurs dons à la fois. J'étais
alors; maintenant la vieillesse appesantit mes membres. Cepen
tel que je suis, je me mêlerai aux cavaliers et je les exc
par mes conseils et par mes paroles : c'est là, je pense, le
tage des vieillards. Nos jeunes guerriers, se fiant à leurs fo
lanceront leurs javelines contre l'armée ennemie; car ils son
plus agiles que moi. »

Ainsi parle Nestor. Atride, charmé de ces paroles, pours
route. Il arrive auprès du fils de Pétéus, Ménesthée, dom
de coursiers, et le trouve debout entouré d'Athéniens, de ce p
habile dans les combats. Près de Ménesthée se tiennent et U
fertile en conseils, et les phalanges indomptables des Cép
niens. Ces guerriers n'avaient point entendu le cri d'alarm
lorsque, récemment excités, les rangs des Troyens et des
se mettaient en mouvement, ils attendaient eux-mêmes d
repos qu'une autre colonne d'Achéens fondît sur les enner
donnât le signal de l'attaque. En les apercevant, Agamem
roi des hommes, les réprimande en ces termes :

« O fils de Pétéus, de ce roi élevé par Jupiter, et toi,

Heyne une sixième. — Cela dépend sans doute de ce que nous ne pos
aucun traité sur l'art de la guerre des anciens Grecs.

rier astucieux, fécond en stratagèmes funestes, pourquoi trembler ainsi? Pourquoi vous tenir à l'écart et attendre les autres phalanges? Vous devriez marcher aux premiers rangs et vous précipiter dans les plus ardentes mêlées; car vous êtes toujours appelés les premiers aux festins que les Grecs préparent pour les plus illustres des chefs. Il vous semble plus doux de savourer au gré de vos désirs les viandes succulentes et de boire dans vos coupes un vin délicieux. Mais, en ce moment, vous verriez sans doute avec plaisir dix cohortes, armées du fer meurtrier, vous précéder dans les combats. »

Le sage Ulysse, jetant sur Agamemnon un regard courroucé, s'écrie :

« Fils d'Atrée, quelle parole s'est échappée de tes lèvres?



Comment oses-tu dire que nous voulons éviter les luttes guerrières? Quand nous livrerons à nos ennemis une bataille sanglante, tu verras alors, si tu le veux, et si tu t'intéresses à mon sort, le père chéri de Télémaque attaquer les premiers les Troyens dompteurs de coursiers. Ainsi, tes paroles sont donc vaines! »

Dès que le puissant Agamemnon s'aperçoit de la colère d'Ulysse, il change de langage et lui répond en souriant :

« Noble fils de Laërte, prudent Ulysse, je ne veux ni te blâmer, ni te commander. Je sais que dans ta poitrine bat un cœur animé des meilleurs sentiments; je sais aussi que tu penses toujours comme moi. Allons, nous concilierons cela plus tard; et si j'ai prononcé quelques paroles offensantes, puissent les dieux en effacer le souvenir! »

Ayant ainsi parlé, Agamemnon s'éloigne et dirige ses pas vers d'autres guerriers. Il trouve le fils de Tydée, le magnanime Diomède, debout sur un char richement orné et attelé de superbes coursiers. Près de ce héros se tient Sthénélus, fils de Capanée. En les apercevant, le puissant Agamemnon éclate encore en reproches, et il leur adresse ces rapides paroles :

« Hélas! fils du belliqueux Tydée, dompteur de coursiers, pourquoi trembles-tu? Pourquoi promènes-tu avec crainte tes regards sur le champ du combat? Certes, ton père ne tremblait pas ainsi. Toujours en avant de ses chers compagnons, Tydée se précipitait sur les phalanges ennemies : c'est du moins ce que racontent ceux qui furent témoins de ses exploits. Quant à moi, je n'ai jamais vu ni rencontré ce héros; mais on assure qu'il l'emportait par sa valeur sur tous les autres guerriers. Il vint autrefois dans Mycènes, sans troupes et comme étranger, avec Polynice semblable à un dieu : ils levaient une armée qu'ils devaient diriger contre les murs sacrés de Thèbes. Les deux héros supplièrent les Mycéniens de leur accorder de vaillants auxiliaires; ces peuples y consentirent, et ils approuvèrent ce qu'ils leur demandaient; mais Jupiter leur fit changer de résolution en leur montrant de funestes présages. Tydée et Polynice partirent donc, et, poursuivant leur route, ils atteignirent bientôt l'Asope bordé de joncs épais et de lits de gazon. C'est alors que les Achéens envoyèrent Tydée à Thèbes comme ambassadeur : ce guerrier s'y rendit, et il trouva les nombreux fils de Cadmus s'abandonnant à la joie des festins dans le palais du puissant Étéocle. Là, le brave cavalier Tydée, quoique étranger, quoique seul parmi ces nombreux Thébains, ne se troubla pas : il les provoqua même au combat, et

tous furent vaincus par lui, tant Minerve lui était secourable! Les fils de Cadmus, indignés des triomphes de Tydée, placèrent en embuscade, au retour de ce héros, cinquante jeunes guerriers commandés par Méon, fils d'Hémon, semblable aux immortels, et par l'intrépide Lycophonte, fils d'Autophone. Mais Tydée leur prépara une fin ignominieuse : il les extermina tous et n'en laissa qu'un seul retourner dans ses foyers. Le héros Tydée, obéissant aux prodiges des dieux, renvoya Méon dans sa patrie. Tel fut Tydée l'Étolien; il a produit un fils moins prompt à combattre, mais seulement supérieur à lui dans les discours. »

Il dit. Le vaillant Diomède ne répond point; il respecte les amères paroles que vient de lui adresser ce roi vénérable. Mais le fils du glorieux Capanée s'adresse aussitôt à Agamemnon en ces termes :

« Fils d'Atrée, ne mens pas, toi qui sais dire la vérité. Certes, nous nous glorifions d'être de beaucoup plus braves que nos pères. Nous avons pris, nous, la ville de Thèbes aux sept portes en conduisant sous ses murs, consacrés à Mars, une armée moins nombreuse que celle de nos ennemis, et en nous fiant aux prodiges des dieux et à l'appui de Jupiter. Les Thébains, au contraire, périrent victimes de leur propre lâcheté; ainsi, ne place donc pas nos pères sur le même rang que nous. »

Le fort Diomède, lançant un regard sombre au fils de Capanée, lui dit :

« Ami, reste silencieux et obéis à mes paroles. Ce n'est point moi qui blâmerai Agamemnon, pasteur des peuples, d'exciter aux combats les Achéens aux belles cnémides; car la gloire le suivra si ses troupes exterminent les Troyens et si elles s'emparent de la ville sacrée d'Ilion; mais aussi pour lui quel déshonneur si les Achéens succombent! Marchons donc, et souvenons-nous de notre valeur impétueuse! »

Il dit; et de son char il saute à terre revêtu de ses armes : l'airain, sur la poitrine du héros qui s'élance, rend un son terrible; et, à ce bruit, le plus intrépide des guerriers eût été saisi d'effroi.

Comme sur un bruyant rivage les vagues de l'Océan, se suc-

cédant les unes aux autres soulevées par le zéphyr, s'élèvent dans la pleine mer pour aller se briser en mugissant sur la plage, et là, s'amoncelant autour des promontoires, se gonflent et vomissent au loin l'écume blanchissante : de même les phalanges des fils de Danaüs, se succédant les unes aux autres, marchent au combat. Chaque prince commande ses guerriers; ceux-ci le suivent sans prononcer une parole (on ne dirait pas que ces hommes si nombreux ont une voix dans la poitrine), et par ce silence ils respectent les chefs. Les soldats s'avancent en ordre revêtus de leurs armes, qui, richement travaillées, jettent de toutes parts un vif éclat. Les Troyens, au contraire, sont comme d'innombrables brebis qui, se laissant extraire de leurs mamelles un lait éclatant de blancheur, poussent dans l'étable d'un homme entouré de richesses de longs bêlements lorsqu'elles entendent la voix de leurs agneaux : telles sont les clameurs confuses qui s'élèvent de la vaste armée des Troyens. Ces peuples ne possédaient ni la même voix, ni le même accent : leur langage était mêlé; car ces guerriers avaient été appelés de divers pays. Là, Mars excite les Troyens à combattre; là, Minerve aux yeux d'azur encourage les Achéens. Partout règnent la Terreur, la Crainte, et l'insatiable Discorde, la sœur et la compagne de l'homicide Dieu de la guerre, la Discorde, qui, faible d'abord, porte ensuite sa tête vers les cieux en appuyant ses pieds sur la terre. C'est elle qui maintenant traverse la foule; c'est elle qui sème parmi les deux peuples une égale fureur [1] afin d'augmenter encore les gémissements des guerriers.

Dès que les deux armées se rencontrent, on voit s'entrechoquer les boucliers, les lances et les guerriers valeureux étincelants d'airain; puis les cônes des solides boucliers [2] se heurtent

[1] Homère dit : νεῖκος ὁμοΐιον (*fureur égale*). Dübner traduit ce passage par : *litem utrinquè æquam injecit*. Voss dit : *Zank zu gemeinsamem Weh* (*querelle au détriment commun*). Certains traducteurs, tels que Dugas-Montbel et Bitaubé, se sont mépris sur le sens du mot ὁμοιος en le traduisant, le premier par *homicide*, et le second par *fatal*. Il est présumable que ces traducteurs ont sous-entendu *funeste*, et ont expliqué à tort ce passage par *également funeste*.

[2] Il faut entendre par *cône* la partie relevée qui occupait extérieurement


A.

avec bruit. Un grand tumulte s'élève; de toutes parts retentissent les plaintes de ceux qui succombent et les cris de joie de ceux qui triomphent : le sang ruisselle sur la terre. Ainsi, lorsque les fleuves grossis par les pluies continuelles s'élancent du haut d'une montagne, et roulent leur onde impétueuse dans un même ravin; ou bien lorsqu'ils se précipitent de leurs sources immenses dans un abîme profond, et que le berger entend au loin dans les vallées ce redoutable bruit : ainsi les clameurs et l'épouvante naissent du choc des combattants.

Antiloque renverse d'abord un vaillant guerrier troyen, Échépolus, fils de Thalysias, qui combattait au premier rang; il atteint le cimier du casque à la longue crinière de son ennemi et frappe Échépolus au front : la pointe acérée pénètre dans l'os, et les ténèbres obscurcissent les yeux de ce guerrier, qui tombe comme une tour dans un assaut terrible. Le puissant Eléphénor, fils de Chalcodon et chef des valeureux Abantes, saisit par les pieds Échépolus qui gisait sur la terre; il se hâte de l'entraîner hors de la portée des traits pour le dépouiller de ses armes. Mais l'ardeur d'Éléphénor ne fut que de courte durée; car le magnanime Agénor, l'apercevant entraîner le corps d'Échépolus, perce de sa lance d'airain les flancs d'Éléphénor, laissés à découvert par le bouclier lorsque ce héros s'inclinait vers le cadavre : à l'instant Agénor lui ravit la force de ses membres. Ainsi la vie abandonna le chef des Abantes. Alors sur son corps s'engage un combat terrible entre les Achéens et les Troyens; ces guerriers semblables à des loups se précipitent avec fureur les uns sur les autres, et chaque combattant terrasse son ennemi.

Ajax Télamonien frappe le fils d'Anthémion, le jeune et vigoureux Simoïsius. — Sa mère, descendant du mont Ida, l'enfanta sur les bords du Simoïs, où elle avait suivi ses parents qui visitaient les troupeaux, et alors il fut appelé Simoïsius. — Hélas! il ne paya pas à ses parents les soins de son enfance; car sa vie fut courte, et il mourut frappé par la lance du redoutable Ajax.

le milieu du bouclier, et qui, par sa ressemblance avec le nombril, était appelée ὀμφαλός.

Simoïsius s'avançait pour combattre, lorsqu'Ajax lui enfonce sa lance dans la poitrine au-dessus de la mamelle droite : la pointe d'airain ressort derrière l'épaule, et le héros roule dans la poussière. — Comme le peuplier uni qui, né sur les bords verdoyants d'un vaste marais, laisse croître à son sommet de nombreux rameaux, et qui, après avoir été coupé par le fer étincelant d'un ouvrier habile pour former les roues d'un char magnifique, gît étendu et desséché sur les rives d'un fleuve : ainsi Simoïsius, fils d'Anthémion, est abattu et dépouillé par Ajax issu de Jupiter. — Un des fils de Priam, Antiphus, couvert d'une cuirasse étincelante [1], lance contre Ajax, à travers la foule, son javelot acéré ; il manque le héros ; mais le fer atteint dans l'aine un brave compagnon d'Ulysse, Leucos, qui entraînait le corps de Simoïsius, et lui-même tombe auprès du cadavre qui s'échappe de ses mains. Ulysse, irrité, s'élance, à la tête des troupes, armé de l'airain brillant ; il s'arrête auprès des Troyens, et, après avoir porté ses regards autour de lui, il fait voler un trait éblouissant. Les ennemis reculent aussitôt ; mais Ulysse n'a point en vain lancé sa javeline, car il atteint le fils illégitime de Priam, Démocoon venu d'Abydos où paissent de rapides cavales. Ulysse, furieux de la perte de son ami, enfonce sa lance dans la tempe du Troyen, et la pointe ressort par l'autre tempe. Tout à coup les ténèbres obscurcissent les yeux de Démocoon qui tombe avec fracas, et sur son corps retentissent ses armes. Les plus braves d'entre les Troyens, et même l'illustre Hector, reculent épouvantés. Alors les Argiens, poussant de grands cris, entraînent les cadavres et

[1] Homère dit : Τοῦ δ' Ἄντιφος αἰολοθώρηξ. Nous traduisons encore cette fois le mot αἶολος par *étincelant*, comme nous l'avons fait plus haut en expliquant le mot κορυθαίολος (*Iliade*, liv. II, notes). Cependant nous devons dire que nous sommes fâché de nous mettre en opposition avec Vôss, qui traduit αἰολοθώρηξ par *rasch in dem Panzer* (*alerte dans la cuirasse*), et avec Buttmann (*Lexil.*, t. II, p. 76), qui explique ce même mot par : *der sich im Panzer leicht bewegt* (*qui se meut facilement dans la cuirasse*). Toutefois nous devons ajouter que le même auteur ne repousse pas entièrement le sens que nous donnons au mot αἴολος ; car il fait remarquer très-judicieusement qu'en attachant à l'épithète αἰολοθώρηξ le sens de *mobile*, on n'en saurait exclure celui d'*étincelant*, attendu que tout mouvement rapide paraît en effet étincelant.

s'avancent avec une nouvelle ardeur dans les rangs ennemis. — Du haut de Pergame Apollon contemple la bataille; mais ce dieu indigné des exploits des Grecs encourage les Troyens en leur criant :

« Avancez donc, Troyens dompteurs de coursiers, et ne cédez point la victoire aux Argiens; car leurs corps ne sont ni de pierre, ni de fer, pour résister à l'airain tranchant! Achille, le fils de Thétis à la belle chevelure, ne combat plus avec eux; ce héros, assis près de ses navires, nourrit une colère qui lui ronge le cœur. »

Ainsi du haut de la ville parle le terrible Apollon, tandis que la fille de Jupiter, la glorieuse Tritogénie, anime les Achéens et vole dans tous les rangs où elle voit fléchir le courage des guerriers.

En ce moment la mort enchaîne Diorès, fils d'Amaryncée; il est frappé à la jambe droite, près de la cheville, par une pierre anguleuse que vient de lancer le chef des Thraces, Piroüs, fils d'Imbrase, venu de la ville d'Énos : l'impitoyable pierre déchire les deux nerfs et brise les os. Diorès tombe à la renverse dans la poussière. Ce héros, en tendant les mains à ses chers compagnons, exhale son âme; mais Piroüs, qui l'a blessé, accourt et lui plonge son glaive dans le corps : les entrailles du héros se répandent sur la terre, et les ténèbres de la mort enveloppent ses yeux.

Thoas l'Étolien attaque l'impétueux Piroüs, le blesse de sa lance au-dessus de la mamelle, et l'airain s'enfonce dans le poumon. Alors Thoas s'approche tout près de Piroüs; il arrache le fort javelot, et, tirant son épée, il la lui plonge dans le ventre et lui ôte la vie. Mais Piroüs n'est point dépouillé de ses armes; car ses compagnons, les Thraces aux cheveux relevés[1], l'envi-

[1] Le texte grec porte : Θρήϊκες ἀκρόκομοι (*Thraces qui ont les cheveux relevés sur le haut de la tête*, ou *qui n'en portent que sur le sommet*). Nous avons adopté la première de ces deux explications, et en cela nous sommes d'accord avec Voss, qui traduit ce passage par : *Thraker mit hochstraubendem Haar* (*Thraces aux cheveux hautement relevés*). Clarke et Dübner adoptent la seconde explication et disent : *Thraces vertice summo-*

ronnent en agitant de longues lances entre leurs mains ; ces guerriers repoussent Thoas, qui, malgré sa grandeur, sa force et sa vaillance, est contraint de reculer. Ainsi, l'un près de l'autre, sont étendus dans la poussière Piroüs, chef des Thraces, et Diorès, chef des Épéens aux cuirasses brillantes. Autour d'eux tombèrent encore beaucoup d'autres héros.

Alors tout homme qui, non frappé du glaive ou de la lance, serait venu, guidé par Minerve et préservé par elle de l'impétuosité des traits, parcourir le champ du combat, n'eût osé blâmer l'ardeur des combattants ; car, en ce jour, une foule de Troyens et d'Achéens étaient couchés les uns auprès des autres, le front dans la poussière.

comantes. Nous ne savons vraiment pas comment Bitaubé et Dugas-Montbel ont osé traduire ces deux mots, l'un par : *Thraces à la* COURTE *chevelure*, et l'autre par : *Thraces au* FRONT *chevelu*, quand madame Dacier avait déjà rendu ce passage par : *Thraces qui ne portent des cheveux que sur le sommet de la tête*.





EXPLOITS DE DIOMÈDE.



Minerve-Pallas donne à Diomède, fils de Tydée, une nouvelle force et un nouveau courage, pour que ce héros se rende illustre entre tous les Argiens, et obtienne une gloire insigne parmi les hommes. — Le casque et le bouclier de Diomède brillent d'une flamme incessante comme l'astre de Sirius pendant une nuit d'automne lorsqu'il se lève éclatant de lumière après s'être baigné dans les eaux de l'océan : ainsi le feu jaillit de la tête et des épaules de Diomède. Aussitôt la déesse le précipite au milieu de la plus ardente mêlée où s'agite la foule des braves combattants.

Parmi les Troyens se trouvait un homme comblé de richesses et exempt de tous reproches : il était prêtre de Vulcain et s'appelait Darès. Ses deux fils, Idéus et Phégée, étaient habiles et

vaillants dans les luttes meurtrières. — Ces deux guerriers se séparent de leurs compagnons et marchent à la rencontre de Diomède ; ils sont sur leur char et le fils de Tydée combat à pied. A peine se sont-ils approchés de leur ennemi que Phégée lance le premier sa longue javeline : la pointe du dard vole sur l'épaule gauche de Diomède sans blesser le héros. Alors le fils de Tydée envoie avec force son javelot contre Phégée : un trait inutile ne s'est point échappé de ses mains, car il a percé son ennemi au milieu de la poitrine et l'a fait rouler dans la poussière. Aussitôt Idéus s'enfuit ; il abandonne son superbe char et n'ose rester pour défendre le corps inanimé de son malheureux frère. Idéus n'aurait point évité la sombre destinée si Vulcain n'eût secouru ce héros. Le dieu le sauva en l'enveloppant dans les ténèbres afin que le vieux Darès ne fût pas entièrement accablé par la douleur. Le fils du magnanime Tydée s'empare de leurs coursiers rapides et les remet à ses compagnons pour les conduire vers les creux navires. Dès que les courageux Troyens ont vu les fils de Darès, l'un prenant la fuite, l'autre étendu sans vie près de son char, leur âme est saisie d'effroi. — Minerve aux yeux d'azur prend alors par la main le cruel dieu de la guerre et lui adresse ces paroles :

« Mars, Mars, fléau des hommes, dieu souillé de sang, destructeur des remparts, ne laisserons-nous point combattre seul les Achéens et les Troyens, afin que Jupiter décide lequel de ces deux peuples il veut combler de gloire, tandis que nous immortels, nous nous retirerons pour éviter le courroux du fils de Saturne ? »

A ces mots elle entraîne loin des batailles le cruel dieu de la guerre, et elle le fait asseoir sur les verdoyants rivages du Scamandre. — Cependant les fils de Danaüs repoussent les Troyens et chacun des chefs immole un ennemi. D'abord le roi des hommes, le puissant Agamemnon, attaque sur son char le puissant Odius, chef des Halizons, et le renverse au moment où il se retournait pour fuir : le dard l'atteint entre les deux épaules et lui traverse la poitrine. Odius tombe avec fracas, et dans sa chute ses armes retentissent au loin.

Idoménée égorge le fils de Borus le Méonien, Phestus, venu

de la fertile Tarné; ce guerrier en montant sur son char est frappé par la longue lance d'Idoménée qui le blesse à l'épaule droite. Le fils de Borus tombe à terre, et un nuage sombre obscurcit ses yeux. Aussitôt les soldats s'empressent de dépouiller le Méonien Phestus.

Ménélas, fils d'Atrée, frappe de sa lance aiguë le vaillant chasseur Scamandrius, fils de Strophius : Diane elle-même apprit à Scamandrius à percer de ses flèches les animaux sauvages que nourrissent les forêts des montagnes. Cette fois, ni Diane qui se plaît à lancer des traits, ni la grande habileté qui fit autrefois la gloire de ce héros, ne lui furent d'aucun secours. Ménélas, illustre par ses exploits, tue Scamandrius, qui fuyait devant lui : la lance s'enfonce dans le dos, entre les deux épaules, et ressort par la poitrine. Le fils de Strophius tombe la face contre terre, et ses armes retentissent au loin.

Mérion immole Phériclus, fils de l'artisan Harmonides[1], Phériclus chéri de Minerve et dont les mains savaient exécuter de merveilleux travaux : il construisit pour Pâris ces navires, sources de maux sans nombre, et qui devinrent funestes aux Troyens autant qu'à lui-même, car il n'entendait pas les oracles des dieux. Mérion le poursuit, l'atteint et lui plonge sa lance dans la hanche droite : la pointe s'enfonce dans les entrailles, et ressort au-dessus de l'os[2]. Phériclus, en gémissant, tombe sur ses genoux, et la mort sombre l'enveloppe aussitôt.

[1] Le mot Ἁρμονίδης a été consideré par quelques critiques comme un nom de race, et par d'autres comme un nom propre ; quelques-uns de ces derniers rapportent à tort le pronom relatif ὅς à Ἁρμονίδης, au lieu de le faire rapporter à Φέρεκλος, et se mettent ainsi en contradiction avec les traditions antiques qui attribuent à Phériclus la construction des vaisseaux de Pâris. Voss, qui suit les opinions de ces premiers critiques, commet une erreur en prenant le mot τέκτων (*artisan*, *ouvrier*) pour un nom propre, et il traduit τέκτονος υἱόν par *stammend von Tekton* (*issu de Tekton*).

[2] Le texte porte :

.... ἡ δὲ διαπρὸ
Ἀντικρὺ κατὰ κύστιν ὑπ' ὀστέον ἤλυθ' ἀκωκή.

« De sorte que la pointe en passant par la vessie ressort au-dessus de l'os. » Nous avons cru devoir sacrifier la nudité de l'expression grecque aux délicatesses infinies que notre langue a contractées à force d'être parlée.

Mégès tue le fils d'Anténor, Pédée, que la divine Thiano, pour plaire à son époux, éleva comme un de ses propres enfants, quoi qu'il fût né d'une union illégitime. Mégès, fils illustre de Phylée, s'approche de Pédée et le frappe derrière la tête : la lance aiguë, en passant dans la bouche, déchire la langue du héros; le Troyen tombe dans la poussière et il serre entre ses dents l'airain glacé.

Eurypyle renverse le fils du vaillant Dolopion, Hypsénore, prêtre du Scamandre, et que les peuples honoraient comme un dieu. Le noble fils d'Evémon, Eurypyle, s'élance, le glaive à la main, sur ce guerrier, qui fuit devant lui, l'arrête au milieu de sa course, le frappe à l'épaule et lui coupe un bras plein de vigueur [1], qui tombe ensanglanté dans la plaine : la sombre mort et le destin cruel ferment les yeux du héros troyen.

Tels sont les exploits des combattants dans ces terribles mêlées. Quant au fils de Tydée, vous n'auriez pu savoir alors à quel parti il appartenait; s'il combattait avec les Grecs ou avec les Troyens. Il s'élançait à travers le champ de bataille comme un fleuve débordé, qui, devenu torrent furieux, renverse dans sa course rapide tout ce qui lui forme obstacle, comme un fleuve que rien ne peut contenir, ni les digues les plus fortes [2], ni les enclos, ni les remparts des vertes campagnes, lorsque, grossi par les pluies de Jupiter, il se précipite tout à coup dans les prairies et détruit les travaux des jeunes laboureurs : ainsi sous les coups de Diomède s'ébranlent les épaisses phalanges des Troyens, qui ne peuvent, malgré leur nombre, arrêter le héros.

Cependant le fils illustre de Lycaon, Pandarus, aperçoit Diomède qui s'élance à travers les plaines et renverse devant lui les phalanges ennemies; soudain il tend son arc, dirige une flèche

[1] Nous ne comprenons pas pourquoi Dübner a jugé à propos d'intercaler *armis* pour expliquer βαρύς (*fort*, *puissant*); car, selon le poète, ce ne sont pas les armes qui rendent pesants les bras du guerrier, mais bien la force qui lui est inhérente.

[2] On entend par γεφύραι ἐεργμέναι, non pas des ponts, comme l'ont dit madame Dacier, Bitaubé, Dugas-Montbel et même Voss, Clarke et Dübner, mais des digues, bien jointes, bien fermées, ou fortes; car l'idée de *pont* est tout à fait étrangère aux poëmes homériques.

contre le fils de Tydée, et l'atteint près de l'épaule droite dans la cavité de la cuirasse[1] : le trait cruel vole, pénètre dans les chairs, et toute l'armure du héros est souillée de sang. Alors le fils de Lycaon s'écrie d'une voix forte :

« Magnanimes Troyens, habiles à lancer les coursiers, avancez donc! Le plus vaillant des Achéens est blessé, et je ne pense pas qu'il résistera long-temps à ma terrible flèche, s'il est vrai qu'un dieu, fils de Jupiter, dirigea mes pas quand je quittai la riante Lycie! »

C'est ainsi que d'un ton triomphant parle Pandarus. Mais le trait rapide n'a point tué Diomède. Le héros s'éloigne aussitôt, s'arrête près de ses coursiers, et dit à Sthénélus, fils de Capanée :

« Cher Sthénélus, descends promptement de ton char et arrache de mon épaule cette flèche cruelle. »

Il dit. Sthénélus saute de son char, s'approche de Diomède et arrache de l'épaule du héros la flèche aiguë : à l'instant un sang noir jaillit à travers les mailles de la souple cuirasse. Diomède à la voix sonore[2] adresse aussitôt des vœux à Minerve :

« Écoute-moi, fille indomptable du dieu qui tient l'égide. Si jamais, bienveillante pour mon père et pour moi, tu nous assistas dans les combats meurtriers, daigne cette fois encore me prêter ton secours, ô Minerve ! Accorde-moi la faveur d'immoler ce guerrier troyen; fais qu'il vienne à la portée de ma lance, lui qui m'a frappé le premier, et qui, dans son orgueil, prétend que je ne reverrai plus les splendides rayons du soleil! »

Minerve exauce les prières de Diomède; elle ranime les mem-

[1] Nous avons suivi pour la traduction du mot γύαλον (*cavité*) l'explication qu'en donne le *Dictionnaire des Homérides*. — La cuirasse était composée de deux plaques bombées, dont l'une couvrait la poitrine et l'autre le dos ; ces deux parties étaient réunies sur le côté par des agrafes et des courroies.

[2] Homère dit βοὴν ἀγαθὸς (*à la voix sonore*). Nous ne pouvons pas assez insister sur la valeur des épithètes. Nous avons déjà rencontré souvent ce passage dans l'*Odyssée;* et si nous pardonnons aux traducteurs la légèreté avec laquelle ils passent sous silence les belles épithètes d'Homère ou les traduisent d'une manière incorrecte, nous sommes pourtant étonné de voir le savant Dübner conserver toujours l'explication de Clarke, et traduire βοὴν ἀγαθὸς par *bello strenuus*

bres du héros, rend ses pieds et ses mains plus souples et plus agiles; puis, s'approchant de lui, elle prononce ces rapides paroles :

« Diomède, marche avec confiance, attaque les Troyens; car j'ai déposé dans ta poitrine le courage de ton père et cette force indomptable que possédait le cavalier Tydée lorsqu'il agitait avec fureur son bouclier formidable. J'ai dissipé le nuage qui couvrait tes yeux, afin que tu puisses reconnaître maintenant les dieux d'avec les hommes. Si, pour t'éprouver, quelque divinité vient à ta rencontre, garde-toi de l'attaquer et surtout de combattre avec les immortels. Mais si la belle Vénus, la fille du puissant Jupiter, se présente dans la lice, je te permets de la frapper avec l'airain aigu. »

Minerve aux yeux d'azur s'éloigne après avoir prononcé ces paroles. — Le fils de Tydée s'élance alors aux premiers rangs des guerriers; et s'il brûlait auparavant de combattre avec les Troyens, il se sent maintenant enflammé de trois fois plus d'ardeur. Tel un lion qui franchissait une bergerie est blessé légèrement par un pasteur qui surveillait ses agneaux à la laine touffue, sa blessure ne fait qu'irriter son courage; et le pasteur, loin de l'attaquer de nouveau, se cache dans l'étable, les brebis abandonnées fuient et se pressent les unes contre les autres tandis que le lion furieux s'élance hors du vaste enclos : tel, et plus furieux encore, Diomède se précipite au milieu des Troyens[1].

Le héros immole Astynoüs et le vaillant Hypéron, pasteur des peuples; il blesse le premier de sa lance d'airain, au-dessus de la mamelle, et, frappant l'autre de sa longue épée, il sépare le bras du col et du dos. Puis il quitte ces guerriers et attaque Abas et Polyïdos, fils du vénérable Eurydamas, interprète des songes (le

[1] Madame Dacier a beaucoup mieux rendu cette comparaison que Dugas-Montbel, qui a entièrement confondu l'image. Le lion s'élance bondissant hors de l'étable à la poursuite des brebis qui fuient de toutes parts; le lion est blessé, Diomède l'est aussi : de là le redoublement de fureur de l'un et de l'autre; et c'est ce point de comparaison qu'il fallait faire ressortir. Voss, qui l'a bien rendu, s'est pourtant trompé en traduisant : Elles se pressent confondues les unes contre les autres, par « Elles gisent saignantes entassées les unes sur les autres. » (*Aufgehauft nun liegen die blutenden über einander.*)

vieillard n'expliqua sans doute pas les songes de ses enfants lorsqu'ils prirent congé de lui) : le terrible Diomède les tue et les dépouille de leurs armes. Ensuite il marche contre Xantus et Thoon, fils de Phénops et nés tous deux dans sa vieillesse. Phénops, courbé sous le poids des ans, n'a point d'autre fils pour lui laisser ses richesses. Diomède frappe ces deux guerriers, leur arrache la vie et ne laisse à leur malheureux père que les larmes et les sombres chagrins. Phénops ne verra pas ses fils revenir vivants du combat, et des étrangers partageront son héritage !

Diomède attaque aussi les deux descendants de Priam, Echemmon et Chromios, montés sur le même char. De même qu'un lion se précipite sur des troupeaux de bœufs et déchire le cou d'une génisse ou d'un taureau qui paissait dans la forêt : de même le



fils de Tydée se précipite avec fureur sur ces deux Troyens, les renverse de leur char, les dépouille de leurs armes, et confie leurs chevaux à ses compagnons pour les conduire vers ses vaisseaux.

Énée, qui aperçoit Diomède exterminer les phalanges des Troyens, s'avance dans la tumultueuse mêlée à travers les pique et les javelots, et il cherche de tous côtes le divin Pandarus; i rencontre enfin l'irréprochable fils de Lycaon, et, s'arrêtant prè de son compagnon, il lui dit :

« Pandarus, que sont devenus tes flèches, ton arc et t gloire? Cependant ici nul héros n'osait lutter avec toi, et da la Lycie même aucun guerrier ne se glorifiait de t'égaler en valeur Viens donc, Pandarus, élève tes mains vers Jupiter, et lanc un de tes traits contre le mortel victorieux qui a déjà causé ta de malheurs aux Troyens en immolant un si grand nombre d héros! Frappe-le de tes flèches... Mais ce noble combattant es peut-être une divinité courroucée contre nous tous, et qui veng l'oubli des sacrifices; car la colère des dieux est terrible. »

Le célèbre fils de Lycaon lui répond aussitôt :

« Énée, conseiller prudent des Troyens à l'armure d'airain, c guerrier me paraît être semblable au belliqueux fils de Tydée; je l reconnais à son casque à la haute aigrette [1] et à son large bouclier je reconnais ses coursiers rapides, mais j'ignore encore si ce homme est un dieu ou un mortel. Cependant s'il est vraiment le fil de Tydée, une divinité de l'Olympe, les épaules cachées dans u nuage, se tient à ses côtés, anime sa fureur et détourne les trait dirigés contre lui. Déjà je lui ai lancé une flèche qui l'a frappé l'épaule droite en pénétrant par la cavité de la cuirasse, et j pensais le précipiter dans les sombres demeures de Pluton; mai je n'ai pu lui faire mordre la poussière, car un des immortel

[1] Il y a dans le texte : αὐλώπιδι τρυφαλείῃ. Dugas-Montbel passe sur l difficulté, et traduit ce passage par *casque superbe ;* Clarke dit : *oblonga ga-lea ;* Dübner, *alte cristata galea*, et Voss, *und die langliche Kuppel d helmes* (*la coupole oblongue du casque*). Le *Clavis homerica* fait dériver l mot αὐλῶπις de αὐλὸς et ὤψ et l'explique ainsi : *Quidquid angustum et oblon gum est, nam galea quasi in fistulam abit, id est, in angustum et oblongum* Les auteurs du *Dictionnaire des Homérides* traduisent αὐλῶπις par *hau aigrette*. Selon les uns, l'épithète qu'Homère donne aux casques signif *percé de trous à la visière;* selon les autres elle veut dire : *percé au son met d'une ouverture où se plante le panache*. Mais les auteurs que no venons de citer adoptent le premier sens comme étant le plus vraisemblabl

est courroucé contre nous! Hélas! je n'ai point ici mes coursiers ni mon char sur lequel je combats dans les plaines! J'ai laissé dans le palais de mon père onze chars superbes nouvellement construits et couverts de tapis magnifiques[1] : auprès de chacun de ces chars, deux chevaux destinés au même joug se nourrissent d'orge blanche et d'épeautre. Lorsque je partis, le vieux guerrier Lycaon me donna de sages conseils dans ses riches demeures : il m'ordonna de monter sur mon char pour conduire les Troyens dans les batailles sanglantes; mais moi je ne lui obéis point, et je vois maintenant qu'il eût été plus sage d'obéir! Je voulus ménager mes chevaux, accoutumés à une abondante nourriture; car je craignais qu'ils ne manquassent de pâturages dans une ville où tant d'hommes seraient renfermés. Je ne les emmenai point et je vins à pied devant Ilion en me confiant à mon arc, qui cependant ne devait point me servir. J'ai lancé mes flèches contre deux chefs illustres, Diomède et Ménélas; je les ai frappés tous deux; j'ai vu couler leur sang, et pourtant je n'ai fait que les irriter davantage! Oui, ce fut sous de tristes auspices que je pris mon arc courbé attaché à la muraille et que je conduisis les Troyens vers Ilion par amour pour le vaillant Hector! Si jamais je suis de retour; si jamais je revois de mes yeux ma patrie, mon épouse et mon palais, je consens qu'un bras ennemi me tranche la tête si je ne livre aux flammes ardentes cet arc brisé par mes mains qui est devenu pour moi un inutile compagnon! »

Énée, chef des Troyens, lui répond aussitôt :

« Ne parle pas ainsi, valeureux fils de Lycaon; non, nous ne pourrons point abattre ce guerrier avant que tous deux, montés sur un même char, nous l'ayons attaqué avec nos propres armes. Viens, Pandarus, place-toi sur mon char et vois quels sont les coursiers de Troie, comme ils savent rapidement courir dans la plaine pour atteindre l'ennemi ou pour lui échapper par mille détours.

[1] Nous avons passé sous silence le mot πρωτοπαγὴς (*construit pour la première fois*), parce qu'il est synonyme de νεοτευχὴς (*récemment fait*), et forme un pléonasme que nous ne pouvions rendre dans notre langue. Cependant nous avons été plus fidèle que Dugas-Montbel, qui ne traduit point le complément de cette phrase : ἀμφὶ δὲ πέπλοι (*couverts de tapis*).

Si Jupiter veut encore combler de gloire Diomède, fils de Tydée, nos chevaux nous ramèneront vivants dans nos remparts. Prends donc le fouet et les rênes brillantes, moi je monterai sur le char pour combattre notre ennemi; ou bien tu attaqueras Diomède, et moi je guiderai mes rapides coursiers. »

Le fils illustre de Lycaon prend la parole et dit :

« Énée, prends toi-même les rênes et conduis les chevaux, qui, soumis à leur guide accoutumé, entraîneront plus aisément le char, si jamais nous fuyons devant le fils de Tydée. Agissons ainsi, de peur que, saisis de crainte, les chevaux ne s'égarent dans leurs courses, et que, n'écoutant plus ta voix, ils ne veuillent point nous emporter loin du combat. Diomède s'élancerait alors sur notre char, nous immolerait tous deux et te ravirait tes superbes coursiers [1]. Conduis donc toi-même ton char; et quand notre ennemi nous attaquera, c'est moi qui le recevrai avec ma lance aiguë. »

A ces mots ils montent tous deux sur le char peint de diverses couleurs; et comme ils brûlent de combattre, ils dirigent contre le fougueux Diomède leurs chevaux agiles. — Le descendant de Capanée, Sthénélus, qui les aperçoit, adresse aussitôt ces paroles au fils de Tydée :

« Diomède, ami cher à mon cœur, je vois deux héros vaillants, d'une force immense, et qui veulent lutter avec toi. L'un, maniant l'arc avec adresse, est Pandarus, fils illustre de Lycaon; l'autre, qui s'appelle Énée, se glorifie d'être le fils du magnanime Anchise et de la déesse Vénus. Viens, fuyons sur ton char; car je crains qu'en te précipitant aux premiers rangs tu ne perdes la vie. »

Le valeureux Diomède, lançant sur lui des regards courroucés, s'écrie :

« Cesse de m'exhorter à abandonner ces lieux : tu ne me

[1] Le poëte dit : μώνυχας ἵππους. Il nous a été impossible de rendre en français l'épithète μώνυξ (*qui a le pied fourchu, dont la corne du pied n'est pas fendue*), qu'Homère donne aux chevaux d'Énée. Cette épithète, qu'on rencontre souvent dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, n'est pas d'une très-grande importance.

persuaderas pas. Mes ancêtres ne m'ont point appris à fuir les combats[1] ni à trembler devant les ennemis, et mes forces ne m'ont point encore abandonné. Je dédaigne de monter sur mon char : tel que je suis, je marcherai à la rencontre des Troyens, car la puissante Minerve me défend de les craindre. Crois-moi, leurs rapides coursiers ne les ramèneront plus loin de nous : ce sera même beaucoup si l'un de ces guerriers peut échapper à la mort. Retiens bien encore ce que je vais te dire : si Minerve, fertile en sages conseils, veut m'accorder la gloire d'exterminer mes ennemis, arrête ici tes chevaux agiles ; lie les rênes au cercle[2] placé devant le char ; élance toi sur les coursiers d'Énée et conduis-les loin des Troyens, chez les Achéens aux belles cnémides ; car ces coursiers sont issus de ceux que Tros reçut autrefois de Jupiter pour l'enlèvement de son fils Ganymède : ils sont les plus vigoureux de tous ceux qu'éclairent les splendides rayons de l'aurore et du soleil. Anchise, roi des hommes, les enleva de cette race ; puis il unit secrètement ses belles cavales aux coursiers de Laomédon, et il en obtint six rejetons : quatre sont nourris avec soin dans ses étables, et les deux autres ont été donnés à son fils Énée. Ces deux coursiers jettent toujours la terreur dans les rangs ennemis[3], et, certes, nous acquerrons une gloire immense en nous en emparant.

[1] Les traducteurs français n'ont pas rendu convenablement le mot γενναῖος (*digne de la race*, *de la naissance*, *transmis avec le sang*). Madame Dacier dit : « Ce n'est point au fils de Tydée à connaître la fuite ; » Bitaubé : « Ce n'est pas à moi de battre en retraite ; » Dugas-Montbel : « Il n'est point à moi de m'éloigner des batailles. » Ces différents auteurs n'ont pas compris que le mot γενναῖος, venant de γένος (*race*), signifie littéralement *qui est inhérent à la race*, et non pas *qui appartient à l'individu lui-même*. Or, il fallait dire : « Mes ancêtres ne m'ont point appris à fuir les combats ; » au lieu d'écrire avec Dugas-Montbel : « *Il n'est point à moi* de m'éloigner des batailles. » Voss traduit très-bien ce passage par : *Mir nicht ists anartend* (*Il ne m'est pas héréditaire*, etc., etc.). Clarke n'est pas exact en le traduisant par : *Non enim mihi decorum ;* mais Dübner, qui l'a corrigé, dit fort judicieusement : *Non enim mihi* (meo) *in genere*.

[2] On entend par ἄντυξ la rampe ou le cercle qui bordait le haut des deux demi-cercles formés par le siége du char, et qui se terminait par un bouton auquel ont attachait les rênes.

[3] Dugas-Montbel est de tous les traducteurs français celui qui a été le moins

C'est ainsi qu'ils parlent entre eux. — Cependant les deux Troyens s'avancent en excitant leurs coursiers rapides. Le fils illustre de Lycaon, prenant le premier la parole, dit à Diomède :

« Vaillant et glorieux fils de Tydée, comme mon trait rapide, flèche cruelle, ne t'a point encore frappé, je vais maintenant essayer de t'atteindre avec mon javelot. »

Il dit, et, agitant sa longue lance dans l'espace, il la jette et frappe le bouclier de Diomède : la pointe d'airain, en volant avec rapidité, s'enfonce dans la cuirasse du fils de Tydée. Aussitôt Pandarus s'écrie d'une voix formidable :

« Diomède, je t'ai percé les flancs, et je pense que tu ne survivras pas long-temps à cette blessure. Diomède, tu viens de me combler de gloire ! »

Le puissant fils de Tydée lui répond sans effroi :

« Tu te trompes, Pandarus : tu ne m'as point atteint. Maintenant, Troyens, vous ne cesserez pas de combattre avant que l'un de vous, en tombant privé de la vie, n'ait rassasié de son sang le terrible dieu de la guerre ! »

Il dit, et lance un trait rapide que Minerve dirige vers les narines de Pandarus, près de ses yeux, et qui lui brise ses dents éclatantes de blancheur : l'airain cruel déchire la langue du Troyen à sa racine, et la pointe ressort au-dessous du menton. Pandarus tombe du char, et autour de lui retentissent ses armes mobiles et brillantes ; les coursiers reculent épouvantés, et la vie abandonne le héros.

Énée, armé de son bouclier et de son long javelot, s'élance pour empêcher que les Achéens ne s'emparent du corps de Pandarus ; il entoure le cadavre comme un lion plein de confiance en sa force ; il étend sa lance en avant et couvre le héros de

exact dans la traduction de ce passage, en prenant le mot μήστωρ pour le mot *terrible*. Homère, en donnant cette épithète (qui vient de μήδομαι, *conseiller*) aux chevaux d'Énée, veut faire entendre qu'*ils conseillent la fuite*, qu'*ils jettent le désordre dans les rangs ennemis*. Dübner a corrigé Clarke, qui avait traduit ce passage par *aptos bello*, en disant *paratores fugæ*. Voss s'approche du texte en écrivant : *Zween stürmende Renner* (*deux coursiers impétueux*).

on bouclier arrondi[1]; il pousse d'horribles clameurs et se ient prêt à renverser quiconque osera l'attaquer. Le fils de Tydée s'empare d'une pierre si grande et si lourde que deux ommes, tels qu'ils sont de nos jours, ne pourraient en soulever de semblables; il l'agite seul et sans effort, la lance contre Enée, le frappe à l'endroit où la hanche s'emboîte à la cuisse, et que l'on nomme cotyle : l'os est brisé, les deux nerfs sont rompus et la peau est déchirée par la pierre raboteuse. Le vaillant Enée tombe sur ses genoux, sa main s'appuie sur la terre, et une nuit sombre enveloppe ses yeux.

Enée, le roi des hommes, aurait alors péri s'il n'eût pas été vu par la fille de Jupiter, Vénus, sa mère, qui le conçut du noble Anchise. Elle entoure de ses bras blancs son fils chéri; elle le cache dans les plis de son voile brillant, et elle en fait un rempart contre les traits ennemis. Vénus craint qu'un des Grecs, en lançant une flèche d'airain dans la poitrine d'Énée, n'arrache la vie à son cher fils.

Ainsi la déesse préserve Énée des fureurs de la guerre. — Cependant Sthénélus, fils de Capanée, n'a point oublié les ordres que lui a donnés Diomède à la voix sonore. Il arrête ses coursiers loin du tumulte des combats, attache les rênes brillantes au cercle placé devant le char, et, se précipitant sur les chevaux à la belle crinière du vaillant fils de Vénus, il les enlève de l'armée des Troyens et les amène dans les rangs des Achéens aux belles cnémides. Sthénélus confie ces coursiers à Déipyle, son ami chéri (qu'il honorait le plus entre tous ses autres compagnons, parce que les pensées de ce héros s'accordaient avec les siennes[2]),

[1] Voici encore une preuve de la facilité avec laquelle les traducteurs ont rendu les épithètes d'Homère. Madame Dacier passe sous silence πάντοσ' ἐίση; Bitaubé dit *large*, et Dugas-Montbel, *immense*. Ἀσπὶς πάντοσ' ἐίση signifie un bouclier *bien arrondi, qui s'étend également de tous les côtés à partir du milieu*.

[2] Le texte porte : Ὅτι οἱ φρεσὶν ἄρτια ᾔδη (*parce qu'il pensait dans son esprit des choses semblables aux siennes*). Madame Dacier traduit ce passage en disant : « parce qu'il avoit la mesme humeur que luy, les mesmes inclinations, les mesmes moyens. » Bitaubé dit : « le plus cher de tous les compagnons de son âge par le rapport de leurs sentiments, » et Dugas-Montbel : « parce

pour qu'il les conduise auprès des navires. Sthénélus remonte dans son char, saisit les rênes brillantes et, plein d'ardeur, il excite ses vigoureux coursiers à rejoindre l'intrépide fils de Tydée. — Diomède, armé de l'airain cruel, poursuit la protectrice d'Énée: il sait que Vénus n'est point une divinité guerrière, ni une de ces déesses qui parcourent en souveraines les champs de bataille, telles que Minerve ou Bellone, fléau des cités. Quand le magnanime fils de Tydée, en poursuivant Vénus, est sur le point de l'atteindre, il étend sa lance avec rapidité et blesse légèrement la main délicate de la déesse; la pointe, en passant à travers le divin voile tissu par les Grâces, déchire la peau près du poignet: tout à coup s'échappe un sang immortel, fluide limpide qui coule dans les veines des dieux fortunés, de ces êtres célestes qui ne nourrissent point des doux fruits de la terre et que le vin aux sombres couleurs n'a jamais désaltérés ; car les habitants de l'Olympe n'ayant point un sang comme les faibles humains, sont appelés immortels. Vénus remplit l'air de ses cris et laisse tomber son fils Énée; Apollon le prend entre ses bras et le couvre d'un épais nuage, de peur que les cruels enfants de Danaüs ne le frappent de leurs flèches et ne lui arrachent la vie. Alors Diomède à la voix sonore s'écrie avec force :

« Fille de Jupiter, fuis loin des terribles combats des hommes. N'est-ce donc pas assez pour toi de tromper les faibles femmes? Si jamais tu parais sur les champs de bataille, je veux que tu frémisses d'épouvante en entendant prononcer le seul nom de la guerre! »

Il dit, et Vénus, éperdue, s'enfuit en proie à de vives souffrances. La légère Iris [1] retire de la foule la déesse dévorée par la

qu'il connaissait sa sagesse. » Tous les différents traducteurs que nous venons de citer ne se sont pas rendu un compte exact de la construction de cette phrase, et n'ont point compris la véritable signification du mot ἄρτιος (*qui s'adapte bien à une chose*) : le datif étant gouverné par le mot ἄρτιος se trouve ici dans le pronom οἱ. Dübner a parfaitement traduit ce passage par : *quod sibi mente congruentia cogitabat*. Voss ne se rapproche pas cette fois du texte grec en disant : *Weil fügsames sinnes sein herz war* (*parce que son esprit* (son cœur) *était d'un naturel soumis*).

[1] Nous avons traduit Ἶρις ποδήνεμος par la *légère Iris ;* car nous eussions

douleur, Vénus, dont le teint devient en peu d'instants noir et



livide. La mère d'Énée rencontre à la gauche des combattants le fougueux dieu de la guerre : sa lance et ses chevaux agiles sont enveloppés dans un nuage. La déesse tombe aux genoux de son frère chéri et le supplie en ces termes de lui confier ses rapides coursiers aux bandelettes d'or :

« Mon frère bien-aimé, lui dit-elle, prends soin de mes jours et donne-moi tes coursiers afin que je retourne dans l'Olympe, séjour des immortels. Je souffre d'une blessure que m'a faite un des habitants de la terre, Diomède, qui maintenant, dans sa fureur, combattrait même avec Jupiter, le père des dieux et des hommes ! »

Mars lui donne aussitôt ses coursiers magnifiques. La déesse monte sur le char, et son cœur est rempli de tristesse; Iris se place à ses côtés, saisit les rênes brillantes, et du fouet elle excite

été difficilement compris si nous avions dit *Iris aux pieds rapides comme le vent*.

les chevaux, qui s'envolent avec ardeur. Vénus et Iris entrent dans le vaste Olympe, demeure des dieux fortunés. Iris, plus légère que le vent, arrête les coursiers, les détache du char, et leur donne une nourriture divine. La belle Vénus tombe aux pieds de sa mère, Dionée, qui entoure de ses bras sa fille chérie, la caresse de la main et lui dit :

« O ma fille, qui donc, parmi les habitants des cieux, a osé te traiter avec tant d'outrage et te punir comme si tu avais commis quelque crime aux yeux de tous? »

Vénus au doux sourire lui répond aussitôt :

« C'est le fils de Tydée, le fier Diomède, qui m'a blessée parce que j'arrachais aux périls des combats mon Énée, qui, de tous les mortels, est celui que je chéris le plus. Ma mère, ce ne sont pas seulement les Troyens et les Grecs qui combattent ensemble; mais, vous le voyez, les fils de Danaüs osent encore s'attaquer aux divinités immortelles! »

Dionée, la plus noble des déesses, lui répond en ces termes :

« Prends courage, ô ma fille, et, quelles que soient tes peines, supporte-les avec patience. Les immortels habitants de l'Olympe ont beaucoup souffert pour les humains, en se faisant les uns aux autres des maux cruels. — Mars supporta des outrages sans nombre, lorsque Otus et le vaillant Éphialte, tous deux fils d'Aloé, le chargèrent de chaînes pesantes et le laissèrent pendant treize mois dans un cachot d'airain; Mars y aurait peut-être perdu la vie si leur belle-mère Éribée n'eût averti Mercure : il délivra furtivement le redoutable dieu de la guerre, qui se consumait de tristesse et succombait sous le poids de ses pénibles liens. — Junon supporta aussi de nombreuses douleurs lorsque le terrible fils d'Amphitryon lui enfonça une flèche à trois dards dans la mamelle droite, et lui fit éprouver les plus cruelles souffrances. — Pluton, si redoutable entre tous les immortels, reçut un trait rapide de ce même héros, issu de Jupiter; il fut blessé lorsqu'il se tenait au milieu des ombres, près des portes de l'enfer, et eut beaucoup à souffrir. Pluton, vaincu par la douleur et le cœur rempli de tristesse, se rendit dans le vaste Olympe où règne le puissant Jupiter : la flèche étant entrée dans son épaule lui faisait endu-

rer mille tourments. Péon répandit sur la blessure du roi des sombres demeures un baume salutaire et guérit aussitôt le divin Pluton qui n'est pas un faible mortel. — Ah! combien il est audacieux et sacrilége, celui qui commet avec indifférence un tel crime et lance ses traits sur les dieux habitants de l'Olympe! Ma fille, c'est Minerve aux yeux d'azur qui a suscité contre toi le fougueux Diomède. Ce héros insensé ne sait point que l'homme qui combat les immortels ne vit pas de longues années sur la terre; qu'il ne voit pas, à son retour des batailles, de jeunes enfants venir sur ses genoux bégayer le doux nom de père!... — Qu'il craigne donc, ce valeureux fils de Tydée, qu'un autre plus brave que toi ne vienne lutter avec lui! Qu'il craigne qu'un jour sa noble épouse, Égialée, fille d'Adraste, arrachée tout en pleurs au sommeil, ne réveille ses esclaves, en regrettant vainement son époux chéri, Diomède, dompteur des coursiers et le plus illustre d'entre les Achéens! »

En prononçant ces paroles, Dionée étanche de ses deux mains le fluide limpide qui coulait de la blessure de son auguste fille. Bientôt la main de Vénus est guérie, et ses vives douleurs sont apaisées. Alors Minerve et Junon essaient, par des propos mordants, d'irriter le père des hommes et des dieux; Pallas prend la première la parole et dit :

« Puissant Jupiter, ne t'offense pas de ce que je vais te dire. Vénus vient sans doute d'engager quelques jeunes Achéennes à suivre un des Troyens qu'elle chérit si vivement aujourd'hui; et en caressant cette femme qui était couverte d'un voile magnifique, l'agrafe d'or lui aura déchiré sa main délicate. »

A ces mots le père des hommes et des dieux se met à sourire ; puis s'adressant à la blonde Vénus, il lui dit :

« Ma fille, tu n'es pas chargée des travaux de la guerre. Occupe-toi plutôt des doux soins de l'hyménée, et laisse au fougueux Mars et à la triomphante Minerve l'œuvre destructive des combats. »

Ainsi s'entretiennent les dieux immortels. — Cependant Diomède à la voix sonore se précipite sur Énée, sachant bien qu'Apollon avait ses mains étendues sur le fils de Vénus; mais, sans respect

pour cette divinité, il veut immoler son ennemi et lui ravir ses armes brillantes. Trois fois il s'élance impatient de l'étendre à ses pieds, et trois fois Apollon repousse l'éclatant bouclier de Diomède. Mais lorsque pour la quatrième fois le héros, semblable à un immortel, s'élance sur Énée, Apollon, qui lance au loin les traits, lui dit d'une voix menaçante :

« Fils de Tydée, est-ce que tu songes sérieusement à accomplir tes projets? Recule, insensé, et ne prétends pas t'égaler aux dieux; car la race des immortels n'est point semblable à celle des faibles humains qui rampent sur la terre! »

Il dit, et Diomède, craignant le courroux du dieu qui lance au loin les traits, recule de quelques pas. — Apollon emporte Énée et le dépose dans la sainte Pergame, à l'ombre du temple qui lui est consacré. Latone et Diane le reçoivent au fond du sanctuaire, lui prodiguent tous les soins et le comblent d'honneurs. Apollon, le dieu à l'arc d'argent, crée un fantôme en tout semblable au vaillant Enée, et pour la taille et pour l'armure: autour de cette vaine image les Troyens et les nobles Achéens frappent à l'envi les écus légers et les boucliers [1] arrondis dont ils se couvrent la poitrine. Alors Phœbus parle en ces termes au terrible dieu de la guerre :

« Mars, Mars, fléau des hommes, dieu toujours couvert de sang, destructeur des remparts, n'éloigneras-tu pas des champs de bataille le fils de Tydée, lui qui oserait même engager un combat avec Jupiter, le père des hommes et des dieux? Diomède a déjà blessé de sa lance la main de la belle Vénus, et, semblable à une divinité, il vient de fondre sur moi-même avec impétuosité, avec fureur. »

Après avoir prononcé ces paroles, il se place sur le sommet de Pergame. Soudain le funeste dieu de la guerre excite les phalanges des Troyens; puis, sous les traits d'Acamas, chef des Thraces, il dit aux fils de Priam :

« Fils de Priam, de ce roi descendant de Jupiter, permettrez-

[1] Il faut entendre par λαισηίον une espèce de petit bouclier, probablement de cuir, plus léger que l'autre bouclier, nommé ἀσπίς, et qui était arrondi et couvert d'une peau de bœuf.

vous donc aux Achéens de massacrer votre peuple? Voulez-vous qu'ils viennent combattre autour des portes superbes de votre ville? Maintenant il est tombé dans la poussière, celui que nous honorions tous à l'égal du divin Hector, Énée, fils du magnanime Anchise. Eh bien! enlevons du champ de bataille le corps de ce vaillant compagnon! »

Ces paroles raniment la force et l'ardeur de chaque Troyen. Alors Sarpédon adresse au noble Hector ces cruels reproches :

« Hector, qu'est devenu ton courage? Ne disais-tu pas jadis que sans guerriers et sans auxiliaires tu défendrais la ville, seul avec tes frères et les époux de tes sœurs? A présent je ne vois, je ne découvre aucun de ceux qui devaient te porter secours : ils tremblent tous comme des chiens timides autour d'un lion, tandis que nous, qui ne sommes que des alliés, nous combattons avec vaillance! Moi, je ne suis qu'un auxiliaire, et cependant pour secourir les Troyens je suis venu d'une contrée lointaine; j'ai quitté la Lycie arrosée par le fleuve sinueux du Xanthe; j'ai quitté une épouse chérie et un jeune et faible enfant; j'ai abandonné des biens immenses, de riches possessions, et enfin tout ce que le pauvre peut désirer! J'excite l'ardeur de mes guerriers, et moi-même je brûle de combattre ce vaillant héros[1] : pourtant je n'ai rien ici que les Achéens puissent me ravir! Hector, tu restes immobile et tu n'ordonnes point à tes soldats de résister à nos ennemis et de défendre leurs épouses! Craignez tous, ô Troyens! qu'enveloppés dans un vaste filet vous ne deveniez la proie et la conquête des Grecs, qui ne manqueront point alors de détruire votre populeuse cité! Hector, songes-y jour et nuit; supplie les chefs des guerriers venus des contrées lointaines; fais qu'ils ne cessent point de combattre et qu'ils t'épargnent leurs reproches amers[2]! »

[1] Homère dit : Ἀρδρὶ μαχήσασθαι (*de combattre avec l'homme*). Cet *homme* ne peut être que Diomède; aussi Clarke et Dübner ont-ils bien fait d'intercaler *isto*. Voss dit : *Meinen mann zu begegnen* (je brûle de rencontrer *mon* homme). Dugas-Montbel s'est trompé en traduisant ce passage par « j'attends de pied ferme l'ennemi. »

[2] Les auteurs du *Dictionnaire des Homérides* expliquent ἀποθέσθαι ἐνι-

Ainsi parle Sarpédon, et son discours blesse le cœur d'Hector. Tout à coup le héros Troyen saute de son char, revêtu de ses armes; il agite ses longs javelots, parcourt les rangs des guerriers, exhorte ses compagnons, et engage de nouveaux et terribles combats. Les Troyens se retournent et font face aux Achéens, qui les attendent serrés les uns près des autres et sans s'ébranler. Comme le vent, dans une aire sacrée, emporte la poussière du blé lorsque la blonde Cérès sépare, au souffle du zéphyr, le grain de sa légère enveloppe et que la terre blanchit autour des moissonneurs : de même les Achéens sont couverts d'une blanche poussière qui s'élève sous les pas des chevaux jusqu'aux voûtes célestes[1]. Les coursiers, excités par le fouet des cavaliers, revolent au combat, et les combattants présentent à l'ennemi leurs bras vigoureux. Le terrible Mars, pour porter secours aux Troyens, couvre le champ de bataille d'un nuage sombre; il va dans tous les rangs et ranime le courage des défenseurs de Troie, ainsi que cela lui avait été ordonné par le divin Apollon, dès qu'il vit s'éloigner Minerve, la protectrice des Achéens.

Apollon fait sortir Énée de son temple magnifique[2] et dépose dans le cœur du héros une force nouvelle. Le vaillant Énée reparaît au milieu de ses compagnons, et ceux-ci se réjouissent en le voyant revenir plein de santé, brûlant d'une nouvelle ardeur;

πήν par : « Il faut quitter avec les chefs le ton menaçant. » Plus bas ils ajoutent que l'édition Didot, en forçant la signification, adopte un autre sens en rendant ce passage par : « Écarter d'eux le reproche. » Si les auteurs du *Dictionnaire des Homérides* entendent par l'édition Didot la traduction latine de Dübner, que nous avons sous les yeux, ils se trompent; car nous lisons dans cette version : *Ut asperam evitent increpationem* (*pour qu'ils évitent les reproches amers*, soit *les reproches qui pourraient leur être adressés par d'autres*, soit *les reproches qu'ils pourraient adresser à Hector*). Le *Dictionnaire grec-allemand* de Passow, édit. de 1830, confirme l'explication que nous donnons de ce passage, en disant : *Drohungen von sich thun, nicht drohen* (*se défaire des menaces, ne plus menacer*).

[1] Le texte grec porte : Οὐρανὸν ἐς πολύχαλκον (*jusqu'au ciel d'airain*).

[2] Πίονος ἐξ ἀδύτοιο (*hors du gras temple*). La signification primitive du mot πίων est *gras, bien nourri*. Lorsque ce mot est appliqué au sol, il signifie *fertile*; et quand il est lié au mot οἶκος (*maison, demeure*), il veut dire *riche, pourvu de tout en abondance* : toutes les fois que l'épithète πίων est suivie, comme ici, du mot ἄδυτον, il garde cette dernière signification.

mais cependant ils ne l'interrogent point, car ils sont livrés au combat que leur commandent Apollon à l'arc d'argent, Mars, le fléau des hommes, et l'insatiable Discorde.

Les deux Ajax, Ulysse et Diomède encouragent les fils de Danaüs. Les Grecs, sans craindre les efforts et les clameurs des Troyens, restent immobiles. Comme ces nuages que dans un temps calme le fils de Saturne arrête suspendus au sommet des montagnes, lorsque dorment et Borée et les vents impétueux dont le souffle retentissant dissipe les nuées ténébreuses : ainsi les Danaens attendent les Troyens de pied ferme et ne songent point à fuir. Le fils d'Atrée marche parmi les rangs des Grecs et donne ces ordres à ses guerriers :

« Amis, leur crie-t-il, soyez hommes ; montrez enfin un courage intrépide et respectez-vous les uns les autres dans ces mêlées sanglantes! Lorsque les guerriers s'honorent mutuellement, ils échappent en plus grand nombre au trépas ; mais ceux qui fuient honteusement, ne peuvent acquérir ni gloire ni salut! »

En parlant ainsi, il lance son rapide javelot et frappe l'un des compagnons d'Énée, Déicoon, fils de Pergase (les Troyens honoraient Déicoon à l'égal des enfants de Priam, car toujours plein d'ardeur ce héros combattait aux premiers rangs). Agamemnon traverse le bouclier de son ennemi : l'airain déchire le baudrier et s'enfonce dans les entrailles de Déicoon. Le compagnon d'Énée tombe avec fracas, et ses armes retentissent autour de lui.

Énée immole deux guerriers illustres, Orsiloque et Chréton, fils de Dioclès. Leur père, comblé de richesses, habitait la superbe ville de Phères : — il descendait du fleuve Alphée, qui roule ses eaux abondantes à travers les campagnes de Pylos ; de l'Alphée naquit Orsiloque, roi d'un peuple nombreux ; Orsiloque engendra le magnanime Dioclès, qui eut pour descendants ces deux jumeaux, savants dans l'art des combats. — Orsiloque et Chréton, encore adolescents, montèrent sur de sombres navires et accompagnèrent les Grecs jusqu'à Troie, pour venger l'honneur de Ménélas et soutenir la gloire d'Agamemnon ; mais dans ces plaines ennemies, ils furent tous deux enveloppés par les ténèbres de la mort! De même qu'au

sommet d'une montagne, deux lions, nourris par leur mère dans l'épaisseur des forêts profondes, ravissent les bœufs, les grasses brebis des pasteurs, et ravagent les étables jusqu'à ce qu'eux-mêmes périssent sous les coups des hommes armés d'airain : de



même ces deux héros, frappés par le fils de Vénus, tombent ainsi que des sapins aux gigantesques cimes.

En les voyant tomber, Ménélas, chéri du dieu de la guerre, se sent ému de pitié. Soudain il vole à la tête des combattants, et, couvert de l'étincelant airain, il agite sa longue lance. Mars lui inspire cette nouvelle ardeur, parce qu'il pense que le fils d'Atrée va mordre la poussière, terrassé par le bras du courageux Énée. Aussitôt qu'Antiloque, fils de Nestor, aperçoit Ménélas, il s'élance aux premiers rang : il craint que le pasteur des peuples en succombant ne prive les Grecs du fruit de leurs travaux. Énée et Ménélas, impatients de combattre, tiennent étendus l'un vers l'autre leurs glaives aigus; mais Antiloque vient se placer auprès du fils d'Atrée. Énée, bien que rempli d'ardeur et de courage, ne résiste point dès qu'il voit ces deux guerriers

réunis. — Antiloque et Ménélas entraînent les corps de Chréton et d'Orsiloque vers l'armée des Grecs ; ils confient ces tristes dépouilles à leurs compagnons et retournent combattre aux premiers rangs.

Alors succombe Pylémène, semblable au dieu Mars, Pylémène chef des magnanimes Paphlagoniens aux larges boucliers. Ménélas, illustre par les exploits de sa lance, atteint à la poitrine, près de l'épaule, ce guerrier debout sur son char. Antiloque lance une pierre au courageux Mydon, serviteur de Pylémène, et fils d'Atymnius, au moment où Mydon détournait les chevaux, et l'atteint au milieu du bras : soudain les rênes brillantes et garnies d'ivoire s'échappent de ses mains et tombent dans la poussière. Antiloque se précipite sur son ennemi, le frappe de son glaive et lui brise les tempes. Mydon, respirant à peine, tombe de son char magnifique, le front en avant : son crâne et ses épaules entrent dans la terre, et le guerrier troyen reste ainsi (car le sable était profond) jusqu'à ce que les chevaux en s'élançant dans la plaine aient jeté son corps sur le sol. Antiloque anime les coursiers avec le fouet et les dirige vers le camp des Achéens.

Hector, apercevant dans les rangs Antiloque et Ménélas, se jette sur eux en poussant de grands cris ; les épaisses phalanges des Troyens suivent ce guerrier : Mars et la sanglante Bellone marchent à leur tête. Bellone sème l'épouvante et l'horreur à travers les batailles, et Mars agite dans sa main sa redoutable lance : tantôt le dieu de la guerre précède Hector, tantôt il suit ses pas.

Diomède, à son aspect, est saisi d'une subite terreur. Tel un voyageur, hésitant sur le chemin qu'il doit suivre, traverse une vaste plaine, s'arrête sur les bords d'un fleuve rapide qui se précipite dans la mer, et recule aussitôt en contemplant l'écume bouillonnante du fleuve : tel recule le fils de Tydée ; puis il dit à ses soldats :

« O mes amis ! cet Hector que nous admirions tous et que nous regardions comme un héros plein de courage et de valeur, est maintenant préservé par un dieu qui se tous sans cesse à ses côtés : Mars est près de lui sous les traits d'un mortel. Eh

bien! reculons tous, le front tourné vers l'ennemi, et n'ayons pas l'audace de nous attaquer aux dieux! »

Les Troyens s'approchent des Grecs, et le courageux Hector renverse deux vaillants héros, Anchiale et Ménesthée, montés sur un même char.

Ajax, fils de Télamon, est ému en les voyant mordre la poussière; il s'avance vers eux, lance un trait brillant et atteint le fils de Pélage, Amphius, qui habitait la ville de Pésos et y possédait des trésors et de vastes champs (la destinée seule voulut qu'il vînt au secours de Priam et des fils de Priam). Ajax traverse le baudrier du Troyen et lui enfonce son javelot dans les entrailles: Amphius, frappé mortellement, tombe avec fracas. Le fils de Télamon accourt aussitôt pour dépouiller Amphius de ses armes; mais les Troyens font pleuvoir sur Ajax une grêle de traits aigus et étincelants qui couvrent tout son bouclier. Ajax, posant alors son pied sur le cadavre du fils de Pélage, arrache sa lance d'airain; mais il ne peut dépouiller de leurs armes les épaules d'Amphius, tant les traits l'assaillent de toutes parts. Ajax, craignant d'être enveloppé par les guerriers troyens, qui, nombreux et vaillants, le pressent de tous côtés, recule; et malgré sa haute stature, sa force et sa noblesse, ses ennemis le repoussent loin d'eux. Ajax est enfin contraint de céder au nombre des défenseurs d'Ilion.

Tandis que ces guerriers se livrent à toutes les fureurs de la guerre, la cruelle destinée pousse le grand et valeureux Tlépolème, fils d'Hercule, contre le divin Sarpédon. Quand le fils et le petit-fils de Jupiter sont en présence, Tlépolème prend le premier la parole et dit :

« Sarpédon, conseiller des Lyciens, qui donc te force à venir trembler ici, mortel inhabile aux travaux de la guerre? Certes ils mentent, ceux qui disent que tu descends de la race de Jupiter, du dieu qui tient l'égide! Sarpédon, tu es bien inférieur aux héros qui, dans les temps passés, naquirent de ce dieu puissant; tu ne ressembles point à mon valeureux père, Hercule au cœur de lion. — Hercule vint en ces lieux pour enlever les coursiers de Laomédon, et, avec six navires montés par un petit nombre de guerriers, il ravagea la ville d'Ilion et rendit ses rues solitaires. Toi,

Sarpédon, tu es un lâche; tes troupes dépérissent, et, quoique tu sois venu de la Lycie, tu ne seras jamais d'un grand secours aux Troyens: non, quand même tu aurais encore plus de vaillance! Mais j'espère que, terrassé par mon bras, tu vas bientôt toucher aux portes des enfers! »

Sarpédon, le chef des Lyciens, lui répond aussitôt :

« Oui, sans doute, Hercule ravagea la ville sacrée d'Ilion par la faute du noble Laomédon, qui ne répondit aux bienfaits de ce divin héros que par des paroles outrageantes, et qui lui refusa les coursiers qu'Hercule venait chercher d'un pays lointain. Mais toi, Tlépolème, tu recevras la mort de ma main; tu seras vaincu par ma lance, et tu me combleras de gloire en donnant ton âme à Pluton! »

A ces mots Tlépolème lève son javelot et le lance; au même instant les traits des deux guerriers partent de leurs mains. Sarpédon atteint son ennemi et lui perce le cou : les ténèbres de la mort enveloppent ses yeux. Mais le javelot rapide de Tlépolème a pénétré jusqu'à l'os dans la cuisse gauche de Sarpédon et y est resté fixé; cependant Jupiter, son père, le préserve de la mort.

Les nobles compagnons de Sarpédon l'emportent loin du combat : le long javelot qu'il traîne après lui le fatigue cruellement. Ses vaillants amis, empressés de le mettre sur un char, ne songent point à extraire de sa cuisse le trait cruel, tant ils sont occupés de le secourir.

De leur côté les Grecs aux belles cnémides enlèvent Tlépolème loin de la mêlée. Le divin Ulysse aperçoit ce héros, et son âme est remplie de fureur : il se demande s'il poursuivra le fils de Jupiter, ou s'il arrachera la vie à de nouveaux Lyciens. Mais il n'était point dans la destinée du magnanime Ulysse d'immoler avec l'airain aigu le vaillant fils de Jupiter; car Minerve tourna aussitôt l'ardeur du roi d'Ithaque contre la foule des guerriers de la Lycie. Ulysse frappe Céranus, Alastor, Chromios, Alcandre, Halios, Noémon et Prytanis; il aurait sans doute immolé un bien plus grand nombre de Troyens si Hector au casque étincelant ne l'eût aperçu. Le fils de Priam, couvert de sa brillante armure d'airain, s'élance aux premiers rangs et répand la terreur

parmi les Grecs. Sarpédon, en voyant approcher Hector, se réjouit, et laisse échapper ces tristes paroles :

« Fils de Priam, ne permets pas que je devienne la proie des Grecs. Viens, viens me secourir ! Je consens que la vie m'abandonne dans votre chère cité, puisque je ne dois plus revoir ma douce patrie, mon épouse bien-aimée et mon faible enfant ! »

Ainsi parle Sarpédon ; mais Hector passe sans lui répondre, tant il brûle de repousser les Grecs et d'arracher la vie à un grand nombre d'entre eux. — Les compagnons du divin Sarpédon le placent sous le hêtre magnifique du dieu qui tient l'égide ; Pélagon, son ami fidèle, arrache de la cuisse du héros le javelot de frêne : la vie semble l'abandonner, et un nuage sombre se répand sur ses yeux... Mais bientôt il reprend ses sens, et le souffle de Borée ranime son esprit défaillant.

Les Grecs, poursuivis par le dieu de la guerre et par Hector, ne prennent point la fuite vers leurs sombres navires ; ils ne s'avancent pas non plus dans la mêlée ; mais ils reculent lentement, car ils savent maintenant que le terrible Mars combat pour les Troyens.

Quel fut le premier et quel fut le dernier de ceux qu'immolèrent Hector, fils de Priam, et le sanglant dieu de la guerre ?

D'abord, le divin Teuthras ; puis Oreste, dompteur de coursiers ; Tréchos d'Étolie, et illustre par les exploits de sa lance ; Œnomaüs, Hélénus, fils d'Œnops, et Oresbius à la ceinture étincelante [1]. (Oresbius portait tous ses soins aux richesses ; il

[1] En traduisant αἰολομίτρης par *ceinture étincelante*, nous nous trouvons d'accord avec l'explication que nous avons donnée plus haut de αἰόλος relativement aux mots κορυθαίολος et αἰολοθώρηξ. Dübner, entraîné par la version de Clarke, se trouve ici en contradiction avec lui-même : car ayant rendu, dans les livres précédents, le mot κορυθαίολος par *galeam-motans*, il ne devait pas dans celui-ci s'écarter de la signification qu'il attribue à αἰόλος, et qui est, selon cet auteur, celle de *mouvement ;* pour rester conséquent avec lui-même, il devait traduire αἰολομίτρης par *mitram-motans* et non par *variâ-mitrâ*. — Quoique cette fois encore nous nous trouvions en opposition avec la traduction de Voss, nous devons pourtant reconnaître que le savant helléniste allemand a tenu compte de l'analogie qui existe entre les mots αἰολοθώρηξ, αἰολομίθρης et κορυθαίολος ; puisqu'il traduit le mot αἰολομίθρης par *rustig im leibgurt* (*alerte dans sa ceinture*). — Les traducteurs français

vivait dans Hyla, ville voisine du lac Céphise : autour de lui demeurait l'opulent peuple de la Béotie.)

Junon aux bras blancs, qui voit du haut des cieux les Grecs expirer dans ce cruel combat, adresse à Minerve ces paroles rapides :

« Fille indomptable du dieu qui tient l'égide, nous aurions vainement promis à Ménélas qu'il retournerait dans sa patrie après avoir détruit la forte ville de Troie, si nous permettions au dieu de la guerre de se livrer à ses fureurs. Songeons donc maintenant à porter secours aux Achéens. »

Elle dit, et Minerve, la déesse aux yeux d'azur, obéit avec joie. La vénérable Junon, fille de Saturne, équipe les coursiers parés de bandelettes d'or. Hébé place aux deux côtés du char des roues arrondies, en airain, et à huit rayons, qui tournent sur un essieu de fer : le cercle[1] des roues est d'un or impérissable ; les bandes extérieures[2] sont en airain, parfaitement jointes et admirables à voir ; les deux moyeux sont ronds et en argent. Le siége[3], formé de deux demi-cercles[4], est attaché par des liens

ne sont pas cette fois plus exacts que de coutume. Madame Dacier substitue un ornement imaginaire à l'armure réelle, et traduit αἰολομίτρης (*ceinture étincelante*) par CASQUE *bizarrement orné ;* Bitaubé amplifie sur madame Dacier, et rend le même passage par CASQUE *coloré ;* Dugas-Montbel se rapproche plus du texte en disant : *« couvert d'une ceinture variée »* Nous devons ajouter que l'erreur dans laquelle sont tombés et madame Dacier et Bitaubé se comprend aisément: ces deux auteurs ayant traduit les poémes d'Homère, non sur le texte grec, mais d'aprés les versions latines, ont rendu littéralement *varia-mitrâ*, mais non pas αἰολομίτρης; car le mot μίτρη, au lieu de signifier un *casque* comme le mot *mitra* des Latins, servait à désigner chez les Grecs une *ceinture de laine recouverte de plaques métalliques et qui protégeait la partie inférieure du corps des combattants.*

[1] Le mot ἴτυς signifie un cercle fait de jantes de bois dans lequel s'emboîtaient les rayons de la roue.

[2] Le texte porte ἐπίσωτρον (*qui est au-dessus de la jante*). Ce mot servait à désigner le cercle dont le tour de la roue était garni.

[3] Les anciens entendaient par δίφρος un *siége* pour deux personnes et garni de deux places, l'une pour le cocher (ἡνίοχος), l'autre pour le guerrier (παραιβάτης). Ces *siéges* étaient ronds, un peu ouverts, et suspendus sur des courroies.

[4] Homère a déjà fait mention du mot ἄντυξ en parlant d'un char ; mais cette fois il est question de deux ἄντυγες, soit parce que ce char était formé de

d'or et d'argent; le timon est aussi d'argent, et à son extrémité la déesse lie un joug superbe où passent des courroies [1] brillantes d'or. Junon, ne respirant que le tumulte des combats, place sous le joug du char les coursiers aux pieds agiles.

Minerve, la fille du puissant Jupiter, retirée dans le palais de son redoutable père, laisse couler à ses pieds le magnifique voile aux vives couleurs qu'elle-même avait tissu de ses belles mains; elle revêt la cuirasse du dieu qui rassemble au loin les nuages; elle s'arme pour les combats meurtriers, source de tant de larmes, et elle jette sur ses épaules la formidable égide que la terreur environne de toutes parts : sur cette égide sont la Discorde, la Force, la Poursuite et la tête effroyable et terrible de la Gorgone, monstre d'un horrible aspect, prodige de Jupiter. Pallas pose sur son front un immense casque d'or orné de quatre aigrettes, un casque qui pourrait protéger les fantassins de cent villes réunies; elle monte sur son char étincelant, saisit la forte lance avec laquelle elle renverse les phalanges des guerriers qui ont excité sa colère. Junon frappe du fouet les coursiers agiles. Aussitôt s'ouvrent avec fracas les portes du ciel confiées aux divines Heures, gardiennes du vaste Olympe : ce sont elles qui avec un épais nuage ouvrent et ferment les portes du céleste séjour. Les déesses font sortir du divin empire leurs chevaux dociles, et bientôt elles trouvent le fils de Saturne assis à l'écart, loin des autres immortels, sur le sommet le plus élevé de l'Olympe. Junon aux blanches épaules excite les coursiers; puis s'adressant au grand Jupiter, elle lui dit :

« Père des hommes et des dieux ! n'es-tu pas indigné des horribles forfaits de Mars, qui vient d'exterminer témérairement et contre toute justice les nombreuses phalanges des guerriers achéens? Je suis profondément affligée de cette sanglante injustice; mais Vénus et Apollon s'en réjouissent en silence : car

deux demi-cercles, soit parce qu'il avait une rampe en haut et une autre en bas.

[1] Le poète dit λέπαδνον (la *courroie du joug* ou la *corde du joug*). Cette *courroie* attachait le joug à l'extrémité antérieure du timon, et servait à diriger les coursiers.

ce sont eux qui ont excité le dieu de la guerre, qui ne connaît et respecte aucune loi! Puissant Jupiter, m'en voudrais-tu si je frappais Mars avec violence et si je le chassais loin du combat? »

Le dieu qui rassemble au loin les nuages lui répond aussitôt :

« Va, Junon; envoie contre Mars la triomphante Minerve, cette déesse qui lui cause de si cruelles douleurs. »

A ces mots, Junon n'hésite plus, elle fouette les coursiers, qui soudain volent avec ardeur entre la terre et le ciel parsemé d'étoiles. — Autant qu'un mortel assis au sommet d'un roc élevé découvre d'espace dans les airs lorsqu'il jette ses regards sur la mer sombre : autant les célestes coursiers aux pas retentissants en franchissent d'un saut. — Dès que les deux déesses sont devant Ilion, sur les rivages où le Simoïs et le Scamandre confondent leurs belles eaux, Junon arrête ses rapides coursiers, les détache du char, les enveloppe d'un épais nuage; et le Simoïs leur donne l'ambroisie pour pâture.

Minerve et Junon, imitant le pas des timides colombes, s'avancent dans la plaine : elles brûlent de secourir les vaillants Achéens. Bientôt elles arrivent à l'endroit où les plus braves des Grecs, semblables à des lions dévorants ou à des sangliers indomptables, sont rassemblés autour du courageux Diomède. Junon, sous les traits du magnanime Stentor, dont la voix retentissante est plus forte que celles de cinquante guerriers réunis, s'arrête en ces lieux et s'écrie :

« Argiens, honte et infamie sur vous, sur vous tous qui êtes lâches quoique vous soyez beaux! Tant que le divin Achille parut dans les combats, les Troyens n'osèrent jamais franchir les portes dardanéennes : ils redoutaient tous la formidable lance de ce héros. Mais maintenant vos ennemis, loin de leurs remparts, vous atteignent jusqu'auprès de vos navires! »

Ces paroles raniment le courage et l'ardeur de chaque guerrier. — Minerve aux yeux d'azur accourt vers Diomède, qui, près de son char, soulageait par la fraîcheur de l'onde la blessure que lui avait faite le trait de Pandarus; la sueur l'accablait sous la large courroie de son bouclier, elle abattait son courage; son bras était harassé de fatigue, et le héros soulevait avec peine la cour-

roie pour étancher son sang noir. Quand la déesse est près du joug des coursiers, elle dit à Diomède :

« Certes, Tydée donna le jour à un fils bien peu semblable à lui! Tydée était, il est vrai, d'une petite taille; mais il était un vaillant guerrier! — Lorsque ton père fut envoyé à Thèbes, par les Grecs, pour porter un message aux nombreux enfants de Cadmus, je ne lui permis pas de combattre, ni de se livrer à sa fougue impétueuse; je voulus au contraire qu'il assistât paisiblement à leurs festins. Mais Tydée, emporté par sa valeur, provoqua les fils de Cadmus, se battit et remporta sur eux une victoire éclatante, tant mon secours lui fut alors propice! — Toi aussi, Diomède, je t'assiste, je te protège, et maintenant je t'exhorte à combattre les Troyens. Mais les travaux multipliés de la guerre ont peut-être brisé tes membres, ou la crainte a sans doute glacé ton courage. Non, Diomède, tu n'es point le fils de Tydée issu du belliqueux Œnéus! »

Le courageux Diomède lui répond en ces termes :

« Déesse, fille de Jupiter qui tient l'égide, je te reconnais et je vais te répondre sans détours. Non, la lassitude et la crainte ne se sont point emparées de mon cœur, et je me rappelle encore les ordres que tu m'as donnés. Tu m'as défendu de lutter avec les dieux; seulement tu m'as dit que si Vénus paraissait dans la lice, je pourrais la blesser en la frappant de ma lance d'airain. Je me suis donc retiré du combat et j'ai ordonné aux Achéens de se réunir en ces lieux, car j'ai vu le terrible dieu de la guerre à la tête de nos ennemis. »

Minerve, la déesse aux yeux d'azur, prend la parole et dit :

« Fils de Tydée, Diomède, ami cher à mon cœur, garde-toi de craindre le dieu Mars et les autres divinités de l'Olympe : je te soutiens et je te protège. Dirige tes coursiers contre le dieu de la guerre; frappe-le de près et cesse de trembler devant cet immortel impétueux et farouche, fléau redoutable, toujours inconstant, devant Mars, enfin, qui me promit naguère, ainsi qu'à Junon, de combattre les Troyens et de porter secours aux Argiens. Maintenant il se trouve au milieu de nos ennemis et ne se souvient plus de ses promesses. »

En parlant ainsi, elle saisit Sthénélus, le fait descendre du char; et Sthénélus saute rapidement à terre. Minerve, brûlant de combattre, se place auprès du noble Diomède : l'essieu de frêne gémit avec violence sous le poids de leurs corps[1], car le char porte une divinité terrible et un vaillant guerrier. Pallas s'empare du fouet, des rênes, et dirige ses fougueux coursiers contre Mars, qui vient de renverser le plus brave des Étoliens, Périphas, d'une taille gigantesque, et fils illustre d'Ochésius. Mars, souillé de sang, arrachait la vie à ce guerrier tandis que Minerve posait sur sa tête le casque de Pluton, afin de n'être point aperçue du dieu de la guerre.

Dès que Mars, le fléau des hommes, voit le noble Diomède, il laisse Périphas à la place où ce héros vient de périr, et marche à la rencontre du vaillant fils de Tydée. Quand ils sont près l'un de l'autre, Mars, impatient d'immoler son ennemi, étend avec rapidité sa lance d'airain au-dessus du joug et des rênes; mais Minerve détourne le coup en saisissant l'arme et en l'écartant du char. Diomède à la voix sonore se précipite à son tour sur le dieu de la guerre et lui lance son javelot d'airain : Minerve dirige le trait dans les flancs tout près de la ceinture; le héros, après avoir déchiré la peau délicate et belle du dieu de la guerre, retire son javelot de la plaie sanglante. Alors le redoutable Mars pousse des cris semblables aux bruyantes clameurs de neuf et

[1] Les auteurs du *Dictionnaire des Homérides* font remarquer, au mot θέος, que les *dieux* d'Homère ont, comme les hommes, un corps avec des veines et du sang, et que ce corps est en tout semblable à celui des hommes : cependant les dieux sont plus grands et supérieurs en force; ils sont immortels et jouissent d'une jeunesse éternelle; ils ne connaissent ni les maladies, ni les autres infirmités humaines; mais ils ne sont pas à l'abri de tous les accidents. Les *dieux*, sans être doués d'une science universelle, surpassent de beaucoup les hommes en intelligence et en connaissances de toute espèce. Sous le rapport moral, ils ne s'élèvent pas au-dessus des hommes; ils ont, comme eux, des appétits et des passions, même des défauts et des faiblesses. Ils gouvernent l'univers, les affaires des mortels, et leur envoient les biens et les maux. Mais souvent l'homme, par sa propre perversité, s'attire des malheurs, et alors il n'en faut accuser ni les dieux ni le destin. Les divinités apparaissent ordinairement aux hommes sous une forme étrangère ou environnées d'une nuée qui les dérobe à tous les regards.

même de dix mille combattants qui se rencontreraient dans une mêlée furieuse. Les Troyens et les Grecs sont saisis d'épouvante, tant est forte et puissante la voix de l'insatiable Mars.

De même qu'apparaît à nos yeux une noire vapeur échappée du sein des nuages au souffle désastreux des vents embrasés du midi : de même apparaît aux yeux du fils de Tydée le farouche Mars s'élevant à travers les nues jusqu'aux vastes régions célestes. Bientôt le dieu de la guerre atteint l'Olympe, séjour des immortels. Il s'assied, triste, affligé, près du fils de Saturne; il lui montre le sang divin qui coule de sa blessure, et, dans sa douleur profonde, il laisse échapper ces paroles :

« Jupiter, n'es-tu pas indigné de voir de semblables forfaits? Certes, les dieux ont toujours souffert de cruelles douleurs en voulant favoriser les faibles humains! Nous sommes tous irrités contre toi, Jupiter, qui as mis au monde cette fille insensée et funeste qui médite sans cesse les plus affreux desseins. Les dieux de l'Olympe t'obéissent et sont soumis à tes ordres; cependant tu n'emploies ni paroles ni châtiment pour retenir Minerve dans de justes limites : bien plus, excitée par toi, père de cette odieuse furie, elle pousse le fier Diomède à s'attaquer aux immortels eux-mêmes! Ce héros a déjà blessé Vénus à la main, et, semblable à une divinité, il s'est précipité sur moi avec fureur. Si mes pieds rapides ne m'eussent point sauvé, j'aurais souffert longtemps au milieu de hideux monceaux de cadavres; ou bien je serais éternellement resté, privé de force, accablé sous les coups de l'airain tranchant! »

Jupiter, le dieu qui rassemble les nuages, lui lance des regards courroucés et lui répond aussitôt :

« Divinité inconstante, ne viens pas ici te plaindre; car de tous les habitants de l'Olympe, c'est toi que je hais le plus! Tu n'aimes que la discorde, la guerre et ses fureurs! Tu as bien le caractère inflexible et indomptable de ta mère, Junon, que j'ai peine à réprimer moi-même par mes paroles! Les maux que tu endures aujourd'hui sont le fruit de ses conseils. Mais je ne veux pas que tu souffres de plus longues douleurs, puisque tu es de ma race et que je suis ton père. Ah! si tu devais le jour à un autre dieu, tu

serais ensevelie depuis long-temps dans des abîmes plus profonds encore que ceux où j'ai précipité les Titans! »

Il dit, et commande à Péon de guérir le dieu de la guerre. Péon applique sur la blessure des remèdes qui dissipent les douleurs et soudain il guérit Mars, qui n'est pas un faible mortel. — De même que le suc du figuier, en troublant la blanche liqueur du lait, l'épaissit sous la main qui l'agite : de même les remèdes de Péon épaississent le sang de la blessure de Mars et guérissent aussitôt le dieu de la guerre. La divine Hébé baigne le corps du fils de Junon; elle le couvre de vêtements magnifiques, et bientôt il s'assied plein de majesté auprès de Jupiter son père.

Junon, reine d'Argos, et Minerve, protectrice d'Alalcomène, retournent dans le palais du grand Jupiter après avoir arrêté le carnage envoyé par Mars le fléau des hommes.





ENTRETIENS D'HECTOR ET D'ANDROMAQUE.



Les Troyens et les Grecs restent seuls livrés à leur propre fureur. Le combat s'étend de toutes parts dans la plaine, et les guerriers se lancent des javelots d'airain entre les rives du Xanthe et du Simoïs.

Le fils de Télamon, Ajax, rempart des Achéens, rompt le premier les phalanges ennemies; il fait briller aux yeux de ses compagnons un rayon d'espoir en immolant un héros illustre parmi les Thraces, le noble et vaillant Acamas, fils d'Eyssore; il perce le cimier du casque ombragé d'une épaisse crinière, et plonge sa lance dans le front d'Acamas : la pointe d'airain s'enfonce dans le crâne du fils d'Eyssore, et les ténèbres de la mort couvrent ses yeux.

Dioméde renverse le descendant de Teuthras, Axyle qui possédait

de grands biens dans la superbe Arisbée et était aimé de tous les hommes: Axyle accueillait sans distinction les étrangers dans sa demeure, située près de la route; mais en ce moment aucun de ses hôtes ne put l'arracher au trépas en s'exposant pour lui! Diomède lui arrache la vie, ainsi qu'au serviteur Calésius, qui conduisait le char d'Axyle, et les corps des deux Troyens tombent dans la poussière.

Euryale tue Drésus et Ophelte; puis il marche à la rencontre d'Ésèpe et de Pédase, que la nymphe Abarbarée conçut jadis de l'irréprochable Bucolion, fils aîné de Laomédon, et que sa mère enfanta secrètement. — Bucolion, en faisant paître ses troupeaux sur la montagne, s'unit d'amour à la jeune Naïade et lui fit partager sa couche. Abarbarée devint enceinte et mit au jour ces deux jumeaux. — Euryale, fils de Mécistée, enlève les forces, la vie à Ésèpe et à Pédase, et il les dépouille de leurs armes.

Le belliqueux Polypétès immole Astyale; Ulysse frappe de sa lance d'airain Pidytès de Percote; Teucer tue le divin Arétaon. Ablère est frappé par le javelot brillant d'Antiloque, fils de Nestor. Agamemnon, roi des hommes, arrache la vie à Élatus, qui, sur les rivages du limpide Satnioïs, habitait la haute Pédase. Phylacus, en fuyant, périt sous les coups du héros Léite, et Eurypyle ravit le jour à Mélanthius.

Adraste est pris vivant par Ménélas à la voix sonore : ses coursiers effrayés, en courant à travers les campagnes, furent arrêtés par les branches d'un tamaris[1]; ils brisèrent le timon du char et s'élancèrent vers la ville, où les autres coursiers fuyaient épouvantés[2]. Adraste tombe près des roues de son

[1] Suivant M. Eyriès, Homère entend par μυρίκη le *tamaris*, petit arbre qui devient fort gros et s'élève, dit-on, à une quinzaine de pieds. Les branches du *tamaris* ont pu, par conséquent, arrêter les chevaux d'Adraste, car il est très-touffu; et Achille a pu appuyer sa lance contre son tronc. On connaît deux espèces de *tamaris* qui croissent dans le voisinage de la mer, et ne redoutent point le contact de l'eau salée. L'espèce connue sous le nom de *tamaris gallica* est la plus grosse; elle devait être très-commune dans les plaines de Troie.

[2] Dugas-Montbel s'est trompé en faisant rapporter οἱ ἄλλοι, non pas aux *coursiers* des Troyens, mais aux *Troyens* eux-mêmes.

char, le front dans la poussière; et Ménélas, armé de sa lance, se tient debout devant lui. Alors Adraste embrasse les genoux du héros et l'implore en ces termes :

« Fils d'Atrée, laisse-moi la vie, et je te donnerai une forte rançon. Mon père possède dans son palais de nombreux trésors, de l'airain, de l'or, du fer difficile à travailler; et il te comblera de dons immenses si jamais il apprend que je respire encore sur les navires des Achéens! »

Ces mots touchent le cœur de Ménélas; il va remettre Adraste entre les mains de ses compagnons pour qu'ils le conduisent dans les vaisseaux achéens, lorsque Agamemnon s'avance en criant :

« Homme faible, ô Ménélas! pourquoi prends-tu tant de soins de nos ennemis? Les Troyens t'ont si bien traité dans ta demeure! Que nul d'entre eux n'échappe donc à la mort, pas même l'enfant porté dans le sein de sa mère! Qu'ils périssent tous sans pitié dans les plaines d'Ilion, et qu'ils soient anéantis pour jamais! »

Par ces justes reproches, Agamemnon change les sentiments de son frère, qui repousse aussitôt le Troyen suppliant. Alors le pasteur des peuples plonge sa lance dans le flanc du malheureux Adraste, qui tombe renversé dans la poussière. Atride appuie son pied sur la poitrine de son ennemi, et arrache l'arme du corps du Troyen. Nestor, s'adressant aux Grecs, leur crie d'une voix forte :

« O mes amis, vaillants Danaëns, serviteurs du dieu Mars, qu'aucun de vous, par avidité, ne reste en arrière pour emporter dans nos vaisseaux de riches dépouilles! Exterminez maintenant tous nos ennemis, et après le combat vous aurez tout le temps de dépouiller dans la plaine les corps des guerriers que vous aurez immolés! »

Ces paroles excitent encore l'ardeur et le courage des Grecs. Alors les Troyens, cédant à leur lâcheté, auraient été forcés par les Achéens de rentrer dans Ilion, si l'un des fils de Priam, Hélénus, le plus habile des augures, ne se fût approché d'Hector et d'Énée, et ne leur eût dit :

« Les exploits des Troyens et Lyciens reposent sur vous deux, qui l'emportez sur tous, et par votre valeur et par votre sagesse.

Restez donc ici pour ranimer le courage de vos guerriers et pour les retenir devant les portes de Troie, afin qu'ils ne donnent pas à nos ennemis la joie de les voir se jeter en fuyant dans les bras de leurs épouses! Quand nous aurons excité l'ardeur de nos phalanges, nous lutterons de pied ferme avec les Danaëns, quoique nous soyons épuisés de fatigue : mais la nécessité le commande. Toi, cher Hector, pars pour la ville d'Ilion; va dire à notre mère qu'elle rassemble les femmes les plus vénérables de Troie, dans le temple de Minerve, au sommet de la citadelle. Ordonne-lui d'ouvrir les portes de la divine demeure, de prendre dans son palais le voile le plus grand, le plus riche, celui qu'elle préfère à tous les autres, et de le déposer sur les genoux de Pallas à la belle chevelure. Dis-lui de promettre à la déesse d'immoler sur ses autels douze génisses d'un an qui n'ont point encore porté le joug, si Minerve veut prendre pitié de notre ville, de nos femmes, de nos jeunes enfants, et repousser loin de nos murs le fils de Tydée, ce guerrier farouche, le plus redoutable des Achéens, ce héros qui porte en tous lieux le désordre et la guerre! Non, jamais Achille, roi des hommes, et issu d'une déesse, ne nous inspira tant d'effroi. Diomède est encore plus furieux que le fils de Pélée, et nul homme ne peut l'égaler en valeur. »

Il dit. Hector, revêtu de ses armes, obéit aux ordres de son frère; il saute de son char, et, brandissant ses longs javelots, il parcourt tous les rangs, excite le courage de ses guerriers, et rallume un terrible combat. Les Troyens se retournent aussitôt et font face aux Achéens, qui reculent et cessent le carnage : ils croient qu'un dieu est descendu de la voûte étoilée des cieux pour porter secours aux Troyens, tant ces guerriers se sont retournés avec audace. Le vaillant Hector s'écrie alors d'une voix retentissante :

« Fiers Troyens, et vous, nos alliés, venus des terres lointaines, agissez en héros et souvenez-vous de votre mâle valeur! Je vais rentrer dans Ilion pour ordonner aux vieillards et aux femmes d'implorer les dieux et de leur promettre des hécatombes sacrées. »

Après avoir prononcé ces paroles, Hector au casque étince-

lant s'éloigne : la peau noirâtre qui borde son bouclier arrondi lui frappe à la fois et le col et le talon [1].

Cependant le fils d'Hippoloque, Glaucus, et le vaillant fils de Tydée, brûlant de combattre, s'avancent au milieu des deux armées; lorsqu'ils sont près l'un de l'autre, Diomède prend la parole et dit au Troyen :

« Brave guerrier, qui es-tu parmi les mortels? Jusqu'à présent je ne t'ai point vu dans les combats qui honorent les hommes. Cependant tu surpasses tous les autres par ton courage, puisque tu viens affronter les coups de ma redoutable lance! Ah! qu'ils sont à plaindre, les pères des guerriers qui s'exposent à ma fureur! Si tu es un immortel descendu des cieux, je ne lutterai point avec toi; car je ne livre jamais de combats aux dieux de l'Olympe. — Le vaillant Lycurgue, fils de Dryas, pour avoir attaqué les divinités célestes, ne vécut pas de longues années : il poursuivit jadis sur le mont sacré de Nysa les nourrices du furieux Bacchus; il les atteignit et leur donna des coups d'aiguillon [2]; alors elles jetèrent toutes à la fois leur thyrse à terre. Bacchus, effrayé, se précipita au fond des ondes, et Thétis le reçut tout tremblant dans son sein, tant les menaces de ce furieux mortel l'avaient rempli d'une terreur profonde! Les dieux dont les jours sont exempts de soucis et de peines s'irritèrent contre Lycurgue. Jupiter le priva de la vue, et il ne vécut pas long-temps; car il était devenu odieux à tous les immortels. — Non, je ne combattrai point les fortunés habitants de l'Olympe. Mais si tu es un des humains qui se nourrissent des doux fruits de la terre,

[1] Il est évident par ce passage, traduit littéralement, que, du temps d'Homère, certains boucliers couvraient entièrement le corps des guerriers troyens ou achéens. L'épithète ἀμφιβρότη (*qui entoure l'homme*) liée au mot ἀσπίς (*bouclier*), que l'on rencontre fréquemment dans l'*Iliade*, justifie pleinement notre opinion.

[2] On entend par βουπλήξ *ce qui sert à frapper les bœufs*. Les auteurs du *Diction aire des Homérides* traduisent θεινόμεναι βουπλῆγι par *frapper à coups d'aiguillon*. Quelques commentateurs entendent par βουπλήξ la *hache dont on frappait les bœufs* ou la *lanière de cuir de bœuf qui servait à les frapper*. Voss traduit ainsi ce passage : *Da der mœrder Lykurgos wild mit dem Stachel sie schlug* (*parce que le meurtier Lycurgue le frappa avec l'aiguillon*).

approche donc, et bientôt tu toucheras aux portes du trépas! »

L'illustre fils d'Hippoloque lui répond aussitôt :

« Magnanime Diomède, pourquoi me demandes-tu quelle est mon origine? La naissance des hommes est comme celle des feuilles. Le vent répand les feuilles sur la terre; mais la forêt féconde en produit de nouvelles, et la saison du printemps revient chaque année : ainsi naissent et s'éteignent les races humaines[1]. Cependant si tu veux savoir mon origine et celle de mes pères que tant de mortels connaissent, écoute-moi donc. — A l'extrémité du pays d'Argos fertile en coursiers est la ville d'Éphyre : c'est là que vivait le fils d'Éole, Sisyphe, le plus fécond en stratagèmes de tous les humains, Sisyphe qui enfanta Glaucus, le père de l'irréprochable Bellérophon. Les dieux accordèrent à Bellérophon la vaillance et la beauté, tant enviées des hommes; mais Prétus trama contre lui de sinistres desseins et le chassa d'Argos, parce qu'il était le plus puissant de tous, et que Jupiter avait soumis les Argiens à son pouvoir. Sa femme, la noble Antée, éprise d'un violent amour pour Bellérophon, voulut s'unir secrètement à ce héros; mais n'ayant pu fléchir son cœur, elle employa l'imposture et dit à son époux :

[1] Dugas-Montbel dit au sujet de ce magnifique passage : « C'est encore là un des traits caractéristiques des poëmes anciens, et l'un des rapports les plus frappants qu'ils aient avec la Bible. Sitôt que les hommes ont eu le moyen de faire connaître leurs pensées, ils s'en sont servis pour exhaler des plaintes; et l'enfance des sociétés est en cela semblable à celle des individus. Tout le discours de Glaucus respire un profond sentiment de douleur. Cette comparaison des feuilles et des plantes à la vie humaine a été exprimée par une foule d'auteurs ; il est inutile de les indiquer ici ; je me contenterai d'en citer deux exemples, l'un tiré de la Bible, l'autre de Quintus Calaber, pour faire sentir la différence qui existe entre une poésie originale et un simple travail de copiste. Dans l'Ecclésiaste, il est dit : *Toute chair se fane comme l'herbe, et comme les feuilles qui croissent sur les arbres verts. Les unes poussent, les autres tombent : telle est cette génération de chair et de sang ; l'une finit, l'autre naît à la vie.* La phrase est encore plus simple que dans Homère. Cependant on y retrouve cette même expression de douleur et de tristesse, qui ne peut être rendue que par une âme pénétrée de ce qu'elle éprouve. Voici maintenant l'imitation de Quintus : *Car les générations des hommes sont semblables aux fleurs des plantes, aux fleurs printanières : les unes meurent, les autres naissent.*

« Meurs, Prétus, ou fais mourir Bellérophon, qui a voulu « malgré moi partager ma couche! »

« A ces mots, le roi fut saisi d'une grande colère; mais il n'immola point le fils de Glaucus, car il craignit de commettre un tel crime. Il envoya Bellérophon dans la Lycie : il lui remit des signes funestes, indices de mort, et qu'il avait tracés sur des tablettes soigneusement pliées [1]; il lui ordonna de les montrer à

[1] Homère dit :

. . . . Πόρεν δ'ὅγε σήματα λυγρὰ,
Γράψας ἐν πίνακι πτυκτῷ θυμοφθόρα πολλά.

Clarke traduit ce passage par :

. . . . Deditque is literas perniciosas,
Scribens in tabellâ complicatâ exitialia multa.

Dübner, sans tenir compte des savants commentaires de Wolf, a suivi la traduction de Clarke, et a rendu, comme l'auteur anglais, γράψας par *scribens*, au lieu de le traduire par *insculpens*. Voss a été très-exact en disant : *Und traurige zeichen gab er ihm, todeswinke gerizt auf gefaltetem tæflein* (*il lui donna des signes funestes, caractères de la mort, sillonnés sur une tablette pliée*). — Du temps d'Homère, γράφω ne signifiait pas *écrire*; mais *rayer*, *entamer*, *sillonner*. Par les mots σήματα λυγρὰ il ne faut pas entendre des *lettres alphabétiques*; mais des *signes hiéroglyphiques*, des *caractères figurés*. Le πίναξ πτυκτὸς était une *tablette pliée en deux*, comme les diptiques, dont l'usage s'est conservé à Rome jusqu'au temps du bas-empire. — Flavien Josèphe soutient en ces termes que l'écriture n'était pas connue du temps d'Homère : « Ce n'est que fort tard que les Grecs commencèrent à connaître la valeur des lettres. Ceux qui veulent qu'on s'en soit servi anciennement, se glorifient de les avoir reçues de Cadmus et des Phéniciens; mais aucun ne pourrait montrer une inscription conservée de cette époque, ni dans les monuments publics, ni dans les monuments sacrés. Il s'est élevé des doutes; on a fait des recherches pour savoir si ceux qui combattirent devant Troie, pendant tant d'années, s'étaient servis de lettres; et ce qui en est résulté de plus positif, c'est qu'ils ont ignoré l'usage des lettres, tel qu'il se pratique maintenant. En un mot, on ne trouve rien chez les Grecs qui prouve que les lettres soient plus anciennes que les poésies d'Homère; or il est clair que ce poète est né long-temps après la guerre de Troie. On dit même qu'il ne confia point ses poésies à l'écriture; mais qu'elles furent conservées de mémoire, et que, dans la suite, on fit un tout de ses chants. » — Madame Dacier, qui n'avait ni lu cet auteur, ni fait aucune recherche sur la signification primitive des mots employés dans les poëmes d'Homère, traduit les deux vers que nous venons de citer par : « Il lui donna pour le roi son beau-père des *lettres bien cachetées!* . . — » Pourquoi pas des *lettres de cachet?*

son beau-père pour que Bellérophon perdît la vie. Le fils de Glaucus partit sous la protection des dieux. Arrivé dans la Lycie, sur les rivages du Xanthe, il fut accueilli avec honneur par le roi, qui lui donna l'hospitalité, et qui, durant neuf jours, lui sacrifia neuf taureaux. Mais quand la divine Aurore eut ramené le dixième jour, le roi de la Lycie interrogea son hôte et lui demanda les tablettes que lui avait données Prétus; puis il lui ordonna d'immoler l'invincible Chimère, qui est issue des dieux et non des mortels : elle avait la tête d'un lion, la queue d'un dragon, le corps d'une chèvre sauvage, et elle vomissait avec bruit des flammes dévorantes. Bellérophon, obéissant aux signes envoyés



par la déesse, extermina cet épouvantable monstre; puis il attaqua les courageux Solimes (depuis il avoua que jamais il n'avait soutenu un si furieux combat); ensuite il marcha contre les Amazones au mâle courage, et remporta sur elles une éclatante victoire.

A son retour le roi lui tendit de nouveaux piéges en choisissant les plus braves d'entre les Lyciens et en les plaçant en embuscade; mais aucun d'eux ne rentra dans ses foyers : l'irréprochable Bellérophon les tua tous. Le roi, reconnaissant alors que ce héros était un descendant des dieux, le retint en Lycie, lui accorda la main de sa fille, lui fit partager les honneurs de la royauté; et les Lyciens lui donnèrent des champs superbes, riches en arbres et en moissons. La noble fille du roi de Lycie enfanta de l'illustre Bellérophon, Isandre, Hippoloque et Laodamie. Le prévoyant Jupiter s'unit à Laodamie, qui donna le jour au divin Sarpédon. Mais lorsque Bellérophon se fut attiré la colère des dieux, il erra solitaire dans les champs d'Aléion, fuyant les traces des hommes et le cœur dévoré de chagrins. Mars, insatiable de carnage, fit périr Isandre tandis qu'il combattait les vaillants Solimes; et Diane, qui tient les rênes d'or, se courrouça contre Laodamie et la perça de ses douces flèches. — Hippoloque fut mon père, et je m'honore d'être son fils; il me fit partir pour Troie en m'ordonnant d'être toujours le plus brave; il me dit de me signaler parmi les plus vaillants guerriers, et de ne point déshonorer la race de mes pères qui furent illustres dans Éphyre et dans la vaste Lycie. Telle est mon origine, tel est le sang dont je me glorifie d'être issu. »

Il dit, et Diomède rempli de joie enfonce sa lance dans la terre; puis il adresse ces douces paroles à Glaucus, pasteur des peuples :

« Glaucus, tes aïeux et les miens furent unis par les saints nœuds de l'hospitalité. — Le divin Œnéus reçut autrefois dans sa demeure l'irréprochable Bellérophon; il le retint chez lui pendant vingt jours, et ils s'offrirent mutuellement les dons précieux de l'amitié. Œnéus lui donna un magnifique baudrier éclatant de pourpre, et Bellérophon lui fit présent d'une double coupe en or que j'ai laissée dans mon palais en venant dans ces campagnes. Je ne me ressouviens plus de mon père Tydée; car j'étais bien jeune lorsqu'il partit pour l'expédition de Thèbes qui fut fatale à tous les Achéens. — Maintenant, Glaucus, je suis pour toi dans Argos un hôte chéri, comme tu le seras pour moi dans la Lycie,

si jamais je dirige mes pas vers ces belles contrées. Évitons que nos lances se rencontrent dans la mêlée : assez d'autres Troyens ou de leurs vaillants alliés mordront la poussière sous mes coups, soit qu'un dieu les conduise devant moi, soit que je les atteigne dans ma course. Toi, Glaucus, tu trouveras parmi les Achéens assez de guerriers que tu pourras vaincre. Mais, maintenant, échangeons nos armes pour que tous apprennent combien nous honorons cette antique hospitalité qui jadis unissait nos pères. »

A ces mots ils sautent de leurs chars, se prennent mutuellement les mains, et se jurent une foi constante. Glaucus, sans doute privé de raison par le fils de Saturne, échange son armure contre celle de Diomède et donne à ce héros des armes d'or du prix d'une hécatombe pour des armes d'airain qui ne valaient que neuf taureaux [1].

Quand Hector est arrivé aux portes de Scée, près du hêtre qui les ombrage, les femmes et les filles des Troyens l'entourent aussitôt et l'interrogent sur le sort de leurs fils, de leurs frères, de leurs amis, de leurs époux. Hector leur ordonne à toutes d'aller implorer les dieux; car plusieurs d'entre elles étaient menacées des plus grands malheurs.

[1] Dugas-Montbel fait à ce sujet les réflexions suivantes : « Quelques commentateurs ont conclu à tort que les Grecs du temps d'Homère avaient réellement une monnaie appelée un *bœuf*. Les mêmes critiques s'appuient ici d'un passage de Plutarque, qui dit que Thésée fit frapper une monnaie à l'image d'un bœuf; mais Plutarque accueillait toutes les traditions sans les discuter. Vraisemblablement la prétendue monnaie de Thésée n'a pas plus de réalité que le manuscrit d'Homère, copié par Lycurgue chez les descendants de Cléophile. Ce qu'il y a de certain, c'est que, du temps d'Homère, on avait recours aux échanges pour se procurer les objets les plus habituellement nécessaires à la vie, comme on le voit à la fin du livre VII de l'*Iliade* : donc la monnaie n'existait pas; car jamais on n'a recours à des moyens longs, difficiles, incertains, quand on en possède un prompt, facile et sûr. Chaque fois qu'il s'agit ou de racheter un prisonnier ou de conclure un traité, on pèse des masses d'or, d'argent, de fer; mais on ne voit nulle part que ces différents métaux soient frappés à un coin qui leur donne une garantie publique. Maintenant, s'il faut des autorités à opposer à celle de Plutarque, je n'en manquerai pas : les Petites Scholies, Apollonius, l'auteur du Lexique, Pausanias, Eustathe, tous sont d'accord pour dire que la monnaie est d'une invention plus rapprochée, et que l'usage ancien était un commerce d'échange. »

Le héros se rend dans la superbe demeure de Priam entourée de portiques riches, superbes et polis : là se trouvent cinquante appartements rapprochés entre eux et dont les murailles sont revêtues d'un marbre éclatant ; là reposent les fils de Priam auprès de leurs épouses légitimes. En face de ces cinquante chambres et dans l'intérieur de la cour sont douze autres appartements (mais destinés aux filles) contigus entre eux, situés sous le même toit et revêtus de marbre brillant ; là reposent les gendres de Priam auprès de leurs pudiques épouses. C'est en ces lieux qu'Hector aperçoit sa tendre mère, qui se rendait à l'appartement de Laodice, la plus belle de ses filles. Soudain elle prend le héros par la main et lui parle en ces termes :

« Mon fils, pourquoi quittes-tu les terribles combats et viens-tu dans ce palais? Est-ce que les exécrables fils des Achéens se pressent autour de la ville? Obéis-tu aux désirs de ton cœur et viens-tu ici pour élever, du haut de la citadelle, tes mains vers Jupiter? Attends donc que je t'apporte du vin plus doux que le miel, pour que tu fasses des libations à tous les dieux, et que tu ranimes ton courage ; car le vin donne une vigueur nouvelle à l'homme épuisé de fatigues qui, comme toi, mon fils, a combattu pour ses frères et pour ses compagnons. »

Hector au casque étincelant lui répond aussitôt :

« O ma vénérable mère! ne m'apporte pas de ce vin qui réjouit le cœur des mortels, de peur que tu ne m'affaiblisses et que je ne perde ma force et mon courage. Je crains d'offrir des libations au roi de l'Olympe avec des mains impures : l'homme souillé de poussière et de sang ne doit point implorer le fils de Saturne, Jupiter, qui rassemble au loin les nuées ténébreuses. Toi, ma mère, après avoir réuni les femmes les plus vénérables d'Ilion, rends-toi avec les victimes dans le temple de la triomphante Minerve; dépose sur les genoux de la déesse à la belle chevelure le voile le plus grand, le plus beau, celui que tu préfères à tous les autres; promets à Pallas d'immoler dans son temple onze génisses d'un an qui n'ont point encore porté le joug, si Minerve veut prendre pitié de notre ville, de nos femmes, de nos jeunes enfants, et repousser loin de nos murs le fils de Tydée, ce guer-

rier farouche, le plus redoutable des Achéens, et qui porte en tous lieux le désordre et la guerre. » Rends-toi donc, ô ma mère, au temple de la triomphante Minerve. Moi, je vais joindre Pâris; je l'appellerai au combat, si toutefois il daigne écouter ma voix. — Ah! pourquoi la terre ne s'est-elle pas entr'ouverte sous ses pas avant que le roi de l'Olympe ne l'eût nourri pour être la ruine des Troyens, du magnanime Priam et des fils de Priam! Si je voyais Pâris descendre dans les sombres demeures de Pluton, je crois que mon âme n'éprouverait plus aucune peine, aucune douleur! »

A ces mots Hécube se rend à son palais et ordonne à ses suivantes de réunir les femmes les plus vénérables d'Ilion; puis elle entre dans la chambre parfumée où étaient renfermés de magnifiques voiles brodés avec art par des femmes sidoniennes que le beau Pâris amena de Sidon[1] lorsque, traversant le vaste Océan, il enlevait Hélène, fille d'un glorieux père. Hécube prend le voile qu'elle doit déposer sur les genoux de la déesse : ce voile était entre tous le plus grand, le plus beau, le plus riche en couleurs; il brillait comme une étincelante étoile, et il était placé au-dessous de tous les autres voiles. La reine s'éloigne du palais, suivie de ses vénérables femmes.

Quand elles sont arrivées au temple de Minerve, sur le sommet de la citadelle, la belle Théano, fille de Cissée, et femme du vaillant Anténor, leur ouvre les portes du sanctuaire : les Troyens l'avaient établie prêtresse de Minerve. Alors les femmes poussent des cris de détresse et élèvent leurs mains vers la divine

[1] Les habitants de la Phénicie, dont Sidon était la capitale, jouissaient dans l'antiquité d'une haute réputation pour les différents objets de luxe; ils fabriquaient les tissus de toute espèce, les voiles, les tapis, les tuniques, les vases, les coupes, etc., etc. Nous voyons au livre IV de l'*Odyssée* que, de tous les présents qu'avait reçus Ménélas, celui qu'il estimait le plus était une coupe que lui avait donnée Phédime, roi des Sidoniens. Au livre XXIII de l'*Iliade*, Achille donne une urne d'argent, travaillée par les Sidoniens, et qui l'emportait de beaucoup sur tous les ouvrages de ce genre. Dans le livre III des *Rois*, on nous apprend que Salomon fit venir de Tyr un ouvrier habile, nommé Hiram, pour exécuter tous les ornements en bronze qui se trouvaient dans le fameux temple de Jérusalem.

Pallas. Théano prend le voile, le dépose sur les genoux de



Minerve à la belle chevelure, et implore en ces termes la fille du puissant Jupiter :

« Vénérable déesse, protectrice des villes, toi la plus auguste des divinités de l'Olympe, brise la lance de Diomède, et fais que ce héros tombe lui-même, le front dans la poussière, devant les portes de Scée! O Minerve, si tu prends pitié d'Ilion, des épouses troyennes, et de nos faibles enfants, nous t'immolerons douze génisses d'un an qui n'ont point encore porté le joug ! »

C'est ainsi qu'elle prie; mais Pallas refuse d'exaucer ses vœux. —Tandis que les Troyennes implorent la fille du grand Jupiter, Hector se rend au palais superbe que Pâris éleva lui-même, aidé par les plus habiles ouvriers des fertiles plaines d'Ilion : ils construisirent au sommet de la citadelle, et non loin des demeures de Priam et d'Hector, une cour spacieuse, des salles pour les hommes et la chambre nuptiale. Hector, chéri de Jupiter, arrive en ces

lieux, tenant dans sa main une lance de onze coudées, dont la pointe d'airain, entourée d'un cercle d'or, jetait de toutes parts une vive lumière. Il trouve Pâris dans la chambre nuptiale, s'occupant à préparer ses armes : il polissait son bouclier, sa cuirasse et son arc recourbé, tandis qu'Hélène, assise au milieu de ses femmes, dirigeait leurs travaux. Hector, en apercevant son frère, lui adresse ces reproches amers :

« Certes, il n'est pas convenable que tu nourrisses tant de colère dans ton âme ! Le peuple périt en combattant dans la plaine, autour des remparts, et pourtant c'est à cause de toi que la guerre et ses fureurs environnent Ilion ! Pâris, n'accablerais-tu pas de tes reproches celui que tu verrais s'éloigner des batailles meurtrières ? Eh bien ! suis-moi donc, avant que notre ville ne devienne la proie des flammes dévorantes ! »

Pâris lui répond aussitôt :

« Hector, tes reproches sont justes ; je les ai mérités ; aussi je vais te répondre. Écoute-moi donc attentivement. Ce n'est point par haine contre les Troyens que je reste enfermé dans mon palais : c'est pour me livrer à ma douleur. Maintenant, Hélène, mon épouse chérie, vient par ses douces paroles de m'exciter à voler au combat. Je pense que ce parti est le meilleur ; car, dans les batailles des hommes, la victoire est souvent inconstante. Hector, attends donc que je me sois revêtu de mes armes ; ou bien pars, je suivrai tes pas et je ne tarderai point à te joindre. »

Il dit, et Hector ne lui répond pas. Alors Hélène lui adresse ces paroles :

« Hector, frère de l'impudente femme qui vous a causé des maux sans nombre et dont l'aspect glace d'épouvante, Hector, plût aux dieux que le jour où ma mère m'enfanta une funeste tempête m'eût enlevée d'entre ses bras pour me transporter sur une montagne déserte ou pour me précipiter dans les flots de la mer retentissante ! Alors le vaste abîme m'eût engloutie avant l'accomplissement de tous ces malheurs ! Puisque les dieux nous ont réservé tant d'infortunes, que ne suis-je du moins l'épouse d'un héros plus vaillant, d'un guerrier qui puisse sentir les reproches et les outrages des hommes ! Mais Pâris est et sera toujours un guerrier

sans force, sans courage, et bientôt il recueillera le fruit de sa lâche conduite. — Approche, Hector, repose-toi sur ce siége, ô mon frère, toi qui depuis long-temps supportes des fatigues à cause de moi, malheureuse femme, et à cause de l'égarement fatal du frivole Pâris ! Jupiter nous a réservé à tous deux une triste destinée, et notre infamie sera éternellement célébrée par les races futures ! »

Hector au casque étincelant prend la parole et dit :

« Hélène, ne m'ordonne pas de m'asseoir : je ne puis t'obéir. Mon seul désir est de défendre les Troyens, qui regrettent en ce moment mon absence. Mais toi, Hélène, ranime le courage de Pâris pour qu'il se hâte et me rejoigne avant que j'aie quitté les remparts d'Ilion. Je rentre dans mon palais pour voir mon épouse chérie, mon jeune enfant et mes serviteurs ; car j'ignore si je pourrai retourner encore une fois près d'eux, ou si les dieux ne me feront pas succomber sous les coups des Achéens. »

Hector s'éloigne après avoir prononcé ces paroles et se rend à son palais ; il n'y trouve point son épouse Andromaque : elle était allée avec son enfant et une de ses suivantes pleurer et gémir au sommet de la tour. Hector s'arrête sur le seuil de la demeure, et, s'adressant aux suivantes de son épouse, il leur dit :

« Femmes, répondez-moi sincèrement ; la belle Andromaque est-elle allée dans le palais d'une de mes sœurs ou chez l'épouse d'un de mes frères ? S'est-elle rendue au temple de Minerve pour implorer, avec les autres Troyennes, la terrible déesse à la belle chevelure ? »

Le fidèle intendante du palais lui répond en ces termes :

« Puisque vous me l'ordonnez, ô mon maître, je vous parlerai sincèrement. Andromaque n'est point dans la demeure d'une de vos sœurs, ni chez l'épouse d'un de vos frères, ni au temple de Minerve où les autres Troyennes apaisent, par leurs prières, la terrible déesse à la belle chevelure. Andromaque s'est rendue sur la haute tour d'Ilion, dès qu'elle a appris la détresse des Troyens et la victoire remportée par les Grecs. Soudain elle a couru vers nos remparts comme une femme égarée, et elle était suivie par la nourrice qui portait votre jeune enfant. »

Hector, après avoir entendu ces paroles, sort du palais; il prend le même chemin qu'avait pris Andromaque, et traverse les superbes rues d'Ilion. Bientôt il arrive aux portes de Scée; car ces portes conduisaient dans la plaine. En ce moment se présente à Hector sa noble épouse[1] Andromaque, fille du magnanime Éétion, qui jadis résidait à Thèbes, dans la contrée d'Hypoplacie, au pied du mont Placion, ombragé de forêts, et qui régnait sur les peuples de la Cilicie : la fille d'Éétion fut unie au vaillant Hector à l'armure d'airain. Quand Andromaque se présente à son époux, une seule femme l'accompagne, portant sur son sein leur jeune fils : cet unique rejeton d'Hector était aussi beau que les astres qui brillent au ciel; son père le nommait Scamandrius, mais tous les Troyens l'appelaient Astyanax, roi de la ville, parce qu'Hector seul protégeait la cité d'Ilion. En apercevant son fils, le vaillant héros sourit en silence. Andromaque s'approche de son époux en versant des larmes; elle lui prend la main et lui parle en ces termes :

« Infortuné, ton courage finira par te perdre! Tu n'as donc pas pitié de ce jeune enfant, ni de moi, malheureuse femme, qui serai bientôt veuve? Sans doute les Achéens t'arracheront la vie en se précipitant sur toi! Hector, si je devais te perdre, il vaudrait mieux pour moi que je descendisse dans les profondeurs de la terre; car, lorsque tu auras cessé de vivre, rien ne pourra me consoler, et il ne me restera plus que la douleur! J'ai perdu mon père et ma vénérable mère : — le divin Achille tua mon père et ravagea la populeuse ville des Ciliciens, Thèbes aux portes élevées; Achille, retenu par une pieuse crainte, n'osa point dépouiller mon père de son armure; il brûla son corps avec ses belles armes, et il lui éleva une tombe qu'entourèrent d'ormeaux les nymphes des montagnes, filles du redoutable Jupiter. J'avais aussi sept frères; mais ils descendirent le même jour dans les sombres demeures : ils furent tous exterminés par l'impé-

[1] Nous avons traduit ἄλοχος πολύδωρος (*épouse bien dotée*) par *noble épouse*, attendu que toutes les *nobles filles* des Troyens ou des Grecs recevaient en se mariant de *magnifiques présents*, ou pour mieux dire de *riches dots*.

tueux Achille tandis qu'ils faisaient paître dans les campagnes leurs



bœufs à la marche pénible et leurs blanches brebis. Ma mère, qui régnait au pied du mont Placion ombragé de forêts, fut conduite par Achille sur ce rivage avec toutes ses richesses ; et le héros ne lui rendit la liberté qu'après avoir reçu d'elle une forte rançon. Mais lorsqu'elle fut rentrée dans le palais de son époux, elle périt, frappée par les flèches de Diane. — Hector, tu es tout pour moi, père et frères puisque tu es mon jeune époux ! Prends donc pitié de moi, et reste au sommet de cette tour, si tu ne veux point rendre ton épouse veuve et ton enfant orphelin ! Place tes soldats sur la colline des Figuiers[1] : c'est là que la ville est

[1] Les commentateurs ne sont pas d'accord sur la signification du mot ἐρίνεος ; les versions latines le traduisent par *caprificus ;* le *Dictionnaire des Homérides*, après l'avoir expliqué par *figuier sauvage*, ajoute : « C'est aussi

accessible à l'ennemi et que nos remparts peuvent être aisément franchis. Les plus braves des Achéens, les deux Ajax, l'illustre Idoménée, les Atrides et le vaillant fils de Tydée, ont déjà tenté trois fois d'escalader ces murs, soit par les conseils de quelques devins, soit qu'ils y aient été poussés par leur propre courage. »

Hector lui répond aussitôt :

« Andromaque, je partage toutes tes craintes; mais j'honore trop les défenseurs d'Ilion et les Troyennes au long voile pour abandonner, comme un lâche, les combats meurtriers. Mon courage me défend de fuir devant nos ennemis. J'ai appris à être brave, à combattre aux premiers rangs des Troyens et à soutenir vaillamment la gloire de mon père et la mienne. — Je le sens au fond de mon âme, un jour viendra où périront à la fois et la ville sacrée de Troie, et Priam et le peuple courageux du vaillant Priam! Mais ni les malheurs réservés aux Troyens et à Hécube elle-même, ni la mort du roi et de mes frères, qui, braves et nombreux, tomberont dans la poussière, domptés par des bras ennemis, ne m'affligent autant que cette affreuse pensée, qu'un jour un Grec t'entraînera tout en pleurs dans sa patrie après t'avoir ravi la liberté; que dans Argos tu tisseras la toile sous les ordres d'une femme étrangère, et que, contrainte par la dure nécessité, tu porteras malgré toi l'eau des fontaines de Messéide ou d'Hypérée! Alors, en voyant couler tes larmes, on dira : — Voici l'épouse d'Hector, de ce vaillant héros qui l'emportait sur tous les Troyens lorsqu'ils combattaient autour des murailles d'Ilion! — C'est ainsi qu'on parlera. Ces mots réveilleront ta douleur et te feront regretter de n'avoir plus ton époux près de toi pour briser les liens de la servitude! Mais que des monceaux de terre couvrent mon corps inanimé avant que j'entende les cris

dans l'Iliade le nom d'une certaine contrée voisine de Troie ; la *colline des Figuiers* selon Wolf, dont la conjecture est sans doute fondée sur l'épithète ἠνεμόεις (*exposé aux vents*) du vers 143 du livre XIII de l'Iliade. » D'après Strabon, on doit entendre par ἐρίνεος un plan pierreux, planté de figuiers, par où les ennemis pénétrèrent la première fois dans la ville. M. le comte de Choiseul, dans son *Voyage en Grèce*, dit que, près de *Bounar-Bachi*, village où quelques voyageurs supposent qu'était l'ancienne Troie, il existe un lieu nommé *Indjirli-Dag*, c'est-à-dire la *montagne des Figuiers*.

et les gémissements de mon épouse réduite à l'esclavage! »

L'illustre Hector, après avoir prononcé ces paroles, tend ses bras vers son fils ; mais à la vue de son père, l'enfant, effrayé par le vif éclat de l'airain et par la crinière qui flottait d'une manière menaçante sur le sommet du casque, se jette en criant sur le sein de sa nourrice. Le père et la mère se mettent à sourire. Aussitôt Hector ôte le casque brillant qui couvrait sa tête et le dépose à ses pieds; puis il embrasse son fils chéri, le balance dans ses bras, et il implore en ces termes Jupiter et les autres dieux :

« Jupiter, et vous tous, dieux immortels, faites que mon enfant soit, ainsi que moi, illustre parmi les Troyens! Rendez-le fort et courageux pour qu'il règne et commande dans Ilion, afin qu'un jour chacun s'écrie en le voyant revenir du combat : — Il est encore plus brave que son père! — Faites qu'il paraisse chargé des dépouilles sanglantes de l'ennemi qu'il aura tué, pour que le cœur de sa mère en tressaille de joie! »

Il dit, et remet son enfant dans les bras de son épouse chérie, qui le presse contre son sein [1] avec un sourire mêlé de larmes. Le héros, vivement ému, la caresse de la main et lui adresse ces paroles :

« Infortunée, ne t'abandonne point à l'excès de ta douleur! Nul ne pourra me faire descendre dans la tombe avant l'heure fatale : les mortels, qu'ils soient illustres ou obscurs, ne peuvent échapper à la destinée dès que leurs yeux se sont ouverts à la lumière [2]. Andromaque, rentre dans ta demeure, reprends

[1] Le texte porte κηώδεϊ κόλπῳ (*sur son sein parfumé*), que les versions latines rendent par *fragranti sinu*. Voss dit : *An ihren duftenden busen* (*sur son sein exhalant des parfums*). Nos lecteurs comprendront facilement que les convenances de notre langue s'opposent à ce que nous rendions cette épithète du poète.

[2] Voici ce que dit Homère :

Μοῖραν δ'οὔτινά φημι πεφυγμένον ἔμμεναι ἀνδρῶν,
Οὐ κακὸν, οὐδὲ μὲν ἐσθλὸν, ἐπὴν τὰ πρῶτα γένηται.

Dübner traduit ce passage par :

Fatum vero, neminem arbitror, qui effugerit esse hominum,
Neque ignavum, nec-vero fortem, quum primum natus fuerit.

Dans la traduction que nous donnons plus haut de ces deux vers, nous

tes travaux accoutumés, la toile et le fuseau, et ordonne à tes femmes de se mettre à l'ouvrage. Les soins de la guerre doivent nous occuper seuls, nous autres hommes, et moi plus encore que tous les guerriers qui sont nés dans Ilion. »

Hector reprend son casque ombragé d'une épaisse crinière. Andromaque, son épouse chérie, s'achemine vers sa demeure, et souvent elle retourne la tête en versant d'abondantes larmes. Quand elle est entrée dans le palais du noble Hector, l'exterminateur des phalanges ennemies, elle y trouve ses suivantes et réveille dans leur cœur la tristesse et le deuil. Hector, vivant encore, est pleuré dans son palais; car on n'espère plus qu'il reviendra du combat ni qu'il pourra échapper aux coups des vaillants Achéens.

Cependant Pâris ne reste point dans sa demeure. Lorsqu'il s'est revêtu de son armure éclatante il traverse rapidement la ville. — Tel qu'un coursier superbe, après avoir été retenu long-temps à la crèche, rompt ses liens, frappe du pied la terre et court dans les campagnes pour se baigner dans le courant d'un beau fleuve; fier dans ses allures, la tête levée, les épaules ombragées de ses crins ondoyants, plein de confiance en sa force, en sa beauté, il vole aux pâturages qui lui sont chers et où paissent de jeunes cavales : tel le fils de Priam, semblable à l'astre du jour, et couvert d'une armure brillante, descend rapidement des hauteurs de Pergame, et s'avance dans la plaine en poussant des cris d'allégresse. Bientôt il rencontre son frère Hector prêt à quitter l'endroit où il s'était entretenu avec Andromaque. Pâris prend aussitôt la parole et dit :

« Mon frère chéri, je t'ai retenu trop long-temps en ces lieux.

nous sommes écarté de la version de Dübner, en rendant κακὸς et ἐσθλὸς par *obscur* et *illustre*. Dans les temps héroïques, l'idée de *basse naissance* impliquait celle de *lâcheté*, et réciproquement la *noble origine* était inséparable de la *valeur*. Nous avons pour nous Voss, qui rend ce passage par :

Doch dem Verhængnis entrann wohl nie der sterblichen einer,
Edel oder geringe, nachdem er einmal gezeugt ward.

« Cependant aucun mortel, *illustre ou obscur*, n'a jamais échappé au destin, dès qu'il a vu le jour. »

je ne suis point venu aussi promptement que tu me l'avais ordonné. »

Hector lui répond en ces termes :

« Aucun guerrier, s'il est juste, ne pourra blâmer ta valeur, car tu es plein de courage; mais parfois tu t'abandonnes volontairement à la mollesse, et tu ne veux point combattre. Je ressens toujours au fond de mon cœur de vives douleurs lorsque j'entends les reproches que t'adressent les Troyens, qui souffrent tant de maux à cause de toi! Allons, Pâris, volons au combat. J'espère que tout sera réparé le jour où, après avoir repoussé loin des plaines d'Ilion les Achéens aux belles cnémides, Jupiter nous permettra d'offrir dans nos demeures la coupe de la liberté [1] aux éternels habitants de l'Olympe. »

[1] Ἐλεύθερος κρητήρ (*la coupe de la liberté*), c'est-à-dire la coupe qui se vidait pour célébrer la liberté reconquise.





COMBAT D'HECTOR ET D'AJAX.



L'ILLUSTRE Hector se hâte de franchir les portes de la ville : son frère Pâris marche à ses côtés, et tous deux ne respirent que la guerre et les combats. — De même que des nautoniers reçoivent avec joie un vent favorable envoyé par une divinité céleste quand leurs efforts se sont consumés à fendre long-temps la mer de leurs rames polies, et que leurs membres sont accablés de fatigues : de même Hector et son frère sont reçus par les Troyens, impatients de les revoir.

Pâris immole d'abord Ménesthius, habitant d'Arna, Ménesthius qu'engendrèrent Aréithoüs à la lourde massue et Philoméduse aux beaux yeux. Hector enfonce sa lance dans la gorge d'Éionée, près des bords du casque d'airain, et ravit le jour à ce héros. Dans ce terrible combat, Glaucus, fils d'Hippoloque et chef des guerriers de la Lycie, plonge son javelot dans l'épaule du fils de

Dexius, Iphinoüs, au moment où il s'élançait sur son char rapide. Le fils de Dexius tombe renversé dans la poussière, et ses forces l'abandonnent.

Cependant Minerve, la déesse aux yeux d'azur, voyant les Achéens périr dans ces sanglantes mêlées, descend des sommets de l'Olympe et dirige son vol vers les murs sacrés d'Ilion. Apollon, qui l'aperçoit du haut de Pergame, accourt au-devant d'elle; car il désire que les Troyens soient vainqueurs. Les deux divinités se rencontrent près du hêtre magnifique. Alors le divin Apollon prend la parole et dit à Minerve :

« Fille du puissant Jupiter, pourquoi te précipiter de l'Olympe avec cette nouvelle ardeur? Quel grand dessein agite ton âme? Est-ce pour faire pencher en faveur des Danaens la victoire inconstante[1]? Minerve, tu n'as jamais eu pitié des Troyens expirants!

[1] Homère dit :

> Ἦ ἵνα δὴ Δαναοῖσι μάχης ἑτεραλκέα νίκην
> Δῷς;

Pour bien comprendre ce passage, il faut connaître la véritable signification du mot ἑτεραλκής, qui a été expliqué de différentes manières par les commentateurs français et allemands : selon les auteurs du *Dictionnaire des Homérides*, il veut dire *décisif;* selon Kœppen, *indécis, chancelant* et selon Voss, *umwechselnder Sieg* (*victoire alternative*). — Le mot ἑτεραλκής est composé de ἀλκὴ et ἕτερος, et il signifie littéralement *qui donne la force* ou *la puissance à l'un ou à l'autre des deux partis*, et non pas *à l'un des deux partis seulement*. Dans le premier cas, ce mot, joint à νικὴ (*victoire*), veut dire *une victoire qui donne la force à l'un ou à l'autre des deux partis* ou *victoire alternative*. Dans le second cas, ἑτεραλκὴς νικὴ signifient *victoire décisive;* et alors il faut traduire ce passage de cette manière : « *Est-ce pour accorder aux Danaens la victoire* DÉCISIVE *dans la bataille?* — Les auteurs du *Dictionnaire des Homérides*, en expliquant ἑτεραλκὴς par *décisif*, ont adopté sans doute la signification que donne de ce mot le dictionnaire de Tobias Damm, revu par Dunkan et Rost (*J. M. Dunkanii novum lexicon ex Ch. T. Damii lexico, emendavit et auxit Rost*, *ed.* 1838). « Ἑτεραλκής, y est-il dit, signifie : qui seconde l'autre parti, le défend et le rend plus fort (*qui alteri parti adest, eamque defendit, robustioremque eam facit*). » Cette version est fondée sur ce passage de l'*Iliade* (O, 738) ἑτεραλκέα δῆμον ἔχοντες, que ce dictionnaire traduit par : « Nous, ayant un autre peuple qui ajoute à notre force et à notre défense (*nos habentes populum addentem nobis robur et defensionem*). » — Nous pensons que l'analogie qu'on veut établir entre ces deux passages, n'est point fondée; et nous

Cependant si tu veux m'écouter (et ce sera le parti le plus sage), nous suspendrons le carnage et la guerre. Les deux peuples renouvelleront ensuite le combat jusqu'à l'entière destruction des remparts de Troie, puisque tu désires si vivement, ô déesse, de renverser les murs de cette ville! »

Minerve aux yeux d'azur lui répond aussitôt :

« Apollon, qu'il en soit ainsi. J'avais cette pensée lorsque je descendis de l'Olympe pour me rendre au milieu des Grecs et des Troyens. Mais dis-moi comment tu pourras faire cesser les luttes de ces guerriers. »

Apollon, fils de Jupiter, réplique en ces termes :

« Excitons le courage d'Hector, dompteur de coursiers, pour qu'il provoque l'un des Danaëns à se mesurer seul avec lui dans le champ de bataille. Si les Grecs aux cnémides d'airain approuvent ce projet, ils encourageront un de leurs guerriers et l'engageront à combattre le divin Hector. »

Il dit, et Minerve, la déesse aux yeux d'azur, ne s'oppose pas à ce dessein. — Hélénus, fils chéri de Priam, sachant au fond de son cœur les pensées de ces deux divinités, s'approche d'Hector et lui parle en ces termes :

« Fils de Priam, Hector, semblable aux dieux par la prudence, voudrais-tu obéir à ton frère? Fais cesser le combat parmi les Troyens et les Grecs; puis va toi-même provoquer le plus vaillant des Achéens à se mesurer seul avec toi dans le champ de bataille : tu ne dois pas encore mourir et atteindre le terme fatal. Ainsi me l'ont dit les dieux immortels. »

A ces paroles, Hector, joyeux, s'avance entre les deux armées et, saisissant sa lance par le milieu, il contient les phalanges troyennes, qui toutes s'arrêtent au même instant. Agamemnon, de son côté, contient aussi les phalanges des Achéens aux belles cnémides. Minerve et Apollon se placent comme deux vautours sur le hêtre majestueux de Jupiter, et contemplent avec joie ces guerriers dont les épais bataillons, hérissés de boucliers, de cas-

renvoyons nos lecteurs au livre XV de l'*Iliade* pour l'explication des mots ἑτεραλκέα δῆμον ἔχοντες.

ques et de lances, sont maintenant silencieux et calmes. — Comme le souffle naissant du zéphyr agite en frémissant l'humide surface des ondes qui s'obscurcissent à son approche : ainsi paraissent dans la plaine les rangs des Grecs et des Troyens. Alors Hector s'écrie au milieu des deux armées :

« Écoutez-moi, Troyens, et vous, Grecs aux belles cnémides. Le puissant fils de Saturne, Jupiter, assis au sommet de l'Olympe, n'a point voulu que nos traités d'alliance fussent respectés; il réserve encore aux deux peuples des malheurs qui ne finiront que lorsque vous aurez détruit les remparts de Troie, ou que vous serez vaincus vous-mêmes près de vos navires qui sillonnent l'immense étendue des mers! Comme les plus vaillants héros de la Grèce sont parmi vous, qu'il sorte donc des rangs, celui qui désire me combattre et se mesurer seul à seul avec l'intrépide Hector ! Que Jupiter entende ma voix et soit témoin de mes serments: Si l'un de vous, ô Achéens, me ravit le jour en me frappant de sa lance, qu'il me dépouille de mes armes et les porte vers ses creux navires; mais qu'il rende mon corps à ma patrie, afin que les Troyens et leurs épouses m'accordent les honneurs du bûcher ! Mais si j'immole mon ennemi, si le divin Phœbus m'accorde cette gloire, je m'emparerai de ses armes, je les porterai dans la ville sacrée de Troie et je les suspendrai dans le temple d'Apollon ; je renverrai son corps vers les vaisseaux achéens, pour que les Grecs à la belle chevelure l'ensevelissent, lui élèvent une tombe sur les rives du vaste Hellespont, et que, dans les générations futures, un voyageur, traversant sur son navire le sombre Océan, puisse se dire : — « Voilà le tombeau d'un guerrier mort depuis long-temps, d'un héros qui, malgré sa valeur, fut vaincu par l'intrépide Hector! » — C'est ainsi qu'on parlera, et ma gloire ne périra jamais. »

A ces mots, tous les Grecs gardent un morne silence : ils craignent de refuser le combat, et cependant ils n'osent l'accepter. Ménélas se lève, adresse aux Grecs des reproches amers, et s'écrie en gémissant :

« O vous qui ne savez que faire des menaces, vous êtes des Achéennes et non des Achéens! Quel opprobre, quelle honte

pour nous, si parmi les Grecs nul n'ose lutter avec Hector! Ah! puissiez-vous être tous réduits en poussière et en eau [1], vous, lâches guerriers, qui maintenant restez immobiles! Eh bien! moi seul je m'armerai pour me mesurer avec lui; car la destinée des combats repose dans le sein des dieux immortels! »

Il dit, et se revêt d'une magnifique armure. — Alors, ô Ménélas, ta vie aurait appartenu au vaillant Hector (car il était plus fort que toi), si les chefs des Achéens ne s'étaient pas soulevés pour te retenir! — Le puissant Agamemnon l'arrête en le prenant par le bras et lui dit :

« Ménélas, enfant chéri de Jupiter, tu parles comme un insensé. Cette folle témérité ne te convient pas. Contiens ton courage, quoi qu'il t'en coûte, et ne va pas, dans ta rivale ardeur [2], te mesurer avec un héros qui t'est bien supérieur en forces, avec Hector, fils de Priam, que redoutent tous les guerriers! Achille lui-même, dans les combats qui ennoblissent les hommes, ne le rencontre qu'en frémissant, et lui, cependant, est bien plus redoutable que toi! Rentre donc dans les rangs de tes braves compagnons. Les Achéens encourageront un autre guerrier à lutter seul à seul avec Hector, et ce guerrier, quelque intrépide qu'il soit, fléchira volontiers ses genoux pour goûter les douceurs du repos, s'il échappe à cette lutte funeste, à ce combat terrible et sanglant! »

[1] Nous avons traduit littéralement cette imprécation, qui a été passée sous silence par tous les traducteurs français. Par ὕδωρ καὶ γαῖαν γίγνεσθαι (*devenir eau et terre*), Homère entend *se dissoudre*, *mourir*, *être anéanti*. Quelques auteurs disent que Ménélas veut dire que ses guerriers retourneront à leur nature première, aux éléments dont ils sont composés; et ils citent à ce sujet ce vers du philosophe Xénophane :

Πάντες γὰρ γαίης τε καὶ ὕδατος ἐκγενόμεθα.

« Car nous sommes tous nés de la terre et de l'eau. »

[2] Le mot ἔρις veut dire *querelle*, *différend*, *débat*; de là résulte la signification de *lutte* fondée sur des *émulations* et sur des *prétentions rivales*. Nous nous sommes tenu au sens primitif du mot ἔρις en traduisant ἐξ ἔριδος par *rivale ardeur*. Bitaubé et Dugas-Montbel se sont trompés tous deux en rendant ce passage, l'un par un *vrai désir de gloire*; l'autre par *colère*. Voss dit : *und wetteifere nicht, den staerkeren mann zu bekæmpfen* (*ne mets pas ton émulation à combattre l'homme plus fort que toi*).

Ainsi, par ces sages conseils, le héros persuade son frère d'abandonner son dessein. Soudain, les compagnons d'Atride détachent avec joie l'armure de ses épaules. — Nestor se lève au milieu des Argiens et leur dit :

« Hélas! quelle grande tristesse va s'étendre sur toute la terre achéenne! O combien gémira le vieillard Pélée, agitateur de coursiers[1], ce chef éloquent et sage des Myrmidons, lui qui se plaisait tant, auprès de ses foyers, à m'interroger sur nos ancêtres et sur les enfants des Achéens! Ah! s'il apprend qu'aujourd'hui



tous tremblent devant Hector, il élèvera ses mains vers les cieux et

[1] Le texte grec porte γέρων ἱππηλάτα Πηλεύς (*le vieux Pélée agitateur de chevaux*). A propos de l'epithète ἱππηλάτα, nous dirons (pour répondre à diverses observations qui nous ont été faites au sujet du mot *chevalier*) que nous avons traduit plus haut l'épithète ἱππότα par *chevalier*, et non par *cavalier*, parce que *chevalier* signifie *tout homme qui est monté sur un cheval*. — Ménage, dans son *Dictionnaire étymologique*, renvoie pour l'explication du substantif *chevalier* au mot *cheval*. « CHEVAL, dit-il, vient de *caballus*. Ce mot se disait anciennement d'un cheval de bagage. Hesychius : καβάλλης, ἐργάτης ἵππος. Il a été pris ensuite par les écrivains modernes pour toutes sortes de chevaux. De *caballus*, on a fait *caballarius*, qui se trouve dans l'abbé d'Usperg, dans Hincmar, et autres auteurs semblables, *d'où nous avons fait* CHEVALIER. » (*Dict. étymol.*, édit. in-fol. de 1694, pag. 191.) — Plus loin le même auteur, en parlant de l'oiseau de mer nommé *chevalier*, dit qu'il s'appelle ainsi « parce qu'il a de hautes jambes et un long bec, *ce qui le fait res-*

implorera les immortels pour que son âme, séparée de son corps, descende dans les sombres demeures de Pluton! Puissant Jupiter, et vous, Minerve et Apollon, ah! que ne suis-je encore dans ma jeunesse comme aux temps où je voyais combattre, sur les rives du rapide Céladon, les habitants de Pylos et les vaillants Arcadiens[1] rassemblés autour des remparts de Phée, sur les bords du Jardanus! — A la tête des guerriers d'Arcadie était Éreuthalion, semblable aux dieux : il portait sur ses épaules les armes d'Aréithoüs, du divin Aréithoüs qu'hommes et femmes surnommaient le guerrier à la forte massue, parce qu'il ne combattait jamais avec l'arc ou le javelot, mais armé de sa massue garnie de fer il renversait les phalanges ennemies. Lycurgue le tua non par force, mais par ruse, en l'attaquant dans un étroit sentier où la massue d'Aréithoüs ne put le garantir de la mort. Lycurgue le surprit, lui plongea sa lance dans le corps, et, renversant Aréithoüs sur la terre, il lui enleva ses armes, présent du terrible dieu des combats. Depuis ce temps, Lycurgue ne cessa de porter cette massue dans les champs de bataille ; mais lorsqu'il sentit le poids de la vieillesse courber son corps, il donna la massue à son compagnon fidèle, Éreuthalion, qui, se confiant en cette arme redoutable, provoqua les plus illustres guerriers. Tous, remplis d'effroi, tremblaient devant Éreuthalion, et nul n'osait

sembler à un homme monté sur un cheval » (pag. 192). — Ainsi le mot *chevalier* vient bien de *cheval*, et signifie littéralement un *homme monté sur un cheval*. On aurait donc tort d'attribuer à ce mot une signification qualificative d'ordre, de rang, de noblesse, qu'on lui donnait chez les Romains, et qu'on lui donne encore aujourd'hui chez nous.

[1] L'épithète ἐγχεσίμωρος, qu'Homère donne aux Arcadiens, est l'épithète commune aux *vaillants guerriers*. MM. Theil et Hallez-d'Arros nous apprennent qu'on n'est pas d'accord sur le sens de la terminaison μωρος, et que les anciens eux-mêmes n'étaient pas fixés sur sa valeur. « Dans Homère, ajoutent-ils, la terminaison des mots de ce genre est toujours μορος et non μωρος; d'autres le dérivent de μωλος, *lutte*, dont le λ aurait été changé en ρ; d'autres de μωρός, *fou, furieux*; mais μωρός ne se trouve nulle part dans Homère. En rapprochant ce mot de ἰόμωροι et de ὑλακόμωροι, on est porté à penser que cette terminaison ne signifie ni la *destinée*, ni la *fureur*; mais seulement l'*habitude*, l'*habileté*; de sorte que ἰόμωρος signifie : *habile à lancer des flèches* ou *à crier*; ὑλακόμωρος, *éternel aboyeur*, et ἐγχεσίμωρος, *habile, exercé à manier la lance*. »

se mesurer avec lui. Moi seul, le plus jeune de tous, je me sentis le courage d'attaquer cet adversaire; je le combattis, et Minerve m'accorda la victoire. Je tuai ce héros, d'une taille et d'une force prodigieuses, et son cadavre, étendu sur la terre, couvrait un espace immense. — Ah! que ne suis-je encore jeune, que n'ai-je encore ma force tout entière! Alors Hector trouverait bientôt un adversaire digne de lui. Vous êtes les plus vaillants des Achéens, et cependant aucun de vous ne s'empresse de marcher contre Hector! »

Tels sont les reproches du vieillard. Soudain sortent des rangs neuf braves guerriers : d'abord Agamemnon, roi des hommes; puis le fils de Tydée, le courageux Diomède; viennent ensuite les deux Ajax, remplis d'une force indomptable; Idoménée et le compagnon d'Idoménée, Mérion, semblable à l'homicide dieu de la guerre; enfin s'avancent Eurypyle, fils illustre d'Évémon, Thoas, fils d'Andrémon, et le divin Ulysse. Tous ces héros brûlent de lutter avec l'intrépide Hector.

Le vieux Nestor de Gérénie prend la parole et dit :

« Tirez maintenant au sort pour savoir quel guerrier doit combattre Hector. Ce guerrier portera la joie dans le cœur de tous les Achéens, et il obtiendra lui-même une grande gloire s'il échappe à cette lutte funeste, à ce combat terrible et sanglant! »

Ils marquent chacun leur sort et le jettent dans le casque d'Agamemnon, fils d'Atrée. — Pendant ce temps les peuples priaient, les mains élevées vers l'Olympe, et chaque soldat disait, en contemplant les régions célestes :

« O puissant Jupiter, fais que le sort désigne Ajax, ou le fils de Tydée, ou le roi de l'opulente Mycènes! »

Telles étaient leurs prières. — Nestor agite le casque, et aussitôt on voit tomber à terre le sort que tous désiraient avec le plus d'ardeur : c'était celui d'Ajax. Un héraut, en commençant par la droite, porte le sort dans la foule, et le présente aux chefs des Grecs, qui ne le reconnaissent point; le héraut traverse l'assemblée et arrive auprès d'Ajax, qui avait tracé ce signe[1] et l'avait jeté dans

[1] Au sujet de ce passage : ὅς μιν ἐπιγράψας κυνέῃ βάλε (*qui, après l'avoir*

le casque. Ajax tend la main et le héraut lui remet le sort, en s'approchant de lui. A cette vue le guerrier est rempli de joie, il laisse tomber le sort à ses pieds et s'écrie :

« Oui, mes amis, ce sort est le mien, et je m'en réjouis comme vous. J'espère vaincre bientôt le noble Hector. Tandis que je vais me couvrir de mes armes, implorez tous en silence Jupiter, le fils de Saturne, afin que les Troyens ne vous entendent point. Mais non, priez à haute voix, car nous ne craignons personne ! Nul homme, au gré de ses désirs, ne pourra me chasser de la lice, ou par force, ou par adresse. Salamine, qui m'a vu naître et m'a nourri, n'a pas fait de moi un guerrier inhabile aux travaux de la guerre ! »

tracé (le sort), *l'avait jeté dans le casque*), que Dübner traduit faussement par « *qui ipsam inscriptam galeæ injecerat* (il aurait dû traduire ἐπιγράψας par *insculptam, perstrictam* ou *incisam*) ; au sujet de ce passage, disons-nous, nous avons reçu de M. Seguier, membre de l'Institut, une note savante et pleine d'intérêt que nous nous faisons un plaisir de publier :

« Je m'empresse de vous transmettre à la hâte quelques preuves nouvelles, ajoutées à celles que Fr.-Aug. Wolf a données dans ses *Prolegomena* pour établir que γράφειν et ἐπιγράφειν n'ont dans Homère aucune signification d'écriture alphabétique (ce qui ne tranche rien quant à la question de l'invention des lettres postérieures à ce poète); en réunissant les emplois qu'il a faits de ces verbes, on le voit clairement ; le plus douteux serait celui relatif à Bellérophon, si souvent cité. *Il.*, Z, v. 169 :

Γράψας ἐν πίνακι πτυκτῷ θυμοφθόρα πολλά.

Mais il est expliqué par le vers 599 de l'*Il.*, P :

Γράψεν δὲ οἱ ὀστέον ἄχρις
Αἰχμὴ Πουλυδάμαντος.

Quant à l'ἐπιγράψας de l'*Iliad.*, H, v. 187 .

Ἀλλ' ὅτε δὴ τὸν ἵκανε, φέρων ἀν' ὅμιλον ἁπάντη,
Ὅς μιν ἐπιγράψας κυνέῃ βάλε, φαίδιμος Αἴας,
Ἤτοι ὑπέσχεθε χεῖρ'· ὁ δ' ἄρ' ἔμβαλεν, ἄγχι παραστάς.

Il est également expliqué par deux autres passages : *Il.*, Λ, v. 388 :

Νῦν δέ μ' ἐπιγράψας ταρσὸν ποδὸς εὔχεαι αὔτως.

et *Il.*, N, v. 553 :

Οὐδ' ἐδύναντο
Εἴσω ἐπιγράψαι τέρενα χρόα νηλέϊ χαλκῷ
Ἀντιλόχου.

« A ces preuves tirées du poète même, j'ajouterai celles que nous tenons

Il dit. Tous les peuples adressent leurs vœux au grand Jupiter, et s'écrient en élevant leurs regards vers les vastes régions célestes :

« Puissant Jupiter, toi qui règnes du haut de l'Ida, toi le plus auguste et le plus puissant des dieux, fais qu'Ajax remporte la vic-

d'Ammonius dans le commentaire sur le livre de l'*Interprétation* d'Aristote, page 101 de l'édition de Brandis, in 4°, pour montrer la différence qui existe entre les termes grecs γράμμα et στοιχεῶν.

Ἀλλὰ τί ποτε βούλεται τὸ μὴ εἰρῆσθαι τὰ στοιχεῖα σύμβολα εἶναι τῶν ἐν τῇ φωνῇ μήτε τὰ γράμματα ἀλλὰ τὰ γραφόμενα ;

Λέγομεν οὖν ὅτι τριχῶς, ὅπερ εἴρηται, καὶ τῶν ὀνομάτων καὶ τῶν ῥημάτων λεγομένων, τῶν νουμένων, τῶν ἐκφωνουμένων, τῶν γραφομένων, τά τε ἐκφωνούμενα σύμβολα εἶναι τίθεται τῶν νουμένων, καὶ τὰ γραφόμενα τῶν ἐκφωνουμένων.

Καὶ οὕτω μὲν εἴ τις ὡς περὶ τῶν ὀνομάτων καὶ τῶν ῥημάτων ἐκδέχοιτω τὸ λεγόμενον. Εἰ δὲ ἐπὶ πᾶσαν ἁπλῶς λέξιν ἐκτείνεσθαι τὴν θεωρίαν ἀξιοῖ, ῥητέον ὅτι γράμματα καὶ στοιχεῖα λέγεται μὲν καὶ ὁ γραφόμενος ἑκάστου τῶν στοιχείων τύπος, λέγεται δὲ καὶ ἡ ἐκφώνησις καθ' ἣν ἕκαστον φθεγγόμεθα· καὶ λέγεται μὲν ἐπ' ἀμφοτέρων ἑκάτερον τῶν ὀνομάτων. Ἀλλὰ τὸ μὲν τοῦ γράμματος ὄνομα προηγουμένως τὸν δι' αὐξήσεως (διὰ ξύσεως) ἀποτελούμενον χαρακτῆρα σημαίνει· τὸ δὲ τοῦ στοιχείου τὴν ἐκφώνησιν.

Quelle cause a pu déterminer Aristote à ne pas employer les mots στοιχεῖα et γράμματα, mais τὰ γραφόμενα, lorsqu'il déclarait que ce sont les symboles des voix proférées ?

Nous répétons ce qui a déjà été dit, que les noms et les verbes ayant trois manières d'être, ils peuvent être pensés, proférés, écrits. Lorsqu'ils sont proférés, ils sont symboles de ceux conçus par la pensée ; lorsqu'ils sont écrits, ils sont symboles de ceux qu'on a proférés.

Cela suffira si l'on se borne à considérer les noms et les verbes en eux-mêmes. Mais si l'on veut porter son examen jusque sur les termes mêmes (dont l'auteur s'est servi), nous ajouterons que les mots γράμματα et στοιχεῖα sont employés indifféremment pour marquer le caractère écrit et la voix proférée : l'un et l'autre de ces termes se dit de chacune de ces compositions. Néanmoins l'acception propre et primitive du mot γράμμα est d'indiquer le caractère tracé en gravant (διὰ ξύσεως) ; l'acception propre de στοιχεῖον est le son proféré.

» La correction que je propose et qui a échappé à M. Brandis est suffisamment justifiée par le sens de la phrase : elle a été déjà proposée par M. Walckenaër dans les *Animadversiones ad Ammonium de different a adfinium vocabulorum*, c. XIII. Je l'ai trouvée textuellement écrite dans le manuscrit 1974 de la Bibliothèque royale. Je l'avais faite long-temps avant d'avoir recueilli deux autorités en sa faveur. »

toire et qu'il obtienne une gloire éclatante parmi les hommes! Cependant si tu chéris, si tu protèges Hector, accorde à ces deux héros la même force, le même honneur! »

C'est ainsi qu'ils prient. — Ajax se couvre de l'airain étincelant; dès qu'il a revêtu toutes ses armes, il s'élance dans la lice comme le formidable dieu de la guerre lorsqu'il va se mêler aux combats des hommes que Jupiter a livrés aux fureurs de la Discorde dévorante : tel s'élance le terrible Ajax, rempart des Achéens. Il sourit d'un air terrible [1], et marche à grands pas en agitant sa longue lance. Les Grecs se réjouissent en le voyant s'avancer avec tant d'audace. Mais les Troyens sentent leurs membres trembler d'effroi : le cœur même d'Hector palpite dans sa poitrine. Le héros troyen ne peut plus ni reculer ni se cacher dans la foule, puisqu'il vient de susciter ce combat singulier. Ajax s'avance en portant son bouclier d'airain, recouvert de sept peaux de bœuf et semblable à une tour : — Tychius, ouvrier habile qui habitait Hylé, lui avait fait ce bouclier superbe avec les dépouilles de sept taureaux vigoureux, et l'avait ensuite recouvert d'airain. — Ajax porte ce bouclier devant sa poitrine; il s'approche d'Hector et lui adresse ces paroles menaçantes :

« Hector, tu vas maintenant connaître quels sont les braves guerriers qui se trouvent encore parmi les Grecs, même après l'impétueux Achille au cœur de lion! — Achille reste auprès de ses navires, courroucé contre Agamemnon, pasteur des hommes. Mais il est encore parmi nous d'autres héros assez vaillants pour se mesurer avec toi! Allons, Hector, commence le combat! »

Hector au casque étincelant lui répond aussitôt :

« Fils de Télamon, noble Ajax, chef des peuples, ne cherche point à éprouver mon courage comme si tu parlais à un faible enfant ou à une femme qui ne connaît point les travaux de la guerre. Moi, je sais affronter les périls et le carnage; je sais dirger à ma droite comme à ma gauche mon solide bou-

[1] Ce passage, μειδιόων βλοσυροῖσι προσώπασι, que l'insuffisance de notre langue nous empêche de bien rendre en français, a été parfaitement traduit par Voss, en ces termes : *Laechelnd mit finsterem ernste des antlitzes* (*Il sourit tout en conservant la sombre gravité de son visage*).

clier[1]; je sais lancer mes coursiers rapides dans les champs de bataille; je sais aussi lutter vaillamment dans un combat de pied ferme[2]. Mais, quelque fort que tu sois, je ne veux point t'immoler par surprise. Si je réussis à t'atteindre, je veux que ce soit ouvertement. »

A ces mots, Hector, agitant son long javelot, le lance contre Ajax; il frappe le formidable bouclier recouvert de sept peaux de bœuf et atteint la surface d'airain qui formait la huitième et dernière couche de cet épais bouclier: la pointe inflexible du javelot traverse les six couches et s'arrête à la septième. A son tour, le divin Ajax lance son long javelot et frappe le bouclier arrondi du fils de Priam; l'arme rapide traverse le bouclier, s'enfonce dans la magnifique cuirasse, et la pointe du javelot, en passant par les flancs, déchire la tunique d'Hector: le héros, en se baissant, échappe à la sombre destinée. Tous deux, alors, arrachent les longs javelots et se jettent l'un sur l'autre comme des lions dévorants ou comme des sangliers dont la force est indomptable. Le fils de Priam atteint de sa lance le milieu du bouclier de son ennemi; mais la pointe se recourbe sans pouvoir rompre l'airain. Ajax, dans sa course impétueuse, traverse le bouclier d'Hector; la lance de frêne arrête le Troyen, qui allait s'élancer sur lui, et le blesse

[1] Le texte grec porte : ἀζαλέη βῶς (*peau de bœuf sèche*), parce que les boucliers étaient faits avec des peaux de bœuf. — Nous avons passé sous silence ce passage : τό μοί ἐστι ταλαύρινον πολεμιζείν· (*ce qui me sert à combattre vaillamment*), qu'il était difficile de faire entrer dans notre version, et que nous allons expliquer dans cette note. Dübner, en traduisant ainsi ce passage (*quæ mihi est strenua-virtus bellandi*), est encore plus obscur que le poète. Passow n'est pas plus exact en expliquant ταλαύρινος (de τλάω et ῥινός) par *mit dem stierledernen schilde widerstand leistend* (*faisant résistance avec le bouclier de cuir de bœuf*). Le *Dictionnaire* de Tobias Damm, revu par Dunkan et Rost, a mieux compris ce passage, et l'a fort bien expliqué : *dessen haut was aus halten kann* (*dont la peau peut résister*). Il ajoute que le τό se trouve placé ici pour le pronom relatif ὅ, de sorte qu'il faut traduire ce passage par : *quod mihi prodest ad audaciter et feliciter depugnandum* (*ce qui me reste pour combattre avec audace et avec succès*).

[2] Il y a littéralement οἶδα δ'ἐνὶ σταδίῃ δηΐῳ μέλπεσθαι Ἄρηϊ. « Je sais danser dans un combat de pied ferme, en l'honneur du cruel Mars. » Dübner a peut être trop vaguement traduit ce passage en disant : *Scio in stataria* (pugna) *sævo delectari Marte*.

la gorge : un sang noir jaillit aussitôt de la blessure d'Hector. Cependant le fils de Priam ne cesse point le combat ; seulement il s'éloigne, et, de sa forte main, saisissant une pierre



noire, immense et raboteuse qui gisait dans la plaine, il la lance et atteint le milieu du bouclier d'Ajax : soudain l'airain retentit avec un bruit terrible. Ajax soulève à son tour une pierre plus grande encore, et, la faisant tournoyer dans les airs, il la jette d'un bras vigoureux : cette pierre, semblable à une meule, brise le bouclier d'Hector, et blesse les genoux du héros. Hector, heurté violemment contre son bouclier, tombe à la renverse, mais Apollon le relève aussitôt. — Ces deux combattants se seraient sans doute plongé leurs épées dans le corps, si des hérauts, messagers de Jupiter et des hommes, ne fussent intervenus : l'un, Idéus, était envoyé par les Troyens, et l'autre, Talthybius, par les Grecs à l'armure d'airain. Ces deux hérauts, remplis de prudence, étendent leur sceptre au milieu des combattants, et Idéus, fertile en sages conseils, leur parle en ces termes :

« Cessez, ô mes chers enfants, de combattre avec tant de

furie ! Jupiter, le dieu qui rassemble les nuages, vous aime, vous chérit également, et nous savons tous que vous êtes de vaillants guerriers. Déjà la nuit est arrivée, et nous devons tous obéir à la nuit qui met un terme aux travaux des hommes [1]. »

Ajax, fils de Télamon, prend la parole et dit :

« Idéus, engage Hector à tenir le premier ce langage ; car c'est lui qui a provoqué au combat les plus braves des Achéens. Qu'il commence donc ; et s'il cède, je céderai aussi. »

Le magnanime Hector au casque étincelant lui répond en ces termes :

« Ajax, puisqu'un dieu t'a donné la force, la sagesse en partage, et que tu es le plus vaillant de tous les Achéens, cessons aujourd'hui cette lutte meurtrière. Une autre fois, si tu le désires, nous combattrons encore jusqu'à ce qu'une divinité nous sépare et donne la victoire à l'un de nous. Déjà la nuit est arrivée, et nous devons tous obéir à la nuit qui met un terme aux travaux des hommes. Toi, Ajax, retourne vers tes navires ; va combler de joie tes amis fidèles et tes compagnons. Moi je retourne dans la vaste cité de Priam pour réjouir le cœur des Troyens et des Troyennes qui se rendent au temple afin d'implorer les dieux en ma faveur. Maintenant faisons-nous de riches présents pour que les Troyens et les Achéens puissent se dire : — Ajax et Hector combattirent, animés d'une rage meurtrière ; mais ils se séparèrent tous deux unis par l'amitié. »

En parlant ainsi, Hector donne au vaillant Ajax un glaive enrichi de clous d'argent avec un fourreau et un superbe baudrier. Ajax fait présent à Hector d'une ceinture éclatante de pourpre ; puis ils se séparent et s'en retournent l'un dans l'armée des Grecs, l'autre dans les rangs des Troyens. Les défenseurs d'Ilion sont charmés de voir revenir sain et sauf le terrible Hector, qui vient d'échapper à la mâle valeur et aux invincibles mains d'Ajax. Les Troyens, qui avaient perdu tout espoir de revoir ce

[1] Le texte grec porte Νὺξ δ'ἤδη τελέθει· ἀγαθὸν καὶ νυκτὶ πιθέσθαι. « Déjà la nuit est arrivée ; et il est bon d'obéir à la nuit, » c'est-à-dire de *cesser les travaux :* car, chez les anciens, la nuit était regardée comme l'instant du repos.

héros, le conduisent dans la ville. — Les Achéens ramènent Ajax auprès d'Agamemnon, qui se réjouit de cette victoire.

Quand les Grecs sont réunis dans la tente d'Atride, Agamemnon fait un sacrifice au puissant fils de Saturne, et immole en l'honneur des Achéens un taureau de cinq années. Les guerriers dépouillent la victime, l'apprêtent, la divisent et la découpent en morceaux que l'on passe dans des broches pour les faire rôtir ; puis ils les retirent des flammes. Lorsque ces apprêts sont terminés et qu'ils ont tout disposé pour le repas, ils goûtent les plaisirs du festin, se rassasient de mets également partagés; et Agamemnon honore Ajax du large dos de la victime. Quand ils ont chassé loin d'eux la faim et la soif, Nestor, qui leur avait déjà donné de sages conseils, se lève, et, avec bienveillance, leur dit :

« Atrides, et vous, chef des Achéens, déjà de nombreux guerriers à la belle chevelure ont péri ; déjà le cruel Mars a mêlé leur sang noir aux ondes limpides du Scamandre, et leurs âmes sont descendues dans les sombres demeures de Pluton ! Toi, fils d'Atrée, fais cesser le combat au lever de l'aurore, et nous, rassemblés ici, nous emporterons les corps des héros sur des chars traînés par des bœufs et par des mules. Nous livrerons les cadavres aux flammes, tout près de nos navires, afin que nous puissions rendre aux enfants les os de leurs pères quand nous retournerons dans notre patrie. Amenons donc de la plaine la terre nécessaire pour élever à ces guerriers une tombe commune autour du bûcher [1] ; et près de cette tombe hâtons-nous de construire de hautes mu-

[1] Ce passage, τύμβον δ'ἀμφὶ πυρὴν ἕνα χεύομεν ἐξαγαγόντες ἄκριτον ἐκ πεδίου, a été compris de diverses manières par les traducteurs. Selon Eustathe et le Scholiaste, le mot ἐξαγαγόντες devrait être pris intran-itivement dans le sens de *sortir*, sous-entendu ἑαυτοὺς, et ce vers signifierait : *et sortant, élevons un tumulus autour du rocher*. Voss semble adopter cette première explication en le traduisant par : *Einen hügel am brand' erheben wir, draussen versammelt, allen zugleich im gefild* (*Élevons à tous un tombeau dans la plaine, près du bûcher, étant tous rassemblés au dehors*). Ajoutons toutefois que Voss a fait sa traduction sur l'ancien texte suivi par Clarke, et qui porte ἐν πεδίῳ au lieu de ἐκ πεδίου. Heyne fait de τύμβον le régime de ἐξαγαγόντες, qui a pour régime indirect ἐκ πεδίου ; et selon lui, le sens est :

railles, remparts de nos vaisseaux et de nos guerriers : dans ces murailles nous ferons des portes solides pour laisser à nos chars et à nos chevaux un large chemin. Creusons en dehors et tout près des murailles un fossé profond qui, entourant le rempart, arrêtera les chevaux et les soldats ennemis ; car je crains que les fiers Troyens ne viennent nous assaillir. »

Tous les chefs approuvent ce discours. — Cependant une assemblée tumultueuse et imposante se forme au sommet de la citadelle d'Ilion, devant la demeure de Priam. Le sage Anténor se lève, et, s'adressant aux Troyens, il leur dit :

« Écoutez-moi tous, vous, fils de Dardanus, et vous, nos alliés fidèles, je vais vous parler selon les inspirations de mon cœur. Rendons aux Atrides l'Argienne Hélène et ses trésors. Nous combattons aujourd'hui en violant la foi des serments ; et je ne prévois pour vous qu'un avenir funeste, si vous refusez ce que je vous propose. »

Après avoir prononcé ces paroles, Anténor se rassied. Alors le divin Pâris, l'époux d'Hélène à la belle chevelure, s'avance au milieu de l'assemblée et prononce ces paroles rapides :

« Anténor, tes paroles me déplaisent ; tu sais pourtant concevoir de plus sages pensées. Si tu parles sérieusement, il faut que les dieux t'aient privé de raison. Moi aussi, je vais parler aux Troyens. — Je le déclare donc ouvertement, je ne rendrai point Hélène mon épouse. Quant aux richesses que j'ai amenées d'Argos dans

Élevons un tumulus, l'ayant amené de la plaine, c'est-à-dire, *après avoir amené de la plaine la terre nécessaire pour l'élever*. C'est cette dernière explication que nous avons adoptée. Dugas-Montbel, qui s'en est tenu à la leçon de l'édition de Venise, adoptée par Heyne, Wolf et Boissonade, n'a pas profité des explications des auteurs qu'ils citent, puisqu'il traduit ce passage par : *Élevons donc hors du camp une tombe commune autour du bûcher*. Ainsi Dugas-Montbel, au lieu de faire dependre ἐκ πεδίου de ἐξαγαγόντες, le rapporte à χεύομεν. Clarke s'en tient à la première explication en traduisant ce passage par : *Tumulum autem circa pyrum unum aggesta-terra-faciamus, egressi omnibus communem in campo*. Mais Dübner, mettant à profit les judicieuses observations de Heyne, corrige Clarke en rendant ce même passage par : *Tumulum autem circa pyrum unum struamus, educta terra, communem e campo*.

on palais, je consens à les restituer et même à les augmenter une partie de celles que je possède moi-même. »

Pâris se rassied. Priam, que sa prudence rend égal aux dieux, se lève et dit :

« Écoutez-moi, Troyens, Dardaniens, et vous, nos alliés fidèles. Prenez comme de coutume votre repas du soir dans la ville, et que chacun veille avec soin. Demain, au lever de l'aurore, Idéus se rendra vers les creux navires des Achéens pour rapporter aux deux fils d'Atrée les paroles de Pâris, auteur de cette querelle funeste. Idéus leur demandera s'ils veulent consentir à suspendre l'effroyable tumulte de la guerre jusqu'à ce que nous ayons brûlé les cadavres. Nous reprendrons ensuite le combat et nous ne le cesserons que lorsqu'une divinité viendra nous séparer pour donner la victoire à l'un des deux peuples. »

Tous obéissent aux paroles que Priam vient de prononcer. Les guerriers prennent leur repas du soir dans les rangs de l'armée. Au lever de l'aurore, Idéus se rend vers les creux navires; il trouve les Danaëns, serviteurs de Mars, réunis près de la poupe du vaisseau d'Agamemnon. Le héraut Idéus se tient debout au milieu des chefs, et leur dit d'une voix forte :

« Atrides, et vous, chef des Grecs, les Troyens m'envoient vers vous pour vous rapporter les paroles de Pâris, auteur de cette guerre. Puissent ces paroles vous être agréables! Toutes les richesses que Pâris amena dans ses creux navires (ah! que n'est-il mort auparavant!), il consent à les restituer et même à y en ajouter de nouvelles; mais il ne veut point rendre l'épouse légitime du glorieux Ménélas, quoique les Troyens l'y exhortent. Les défenseurs d'Ilion m'ordonnent aussi de vous demander si vous voulez consentir à suspendre l'effroyable tumulte de la guerre jusqu'à ce qu'ils aient brûlé les cadavres; ils reprendront ensuite le combat et ne le cesseront que lorsqu'une divinité viendra les séparer pour donner la victoire à l'un des deux peuples. »

Ainsi parle le héraut Idéus. Les vaillants Achéens, en entendant ce discours, gardent un morne silence. Alors le brave Diomède la voix sonore s'écrie :

« Qu'aucun de vous n'accepte maintenant les richesses de

Pâris, ni même Hélène; car il est certain pour tous[1] que déjà les Troyens touchent à leur ruine! »

Il dit, et tous les Achéens applaudissent, charmés des paroles de Diomède, dompteur de coursiers. Le puissant Agamemnon prend la parole et dit au héraut :

« Idéus, tu viens d'entendre toi-même ce que les Achéens te répondent. Moi je partage leurs desseins et je ne m'oppose point à ce qu'on brûle les cadavres. Il ne faut porter aucun retard à la sépulture des morts, si nous voulons apaiser promptement leurs mânes par le feu[2]. Que Jupiter, le redoutable époux de la belle Junon, entende et reçoive nos serments! »

En parlant ainsi, il tient son sceptre élevé vers les dieux immortels. Idéus retourne dans la ville sacrée d'Ilion, où les Troyens et les fils de Dardanus réunis en assemblée attendaient impatiemment le retour du héraut. Idéus, debout au milieu des défenseurs d'Ilion, les instruit du refus des Achéens. Tous se lèvent aussitôt et s'empressent, les uns de conduire les cadavres, les autres d'apporter le bois. Les Grecs aussi s'éloignent de leurs vaisseaux pour aller chercher les morts et couper le bois dans les forêts.

Cependant le soleil naissant projetait ses rayons dans les vastes campagnes, et, après être sorti des profondeurs du silencieux et paisible océan, il s'élevait jusqu'aux régions célestes. Bientôt les Grecs et les Troyens se rencontrent, et ils ne peuvent reconnaître, parmi les morts, les guerriers frappés par le redoutable Mars. Ils répandent une onde limpide sur les cadavres et enlèvent la poussière sanglante dont ils étaient souillés; ils les placent sur des chars, et tristes, affligés, ils versent des larmes brûlantes;

[1] Homère dit : γνωτὸν δὲ, καὶ ὃς μάλα νήπιός ἐστιν, en sous-entendant ἐκείνῳ, devant ὃς (*c'est chose connue de celui-là même qui est tout à fait enfant*).

[2] Selon les croyances des anciens, les morts se courrouçaient quand leurs funérailles ne se faisaient pas promptement; aussi Rost, dans son édition de Damm, explique très-bien ce passage en disant : *Non enim abstinentia aliqua aut mora adhibenda est circa mortuos; debent ii quamprimum sepeliri* (*Il ne faut point apporter de retard à la sépulture des morts, il faut les ensevelir le plus promptement possible*).

mais le roi Priam leur défend de pleurer. Les Troyens, le cœur



navré de douleur, placent en silence les cadavres sur le bûcher, les livrent aux flammes et retournent ensuite dans la ville sacrée d'Ilion. Les Grecs, en proie à une profonde tristesse, placent aussi leurs morts sur le bûcher; ils les brûlent et regagnent leurs creux navires.

La divine Aurore n'avait point encore paru, et la nuit était douteuse, lorsque les guerriers achéens choisis entre tous se rassemblèrent autour du bûcher. Ils élèvent une tombe commune à ces héros, en amenant de la plaine des monceaux de terre; près de la tombe ils se hâtent de construire de hautes murailles et des tours élevées, rempart des vaisseaux et des combattants; ils pratiquent dans les murailles des portes qui laissent aux chars et aux chevaux un large chemin; enfin ils creusent en dehors du monument un fossé large et profond dont les bords sont hérissés de pieux solides.

Tels sont les travaux des Achéens à la belle chevelure. — Les dieux assis autour de Jupiter regardent avec étonnement les

travaux immenses qu'exécutent ces guerriers. Le puissant Neptune prend la parole et dit [1] :

« O fils de Saturne, quel homme sur la terre voudra désormais confier aux immortels ses pensées et ses desseins? Ne vois-tu pas que les Grecs ont construit une muraille devant leurs vaisseaux, qu'ils ont creusé tout autour de cette muraille un large fossé et qu'ils n'ont point encore offert aux dieux d'illustres hécatombes? Tant qu'on parlera de ces travaux partout où brille la splendide lumière du jour, on oubliera les remparts qu'avec tant de peine Phébus et moi nous avons élevés au roi Laomédon! »

Jupiter, qui rassemble au loin les nuages, lui répond avec colère :

« Puissant Neptune, toi qui agites la terre, quelles paroles viens-tu de prononcer! Laisse ces craintes puériles à d'autres divinités qui n'ont ni ta force ni ton courage. Ta gloire, ô Neptune, vivra éternellement dans tous les lieux qu'éclairent les rayons du soleil. Cependant lorsque les Achéens retourneront dans leurs navires vers la terre chérie de leurs aïeux, tu renverseras ces hautes murailles, tu les engloutiras dans le sein des mers et tu couvriras de sable ces vastes rivages. Ainsi disparaîtront pour toujours ces immenses travaux exécutés par les Grecs à la longue chevelure. »

Pendant que les dieux parlent ainsi, le soleil termine sa carrière, et les Grecs achèvent leurs travaux. Ils égorgent les bœufs sous les tentes, et prennent le repas du soir. — Des vaisseaux chargés de vins étaient arrivés de Lemnos : ils avaient été envoyés par Eunée, qu'Hypsipyle conçut de Jason, pasteur des peuples; mille mesures de ce vin avaient été données par Eunée aux deux Atrides, Agamemnon et Ménélas. Les Achéens viennent près des vaisseaux acheter le reste du vin : les uns donnent en échange de l'airain ou du fer brillant; les autres des

[1] Les discours de Neptune et de Jupiter sont regardés comme interpolés par les critiques de l'école d'Alexandrie. Zénodote, Aristophane et Aristarque suppriment cette assemblée des dieux. Knight remarque dans ces discours des expressions qui n'appartiennent point aux temps homériques. Wolf admet aussi l'interpolation.

peaux magnifiques, des bœufs ou des esclaves. On apprête le repas; et pendant toute la nuit les guerriers se livrent aux joies des festins, tandis que de leur côté les Troyens et leurs alliés prennent leur repas dans l'enceinte de la ville d'Ilion. — Mais Jupiter médite encore de cruels desseins, en faisant gronder son tonnerre. — La crainte s'empare de tous les cœurs; les guerriers pâlissent, laissent couler à terre le vin de leurs coupes, et aucun d'eux n'ose boire avant d'avoir fait des libations en l'honneur du puissant Jupiter. Puis ils se couchent, et bientôt ils goûtent les douceurs du sommeil.





LE COMBAT INTERROMPU.



DÉJA la fille du matin couvrait de son voile d'or [1] la terre entière, lorsque Jupiter, qui se plaît à lancer la foudre, convoqua l'assemblée des dieux sur un des sommets les plus élevés de l'Olympe; puis s'adressant à tous les immortels, qui l'écoutaient en silence, il leur dit :

« Dieux et déesses, je vais vous parler selon les inspirations n cœur. Que nul d'entre vous ne tente de s'opposer à mes ; mais obéissez-moi tous, afin que j'accomplisse bientôt mes

ɛpithète κροκόπεπλος, qu'Homère donne à l'Aurore, signifie littéralequi a un *peplum* ou un *voile couleur de safran* Selon Tobias Tamm ithète n'est employée par le poète que pour désigner la *première* , l'*aurore naissante;* Homère se sert de l'épithète ῥοδοδάκτυλος *oigts de rose*) pour designer la *seconde aurore*.

desseins. Celui qui s'en ira secrètement porter secours soit aux Grecs, soit aux Troyens, ne reviendra dans l'Olympe que frappé honteusement, ou bien je le saisirai et je le jetterai bien avant dans le sombre Tartare, à l'endroit où le gouffre souterrain a le plus de profondeur, et qui est fermé par des portes de fer reposant sur un seuil d'airain. Oui, je le précipiterai dans ce gouffre profond, et il sera aussi éloigné de l'enfer que la terre l'est des cieux! Alors il reconnaîtra combien je l'emporte sur tous les autres immortels. — Dieux et déesses, voulez-vous l'éprouver vous-même? Eh bien! du haut du ciel suspendez une chaîne d'or à laquelle vous vous attacherez tous, et, malgré vos efforts, vous ne pourrez faire descendre sur la terre Jupiter, votre maître suprême [1]! Mais, à mon tour, si je le voulais, moi, je vous enlèverais aisément avec la terre et la mer; et si je fixais, à l'extrémité de l'Olympe, la chaîne qui vous tiendrait tous, l'univers serait suspendu devant moi, tant je suis supérieur en forces et en puissance aux hommes et aux dieux! »

Il dit, et tous les immortels restèrent muets d'étonnement; car

[1] Cette image, dit Dugas-Montbel, représente d'une manière admirable et tout à fait dans les idées homériques la force et la puissance suprême qui gouverne le monde; mais les partisans de l'allégorie ne s'en sont pas tenus à une explication si naturelle, et n'ont vu dans cette belle peinture que la révélation d'un système astronomique. Platon lui-même dit que la chaîne d'or dont parle Homère n'est autre chose que le soleil. Pope découvre dans ces vers tout le système de Copernic. Héraclide, qui n'est point celui dont Diogène de Laërce nous a donné la Vie, mais qui, selon Ménage, vivait sous les premiers empereurs, a fait un livre, intitulé : les *Allégories homériques*, dans lequel il parle aussi de cette chaîne d'or; et il prétend que les plus habiles philosophes en cette matière pensent que le poète a voulu parler ici des révolutions des astres autour de la terre. Tout le livre de cet Heraclide est rempli d'interprétations de cette nature. Alors il faut supposer qu'Homère s'est amusé à composer des énigmes pour que les scholiastes et les grammairiens nous en donnassent le mot neuf cents ans après! Il est difficile de se tromper davantage sur le génie d'Homère. L'auteur le plus simple, le plus naïf, peut-il n'avoir eu d'autre intention que de cacher ce qu'il voulait dire? D'ailleurs, à quoi bon? Ou ses contemporains connaissaient ces systèmes d'astronomie; alors pourquoi les déguiser sous des fables? Ou ils ne les connaissaient pas; alors que servait-il d'employer de telles fictions? Il ne parlait, dit-on, que pour un petit nombre de sages; mais le petit nombre de sages en savait autant qu'Homère, et alors l'allégorie était inutile.

Jupiter venait de prononcer des paroles redoutables. Minerve aux yeux d'azur, s'adressant au fils de Saturne, lui dit :

« Père des dieux et souverain des rois, nous savons tous que ta force est invincible. Mais nous avons pitié des vaillants Danaëns qui meurent vaincus par la triste destinée ! Puisque tu nous l'ordonnes, nous nous abstiendrons de combattre. Cependant permets-nous de donner aux Argiens de salutaires conseils, afin qu'ils ne périssent pas tous sous les coups de ta colère. »

Jupiter, le dieu qui rassemble au loin les nuages, lui répondit en souriant :

« Ma fille bien-aimée, rassure-toi ; mes paroles ne partent point d'un cœur irrité. Je veux toujours être bienveillant pour toi, ô ma chère Minerve ! »

A ces mots, il place sous le joug ses chevaux aux pieds d'airain et à la crinière d'or ; il se couvre de vêtements magnifiques où l'or étincelle ; puis il saisit son fouet éclatant d'or et monte sur son char. Il frappe ses coursiers, et ceux-ci s'envolent rapidement entre la terre et la voûte étoilée des cieux. Jupiter arrive bientôt sur le mont Ida, retraite féconde des bêtes sauvages et qu'arrosent d'abondantes fontaines ; il s'arrête sur le Gargare [1] où il possède un bois sacré et des autels chargés de parfums : c'est là qu'il dételle ses coursiers du char et les enveloppe d'un épais nuage. Le maître de l'Olympe, fier de sa gloire, s'assied sur le sommet de la montagne et abaisse ses regards sur la ville des Troyens et sur les vaisseaux des Grecs.

Lorsque les Achéens à la belle chevelure ont pris leur repas sous les tentes, ils s'arment pour le combat. De leur côté les Troyens se couvrent de leurs armures, et, quoique en petit nombre, ils ne sont pas moins impatients de lutter avec leurs ennemis ; car la nécessité les force à défendre et leurs enfants bien-aimés et leurs épouses chéries. Bientôt toutes les portes sont ouvertes : l'armée en foule, cavaliers et fantassins, se précipite hors de la ville, et un affreux tumulte s'élève de toutes parts.

[1] On appelait ainsi la cime méridionale du mont Ida, dans la Troade, et où se trouvait un temple consacré à Jupiter.

Dès que les deux armées se sont rencontrées dans la plaine, les boucliers, les lances, les courageux guerriers couverts d'airain se mêlent, se confondent, et l'on entend de tous côtés le choc terrible des larges boucliers. Les cris de joie des vainqueurs, les cris plaintifs des mourants s'élèvent jusqu'au ciel, et la terre est couverte de sang.



Toute la matinée, et pendant que s'élève l'astre sacré du jour, les traits partent des deux armées : Troyens et Achéens tombent dans la poussière. Mais quand le soleil est arrivé au milieu de sa course, Jupiter déploie ses balances d'or; il y place les destinées qui décident du sommeil éternel : d'un côté est celle des Troyens, dompteurs de coursiers, de l'autre celle des Grecs à l'armure d'airain. Le maître de l'Olympe prend la balance par le milieu et la tient suspendue Le jour qui doit être fatal aux Grecs fait pencher la balance; le plateau qui contient leur destinée descend vers la terre, et celui qui renferme le sort des Troyens s'élève vers les cieux. Soudain Jupiter tonne des hauteurs de l'Ida, et lance sa foudre enflammée au milieu de l'armée des Achéens. A cette vue les guerriers sont saisis d'effroi, et la crainte s'empare de toutes les âmes.

Idoménée, Agamemnon et les deux Ajax, serviteurs de Mars, n'osent plus faire face aux Troyens. Nestor seul, Nestor, l'appui

des Grecs, reste malgré lui au milieu des périls; car un de ses chevaux vient d'être blessé. — Le noble Pâris, l'époux d'Hélène à la belle chevelure, avait percé le coursier de Nestor au milieu du front, à l'endroit où naissent les premiers crins, et où toute blessure est mortelle. — La flèche ayant pénétré jusque dans le crâne, le cheval se dresse de douleur et épouvante les autres coursiers en se roulant près des roues. Tandis que Nestor s'efforce, avec son glaive, de couper les rênes, un char s'avance à travers la foule en portant l'audacieux Hector. Alors le vieillard aurait perdu la vie si le valeureux Diomède n'eût aperçu l'intrépide Troyen. Aussitôt le fils de Tydée s'écrie d'une voix forte en s'adressant à Ulysse :

« Noble fils de Laërte, Ulysse fertile en ruses, pourquoi fuis-tu comme un lâche, en tournant le dos à l'ennemi ? Crains que quelque Troyen ne te frappe par-derrière avec sa lance! Arrête-toi, cher Ulysse, pour que nous chassions loin du vénérable Nestor un si redoutable ennemi! »

Il dit; mais le divin Ulysse ne l'entend point, il passe rapidement et poursuit sa course vers les navires achéens. Diomède, quoique seul, s'élance à la tête des combattants, se place devant les chevaux du fils de Nélée, et dit au héros :

« O Nestor! de jeunes guerriers te pressent de toutes parts, quand tes forces t'abandonnent et que le poids de la vieillesse t'accable! Ton serviteur est faible, et tes chevaux sont fatigués. Viens, monte sur mon char, et tu verras comme les coursiers de Tros savent rapidement courir dans la plaine, soit qu'ils fuient, soit qu'ils poursuivent l'ennemi. J'enlevai naguère au vaillant Énée ces deux coursiers, qui jettent en tous lieux le désordre et la terreur. Confie tes chevaux à mes deux serviteurs; dirigeons mes coursiers contre les défenseurs d'Ilion, et qu'Hector sache aujourd'hui combien ma lance est redoutable quand mes mains la dirigent! »

Il dit, et le vieux Nestor de Gérénie s'empresse de lui obéir. Sthénélus et Eurymédon, leurs serviteurs, prennent soin des coursiers de Nestor, et les deux héros se placent sur le char de Diomède. Le vieillard s'empare des rênes brillantes, frappe les chevaux

vigoureux, et les deux guerriers sont en un instant près d'Hector. Le fils de Tydée dirige sa lance contre l'impétueux Troyen qui vole à leur rencontre ; mais il ne l'atteint pas, et le javelot vient frapper à la poitrine le serviteur d'Hector, le fils de Thébéus, Éniopée, qui tenait les rênes : il tombe du char, les chevaux fougueux reculent, et le guide sent à la fois s'exhaler ses forces et son âme. Hector est saisi d'une violente douleur en voyant tomber le corps de son compagnon fidèle ; mais, malgré son chagrin, il laisse Éniopée étendu sur la terre et cherche un autre écuyer. Les coursiers ne restent pas long-temps sans guide ; Hector découvre bientôt l'intrépide Archeptolème, fils d'Iphite ; il le fait monter sur son char et remet entre ses mains les rênes brillantes.

En ce moment la déroute était entière. Sans doute de grands, d'inévitables événements se seraient accomplis et les Troyens auraient été enfermés dans Ilion comme de faibles agneaux dans un parc, si le père des dieux et des hommes n'eût aperçu ce nouveau danger. Soudain il fait gronder son tonnerre, et lance sa foudre éblouissante devant les chevaux de Diomède : une flamme terrible jaillit du soufre embrasé. Les coursiers sont saisis d'effroi et s'abattent sous le char. Nestor laisse échapper de ses mains les rênes brillantes ; et, le cœur rempli de crainte, il dit à Diomède :

« Fils de Tydée, presse la fuite de tes coursiers ; car Jupiter ne veut point nous donner la victoire. Aujourd'hui le fils de Saturne comble de gloire ce guerrier troyen ; mais demain, peut-être, il nous accordera les honneurs du triomphe si telle est sa volonté. Nul homme, quelle que soit sa vaillance, ne peut s'opposer aux décisions de Jupiter, le maître de l'Olympe et le plus puissant des dieux. »

Diomède à la voix sonore lui répond en ces termes :

« O vieillard, les paroles que tu viens de prononcer sont pleines de sagesse. Mais une vive douleur s'est emparée de mon âme ; car un jour Hector s'écriera dans l'assemblée des Troyens : — Le fils de Tydée a fui devant moi et s'est réfugié près de ses navires. — C'est ainsi que parlera l'orgueilleux Hector. Ah ! puisse avant ce jour fatal la terre s'entr'ouvrir sous mes pas ! »

Le vieux Nestor réplique aussitôt en disant :

« Fils de Tydée, si jamais Hector t'accusait d'être un homme faible ou lâche, il ne persuaderait ni les Troyens, enfants de Dardanus, ni les Troyennes qui ont perdu leurs jeunes époux renversés par toi dans la poussière ! »

En disant ces mots, il fait prendre la fuite à ses chevaux agiles et les dirige à travers la foule des guerriers. Hector et les Troyens, en poussant de grands cris, font pleuvoir sur ces deux héros une grêle de traits cruels. Alors le magnanime Hector au casque étincelant s'écrie d'une voix formidable :

« Fils de Tydée, les Danaëns t'honoraient beaucoup trop naguère en t'offrant la première place, les meilleures viandes et les coupes les mieux remplies ! Maintenant ils vont t'accabler de leur juste mépris ; car tu n'es vraiment qu'une faible femme ! Cours à ta perte, lâche guerrier, fille timide [1] ! Ne crois pas que je te laisserai franchir nos remparts, ni traîner nos épouses dans tes navires ; car auparavant je veux te donner la mort ! »

A ces paroles Diomède hésite ; il se demande s'il se retournera pour marcher contre Hector : trois fois il agite cette pensée dans son cœur, et trois fois Jupiter fait gronder, du haut de l'Ida, sa foudre terrible pour donner aux Troyens le signal de la victoire. Hector anime ses guerriers et leur crie d'une voix forte :

« Troyens, Lyciens, et vous, vaillants fils de Dardanus, combattez en héros et rappelez votre mâle ardeur ! Le fils de Saturne est bienveillant pour nous ; il me promet la victoire, et il prépare aux Achéens de nouveaux malheurs. Ces insensés ont élevé des murailles, faibles barrières qui ne s'opposeront point à ma valeur ; car mes rapides chevaux franchiront aisément ce fossé ! Quand nous serons près de leurs navires, songez à vous armer de feux dévorants pour que nous embrasions leurs flottes et que nous exterminions tous les Achéens troublés par les flammes et par la fumée. »

[1] Il est digne de remarque qu'en grec, en latin et en français le mot qui sert à désigner la *prunelle de l'œil* signifie en même temps une *jeune fille* : γλήνη a ce double sens, κόρη l'a également ; il en est de même de *pupilla* en latin et de *pupille* en français.

Puis Hector excite de la voix ses coursiers et leur dit :

« Xanthe, Podarge, Éthon, Lampus, voici l'instant de me payer les soins que vous prodigue Andromaque, fille du magnanime Éétion, Andromaque qui vous présente le doux froment et vous donne du vin au gré de vos désirs[1], même avant de songer à moi qui suis son jeune époux! Hâtez-vous de poursuivre nos ennemis, afin que nous puissions enlever au fils de Nélée ce magnifique bouclier d'or éclatant dont les poignées[2] sont aussi d'or massif et qui est tellement célèbre que sa renommée s'élève jusqu'aux voûtes célestes! Arrachons des épaules de Diomède cette superbe cuirasse qu'a forgée Vulcain, le divin artisan. Si



nous nous emparons de toutes ces dépouilles, j'espère que cette nuit même les Achéens s'enfuiront sur leurs navires rapides! »

[1] Ce passage est censuré par Heyne et par Knight; Wolf le met entre deux parenthèses pour indiquer qu'il ne le regarde point comme authentique, Aristophane le grammairien le supprime aussi. La scholie B de l'édition de Venise, qui se rapporte au vers 287, dit que le vers 189 doit être retranché, parce qu'il n'est pas naturel qu'on donne à boire du vin aux chevaux.

[2] Nous avons traduit comme Dugas-Montbel κανόνας par *poignées*. « Ces κανόνες, dit cet auteur, étaient des espèces d'*anses* adaptées dans la partie creuse du bouclier : dans l'une on passait le bras, et l'on empoignait l'autre avec la main. C'est ce que l'on a nommé dans la suite τὰ ὄχανα (*les poignées des boucliers*). »

Ainsi parle l'orgueilleux Hector. — Junon, indignée, s'agite r son trône, et le vaste Olympe en est ébranlé. La vénérable esse, s'adressant au puissant Neptune, lui dit :

« Toi qui fais trembler la terre, seras-tu sans pitié pour les recs expirants? Cependant ce sont eux qui, dans Aigues et ans Hélice, t'apportent sans cesse de nombreuses et magnifiques ffrandes. Donne-leur donc maintenant la victoire. Si, nous les rotecteurs des Achéens, nous voulions repousser les défenseurs l'Ilion et réprimer la puissance du redoutable Jupiter, certes le fils de Saturne resterait seul plongé dans la tristesse sur les hautes montagnes de l'Ida! »

Neptune, indigné, répond à la déesse en ces termes :

« Audacieuse Junon, quelles paroles viens-tu de proférer! Non, je ne veux point que nous autres dieux nous luttions avec Jupiter; car il est plus puissant que nous. »

Tandis qu'ils parlent ainsi, tout l'espace que renferme le fossé, depuis la tour jusqu'aux navires, est rempli de chevaux et de guerriers qui se pressent de toutes parts. Hector, semblable au dieu Mars, les poursuit avec rage, parce que Jupiter veut le combler de gloire. Sans doute le héros aurait livré aux flammes les vaisseaux achéens, si la vénérable Junon n'eût placé dans le cœur du bouillant Agamemnon le désir de ranimer le courage des Grecs. Le fils d'Atrée parcourt les tentes et les vaisseaux en tenant dans sa main son vaste manteau de pourpre; il se place sur le navire d'Ulysse, au centre de l'armée, afin que sa voix puisse être entendue de tous les soldats, depuis la tente d'Ajax, fils de Télamon, jusqu'à celle d'Achille (ces deux guerriers, pleins de confiance dans leur courage et dans la force de leurs bras, avaient placé leurs navires aux deux extrémités du camp). Alors Agamemnon s'écrie d'une voix formidable :

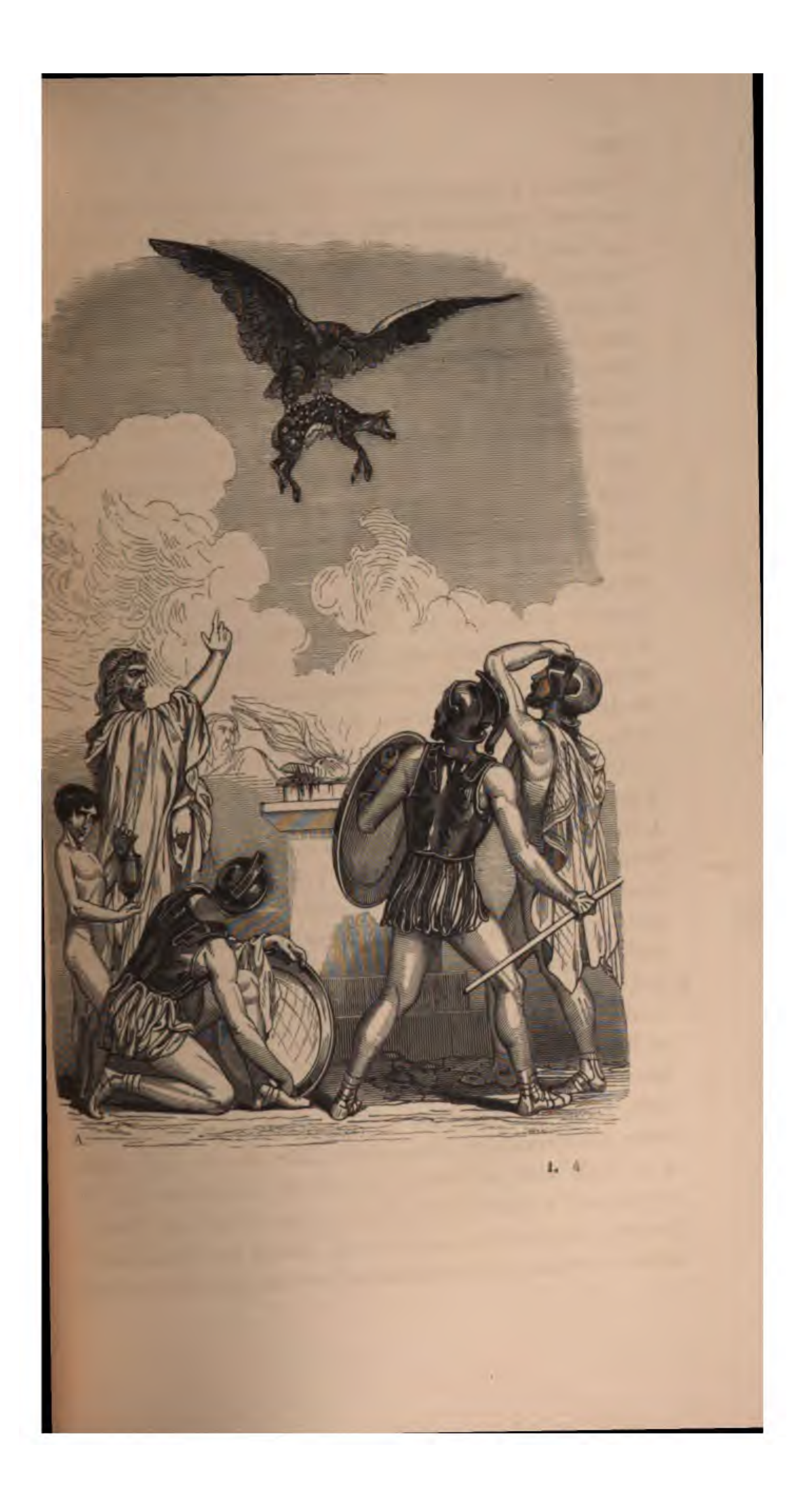
« Quelle honte! quel opprobre! Argiens, vous n'êtes imposants et redoutables que par votre forme! Cependant vous prétendiez être les soldats les plus courageux! Que sont donc devenus les fiers discours que vous profériez avec tant de jactance, lorsque dans Lemnos, vous rassasiant de la chair des taureaux et buvant le vin à pleine coupe, vous disiez que chacun de vous

ferait face à cent et même à deux cents Troyens? Maintenant, que nous sommes tous réunis, nous ne valons pas le seul Hector, qui bientôt va livrer aux flammes nos superbes navires! — Grand Jupiter! as-tu jamais accablé de tels maux un des rois puissants de la terre, et l'as-tu jamais privé de tant de gloire? Depuis que, poussé par un mauvais destin, je suis arrivé en ces lieux, je n'ai jamais passé devant tes autels sans brûler en ton honneur des cuisses et de la graisse de taureaux, tant je désirais de renverser les hautes murailles de Troie! Jupiter, accomplis du moins ce dernier vœu : permets-nous de revoir notre patrie; favorise notre fuite, et ne souffre pas que nous périssions sous les coups des Troyens! »

Ainsi parle Agamemnon. Jupiter, touché de ses larmes, consent à ce que l'armée des Achéens soit sauvée. Aussitôt il envoie un aigle, le plus certain des augures, qui, tenant dans ses serres le jeune faon d'une biche légère, le jette sur l'autel où les Grecs allaient offrir des sacrifices à Jupiter, auteur de tous les présages. A la vue de cet oiseau envoyé par un dieu puissant les Achéens fondent avec plus de fureur sur les défenseurs d'Ilion, et recouvrent leur force et leur courage.

Alors, parmi les nombreux Danaëns, nul n'aurait pu se glorifier d'avoir devancé les chevaux du vaillant fils de Tydée en franchissant le fossé pour attaquer l'ennemi. Diomède est le premier qui renverse un guerrier illustre parmi les Troyens, le fils de Phradmon, Agélaüs, qui pressait la fuite de ses coursiers : Diomède l'atteint par-derrière, lui plonge sa lance entre les deux épaules et lui traverse la poitrine. Agélaüs tombe du char, et ses armes retentissent autour de lui.

Sur les pas de Diomède s'élancent les Atrides, Agamemnon et Ménélas; puis les deux Ajax, pleins de force et de courage, Idoménée et son serviteur Mérion, semblable au dieu Mars; enfin, Eurypyle, le fils illustre d'Évémon. Teucer est le neuvième héros qui s'avance en tendant la corde de son arc flexible; il se place sous le bouclier du fils de Télamon et s'en fait un rempart. Toutes les fois qu'Ajax soulevait son large bouclier, Teucer, en regardant autour de lui, lançait ses flèches dans la mêlée, et celui qu'elles atteignaient tombait privé de la vie; puis



I. 4

·éfugiait auprès d'Ajax, comme l'enfant auprès de sa
fils de Télamon le couvrait de son splendide bouclier.
alors le premier des Troyens qu'immola Teucer? —
puis il renversa dans la poussière Ormène, Ophéleste,
·omios, le divin Lycophonte, Amopaon, fils de Polyé-
'illustre Mélanippe : tous ces guerriers abattus les
es autres furent étendus sur la terre féconde. — Aga-
oi des hommes, est joyeux en voyant ce jeune héros
errible renverse les phalanges troyennes; il s'approche
et lui parle en ces termes :

: Télamon, ô toi que je chéris, Teucer, chef des peu-
toujours ainsi tes flèches meurtrières! Sauve les
porte la joie dans le cœur de ton père qui veilla sur ton
t'éleva dans son palais, bien que tu sois le fruit d'un
itime[1]. Quoique ton père soit loin de toi, comble-le de
:e le déclare et j'accomplirai ma promesse : si Jupiter
m'accordent de renverser les hautes murailles d'Ilion,
rès moi le premier qui recevra le prix d'honneur. Tu
·épied magnifique, ou deux coursiers avec leur char,
ne captive qui partagera ta couche. »

ochable Teucer lui répond aussitôt :

ux fils d'Atrée! pourquoi m'enflammer encore, moi qui
·op emporté par mon propre courage? Je combats sans
de tout mon pouvoir. Depuis que nous avons repoussé
;, je ne cesse d'abattre ceux qui se présentent à la por-
flèches. Je viens de lancer huit traits qui ont percé la
huit jeunes guerriers; mais je n'ai encore pu atteindre
'riam, ce chien plein de rage! »

ıt ces mots, une autre flèche, dirigée contre Hector,
: l'arc de Teucer, qui est impatient d'atteindre ce héros;
it se détourne et va percer le cœur du valeureux Gorgy-
les nobles fils de Priam. — Sa mère, venue de la ville

ı eut Teucer d'Hésione, fille de Laomédon et sœur de Priam;
é faite captive par Hercule, lorsqu'il ravagea la ville de Troie.
na Hésione en récompense à Télamon, son allié. Le fils qui naquit
n fut appelé Teucer, parce que sa mère était Troyenne.

d'Ésyme, s'appelait Castianire, et elle était aussi belle qu'une déesse. — Tel dans un jardin le pavot penche sa tête chargée de fruits et de la rosée du printemps : tel ce jeune guerrier laisse sous son casque tomber son front appesanti.

Teucer, toujours impatient de frapper Hector, décoche une autre flèche qui s'égare encore une fois, détournée par Apollon lui-même : le trait s'enfonce dans la poitrine de l'intrépide écuyer d'Hector, Archeptolème, au moment où il s'élançait dans la mêlée. Archeptolème tombe du haut de son char; les chevaux fougueux reculent épouvantés, et leur guide perd aussitôt et les forces et la vie.

A cette vue Hector se sent affligé d'une profonde douleur; mais, malgré la peine qu'il éprouve, il laisse son compagnon étendu sur la terre, et ordonne à Cébrion, frère d'Archeptolème, qui se trouvait à ses côtés, de prendre les rênes des chevaux. Hector s'élance de son char et saute à terre en poussant des cris terribles; il saisit une pierre raboteuse et s'avance vers Teucer avec le désir d'immoler ce jeune héros. Le fils de Télamon venait de prendre dans son carquois une flèche cruelle qu'il avait placée sur son arc; mais, au moment où il tirait la corde à lui, Hector lui jette la pierre qu'il tenait dans ses mains et l'atteint près de l'épaule, à l'endroit mortel où l'os sépare le cou de la poitrine. Hector brise la corde de l'arc du fils de Télamon et engourdit le poignet du jeune guerrier. Teucer tombe sur ses genoux, et l'arc échappe de ses mains. Ajax, loin d'abandonner son frère tombé dans la poussière, accourt aussitôt et le couvre de son bouclier. Mécistée, fils d'Échius, et le divin Alastor, compagnons fidèles d'Ajax, emportent vers les creux navires Teucer, qui pousse de profonds gémissements.

Jupiter ranime de nouveau le courage des Troyens, et repousse les Grecs jusqu'aux bords du large fossé. Hector marche à la tête des guerriers, et ses regards étincellent de fureur. — Tel un limier, qui poursuit dans sa course rapide un lion ou un sanglier sauvage, s'attache à ses cuisses, à ses reins, observe tous les mouvements de sa proie et parvient enfin à la saisir par-derrière : tel Hector poursuit ses ennemis et immole sans cesse ceux qui

fuient les derniers. Plusieurs des Grecs, en franchissant le fossé et les palissades, tombent sous les coups des Troyens; puis ils se réfugient auprès de leurs navires, s'encouragent mutuellement, et, les mains élevées vers les cieux, ils implorent à grands cris les immortels habitants de l'Olympe. Hector lance ses coursiers à la belle crinière, presse l'ennemi de toutes parts, et ses yeux brillent comme ceux de la Gorgone ou du terrible Mars, fléau des mortels. Alors Junon aux blanches épaules, se sentant émue de pitié, adresse à Minerve ces paroles rapides :

« Hélas, fille du puissant Jupiter! n'irons-nous pas secourir pour la dernière fois les Danaëns expirants? Ces guerriers, domptés par la cruelle destinée, tombent en foule sous les coups d'un seul homme, de cet Hector qui maintenant ne met plus de bornes à ses fureurs! »

Minerve aux yeux d'azur lui répond aussitôt :

« Certes, le fils de Priam devrait avoir déjà perdu la vie. Il devrait être déjà vaincu dans son propre pays par les nobles Achéens, si mon père ne s'abandonnait pas sans cesse à son funeste courroux. Mais Jupiter, qui est toujours dur, injuste, s'oppose à l'accomplissement de mes desseins! Il ne se rappelle plus combien de fois j'ai sauvé son fils prêt à succomber sous les fatigants travaux qui lui furent imposés par Eurysthée. — Hercule poussa jadis des cris de détresse qui s'élevèrent jusqu'aux cieux, et Jupiter m'envoya pour secourir son fils. Ah! si j'avais alors prévu le prix qu'on réservait à mes services (lorsque ce divin héros fut envoyé dans les enfers pour enlever de l'Érèbe le chien du terrible Pluton), jamais Hercule n'eût échappé des eaux profondes du Styx! Jupiter me hait, à présent; il veut accomplir les desseins de la belle Thétis, de cette déesse qui, embrassant ses genoux et portant à son menton une main caressante, l'a supplié de combler de gloire et d'honneur Achille, le fléau des hommes. Cependant un jour viendra où il m'appellera sa fille bien-aimée! — Junon, attelle nos rapides coursiers tandis que je vais me rendre dans le palais de Jupiter et me couvrir de mon armure. Nous verrons si le fils de Priam, Hector au casque étincelant, se réjouira lorsqu'il nous verra paraître au milieu des combats. Alors, plus d'un

Troyen tombera près des vaisseaux des Grecs et y deviendra la pâture des chiens et des vautours! »

La belle Junon se hâte d'atteler les coursiers aux rênes d'or. Minerve, après s'être rendue dans le palais de son redoutable père, laisse tomber à ses pieds le magnifique voile aux riches couleurs qu'elle-même avait brodé de ses mains divines; elle revêt la cuirasse du dieu des tempêtes et s'arme pour la guerre désastreuse; puis elle monte sur son char étincelant, saisit la lance puissante et terrible avec laquelle elle renverse les phalanges des guerriers qui ont excité sa colère. Junon frappe du fouet les coursiers agiles, et soudain s'ouvrent avec fracas les portes du ciel confiées aux divines Heures, gardiennes du vaste Olympe : ce sont elles qui, avec un épais nuage, ouvrent et ferment les portes du céleste séjour. Les déesses quittent le divin empire et font sortir par ces portes leurs chevaux dociles.

Jupiter, en les apercevant des hauteurs de l'Ida, est transporté de colère; il appelle aussitôt Iris, la messagère aux ailes d'or, et lui dit :

« Légère Iris, va, cours à la rencontre de ces déesses et fais les retourner sur leurs pas. Ne souffre point qu'elles se rendent près de moi, afin d'éviter entre nous des débats funestes. Je le déclare, et j'accomplirai ma promesse : j'abattrai leurs coursiers, je précipiterai du haut de leur siége Minerve et Junon je ferai voler leur char en éclats, et dix longues années ne pourront guérir les profondes blessures que leur aura faites ma foudre Que Minerve apprenne par cette leçon ce qu'il en coûte pour avoir osé braver le courroux de son père! Je suis moins irrité contre Junon, car je suis accoutumé à la voir sans cesse s'opposer à mes projets. »

Il dit. Iris, aussi prompte que la tempête, s'élance des hauteurs de l'Ida et dirige son vol vers l'Olympe. Elle rencontre les déesses aux premières portes des cieux, se place devant elles, et leur déclare en ces termes les ordres de Jupiter :

« Junon, Minerve, où courez-vous donc? Quelle aveugle fureur vous entraîne? Le fils de Saturne vous défend de porter secours aux Achéens. Voici les menaces que Jupiter a proférées

contre vous et qu'il a juré d'accomplir : il abattra vos coursiers, il vous précipitera du haut de votre siége ; il fera voler votre char en éclats, et dix longues années ne pourront guérir les profondes blessures que vous aura faites sa foudre. Minerve apprendra par cette leçon ce qu'il en coûte pour avoir osé braver le courroux de son père. Il est moins irrité contre Junon, car il est accoutumé à la voir sans cesse s'opposer à ses projets. — Terrible Minerve, tu serais la plus imprudente des déesses si tu dirigeais contre Jupiter, le père des hommes et des dieux, ta redoutable lance ! »

Iris s'éloigne après avoir prononcé ces paroles. Alors Junon s'adresse à Minerve, et lui dit :

« Fille du dieu qui tient l'égide, je ne souffrirai pas que pour de faibles mortels nous luttions contre Jupiter. — Maintenant que ces peuples vivent ou périssent au gré de leur destin, et que le fils de Saturne assiste les Grecs ou les Troyens selon sa propre volonté ! »

En parlant ainsi, elle fait tourner son char. Les Heures détellent les coursiers à la belle crinière, les attachent à la crèche divine, et inclinent le char contre les murailles brillantes. Les deux déesses, le cœur navré de tristesse, se mêlent à la troupe des immortels ; puis elles s'asseient sur des siéges d'or.

Alors Jupiter, des sommets de l'Ida, dirige vers l'Olympe ses coursiers rapides, son char aux belles roues, et bientôt il atteint la céleste demeure des dieux. Neptune dételle les coursiers, place le char sur l'estrade [1] et le couvre d'un voile de lin [2]. Jupiter, dont la voix retentit au loin, se place sur un trône d'or, et le vaste Olympe retentit sous ses pieds. Junon et Minerve se tiennent à l'écart, tristes, silencieuses, et elles n'osent adresser la parole au fils de Saturne. Mais Jupiter, qui connaît leurs plus secrètes pensées, leur dit avec ironie :

« O déesses, pourquoi vous affliger ainsi ? Cependant, vous ne vous êtes point fatiguées à immoler les Troyens contre lesquels

[1] On entend par βωμός le *lieu élevé*, l'*estrade* où l'on plaçait les chars.

[2] Le λίς était une *étoffe de lin*, une *toile* qu'on tendait en guise de housse ou de tapis sur les siéges et sur les chars pour les garantir et les préserver.

vous nourrissez une haine cruelle! Vous savez que tous les dieux de l'Olympe ne pourraient s'opposer à mes desseins tant ma force est immense et mon bras invincible! Mais vos membres ont été glacés d'effroi avant d'avoir vu les combats meurtriers et les fureurs de la guerre. Je l'avais juré et j'aurais accompli mes serments : oui, je vous aurais frappées de ma foudre ; je vous aurais renversées de votre char, et vous ne seriez jamais rentrées dans l'Olympe! »

A ces mots, Minerve et Junon, assises l'une près de l'autre, font entendre quelques murmures et méditent la ruine des Troyens. Minerve, en proie au plus violent courroux, ne profère aucune parole; mais Junon, ne pouvant plus contenir sa fureur, s'écrie:

« O cruel fils de Saturne, qu'as-tu dit! Nous savons tous que ta force est indomptable; mais nous avons pitié des vaillants Danaëns qui meurent vaincus par la cruelle destinée! Puisque tu nous l'ordonnes, nous nous abstiendrons de combattre. Cependant permets-nous de donner aux Argiens de salutaires conseils, afin qu'ils ne périssent pas tous sous les coups de ta colère! »

Jupiter qui rassemble au loin les nuages lui répond aussitôt :

« Fière Junon, demain, si tel est ton desir, tu verras le puissant fils de Saturne exterminer l'immense armée des belliqueux Achéens. — Le terrible Hector ne cessera de triompher que lorsque Achille, abandonnant ses navires, s'avancera pour combattre; oui, le fils de Priam cessera de remporter la victoire le jour où les deux armées, réunies près de la flotte achéenne, engageront une lutte autour du corps de Patrocle [1] : tel est l'arrêt du Destin. — Junon, je me soucie peu de ta colère. Quand bien même tu te rendrais aux extrémités de la terre et des mers, où Japet et Saturne, plongés dans les gouffres profonds du Tartare, sont privés de la lumière du soleil et du souffle des vents; oui, lors même que tu porterais en ces lieux ta course vagabonde, je me rirais encore de ton courroux, de tes fureurs! Junon, tu es la plus impudente des déesses! »

[1] La scolie de l'édition de Venise supprime cette seconde phrase comme étant une répétition inutile, puisque Jupiter a suffisamment déterminé l'époque où Hector cesserait de triompher, en disant que ce ne serait que *lorsqu'Achille, abandonnant ses navires, s'avancerait pour combattre.*

Il dit, et la belle Junon ne lui répond rien. — Déjà la splendide lumière du soleil se précipite dans les eaux de l'Océan, et la nuit ténébreuse s'étend sur la terre. Les Troyens regrettent le jour qui fuit loin d'eux ; mais les Grecs voient arriver avec joie cette nuit obscure qu'ils désiraient si ardemment.

L'illustre Hector rassemble les Troyens loin des vaisseaux, sur les bords du fleuve sinueux, dans une plaine que n'a point encore souillée le sang des cadavres. Les défenseurs d'Ilion descendent de leurs chars pour écouter les discours d'Hector, guerrier chéri de Jupiter. Le fils de Priam tient une lance de onze coudées, dont la pointe d'airain, entourée d'un cercle d'or, jette au loin un vif éclat. Hector s'appuie sur sa lance et adresse ces paroles aux Troyens :

« Écoutez-moi, fils de Dardanus, et vous, nos alliés fidèles. Je pensais aujourd'hui même retourner vainqueur dans Ilion après avoir détruit la flotte et l'armée des Grecs ; mais la nuit est venue tout à coup, sauver les Argiens et leurs vaisseaux rangés sur les bords de la mer. Maintenant obéissons à la nuit ténébreuse et préparons le repas du soir. — Dételez vos chevaux à la flottante crinière et donnez-leur de l'épeautre et du pur froment. Hâtez-vous d'amener de la ville des bœufs et des brebis ; apportez aussi de vos demeures du pain en abondance, et du vin qui réjouit le cœur des hommes ; ramassez du bois et mettez-le en monceaux, afin que, durant la nuit, nous allumions des feux nombreux dont les flammes s'élèveront jusqu'aux régions célestes. Cette nuit même les Grecs tenteront peut-être de s'enfuir sur le vaste dos des mers ; mais du moins ils ne s'embarqueront pas sans danger : car chacun d'eux, atteint d'une flèche ou d'un javelot, pourra, dans ses foyers, panser les blessures que nous lui aurons faites ! Désormais on tremblera de porter sur ces rivages le terrible fléau de la guerre. — Vous, hérauts chéris de Jupiter, partez pour Ilion, ordonnez aux jeunes gens qui son encore au printemps de la vie, ordonnez aux vieillards dont l'âge a blanchi la chevelure, de garder la ville avec soin et de veiller sur nos tours que les dieux ont eux-mêmes bâties. Dites à nos jeunes épouses d'allumer de grands feux dans leurs riches

demeures, et faites que chacun soit actif, vigilant, de peur qu'on ne pénètre, par embûches, dans notre ville, qui, en ce moment est privée de soldats. Obéissez-moi tous, car je viens de vous donner d'utiles conseils. Demain je vous transmettrai de nouveaux ordres, et j'espère qu'alors, secondé par Jupiter et par les autres immortels, je chasserai loin de ces rivages ces dogues ennemis qu'une fatale destinée a conduits en ces lieux ! — Pendant toute la nuit, veillons à notre défense; et demain au lever de l'aurore, quand nous nous serons revêtus de nos armes, nous porterons le carnage et la mort jusque sur les creux navires des Achéens. Je verrai si le fort Diomède me repoussera près des remparts d'Ilion, ou si je le tuerai moi-même, et si je m'emparerai de ses dépouilles sanglantes! Demain ce héros fera des prodiges de valeur s'il résiste aux terribles coups de ma redoutable lance; mais je pense qu'il tombera le premier et que son cadavre restera au milieu de ses compagnons avant que le soleil ait terminé sa carrière! Ah! que ne suis-je aussi sûr d'avoir en partage une immortalité exempte de vieillesse et d'être honoré par les humains à l'égal de Minerve et d'Apollon, qu'il est certain que ce jour sera funeste à tous nos ennemis[1] ! »

Ainsi parle Hector, et les Troyens applaudissent. — Ils détachent du joug les coursiers baignés de sueur et les lient auprès des chars. Ils amènent de la ville des bœufs et de grasses brebis, ils apportent de leur demeure du pain en abondauce et du vin délectable; ils ramassent du bois, le mettent en monceaux et offrent aux immortels d'illustres hécatombes : les vents élèvent de la plaine jusqu'au ciel le doux parfum des sacrifices. Mais les dieux

[1] Plusieurs critiques anciens, tels qu'Aristarque, Zénodote, Didym[e] Aristonique, supprimaient presque toute la fin du discours d'Hector, par[ce] que la même idée se trouve répétée plusieurs fois. M. Knight termine [le] discours à ces mots : « j'enlèverai les dépouilles sanglantes; » et, pour ju[s]tifier la suppression des vers suivants, il ajoute · « Ces vers proviennent de [la] manie d'amplifier qui en a fait imaginer tant d'autres, surtout dans les di[s]cours. Ce que le poète a composé avec une grande force et une très-conv[e]nable brièveté se trouve ainsi delayé jusqu'à satiété par l'insipide bavarda[ge] des rapsodes. » Il paraît que nous devons la fin du discours d'Hector à u[ne] double interpolation.

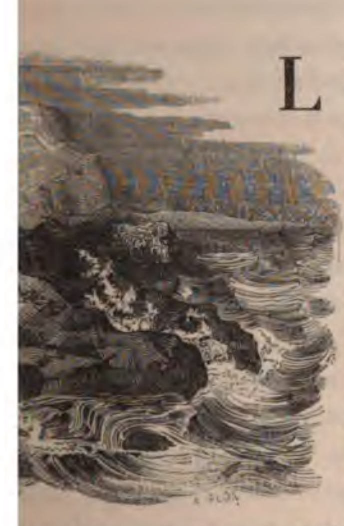
fortunés refusent leurs offrandes; car ils ont pris en haine et la ville sacrée d'Ilion, et Priam et le peuple belliqueux du vaillant Priam.

Les Troyens, animés d'un orgueilleux espoir, reposent toute la nuit dans la plaine, à la lueur des feux qu'ils ont allumés. — Ainsi, lorsque, par un temps calme et dans un ciel sans nuages, les étoiles radieuses brillent autour de la lune argentée, les collines, les vallées, les sommets des montagnes sont éclairés d'une douce lumière; l'azur des cieux laisse apercevoir tous les astres qui scintillent, et le cœur du berger est rempli d'allégresse : ainsi brillent de toutes parts les feux nombreux que les Troyens ont allumés entre la flotte des Grecs et le Xanthe impétueux. Mille brasiers éclairent la plaine, et autour de chaque feu reposent cinquante guerriers. Les coursiers se repaissent d'orge blanche, d'avoine, et ils attendent près des chars le retour de la divine Aurore.





AMBASSADE AUPRÈS D'ACHILLE.



Les Troyens veillent avec soin, tandis que la Fuite envoyée par les dieux et compagne de la Terreur, règne parmi les Grecs qui sont atteints d'un violent chagrin. — Ainsi, lorsque des montagnes de la Thrace, Borée et Zéphire viennent tout à coup agiter la mer poissonneuse, les vagues noires se gonflent et rejettent en abondance l'algue
age : ainsi la crainte et l'effroi viennent agiter tour à tour
les malheureux Achéens.
, en proie à la plus vive douleur, traverse les rangs et
aux hérauts de convoquer sans bruit les nobles guer-
entôt les chefs, tristes, consternés, abattus, sont réunis
nemnon se lève en versant d'abondantes larmes. Telle
rce profonde répand ses eaux noires du sommet d'un

rocher. Le fils d'Atrée, en soupirant, s'exprime en ces termes :

« O mes amis, chefs et princes des Argiens, Jupiter m'accable d'infortunes! Ce dieu cruel, me promit, me jura même autrefois que je ne retournerais dans ma patrie qu'après avoir renversé les hautes murailles d'Ilion; mais aujourd'hui méditant d'affreux desseins, il m'ordonne de regagner honteusement Argos, moi qui ai perdu tant de vaillants guerriers! Telle est la volonté du puissant Jupiter, qui a déjà détruit et qui doit détruire encore de nombreuses cités; car sa puissance est sans bornes. Eh bien! obéissez tous à mes paroles. Fuyons avec nos vaisseaux, et rentrons dans notre chère patrie puisque nous ne pourrons jamais renverser la ville de Troie aux larges rues! »

Il dit, et tous les Grecs abattus par la douleur gardent un morne silence; ils restent long-temps sans oser proférer une seule parole; mais enfin Diomède à la voix sonore se lève et dit :

« Atride, je combattrai tes imprudents discours, selon la coutume des assemblées [1], et surtout ne va pas t'irriter de mes paroles. — Naguère, en présence des Grecs, tu me reprochas d'être faible et lâche; cependant tous ces guerriers, jeunes et vieux, savent que je suis courageux et fort. Le fils de Saturne t'a donné le sceptre pour être honoré entre tous les hommes; mais il t'a refusé la mâle valeur qui seule assure une grande puissance. Malheureux, crois-tu donc que les fils des Achéens soient sans force et sans courage, comme tu le supposes toi-même? Si tu es impatient d'abandonner ces lieux, fuis, les chemins te sont ouverts, et les nombreux vaisseaux qui te suivirent de Mycènes t'attendent sur le rivage! Nous autres nous ne partirons que lorsque nous aurons détruit la cité d'Ilion! Mais s'il est des guerriers qui veulent aussi retourner dans leur chère patrie, qu'ils partent donc! Sthénélus et moi nous combattrons seuls jusqu'à ce que nous ayons vu tomber les hautes murailles de

[1] Pour la traduction de ce passage (ἣ θέμις ἐστί), nous avons suivi les explications de Thiersch, de Spitzner et de Bothe, qui rapportent le pronom relatif ἣ au mot ἀγορῇ. Voss dit : *wie es gebührt im rath* (*ainsi que cela convient au conseil*).

Troie, puisque c'est une déesse qui nous a conduits sur ces rivages! »

Il dit, et tous les Grecs, admirant le discours de Diomède, dompteur de coursiers, applaudissent en poussant de grands cris. Alors le vieux Nestor se lève et s'exprime en ces termes :

« Fils de Tydée, tu es toujours dans les combats le plus brave, et dans les conseils tu l'emportes sur tous les héros de ton âge. Aucun d'entre nous ne pourrait blâmer ou contredire tes paroles; mais tu n'as point achevé ton discours. Tu es jeune encore; tu pourrais être le moins âgé de tous mes enfants; pourtant tu parles avec prudence aux chefs des Argiens, et ce que tu dis est juste et convenable. Mais, moi qui suis plus âgé que toi, je vais prendre la parole à mon tour et je ne passerai rien sous silence. Nul parmi vous ne pourra condamner mes discours, non, pas même le puissant Agamemnon! — Celui qui aime les guerres intestines et les malheurs qu'elles entraînent, est sans famille, sans lois, sans foyers. Maintenant obéissons à la nuit, préparons le repas du soir, et plaçons des gardes près du fossé qui borde les murailles. Tels sont les ordres que je donne aux jeunes guerriers. Quant à toi, Atride, le plus puissant des rois, commence le premier à suivre mes conseils, et convie au festin les plus anciens d'entre les Grecs. Tes tentes sont remplies des vins délicieux que nos vaisseaux t'apportent chaque jour de la Thrace en traversant la vaste étendue des mers, et tu possèdes tout en abondance pour recevoir dignement de nombreux guerriers. Lorsque les chefs seront assemblés, tu te soumettras au meilleur avis qui te sera donné par l'un d'entre nous; car en ce moment tous les Grecs ont besoin d'un conseil prudent et salutaire. Déjà nos ennemis ont allumé près de nos vaisseaux des feux nombreux. Ah! qui pourrait se réjouir de tous ces malheurs! Cette nuit doit perdre ou sauver notre armée! »

Ainsi parle Nestor; les chefs l'écoutent en silence et tous obéissent à ses ordres. — Les gardes, revêtus de leur armure, sortent des tentes sous la conduite de Thrasymède, fils de Nestor, de Mérion, d'Apharéus, de Déipyre, du divin Lycomède, fils de Créon, d'Ascalaphe et d'Ialmène, issus tous deux du dieu

Mars. Ces sept héros marchent à la tête des gardes, et chacun d'eux est suivi de cent guerriers armés de fortes lances. Quand ils sont dans l'espace qui s'étend entre les murs et le fossé, ils allument des feux et préparent le repas du soir.

Agamemnon rassemble dans sa tente les plus anciens chefs des Achéens; il leur offre un festin délicieux, et bientôt ils portent leurs mains aux mets qu'on leur a servis et préparés. Lorsqu'ils ont bu et mangé selon les désirs de leur cœur, Nestor, qui déjà leur avait donné de sages conseils, se lève, prend la parole et dit avec bienveillance :

« Illustre fils d'Atrée, Agamemnon, roi des hommes, c'est par



toi que commencera et finira mon discours [1]; car tu règnes sur des

[1] Nous avons traduit littéralement ce passage : ἐν σοὶ μὲν λήξω, σέο δ' ἄρξομαι (*par toi je finirai et commencerai par toi*, c'est-à-dire, *tu seras le commencement et la fin de mes paroles*). Voss dit : *Dir soll beginnen das wort, dir endigen* (*pour toi commencera ma parole, pour toi elle finira*).

peuples nombreux, et Jupiter t'a donné le sceptre, l'autorité, la puissance pour conduire les hommes avec sagesse. Tu peux donc le premier entre tous donner des conseils; mais aussi tu dois écouter ceux qu'un autre aura proposés pour notre propre bien, et tu décideras ensuite quel est celui qui doit l'emporter. Moi, je vais te dire ce qu'il me semble le plus sage de faire. Nul autre n'a conçu et ne conçoit encore un avis préférable à celui que je proposai le jour où, malgré nous tous, tu vins enlever la jeune Briséis des tentes d'Achille courroucé. Vainement je voulus te faire abandonner ce projet; mais cédant à ton cœur orgueilleux, tu outrageas Achille, le plus brave des héros, Achille qu'honorent les immortels eux-mêmes, et tu retins sa jeune captive. Voyons aujourd'hui si nous pourrons le fléchir par des dons magnifiques et par de douces paroles. »

Agamemnon, roi des hommes, lui répond aussitôt :

« O vieillard, tu n'as point trahi la vérité en me rappelant mon erreur. Oui, je fus coupable, et je ne le nie point. Achille, ce héros chéri de Jupiter, vaut seul de nombreuses phalanges de guerriers. Le fils de Saturne, pour le venger, accable aujourd'hui de maux sans nombre le peuple des Achéens! Mais puisque je me rendis coupable en cédant à mon aveugle fureur, je veux aujourd'hui fléchir ce héros et lui faire d'innombrables présents. Je lui offrirai sept trépieds que la flamme n'a point encore noircis [1], dix talents d'or, vingt vases resplendissants, douze chevaux vigou-

[1] Athénée fait les réflexions suivantes sur ce passage : « Anciennement, dit-il, il y avait deux espèces de trépieds, que l'on avait coutume d'appeler l'un et l'autre des bassins (λέβητας). Les uns, destinés à aller au feu, étaient les vases où l'on faisait chauffer l'eau des bains : c'est de cette espèce de trépieds que parle Eschyle dans ce vers : « *Le trépied domestique, toujours placé sur le feu, le reçut* Les autres étaient appelés *coupés* (κρατὴρ); ce sont ceux dont parle Homère : *sept trépieds qui ne sont point destinés au feu* (ἀπύρους) : c'est dans ces derniers qu'on faisait le mélange du vin. » — Dugas-Montbel adopte l'explication d'Athénée, et traduit ἀπύρους τρίποδας par *trépied qui n'est pas destiné au feu*. Nous, nous avons suivi les traductions latines de Clarke et de Dübner (*igni-non-admotas tripodes*), la version allemande de Voss (*dazu dreifussiger kessel sieben, vom feuer noch rein, sept trépieds vierges des flammes*), et nous avons traduit ἕπτ' ἀπύρους τρίποδας par *sept trépieds que la flamme n'a point encore noircis*.

reux, vainqueurs à la course, et qui de leurs pieds agiles ont remporté des prix magnifiques. Certes, l'homme qui posséderait tous ces trésors et les prix que m'ont valus ces nobles coursiers ne craindrait point l'indigence; car il aurait beaucoup d'or et de richesses! Je lui donnerai encore sept jeunes captives dont on admire les talents et la beauté : moi-même je les choisis dans Lesbos quand Achille soumit cette contrée à ses lois, et parmi elle se trouvera la fille de Brisès. J'attesterai par le plus grand des serments que jamais je n'ai partagé la couche de cette captive, que jamais je ne me suis uni à Briséis, comme dans la race humaine les hommes ont coutume de s'unir aux femmes. Je lui offrirai tous ces présents, et si les dieux m'accordent un jour de renverser les hautes murailles de la cité de Priam, les vaisseaux d'Achille seront chargés d'or et d'airain, quand nos guerriers partageront les dépouilles. Il pourra choisir encore vingt femmes de Troie, les plus belles après l'Argienne Hélène. Si jamais nous retournons dans la fertile plaine d'Argos, il deviendra mon gendre, et je l'aimerai comme Oreste, mon unique enfant, élevé au sein du bonheur. J'ai trois filles dans mon palais, Chrysothémis, Laodice, Iphianasse; et Achille pourra, sans faire aucun présent, conduire celle qu'il préférera dans la demeure de son père Pélée. Je consens encore à donner à ce héros des trésors tels qu'aucun père n'en donna jamais à ses enfants. Je lui céderai sept villes florissantes, Cardamyle, Énope, la verdoyante Ira, la divine Phère, la fertile Anthée, la superbe Épéa, et Pédase féconde en vignes. Toutes ces villes, situées près des bords de la mer, sont voisines de la sablonneuse Pylos, et habitées par des hommes riches en troupeaux de bœufs et de brebis. Ces hommes l'honoreront comme un dieu en lui offrant d'honorables présents, et, soumis à son sceptre, ils lui payeront de riches tributs. Je jure d'accomplir toutes mes promesses si le divin Achille veut apaiser son courroux! Qu'il se laisse donc fléchir. Pluton seul est dur, inflexible; aussi de tous les immortels est-il celui que les humains ont le plus en horreur! Qu'il me cède, enfin, puisque je suis plus âgé que lui et que je le surpasse en puissance! »

Le vieux Nestor de Gérénie réplique en ces termes :

« Agamemnon, les présents que tu veux offrir au noble Achille sont dignes de lui. Mais hâtons-nous de choisir quelques héros et de les envoyer dans la tente du fils de Pélée. Je vais les désigner moi-même, et ils obéiront à ma voix. Que Phénix, guerrier chéri de Jupiter, marche à la tête de nos envoyés et qu'il soit suivi par Ajax, par Ulysse, et par deux hérauts, Odius et Eurybate. Qu'on apporte maintenant de l'eau pour purifier nos mains, et qu'on observe un religieux silence afin que nous adressions des vœux au fils de Saturne. Peut-être Jupiter prendra-t-il pitié de nous! »

Il dit; ces paroles plaisent à tous les guerriers. Aussitôt les hérauts versent une eau pure sur les mains des chefs; des adolescents couronnent les cratères de vin, les portent à leurs lèvres et les offrent à tous les convives. Quand les guerriers ont répandu le vin en l'honneur des dieux et bu selon les désirs de leur cœur, les envoyés se hâtent de sortir de la tente d'Agamemnon. Nestor, portant ses regards sur chacun d'eux, leur donne ses ordres et conjure surtout Ulysse de faire tous ses efforts pour fléchir le noble fils de Pélée.

Ils prennent congé de Nestor et suivent le rivage de la mer retentissante en adressant des prières à Neptune, qui entoure la terre de ses bras; ils lui demandent la faveur de pouvoir toucher l'âme superbe du descendant d'Éacus. Arrivés près des tentes et des vaisseaux thessaliens, ils trouvent le héros qui charmait les ennuis de sa solitude en écoutant les sons d'une lyre sonore, richement décorée et surmontée d'un chevalet d'argent [1] : — Achille l'avait prise en ravageant la ville d'Éétion, est c'est sur cette lyre qu'il calmait ses douleurs en chantant les exploits des héros. — Patrocle seul se tenait en face du fils de Pélée, et attendait en silence qu'Achille eût terminé ses chants. Les envoyés conduits par Ulysse s'avancent et s'arrêtent devant le héros. Achille, étonné, se lève, et, tenant toujours sa lyre, il abandonne le siége sur lequel il était assis. Patrocle, imitant son compagnon, se lève aussitôt à la vue

[1] On entend par ζυγόν (*chevalet*) la traverse par laquelle les deux bras de l'espèce de lyre dite *phormynx* étaient réunis, et à laquelle étaient attachées les chevilles.

de ces guerriers. Achille à la course rapide leur tend la main et leur dit :

« Salut, héros, soyez les bienvenus. La dure nécessité vous conduit sans doute en ces lieux, vous, mes amis, qui, malgré mon courroux, me fûtes toujours les plus chers. »

A ces mots le noble Achille les introduit dans sa tente et les fait asseoir sur des siéges recouverts de tapis de pourpre; puis, s'adressant à Patrocle qui se tenait près de lui, il lui parle en ces termes :

« Fils de Ménétius, apporte l'urne la plus grande; remplis-la du vin le plus pur et distribue des coupes à chacun de nous : car mes amis sont aujourd'hui dans ma tente. »

Patrocle obéit aux ordres de son compagnon fidèle. Achille place près de la lueur du foyer une vaste table [1] sur laquelle il découpe une brebis, une chèvre sauvage, et le large dos d'un porc succulent. Automédon tient les viandes tandis que le divin Achille les dépèce, les divise en morceaux et les perce avec des broches. Patrocle allume un grand feu, et dès que le bois consumé ne jette plus qu'une flamme languissante, il place au-dessus de la braise des broches qu'il élève sur des supports; puis il répand le sel sacré. Quand Patrocle a fait rôtir les viandes et qu'il les a mises sur des tables, il distribue le pain renfermé dans de riches corbeilles. Achille sert les viandes, s'assied en face du divin Ulysse, à l'autre extrémité de la salle, et ordonne à son compagnon fidèle d'offrir des sacrifices aux dieux. Patrocle jette dans les flammes les prémices du repas. Alors tous les convives portent leurs mains aux mets qu'on leur a servis et préparés. Quand ils ont tous bu et mangé selon les désirs de leurs cœurs, Ajax fait un signe à Phénix. Ulysse, qui l'aperçoit, remplit aussitôt sa coupe, et, la présentant au héros, il lui dit :

« Salut, noble Achille. Certes, les mets succulents ne manquent ni dans ta tente, ni dans celle du puissant Agamemnon :

[1] Le mot χρεῖον, venant de χρέας (*viande*), ne veut pas dire un *vase*, comme l'ont traduit Clarke, Dübner, Bitaubé et Dugas-Montbel; mais il signifie *charnier, table de cuisine, table où l'on découpait les viandes*.

i trouve en abondance dans l'une et dans l'autre des viandes déli-euses. Mais la joie des festins ne nous occupe plus, en ce oment, et quand nous portons nos regards autour de nous, nous emblons à la vue des malheurs dont nous sommes accablés. Hélas! tu nous abandonnes nous ignorons si nos navires seront sauvés u perdus! Déjà les fiers Troyens et leurs alliés venus des terres ointaines ont placé leurs tentes près de notre flotte et de nos murailles; ils ont allumé de grands feux sur le rivage en disant que nous ne résisterons plus et que nous périrons tous sur nos sombres navires [1]. Le fils de Saturne, leur montrant d'heureux présages, a fait gronder sa foudre à leur droite. Hector, emporté par sa force et se confiant en Jupiter, ne met plus de bornes à ses fureurs; il ne respecte ni les hommes, ni les dieux : car une rage belliqueuse s'est emparée de lui! Il désire ardemment le prompt retour de la divine Aurore, et il jure d'enlever les poupes qui décorent nos navires, d'embraser notre flotte dans un funeste incendie et d'exterminer les Grecs au milieu des tourbillons de flamme et de fumée! Je crains que les dieux n'accomplissent ces menaces, et que nous ne soyons tous destinés à périr devant Ilion, loin des fertiles plaines d'Argos! — Achille, lève-toi et

[1] Ce passage : οὐδ' ἔτι φασὶν σχήσεσθ', ἀλλ' ἐν νηυσὶ μελαίνῃσιν πεσέεσθαι, a été compris de diverses manières par les commentateurs; les uns le traduisent par : « ils pensent que les Troyens n'auront plus besoin de se retenir, et qu'ils se jetteront sur les vaisseaux noirs; » les autres : « ils pensent que rien ne les empêche plus, et que les Grecs mourront sur leurs sombres navires. » Les auteurs du *Dictionnaire des Homérides* disent à ce sujet : « Nous nous étonnons qu'il y ait pu avoir deux opinions différentes sur une question aussi simple : σχήσεσθαι, dans tous ces passages, se rapporte aux Grecs, ce qui ressort naturellement du second membre de la phrase : ἀλλ' ἐν νηυσὶ μελαίνῃσιν πεσέεσθαι; σχήσεσθαι doit être pris dans le sens de *contenir le choc*, *résister*, et πεσέεσθαι dans celui, non pas de *se jeter sur*, mais *de succomber*, en latin *occidere*; ainsi : « ils pensent que (les Grecs) ne pourront plus résister, ni repousser l'attaque des Troyens, mais qu'ils succomberont dans leurs noirs vaisseaux. » — Clarke, Dübner et Voss ont mal compris ce passage. Clarke dit : *neque amplius aiunt prohiberi se posse, quin in naves nigras invadant*; Dübner : *nec amplius aiunt se prohibitum-iri, sed in naves nigras incasuras*; Voss : *und es hemme sie, trozt man, nichts annoch, sich hinein in die dunkelen schiffe zu sturzen* (*et ils disent fièrement* (les Troyens) *que rien ne les empêchera de se jeter dans les sombres navires*).

suis-nous si tu veux enfin arracher à la fureur des Troyens les Grecs qui périssent ! Si tu balances plus long-temps, tu seras toi-même en proie à de pénibles regrets. On ne trouve plus de remède au mal une fois qu'il est fait. Songe maintenant à éloigner de nous ce jour funeste. Ami, ton père Pélée te donna ce conseil lorsqu'il t'envoya de Phthie pour te joindre au puissant Agamemnon. — « Mon fils, te disait-il, Minerve et Junon t'accorderont la vaillance si tel est leur désir ; mais dompte surtout ton âme orgueilleuse ; car la douceur est toujours préférable à l'altière fierté. Fuis la discorde, source des plus grands malheurs, afin que les jeunes gens et les vieillards t'aiment, te respectent et t'honorent entre tous les guerriers de l'Achaïe. » — Ainsi t'exhortait ton vieux père, et tu as oublié ses paroles. Eh bien, Achille ! apaise maintenant ta colère et chasse le courroux qui consume ton cœur. Agamemnon te comblera de superbes présents ; il te donnera sept trépieds que la flamme n'a point encore noircis, dix talents d'or, vingt vases resplendissants, douze chevaux vigoureux, vainqueurs à la course, et qui de leurs pieds agiles ont remporté des prix magnifiques. Certes, l'homme qui posséderait tous ces trésors et les prix que lui ont valus ces nobles coursiers ne craindrait pas la pauvreté ; car il aurait de l'or en abondance ! Il te donnera encore sept jeunes captives dont on admire les talents, la beauté, et qu'il choisit lui-même dans Lesbos quand tu soumis cette contrée à tes lois ; parmi elles se trouvera la fille de Brisès. Il t'affirmera par serment que jamais il n'a partagé la couche de cette jeune fille ; que jamais il ne s'est uni à Briséis, comme les hommes ont coutume de s'unir aux femmes. Si les dieux lui accordent un jour de renverser les hautes murailles de la cité de Priam, tes vaisseaux seront chargés d'or et d'airain quand nos guerriers partageront les dépouilles. Tu pourras encore choisir vingt femmes de Troie, les plus belles après l'Argienne Hélène. Si jamais nous retournons dans les plaines d'Argos, tu deviendras son gendre et il t'aimera comme Oreste, son unique enfant, élevé au sein du bonheur. Atride a trois filles dans son palais, Chrysothémis, Laodice, Iphianasse ; tu pourras, sans faire aucun présent, conduire celle que tu préféreras dans les demeu-

s de ton père. Il consent encore à te donner des trésors tels u'aucun père n'en donna jamais à ses enfants. Tu auras sept illes florissantes, Cardamyle, Énope, la verdoyante Ira, la divine hère, la fertile Anthée, la superbe Épéa, et Pédase fertile en ignes. Toutes ces îles, situées près des bords de la mer, sont voisines de la sablonneuse Pylos, et habitées par des hommes riches en troupeaux de bœufs et de brebis. Ces hommes t'honoreront comme un dieu en t'offrant d'honorables présents, et, soumis à ton sceptre, ils te payeront de riches tributs. Telles sont les promesses qu'il a juré d'accomplir si tu veux étouffer ton ressentiment. Mais si Atride t'est toujours odieux, si tu le hais ainsi que ses richesses, ah! du moins prends pitié des Grecs, et ils te respecteront comme une divinité! Tu te couvriras de gloire à leurs yeux en immolant Hector, qui, dans sa rage belliqueuse, voudra te vaincre; car il prétend que nul d'entre nous ne saurait l'égaler en force, en adresse, en valeur! »

L'impétueux Achille lui répond aussitôt :

« Noble fils de Laërte, Ulysse fertile en sages conseils, je te dirai sincèrement ma pensée, afin que tu cesses de m'assiéger tour à tour par tes plaintes, par tes offres, par tes gémissements. — Je hais autant que les portes de l'enfer l'homme dont la bouche dément ce que pense son cœur. — Voici le parti qui me semble préférable : ni Atride, ni les autres Achéens ne pourront jamais me fléchir; car ils n'ont point eu de reconnaissance pour celui qui, sans cesse, a poursuivi leurs vaillants ennemis! — Un sort semblable attend le guerrier qui fuit les périls et le héros qui les affronte. Le lâche et le brave jouissent des mêmes honneurs. La même tombe attend l'homme oisif et celui qui, pendant sa vie, accomplit de nombreux et laborieux travaux. Que m'a donc servi d'avoir tant souffert et d'avoir combattu sans relâche en exposant tous les jours ma vie? — Semblable à la mère qui apporte à ses petits oiseaux une nourriture qu'elle a ramassée au péril de sa vie, et dont elle se prive elle-même, j'ai passé de longues nuits sans sommeil; mes jours se sont écoulés au milieu d'un sanglant carnage, combattant mes ennemis pour venger les femmes des Atrides. J'ai pris douze cités avec le secours de ma flotte, et

j'ai ravagé onze villes à pied dans les plaines de Troie. J'ai enlevé de riches et abondantes dépouilles, et je les ai toutes portées au puissant Agamemnon, fils d'Atrée. Lui, tranquille près de ses navires, attendait sa proie, distribuait la plus faible part aux soldats, et se réservait toujours la plus grande. Il a donné des récompenses aux plus illustres chefs qui en jouissent encore, tandis que moi, seul de tous les Achéens, j'ai été dépouillé du prix de ma valeur! On m'a ravi Briséis, ma captive chérie, et Agamemnon la retient encore dans sa tente! Eh bien! qu'il repose auprès d'elle et s'enivre de voluptés! — Pourquoi les Grecs font-ils la guerre aux Troyens? Pourquoi le fils d'Atrée a-t-il conduit sur ces bords une puissante armée? Est-ce pour ramener dans sa patrie Hélène à la belle chevelure? Les Atrides sont-ils donc les seuls qui aiment et chérissent leurs épouses? — Tout homme sage et bon aime avec tendresse celle qui partage sa couche comme j'aimais, moi, Briséis, quoiqu'elle ne fût qu'une captive! Puisqu'Agamemnon m'a traîtreusement ravi cette jeune fille conquise par mon bras, qu'il ne tente plus de me fléchir. Je le connais trop bien maintenant pour que jamais il puisse me faire changer de résolution! — Noble Ulysse, qu'il sauve avec toi et avec les autres chefs vos vaisseaux des flammes ennemies. N'a-t-il pas déjà fait sans moi de grands travaux?... Il a élevé des murailles et creusé un fossé qu'il a bordé de pieux. Malgré tout cela, cependant, il n'a pu arrêter la fureur de l'homicide Hector! Tant que je combattais dans les rangs achéens, jamais le fils de Priam ne se hasardait loin de ses remparts; il s'arrêtait toujours près des portes de Scée, sous le hêtre magnifique. Une fois seulement Hector osa m'attendre en ces lieux; mais il ne put soutenir le choc de ma redoutable lance! Non, je ne veux plus engager de lutte meurtrière avec le noble Hector! — Demain j'offrirai des victimes au grand Jupiter ainsi qu'aux autres dieux; je chargerai mes navires, et je les lancerai à la mer. Demain, vaillant Ulysse, tu verras mes vaisseaux voguer sur les voies poissonneuses du vaste Hellespont, et mes nautoniers agiter de leurs rames les flots de la mer blanchissante. Si le puissant Neptune nous accorde un heureux voyage, nous arriverons le troisième jour après

notre départ dans les plaines fertiles de Phthie : là je retrouverai tous les trésors qu'en partant j'ai laissés chez mon vieux père. J'apporterai dans ma demeure de l'or, de l'airain, du fer étincelant, de jeunes captives à la belle ceinture, et enfin toutes les richesses que je reçus en partage. Quant à la seule récompense qu'Agamemnon m'ait donnée, il vient lui-même de me la ravir injustement et avec outrage ! — Rapportez-lui donc publiquement mes paroles, afin que les autres chefs s'indignent contre lui, si cet impudent guerrier veut encore tromper quelques-uns d'entre vous. Certes, il n'oserait, malgré son audace, affronter mes regards ! Non, je ne l'aiderai ni de mes conseils, ni de mon bras. Comme j'ai été trompé, outragé, méprisé par lui, ses discours ne me séduiront plus. Qu'il coure tranquillement à sa perte, puisque Jupiter l'a privé de raison. Ses présents me sont odieux, et je n'ai plus pour lui la moindre estime[1] ! Voulût-il me donner dix et vingt fois plus de richesses qu'il n'en possède et n'en possédera jamais; voulût-il m'offrir tous les trésors d'Orchomène et toutes les richesses de la populeuse Thèbes aux cent portes, dont chacune s'ouvre pour donner passage à deux cents guerriers avec leurs coursiers et leurs chars; voulût-il me donner autant d'or qu'il y a de sable et de poussière sur la terre et au fond des mers, il ne parviendrait pas à me fléchir ! Il faut qu'il expie le sanglant outrage qui me ronge le cœur. Je ne veux point épouser une de ses filles, non quand même elle l'emporterait par sa beauté sur la blanche Vénus, et qu'elle égalerait par ses superbes travaux Minerve, la déesse aux yeux d'azur ! Qu'il choisisse parmi les Achéens un autre guerrier plus puissant que moi. Si les dieux me conservent la vie, et si je retourne heureusement dans mes foyers, mon vieux père me donnera lui-même une épouse digne de moi. Dans Hellas et dans Phthie, il est de nombreuses Achéennes, belles, nobles,

[1] Τίω δέ μιν ἐν καρὸς αἴσῃ. Ce passage a été diversement compris par les traducteurs. Dugas-Montbel a suivi les explications anciennes en prenant κάρ pour κήρ (*mort*), et en traduisant cette phrase par : *je le hais à l'égal de la mort*. Clarke et Dübner, s'en tenant aux explications modernes, traduisent ce passage par : *æstimoque eum nihili*. Voss dit : *und ich acht' ihn selber nicht so viel* (*je ne l'estime pas plus que rien*).

jeunes, et filles des protecteurs des villes : c'est parmi elles que je choisirai mon épouse. Maintenant tout mon désir est de posséder une femme et de jouir en paix des richesses qu'a recueillies mon père; car la vie, je le sens, vaut mieux que tous les trésors que possédait jadis l'opulente Ilion avant l'arrivée des Grecs, que toutes les richesses renfermées dans le temple d'Apollon-Pythien! On peut reprendre des troupeaux de bœufs et de brebis, des trépieds magnifiques, des coursiers à la crinière d'or; mais comment ressaisir l'âme insaisissable de l'homme une fois qu'elle s'est échappée de nos lèvres avec notre dernier soupir?... — Ma mère, Thétis aux pieds d'argent, m'a dit que deux destinées opposées pouvaient me conduire au terme de la vie. Si je persiste à combattre dans les plaines de Troie, je ne reverrai plus ma patrie; mais j'acquerrai une gloire immortelle. Si, au contraire, je retourne dans mes foyers, au sein de ma famille et de mes amis, ma renommée périra; mais une longue existence m'est assurée, et la mort ne viendra qu'à pas lents terminer ma carrière. — Je conseille donc aux autres Grecs de suivre mon exemple et de retourner come moi dans leur patrie. Vous ne verrez jamais la ruine d'Ilion. Jupiter, qui tonne au loin, protège de son bras puissant cette ville sacrée et soutient le courage des Troyens. Rapportez ma réponse aux chefs des Grecs, selon la coutume, afin que dans leur sagesse ils conçoivent un nouveau dessein qui puisse sauver et vos vaisseaux et vos guerriers. Le projet que vous avez formé reste sans effet, puisque je ne veux point consentir à déposer ma colère. Que Phénix reste avec nous; qu'il repose dans ma tente, et demain, monté sur un de mes navires, il me suivra dans notre chère patrie : si toutefois il le désire, car je ne veux point le ramener dans Argos contre sa volonté. »

Il dit. Tous les guerriers gardent un profond silence et admirent Achille, qui vient de prononcer son refus avec tant de fermeté. Mais le vieux Phénix, rempli de crainte pour l'armée et les vaisseaux des Grecs, se lève et dit en répandant des larmes

« Illustre Achille, si tu as résolu de partir, si tu ne veux point repousser loin de nos vaisseaux les flammes dévorantes parce que la colère a envahi ton âme, comment veux-tu, mon che-

fils, que, séparé de toi, je reste seul en ces lieux? Ton père, le vieux Pélée, m'ordonna de te suivre lorsqu'il te fit quitter Phthie pour marcher contre les Troyens avec le puissant Agamemnon. Impétueux Achille, tu étais jeune alors et tu ne connaissais ni la guerre cruelle, ni les conseils où les hommes s'illustrent également. Pélée me fit partir avec toi pour t'apprendre le métier des armes et pour te rendre à la fois éloquent dans les conseils et brave dans les combats. Mon fils, je ne veux point te quitter, quand même un dieu m'affranchirait du poids de la vieillesse et me promettrait une jeunesse florissante comme au temps où j'abandonnai Hellas, pour fuir le courroux de mon père Amyntor, issu d'Ormènes. — Mon père aimait avec ardeur une jeune fille et méprisait ma mère, qui, embrassant mes genoux et versant des larmes, me supplia de partager la couche de cette esclave afin qu'elle prît le vieillard en horreur. J'obéis à ma mère, et je séduisis cette captive. Alors mon père me chargea d'imprécations et demanda aux Furies vengeresses que jamais un fils né de mon sang ne reposât sur ses genoux. Pluton, le roi des Enfers, et la terrible Proserpine exaucèrent ses vœux. Je voulus immoler mon père Amyntor; mais un dieu paralysa ma colère en rappelant à mon esprit l'opprobre et l'infamie attachés au nom de parricide! Depuis lors il me fut impossible de rester dans la demeure de mes aïeux. Mes parents, mes amis, réunis autour de moi, voulaient me retenir dans le palais de mon père; ils me suppliaient chaque jour avec tendresse; ils immolaient sans cesse de grasses brebis et des bœufs à la marche pénible et aux cornes tortueuses; ils faisaient rôtir aux flammes de Vulcain la chair succulente et délicate des porcs et des sangliers; ils puisaient le nectar dans les urnes de mon père et buvaient abondamment son vin. Durant les neuf premières nuits, ils dormirent à mes côtés et me gardèrent tour à tour : deux foyers étaient allumés, l'un sous les portiques de la cour, l'autre dans le vestibule, devant les portes de la salle où je reposais. Mais quand la dixième nuit eut amené ses ombres ténébreuses, je brisai ces portes solidement construites; je franchis l'enceinte de la cour, et je me dérobai à la vue de mes gardiens et des esclaves. Je m'enfuis à travers les vastes campagnes

d'Hellas, et j'arrivai auprès du roi Pélée, dans la fertile contrée de Phthie. Pélée me reçut avec bienveillance; il m'aima comme un père aime l'unique enfant qu'il eut dans sa vieillesse et qu'il élève au sein du bonheur. Il me combla de richesses et soumit à mes lois des peuple nombreux. J'habitai les confins de la Phthie, et je régnai sur les vaillants Dolopes. — C'est moi, divin Achille, qui t'ai rendu tel que tu es; car je t'ai toujours chéri. Tu ne voulais jamais prendre tes repas avant que je ne t'eusse placé sur



mes genoux, avant que je n'eusse coupé tes viandes et porté à tes lèvres le vin délicieux. Combien de fois, dans ces temps d'une pénible enfance, n'as-tu pas souillé ma tunique en rejetant le vin de ta bouche! Pour toi, noble Achille, j'ai beaucoup souffert et j'ai supporté des maux sans nombre. Je pensais que si les dieux ne m'avaient point accordé d'enfants, ils m'avaient du moins donné

oi un fils adoptif pour me garantir d'une destinée cruelle. Achille, npte ton cœur orgueilleux; car il ne faut pas être impitoyable. s dieux eux-mêmes se laissent fléchir, et cependant ils l'emrtent sur nous en force, en gloire, en puissance! Les hommes ppliants apaisent les immortels par des sacrifices, des libations, s prières agréables et par la fumée des autels lorsqu'un coulble les a offensés. Les Prières[1] sont filles du grand Jupiter : biteuses, le front ridé, levant à peine un humble regard, elles archent sur les pas de la Faute, qui, puissante et agile, les evance de beaucoup, parcourt toute la terre et jette l'égareient parmi les humains; mais les Prières viennent ensuite apporr un remède aux maux qu'elle a faits. Celui qui révère ces filles Jupiter, lorsqu'elles s'approchent des mortels, en reçoit un iissant secours, et elles exaucent toujours ses vœux. Mais quand les repousse avec dureté, les Prières se rendent auprès du fils Saturne et l'implorent pour que la Faute s'attache aux pas de lui qui les a dédaignées et les venge en le punissant. Achille, nds donc aux filles de Jupiter les hommages qui leur sont dus qui fléchissent le cœur des plus nobles héros. Si le puissant tride ne te comblait pas de présents, s'il ne t'en promettait point icore d'autres et s'il se montrait toujours irrité, je ne t'engarais pas à bannir ton ressentiment et à venir assister les Grecs ii ont besoin de ton secours. Mais Agamemnon t'offre de riches résents; il t'en réserve d'autres encore, et il envoie pour te ipplier les chefs les plus illustres de tous les Achéens. Ne iéprise pas leurs discours et ne rends pas leurs vœux inutiles. usqu'à présent ton courroux n'a point été blâmable. Nous entenlons célébrer tous les jours la gloire des anciens héros; et si uelquefois la colère enflamma leur âme, ils se laissèrent atten-

[1] Homère entend par Λιταί les *Prières*, personnifiées comme êtres mythoogiques; elles étaient filles de Jupiter et sœurs d'Até. Le poète les eprésente sous la forme de filles boiteuses, ridées et louches : en effet homme qui a commis une faute ne se décide qu'à regret à en demander ardon. — Ἄτη, *Até*, fille de Jupiter, est la déesse qui pousse les hommes ux actes insensés, et les plonge dans le malheur; selon les antiques traditions, s pieds délicats et légers ne touchaient point la terre (*Dictionnaire des lomérides*, aux mots Λιταί et Ἄτη).

drir par les prières et désarmer par les présents. A ce sujet, mes amis, je me souviens d'une vieille histoire qui est toujours présente à mon esprit, et que je vais vous raconter. — Les Eurytes et les braves Étoliens combattaient autour des remparts de Calydon et s'égorgaient avec furie : les uns pour défendre la riante Calydon, les autres pour la ravager. Diane, assise sur son trône d'or, leur avait envoyé ce terrible fléau parce qu'elle était irritée contre Œnéus qui ne lui avait point offert les prémices des champs dans ses fertiles campagnes. Tandis que les autres dieux recevaient des hécatombes, la fille du grand Jupiter fut la seule qui, par oubli ou par dédain, n'en eut point en partage. Ah! combien l'âme d'Œnéus était frappée d'aveuglement! Dans sa colère, la déesse envoya un sanglier sauvage qui ravagea les champs du roi de Calydon, qui arracha les grands arbres et les renversa sur la terre avec leurs racines, leurs fleurs, et leurs fruits. Méléagre, fils d'Œnéus, ayant appelé de plusieurs villes voisines des chasseurs et des chiens vigoureux, extermina ce monstre qui n'aurait pu être terrassé par une faible troupe, tant il était terrible, et fit monter sur le bûcher funèbre de nombreux héros! Alors Diane jeta parmi les deux peuples le flambeau de la discorde. Les Eurytes et les Étoliens se disputèrent la tête et la dépouille du sanglier. Tant que le vaillant Méléagre parut dans les combats meurtriers, les Eurytes éprouvèrent de grands maux, et ne purent, malgré leur nombre, se tenir hors des murailles; mais lorsque la colère, qui enfle quelquefois le cœur des plus sages héros, se fut emparée du fils d'Œnéus, il se courrouça contre sa mère Althée, et alla reposer près de la belle Cléopâtre son épouse chérie (Cléopâtre était fille de Marpesse aux beaux pieds, et d'Idée, qui fut le plus fort, le plus vaillant, le plus courageux des hommes parmi ceux des temps passés, puisqu'un jour il s'arma d'un arc pour disputer au puissant Apollon Marpesse aux pieds légers. Cléopâtre fut appelée Alcyonée, parce que sa mère, souffrant les malheurs de la plaintive Alcyon[1], versa d'abondantes larmes

[1] Pour l'explication de ce passage nous avons suivi le texte de Wolf et la traduction latine de Dübner.

quand sa fille lui fut enlevée par Phœbus-Apollon). Méléagre, restant près de son épouse, nourrissait sa colère et était en proie au plus violent chagrin. Il devint furieux des imprécations de sa mère, qui, dans sa vive douleur, demandait vengeance du meurtre de son frère[1], et qui, le sein baigné de larmes, se tenait à genoux et frappait la terre de ses mains en suppliant Pluton et l'horrible Proserpine de donner la mort à son fils. Érinnys[2], qui erre au sein des ténèbres, et dont le cœur est implacable, l'entendit des profondeurs de l'Érèbe. Bientôt le tumulte et le bruit éclatent autour de la ville, et les tours sont ébranlées; les vieillards de l'Étolie, pour implorer Méléagre, envoient près de lui de vénérables prêtres qui lui promettent des présents magnifiques s'il veut se hâter de les suivre et repousser l'ennemi; ils lui offrent de choisir dans les champs fertiles de la riante Calydon cinquante arpents d'une terre féconde dont une partie était plantée de vignes et dont l'autre était propre au labourage. Son vieux père Œnéus le supplie en versant des torrents de larmes, et debout sur le seuil de la chambre il l'implore en secouant les portes solides qui le séparent de son fils. La mère et les sœurs du héros l'implorent aussi, mais il reste toujours inflexible. Enfin, ses amis les plus chers, les plus fidèles, les plus dévoués ne parviennent pas à le fléchir. Cependant les traits ennemis frappent de toutes parts les murs de son appartement, et les Eurytes escaladent les tours du palais, embrasent la ville, portent en tous lieux la ter-

[1] Homère dit κασιγνήτοιο φόνοιο (*à cause du meurtre fraternel*). Nous ne savons pas à quoi se rapporte le mot κασίγνητος; car, dans ce long récit, Homère n'a pas encore parlé du meurtre d'un frère.

[2] Les *Érinnyes*, est-il dit dans le *Dictionnaire des Homérides*, étaient les déesses de la vengeance; Homère n'en dit ni le nombre, ni le nom, ni la forme. Elles étaient le symbole des remords de conscience qui poursuivaient le crime, et particulièrement de la malédiction qui pesait sur le coupable qui avait violé les saints devoirs de l'humanité. Ainsi elles punissaient la désobéissance des enfants envers leurs parents; mais, en même temps qu'elles punissaient les coupables, on les voyait se montrer ennemies des hommes et les pousser au crime. Elles ont par là quelque analogie avec les Μοῖραι; et comme déesses présidant aux destinées, elles ne permettaient pas à l'homme de pénétrer trop avant dans l'avenir qui lui est réservé. Elles habitaient l'Érèbe, et punissaient encore les coupables après la mort.

reur et la mort. Alors la jeune épouse de Méléagre se jette à ses pieds et lui retrace les malheurs qui sont toujours réservés aux vaincus quand leur ville est prise, leurs soldats immolés, leurs murailles réduites en cendre, et leurs femmes, leurs enfants entraînés par les ennemis et réduits à l'esclavage[1] ! Le héros ému se lève aussitôt, couvre son corps d'une armure étincelante et, calmant son courroux, il repousse loin des Étoliens le jour fatal de leur ruine. Méléagre ne reçut point les présents que les Étoliens lui avaient promis : il les préserva du malheur et n'obtint aucune récompense. — Achille, ne garde point dans ton âme un tel ressentiment et ne te laisse pas égarer par une divinité funeste. Il serait affreux pour toi de n'avoir à secourir que des vaisseaux embrasés. Suis-nous, accepte nos richesses, et désormais les Grecs t'honoreront comme un immortel. Mais si jamais tu reparaîssais dans les combats sans avoir reçu nos présents, tu ne jouirais pas d'un égal honneur, quand bien même alors tu repousserais nos ennemis ! »

Achille lui répond aussitôt en disant :

« O Phénix, enfant chéri de Jupiter, je puis me passer de la gloire que tu viens de m'offrir. Je suis assez honoré par le puissant Jupiter, qui ne m'abandonnera pas tant qu'un souffle de vie résidera dans ma poitrine et tant que mes genoux soutiendront mon corps. Écoute-moi, Phénix, et grave bien ces paroles dans ton âme : ne viens pas ici pleurer et gémir en faveur du fils d'Atrée ; ce n'est pas lui que tu dois chérir, car alors je serais forcé de te

[1] Dugas-Montbel dit : « Aristote cite ce passage comme un modèle d'amplification, et observe que les événements ainsi détaillés en partie paraissent plus grands. Ce n'est pas qu'Homère ait fait cette réflexion ; mais le philosophe developpe la cause d'un mouvement d'éloquence que la nature avait inspirée au poète. Aristote, en rapportant ce passage, ne le donne pas exactement tel qu'il se trouve dans nos editions. Ainsi, au lieu de κήδε' ὅσ' ἀνθρώποισι πέλει (*tous les malheurs qui arrivent aux hommes*), Aristote dit : ὅσα κακ' ἀνθρώποισι πέλει (*combien de maux arrivent aux hommes*) ; et au vers suivant, au lieu de ἄνδρας μὲν κτείνουσι (*ils tuent les hommes*), on lit dans Aristote : λαοὶ μὲν φθινύθουσι (*les peuples périssent*). Il est possible que l'Homère d'Aristote différât dans ce passage de celui que nous avons aujourd'hui. Cependant je crois que la différence entre les deux textes tient à ce qu'Aristote citait de memoire. »

haïr, moi qui t'aime! Il faut au contraire t'unir à moi et outrager celui qui m'outrage. Phénix, règne avec le fils de Pélée et partage ses richesses. Les autres chefs rapporteront ma réponse aux vaillants Achéens. Toi, reste en ces lieux, repose tes membres fatigués sur cette couche moelleuse, et demain, au lever de l'aurore, nous délibérerons si nous devons retourner dans notre patrie ou rester sur ces rivages. »

Il dit et ordonne à Patrocle, en lui faisant signe des yeux, de préparer la couche moelleuse de Phénix, afin que les autres guerriers songent à hâter leur départ. Alors Ajax, fils de Télamon, s'exprime en ces termes:

« Noble fils de Laërte, Ulysse fertile en ruses, partons. Jamais, par des discours, nous n'atteindrons notre but. Hâtons-nous donc de rapporter ce refus à nos braves guerriers qui nous attendent avec impatience. Achille porte dans sa poitrine une âme orgueilleuse et farouche! Le cruel ne se laisse point toucher par la franche amitié dont nous l'avons toujours honoré! Impitoyable Achille! un frère pardonne à l'assassin de son frère, un père au meurtrier de son fils, et ils reçoivent du coupable le prix du sang qu'il a versé; l'auteur de leur perte, en sacrifiant ses richesses, repose tranquille au sein de ses foyers, et son ennemi satisfait abandonne sa vengeance. Mais les dieux t'ont rendu cruel, inflexible, et c'est une captive qui a fait naître cette haine! Achille, puisque nous venons t'offrir sept esclaves de la plus rare beauté, et de nombreux présents, montre-nous donc des sentiments plus doux et respecte ton toit hospitalier. Nous avons quitté nos compagnons, et nous sommes venus près de tes navires, parce que nous voulons toujours rester tes amis les plus chers. »

Achille prend la parole et dit :

« Pasteur des peuples, illustre Ajax, fils de Télamon, tes discours sont dictés par la raison; mais mon cœur se gonfle de colère quand je songe à celui qui m'outragea parmi les Grecs, à cet Atride qui me traita naguère comme un vil transfuge! Allez maintenant porter ma réponse au puissant Agamemnon : Je ne combattrai pas avant que le vaillant Hector, immolant les Argiens et livrant leur flotte aux flammes, ne soit parvenu jusqu'aux tentes et aux

vaisseaux des braves Thessaliens. S'il ose venir en ces lieux



j'espère alors que, malgré sa rage belliqueuse, il s'abstiendra de combattre! »

A ces mots, ils prennent des doubles coupes et les portent à leurs lèvres. Les envoyés, après avoir fait les libations, retournent auprès des Grecs, et Ulysse marche à leur tête. — Patrocle ordonne à ses compagnons et aux esclaves de préparer la couche moelleuse de Phénix. Ils dressent le lit, le couvrent de peaux de brebis, de tapis magnifiques et de tissus délicats. Le vieillard se place sur cette couche, et attend le retour de la divine Aurore. Achille se retire dans la retraite la plus profonde de sa tente, et près de lui repose une femme qu'il amena de Lesbos, la belle Diomédée, fille de Phorbas. Patrocle se dirige aussi vers sa couche, et il est accompagné de la jeune Iphis, que lui céda naguère le vaillant Achille lorsque ce héros prit la superbe Scyros, ville d'Ényée [1].

[1] Pausanias loue Homère d'avoir peint Achille prenant Scyros, et non point y passant sa vie au milieu de jeunes filles ; je ne crois pas que ce soit là un

nd les envoyés sont entrés dans la tente d'Atride, les
les saluent en leur présentant des coupes d'or; ils s'em-
it autour d'eux et les interrogent. Agamemnon, roi des
es, prend la parole et dit :

lorieux fils de Laërte, Ulysse, toi la gloire et le soutien
chéens, dis-moi si le vaillant Achille consent à repousser
nos vaisseaux les flammes ennemies, s'il refuse mes pré-
et si la colère est encore dans cette âme orgueilleuse. »

divin Ulysse lui répond en disant :

Noble fils d'Atrée, Achille, loin d'abandonner son cour-
est rempli d'une nouvelle fureur. Il te méprise ainsi
s présents, et il t'engage à méditer avec nos chefs sur
yens de sauver la flotte et l'armée des Achéens. Il nous
e de lancer, au lever de l'aurore, ses navires à la mer, et
s engage à retourner dans notre chère patrie. Jamais,
-t-il dit, vous ne verrez la ruine d'Ilion : Jupiter la pro-
et les Troyens sont pleins de courage. Voilà sa réponse;
et ces deux hérauts te la diront comme moi. Phénix repose
uit dans la tente du fils de Pélée. Achille veut que demain
llard puisse partir dans ses vaisseaux pour revoir ses foyers,
est son désir; car Achille ne le forcera point de l'y suivre
é lui. »

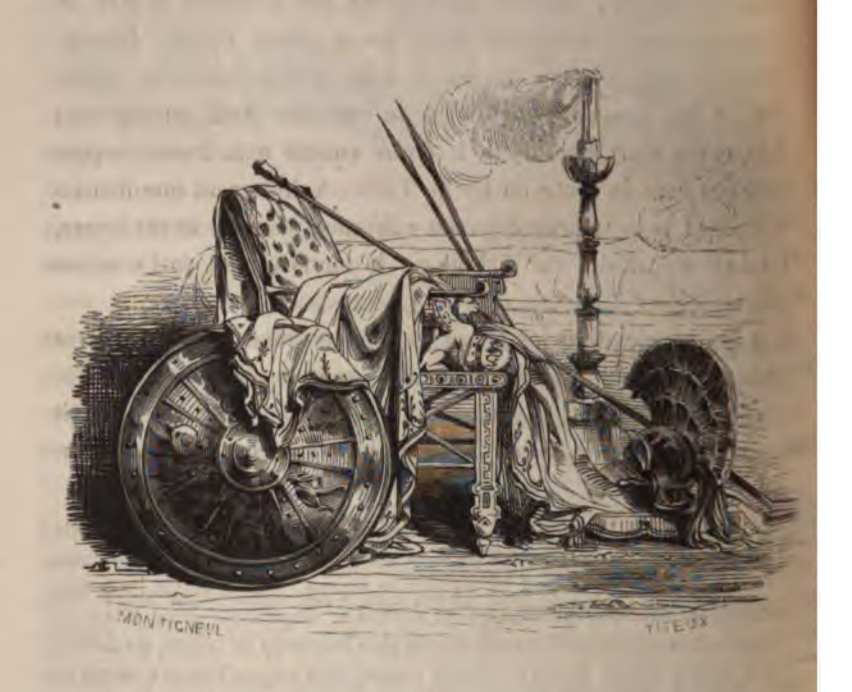
ces paroles tous les Grecs gardent un morne silence, et la
r les accable. Enfin, Diomède prend la parole et dit :

Puissant Atride, Agamemnon, roi des hommes, tu n'aurais
dû supplier le fils de Pélée en lui offrant des présents nom-

l'éloges. Si Homère n'a pas parlé de cette aventure, c'est qu'elle
pas connue de son temps. Une scolie du manuscrit de Pierre Victor, citée
nés, dit positivement, en parlant de Scyros : « C'est là que les poètes
es (οἱ νεώτεροι) prétendent qu'Achille se déguisa en jeune fille. » La
évidente, comme l'observe Heyne avec beaucoup de raison, qu'Achille
point à Scyros quand on décida l'expédition contre Troie, c'est qu'en
ndroits de l'*Iliade*, il est rapporté que ce héros quitta la maison de son
ur se rendre auprès d'Agamemnon. Il faut aussi remarquer qu'Ho-
omme le roi de Scyros Ényée et non pas Lycomède. Ainsi toute
re d'Achille racontée par Stace est postérieure aux temps homériques.
erv. *sur le liv. XIe de l'Iliade.*)

breux : son âme est fière et tu l'as rendue plus orgueilleuse encore! Ne songeons plus à lui. Qu'il parte pour revoir sa patrie ou qu'il reste en ces lieux; peu nous importe. Achille reparaîtra dans les combats, soit poussé par son courage, soit conduit par un dieu. Quant à vous, braves guerriers, obéissez-moi. Vous goûterez le repos quand vous aurez pris le pain et le vin qui donnent de la force et de la vigueur au cœur de l'homme. Demain, dès que brillera la divine Aurore aux doigts de rose, Agamemnon rassemblera devant nos vaisseaux les cavaliers et les fantassins, et lui-même combattra aux premiers rangs. »

Il dit, et tous les chefs applaudissent. Les guerriers offrent des libations aux immortels; puis ils vont dans leurs tentes se livrer aux charmes du repos.





LA DOLONIE [1].



Tous les chefs achéens vaincus par les douceurs du sommeil dormirent durant la nuit près de leurs navires ; mais Agamemnon, pasteur des peuples, ne se livra point au repos : mille soins divers agitaient sa pensée. — Ainsi, quand l'époux de la belle Junon fait briller les éclairs pour verser à torrents les pluies abon-

[1] Selon Eustathe, ce livre n'avait point fait d'abord partie de l'*Iliade ;* il formait un poème particulier qui fut inséré par Pisistrate dans le corps de l'ouvrage. Dugas-Montbel, qui combat cette opinion, dit : « Il n'est pas permis d'admettre cette interpolation. Il y a une autre raison à donner de cette opinion singulière et cette raison se trouve dans l'histoire même des poésies d'Homère, qui n'ont vraiment été réunies en un seul corps d'ouvrage que sous Pisistrate. Il faut présumer que déjà un premier travail avait été achevé, lorsque l'on songea que la *Dolonie* devait en faire partie. Alors on crut devoir l'insérer à l'endroit où elle paraissait le mieux s'accorder ; et on le fit avec d'autant moins de scrupule qu'alors la réunion des diverses rhapsodies était une chose toute récente : de là il résulta cette opinion que la *Dolonie* avait été mise après coup. » (*Observat. sur le ch. X de l'Iliade.*)

dantes, ou la grêle, ou la neige dont les flocons blanchissent les campagnes, ou pour ouvrir le gouffre immense du monstre de la guerre [1] : ainsi, le puissant Agamemnon exhale des soupirs de sa poitrine, et ses entrailles en sont profondément émues. Toutes les fois que ses regards se portent sur la plaine de Troie, il aperçoit les feux nombreux qui brillent autour de la cité d'Ilion, et il est frappé du son des flûtes, des chalumeaux et des cris tumultueux des guerriers ennemis. Mais lorsqu'il contemple l'armée des Grecs, il s'arrache les cheveux en invoquant Jupiter et en gémissant avec amertume. Le parti qui lui semble préférable est de se rendre auprès de Nestor pour trouver avec ce héros un projet qui puisse éloigner des Grecs le malheur qui les menace. Soudain il se lève, revêt sa tunique, attache à ses pieds de riches brodequins, et saisit sa forte lance : la dépouille d'un lion sauvage flotte sur ses épaules et lui descend jusqu'aux pieds. — Le même trouble agitait aussi Ménélas; le sommeil ne pouvait appesantir ses paupières : il craignait que les Argiens, qui avaient traversé le large dos des mers pour venir devant Troie porter une guerre funeste, ne souffrissent encore des maux sans nombre. Il couvre ses épaules de la peau tachetée d'un léopard, place un casque d'airain sur sa tête, saisit sa lance d'une main vigoureuse et court éveiller son frère, qui règne puissamment sur les Argiens, et que tous les Grecs honorent comme un dieu. Il trouve Agamemnon, qui, assis sur la poupe de son vaisseau, se revêtait de son armure étincelante : sa présence comble de joie le puissant fils d'Atrée. Alors Ménélas lui dit :

« O mon frère, pourquoi te couvres-tu de tes armes? Est-ce pour engager un de nos guerriers à aller dans le camp des Troyens épier leurs secrets? Je crains bien que personne ne se présente ni ne veuille se rendre seul à travers les ténèbres afin d'observer nos ennemis. Un tel homme aurait un cœur rempli d'audace et de vaillance! »

Agamemnon lui répond en ces termes :

[1] Nous avons rendu littéralement cette belle image, particulière à notre poète : πολέμοιο μέγα στόμα, qui signifie poétiquement *faire naître la guerre dévorante*.

« Nous avons besoin tous deux de sages conseils pour sauver les Grecs et leurs navires. Jupiter ne nous est plus favorable; maintenant il préfère les offrandes d'Hector. Jamais je n'ai entendu dire qu'un guerrier fît en un seul jour autant d'exploits que ce redoutable fils de Priam, chéri de Jupiter : cependant il n'est point le fils d'une déesse, ni d'un dieu. Les Achéens conserveront pendant longues années le souvenir de l'homicide Hector, qui nous a tué nos meilleurs guerriers ! — Ménélas, va trouver Ajax et Idoménée; moi je vais me rendre auprès de Nestor et l'engager à s'approcher de la troupe sacrée des gardes pour nous assister de ses salutaires conseils. Nestor sera promptement obéi, puisque son fils commande les gardes ainsi que Mérion, écuyer d'Idoménée. »

Ménélas à la voix sonore lui réplique aussitôt en disant :

« Agamemnon, quels sont tes ordres et que me prescris-tu? Dois-je demeurer avec Ajax et Idoménée en attendant que tu reviennes, ou dois-je retourner près de toi après leur avoir fait connaître ta volonté? »

Agamemnon, roi des hommes, lui répond en ces termes :

« Demeure avec eux, de peur que nousvenions à nous écarter l'un de l'autre; car de nombreuses routes traversent notre camp. Partout sur ton passage commande à haute voix de veiller avec soin. Tu honoreras tous les guerriers en les appelant chacun par le nom de son père et de ses ancêtres; surtout ne t'élève point au-dessus des autres. Quoique tous deux nous soyons chefs, travaillons comme nos soldats, puisque Jupiter, dès notre naissance, nous a marqués pour la peine et le malheur! »

Après avoir donné ses ordres à son frère, il le renvoie; puis il se dirige vers la tente de Nestor, pasteur des peuples. Agamemnon trouve ce héros reposant sur une couche moelleuse : à ses côtés brillent deux javelots, un bouclier, un casque magnifique et un baudrier aux vives couleurs que porte le vieillard lorsqu'à la tête de ses troupes il s'arme pour les combats meurtriers; car ce héros n'a point encore succombé sous le poids de la triste vieillesse. Nestor se lève, et, la tête appuyée sur son coude, il adresse ces paroles au fils d'Atrée :

« Qui es-tu, toi qui parcours ainsi seul, au milieu des ténèbres et tandis que les guerriers sont livrés au sommeil, le camp et les navires des Grecs? Cherches-tu quelqu'un des gardes ou un de tes compagnons? Parle et n'approche pas sans me répondre. Que veux-tu? »

Le puissant Agamemnon lui répond aussitôt :

« Nestor, fils de Nélée, ô toi la gloire des Achéens, reconnais Agamemnon que Jupiter accable de maux, de fatigues, et qu'il poursuivra de sa haine tant que le souffle de la vie fera battre le cœur du fils d'Atrée et que ses genoux ne fléchiront pas! J'erre dans le camp des Grecs parce que le doux sommeil ne peut fermer mes paupières. Je pense sans cesse au sort de nos guerriers; je tremble pour les fils de Danaüs, et je suis vivement agité : mon cœur palpitant semble vouloir s'échapper de ma poitrine, et mes genoux ne veulent plus me soutenir! Mais toi, Nestor, si tu te crois assez fort pour agir, si tu ne veux point goûter les douceurs du repos, lève-toi et allons ensemble trouver les gardes pour nous assurer si, vaincus par le sommeil, ils ne se sont pas endormis et n'ont point oublié de veiller avec ardeur. Nos ennemis sont près de nous, et nous ignorons si, pendant la nuit, ils ne songeront pas à nous attaquer. »

Nestor de Gérénie prend la parole et dit :

« Glorieux fils d'Atrée, Agamemnon, roi des hommes, le prévoyant Jupiter n'accomplira pas tous les vœux d'Hector. Si Achille consentait à déposer sa colère, le fils de Priam éprouverait lui-même la terreur qu'il nous inspire. — Fils d'Atrée, je vais te suivre. Éveillons d'abord le vaillant fils de Tydée, Ulysse, le rapide Ajax et le belliqueux fils de Phylée; qu'un autre guerrier aille ensuite avertir le fils de Télamon, et le puissant Idoménée; car leurs vaisseaux sont éloignés des nôtres. — Agamemnon, quels que soient mon respect et mon affection pour Ménélas, j'irai pourtant lui adresser des reproches; et quand bien même tu voudrais t'irriter contre moi, je ne me tairais point. Ménélas t'abandonne au trépas et te laisse les travaux et les fatigues de la guerre. Cependant ton frère plus que tout autre devrait redoubler de soins et supplier les chefs de combattre

avec vaillance, puisque la triste nécessité nous a conduits en ces lieux. »

Agamemnon, roi des hommes, lui répond aussitôt :

« O vieillard, en tout autre temps je t'exciterais moi-même à blâmer Ménélas. Il est vrai que souvent il refuse d'agir, non par indolence ni par lâcheté, mais parce qu'il tient constamment les yeux attachés sur moi et qu'il attend mon exemple. Pourtant, aujourd'hui plus vigilant que son frère, il s'est levé le premier et s'est rendu dans ma tente. Je l'ai envoyé près d'Ajax, d'Idoménée, et nous les trouverons aux portes du camp, parmi les gardes, où je lui ai dit de les réunir. »

Nestor réplique en ces termes :

« S'il en est ainsi, nul ne blâmera Ménélas et ne refusera de lui obéir quand il encouragera nos guerriers et leur donnera ses ordres. »

En disant ces mots, Nestor revêt sa tunique, attache à ses pieds des brodequins magnifiques, agrafe son large manteau de pourpre [1] garni d'une laine moelleuse et touffue, saisit sa forte lance et s'avance vers les navires achéens. Il réveille Ulysse, qui, par sa prudence, égale le maître de l'Olympe; la voix de Nestor parvient jusqu'au fils de Laërte, qui sort de sa tente et prononce ces paroles :

« O Nestor, pourquoi parcours-tu ainsi, au milieu de la nuit ténébreuse, le camp et les vaisseaux des Grecs? Sommes-nous donc en proie à un nouveau péril? »

Nestor lui répond en ces termes :

« Noble fils de Laërte, Ulysse fertile en sages conseils, ne sois pas irrité contre nous; car de grands malheurs menacent les Achéens. Allons éveiller quelque autre chef avec qui nous puissions délibérer si nous devons fuir ou combattre. »

[1] Le texte grec porte : χλαῖναν φανικόεσσαν διπλῆν, ἐκταδίην (*manteau de pourpre large et double*). On entend par δίπλαξ ou διπλόος un manteau qui enveloppait deux fois le corps; selon d'autres commentateurs c'était un vêtement à double tissu, ayant le fond blanc, les dessins rouges, et formant une seconde trame dans la première. Voss dit : *den purpurschimmernden mantel, doppelt und weitgefaltet* (*le manteau resplendissant de pourpre, double et large*).

Ulysse rentre dans sa tente, jette sur ses épaules un bouclier



peint de diverses couleurs et s'éloigne avec les deux guerriers. Arrivés auprès de Diomède, fils de Tydée, ils trouvent le héros couché hors de sa tente et revêtu de ses armes : ses braves compagnons dorment autour de lui, la tête appuyée sur leurs boucliers; leurs lances sont enfoncées dans la terre, du côté de la hampe, et la pointe d'airain resplendit au loin comme la foudre du puissant Jupiter. Diomède dort étendu sur la peau d'un taureau sauvage, et sa tête est appuyée sur un riche tapis. Nestor s'arrête près du héros, le touche du pied, l'éveille, et lui adresse ces reproches amers :

« Lève-toi, fils de Tydée! Il ne faut pas te livrer toute la nuit aux charmes du sommeil. Ne sais-tu pas que les Troyens occupent les hauteurs de la plaine, qu'ils sont campés près de nos vaisseaux, et qu'un faible espace les sépare de nous? »

Soudain le héros s'arrache au sommeil, et dit en s'éveillant :

« Infatigable vieillard, tu ne te reposes donc jamais! Est-ce qu'il n'y a pas d'autres guerriers plus jeunes que toi pour aller

de toutes parts réveiller les chefs? O Nestor, ton courage est indomptable! »

Le fils de Nélée lui répond en disant :

« Ami, tes paroles sont justes. Mes fils irréprochables ou d'autres guerriers plus jeunes que moi pourraient, il est vrai, aller éveiller les chefs. Mais un grand malheur nous menace. Notre destinée repose sur un tranchant aigu [1]. Il s'agit maintenant de la ruine ou du salut des Grecs! Diomède, va toi-même éveiller le rapide Ajax et le fils de Phylée, puisque tu es jeune et que tu prends pitié de ma vieillesse. »

Diomède jette sur ses épaules une peau de lion qui lui descend jusqu'aux pieds; il saisit sa lance, s'éloigne, et revient bientôt accompagné des héros qu'il a réveillés.

Arrivés à l'endroit où étaient les gardes, ils trouvent les chefs qui, loin de se livrer au repos, veillaient avec soin, couverts de leurs brillantes armures. — Ainsi, dans la bergerie, les chiens surveillent avec inquiétude les troupeaux; mais le sommeil les abandonne dès qu'ils ont entendu quelque bête féroce descendre avec bruit des montagnes, s'élancer à travers les forêts et répandre en tous lieux le tumulte et l'effroi : ainsi le sommeil abandonne les guerriers qui veillent durant cette nuit terrible, et ils se tournent sans cesse du côté de leurs ennemis pour écouter le bruit de leurs pas. En les apercevant, le vieux Nestor se réjouit; il les encourage et leur dit :

« O mes amis, veillez toujours avec zèle. Que nul d'entre vous ne se laisse dompter par les douceurs du sommeil, de peur que nous ne devenions la joie et la risée de nos ennemis. »

A ces mots il franchit le fossé, et il est suivi des rois appelés au conseil. Mérion et l'illustre fils de Nestor, qu'ils ont convoqués, les accompagnent. Ils se placent dans un lieu non souillé de sang et qui laissait un espace libre au milieu des cadavres (là,

[1] Homère dit : νῦν γὰρ δὴ πάντεσσιν ἐπὶ ξυροῦ ἵσταται ἀκμῆς (*car notre destinée se trouve placée sur le tranchant du rasoir*). Selon Koeppen et Passow, la métaphore s'explique en ce sens qu'un corps qui repose sur une surface aussi étroite que le tranchant d'un rasoir ne peut tarder à tomber, soit d'un côté, soit de l'autre.

l'impétueux Hector avait immolé un grand nombre d'Argiens; mais lorsqu'il vit la nuit ténébreuse répandre ses ombres sur la terre, il cessa le combat). Ils s'asseyent tous sur la terre, et le vieux Nestor leur dit :

« Amis, n'y aurait-il point parmi vous un guerrier assez courageux pour se rendre au camp des Troyens? Peut-être surprendrait-il à l'extrémité de l'armée quelques-uns de nos ennemis, ou du moins saurait-il quels sont leurs projets. Les défenseurs d'Ilion veulent-ils rester toujours près de nos vaisseaux et loin de leurs remparts, ou bien ne retourneront-ils dans la cité de Priam qu'après avoir vaincu les Achéens? Celui qui aura appris les desseins de nos ennemis et qui reviendra sain et sauf obtiendra une gloire immense, et nous, ses compagnons, nous lui donnerons de riches présents. Tous les chefs des navires lui offriront chacun une brebis noire et son agneau encore à la mamelle. Cette récompense le rendra le plus riche d'entre nous, et toujours il prendra part à nos repas et à nos fêtes. »

Ainsi parle Nestor, et tous les guerriers gardent un profond silence. Enfin Diomède se lève et dit :

« Nestor, mon ardeur belliqueuse m'excite à pénétrer seul dans le camp de nos terribles ennemis qui sont déjà si près de nous. Cependant si quelque autre guerrier veut me suivre, j'aurai encore plus de courage et plus d'audace. Quand deux hommes marchent ensemble, l'un voit avant l'autre ce qu'il est plus convenable de faire. Si l'on est seul, au contraire, à songer à quelque dessein, l'esprit est moins prompt et le jugement moins sûr. »

A ces mots plusieurs guerriers se présentent pour suivre Diomède : ce sont les deux Ajax, Mérion, le fils de Nestor, et le vaillant Ménélas. Le courageux Ulysse veut aussi pénétrer dans le camp des Troyens; car il porte dans sa poitrine un cœur intrépide. Le fils d'Atrée, Agamemnon, roi des hommes, prend alors la parole et dit :

« Diomède, ami cher à mon cœur, choisis le compagnon que tu préfères; désigne le plus brave parmi ceux qui se présentent, puisqu'un grand nombre d'entre eux brûle de te suivre. Ne repousse point par une fausse honte un guerrier courageux; ne

garde pas à la naissance et surtout ne choisis point un homme ide parce qu'il occupe dans l'armée un rang illustre. »

Agamemnon parle ainsi; car il craint pour les jours de son ère, le blond Ménélas. Diomède lui répond aussitôt :

« Si tu me permets de choisir un compagnon, comment pourais-je oublier le divin Ulysse, chéri de la déesse Minerve, et dont a prudence et l'audace l'emportent sur tous les héros ! Qu'Ulysse m'accompagne donc : et maintenant nous sortirions tous deux vivants des flammes, tant est grande sa prudence ! »

Le divin et intrépide Ulysse prend aussitôt la parole et dit à Diomède :

« Fils de Tydée, ne me prodigue ni la louange ni le blâme, puisque tu parles devant les Grecs qui me connaissent. Partons : les ténèbres disparaissent, les étoiles pâlissent, l'aurore approche, la nuit a déjà mesuré les deux tiers de sa course, et il nous reste bien peu de temps pour accomplir nos projets. »

Ils se couvrent tous deux de leurs armures. Le vaillant Thrasymède donne un glaive à deux tranchants au fils de Tydée, qui avait laissé le sien dans son navire ; il lui donne encore un bouclier; puis il lui pose sur la tête un casque sans cimier, sans aigrette, et qui était fait avec une peau de bœuf : ce casque, appelé cataitux [1], servait à couvrir le front des jeunes guerriers. — Mérion offre à Ulysse un arc, un carquois et une épée; il lui place sur la tête un casque de peau garni à l'intérieur de plusieurs courroies, et orné à l'extérieur de dents éclatantes d'un sanglier sauvage : au milieu du casque était adapté un épais tissu de laine (Autolycus enleva ce casque dans Eléone, au vaillant Amyntor, fils d'Hormènes, quand il ravagea le superbe palais de ce héros. Autolycus le céda jadis dans la ville de Scandie à Amphidamas de Cythère, et Amphidamas l'offrit à Molus comme présent de l'hospitalité. Molus le remit à son fils Mérion, qui le portait toujours dans les batailles. Maintenant ce casque couvre la tête du divin Ulysse et la protège).

[1] Ce casque (καταῖτυξ, de κατὰ et τεύχω, *fait bas*) était *bas* et *léger*, sans *cimier* et sans *aigrette*. On se servait de ces sortes de casques pour les expéditions nocturnes.

Quand ils se sont revêtus de leurs armures, ils partent et s'éloignent des autres chefs. Minerve envoie un héron qui vole à leur droite près du chemin qu'ils parcourent. Diomède et Ulysse n'ont pu voir cet oiseau à travers les ombres de la nuit; mais ils ont entendu son cri perçant et le battement de ses ailes. Ulysse, charmé de cet augure favorable, invoque Minerve en ces termes:

« Écoute-moi, fille du grand Jupiter, toi qui m'assistes dans mes travaux et qui veilles constamment sur moi en tout temps, en tous lieux! Minerve, prouve-moi maintenant ton amour. Fais que, couverts de gloire, nous retournions vers nos navires après avoir accompli tous deux quelque grand exploit et que les Troyens gardent long-temps un triste et pénible souvenir de notre expédition! »

Diomède implore aussi la déesse en disant :

« Écoute ma voix, fille indomptable du puissant Jupiter! Guide-moi comme tu guidas jadis mon père Tydée lorsqu'il fut envoyé dans Thèbes par les chefs des Grecs (il laissa sur les rives de l'Asope les Achéens aux belles armures, et porta des paroles de paix au fils de Cadmus. A son retour mon père, aidé par toi, grande et puissante déesse, fit des prodiges de valeur parce que tu daignas l'assister). O Minerve, veille aussi sur mes jours, et je t'immolerai une génisse au large front qui n'a pas encore porté le joug, et je couvrirai d'or ses cornes naissantes! »



Tels sont leurs vœux, et Minerve daigne les exaucer. Quand

ils ont imploré la fille du grand Jupiter, Diomède et Ulysse, semblables à deux lions, s'avancent à travers les ombres de la nuit et foulent les cadavres, les armes et le sang noir répandu dans la plaine.

Hector ne permet pas non plus aux Troyens de goûter les douceurs du repos. Il convoque les illustres conseillers des Troyens; et quand ils sont réunis, il leur dit :

« Qui d'entre vous, pour un riche présent, voudrait tenter une grande entreprise? La récompense que je lui offrirai comblera tous ses désirs : — Je lui donnerai un char et deux coursiers les plus beaux, les plus altiers qui soient sur les rapides vaisseaux des Achéens. Quelle gloire pour lui s'il ose se rendre dans le camp ennemi pour savoir si la flotte des Grecs est toujours gardée avec soin, ou si les Argiens, domptés par nos coups et vaincus par les fatigues, ont résolu de fuir et d'abandonner la garde de leurs navires! »

Ainsi parle Hector, et tous gardent un profond silence. — Parmi les Troyens était un guerrier nommé Dolon, frère unique de cinq sœurs, fils du héraut Eumède, qui possédait de l'or et de l'airain en abondance. Dolon était laid, difforme, mais léger à la course. Le fils d'Eumède se lève et dit à Hector :

« Mon ardeur belliqueuse m'excite à me rendre dans le camp des Achéens pour surprendre leurs secrets. Mais toi, Hector, lève ton sceptre et jure de me donner les coursiers rapides et le char magnifique du divin fils de Pélée. Je ne serai pas un inutile espion et je ne tromperai point ton attente. Je pénétrerai dans le camp de nos ennemis; j'irai jusqu'au vaisseau d'Agamemnon, où, sans doute, les plus illustres chefs délibèrent s'ils doivent fuir ou combattre. »

Soudain Hector lève son sceptre et prononce ce serment :

« Je jure par Jupiter, le formidable époux de Junon, que nul autre que toi ne sera traîné par ces coursiers rapides qui doivent à jamais te combler de gloire! »

Hector, en parlant ainsi, fait un faux serment, qui cependant enflamme le cœur de Dolon. Le fils d'Eumède jette sur ses épaules un arc recourbé, se revêt de la dépouille d'un loup, pose sur sa

tête un casque fait avec la peau d'une belette, saisit un javelot aigu et marche vers les vaisseaux achéens. Mais il ne devait pas s'en retourner et rapporter son message au vaillant Hector! Quand il est loin des chevaux et des guerriers, il poursuit sa course avec ardeur. Le divin Ulysse, qui l'aperçoit, dit à Diomède :

« Fils de Tydée, je vois venir à nous un guerrier du camp des Troyens; je ne sais si c'est pour surprendre nos secrets, ou pour enlever les dépouilles des morts qu'il se dirige vers notre flotte. Laissons-le d'abord s'avancer dans la plaine; puis nous nous élancerons sur lui avec rapidité et nous tâcherons de le saisir. S'il nous échappe par la légèreté de sa course, tu le pousseras près des vaisseaux en le menaçant de ta lance pour qu'il ne se sauve pas dans Ilion. »

En parlant ainsi, Diomède et Ulysse s'écartent du chemin et se cachent parmi les cadavres. L'imprudent Dolon les dépasse d'un pied rapide. Quand il est éloigné de toute la longueur d'un sillon tracé par des mules plus promptes que des bœufs à traîner la pesante charrue dans un champ fertile, les deux guerriers courent sur lui[1]. Dolon s'arrête en entendant le bruit de leurs pas : il croit que, d'après un nouvel ordre d'Hector, ses compagnons viennent du camp des Troyens pour le rappeler. Mais lorsque Ulysse et Diomède ne sont pas plus éloignés de Dolon que de la portée d'un trait, le Troyen les reconnaît pour deux ennemis et soudain il prend la fuite emporté par ses genoux agiles. Diomède et Ulysse se hâtent de le poursuivre. — Tels deux limiers à la dent meurtrière et exercés à la chasse poursuivent sans relâche, à travers les sentiers d'une forêt, soit un lièvre, soit un faon timide qui fuit devant eux en bêlant : tel Diomède et Ulysse coupent la retraite au Troyen et le poursuivent avec furie. Lorsque Dolon, en se diri-

[1] Pour l'explication de ce passage difficile, nous avons suivi les interprétations qui en ont été données par Dugas-Montbel, par Theil et qui diffèrent des opinions émises par Eustathe, Heyne et Koeppen. Les versions latines de Clarke et de Dübner sont aussi obscures que le texte. Voss se range du côté d'Aristarque, et traduit ainsi ce passage : *Als er so weit sich entfernt, wie ein yoch maulthier' an des ackers ende gewinnt* (*lorsqu'il fut éloigné de la distance qu'un joug de mulets gagne à la fin du champ sur un attelage de bœufs*).

geant vers les vaisseaux achéens, est près de tomber au milieu des gardes, Minerve donne une force nouvelle au fils de Tydée; car elle craint qu'un des Grecs, en prévenant Diomède, ne se glorifie d'avoir porté le premier coup à l'audacieux Dolon. Le fils de Tydée le presse de sa lance et s'écrie :

« Arrête, ou bien mon javelot va t'atteindre! Je ne pense pas qu'alors tu pourras échapper à la mort que te réserve mon bras! »

A ces mots il lui lance un javelot et le manque à dessein : la pointe brillante de l'arme effleure l'épaule droite du Troyen et s'enfonce dans la terre. Dolon s'arrête en tremblant : il est pâle de frayeur, et ses dents s'entre-choquent. Diomède et Ulysse, respirant à peine, l'atteignent bientôt et le saisissent par les mains. Dolon, en versant des larmes, leur adresse cette prière :

« Laissez-moi la vie, et je vous donnerai une forte rançon. Mon père possède de nombreux trésors, de l'airain, de l'or, du fer difficile à travailler, et il vous comblera tous deux de dons immenses si jamais il apprend que je respire encore sur les navires achéens! »

L'ingénieux Ulysse lui répond aussitôt :

« Rassure-toi, et repousse de ton esprit toute pensée de meurtre. Dis-nous avec franchise pourquoi tu t'éloignes de ton camp pour venir seul, par cette nuit ténébreuse, près de nos navires, lorsque tous les autres mortels goûtent les charmes du repos? Est-ce pour dépouiller les victimes du combat? Hector t'a-t-il envoyé pour surprendre nos secrets, ou bien viens-tu ici guidé par ton propre courage? »

Dolon, qui tremble de tous ses membres, prend la parole et dit :

« Hector a égaré mon esprit pour me plonger dans de grands malheurs[1]! Il a juré de me donner les rapides coursiers et le char étincelant d'airain de l'illustre fils de Pélée, si je voulais me ren-

[1] Il y a deux manières d'entendre ce passage : πολλῇσίν μ' ἄτῃσι παρὲκ νόον ἤγαγεν Ἕκτωρ. Si l'on joint παρὲκ à νόον (*au delà de la raison*), il signifie : « Hector m'a sans raison plongé dans de grands malheurs. » Si, au contraire, on joint παρὲξ à ἤγαγεν (παρεξήγαγεν), il veut dire : « Hector a égaré mon esprit pour me jeter dans de grands malheurs. »

dre dans votre camp, à travers les ténèbres, pour savoir si vos vaisseaux sont toujours gardés avec soin, ou si vous-mêmes, domptés par nos coups et vaincus par les fatigues, vous avez résolu de fuir et d'abandonner la garde de vos navires. »

L'ingénieux Ulysse lui répond en disant :

« Certes, tu n'ambitionnais pas une faible récompense en aspirant aux nobles coursiers du terrible Éacide! Ne sais-tu pas qu'il est difficile aux hommes de les dompter, et que nul ne peut les conduire si ce n'est Achille lui-même, né d'une mère immortelle! Dis-nous donc encore en quels lieux tu as laissé le vaillant Hector, pasteur des peuples, et où se trouvent ses armes terribles et ses coursiers fougueux. Dis-nous aussi où sont placés les gardes et les tentes des autres Troyens. Dis-nous enfin ce que nos ennemis ont résolu d'entreprendre. Veulent-ils toujours rester près de nos vaisseaux et loin de leurs remparts, ou bien ne s'en retourneront ils dans la cité du vieux Priam qu'après avoir vaincu les Achéens? »

Dolon, fils d'Eumède, réplique en ces termes :

« Je vais vous parler sincèrement. Maintenant Hector se tient au milieu des illustres conseillers, et il délibère avec eux près de la tombe du divin Ilus, loin du bruit des armes. Quant aux gardes, on n'en a point placé pour protéger et défendre notre camp. Mais partout les Troyens ont allumé des feux nombreux; ils veillent avec soin et s'encouragent mutuellement. Les alliés, au contraire, venus des pays lointains, goûtent les douceurs du sommeil et laissent aux Troyens le soin de veiller toutes les nuits; car ces vaillants auxiliaires n'ont auprès d'eux ni leurs enfants bien-aimés ni leurs épouses chéries. »

L'ingénieux Ulysse prend aussitôt la parole et dit, en s'adressant à Dolon :

« Mais ces alliés reposent-ils avec les Troyens, ou dorment ils en un lieu séparé? Réponds-moi franchement; car je veux tout savoir. »

Dolon, fils d'Eumède, réplique en ces termes :

« Je vais te parler sans détour. — Sur les bords de la mer sont les Cariens, les Péoniens à l'arc recourbé, les Léléges, les Cau-

cones, et les divins Pélasges. Non loin de Tymbré campent les Lyciens, les fiers Mysiens, les Phrygiens dompteurs de coursiers et les vaillants peuples de la Méonie. — Mais pourquoi me demander tous ces détails ? — Si vous avez résolu de pénétrer dans le camp des Troyens, vous trouverez les Thraces, récemment arrivés, placés à l'écart et les derniers de tous. Au milieu d'eux est leur chef Rhésus, fils d'Éionée (je n'ai jamais vu de coursiers plus grands et plus beaux que les siens, ils sont plus blancs que la neige et vont plus vite que les vents ; son char, richement travaillé, est étincelant d'or et d'argent ; ses armes immenses, éclatantes d'or sont admirables à voir : elles semblent plus dignes d'être portées par un dieu que par un mortel). Maintenant conduisez-moi dans vos navires ou bien chargez-moi de chaînes en ces lieux, afin qu'à votre retour vous puissiez être convaincus que je vous ai dit la vérité. »

Le terrible Diomède, lançant sur lui des regards courroucés, s'écrie :

« Malgré tous les renseignements que tu viens de nous donner, ne pense pas échapper à la mort, puisque tu viens de tomber entre nos mains ! Si nous acceptions ta rançon et si nous te laissions libre, tu reviendrais encore surprendre nos secrets ou bien tu combattrais ouvertement contre nous. Mais si, dompté par mon bras, tu perds la vie, tu ne seras plus funeste aux Argiens ! »

Dolon allait de ses mains caresser le menton du héros et implorer sa pitié ; mais Diomède se précipite sur lui avec son glaive et tranche les deux nerfs qui soutiennent son cou : le malheureux Dolon parlait encore quand sa tête roula dans la poussière !... Ces deux héros lui enlèvent son casque, son arc flexible, sa longue lance et la peau de loup qui couvrait ses épaules. Ulysse consacre ces armes à la triomphante Minerve en les élevant dans les airs ; puis il prie en ces termes :

« O déesse, accepte avec joie cette offrande ; car nous t'implorons toujours la première entre les immortelles divinités de l'Olympe ! Daigne maintenant nous conduire près des vaisseaux et dans les tentes des guerriers de la Thrace ! »

Après avoir prononcé cette prière, il place les armes au som-

met d'un tamaris et rassemble autour d'elles des roseaux et des branches touffues afin de voir cette armure lorsque tous deux reviendront pendant la nuit ténébreuse. Ils s'avancent en foulant les armes, les



cadavres, le sang qui couvraient la plaine, et parviennent jusqu'à l'armée des Thraces. Ces guerriers, accablés de fatigues, dormaient d'un profond sommeil, et à côté d'eux étaient leurs armes éclatantes rangées avec ordre sur trois lignes : près de chaque guerrier étaient deux chevaux destinés au même joug. Rhésus reposait au milieu de ses soldats, et ses coursiers étaient liés par des courroies à l'extrémité de son char. Ulysse, qui l'aperçoit le premier, le montre à Diomède en disant :

« Voilà le roi des Thraces! Voilà bien ses chevaux tels qu'ils nous ont été désignés par Dolon! Diomède, déploie tes forces et ne reste pas oisif avec tes armes. Délie ces courroies ou bien extermine ces guerriers, et moi je conduirai les chevaux. »

Minerve donne à Diomède une nouvelle ardeur. Le héros égorge tous ceux qui l'entourent : d'affreux gémissements s'élèvent du sein des victimes, et la terre est couverte de

sang ! — Tel un lion survenant au milieu d'un troupeau laissé sans défense se précipite avec fureur sur des chèvres ou sur des brebis : tel le fils de Tydée se précipite au milieu des Thraces jusqu'à ce qu'il ait immolé douze guerriers. Ulysse traîne par les pieds ceux qui sont morts et les met à l'écart pour que les chevaux de Rhésus passent aisément et ne s'épouvantent point en marchant sur les cadavres : car ces chevaux n'étaient pas encore accoutumés aux combats meurtriers. Diomède arrive auprès de Rhésus, et le roi des Thraces est le treizième qui tombe sous ses coups. Pendant toute la nuit un songe funeste s'était penché sur la tête de Rhésus, et ce songe était le fils de Tydée [1], envoyé par Minerve. L'intrépide Ulysse délie les superbes coursiers, les attache avec des courroies et les conduit loin de la foule en les frappant avec son arc [2], parce qu'il avait oublié d'enlever du char le fouet éclatant ; puis il fait entendre un sifflement léger pour avertir Diomède, son valeureux compagnon.

Le fils de Tydée médite encore de plus hardis exploits. Il se demande s'il s'emparera du char où sont déposées des armes précieuses, s'il l'entraînera par le timon en l'enlevant dans ses bras, ou bien s'il exterminera un plus grand nombre d'ennemis. Tandis qu'il agite ces pensées dans son âme, Minerve s'approche du héros et lui dit :

« Fils de Tydée, songe à retourner vers tes navires, de peur que tu ne sois forcé de les regagner en fuyant et qu'une autre divinité n'aille éveiller les Troyens. »

[1] Wolf renferme ce passage entre deux parenthèses, et selon lui le sens est : *Un songe fatal se posa sur sa tête*. La scolie de l'édition de Venise qui se rapporte à la suite de cette phrase dit qu'elle doit être supprimée parce qu'elle nuit à la construction ; ensuite, qu'il n'est pas nécessaire de dire que c'est Diomède qui est le songe funeste, et enfin que ce n'est pas Minerve, mais le message de Dolon qui a causé le malheur de Rhesus.

[2] Virgile fait allusion à ce passage dans le premier chant de l'*Énéide*, v. 469-473.

> Nec procul hinc Rhesi niveis tentoria velis
> Agnoscit lacrymans, primo quæ prodita somno
> Tydides multa vestabat cæde cruentus ;
> Ardentesque avertit equos in castra, priusquam
> Pabula gustassent Trojæ Xanthumque bibissent.

A ces mots Diomède reconnaît la voix de la déesse. Soudain il monte sur les coursiers de Rhésus. Ulysse les frappe avec son arc, et ceux-ci s'envolent rapidement vers les navires des Grecs.

Cependant les deux héros n'échappent point aux regards vigilants d'Apollon, qui avait aperçu Minerve accompagnant le fils de Tydée. Courroucé contre la déesse, le dieu à l'arc d'argent s'élance au milieu du camp des Troyens, et réveille Hippocoon, illustre conseiller des Thraces et proche parent de Rhésus. Hippocoon s'arrache au sommeil, et quand il voit déserte la place qu'occupaient les chevaux rapides, quand il contemple ces cadavres encore palpitants, ce lieu de carnage, il gémit et appelle en pleurant son compagnon fidèle. A ses cris, les Troyens accourent en tumulte et considèrent avec horreur les affreux exploits commis par ces deux héros qui s'enfuient vers leurs navires.

Quand Ulysse et Diomède sont arrivés à l'endroit où ils ont immolé l'espion d'Hector, le fils de Laërte arrête les coursiers. Diomède saute à terre et remet à Ulysse les dépouilles sanglantes ; puis il remonte sur le char et frappe les chevaux, qui atteignent bientôt les vaisseaux des Grecs[1]. Nestor, qui entend le bruit des coursiers, s'écrie :

« O mes amis, princes et chefs des Argiens, vais-je mentir ou bien vais-je dire la vérité ? Mais je cède au besoin de parler. Les pas de plusieurs coursiers viennent de frapper mon oreille. Plût aux dieux qu'Ulysse et le courageux Diomède eussent enle[vé] ces coursiers à nos ennemis ! Mais je crains au contraire que [les] plus braves d'entre les Grecs n'aient succombé sous le nom[bre] des Troyens ! »

A peine a-t-il prononcé ces paroles que les deux guerriers [arri]vent dans le camp ; ils sautent à terre, et tous les Achéens, c[har]més de les revoir, les saluent de la main droite et leur adre[ssent]

[1] Nous avons passé sous silence le vers 531 (*vers les creux na[vires,] car c'est là que dans leurs cœurs ils désirent se rendre*) que Wolf re[nferme] entre deux parenthèses, et qui ne se trouve point dans l'édition de [...] Eustathe regarde ce vers comme superflu ; Heyne et Knight n'hésite[nt pas à] dire qu'il est interpolé d'une manière absurde. Alors le sens de cett[e phrase] est : *Ils frappent les chevaux, qui volent avec rapidité.*

des paroles flatteuses. Nestor prend le premier la parole et s'exprime en ces termes :

« Dis-moi, célèbre Ulysse, comment vous avez enlevé ces magnifiques coursiers. Est-ce en pénétrant dans les rangs des Troyens, ou bien un dieu venant à votre rencontre vous les a-t-il offerts ? Ces coursiers sont si beaux qu'ils brillent comme les splendides rayons du soleil ! Je me suis souvent mêlé aux combats des hommes, et, quoique bien vieux, je ne suis jamais resté près de nos vaisseaux : cependant jamais je n'ai vu ces superbes coursiers. Ils vous ont sans doute été donnés par une divinité ; car vous êtes l'un et l'autre chéris par le puissant Jupiter et par Minerve son auguste fille.

L'ingénieux Ulysse lui répond aussitôt :

« O Nestor, fils de Nélée, toi la gloire des Grecs, il eût été facile à quelque divinité de nous donner des chevaux plus beaux encore ; car la puissance des immortels est sans bornes. Mais ces coursiers sont récemment arrivés de la Thrace. L'intrépide Diomède a tué le roi de ces contrées et douze de ses plus vaillants compagnons ; le treizième que nous avons immolé près des vaisseaux est un espion qu'Hector et les Troyens avaient envoyé pour surprendre nos secrets. »

A ces mots Ulysse tressaille de joie ; il fait franchir le fossé aux chevaux agiles, et tous les autres Grecs s'éloignent joyeux. Lorsqu'ils sont arrivés près de la tente du fils de Tydée, ils lient avec de fortes courroies les chevaux à la crèche où les coursiers de Diomède se repaissent d'un doux froment. Ulysse place sur la proue de son navire les dépouilles sanglantes de Dolon en attendant qu'il puisse offrir un sacrifice à Minerve[1]. Les deux guerriers se plongent dans la mer pour laver la sueur abondante qui coule de leurs membres. Quand ils se sont baignés dans l'onde, qu'ils ont

[1] Voici le seul passage de l'*Iliade* et même de l'*Odyssée*, dit Dugas-Montbel, où l'on voit des guerriers consacrer aux dieux une part du butin. Les héros offraient à leurs divinités de nombreux sacrifices ; mais nulle part il n'est question de consacrer des armures ou d'autres objets pris à l'ennemi, comme ce fut l'usage dans la suite. Ainsi Hérodote rapporte qu'après la bataille de Salamine on offrit aux dieux trois trirèmes phéniciennes.

repris leur force et leur vigueur, ils entrent dans de riches bassins pour s'y baigner encore, et se couvrir d'huiles parfumées. Puis ils s'asseyent pour prendre leur repas; ils puisent dans un cratère le vin à pleines coupes, et font des libations en l'honneur de Minerve, la déesse aux yeux d'azur.





EXPLOITS D'AGAMEMNON.



La divine Aurore, abandonnant la couche du beau Tithon, se lève pour porter la lumière aux mortels et aux dieux. Jupiter envoie vers la flotte des Grecs la Discorde funeste qui tient dans ses mains le terrible signe de la guerre. Elle se place au milieu de l'armée, sur le grand navire d'Ulysse, afin d'être entendue de toutes parts, depuis la tente d'Ajax Télamonien jusqu'à celle d'Achille : ces deux guerriers, pleins de confiance dans leur courage et dans la force de leur bras, avaient traîné leurs navires aux deux extrémités du camp. La déesse, d'une voix formidable, pousse des cris terribles qui raniment le courage des Achéens et les livrent à l'ardeur du carnage. Maintenant il leur semble plus doux de combattre que de retourner dans leur chère patrie.

Atride élève la voix ; il ordonne aux Argiens de se ceindre pour le

combat, et lui-même se couvre de son armure d'airain. Il entoure ses jambes de riches cnémides fixées par des agrafes d'argent; il place sur sa poitrine une cuirasse brillante que lui donna jadis Cinyre comme un gage d'hospitalité. — La Renommée avait porté jusqu'à Cypre la grande nouvelle que les Grecs devaient marcher contre les Troyens; et Cinyre, pour plaire au fils d'Atrée, lui avait donné cette cuirasse qui était ornée de dix rayons d'un métal bleuâtre [1], de douze rayons d'or et de vingt d'étain : de chaque côté serpentaient trois dragons azurés, semblables à l'arc-en-ciel que le fils de Saturne fixa dans les nuages pour servir de prodige aux humains. — Agamemnon suspend à ses épaules une riche épée où brillent des clous d'or : le fourreau d'argent est attaché à un baudrier où l'or étincelle. Le héros s'empare d'un magnifique et solide bouclier qui le couvre entièrement. — Ce bouclier, merveilleusement travaillé, était bordé de dix cercles d'airain; à sa surface s'élevaient vingt bossettes d'étain au milieu desquelles s'en trouvait une d'un métal bleuâtre : l'effroyable Gorgone, lançant d'horribles regards, entourait ce bouclier, et près d'elle étaient la Fuite et la Terreur; sur la courroie brodée d'argent s'allongeait un noir dragon dont les trois têtes entrelacées sortaient d'un seul et même corps. — Agamemnon place sur son front un casque garni d'un haut cimier, orné de quatre aigrettes, ombragé d'une épaisse crinière, et surmonté d'un panache aux menaçantes ondulations; il saisit deux fortes lances dont les pointes d'airain brillent d'un vif éclat. Alors Minerve et Junon, pour honorer le roi de la superbe Mycènes, font entendre autour de lui de formidables sons.

Aussitôt chaque chef ordonne à son écuyer de conduire les chevaux et de les retenir au bord du fossé. Les guerriers s'avan-

[1] Le mot κύανος signifie *bleu*, *azur* ou toute sorte de *métal bleu*. Voss le traduit par *blanschimmernde streifen des stahles* (des *raies resplendissantes d'acier bleu*). Beckmann et Kœpken se rangent du côté de Voss, et prétendent que les anciens Grecs connaissaient l'usage de l'acier. Millin et Schneider expliquent κύανος par *étain*. — Comme les opinions de ces différents auteurs ne s'accordent point, nous avons mieux aimé suivre le *Dictionnaire des Homérides*, et traduire avec lui : δέκα οἶμοι μέλανος κυάνοιο par *dix raies d'un métal bleuâtre*.

cent couverts de leurs armes, et ils poussent des cris de guerre avant que la divine Aurore n'ait paru. Les fantassins se rangent en ordre sur les bords du fossé et précèdent les cavaliers qui s'avancent sur leurs pas. Au milieu de l'armée le fils de Saturne excite un affreux tumulte en faisant tomber du haut du ciel une rosée souillée de sang. Jupiter doit en un jour précipiter dans l'enfer un grand nombre de vaillants héros!

Les Troyens aussi se rangent en bataille sur la colline qui domine la plaine. Les guerriers se rassemblent autour du grand Hector, de l'irréprochable Polydamas, du vaillant Énée, que dans Ilion le peuple honorait comme un dieu; de Polybe, du divin Agénor et du jeune Acamas, tous trois fils d'Anténor. Hector, à la tête de ses phalanges, est couvert d'un immense bouclier. — Tel un astre funeste qui tantôt s'échappe des nuées et tantôt se replonge au sein d'un épais nuage : tel Hector, portant ses ordres, paraît tour à tour aux premiers rangs et aux rangs les plus reculés. Le fils de Priam, tout couvert d'airain, brille comme l'éclair que lance le puissant roi de l'Olympe.

Ainsi lorsque des moissonneurs placés aux deux extrémités d'un champ s'avancent les uns sur les autres en coupant avec la faucille l'orge et le froment, et en faisant tomber les gerbes devant eux : de même les Troyens et les Grecs se précipitent les uns contre les autres, s'égorgent avec fureur, et nul d'entre eux ne songe à la fuite. Chaque guerrier renverse son adversaire, et les combattants s'élancent comme des loups dévorants. La Discorde, insatiable de carnage, se réjouit, et, seule entre toutes les divinités, elle se trouve au milieu des soldats. Les autres dieux n'assistaient point à ces luttes meurtrières; car ils s'étaient retirés dans leurs magnifiques demeures élevées sur les sommets de l'Olympe. Cependant tous les immortels blâment le puissant fils de Saturne, qui veut combler de gloire les Troyens belliqueux. Jupiter assis à l'écart ne s'inquiète point de leurs reproches; mais, fier de sa gloire, il contemple en silence la ville des Troyens, les vaisseaux des Grecs, l'éclat de l'airain resplendissant et les guerriers qui égorgent et ceux qui sont égorgés!

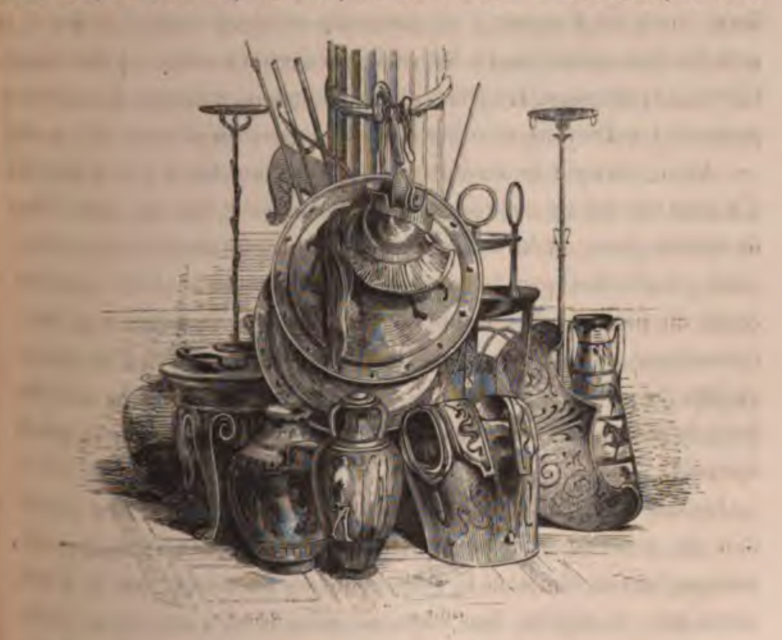
Tant que s'élève l'astre sacré du jour, les traits volent des

deux armées, et les peuples tombent en foule. Mais à l'heure où le bûcheron apprête son repas dans les halliers des forêts, quand ses bras se sont fatigués à couper les arbres, quand la lassitude s'est emparée de son âme et qu'il désire prendre une douce nourriture, alors les fils de Danaüs, poussés par leur propre valeur, s'exhortent les uns les autres et rompent les phalanges des Troyens. Agamemnon s'élance le premier et tue Biénor, pasteur des peuples, ainsi que son compagnon, le vaillant Oïlée : ce dernier s'élance de son char pour faire face au fils d'Atrée; mais au moment où il s'avance, Agamemnon lui plonge son glaive dans le front : le casque d'airain n'arrête point l'arme, qui traverse le crâne et pénètre jusqu'à la cervelle. Agamemnon, après avoir tué ces deux guerriers, les dépouille, les abandonne et laisse à découvert leur poitrine d'une blancheur éblouissante. Il court ensuite immoler Isus et Antiphus, l'un fils naturel, l'autre fils légitime de Priam, et tous deux montés sur le même char. Isus conduisait les coursiers, et près de lui combattait l'illustre Antiphus (jadis Achille les surprit sur les bords de l'Ida pendant qu'ils faisaient paître leurs troupeaux; il les lia avec des roseaux, et ne leur rendit la liberté qu'après avoir reçu d'eux une forte rançon). Le puissant Atride enfonce sa lance dans la poitrine d'Isus, au-dessus de la mamelle; il frappe de son glaive le jeune Antiphus, l'atteint près de l'oreille et le renverse de son char. Agamemnon se hâte de dépouiller ces deux guerriers qu'il connaissait pour les avoir vus autrefois près des navires achéens lorsque l'impétueux Achille les eut amené des montagnes de l'Ida. — Ainsi, lorsqu'un lion survient dans la retraite d'une biche légère, il saisit les faons timides avec ses dents cruelles, les brise facilement, leur enlève la vie; et la mère, quoique près d'eux, ne peut les secourir, car elle-même, saisie d'une vive frayeur, se précipite à travers les forêts profondes et s'enfuit baignée de sueur, pour échapper au redoutable monstre : ainsi, les Troyens ne peuvent sauver de la mort les deux fils de Priam; car ils fuient tous épouvantés devant les Grecs qui s'avancent.

Agamemnon saisit Pisandre et Hippoloque, nés tous deux du vaillant Antimaque, qui, gagné par l'or et les riches présents de

Pâris, qui ne voulut pas qu'on rendît la belle Hélène au blond Ménélas. Agamemnon surprend Pisandre et Hippoloque qui étaient montés sur un même char, et conduisaient leurs chevaux agiles. Le fils d'Atrée se précipite comme un lion sur ces deux guerriers au moment où les rênes venaient de s'échapper de leurs mains. Pisandre et Hippoloque, saisis de frayeur, sautent du char, tombent à genoux et l'implorent en ces termes :

« Fils d'Atrée, laisse-nous la vie, et nous te donnerons une forte rançon. Notre père possède dans son palais de nombreux trésors, de l'airain, de l'or, du fer difficile à travailler, et il te



comblera de dons immenses si jamais il apprend que nous respirons encore sur les navires achéens! »

C'est ainsi qu'en versant des larmes et en prononçant de tendres paroles ils cherchent à fléchir le cœur d'Agamemnon. Mais ils entendent aussitôt une voix terrible qui leur crie :

« Si vous êtes les fils du belliqueux Antimaque, de celui qui, dans l'assemblée des Troyens, conseilla d'immoler Ménélas lorsque ce héros fut envoyé dans Ilion avec le prudent Ulysse; si, dis-je, vous êtes les descendants de celui qui s'opposa jadis au retour

de ces deux guerriers, vous paierez aujourd'hui le crime odieux de votre père ! »

Il dit, et, plongeant sa lance dans la poitrine de Pisandre, jette le malheureux guerrier du haut de son char et le laisse étendu dans la poussière. Hippoloque veut fuir; mais Agamemnon, armé de son glaive, lui coupe les mains et lui tranche la tête qui roule comme un mortier au milieu des combattants.... Le fils d'Atrée s'éloigne et se précipite au milieu des plus épaisses phalanges, suivi des valeureux Achéens aux belles cnémides. Les fantassins égorgent les fantassins, les cavaliers immolent les cavaliers : tous se frappent, se percent, se tuent avec l'airain; et sous les pas retentissants des rapides coursiers s'élèvent des tourbillons de poussière. Le puissant Agamemnon, à la tête des Grecs, poursuit les Troyens et extermine tous ceux qu'il peut atteindre. — Ainsi, lorsque le feu dévorant ravage une forêt que la hache n'a pas encore touchée, les vents portent le feu en tourbillons de toutes parts; et les arbres, attaqués jusque dans leurs racines, tombent abattus par la violence des flammes : ainsi, sous les coups du fils d'Atrée, tombent les têtes des Troyens. Les fiers coursiers emportent avec bruit les chars vides à travers le champ de bataille, et ils regrettent leurs guides qui, maintenant couchés dans la poussière, sont plus chers aux vautours qu'à leurs jeunes épouses! »

Jupiter entraîne le fils de Priam hors de la portée des traits, loin du meurtre, du sang, du carnage. Mais Atride le poursuit toujours en ranimant le courage de ses guerriers. Les Troyens, impatients de rentrer dans Ilion, se précipitent à travers la plaine et arrivent sur la colline des Figuiers; près du tombeau d'Ilus, issu de l'antique race dardanienne. Agamemnon, en poussant de grands cris, les presse avec fureur, et ses mains invincibles sont souillées de poussière et de sang. Lorsque les Troyens sont aux portes de Scées, près du hêtre magnifique, ils s'arrêtent pour attendre leurs compagnons qui fuient dans la plaine comme des génisses poursuivies à la nuit tombante[1] par un lion qui se jette au

[1] Homère dit : νυκτὸς ἀμολγῷ, que nous avons traduit par : *à l'entrée de la*

nilieu du troupeau, qui saisit l'une d'elles avec ses dents meurtrières, ui brise le cou et se repaît ensuite de son sang et de ses entrailles : insi le puissant Agamemnon poursuit les Troyens en immolant oujours le dernier de ceux qui fuient devant lui. Les uns tombent la tête renversée, les autres le front dans la poussière ; car le fils d'Atrée fond sur eux avec fureur et armé de sa redoutable lance. Quand Agamemnon est près des remparts de Troie, le père des dieux et des hommes quitte l'Olympe et descend sur les sommets de l'Ida en tenant la foudre dans ses mains ; il appelle la messagère Iris aux ailes d'or et lui parle en ces termes :

« Va, légère Iris, porter cet ordre à l'illustre Hector : — Tant que le fils de Priam verra le puissant Agamemnon à la tête de ses troupes, se précipiter avec rage au milieu des phalanges troyennes, qu'il recule en excitant ses soldats à soutenir l'attaque. Mais dès que le fils d'Atrée, frappé par une lance ou blessé par un trait, montera sur son char, alors je ranimerai le courage d'Hector pour qu'il repousse les Grecs jusque sur leurs navires, et ne cesse le carnage que lorsque le soleil se sera couché et que les ténèbres de la nuit se seront répandues sur la terre. »

La divine Iris, plus légère que le vent, obéit aussitôt. Elle descend des hauteurs de l'Ida, se dirige vers la ville sacrée d'Ilion et trouve le noble Hector debout sur son char magnifique ; elle s'approche du héros et lui dit :

« Fils de Priam, Hector, semblable aux dieux par la prudence, Jupiter, mon père, m'envoie vers toi pour te donner cet ordre : — Tant que tu verras le puissant Agamemnon à la tête de ses troupes se précipiter avec rage au milieu des phalanges troyennes, abstiens-toi de combattre et excite tes soldats à soutenir l'attaque. Mais dès que le fils d'Atrée, frappé par une lance ou blessé par un trait, montera sur son char, alors Jupiter ranimera ton courage

nuit ; car ἀμολγὸς, provenant de ἀμέλγω, signifie le *temps de traire*. Pour être fidèle, il aurait fallu traduire littéralement ce passage par : *à l'heure de la nuit où l'on trait*. Voss est tout à fait de notre avis en disant : *in dammernder stunde des melkens* (*à l'heure sombre où l'on trait*). Dübner paraît avoir suivi Eustathe en traduisant νυκτὸς ἀμοκχῷ par : *nocte intempesta* (*au plus fort de la nuit, dans la nuit calme et silencieuse*).

pour que tu repousses les Grecs jusque sur leurs navires et que tu ne cesses le carnage que lorsque le soleil se sera couché et que les ténèbres se seront répandues sur la terre. »

A ces mots la légère Iris s'envole. — Hector, revêtu de ses armes, saute à terre, agite ses longs javelots, parcourt les rangs de l'armée et enflamme l'ardeur de ses soldats. Le combat recommence avec une fureur nouvelle. Les Troyens se retournent et font face aux Achéens, qui se serrent les uns contre les autres. On s'attaque de front, et Agamemnon s'élance aux premiers rangs pour devancer tous ses guerriers.

« O Muses, filles du ciel! dites-moi qui des Troyens ou de leurs vaillants alliés osa le premier braver les coups du puissant Agamemnon! »

Ce fut un des fils d'Anténor, le fort et courageux Iphidamas, qui naquit dans la fertile Thrace, riche en troupeaux (le père de la belle Théano, Cissée, son aïeul maternel, l'éleva dans son superbe palais. Quand Iphidamas eut atteint l'âge heureux de l'adolescence, son aïeul le retint dans sa demeure et lui donna sa fille. Mais à peine fut-il marié, que ce jeune héros, excité par les bruits de guerre, quitta aussitôt le palais; il partit avec douze vaisseaux qu'il laissa sur les bords de Percote, et se rendit à Troie en traversant la plaine). C'est Iphidamas qui vient le premier à la rencontre d'Agamemnon. Dès que les deux héros sont près l'un de l'autre, ils s'attaquent avec fureur; mais la lance d'Atride se détourne et manque l'ennemi. Soudain Iphidamas atteint Agamemnon à la ceinture, au-dessous de la cuirasse : il s'efforce de pousser sa lance en avant plein de confiance dans son bras vigoureux; mais il ne peut parvenir à percer le riche baudrier d'Atride, car la pointe, rencontrant les lames d'argent qui étaient sur l'armure, se recourbe comme du plomb. Alors le puissant Agamemnon, saisit la lance de son ennemi, l'attire à lui, et, furieux comme un lion, il l'arrache des mains du guerrier; puis il frappe le fils d'Anténor de son glaive et le prive de la vie. Iphidamas tombe immobile et s'endort d'un sommeil éternel [1]. — L'infortuné, en voulant

[1] Le texte grec porte χάλκεος ὕπνος (*sommeil d'airain*, expression poé-

défendre sa patrie, périt loin de sa jeune épouse, dont il connaissait à peine les grâces et les charmes! Cependant Iphidamas l'avait comblé de présents magnifiques; il lui avait donné cent bœufs et il lui avait promis encore mille chèvres et mille agneaux qui paissaient dans ses pâturages. — Agamemnon dépouille Iphidamas et s'éloigne en emportant à travers la foule des Grecs la superbe armure de son adversaire.

L'aîné des fils d'Anténor, Coon, illustre parmi les héros, aperçoit Atride qui vient d'immoler son frère, et une sombre douleur obscurcit ses yeux. Il se glisse furtivement à côté d'Atride, lui enfonce sa lance dans le bras, au-dessous du coude, et la pointe brillante le traverse de part en part. Agamemnon frémit d'horreur; mais cependant, loin d'abandonner le combat, il se précipite sur Coon en tenant dans ses mains son javelot rapide [1]. Le fils d'Anténor se hâte de tirer par les pieds le corps de son frère et d'appeler à grands cris ses braves compagnons; mais tandis qu'il entraîne le cadavre, Agamemnon lui arrache la vie : il le perce de sa lance et lui tranche la tête sur le corps même de son frère Iphidamas. Ainsi les fils d'Anténor, vaincus par le puissant Atride, descendent tous deux dans les sombres demeures de Pluton!

Tant qu'un sang tiède coule de sa blessure, le fils d'Atrée immole des Troyens avec son épée, sa lance ou des pierres énormes; mais lorsque la plaie est séchée et que le sang a cessé de couler, de vives souffrances abattent ses forces. — Ainsi les filles de Junon, les cruelles Ilithyies [2], qui président aux amères dou-

lique qui signifie *sommeil de la mort*). Nous avons en français l'équivalent de cette image dans cette phrase vulgaire : *dormir d'un sommeil de plomb*.

[1] Homère dit : ἔχων ἀνεμοτρεφὲς ἔγχος (*tenant une lance nourrie par les vents*); Dübner traduit ce passage par : *tenens ventis-altam* (velocem) *hastam*; et Voss par : *mit sturmgenaehreter lanze* (*avec sa lance nourrie par les tempêtes*).

[2] Les *Ilithyies* (αἱ Εἰλείθυιαι) étaient les déesses qui présidaient à la naissance; elles étaient filles de Junon, et présidaient aux mariages : elles envoyaient de cruelles douleurs aux femmes en couches; cependant elles les aidaient et avançaient l'enfantement. Selon Hésiode il n'y a qu'une *Ilithyie*, fille de Jupiter et de Junon. Chez les poètes postérieurs à Homère, cette *Ilithyie* est la même que Diane.

leurs, atteignent une femme dans les angoisses de l'enfantement ; ainsi et plus cruelles encore sont les souffrances qui s'emparent du cœur d'Agamemnon. Le puissant Atride monte sur son char ; il ordonne à son écuyer de le conduire près des vaisseaux, et un



violent chagrin déchire son âme. Cependant il s'adresse encore à ses compagnons et leur crie d'une voix forte :

« O mes amis, princes et chefs des Argiens, éloignez de nos vaisseaux les mêlées sanglantes, puisque Jupiter ne veut plus qu'aujourd'hui je combatte les Troyens ! »

Il dit. L'écuyer d'Agamemnon frappe les coursiers à la belle crinière, qui s'envolent avec rapidité vers les creux navires : leur poitrine est blanchie par l'écume, leurs flancs sont souillés de poussière, et ils emportent loin des combats le puissant Agamemnon tourmenté par sa blessure.

Lorsque Hector voit s'éloigner le fils d'Atrée, il exhorte ses guerriers et leur dit d'une voix forte :

« Troyens, Lyciens, et vous, braves descendants de Dardanus, combattez en héros et rappelez votre mâle valeur ! Le

plus illustre des Grecs vient d'abandonner le champ de bataille. Maintenant Jupiter va me combler de gloire. Précipitez sur l'ennemi vos rapides coursiers, et vous allez remporter une éclatante victoire! »

Ces mots raniment la force et le courage des Troyens. — De même que le chasseur excite ses chiens contre un lion féroce ou contre un sanglier des montagnes : de même le vaillant Hector excite contre les Grecs les Troyens valeureux. Le fils de Priam marche fièrement à la tête de ses guerriers et se plonge au milieu des combattants comme la tempête qui, s'élançant du haut des cieux, va bouleverser les ondes jusqu'au fond de l'Océan.

Quel fut le premier et quel fut le dernier des héros qu'immola l'intrépide Hector quand Jupiter voulut le combler de gloire?

Aséus; puis Antonoüs, Opitès, Dolops, fils de Clytis, Ophelte, Agélaüs, Ésymne, Orus, et enfin le belliqueux Hipponoüs. Tous ces chefs et d'autres soldats obscurs furent renversés par le vaillant Hector. — Ainsi, quand le Zéphire impétueux dissipe les nuages amoncelés par le rapide Notus, les vagues gonflées roulent avec fracas, et des flocons d'écume s'élèvent dans les airs au souffle vagabond des vents : ainsi l'armée des Grecs est bouleversée par le fils de Priam.

La ruine des Achéens était complète; sans doute de grands et inévitables événements se seraient accomplis, et les Grecs, après avoir été mis en fuite, auraient succombé près de leurs vaisseaux si le divin Ulysse n'eût adressé ces paroles à Diomède :

« Qui peut donc nous faire oublier ainsi notre mâle courage? Ami, combats à mes côtés : ce serait une honte si Hector s'emparait de nos vaisseaux! »

Le courageux Diomède lui répond aussitôt :

« Je resterai près de toi et je soutiendrai le combat. Mais notre résistance est inutile puisque Jupiter veut accorder la victoire aux Troyens. »

A ces mots Diomède plonge sa lance dans la poitrine de Thymbrée et renverse à terre ce héros. Ulysse terrasse Molion, fidèle écuyer de Thymbrée. Les deux vaillants achéens abandonnent leurs ennemis, qu'ils ont pour jamais éloignés des combats,

et se précipitent sur les Troyens comme deux sangliers furieux fondent sur des chiens exercés à la chasse. Ulysse et Diomède, tous deux pleins de rage, exterminent les défenseurs d'Ilion. Les Achéens, qui fuyaient à l'approche du redoutable Hector, respirent maintenant avec joie.

Diomède et Ulysse s'emparent d'un char monté par les deux fils de Mérops, natif de Percote, et le plus habile des augures (Mérops ne voulut pas que ses enfants partissent pour cette expédition funeste; mais ses deux fils, poussés par le cruel destin, ne lui obéirent point). Le vaillant fils de Tydée leur arrache la vie et s'empare de leurs armes brillantes. Ulysse de son côté immole Hypiroque et Hippodame.

Jupiter, qui, des hauteurs de l'Ida, contemple toujours les plaines d'Ilion, tient en équilibre la balance des combats [1]. Les Troyens et les Achéens s'égorgent à l'envi. Diomède enfonce sa lance dans la cuisse d'Agastrophus, issu de Péon, parce que ce héros, frappé d'aveuglement, n'avait pas ses coursiers près de lui pour s'enfuir (l'écuyer d'Agastrophus tenait ses chevaux à l'écart tandis que le valeureux fils de Péon combattait aux premiers rangs). Hector, qui aperçoit cette scène de carnage, fond sur les deux chefs achéens en poussant de grands cris, et sur ses pas marchent les phalanges troyennes. Diomède est saisi d'effroi; il s'approche d'Ulysse et lui dit :

« Le fléau des combats s'avance vers nous; c'est le redoutable et invincible Hector! Restons inébranlables, soutenons son attaque et bravons sa fureur! »

Soudain Diomède brandit un long javelot, le lance avec force et frappe le sommet du casque de son ennemi; mais l'airain, repoussé par l'airain, n'atteint point le front d'Hector (les trois plaques de métal et la haute aigrette qui ornaient ce casque superbe, que lui donna jadis le brillant Apollon, le défendaient contre les coups).

[1] Le texte porte : κατὰ ἶσα μάχην ἐτάνυσσε Κρονίων (*le fils de Saturne fait planer la bataille dans l'équilibre*), c'est-à-dire, il laisse la victoire indécise pour être remportée par l'un ou par l'autre parti. Voss traduit ce passage par : *nun liess schweben die schlacht im gleichgewichte Kronion* (*or Jupiter laisse planer la bataille dans l'équilibre*).

ector recule aussitôt et va se mêler à la foule des guerriers; il mbe à genoux, la main appuyée sur la terre, et les ténèbres bscurcissent ses yeux. Tandis que Diomède s'avance pour ressaisir son javelot, qui s'était profondément enfoncé dans le sol, Hector, revenu à lui, remonte sur son char et va se perdre dans a foule pour éviter la cruelle destinée. Alors le vaillant Diomède, armé de sa lance, lui dit :

« Misérable, tu viens encore d'échapper à la mort! cependant le trépas était bien près de toi! Apollon te sauve aujourd'hui parce que c'est lui que tu implores quand tu affrontes le sifflement des javelots! Mais j'espère que tu n'échapperas pas à ma fureur, si je te rencontre une autre fois et si les dieux me sont propices! Maintenant je vais exterminer tous les Troyens qui s'offriront à mes coups! »

Après avoir prononcé ces paroles, il dépouille le noble fils de Péon. Pâris, l'époux d'Hélène à la belle chevelure, tend son arc et dirige une flèche contre Diomède, pasteur des peuples; puis le divin fils de Priam se cache derrière une des colonnes du tombeau d'Ilus, héros des premiers âges. Tandis que Diomède enlève la cuirasse, le bouclier et le casque resplendissant d'Agastrophus, Pâris courbe le milieu de son arc et lance un trait qui atteint le pied droit de son adversaire, le perce et s'enfonce ensuite dans le sol. L'époux d'Hélène sourit avec délices; puis il sort de l'embuscade, et, fier de son triomphe, il s'écrie :

« Vaillant héros, je t'ai blessé, et ma flèche n'a pas été lancée en vain! Plût aux dieux que je t'eusse percé les entrailles et ravi le jour! Alors les Troyens, délivrés d'un fléau si cruel, goûteraient un repos long-temps désiré; car ils te craignent comme les chèvres bêlantes craignent le lion des forêts! »

Le valeureux Diomède lui répond sans se troubler :

« Méprisable archer, toi qui fais parade de ton arc et ne sais regarder que les femmes[1]! si tu osais m'attaquer avec d'autres

[1] Apion, Hérodote, Pollux, Dugas-Montbel et plusieurs autres commentateurs rendent κέρᾳ ἀγλαέ par *fier de ta chevelure bouclée;* mais alors il faut lire κέρα à l'accusatif, au lieu de κέρᾳ au datif. Aussi nous avons mieux aimé suivre les opinions d'Aristarque, de Wolf, de Voss, de Koeppen, et traduire

armes, ni ton arc ni tes nombreuses flèches ne pourraient te sauver ! Tu te glorifies trop de m'avoir effleuré le pied. Je m'inquiète aussi peu de cette blessure que si elle m'eût été faite par une jeune fille ou par un faible enfant ! Les flèches d'un guerrier lâche et timide sont sans force, sans vigueur ; mais les traits qui s'échappent de mes mains donnent la mort à tous ceux qu'ils atteignent ! L'épouse de celui que j'ai frappé se meurtrit le visage, ses enfants restent orphelins, son cadavre se corrompt sur la terre qu'il rougit de son sang, et autour de lui les vautours sont plus nombreux que les femmes ! »

Le vaillant Ulysse accourt aussitôt, protège Diomède en se plaçant derrière lui, et arrache de son pied le trait aigu : une vive douleur agite alors les membres du héros. Le fils de Tydée remonte sur son char, et ordonne à son écuyer de le conduire vers les creux navires ; car maintenant il est en proie au plus violent chagrin. »

Ulysse, célèbre par les exploits de sa lance, reste seul. Les Grecs ne combattent point à ses côtés : tous ont déjà pris la fuite. Alors le fils de Laërte se met à gémir et se dit avec colère :

« Hélas ! que vais-je devenir ? Quelle honte si je fuis devant cette multitude ! Quel malheur plus grand encore si je reste seul, et si je tombe entre leurs mains ! Le fils de Saturne a dispersé tous les Achéens et les a poussés loin du champ de bataille. Mais pourquoi mon cœur balance-t-il encore ? Les lâches seuls s'éloignent des combats meurtriers ; mais le vaillant héros reste inébranlable, soit qu'il triomphe ou qu'il soit vaincu ! »

Tandis qu'il agite ces pensées dans son âme, les Troyens s'approchent et placent au milieu d'eux le divin Ulysse, qui sera un jour leur plus cruel fléau. — Ainsi, lorsque des chiens et des chasseurs poursuivent un sanglier qui sort de la forêt en aiguisant ses brillantes défenses, les chiens le cernent de toutes parts et, malgré le terrible grincement de ses dents, ils ne reculent point : ainsi les Troyens marchent avec fureur, avec audace autour du

avec ces auteurs χέρᾳ ἀγλαέ par *fier de ton arc.* — Nous avons traduit aussi littéralement que possible le mot παρθενοπίπες (*qui regarde, lorgne ou guette les jeunes filles*) que Dugas-Montbel rend par *vil séducteur*.

livra Ulysse. Le héros s'élance le javelot à la main; il blesse à l'épaule le courageux Déiopite, renverse Ennomus et Thoon; puis, au moment où Chersidamas sautait de son char, Ulysse le frappe près du nombril, et sa lance passe sous le bouclier du malheureux guerrier, qui tombe dans la poussière et presse la terre de ses mains. Le fils de Laërte plonge ensuite son javelot dans le corps de Charops, fils d'Hippase et frère du noble Socus qui, au même instant, arrivait pour secourir Charops. Quand il est près d'Ulysse, il s'arrête et s'écrie :

« Ulysse, héros fertile en ruses et insatiable de carnage, tu auras aujourd'hui la gloire d'avoir immolé et dépouillé les deux fils d'Hippase, ou bien tu périras toi-même sous mes coups! »

En disant ces mots, il lance son javelot et perce le bouclier



arrondi du fils de Laërte : l'arme s'enfonce dans la magnifique cuirasse, près des flancs, et déchire les chairs du héros; mais Minerve ne permet pas que le trait pénètre jusqu'aux entrailles. Ulysse, voyant que le coup n'est pas mortel, recule et dit à Socus :

« Malheureux! la mort cruelle va t'atteindre, puisque tu me forces à suspendre les coups que je portais à tes compagnons! Ce jour sera pour toi le sombre jour du trépas! Je vais te percer de ma lance, afin que tu puisses me combler de gloire et donner ton âme au terrible Pluton! »

Socus se retourne aussitôt et prend la fuite; mais Ulysse l'atteint par derrière et lui plonge entre les deux épaules son javelot, qui ressort par la poitrine. Socus tombe avec bruit, et le divin Ulysse lui dit en l'insultant :

« O fils d'Hippase, dompteur de coursiers, la mort t'a surpris bien vite, et tu n'as pu m'échapper! Hélas! ni ton père ni ta vénérable mère ne pourront te fermer les yeux, les cruels vautours voltigeront autour de toi en battant des ailes et déchireront ton cadavre. Mais, moi, quand j'aurai terminé ma carrière, j'espère que les divins Achéens célébreront mes funérailles! »

En disant ces mots, il retire de son corps la lance de Socus : le sang jaillit aussitôt de sa blessure, et une vive douleur s'empare de son âme. Dès que les Troyens ont vu couler le sang du fils de Laërte, ils marchent en foule contre lui. Le héros recule et appelle ses compagnons : trois fois il crie avec force, et trois fois il est entendu par le vaillant Ménélas. Le fils d'Atrée dit aussitôt au brave, Ajax qui se trouvait près de lui :

« Noble Ajax, fils de Télamon, pasteur des peuples, je viens d'entendre une voix semblable à celle du valeureux Ulysse. On dirait que ce héros, resté seul, est accablé par les Troyens, qui l'enveloppent de toutes parts. Courons donc lui porter secours : je crains qu'il ne succombe malgré son courage et ne cause d'amers regrets aux fils de Danaüs. »

Il marche à la rencontre d'Ulysse; Ajax suit ses pas. Bientôt ils arrivent près du héros, qui était entouré par les Troyens comme sur le sommet d'une montagne les chacals[1] entourent un cerf blessé

[1] Madame Dacier, Bitaubé et Dugas-Montbel rendent θῶς (*chacal*) par *loups cerviers*. Si nous nous sommes écarté des explications données par ces différents traducteurs c'est que M. Lechevalier dit qu'en allant visiter les sources du Simoïs il traversa des forêts remplies de chacals (*Voyage de la Troade*, t. II, p. 185), et que M. Mullin de Grand-Maison, dans sa *Dissertation sur le θῶς des anciens*, prouve que cet animal est un chacal.

par une flèche que le chasseur lui a lancée; tant qu'un sang tiède coule de sa blessure et que ses genoux peuvent le soutenir, le cerf leur échappe en fuyant avec rapidité; mais lorsqu'il s'arrête vaincu par la douleur, les chacals le dévorent dans les forêts profondes; cependant si la destinée conduit en ces lieux un lion terrible, soudain les chacals s'enfuient et le lion s'empare de leur proie : ainsi les Troyens nombreux et vaillants entourent Ulysse, qui, agitant sa lance, éloigne de lui l'heure fatale de la mort. En ce moment arrive Ajax, couvert de son bouclier semblable à une tour; il s'arrête près d'Ulysse, et les Troyens, saisis de frayeur, fuient dans la plaine. L'intrépide Ménélas prend le fils de Laërte par la main, l'entraîne loin du combat, et reste à ses côtés jusqu'à ce que l'écuyer lui ait amené son char.

Ajax, en poursuivant les Troyens, immole Doryclus, fils illégitime de Priam; il blesse Pandocus, Lysandre, Pyrase et Pylarte. — Tel un fleuve, grossi par les eaux de Jupiter, déborde dans la plaine, et précipite du haut des montagnes, entraîne les vieux chênes, les sapins amoncelés, et roule jusqu'à l'Océan un limon épais et noir : tel Ajax furieux s'élance dans la plaine, tue les coursiers et égorge les héros. — Hector ignorait ces nouveaux exploits; car il combattait à la gauche de l'armée, près des rives du Scamandre. Là tombaient en foule les guerriers, et l'on entendait d'horribles cris retentir autour du puissant Nestor et du valeureux Idoménée. Hector se précipitait dans les rangs ennemis, et du haut de son char il faisait des prodiges de valeur en renversant des phalanges entières de jeunes guerriers achéens. Les Grecs n'auraient cependant pas quitté le champ de bataille si Pâris, l'époux d'Hélène à la belle chevelure, n'eût arrêté l'ardeur de Machaon en lui enfonçant dans l'épaule droite une flèche à trois pointes. Malgré l'ardeur qui anime les Argiens, ils sont saisis d'effroi et craignent que les Troyens, reprenant l'avantage, n'immolent ce héros. Alors Idoménée dit au divin Nestor :

« Fils de Nélée, ô toi la gloire des Achéens, monte sur ton char, place Machaon à tes côtés et dirige promptement tes chevaux vers les navires. Machaon, fils d'Esculape, vaut à lui seul

de nombreux guerriers, puisqu'il sait extraire les flèches et répandre sur les blessures des baumes salutaires. »

Nestor monte sur son char, et place près de lui Machaon, fils d'Esculape. Le vieillard fouette les coursiers, qui s'envolent avec joie vers les creux navires des Achéens.

Cébrion, monté sur le char d'Hector, aperçoit les Troyens qui fuient de tous côtés. Soudain il dit à son compagnon :

« Hector, nous renversons les Danaëns à l'extrémité de notre armée, tandis que les Troyens du centre sont mis en fuite avec leurs coursiers. Ajax, fils de Télamon, répand partout la terreur. Je reconnais ce héros à l'énorme bouclier qui couvre ses épaules. Dirigeons donc nos chevaux vers l'endroit où les cavaliers et les fantassins s'égorgent à l'envi en poussant d'effroyables clameurs. »

Il frappe ses coursiers du fouet retentissant, et ceux-ci entraînent le char au milieu des Grecs et des Troyens : leurs pieds foulent les cadavres et les boucliers; l'essieu et les anneaux du char sont souillés du sang que font jaillir les cercles des roues et les pieds des chevaux. Hector, impatient de pénétrer dans la foule des guerriers et de rompre les phalanges ennemies, répand la terreur parmi les Grecs en brandissant sa longue javeline et en combattant sans relâche. Il parcourt les rangs ennemis et frappe tour à tour avec son glaive, avec sa lance ou avec des pierres énormes. Cependant il évite Ajax, fils de Télamon, car Jupiter irrité ne veut point qu'il attaque un guerrier plus vaillant que lui.

Le fils de Saturne répand du haut des airs la terreur dans l'âme d'Ajax : ce héros s'arrête saisi d'effroi; il rejette sur ses épaules son large bouclier couvert de la peau de sept taureaux, et s'éloigne semblable à un monstre féroce qui porte de tous côtés ses regards. Souvent Ajax retourne la tête, et ses pas se succèdent avec lenteur. — Lorsqu'un lion sauvage est repoussé par des chiens et des bergers qui, veillant toute la nuit, empêchent qu'il ne se repaisse de la graisse des génisses, le monstre, altéré de sang, se précipite, mais en vain, contre ses agresseurs; des traits nombreux sont dirigés contre lui par des mains audacieuses, les torches allumées l'épouvantent, et aux premiers rayons du jour il se retire la rage dans le cœur : tel Ajax, saisi d'effroi

et frémissant de rage, s'éloigne à regret des Troyens; car il craint pour les vaisseaux de ses compagnons. — Ainsi, quand un âne aux pas tardifs passe sur un champ en bravant des enfants qui brisent sur son dos des branches nombreuses, il s'avance lentement et broute les épis; les enfants redoublent leurs coups, mais leur force est insuffisante et ils ne parviennent à le chasser que lorsqu'il s'est rassasié de nourriture : ainsi les Troyens et leurs alliés frappent de leurs javelots le bouclier d'Ajax et le poursuivent sans relâche. Le héros, rappelant son ancienne valeur, se retourne tout à coup et contient les phalanges des Troyens; puis il se met à fuir et ferme aux ennemis le chemin des vaisseaux. Ajax, debout au milieu des Grecs et des Troyens, se bat avec fureur : mille traits sont lancés contre lui par des bras vigoureux, les uns s'attachent à son large bouclier, les autres volent dans l'espace ou s'enfoncent dans la terre, sans toucher à son corps qu'ils sont impatients de déchirer.

Eurypyle, fils illustre d'Évémon, l'apercevant accablé sous cette grêle de traits, accourt aussitôt; il se place à ses côtés et lance un brillant javelot qui va frapper le fils de Phausias, Apisaon, pasteur des peuples : le trait pénètre jusqu'aux entrailles et renverse ce guerrier, qui tombe dans la poussière. Eurypyle s'élance pour arracher l'armure des épaules d'Apisaon; mais Pâris tend son arc et lance une flèche qui va s'enfoncer dans la cuisse droite d'Eurypyle : le roseau[1], en se brisant, cause une vive douleur au héros. Le fils d'Évémon se traîne au milieu des siens pour éviter la mort, et il s'écrie d'une voix forte, afin d'être entendu de tous les Grecs :

« O mes amis, princes et chefs des Argiens, arrêtez-vous, montrez le front à l'ennemi et repoussez loin d'Ajax l'heure fatale de la mort; les flèches pleuvent sur lui de toutes parts, et je ne pense pas qu'il puisse échapper à ce funeste combat. Accourez tous et réunissez-vous autour du grand Ajax, fils de Télamon. »

Ainsi parle Eurypyle blessé. Les guerriers achéens reviennent

[1] On entend par δόναξ un *roseau*, une *tige de roseau* et par extension une *flèche*, parce que les flèches étaient faites avec des roseaux.

auprès d'Ajax en tenant leurs boucliers inclinés sur leurs épaules et leurs lances levées. Ajax marche à leur rencontre, et dès qu'il est au milieu de ses compagnons il présente le front à l'ennemi. Alors les Achéens, semblables à des flammes dévorantes, luttent avec les Troyens valeureux.

Les cavales de Nélée, toutes baignées de sueur, emportent loin du champ de bataille Nestor et Machaon. Achille, qui était debout sur la poupe de son navire pour contempler cette affreuse



bataille et cette fuite déplorable, les reconnaît aussitôt. Il appelle d'une voix forte Patrocle, son compagnon fidèle, qui sort de sa tente (depuis ce moment commencèrent tous ses malheurs). Le fils de Ménétius prend la parole et dit :

« Achille, pourquoi m'appelles-tu ? qu'exiges-tu de moi ? »

Achille à la course impétueuse lui répond aussitôt :

« Divin fils de Ménétius, ami cher à mon cœur, les Grecs suppliants viendront aujourd'hui embrasser mes genoux, car ils y seront contraints par la dure nécessité. Cher Patrocle, va demander à Nestor quel est ce guerrier blessé qu'il ramène des combats. Je n'ai pu voir son visage, tant les coursiers impatients d'arriver

des tentes ont passé rapidement devant moi ; mais il ressemble à Machaon, fils d'Esculape. »

ussitôt Patrocle obéit à son compagnon fidèle, et s'approche vaisseaux des Grecs.

uand Nestor et Machaon sont arrivés, ils descendent du char. ymédon détache les cavales, et les héros sèchent eux-mêmes ueur qui coule de leurs tuniques en les exposant sur le rivage la mer à la douce haleine des vents ; puis ils entrent dans la te du fils de Nélée et se reposent sur des siéges magnifiques. camède à la belle chevelure leur prépare un doux breuvage estor l'avait amenée de Ténédos lorsque Achille ravagea ces conées : elle était fille du magnanime Arsinoüs ; les Grecs la cédènt au vieillard parce qu'il l'emportait sur tous les guerriers par a sagesse de ses conseils). Hécamède place devant eux une belle able polie avec soin et dont les pieds sont d'azur. Elle sert dans un vase d'airain l'oignon qui irrite la soif[1], du miel nouveau et du fruit de farine ; puis elle pose sur la table la coupe superbe que le vieux Nestor apporta de Pylos (elle était enrichie de clous d'or et orné de quatre anses sur lesquelles étaient quatre tourterelles aussi en or qui semblaient becqueter des grains de froment : cette coupe était à double fond ; quand on l'avait remplie, tout autre vieillard n'aurait pu la soulever ; mais Nestor la portait sans peine). Hécamède mêle dans cette coupe du vin de Pramnée ; elle y jette du fromage de chèvre qu'elle a réduit en poudre avec une râpe d'airain, et répand à la surface de la blanche fleur de farine. Hécamède les invite à boire le breuvage qu'elle vient de préparer. Les deux héros apaisent aussitôt leur soif dévorante et goûtent ensemble le charme des douces causeries.

Alors le divin Patrocle paraît à la porte de la tente. Nestor, en le voyant, quitte son siége splendide, prend le héros par la main et l'invite à s'asseoir. Mais Patrocle refuse son invitation et lui dit :

[1] L'oignon est appelé ὄψον ποτῷ, *mets qui va avec les boissons*, c'est-à-dire mets qui fait boire.

« O vieillard, je ne dois point m'asseoir dans ta tente. Un guerrier que je crains, que je vénère, m'a envoyé vers toi pour savoir quel est le héros blessé que tu viens d'amener en ces lieux... Mais je le reconnais, c'est Machaon, pasteur des peuples. Je retourne maintenannt près d'Achille pour lui rapporter mon message; car ce héros est terrible, redoutable et prompt à accuser un homme innocent. »

Le vieux Nestor de Gérénie lui répond en ces termes :

« Pourquoi donc Achille prend-il maintenant pitié des Achéens qui tombent sous les traits ennemis? Hélas! il ne sait pas quelle tristesse est répandue dans toute notre armée! Nos plus illustres chefs, atteints de près ou de loin par la lance ou par les traits, reposent en ce moment dans leurs creux navires. Le belliqueux Diomède a été frappé par nos ennemis; Ulysse et Agamemnon ont aussi été blessés; Eurypyle a reçu dans la cuisse un trait cruel, et Machaon, que je viens de ramener du combat, a été percé d'une flèche rapide. Mais le vaillant Achille, loin de penser à ses compagnons, est pour eux sans pitié! Attend-il que sur les bords de la mer les flammes ennemies dévorent nos vaisseaux et que nous soyons tous exterminés par les Troyens [1]? Grands dieux! j'ai perdu la vigueur qui animait jadis mes membres. Que ne suis-je encore jeune et que n'ai-je ma force tout entière comme aux temps où la guerre s'alluma entre nous et les Épéens ravisseurs de nos troupeaux! — J'immolai le fils d'Hypirochus Itymonée, habitant de l'Élide, et je revins chargé de butin. Itymonée défendait ses bœufs lorsqu'un dard parti de ma main le frappa aux premiers rangs; il tomba, et tous les pasteurs s'enfuirent en tremblant. Nous enlevâmes de ces contrées cinquante troupeaux de bœufs et de brebis, autant de troupeaux de chèvres et cent cinquante cavales avec leurs jeunes poulains encore à la mamelle que nous conduisîmes pendant la nuit à Pylos. Le r

[1] Nous avons passé sous silence : Ἀργείων ἀέκητι (*contre la volonté des Argiens*) comme étant une répétion inutile. Dübner traduit ce passage par *Argivis invitis*, et explique ces mots par : *frustra resistantibus* (*après une résistance inutile*). Voss dit : *Trotz der Achaier macht* (*malgré la puissance des Achéens*).

Nélée fut joyeux en voyant le butin immense que j'avais conquis, moi qui étais parti si jeune pour cette expédition. Au lever de l'aurore, les hérauts à la voix éclatante convoquèrent tous ceux qui avaient une dette à réclamer dans la divine Élide; et quand ils furent réunis, les chefs partagèrent les richesses (les Épéens devaient à beaucoup d'entre nous des trésors qu'ils nous avaient dérobés lorsque étant en petit nombre nous fûmes accablés par eux dans la ville de Pylos. Hercule, venu dans nos contrées quelques années auparavant, nous causa de grands maux et tua nos chefs les plus braves; des douze fils de Nélée, moi seul j'étais resté : tous les autres avaient péri. Les Epéens, enorgueillis par nos revers, nous avaient insultés et accablés d'outrages). Mon père se réserva un troupeau de bœufs, trois cents brebis et leur pasteur. Les Épéens lui avaient pris quatre nobles coursiers avec leur char que Nélée avait envoyés pour disputer à la course un trépied magnifique. Augéas, roi de l'Élide, retint les coursiers, le char, et renvoya l'écuyer, qui déplorait amèrement cette perte. Nélée, irrité par les discours et les actions d'Augéas, se réserva une grande partie de ces richesses et distribua le reste au peuple, qui reçut une part égale au dommage que les Épéens lui avaient causé. Nous étions occupés à faire ces partages et à offrir, dans nos remparts, des sacrifices aux dieux, lorsque le troisième jour nos ennemis vinrent en foule montés sur leurs vigoureux coursiers. Parmi les Épéens se trouvaient les deux Molions qui, jeunes encore, n'étaient point encore formés aux combats meurtriers. Nos ennemis assiégèrent la ville de Tryoesse, située sur une haute colline près des rivages de l'Alphée et voisine de la sablonneuse Pylos. Ils brûlaient de détruire Tryoesse; mais tandis qu'ils traversaient la plaine, Minerve descendit de l'Olympe et vint nous annoncer pendant la nuit qu'il fallait prendre les armes. La déesse rassembla dans Pylos des guerriers qui, loin de lui désobéir, volèrent avec ardeur au combat. Mon père, Nélée, me défendit de m'armer et cacha mes chevaux : il pensait que je n'avais aucune expérience des travaux de la guerre. Cependant je partis, et, quoique sans char, je me distinguai au milieu des guerriers; car Minerve m'avait conduit au combat. Ce fut sur les bords du Mynias,

qui se jette dans la mer près de la ville d'Arène, que les cavaliers attendirent le lever de l'aurore et l'arrivée des fantassins. Quand les troupes furent rassemblées, nous partîmes, couverts de nos armes, et au milieu du jour nous arrivâmes près des rives du divin Alphée. Là, nous offrîmes de pompeux sacrifices au puissant Jupiter; puis nous immolâmes un taureau à l'Alphée, un autre à Neptune, et une génisse à Minerve, la déesse aux yeux d'azur. Nous prîmes ensuite le repas du soir dans les rangs de l'armée, et chaque guerrier, sans quitter son armure, s'endormit près du rivage. Déjà les Épéens, brûlant de ravager Thryoesse, l'entouraient de toutes parts; mais ils aperçurent bientôt l'œuvre formidable du dieu Mars. A peine le soleil eut-il répandu ses rayons sur la terre, que nous marchâmes au combat après avoir imploré Jupiter et Minerve. Alors une terrible mêlée s'engagea entre les Épéens et les guerriers de Pylos. Moi, le premier, j'immolai le vaillant Moulios, et je m'emparai de ses coursiers (ce chef était gendre d'Augéas, et il avait épousé l'aînée de ses filles, la blonde Agamède, qui connaissait toutes les plantes salutaires que nourrit la terre féconde). Je perçai Moulios de ma lance d'airain au moment où il s'avançait sur moi, et je le renversai dans la poussière; puis je sautai sur son char et je me mis à la tête de nos guerriers. Les Épéens prirent la fuite quand ils virent étendu sur le sol le chef de leurs cavaliers et le héros le plus intrépide de leur armée. Je fondis sur eux comme la sombre tempête et je m'emparai de cinquante chars que montaient cent guerriers, qui furent tous percés par ma lance. Sans doute j'aurais encore exterminé les deux Molions, fils d'Actore, si Neptune ne les eût sauvés du combat en les enveloppant d'un épais nuage. Certes Jupiter accorda aux habitants de Pylos une victoire éclatante! Nous parcourûmes la plaine en immolant nos ennemis et en nous emparant de leurs armes jusqu'à ce que nous eûmes poussé nos coursiers vers les champs fertiles de Buprase, non loin de la roche d'Olènes et du lieu appelé la colline d'Alisius[1]. C'est là que Minerve fit

[1] On ne sait pas précisément ce qu'Homère entend par Ἀλησίου κολώνη: les uns prétendent que c'est une colline voisine d'Alisium; d'autres le nom

détourner nos troupes et que je laissai le corps du dernier ennemi que je fis rouler dans la poussière. Les Achéens s'éloignèrent de Buprase et dirigèrent leurs rapides coursiers vers Pylos. Alors ils rendirent tous des actions de grâces à Jupiter parmi les dieux et à Nestor parmi les hommes. Tel je fus autrefois quand je marchai au combat. — Achille veut jouir seul de sa force, de sa valeur. Hélas! il répandra bien des larmes lorsque notre armée entière aura péri! Ami, rappelle-toi ce que te commandait Ménétius le jour où, loin de Phthie, il t'envoya vers Agamemnon. Le sage Ulysse et moi nous entendîmes les conseils qu'il te donna; car nous étions venus tous deux dans les demeures de Pélée pour rassembler les guerriers de la fertile Achaïe. Nous trouvâmes Ménétius et toi près d'Achille; le vieux Pélée faisait brûler dans les cours la graisse des taureaux en l'honneur du puissant Jupiter : il tenait une coupe d'or et répandait un vin aux sombres couleurs sur l'offrande livrée aux flammes. Toi, tu préparais les chairs des victimes lorsque nous parûmes sous les portiques du palais. Achille se leva, nous prit par la main, nous introduisit dans le palais, nous fit asseoir sur des siéges et nous offrit les mets de l'hospitalité comme on a l'habitude de les donner à ceux qui viennent nous visiter. Quand nous eûmes satisfait et la faim et la soif, je tâchai, par mes discours, de vous engager à nous suivre. Nous brûlions tous deux de voler à la guerre, et vos pères vous donnaient à ce sujet de sages conseils. Le vieux Pélée recommandait à son fils Achille de se montrer toujours brave et de surpasser tous les héros par sa vaillance. Ton père Ménétius, fils d'Actor, te disait : « Achille l'emporte sur toi par la naissance, mais tu es plus âgé que lui. Il te surpasse en force, en valeur; mais, toi, tu peux, par ta sagesse, le conduire, le diriger, et Achille, dans son propre intérêt, sera toujours forcé de t'obéir. » Ainsi t'exhortait le vieillard; mais toi, Patrocle, tu as oublié ses conseils. Cependant il en est temps encore : va rappeler au belliqueux Achille les paroles de ton père, et

ment d'Alisius, qui était fils de Scillus et prétendit à la main d'Hippodamie.

ton compagnon cédera peut-être à ta voix. Qui sait si, avec l'aide des immortels, tes prières ne toucheront point son cœur. Le conseil d'un ami est toujours salutaire. Si le vaillant Achille redoute les oracles des dieux, si son auguste mère lui a transmis les ordres immuables du puissant Jupiter, qu'il t'envoie du moins contre nos ennemis; qu'il t'engage à marcher à la tête des phalanges thessaliennes, pour que tu deviennes le salut des fils de Danaüs. Qu'Achille t'accorde de porter dans les combats sa magnifique armure, afin que les Troyens, croyant voir ce héros, s'éloignent des batailles, et que les Grecs, qui maintenant sont accablés de fatigue, puissent respirer et avoir quelques instants de repos. Comme vous n'êtes point épuisés, vous repousserez sans peine loin de nos vaisseaux, et jusqu'à leurs remparts, nos ennemis courbés sous le poids des fatigues! »

Ces paroles touchent Patrocle, qui se rend promptement à la tente d'Ahille; mais, en passant devant les navires d'Ulysse, où l'on rendait la justice et où les Grecs avaient élevé des autels aux dieux, il rencontre le fils d'Évémon, Eurypyle, qui, blessé d'une flèche à la cuisse, s'éloignait des combats en boitant: une sueur abondante coulait de sa tête et de ses épaules, un sang noir jaillissait de sa blessure; pourtant son âme n'était point abattue. Le fils de Ménétius, en apercevant Eurypyle, est touché de compassion, et il s'écrie aussitôt :

« Malheureux chefs des Danaëns, fallait-il que, loin de vos amis et de votre patrie, vous vinssiez devant Ilion pour rassasier de votre chair les chiens et les vautours! Dis-moi, cher Eurypyle, les Grecs résisteront-ils long-temps au formidable Hector, ou succomberont-ils vaincus par sa redoutable lance? »

Eurypyle lui répond en ces termes :

« O Patrocle! les Grecs n'ont plus aucun appui, et ils vont tous périr près de leurs vaisseaux! Nos chefs les plus braves, blessés de près ou de loin par la lance ou par les flèches, sont vaincus par les Troyens, dont le courage s'accroît sans cesse. — Patrocle, soutiens-moi jusqu'à mon navire; arrache le trait de ma cuisse; étanche, avec de l'eau tiède, le sang noir qui coule de ma blessure, et répands sur la plaie ce baume salutaire qu'Achille,

nstruit par Chiron, le plus juste des Centaures, te fit connaître jadis. Hélas! ceux qui soulageaient nos douleurs, Podalire et Machaon, ne sont plus près de nous : l'un, blessé, repose dans sa tente, et implore le secours d'un disciple d'Esculape; l'autre, au milieu des combats, s'oppose à la fureur des Troyens! »

Le courageux fils de Ménétius s'écrie :

« Grands dieux! comment tout cela se terminera-t-il! Brave Eurypyle, que faut-il faire? Moi, je vais porter au belliqueux Achille les paroles de Nestor; cependant je ne t'abandonnerai point dans ta douleur. »

En parlant ainsi, il soutient Eurypyle par le milieu du corps et le conduit dans sa tente. Un serviteur déploie des peaux de bœufs sur lesquelles Patrocle étend le héros; puis il coupe le trait cruel, l'arrache de la cuisse, étanche avec de l'eau tiède le sang noir qui coule de la blessure et applique sur la plaie une racine amère qu'il avait broyée dans ses mains et qui était un remède salutaire pour calmer les douleurs. Bientôt la plaie se sèche et le sang cesse de couler.





COMBAT PRÈS DES MURS.



PENDANT que le vaillant fils de Ménétius prodiguait des secours à Eurypyle blessé, les Grecs et les Troyens combattaient avec ardeur. Le fossé creusé par les fils de Danaüs ne devait plus les défendre, et la large muraille qu'ils avaient élevée autour du fossé ne devait plus protéger urs vaisseaux ; car les Danaëns n'avaient point offert aux dieux illustres hécatombes pour les prier de défendre leurs navires argés d'un riche butin : aussi ces remparts élevés contre la lonté des dieux ne devaient pas subsister long-temps ! — Tant ' Hector conserva la vie, tant qu'Achille garda son ressentiment, nt que la ville du roi Priam resta debout, cette muraille fut ébranlable. Mais quand les Troyens les plus illustres eurent péri, and les Argiens échappés au trépas eurent, après dix années,

renversé la ville de Priam et furent retournés dans leur chère patrie, Apollon et Neptune s'unirent pour détruire ces travaux. Ils précipitèrent contre les remparts tous les fleuves impétueux qui, du haut des montagnes de l'Ida, se jettent dans la mer, le Rhésus, l'Heptapore, le Carèse, le Rhodius, le Granique, l'Ésèpe, le divin Scamandre, et le Simoïs, où tombèrent ensevelis dans le sable tant de casques, tant de boucliers, et la race entière des demi-dieux. Apollon changea l'embouchure de ces fleuves, et pendant neuf jours il fit rouler leurs ondes mugissantes contre les murailles des Achéens. Jupiter versa du haut de l'Olympe des torrents de pluie, afin d'engloutir promptement tous ces travaux dans la mer. Neptune lui-même, armé de son trident, marcha le premier et envoya au fond de l'océan les bases de pierre et de bois que les Grecs avaient placées avec tant de peine; il aplanit le rivage jusqu'au rapide Hellespont, et, après avoir détruit la muraille, il recouvrit de sable toute la plaine; puis il fit rentrer les fleuves dans les vastes lits où jusqu'alors ils avaient roulé leurs ondes limpides.

Ainsi s'accomplirent les desseins de Neptune et d'Apollon. Mais en ce moment le tumulte des combats règne autour des remparts : les poutres qui soutiennent les tours sont ébranlées et résonnent avec bruit. Les Argiens, flagellés[1] par Jupiter, se tiennent enfermés dans leurs navires; ils redoutent Hector, ce guerrier qui porte en tous lieux le carnage, la fuite, et qui maintenant, semblable à la tempête, se précipite comme toujours dans les mêlées furieuses. — Ainsi, lorsqu'au milieu des chiens et des chasseurs un sanglier ou un lion s'agite en roulant des yeux enflammés de colère, les hommes font avec leurs corps un rempart autour de lui; ils s'opposent à sa rage et lui lancent des traits nombreux : l'animal courageux ne se trouble point, ne prend pas la fuite, mais son audace le perd; souvent il se tourne et cherche à rompre les rangs des chevaux, mais à chaque bond qu'il fait

[1] Homère dit : Διὸς μάστιγι δαμέντες (*frappés par le fouet de Jupiter*). Μάστιξ, lié à Διὸς, signifie les *maux envoyés par Jupiter* ou la *main de Jupiter qui châtie*. Voss dit : *von Kronions geissel gebandigt* (*dompté par le fouet de Jupiter*).

contre ses agresseurs les rangs s'ouvrent devant lui : ainsi Hector s'agite dans la foule et exhorte ses compagnons à franchir le fossé. Ses coursiers impétueux n'osent traverser cet espace; ils hennissent et s'arrêtent sur ces bords escarpés qui les épouvantent. Certes, il était difficile de traverser ce fossé et de le franchir; car des deux côtés était une pente rapide dont les bords garnis de pieux aigus, longs et serrés servaient de barrière aux ennemis. Le coursier qui traînait un char ne pouvait le traverser aisément, et le fantassin se demandait comment il pourrait le franchir. Polydamas s'approche du vaillant Hector et lui dit :

« Hector, et vous, chefs des Troyens et des alliés fidèles, nous agirions avec trop de témérité si nous lancions nos chevaux à travers le fossé. Cet espace est difficile à franchir : les bords en sont hérissés de pieux aigus, et derrière ces pieux s'élève le mur des Achéens[1]. Nous ne pouvons donc avec nos coursiers ni descendre dans le fossé, ni combattre après l'avoir franchi : le chemin est étroit, et nous y serions tous vaincus. Si le puissant Jupiter médite la ruine des Grecs et s'il a résolu de sauver les Troyens, qu'il accomplisse maintenant sa volonté et que nos ennemis périssent sans honneur et sans gloire! Mais si les Achéens marchent de nouveau contre nous, s'ils nous repoussent loin de leurs vaisseaux et nous précipitent dans ce fossé profond, je ne crois pas même qu'un seul guerrier puisse échapper à cette attaque pour annoncer notre défaite aux habitants d'Ilion! Ecoutez donc mes paroles et obéissez à ma voix. Les écuyers retiendront les chevaux sur les bords du fossé, et nous, couverts de nos armes, nous marcherons en foule sur les pas d'Hector. S'il est vrai que les Grecs touchent à leur dernier jour, alors ils ne pourront plus nous résister! »

Ainsi parle Polydamas, et ce discours plaît à Hector. Le fils de Priam, couvert de son armure, saute de son char; les autres Troyens abandonnent aussi leurs coursiers à l'exemple du divin Hector. Chaque guerrier ordonne à son serviteur de retenir les chevaux et de les ranger en ligne sur les bords du fossé. Les Troyens

[1] Heyne regarde cette fin de phrase : *et derrière ces pieux s'élève le mur des Achéens* comme une addition faite par quelque rapsode dans le but d'ajouter des développements à une phrase déjà complète.

prennent leurs rangs et se partagent en cinq phalanges sous les ordres de leurs chefs.

Les plus nombreux et les plus vaillants guerriers suivent Hector et l'irréprochable Polydamas; car ils brûlent de renverser les murs des Achéens et de combattre sur les vaisseaux ennemis. Cébrion, comme troisième chef, suit Hector et Polydamas : le fils de Priam a laissé, pour garder son char, un écuyer moins brave que Cébrion. Pâris, Alcathoüs et Agénor, marchent à la tête de la seconde phalange. Hélénus et le divin Déiphobe, tous deux fils de Priam, commandent la troisième phalange : avec eux est le fils d'Hyrtacès, Asiu que ses brillants coursiers amenèrent des campagnes d'Arisbé non loin du fleuve Silléis. La quatrième phalange est conduite p Énée, le vaillant fils d'Anchise : à ses côtés sont les deux d'Anténor, Archéloque et Acamas, tous deux habiles dans l combats. Sarpédon est le chef des illustres alliés; il a cho pour le seconder Glaucus et le vaillant Astéropée : car il rega dait ces deux héros comme les plus braves des alliés après lui q l'emportait sur tous les autres par sa valeur. Les Troyens serre leurs rangs, se couvrent de leurs boucliers, et, pleins d'imp tience, ils marchent droit à l'ennemi en pensant que les Achée ne résisteront plus, et qu'ils périront tous sur leurs sombres navire

Les Troyens et les alliés venus des terres lointaines obéisse aux sages avis de Polydamas. Mais le fils d'Hyrtacès, Asius pasteur des peuples, ne veut point quitter ses chevaux et les co fier à son écuyer. Il monte sur son char et s'élance vers les navir achéens (l'insensé! il ne devait point échapper aux parqu fatales ni rentrer dans Ilion avec son char et ses coursiers! trouva la mort sous les coups d'Idoménée, issu de Deucalion). s'avance à gauche de la flotte, au lieu même où les Grecs, montés sur leurs chars, sortaient de la plaine pour rentrer dans leur vaisseaux. Quand Asius est arrivé, il ne trouve point les battants poussés ni les portes fermées : les guerriers les tenaient ouvertes pour recevoir ceux de leurs compagnons qui, s'éloignant des combats, cherchaient leur salut près des navires. Asius dirige ses coursiers vers cette barrière; ses soldats le suivent, poussent des cris aigus, et ils pensent que les Achéens, loin de résister, vont


A.
MONTIGNEUL

ıs périr sur leurs sombres navires. Les imprudents trouvent à ces rtes deux braves guerriers descendants des belliqueux Lapithes : n, fils de Pirithoüs, est le courageux Polypétès; l'autre est éontée, semblable à l'homicide dieu de la guerre. Polypétès Léontée paraissent comme deux chênes majestueux qui, attaés à la terre par de profondes racines, bravent incessamment r le sommet des montagnes les vents et les orages : tels ces deux erriers, se confiant en leurs forces, attendent sans trembler ius, qui marche à leur rencontre. Les Troyens élèvent leurs ges boucliers et s'avancent vers les murailles en poussant de es clameurs. Adamas, fils d'Asius, Iamène, Oreste, Énomaüs Thoon suivent au combat leur vaillant chef. Polypétès et Léontée ient exhorté jusqu'alors les Grecs à défendre leurs navires; is dès qu'ils voient les Troyens marcher contre les remparts et Grecs s'enfuir tumultueusement, ils s'élancent tous deux hors murs et viennent combattre au-devant des portes. — Tels ıx sangliers sauvages soutiennent, sur le sommet d'une mongne, l'approche des chasseurs et des chiens; mais lorsqu'ils se ttent à fuir ils déracinent les arbres, ravagent les forêts, et grincement de leurs dents se fait entendre jusqu'à ce qu'un chasseurs leur ravisse le jour : ainsi retentit sur la poitrine ces deux guerriers l'airain brillant frappé de tous côtés par les nemis. Polypétès et Léontée combattent avec ardeur en se nt à leurs guerriers et à leur propre courage. Du haut des tours Grecs lancent des pierres pour se défendre et pour protéger ırs tentes et leurs navires. — Ainsi tombe la neige lorsqu'un nt impétueux, en roulant de sombres nuages, la répand en cons abondants sur la terre féconde : ainsi tombe une grêle de aits lancés par les Grecs; les casques et les boucliers, heurtés r des pierres énormes, rendent des sons terribles [1]. Asius soure, se frappe les cuisses, et, plein d'indignation, il s'écrie :

« O Jupiter, tu es donc une divinité trompeuse! Je pensais

[1] Le texte grec porte : κόρυθες δ' ἀμφ' αὖον ἄϋτευν (*et les casques tout au-our rendent un son sec*). Le mot αὖος signifie *desséché, sec, aride*. Ainsi ce passage veut dire que *les casques rendent un son semblable à ceux que rendent les corps secs*.

que les Grecs ne soutiendraient pas l'attaque et qu'ils n'oseraient point résister à nos bras invincibles. Mais tels que des guêpes ou des abeilles qui, ayant établi leurs demeures sur les bords d'un chemin rocailleux, résistent à leurs ennemis, se défendent avec courage et n'abandonnent jamais leurs retraites profondes : tels ces deux héros, quoique seuls, ne veulent point s'éloigner des portes avant qu'ils n'aient péri ou qu'ils n'aient été eux-mêmes faits prisonniers. »

Il dit; mais ses plaintes n'ont point fléchi Jupiter, qui veut toujours combler de gloire l'intrépide Hector.

On combat aux autres portes avec fureur; mais il serait difficile de pouvoir, comme un dieu, rapporter tous ces exploits. Autour des murailles s'élèvent des flammes dévorantes; les Grecs, quoique accablés de maux, sont forcés de combattre pour sauver leurs navires. Les dieux favorables aux Achéens restent consumés de tristesse dans les splendides palais de l'Olympe. Les Lapithes seuls bravent les fureurs de la guerre.

Le fils de Pirithoüs, l'intrépide Polypétès, enfonce sa lance dans le casque solide de Damasus : l'airain ne peut garantir le malheureux guerrier, qui tombe dans la poussière (la lance de Polypétès lui ayant brisé le crâne, la cervelle en jaillit aussitôt et se répand sur le sol). Le fils de Pirithoüs immole ensuite Ormène et Pylon. Le belliqueux Léontée déchire avec sa lance le baudrier d'Hippomaque, fils d'Antimachus; puis il tire du fourreau son glaive aigu, se précipite dans la mêlée, renverse Antiphate et immole Ménon, Iamène, Oreste, qui tombent pêle-mêle sur la terre fertile.

Tandis que les vainqueurs enlèvent les riches dépouilles, Hector et Polydamas s'avancent suivis de jeunes guerriers qui, nombreux et vaillants, désirent avec ardeur de renverser les remparts et de livrer aux flammes les vaisseaux achéens. Pendant qu'indécis sur les bords du fossé ils se demandent s'ils doivent le franchir, un augure leur apparaît : — un aigle volant à la gauche de l'armée troyenne emporte dans ses serres un serpent monstrueux couvert de sang et se débattant encore; le serpent, qui n'a point cessé le combat, se replie en arrière et déchire la poitrine

de l'aigle, qui, vaincu par la douleur, laisse tomber sa proie au



milieu des Troyens, pousse des cris aigus et s'envole dans les airs emporté par le souffle des vents. Les Troyens sont glacés de crainte en voyant étendu au milieu d'eux le dragon aux étincelantes couleurs, présage du puissant Jupiter. Alors Polydamas s'approche de l'audacieux Hector et lui dit :

« Hector, tu me désapprouves toujours quand, dans les assemblées, je te donne de salutaires avis. Cependant il ne faut pas que même un homme du peuple évite de te dire la vérité, soit dans les conseils, soit dans les combats, dans le but d'augmenter encore ta puissance. Je vais donc exprimer ce qu'il me semble convenable de faire. N'allons pas attaquer les Grecs près de leurs vaisseaux, s'il est vrai que nos guerriers, impatients de franchir le fossé, ont vu un aigle voler à la gauche de l'armée portant dans ses serres un serpent monstrueux couvert de sang et se débattant encore, et qu'il l'a laissé tomber avant d'arriver dans son aire sans avoir pu le donner à ses jeunes aiglons. Ainsi, lors même qu'avec de grands efforts nous renverserions les portes, les

murailles, et que les Grecs prendraient eux-mêmes la fuite loin de leurs vaisseaux, nous ne reviendrions pas tous dans Ilion, et nous laisserions une foule de nos guerriers immolés par nos ennemis. C'est ainsi que parlerait un devin qui connaîtrait tous les prodiges du ciel; aussi les peuples s'empresseraient de lui obéir.

Le vaillant Hector, lançant sur lui des regards courroucés, s'écrie :

« Polydamas, les paroles que tu viens de prononcer me déplaisent; et tu pouvais, je pense, me donner de meilleurs conseils! Cependant, si tu parles sincèrement, il faut que les dieux t'aient ravi la raison, puisque tu m'ordonnes d'oublier les décrets que Jupiter m'a fait connaître en agitant sa tête immortelle. Quoi, Polydamas! tu veux que j'obéisse au vol rapide des oiseaux! Peu m'importe que les aigles volent à droite, du côté de l'aurore, ou qu'ils volent à gauche, vers le sombre couchant! Il ne faut obéir qu'à la volonté du grand Jupiter, qui commande aux hommes et aux dieux immortels! Le meilleur présage, crois-moi, c'est de combattre pour défendre sa patrie! Mais pourquoi redoutes-tu la guerre et ses alarmes? Quand nous serions tous destinés à périr près des vaisseaux achéens, tu n'aurais rien à craindre, toi, puisque ton faible cœur ne sait ni résister ni combattre! Polydamas, si tu t'éloignes de la mêlée; si, par de trompeuses paroles, tu engages nos guerriers à fuir les luttes meurtrières, je te percerai de ma lance et tu perdras la vie! »

A ces mots Hector s'avance à la tête des Troyens, qui le suivent en poussant de vives clameurs. Jupiter, qui se plaît à lancer la foudre, envoie des hauteurs de l'Ida un vent impétueux qui porte jusqu'aux navires des Grecs un nuage de poussière; puis il amollit le courage des Achéens et comble de gloire Hector et les défenseurs d'Ilion. Les Troyens, se fiant aux prodiges et à leur propre valeur, tentent d'abattre la forte muraille des Grecs : ils arrachent les créneaux des tours, démolissent les parapets, enlèvent avec des leviers les énormes piliers placés dans la terre et qui servaient à la fois de base et de fondements aux tours. Déjà ils ont ébranlé les palissades et ils espèrent bientôt détruire les murs; mais les Danaëns restent constamment à leur place : ils

couvrent les parapets de leurs épais boucliers et accablent de traits les Troyens qui s'avancent au pied des remparts.

Les deux Ajax volent d'une tour à l'autre et exhortent les Achéens en adressant aux uns des paroles flatteuses, aux autres de sévères reproches.

« Amis, disent-ils, vous les plus braves et vous aussi les moins vaillants des Argiens (car tous ne combattent pas avec le même courage), un grand devoir vous est imposé aujourd'hui et certes vous le reconnaissez vous mêmes. Ne retournez donc pas vers vos navires en écoutant ceux qui vous menacent; mais marchez contre nos ennemis. Encouragez-vous les uns les autres, et peut-être Jupiter vous accordera-t-il de mettre fin à ce combat et de repousser les Troyens jusque dans la cité d'Ilion! »

Ainsi les deux Ajax exhortent les Grecs et les excitent à combattre. — Comme la neige tombe en flocons épais dans une journée d'hiver quand le fils de Saturne, lançant ses traits sur les humains, calme les vents et ne cesse de répandre la neige jusqu'à ce qu'il ait couvert le haut des montagnes, les plaines fécondes, les riches travaux du laboureur, les ports superbes et les rives de la mer blanchissante, où les vagues la dissipent bientôt, tandis que tout le reste en est enveloppé : ainsi du sein des deux armées volent des pierres nombreuses qui vont frapper les combattants, et un horrible tumulte s'élève au-dessus des murailles.

Les Troyens et le vaillant Hector n'auraient jamais pu renverser les murs, briser les portes et rompre les solides barrières, si Sarpédon, inspiré par Jupiter, son père, ne se fût précipité sur les Argiens comme un lion se jette sur des bœufs. Sarpédon saisit un bouclier en airain aminci au marteau par un ouvrier habile, qui le garnit de peaux de bœufs et l'entoura de baguettes d'or; il agite deux javelots dans les airs et s'avance comme un lion féroce qui, depuis long-temps privé de chairs sanglantes, cherche à pénétrer dans l'intérieur d'une étable pour fondre sur les brebis : quoiqu'il trouve les pasteurs veillant sur le troupeau avec leurs chiens et leurs armes, il ne veut point, sans avoir tenté un dernier effort, être repoussé de la bergerie; il s'élance donc et ravit sa proie, ou il tombe aux premiers rangs frappé par un trait que lui lance une

main vigoureuse. Tel, plein d'un noble courage, le divin Sarpédon s'élance pour abattre la muraille et franchir les remparts. Il s'adresse au fils d'Hippoloque et lui dit :



« Glaucus, pourquoi dans la Lycie nous honore-t-on en nous donnant les premières places aux festins, les meilleurs mets et les coupes les mieux remplies? pourquoi sommes-nous considérés comme des dieux et cultivons-nous sur les rivages du Xanthe un vaste champ où la vigne et le froment croissent en abondance? C'est pour que nous nous placions toujours aux premiers rangs, que nous nous précipitions sans cesse dans les plus ardentes mêlées, et qu'en nous voyant chacun des valeureux Lyciens s'écrie : — « Non, ce n'est point par gloire que nos rois gouvernent la Lycie! il est vrai qu'ils se nourrissent des chairs les plus succulentes, qu'ils boivent les vins les plus délicieux; mais leur force est invincible quand ils combattent à la tête de leurs guer-

riers! » — S'il nous était possible, en évitant la guerre, de vivre éternellement; si nous devions être exempts du poids de la vieillesse et devenir immortels, je ne combattrais point aux premiers rangs et je ne t'engagerais pas à marcher à mes côtés. Mais puisque les parques nous conduisent à la mort par mille voies différentes que l'homme ne peut ni fuir ni éviter, marchons donc pour céder la victoire à nos ennemis ou pour nous illustrer nous-mêmes! »

Glaucus obéit à ces sages conseils, et tous deux s'avancent avec audace suivis d'une troupe nombreuse de guerriers lyciens.

Le fils de Pétéus, Ménesthée, qui les aperçoit, frissonne de crainte; car ils s'avancent en répandant sur leur passage le désordre et l'épouvante. Ménesthée jette ses regards sur la tour qu'il est chargé de défendre et cherche à découvrir quelque vaillant héros qui puisse repousser la mort loin de ses compagnons. Il voit les deux Ajax, qui ne respirent que le meurtre et le carnage; près d'eux est Teucer, qui vient de quitter sa tente : il veut les appeler; mais ses cris n'auraient pu être entendus, tant était effroyable le bruit que faisaient en se heurtant les boucliers, les casques et les portes [1] que les coursiers s'efforçaient de rompre pour pénétrer dans les remparts. Ménesthée envoie aussitôt le héraut Thoos auprès d'Ajax en lui disant :

« Hâte-toi d'appeler un des Ajax ou plutôt les deux frères; car nous sommes menacés de toutes parts. Les chefs des Lyciens qui se sont déjà signalés dans les combats terribles sont près de nous

[1] Homère dit : πᾶσαι γὰρ ἐπώχατο, sous-entendu πύλαι. Cette forme ἐπώχατο, qui ne se trouve qu'une seule fois dans Homère, présente quelques difficultés. Sans parler des diverses explications données par Buttmann, Rost, Kubner, nous dirons seulement que, le mot ἐπωχατο étant la troisième personne du pluriel du plus-que-parfait du verbe ἐπέχω (*fermer*), le sens de la phrase est : *toutes les portes avaient été fermées.* C'est là le sens adopté également par Dübner, qui dit : *omnes enim occlusæ erant*. D'autres font dériver ce verbe de ἐποίχομαι ; ils écrivent ἐπῴχατο, avec l'ἰῶτα souscrit, et traduisent, comme Bitaubé et Dugas-Montbel, ce passage par : *les portes avaient été envahies par les Troyens.* Voss dit à tort : *alle bestürmte man* (*on les assaillit toutes*). Clarke a aussi suivi cette dernière lecture en traduisant cette phrase par : *ad omnes enim accesserant.*

assiéger. Mais si les deux Ajax ont eux-mêmes à soutenir les pénibles travaux de la guerre, que du moins le fils du vaillant Télamon vienne seul ou suivi de Teucer habile à lancer les flèches. »

Le héraut obéit à cet ordre; il parcourt les remparts des Grecs, s'arrête près des Ajax et leur dit :

« Ajax, chef des Argiens, le fils de Pétéus vous engage à vous rendre tous deux près de lui pour partager ses dangers; car les Achéens sont menacés de toutes parts. Les chefs des Lyciens qui se sont déjà signalés dans les combats terribles sont près de nous assiéger. Mais si vous avez vous-mêmes à soutenir les pénibles travaux de la guerre, que du moins le fils du vaillant Télamon vienne seul ou suivi de Teucer habile à lancer les flèches. »

Le grand Ajax, s'adressant au fils d'Oïlée, lui dit :

« Ajax, et toi, courageux Lycomède, exhortez les Grecs à se défendre avec ardeur. Moi je vais aller soutenir le combat, et je reviendrai près de vous dès que j'aurai secouru ceux qui sont maintenant en danger. »

En disant ces mots, le fils de Télamon s'éloigne ainsi que Teucer, son frère, né du même père[1] : Pandion, qui les accompagne, porte l'arc recourbé de Teucer. Lorsqu'en s'avançant derrière les remparts ils sont arrivés près de la tour que défendait le magnanime Ménesthée, ils se trouvent au milieu de leurs compagnons. Mais déjà les princes des Lyciens, semblables aux noires tempêtes, escaladent les murailles. Ajax et Teucer se précipitent aux premiers rangs, et un grand tumulte se fait entendre. Ajax tue d'abord un ami de Sarpédon, le brave Épiclée, en lui lançant une pierre raboteuse qui se trouvait sur le sommet de la muraille, près des créneaux (tout homme semblable aux hommes de nos jours, fût-il même à la fleur de son âge, n'aurait pu soulever cette pierre de ses deux mains). Ajax lance dans les airs ce roc immense, qui va briser le casque et le crâne de son ennemi : Épiclée tombe du haut de la tour comme un plongeur, et son âme l'abandonne. Teucer dirige un trait contre l'intrépide fils d'Hippoloque et le frappe à

[1] Teucer était fils de Télamon et d'une esclave, par conséquent il n'était frère d'Ajax que du côté de son père.

l'endroit où le bras est mis à découvert : Glaucus cesse aussitôt le combat et s'éloigne des murs en cachant sa fuite ; car il craint que les Grecs, apercevant sa blessure, ne lui adressent des paroles outrageantes. Sarpédon, en voyant partir Glaucus, est saisi de douleur : loin d'abandonner le champ de bataille, il enfonce sa lance dans le corps d'Alcmaon, fils de Thestor, et la retire aussitôt. Alcmaon tombe le front dans la poussière en suivant le mouvement de la lance, et autour de lui ses armes retentissent. Sarpédon saisit un créneau, l'arrache et en découvrant le sommet de la muraille il fraie une route à ses nombreux Lyciens.

Ajax et Teucer marchent à sa rencontre. Teucer lance une flèche qui atteint Sarpédon à la poitrine et déchire la courroie de son vaste bouclier. Mais Jupiter éloigne aussitôt la mort de son fils [1] ; car il ne veut pas qu'il succombe près des navires achéens. Ajax enfonce sa lance dans le bouclier de son ennemi et arrête l'ardeur du héros, qui se retire un peu de la muraille sans toutefois abandonner les remparts. Sarpédon, qui espérait encore se couvrir de gloire, se tourne vers ses compagnons et leur dit :

« Lyciens, pourquoi oubliez-vous en ces lieux votre mâle valeur ? Pourrai-je seul, malgré ma force, renverser ces murailles et vous ouvrir un chemin jusqu'aux navires ? Suivez-moi donc ; car j'ai besoin de tous vos efforts ! »

Il dit, et tous, respectant les ordres de leur chef, se pressent autour de Sarpédon. Les Argiens, voyant que le combat sera terrible, resserrent leurs phalanges dans l'intérieur des remparts. Les courageux Lyciens, après avoir rompu les murail-

[1] Les petites Scolies donnent en ces termes la généalogie de Sarpédon : « Jupiter ayant aperçu dans une prairie la fille de Phénix, Europe, qui cueillait des fleurs avec des nymphes, en devint amoureux, et se rendit en ces lieux sous la forme d'un taureau dont la bouche exhalait l'odeur du safran. Ayant ainsi trompé la jeune Europe, il la prit sur son dos et la transporta en Crète où il s'unit à elle. Jupiter la conduisit ensuite chez Astérion, roi de Crète ; là, Europe étant devenue grosse, elle accoucha de trois fils, Minos, Sarpédon et Rhadamante. » Dugas-Montbel, qui prétend que cette aventure n'appartient pas aux temps homériques, dit que jamais, dans Homère, on ne voit aucune trace de ces sortes de métamorphoses destinées à voiler les amours des dieux. Nous savons, par le sixième livre de l'*Iliade*, que Sarpédon était fils de Jupiter et de Laodamie, fille de Bellérophon.

les, ne peuvent s'ouvrir un chemin jusqu'aux vaisseaux, et les vaillants Danaëns ont de la peine à repousser leurs ennemis loin des remparts. — De même que deux laboureurs, la mesure en main, se prennent de querelle pour fixer les limites d'un champ sur lequel tous deux prétendent avoir des droits égaux : de même les Troyens et les Danaëns se disputent le terrain séparé seulement par les remparts. De toutes parts retentissent sur la poitrine des combattants les écus légers et les boucliers arrondis. Un grand nombre de guerriers sont frappés de l'airain cruel, les uns en découvrant leur dos dans la fuite, les autres à travers leurs boucliers. — Les tours, les parapets, les remparts, sont partout baignés du sang des Grecs et des Troyens. Cependant les défenseurs d'Ilion ne peuvent forcer les Argiens à fuir. — De même qu'une femme laborieuse et juste, tenant dans ses mains une balance, met le poids d'un côté et de l'autre la laine jusqu'à ce qu'elle égalise les bassins, afin d'apporter à ses jeunes enfants un modique salaire : de même Jupiter balance également le sort des batailles jusqu'au moment où il veut combler de gloire Hector, qui le premier avait franchi les remparts des Grecs. Le vaillant fils de Priam s'écrie alors d'une voix formidable :

« Suivez-moi, Troyens dompteurs de coursiers ! rompons ces murailles, et livrons aux flammes dévorantes la flotte achéenne! »

C'est ainsi qu'Hector exhorte ses guerriers, qui, à sa voix, se précipitent en foule sur les murailles et montent armés de leurs lances sur les créneaux.

Hector saisit une pierre placée devant les portes (cette pierre était large à sa base et se terminait en pointe : deux hommes de nos jours n'auraient pu l'arracher du sol et la placer sur un char). Hector agite facilement au-dessus de sa tête cette roche, que le fils de Saturne lui a rendue légère. — Tel le pasteur porte aisément et d'une seule main la toison d'un bélier qui n'est pour lui qu'un léger fardeau : tel Hector porte cette pierre, l'enlève et la lance contre les ais qui, fortement serrés, ferment les solides portes à deux battants assujetties dans l'intérieur par deux barres énormes croisées au milieu et retenues par un boulon. Il s'approche des portes, s'arrête, et, pour ne point porter

un coup inutile, il écarte les jambes; puis il lance la pierre contre le milieu des portes et en brise les deux gonds : les portes mugissent, les poutres s'écartent, les battants volent en éclats, et la roche va rouler dans le camp ennemi. Soudain le vaillant Hector, semblable à la nuit rapide, se précipite au milieu des Grecs : l'airain dont il est revêtu brille d'un éclat effrayant, et de ses deux mains il agite ses cruels javelots (un dieu seul aurait pu l'arrêter dans sa course, alors qu'il franchissait les portes des Achéens). Les yeux du fils de Priam lancent des flammes terribles; le héros se retourne vers ses guerriers et les excite à franchir les murs. Tous les Troyens obéissent aussitôt; les uns escaladent les murailles, les autres entrent par les larges portes. Les Grecs effrayés se réfugient dans leurs navires, et de toutes parts s'élève un horrible tumulte.





COMBATS PRÈS DES NAVIRES.



QUAND Jupiter a conduit près des navires Hector et les Troyens, il les abandonne aux fatigues de la guerre ; puis il détourne ses étincelants regards et les reporte sur les contrées où les Thraces domptent leurs chevaux ouches, où les belliqueux Mysiens s'élèvent pour les combats, les illustres Hippomolgues et les Abiens [1] se nourrissent de

Nous avons suivi l'édition de Dübner, qui fait un nom propre du mot ιοι (*Abiens*). Avant Wolf on le prenait pour adjectif, et on l'expliquait *pauvre*. Ainsi Voss traduit ce passage par : *Hippomolgen welche bei ch* ARM *leben* (*les Hippomolgues qui vivent* PAUVREMENT *de lait*). Tous traducteurs français ont suivi cette dernière version. Strabon nous rend que les *Abiens* étaient des Scythes nomades du nord de l'Europe, les bords de l'Ister. — Ἱππημολγόι, les *hippomolgues* (*ceux qui traient cavales*) étaient des Scythes qui vivaient de lait de jument.

lait. Jupiter n'arrête plus ses regards sur Ilion; car il pense que nul d'entre les immortels ne voudra plus maintenant secourir les Grecs ou les Troyens.

Cependant le puissant Neptune n'exerce point une vaine surveillance : il se tient assis sur les hautes montagnes de Samothrace, couvertes de forêts, contemple avec surprise cette scène de carnage et découvre l'Ida, la ville de Priam et les vaisseaux des Grecs. (Neptune, après être sorti du sein des mers, s'arrêta sur cette montagne; il prit pitié des Achéens accablés par les Troyens, et s'indigna contre Jupiter.)

Soudain il descend du sommet escarpé de la montagne en marchant d'un pas rapide : le sol et les vastes forêts tremblent sous les pieds immortels de Neptune. Il fait trois pas, et au quatrième il atteint la ville d'Aigues, terme de sa course. (Dans les abîmes de l'Océan s'élèvent ses éternels palais d'or.) Neptune place sous le joug ses rapides coursiers aux pieds d'airain et à la crinière d'or; il se revêt lui-même d'or étincelant, saisit le fouet qui est aussi en or brillant et travaillé avec art; puis il entre dans son char et s'envole sur les ondes. Les monstres marins, en reconnaissant leur roi, sortent de leur retraite, bondissent autour de lui, et la mer entr'ouvre ses flots avec allégresse. Le char, emporté par les coursiers vers les navires achéens, vole si rapidement sur l'humide surface, que l'essieu d'airain n'est pas même mouillé.

Entre Ténédos et les âpres rochers d'Imbros, est une grotte immense située dans les profondeurs de la mer : c'est en ces lieux que Neptune arrête ses coursiers; il les dételle du char, leur jette l'ambroisie, lie leurs pieds avec des chaînes d'or qu'on ne peut ni briser ni délier, afin qu'ils puissent attendre le retour de leur maître. Neptune s'avance alors vers le camp des Grecs.

Les vaillants et nombreux Troyens, semblables à la flamme et à la tempête, suivent Hector en frémissant de rage et en poussant de grands cris : ils espèrent s'emparer bientôt de la flotte et de tous les Achéens.

Neptune, qui entoure le monde de ses bras, et qui de son

redoutable trident ébranle la terre, vient ranimer le courage des Argiens. Le dieu des ondes, après avoir quitté les abîmes de la mer, prend les traits et la voix de Chalcas; il s'adresse d'abord aux deux Ajax, et, par ces paroles, excite encore leur ardeur :

« Vaillants Ajax, leur dit-il, vous sauverez l'armée en pensant à votre mâle valeur et non pas en prenant la fuite. Je ne redoute point les audacieux Troyens qui viennent de franchir nos remparts : les Achéens aux belles cnémides sauront soutenir l'assaut. Mais celui que je crains le plus, c'est Hector, qui se glorifie d'être issu de Jupiter, et qui marche contre nous semblable à la flamme. Si par l'inspiration d'une divinité vous osez lui résister avec force, et si, exhortés par vous, les Grecs combattent avec vaillance, vous repousserez Hector loin de vos navires, quand même le fils de Priam serait protégé par Jupiter lui-même! »

Neptune, les frappe de son sceptre, les remplit tous deux d'une force nouvelle, et donne de la souplesse à leurs membres. Il les quitte, semblable à un vautour aux ailes rapides, qui, s'élançant du haut d'une roche escarpée, poursuit quelque oiseau dans la plaine. Ainsi s'éloigne avec rapidité le puissant dieu des mers. Ajax, fils d'Oïlée, le reconnaît le premier, et, s'adressant au fils de Télamon, il lui dit :

« Ajax, un des immortels habitants de l'Olympe est venu sous la forme d'un devin et nous a ordonné de défendre nos navires. Ce devin n'est point Chalcas, l'interprète des oracles : je l'ai reconnu sans peine aux traces de ses pas lorsqu'il s'éloignait; car les dieux sont faciles à reconnaître. Maintenant je me sens saisi d'une nouvelle ardeur pour la guerre : mes pieds m'entraînent dans la mêlée, et mes mains sont impatientes de combattre! »

Le fils de Télamon prend la parole et dit :

« Moi aussi je sens mes mains frémir autour de ma lance. Mon cœur s'enflamme d'un nouveau courage; mes pieds m'entraînent vers nos ennemis, et je brûle de me mesurer seul avec l'impétueux Hector! »

Ainsi parlent ces deux guerriers, joyeux de la nouvelle ardeur qu'un dieu vient de faire naître dans leur âme.

Neptune excite aussi les dernières phalanges achéennes, qui près des creux navires, se livraient au repos : ces guerriers étaient brisés de fatigues et affligés de voir les Troyens qui franchissaient les remparts; ils versaient des larmes et n'espéraient plus échapper à la sombre destinée. Neptune encourage ces phalanges guerrières; d'abord il exhorte Teucer, Léite, Déipyre, Mérion, Antiloque, Pénélée, Thoas, tous vaillants dans les combats, et il leur parle en ces termes :

« Jeunes Argiens, honte sur vous! Je pensais que vous sauveriez notre flotte; mais puisque vous avez abandonné les combats, nous serons aujourd'hui vaincus par les Troyens! Dieux immortels! mes yeux seront donc témoins de ce grand et funeste prodige que je ne croyais jamais devoir s'accomplir! Les Troyens sont près de nos vaisseaux : naguère, semblables à des cerfs fugitifs et timides, qui, errant çà et là dans les forêts, deviennent la proie des loups, des panthères et des léopards, ces Troyens n'osaient nous résister! Maintenant ils combattent loin d'Ilion, et ils attaquent nos navires parce que de lâches guerriers, irrités contre leur chef, refusent de défendre leurs vaisseaux, près desquels ils se laissent égorger! Quand bien même le fils d'Atrée, le puissant Agamemnon, se serait rendu coupable en outrageant l'impétueux Achille, vous ne devriez pas ainsi abandonner le combat. Hâtez-vous de porter un remède au mal : le cœur des héros se guérit aisément. N'oubliez pas votre mâle valeur, vous les plus vaillants de l'armée. Je n'ai point de courroux contre celui qui fuit les périls quand il est lâche; mais c'est contre vous qui êtes braves que je suis indigné! O guerriers efféminés, vous rendrez bientôt le mal plus grand encore par votre molle indifférence! Que chacun de vous redoute la honte et le reproche, puisqu'une lutte terrible vient de s'engager. Le vaillant Hector combat près de nos navires, et il a déjà brisé nos portes et nos fortes barrières. »

Ainsi Neptune encourage les Grecs. — Autour des deux Ajax se forment d'épaisses phalanges que Mars lui-même et la belliqueuse Minerve n'auraient pu blâmer. Les plus illustres chefs, rangés en bataille, attendent de pied ferme les Troyens et l'intré-

ide Hector : la lance se croise avec la lance[1], le bouclier se presse contre le bouclier, le casque se joint au casque, les guerriers se précipitent contre les guerriers; sur les cimiers à l'épaisse crinière se confondent les ondulations des aigrettes brillantes tant, les rangs sont pressés de toutes parts! les lances agitées par des mains courageuses se croisent avec furie. Les Grecs et les Troyens veulent tous aller en avant et sont impatients de combattre.

Les épaisses phalanges des Troyens attaquent les premiers leurs ennemis. Hector, qui marche à leur tête, se précipite avec ardeur dans la mêlée, comme la pierre qu'un torrent furieux, grossi par les eaux du ciel, détache du rocher et roule loin du sommet : la pierre tombe, rebondit, fait retentir la forêt tout entière et s'arrête enfin dans la plaine, malgré l'impétuosité de son élan. Tel est Hector; il menace de se frayer une route facile jusqu'aux vaisseaux et d'exterminer ses ennemis. Mais lorsqu'il rencontre les phalanges achéennes et qu'il est près de les heurter, il s'arrête aussitôt. Alors les Grecs marchent contre lui avec leurs épées, leurs lances qui blessent des deux côtés[1] et repoussent loin d'eux le fils de Priam. Hector, d'une voix forte, s'écrie :

« Troyens, Lyciens, et vous, Dardaniens, restez inébranlables! Les Grecs ne me résisteront pas long-temps, quoiqu'ils se soient formés en bataillons carrés. Ils céderont aux efforts de ma lance si le plus puissant des dieux, le redoutable époux de Junon, me protège encore! »

Hector, par ces paroles, ranime la force et l'ardeur de ses

[1] Nous avons passé sous silence ces trois mots : σάκος σάκεϊ προθελύμνῳ (*le grand bouclier de peau de bœuf se presse étroitement contre le grand bouclier de peau de bœuf*), parce que le passage suivant, ἀσπὶς ἄρ' ἀσπίδ' ἔρειδε (*le bouclier se presse contre le bouclier*), signifie la même chose dans notre langue. Cependant les Grecs des temps homériques avaient deux expressions différentes pour désigner ces deux espèces de boucliers, qu'ils appelaient σάκος et ἀσπίς.

[1] Pour la traduction du mot ἀμφίγυος, nous nous sommes écarté des traductions de Clarke, de Dübner, de Voss et de Dugas-Montbel ; cependant nous devons ajouter que les commentateurs donnent quatre explications différentes au mot ἀμφίγυος : 1° qui a deux tranchants ; 2° qui blesse des deux côtés ; 3° garni de fer des deux côtés ; 4° que l'on prend à deux mains. Nous avons choisi la seconde explication comme étant la plus vraisemblable.

guerriers. Déiphobe, un des fils de Priam, poussé par son courage, sort des rangs et s'avance rapidement, protégé par son bouclier. Mérion lui lance un javelot, qui, sans se détourner, frappe le bouclier fait avec la dépouille d'un taureau; mais il ne peut le traverser et la pointe se rompt près du bois. Déiphobe, craignant d'être blessé, éloigne le bouclier de sa poitrine, et le belliqueux Mérion se retire au milieu de ses compagnons, furieux tout à la fois de perdre et sa lance et la victoire. Alors il se rend dans le camp des Grecs pour s'armer d'un long javelot qu'il avait laissé dans sa tente.

Les guerriers combattent toujours avec fureur, et de grands cris s'élèvent de toutes parts. Teucer immole le vaillant Imbrius, fils de Mentor, riche en coursiers. (Avant l'arrivée des Grecs, Imbrius vivait dans Pédée, et il s'était uni à Médésicaste, fille illégitime du roi Priam; mais quand les navires des fils de Danaüs touchèrent aux rivages troyens, il revint à Ilion près de Priam, qui l'aima comme un de ses enfants, et il se distingua parmi les combattants.) Teucer lui enfonce sa lance au-dessous de l'oreille et la retire aussitôt. Imbrius tombe comme un jeune frêne qui, sur le sommet d'une haute montagne, est abattu par l'airain et couvre la terre de son tendre feuillage. Ainsi tombe le fils de Mentor, et autour de lui ses armes retentissent. Teucer s'avance, impatient d'enlever l'armure de son ennemi; mais au moment où il accourt, Hector lui lance un javelot: Teucer, en l'apercevant, se détourne et évite l'airain cruel qui s'enfonce dans la poitrine d'Amphimaque, fils de Ctéate, issu d'Actor, au moment où Amphimaque s'avançait dans la mêlée. Le fils de Ctéate tombe, et son armure résonne autour de lui. Hector s'avance pour enlever le casque qui couvrait la tête du magnanime Amphimaque; aussitôt Ajax frappe de sa lance le fils de Priam : la pointe ne pénètre point jusqu'au corps du héros, qui était entièrement couvert d'airain, mais en s'enfonçant dans le bouclier elle fait reculer Hector, qui abandonne aussitôt les cadavres d'Amphimaque et d'Imbrius, que les Grecs entraînent loin du combat. Stichius et Ménesthée, chefs des Athéniens, enlèvent le corps d'Amphimaque et le portent au camp. Les deux Ajax, pleins d'une belliqueuse ardeur, s'em-

parent du cadavre d'Imbrius. — Tels deux lions arrachent une jeune chèvre à des chiens dévorants, l'emportent à travers les bruyères épaisses, et, la tenant dans leurs fortes mâchoires, l'élèvent au-dessus de terre : tels les deux Ajax tiennent élevé le corps d'Imbrius, puis ils le dépouillent de ses armes. Le fils d'Oïlée, pour venger la mort d'Amphimaque, coupe la tête d'Imbrius, la lance à travers les deux armées et la fait tournoyer



comme une balle : la tête du malheureux guerrier va sur la poussière rouler jusqu'aux pieds d'Hector!...

Neptune, furieux de ce qu'Amphimaque, son petit-fils, avait succombé dans cette mêlée sanglante, se rend au milieu des tentes et des vaisseaux des Grecs; il excite les guerriers et prépare de grands maux aux Troyens. Le vaillant Idoménée le rencontre (il venait de quitter un de ses compagnons, qui, blessé récemment au genou, venait d'abandonner le champ de bataille et avait été emporté par ses amis fidèles; Idoménée l'avait confié aux disciples d'Esculape, et il s'en retournait dans sa tente, impatient de combattre). Neptune prend les traits et la voix du fils d'Andrémon, Thoas, qui, dans Pleurone et dans la haute Calydon,

commandait aux Étoliens, qui l'honoraient comme un dieu ; il s'approche du héros et lui dit :

« Idoménée, chef des Crétois, que sont donc devenues ces menaces dont les Grecs épouvantaient tant les Troyens ? »

Le chef de la Crète lui répond aussitôt :

« O Thoas! aucun de nous n'est coupable et tous nous savons combattre. Nul, enchaîné par la crainte ou retenu par la lâcheté, n'évite les mêlées sanglantes. Mais le fils de Saturne se plaît à voir les Grecs périr sans honneur loin des fertiles contrées d'Argos! O Thoas, toi qui fus toujours si vaillant et qui jadis ranimas le courage de nos guerriers abattus, ne te ralentis pas aujourd'hui et excite au combat nos braves compagnons! »

Neptune, le dieu qui agite la terre, prend la parole et dit :

« Idoménée, qu'il ne quitte jamais les plaines de Troie et qu'il devienne la proie des chiens et des vautours, celui qui refusera de combattre! Va chercher tes armes, et reviens promptement ici, afin que tous deux deux nous allions exhorter nos compagnons : les hommes les plus faibles, lorsqu'ils sont réunis, deviennent toujours forts. Nous, Idoménée, nous savons combattre même avec les plus vaillants! »

En achevant ces paroles, Neptune se jette au milieu des guerriers. Idoménée entre dans sa tente, se couvre de sa superbe armure, prend deux javelots et marche semblable à la foudre que le fils de Saturne lance du haut de l'Olympe, comme un signe terrible qu'il envoie aux mortels, et dont les rayons jettent au loin une vive lumière : ainsi l'airain brille sur la poitrine du héros. Idoménée trouve près de sa tente Mérion, son écuyer fidèle, armé d'une lance d'airain; il s'arrête et lui dit :

« Impétueux fils de Molus, toi le plus cher de mes compagnons, pourquoi viens-tu en ces lieux après avoir abandonné le champ de bataille? Es-tu blessé par la pointe d'une flèche, ou viens-tu m'apporter quelque message? Moi, je ne veux point rester dans ma tente, car je brûle de combattre. »

Le prudent Mérion lui répond aussitôt :

« Chef des Crétois, je viens dans ta tente pour y prendre une lance, s'il t'en reste encore une. J'ai brisé contre

le bouclier du téméraire Déiphobe la lance redoutable que je portais dans les combats. »

Idoménée prend à son tour la parole et dit :

« Mérion, tu trouveras dans ma tente, non-seulement une lance, mais encore vingt javelots suspendus aux murailles resplendissantes. Toutes ces armes ont été enlevées à des guerriers troyens que j'ai tués moi-même dans la plaine. Comme je n'attaque point lâchement mes ennemis en me tenant loin d'eux, je possède des lances, des boucliers arrondis, des casques et des cuirasses qui brillent d'un vif éclat. »

Mérion réplique en ces termes :

« Moi aussi j'ai de nombreuses dépouilles arrachées aux Troyens; mais ma tente est trop éloignée d'ici pour que j'aille y chercher un javelot. Je ne suis pas sans valeur; car toujours je combats aux premiers rangs dans les batailles qui honorent les hommes et lorsque la guerre sème en tous lieux l'épouvante et la mort. J'ai pu rester caché aux autres Achéens; mais toi, Idoménée, tu m'as vu sans doute au milieu des luttes meurtrières. »

Le chef des Crétois lui répond aussitôt en disant :

« Mérion, je connais ta valeur, et tu n'as pas besoin de me la rappeler. Si nous, les plus braves des Grecs, nous étions choisis pour nous mettre en embuscade, nul ne blâmerait ta force et ton courage. C'est là que brille la vaillance des hommes; c'est là que l'on reconnaît le lâche, et que le héros se montre tout entier. Le visage du guerrier timide change à chaque instant de couleur : il ne peut rester immobile, ses genoux chancellent, il s'assied sur ses pieds, son cœur bat en songeant à la mort, et l'on entend claquer ses dents avec force. Mais le visage du vaillant héros ne change jamais de couleur, son corps ne tremble point : et dès qu'il est en embuscade, il brûle de combattre ses ennemis. Mérion, si dans la mêlée tu étais frappé d'un glaive ou percé d'un trait, tu ne serais point blessé derrière le cou ni au milieu du dos : on t'atteindrait dans la poitrine[1] au moment où tu t'élan-

[1] Le texte porte : ἀλλά κεν ἢ στερνων ἢ νηδύος αντιασειεν, πρόσσω ἱεμένοιο, μετὰ προμάχων ὀαριστύν (*tu le recevrais dans la poitrine ou dans le* VENTRE *en te précipitant dans la foule des premiers combattants*). Un des princi-

cerais aux premiers rangs! Ne nous arrêtons donc pas plus lon temps en ces lieux et ne parlons point comme de jeunes enfant de peur d'être blâmés par nos compagnons. Toi, va dans tente chercher une forte lance. »

Il dit. Mérion, semblable au dieu de la guerre, prend dans la ter d'Idoménée une lance d'airain, et, brûlant de combattre, il marc sur les pas du héros. — Tel s'avance dans les combats Mars, le flé des hommes, suivi de la Terreur, sa fille chérie, qui, à la f audacieuse et forte, épouvante les guerriers intrépides. Soit q ces deux divinités, venues de la Thrace, s'arment contre les Épl riens ou contre les Phlégéens, elles n'exaucent jamais le vœux et n'accordent toujours la victoire qu'à l'un des deux p ples. Tels marchent au combat Mérion et Idoménée, couve de l'airain étincelant. Mérion prend la parole et dit :

« Fils de Deucalion, de quel côté faut-il que nous nous p cipitions dans la mêlée? Veux-tu que nous attaquions le cent la droite ou la gauche de l'armée? Les Achéens à la belle che lure ont de toutes parts des combats à soutenir [1]. »

Idoménée, chef des Crétois, lui répond aussitôt :

« Le centre de la flotte est protégé par les deux Ajax et Teucer, le plus habile à lancer une flèche et à combattre de p ferme : ces guerriers repousseront sans doute l'impétueux et v lant Hector. Certes, malgré sa rage belliqueuse, il lui sera di cile de dompter leur valeur et d'embraser nos vaisseaux, à mo

paux caractères du génie d'Homère, dit à ce sujet Dugas-Montbel, est d primer les actions dans toute leur naïveté et de peindre les objets physiq tels qu'ils sont.

[1] Homère dit : ἐπεὶ οὔ ποθι ἔλπομαι οὕτω δευέσθαι πολέμοιο καρηκομόων Ἀχαιούς (*parce que je pense que nulle part les Achéens à la belle chevel ne sont tant soit peu privés de la guerre*). Dugas-Montbel paraît avoir s l'interprétation de Heyne, qui explique les mots : οὐ δευέσθαι πολέμοιο p *être inférieur, avoir le dessous*. Cette interprétation n'est nullement co nable; et il est bien plus simple de laisser au mot δευέσθαι sa significa première : *manquer, être privé de quelque chose*, et de traduire avec Düb ce passage par *quoniam nusquam puto adeo indigere certamine capite mantes Achivos*. Voss a également adopté ce sens en disant : *Denn nirg scheinen mir etwa dürftig des Kampfer zu sein die hauptumloc Achaier* (*car nulle part les Achéens à la belle chevelure ne paraissent ma quer du combat*).

que le fils de Saturne ne laisse tomber une torche allumée sur nos rapides navires. Ajax, fils de Télamon, ne le cède à aucun de ceux qui se nourrissent des doux fruits de Cérès, et peuvent être frappés de l'airain ou renversés par d'énormes pierres : dans une lutte il serait aussi fort et aussi brave que le redoutable Achille; mais à la course il ne pourrait l'emporter sur ce héros. Mettons-nous donc à la gauche de l'armée, et voyons si nous serons ou vainqueurs ou vaincus. »

A ces mots le vaillant Mérion se dirige vers l'endroit que son chef lui désigne.

Dès que les Troyens voient Idoménée, semblable à la flamme, marcher contre eux, suivi de son serviteur couvert d'une armure éblouissante, ils volent à sa rencontre. Alors Troyens et Achéens combattent devant les poupes des navires. — Ainsi le souffle impétueux des vents soulève les tempêtes, couvre les chemins d'une abondante poussière et élève dans les airs des nuages de sable : ainsi l'ardeur des Troyens et des Achéens fait naître un sanglant combat. Les guerriers se précipitent au sein de la mêlée et désirent de s'immoler les uns les autres. Le champ de bataille est hérissé de longues lances qui déchirent les chairs et arrachent la vie; les yeux sont éblouis par l'éclat de l'airain qui jaillit des casques étincelants, des cuirasses brillantes et des boucliers des guerriers qui s'avancent avec fureur. — Oh, certes, il aurait un cœur bien téméraire, celui qui se réjouirait d'un tel spectacle et qui n'en gémirait pas!...

Les deux fils du puissant Saturne, par leur fatale division, préparent à ces guerriers d'amères douleurs! — Jupiter veut donner la victoire à Hector et aux Troyens, pour combler de gloire l'impétueux Achille; cependant il ne veut pas voir périr tous les Achéens devant la cité d'Ilion : il tient à honorer Thétis et le vaillant fils de cette déesse. — Neptune, sorti secrètement des ondes blanchissantes, ranime par sa présence l'ardeur des Argiens : il gémit en les voyant accablés par les Troyens, et il s'indigne contre le puissant Jupiter. (Jupiter et Neptune avaient une même origine, une même famille; mais Jupiter était plus âgé et avait plus d'expérience. Neptune craignait de protéger ouvertement les

Grecs, et il parcourait leur armée en les encourageant sous les traits d'un héros.) Jupiter et Neptune tirent alternativement le câble de la guerre funeste, suspendu sur les deux peuples : c'est ce câble indestructible qui a fait et fera toujours périr les combattants[1] !

Idoménée, aux cheveux à demi blanchis par l'âge, exhorte les Achéens; il s'élance parmi les défenseurs d'Ilion et jette au milieu d'eux l'épouvante et la fuite. Il immole Othryonée, qui, attiré par les bruits de guerre, était venu de la ville de Cabèse. (Othryonée désirait de s'unir à la belle Cassandre, fille de Priam, sans recevoir les présents accoutumés et il promettait en outre de repousser les Grecs loin d'Ilion. Le vieux Priam consentit à lui donner sa fille, et Othryonée, plein de confiance en cette promesse, vola au combat.) Idoménée plonge sa lance dans le corps de ce guerrier, qui s'avançait avec audace : sa cuirasse d'airain ne peut arrêter le trait cruel qui pénètre jusque dans ses entrailles, et Othryonée tombe sur la terre avec un bruit terrible. Idoménée, fier de sa victoire, s'écrie :

« Othryonée, je consens à te placer au-dessus de tous les mortels si tu tiens la promesse que tu as faite à Priam, qui t'a promis à son tour de te donner sa fille ! Nous aussi, nous tiendrons nos promesses. Nous t'offrirons la plus belle d'entre les filles d'Atride, et nous l'amènerons d'Argos pour qu'elle t'épouse, si tu veux avec nous ravager la superbe cité d'Ilion. Viens dans nos navires pour que nous parlions ensemble de ton prochain mariage; car nous aussi, nous sommes des beaux-pères généreux ! »

A ces mots, il l'entraîne par les pieds à travers la mêlée sanglante. Asius accourt aussitôt pour venger Othryonée : il est à pied, devant son char, et ses coursiers, que retient un écuyer fidèle, respirent au-dessus de ses épaules. Asius veut immoler Idoménée, mais celui-ci le prévient en lui enfonçant sa lance dans la gorge, au-dessous du menton. — Tel un chêne, ou un blanc peuplier, ou un pin au feuillage élevé tombe abattu sur la montagne par la hache tranchante des bûcherons qui veulent en faire le bois d'un navire : tel Asius tombe étendu devant son char en frémissant et en pressant

[1] Nous avons suivi pour l'explication de ce passage difficile les versions latine et allemande de Dübner et de Voss.

de ses mains l'arène sanglante. Le courage abandonne son écuyer troublé, qui n'ose détourner les chevaux pour échapper aux coups des ennemis. Alors le belliqueux Antiloque lui plonge sa lance au milieu du corps, et sa cuirasse d'airain ne peut arrêter le trait, qui pénètre jusque dans les entrailles. Il gémit et tombe du char magnifique. Antiloque entraîne les coursiers loin des Troyens et les conduit dans le camp des Achéens aux belles cnémides.

Déiphobe, regrettant la mort d'Asius, marche contre Idoménée et lui lance un brillant javelot; Idoménée aperçoit le trait



et l'évite (il était caché sous un bouclier arrondi, fait avec des peaux de bœufs, de l'airain étincelant et garni de deux poignées). Idoménée se couvre de son bouclier qui, effleuré par le trait, retentit sourdement: le dard, qui n'a pas été vainement lancé par un bras vigoureux, vole au-dessus de sa tête, puis atteint le fils d'Hippase, Hypsénor, pasteur des peuples, et pénètre près du foie, dans les flancs du guerrier, que ses genoux défaillants ne peuvent plus soutenir. Déiphobe, fier de ce succès, s'écrie :

« Asius n'est pas mort, du moins, sans être vengé! Je pense qu'aux portes de l'enfer il sera joyeux de voir près de lui le compagnon que je lui ai donné! »

A ces cris de victoire la douleur s'empare des Achéens. Le vaillant Antiloque est vivement ému ; mais, malgré son affliction, il n'abandonne pas le corps de son ami et accourt aussitôt pour le protéger et le couvrir de son large bouclier. Mécistée et le divin Alastor se courbent et portent sur leurs épaules Hypsénor qui pousse des gémissements profonds.

Idoménée ne se ralentit point : il veut envelopper quelques Troyens dans les ténèbres de la nuit, ou descendre lui-même dans les sombres demeures après avoir écarté loin des Grecs le danger et la ruine. Il immole le fils chéri du noble Ésyète, Alcathoüs, gendre d'Anchise (Alcathoüs avait épousé l'aînée des filles d'Anchise, Hippodamie, que son père et sa mère aimaient avec tendresse, Hippodamie qui surpassait toutes ses compagnes en beauté, en adresse, en prudence et qui fut unie à un héros dans la vaste cité de Troie). Neptune le frappe par la main d'Idoménée ; il obscurcit les yeux brillants d'Alcathoüs et paralyse ses membres agiles. Le gendre d'Anchise, semblable à une colonne ou à un chêne élevé, reste immobile : il ne peut fuir ni d'un côté ni de l'autre. Idoménée lui brise sa cuirasse d'airain qui jusqu'alors l'avait garanti du trépas et qui maintenant résonne sourdement. Alcathoüs tombe avec bruit et son cœur, percé par le trait, fait, en palpitant, trembler l'extrémité du javelot ; mais bientôt Mars en ralentit la violence. Idoménée, triomphant, s'écrie d'une voix forte :

« Déiphobe, toi qui t'applaudissais de ta victoire, n'est-ce pas maintenant te rendre la pareille que de tuer trois des tiens pour un des nôtres ? Viens donc à ma rencontre, et tu verras que je suis un descendant de Jupiter. (Ce dieu donna le jour à Minos, protecteur de la Crète ; Minos engendra l'irréprochable Deucalion, qui me mit au monde pour gouverner les peuples nombreux de la fertile Crète.) Mes vaisseaux m'ont conduit en ces lieux pour être ton fléau, le fléau de ton père, le fléau de ta patrie ! »

En entendant ces paroles Déiphobe se demande s'il retournera sur ses pas pour aller implorer le secours de quelque Troyen, ou s'il osera lutter seul avec le vaillant Idoménée. Enfin il se décide à se rendre auprès d'Énée, qu'il trouve debout aux derniers

angs de l'armée (ce héros était irrité contre le vieux Priam ui ne l'honorait point au gré de ses désirs, quoiqu'il fût le plus rave des guerriers); Déiphobe s'approche d'Énée et lui parle en es termes :

« Sage conseiller des Troyens, viens secourir l'époux de ta sœur, i tu aimes encore ta famille. Suis-moi, et allons protéger le corps l'Alcathoüs, qui jadis, dans son palais, prit soin de ton enfance, et qui vient de tomber sous les coups d'Idoménée. »

A ces mots le cœur du héros est pénétré de douleur. Énée, en marchant à la rencontre d'Idoménée, sent renaître son ardeur pour la guerre; mais Idoménée, loin de fuir comme un jeune enfant, reste inébranlable. — Tel sur les montagnes désertes le sanglier, se confiant en sa force, attend, le poil hérissé, les yeux brillants, les dents aiguisées, la foule tumultueuse des chiens et des chasseurs pour les repousser et les mettre en fuite : tel Idoménée attend de pied ferme le brave Énée qui s'avance. Soudain il appelle à grands cris Ascalaphe, Apharée, Déipyre, Mérion, Antiloque, et, pour les exciter davantage, il leur dit d'une voix forte :

« Mes amis, je suis seul, venez donc me porter secours! Je crains le vaillant Énée, qui s'avance d'un pas rapide; il est près de m'atteindre, lui puissant dans les combats meurtriers et florissant de jeunesse! Si nous étions tous deux du même âge, je lutterais seul avec lui, et bientôt l'un de nous remporterait la victoire! »

Tous ces guerriers, animés du même sentiment, accourent aussitôt et se rangent autour d'Idoménée en inclinant leurs boucliers sur leurs épaules. Énée, apercevant Déiphobe, Pâris, Agénor, qui étaient, ainsi que lui, chefs des Troyens, exhorte ses soldats. Les défenseurs d'Ilion suivent en foule ces héros comme les brebis suivent le bélier lorsqu'elles vont à l'abreuvoir, et en les voyant marcher le pasteur éprouve une douce joie : de même Énée se réjouit en les apercevant marcher sur ses pas.

Les Troyens, armés de leurs longues lances, engagent le combat autour du corps d'Alcathoüs : les armures d'airain retentissent avec bruit sur la poitrine des guerriers qui se heurtent dans

la mêlée. Deux héros vaillants se distinguent entre tous les autres : ce sont Énée et Idoménée, qui brûlent l'un et l'autre de se percer la poitrine avec l'airain cruel. Énée le premier lance un trait contre Idoménée ; mais ce héros, qui le voit venir, l'évite, et le javelot, vainement lancé par un bras vigoureux, s'enfonce en frémissant dans la terre fertile. Idoménée plonge sa lance dans le ventre d'Œnomaüs : il rompt la cuirasse de son ennemi, et l'airain pénètre jusque dans les entrailles. Œnomaüs tombe sur le sol et presse la terre de ses mains Idoménée retire sa lance du cadavre ; mais il ne peut enlever les armes éclatantes de son ennemi, tant il est accablé sous une grêle de traits (déjà ses genoux n'avaient plus de souplesse, et il ne pouvait plus reprendre ses javelots une fois qu'ils étaient lancés, ni éviter ceux de l'ennemi ; il savait encore repousser dans les combats de pied ferme l'heure fatale de la mort, mais ses membres n'étaient plus assez agiles pour l'emporter rapidement loin du champ de bataille). Tandis qu'il s'éloigne en marchant, Déiphobe, toujours courroucé contre lui, lance un javelot qui, loin d'atteindre Idoménée, va traverser l'épaule d'Ascalaphe, fils de Mars : ce héros tombe et presse la terre de ses mains. — L'impétueux Mars, qui pousse sans cesse d'horribles hurlements[1], ne sait point encore que son fils a succombé dans cette lutte sanglante : il était assis au sommet de l'Olympe sur des nuages d'or et enchaîné par la volonté de Jupiter ; là reposaient aussi les autres immortels qui n'osaient prendre parti soit pour les Troyens, soit pour les Grecs.

Les guerriers s'attaquent avec fureur autour du corps d'Ascalaphe. Au moment où Déiphobe enlève le casque étincelant du héros il est blessé au bras par le javelot du belliqueux Mérion : le casque s'échappe de ses mains et tombe avec bruit sur la terre. Mérion s'élance de nouveau, semblable à un vautour ; il arrache le javelot de son bras et se retire parmi ses compagnons. Politès, frère de Déiphobe, l'entoure de ses bras, l'entraîne hors de la mêlée et le conduit auprès de ses coursiers qui étaient, ainsi que

[1] Nous n'avons pas voulu passer sous silence l'epithète βριήπυος (*qui crie fort, qui hurle*), epithète qui ne se trouve que cette seule fois employée par Homère, et qui n'a été rendue par aucun traducteur français.

écuyer et son magnifique char, placés derrière les combattants. On amène Déiphobe, accablé de douleur, Déiphobe qui pousse des gémissements profonds et voit couler le sang de sa blessure récente.

Cependant les autres guerriers combattent avec furie, et il s'élève dans les airs d'épouvantables clameurs. Énée s'avance contre le fils de Calétor, Apharée, qui voulait l'attaquer; il lui plonge sa lance dans la gorge, et la tête d'Apharée s'incline : son casque et son bouclier la suivent [1], et les ténèbres de la mort couvrent ses yeux. Antiloque, apercevant Thoas qui prenait la fuite, le poursuit, l'atteint, et lui coupe la veine qui s'étend depuis le dos jusqu'au cou : Thoas tombe dans la poussière en étendant ses mains vers ses compagnons. Antiloque regarde autour de lui; puis il se précipite sur le cadavre de Thoas et le dépouille de son armure. Les Troyens accourent en foule et lancent des traits sur le large bouclier d'Antiloque ; mais ils ne peuvent effleurer le corps du héros : car le puissant Neptune le protège. Antiloque reste au milieu de ses ennemis; il agite son javelot dans les airs et se demande s'il le lancera ou s'il fondra lui-même sur les Troyens qui l'environnent.

Tandis qu'il agite ces pensées dans son âme, il est aperçu par le fils d'Asius, Adamas, qui s'approche de lui et lui plonge un javelot dans son bouclier. Neptune à la chevelure azurée [2] émousse la pointe du trait : la moitié du javelot, semblable à un pieu durci

[1] Homère dit : ἐκλίνθη δ' ἑτέρωσε κάρη, ἐπὶ δ' ἀσπὶς ἐάφθη, καὶ κόρυς. Pour bien comprendre ce passage, il faut savoir la véritable signification de ἐάφθη. 'Εάφθη est la trois. pers. sing. aor. 1er, pass. de ἅπτω (*attacher*). Les commentateurs sont partagés sur l'explication de ce passage ; d'après Rost et Kœppen il signifie : *le bouclier et le casque tombèrent dessus et y restèrent;* d'après Passow, *le bouclier était fortement attaché.* Nous croyons, nous, que le sens d'*attacher* se confond avec celui de *suivre*, et qu'il faut traduire comme Voss : *es folgte der schild nach, auch der helm* (*le bouclier suivait avec le casque*). Dübner est également de cet avis, en rendant ce passage par: *clypeus alligatus sequebatur.*

[2] Tous les traducteurs français passent sous silence l'épithète κυανοχαίτης (*aux cheveux noirs ou azurés*) qu'Homère donne à Neptune. Voss dit : *der schwarzlockige herscher des meers* (*le dieu de la mer aux boucles noires*).

par la flamme, reste engagée dans le bouclier, et l'autre moitié tomb
à terre. Soudain Adamas se réfugie au milieu de ses compagno
pour éviter le trépas. Mérion le poursuit et lui enfonce sa lanc
entre le nombril et les signes de la puberté, à l'endroit où l
blessures de Mars sont toujours fatales. Adamas tombe et se déb
en palpitant, comme un taureau entraîné dans les montagnes p
des pasteurs qui l'ont chargé de liens. Le héros, blessé, ne lut
pas long-temps contre la mort : Mérion se précipite sur lui, reti
sa lance, et les ténèbres couvrent les yeux d'Adamas.



Hélénus s'approche de Déipyre, le frappe à la tête, et du cou
de sa grande épée de Thrace sépare en deux le casque de so
ennemi : le casque lancé au loin tombe sur le sol; il roule jusqu'au
pieds d'un Achéen qui le relève, et une nuit ténébreuse obscurc
les regards du malheureux Déipyre.

Alors une grande douleur s'empare de Ménélas; il menace Hélé
nus, qui tendait son arc flexible, et marche contre lui en agitan
sa lance. Tous deux s'avancent, impatients de lancer l'un so
javelot, l'autre sa flèche rapide. Le fils de Priam atteint a

milieu de la poitrine la cuirasse de Ménélas; mais la flèche rebondit aussitôt. — Ainsi du large van[1], dans une aire spacieuse, jaillissent les fèves et les pois au souffle retentissant du zéphyr et aux secousses du vanneur : ainsi repoussé de la cuirasse du glorieux Ménélas, le trait vole et va tomber au loin. Le fils d'Atrée, de son côté, atteint Hélénus à la main qui tenait l'arc étincelant ; et le javelot, en traversant la main, s'enfonce dans l'arc. Hélénus, pour éviter la mort, se réfugie au milieu des siens en portant sa main pendante qui traîne le javelot de frêne. Le magnanime Agénor s'approche d'Hélénus, arrache le trait; puis il entoure la main avec la laine d'une fronde que portait son écuyer.

Pisandre marche à la rencontre du vaillant fils d'Atrée. — Mais le cruel destin l'entraîna pour être vaincu par toi, Ménélas, dans ce combat terrible! — Quand ces deux guerriers sont près l'un de l'autre, Atride lance un trait qui s'égare et manque son ennemi. Pisandre frappe le bouclier de Ménélas; mais il ne peut en percer l'airain : l'épais bouclier résiste et la lance se brise près du bois. Pisandre, joyeux, espère remporter la victoire. Aussitôt Atride tire son glaive orné de clous d'argent et fond sur son ennemi. Pisandre, couvert de son bouclier, saisit sa belle hache d'airain, embellie d'un long manche d'olivier poli, et les deux guerriers s'attaquent en même temps. Pisandre donne un coup de hache sur le sommet du casque touffu d'Atride, près de l'aigrette ondoyante. Ménélas frappe Pisandre au bas du front : l'os est brisé, les yeux ensanglantés roulent dans la poussière, et le guerrier chancelle et tombe. Ménélas pose avec force son pied sur la poitrine du vaincu, s'empare de ses armes, et, fier de sa victoire, il s'écrie :

« C'est ainsi que vous abandonnerez nos vaisseaux, ô Troyens orgueilleux, insatiables de carnage! Vous m'avez réservé tous les affronts, tous les outrages, guerriers remplis d'impudence! Vous n'avez pas redouté le courroux du puissant Jupiter protecteur de l'hospitalité, de Jupiter qui renversera un jour votre ville superbe!

[1] On entendait par πτύον la *pelle* ou le *van* pour vanner. Le *van* était de bois et avait la forme du plat de la main. On se servait de *vans* pour vanner la terre, et de *pelles* pour nettoyer le blé.

Sans avoir reçu vous-mêmes aucune injure, vous vous êtes emparés de mes trésors; et vous avez enlevé mon épouse légitime, qui vous reçut jadis avec bienveillance! Maintenant vous voulez livrer nos vaisseaux aux flammes et exterminer nos guerriers! Mais, quelle que soit votre fureur, vous serez bientôt repoussés du champ de bataille! — Puissant Jupiter, on dit que tu l'emportes en sagesse sur les hommes, sur les dieux, et pourtant c'est toi qui nous envoies tous ces maux! Quoi! tu portes secours à ces insolents Troyens qui ne méditent que des forfaits et ne peuvent assez se rassasier de meurtre! Cependant l'homme se rassasie de tout, du sommeil, de l'amour, des doux accords de la lyre, des danses enivrantes que les mortels préfèrent aux combats meurtriers Mais les Troyens seuls sont insatiables de carnage! »

En disant ces mots, Ménélas s'empare des dépouilles sanglantes, les remet à ses compagnons et court aux premiers rangs des combattants.

Alors s'élance contre Atride le fils du roi Pylémènes, Harpalion, qui avait suivi son père chéri pour combattre dans les plaines d'Ilion. — Mais il ne devait plus revoir les champs paternels! — Il plonge sa lance dans le bouclier de Ménélas et ne peut en traverser l'airain; puis il se retire parmi ses compagnons pour éviter la mort. Harpalion regarde avec inquiétude autour de lui; car il craint qu'un trait lancé par un guerrier de l'Achaïe ne vienne l'atteindre. Mérion lui lance un javelot qui lui perce la hanche droite : la pointe, en passant au-dessous de l'os, pénètre jusque dans les entrailles. Harpalion tombe dans les bras de ses amis fidèles et exhale son dernier soupir. — Semblable à un ver, il reste étendu sur le sol; le sang noir qui coule de sa blessure innonde la terre fertile. Les vaillants Paphlagoniens s'empressent autour de lui, le placent sur un char, le conduisent tristement dans la cité d'Ilion, et le vieux Pylémènes suit le corps de son fils en répandant des larmes. — Hélas! la mort d'Harpalion restera sans vengeance!...

Pâris est violemment irrité de la mort d'Harpalion (jadis il donna l'hospitalité à ce héros dans le pays des Paphlagoniens). Soudain il lance dans l'armée des Grecs un javelot d'airain.

(Parmi les Achéens était un homme riche et vaillant appelé Euchénor; il était fils du devin Polyidès, et habitait la superbe Corinthe. Quand il partit sur son navire, il n'ignorait point sa fatale destinée; car Polyidès lui avait souvent dit ou qu'il périrait dans ses foyers d'une horrible maladie, ou qu'il serait terrassé par les Troyens devant la flotte des Grecs. Il partit, évitant à la fois les reproches des Achéens[1] et une maladie cruelle, afin de ne pas avoir à souffrir tant de maux.) Le trait de Pâris l'atteint au-dessous de l'oreille : la vie abandonne Euchénor et lui-même tombe enveloppé des ténèbres de la nuit.

Ainsi combattent les deux armées, semblables à la flamme dévorante. — Hector, chéri de Jupiter, ne sait point qu'à la gauche des navires, ses guerriers tombent sous les coups des Achéens. Déjà la victoire penche du côté des Grecs, tant Neptune leur donne de courage, de force et d'audace. — Hector était encore resté à l'endroit où, franchissant les portes et les remparts, il avait rompu les nombreuses phalanges hérissées de boucliers. Là les vaisseaux d'Ajax et de Protésilas bordaient le rivage de la mer blanchissante, et les murailles étaient le moins élevées; là, les fantassins et les cavaliers se livraient à toute la fureur du combat.

Les Béotiens, les Ioniens vêtus de longues tuniques, les Locriens, les Phthiens et les illustres Épéens s'opposent courageusement au héros qui s'élance comme la foudre; mais ils ne peuvent repousser loin d'eux le vaillant Hector. Aux premiers rangs est l'élite des Athéniens commandée par le fils de Pétéus, Ménesthée, suivi par Phéidas, Stichius, et le redoutable Bias. Les chefs des Épéens sont Amphion, Dracius et Mégès issu de Phylée. Les Phthiens sont commandés par le belliqueux Podarcès et par Médon, fils illégitime d'Oïlée et frère d'Ajax. (Médon avait quitté sa patrie et vivait dans Phylace depuis le jour où il avait tué le frère de sa belle-mère Eriopis, épouse d'Oïlée. Podarcès était fils d'Iphiclus, issu de la race des Phylacides.)

[1] C'est-à-dire que les Achéens lui auraient reproché d'être un lâche, s'il n'était point parti avec les autres guerriers pour l'expédition de Troie.

Ces deux chefs sont à la tête des peuples de Phthie et combattent avec les Béotiens pour défendre leurs navires.

Ajax, fils d'Oïlée, se tient près d'Ajax Télamonien, et ne le quitte pas d'un instant. — Tels dans un guéret deux taureaux noirs traînent avec ardeur une pesante charrue, une abondante sueur coule de leurs fronts armés de cornes; ces taureaux, séparés seulement par le joug qui les lie, tracent un profond sillon et déchirent le sein de la terre [1] : tels les deux Ajax marchent avec ardeur l'un près de l'autre. De nombreux et vaillants soldats entourent le fils de Télamon, et portent son bouclier quand ses membres sont brisés de fatigues et baignés de sueur. Les Locriens ne suivent pas le fils d'Oïlée; car ils ne sont point exercés aux combats de pied ferme : ces guerriers n'ont ni casques d'airain ombragés de crinières, ni boucliers arrondis, ni lances de frêne. Les Locriens sont venus devant Ilion pleins de confiance dans leurs arcs, dans leurs frondes tissues de laine, et souvent leurs traits ont rompu les phalanges épaisses des défenseurs de Troie. Les deux Ajax, couverts d'armures éclatantes, marchent en avant et luttent avec les Troyens et même avec le vaillant Hector. Les Locriens, au contraire, placés derrière les phalanges ennemies, lancent des traits nombreux. Déjà les Troyens sont près d'abandonner le combat, tant ils sont épouvantés par les flèches meurtrières qui tombent de toutes parts.

Certes les défenseurs d'Ilion se seraient enfuis loin des tentes et des vaisseaux des Grecs, si Polydamas n'eût adressé ces paroles à l'audacieux fils de Priam :

« Hector, tu ne veux donc jamais suivre les avis des autres! Parce que les dieux t'ont donné la bravoure en partage, tu veux dans le conseil l'emporter sur tous les guerriers! Cependant tu ne peux, seul, réunir toutes les faveurs du ciel. Les habitants de l'Olympe accordent aux uns les vertus guerrières, aux autres l'art de la danse, de la lyre, du chant, et à d'autres encore la

[1] Homère dit : τεμεῖ δέ τέλσον ἀρούρης. Pour comprendre ce passage il faut ici suppléer comme sujet ἄροτρον. Dübner a également intercalé dans sa traduction latine le mot *aratrum* (*charrue*), et a traduit ce passage par *proscinditque* (aratrum) *fundum arvi*.

sagesse qui rend les peuples heureux et sauve les villes menacées par l'ennemi. Hector, je vais te dire maintenant ce que nous devons faire. Les combats sanglants nous environnent de toutes parts ; les Troyens, après avoir franchi les murs, restent à l'écart ou sont dispersés devant les navires : ils luttent en petit nombre contre une multitude d'ennemis. Va donc convoquer les plus braves des Troyens afin que nous délibérions si nous devons nous précipiter sur l'ennemi (à moins toutefois qu'un dieu ne veuille nous protéger) ou si nous devons fuir loin des vaisseaux achéens tandis que nous sommes encore vivants. Je crains que les Grecs ne nous rendent carnage pour carnage; car près de leurs vaisseaux se tient un vaillant guerrier qui ne s'éloignera pas du champ de bataille. »

Les paroles de Polydamas plaisent à Hector. Le fils de Priam s'élance de son char, saute à terre et dit :

« Polydamas, retiens ici nos chefs les plus braves. Moi, je cours m'opposer aux Achéens et je reviendrai près de toi quand j'aurai donné mes ordres. »

Hector, semblable à une montagne couverte de neige, s'éloigne en poussant de grands cris, et bientôt il paraît au milieu des Troyens et des alliés. — Les chefs, à la voix d'Hector, se rassemblent autour de Polydamas, noble fils de Panthoüs. Polydamas s'avance en cherchant aux premiers rangs Déiphobe, Hélénus, Adamas, fils d'Asius, et Asius fils d'Hyrtace. Mais tous ces guerriers avaient reçu quelque blessure ou la mort!... Les uns avaient perdu la vie devant la flotte; les autres avaient été blessés par des flèches ou par des lances sur les remparts des Grecs. A la gauche de l'armée il rencontre l'époux d'Hélène, Pâris, qui exhortait ses soldats à combattre. Hector s'approche de son frère et lui adresse ces cruels reproches :

« Malheureux Pâris, homme fier de ta beauté, vil esclave des femmes, lâche séducteur! où sont maintenant Déiphobe, Hélénus, Adamas, fils d'Asius, Asius, fils d'Hyrtace, et Othryonée? Est-ce qu'aujourd'hui la cité d'Ilion s'écroule en se précipitant de son faîte élevé? Aujourd'hui, Pâris, ta perte est certaine! »

Le beau Pâris lui répond aussitôt :

« Hector, tu m'accuses injustement. Jamais je n'ai montré

autant d'ardeur. J'ai combattu avec courage, et ma mère n'a point enfanté un lâche! Depuis que tu as amené les Troyens près des navires, moi et mes compagnons nous avons lutté avec les Danaens. Les chefs que tu demandes ont péri. Déiphobe et Hélénus se sont retirés dans leurs tentes; ils ont été tous deux blessés à la main par des lances ennemies : mais le fils de Saturne les a préservés du trépas. Conduis-nous maintenant où t'entraîne ton courage; nous sommes impatients de te suivre, et nul de nous ne manquera de vaillance tant que nos membres conserveront encore quelque vigueur : car il n'est donné à personne de combattre au delà de ses forces. »

En parlant ainsi il fléchit le cœur de son frère. Hector et Pâris se précipitent tous deux au plus fort de la mêlée. Là se trouvaient Cébrion, l'irréprochable Polydamas, Phalcès, Orthéus, le divin Polyphète, Palmys, Ascanius et Morys, fils d'Hippotion : ces guerriers étaient venus la veille de la féconde Ascanie pour remplacer d'autres guerriers, et maintenant Jupiter les excite à combattre. Ils s'avancent semblables à un tourbillon qui, chassé par la foudre de Jupiter, fond sur les campagnes et se précipite sur l'Océan avec un bruit terrible; alors les flots bouillonnants de la mer retentissante blanchissent d'écume, se gonflent, se poussent, se succèdent sans cesse. Ainsi les Troyens aux brillantes armures se serrent les uns contre les autres et marchent sur les pas de leurs chefs. Hector, semblable à l'homicide dieu de la guerre, marche à leur tête, tenant devant lui son bouclier, revêtu de peaux épaisses et recouvert de lames d'airain. Sur sa tête resplendit son casque étincelant. Le fils de Priam cherche de toutes parts à percer les phalanges ennemies, et, garanti par son bouclier, il veut les faire céder à ses efforts; mais il ne peut parvenir à jeter le trouble dans le cœur des Achéens. Ajax, le premier, marche à grands pas et provoque Hector en ces termes :

« Misérable, puisque tu veux effrayer les Argiens, approche donc! Nous ne sommes point inhabiles dans les combats! Si nous succombons aujourd'hui; c'est que nous sommes châtiés par le terrible fouet du puissant Jupiter! Tu espères sans doute ravager nos vaisseaux; mais il nous reste encore des bras pour les défen-

dre! Avant l'accomplissement de tes vœux, la superbe cité d'Ilion sera prise et ravagée par nous. — Je te le prédis, un jour viendra où, fuyant toi-même, tu imploreras Jupiter et les autres dieux pour que tes coursiers, rendus plus rapides que l'épervier, te ramènent promptement dans Ilion en élevant vers les nues la poussière de la plaine! »

Tandis qu'il parle, un aigle s'élève dans les airs et vole à sa droite. A cet heureux présage les Achéens jettent des cris de joie. Alors l'illustre Hector répond à Ajax en ces termes :

« Hableur plein de jactance[1], qu'oses-tu dire? Que ne suis-je aussi sûr d'être fils de Jupiter et de Junon, d'être immortel et honoré à l'égal de Minerve et d'Apollon, comme il est certain que ce jour sera funeste aux Argiens! Ajax, si tu oses affronter les coups de ma redoutable lance, tu périras avec tous tes compagnons. Mon rapide javelot déchirera ta peau délicate, et ton corps jeté devant tes navires deviendra la proie des chiens et des vautours! »

Il dit, et s'élance à la tête de ses guerriers qui le suivent en poussant des cris que répète toute l'armée. Les Grecs, de leur côté, font entendre de bruyantes clameurs; car ils brûlent de combattre et ils attendent de pied ferme les chefs des Troyens qui s'avancent. Le tumulte que font les deux peuples s'élève jusqu'aux nues et pénètre jusque dans les splendides demeures du puissant fils de Saturne.

[1] Le texte porte : ἁμαρτοεπὲς, βουγάϊε (*bavard, plein de jactance*) que Dubner rend très-bien par : *blatero ingens-jactator.*





JUPITER TROMPÉ.



Les cris des combattants sont entendus par Nestor, qui, en ce moment, buvait dans sa tente. Le fils de Nélée adresse aussitôt ces paroles au descendant d'Esculape :

« Noble Machaon, comment tout cela finira-t-il! Déjà les clameurs de cette vaillante jeunesse redoublent près des vaisseaux. Reste donc assis, et bois ce vin aux sombres couleurs jusqu'à ce que la belle Hécamède ait fait tiédir l'onde qui doit laver le sang de tes blessures. Moi, je vais quitter ces lieux pour aller à la découverte. »

A ces mots, il prend le superbe bouclier de son fils (ce magnifique bouclier était resté dans la tente de Nestor; car Thrasymède avait emporté les armes de son père); il s'empare d'une lance solide terminée par une pointe d'airain et sort de sa tente. Un spectacle déplorable frappe ses yeux : les Grecs, dispersés de

toutes parts, fuient devant les Troyens, et la haute muraille est abattue. — Lorsque l'onde silencieuse du vaste Océan s'assombrit en pressentant les mouvements rapides et indécis des vents sonores, les flots ne se roulent d'aucun côté; car Jupiter n'a point encore envoyé sur la mer son souffle impétueux et certain qui détermine les tempêtes : ainsi le vieillard reste indécis. Il se demande s'il ira se mêler à la foule des Danaëns ou s'il se rendra auprès d'Agamemnon : ce dernier parti lui semble préférable. Les deux armées s'égorgent à l'envi, et les armures d'airain frappées par le glaive ou par la lance, retentissent avec bruit sur la poitrine des vaillants combattants.

Les chefs, enfants de Jupiter, accourent au-devant de Nestor. Diomède, Ulysse, Agamemnon, et tous ceux qui avaient reçu des blessures, sortent de leurs navires placés loin des combats, sur les bords de la mer blanchissante. (Les vaisseaux qui abordèrent les premiers furent traînés du côté de la plaine, et devant les poupes on éleva le mur : le vaste rivage n'aurait pu contenir tous les navires, et l'armée eût été resserrée dans un trop faible espace. Les Grecs rangèrent leurs vaisseaux en ligne [1] et remplirent la baie formée par deux promontoires.) Ces héros, impatients de combattre, s'avancent en s'appuyant sur leurs lances, et leur cœur est consumé de tristesse. Nestor en les abordant les frappe de terreur. Agamemnon prend alors la parole et dit :

« Nestor, fils de Nélée, toi la gloire des Achéens, pourquoi quitter le champ de bataille et venir en ces lieux? Ah! combien je redoute la promesse que l'impétueux Hector fit aux Troyens en leur disant qu'il ne retournerait dans Ilion qu'après avoir brûlé nos vaisseaux et tué nos guerriers! L'effet a suivi de près la menace. Tous nos soldats sont-ils donc, comme Achille, irrités con-

[1] L'explication de ce passage devient difficile à cause du mot πρόκροσσος (*saillant comme des créneaux de remparts*). Le scoliaste explique προκρόσσας ἔρυσαν νῆας par, *ils tirèrent leurs vaisseaux sur plusieurs lignes ou files*, c'est-à-dire l'un derrière l'autre et en profondeur, parce que le rivage ne pouvait pas les contenir de front et en une seule rangée. Schneider et Passow entendent au contraire par là qu'ils étaient placés de manière à ce que leurs groupes formassent une espèce de mur avec des créneaux saillants.

tre moi, puisqu'ils refusent de combattre sur les poupes de leur navires ! »

Le vieux Nestor de Gérénie lui répond aussitôt :

« Notre malheur est certain, et maintenant Jupiter, malgré sa puissance, ne peut nous sauver ! Ce mur, que nous avions élevé avec tant de confiance et qui devait servir de rempart indestructible à nos vaisseaux et à nous-mêmes, est maintenant détruit. Les Troyens nous livrent sans cesse de furieux combats devant nos navires. Un spectateur attentif ne pourrait découvrir de quel côté succombent nos vaillants compagnons, tant ils périssent en foule, et un affreux tumulte s'élève jusqu'aux cieux ! Voyons pourtant si quelque prudent conseil ne pourrait point nous préserver du malheur. Ne retournez pas dans la mêlée ; car le héros blessé doit s'abstenir de combattre. »

Agamemnon, roi des hommes, réplique en ces termes :

« Puisque les Troyens sont déjà près des poupes de nos vaisseaux ; puisque les murailles et le fossé qui nous ont coûté tant de peines et qui devaient servir de remparts indestructibles à nos navires et à nous-mêmes, ne nous sont plus d'aucun secours, c'est que le puissant Jupiter veut que les Grecs périssent sans gloire loin de leur chère patrie ! Je pensais que le fils de Saturne porterait secours aux Danaëns, mais je ne croyais pas qu'il enchaînerait nos bras et notre mâle valeur pour combler d'honneur les Troyens et pour les rendre semblables aux immortels ! Écoutez-moi tous, et obéissez à mes paroles. Éloignons de ces bords les navires qui sont près du rivage et traînons-les dans la mer divine : nous les tiendrons sur les ancres en attendant la nuit, si toutefois les Troyens cessent de combattre ; puis nous entraînerons loin des rives de l'Océan tous les autres vaisseaux. Il n'y a point de honte à fuir le malheur, même durant la nuit. Il vaut mieux, en fuyant, échapper à la ruine que de rester en ces lieux pour être captifs. »

Le divin Ulysse portant sur Agamemnon ses regards courroucés, s'écrie :

« Fils d'Atrée, quelle parole s'est échappée de tes lèvres ! Plût aux dieux que tu fusses le chef d'une armée sans courage, au lieu de nous commander, nous qui sommes destinés par Jupiter à

soutenir de terribles combats depuis notre enfance jusqu'à notre vieillesse, jusqu'à la mort du dernier d'entre nous! Tu veux donc fuir loin d'Ilion, loin de cette cité qui nous a fait souffrir tant de maux! Garde le silence afin que personne n'entende ces paroles que n'aurait jamais dû proférer un héros prudent, décoré du sceptre et chef de soldats aussi nombreux que les Argiens auxquels tu commandes! Oui, je te le dis, à toi qui ordonnes en ce moment où le combat est engagé, de lancer nos vaisseaux à la mer pour satisfaire aux vœux des Troyens qui remportent déjà la victoire, et pour hâter ainsi notre ruine! Non, les Grecs ne lutteront plus avec leurs ennemis dès que nos navires vogueront sur les ondes; ils n'auront de salut que dans la fuite; ils abandonneront le combat, et tes conseils, ô perfide Agamemnon, nous auront tous perdus! »

Le fils d'Atrée lui répond en ces termes :

« Ulysse, tes vifs reproches ont touché mon cœur. Non, je n'ordonne point aux Grecs de lancer malgré eux leurs navires à la mer. Qu'un jeune guerrier ou un vieillard me donne maintenant un meilleur avis, et il me comblera de joie. »

Diomède à la voix sonore s'avance et leur dit aussitôt :

« Ce guerrier, le voici. Ne le cherchez pas plus long-temps, si vous voulez lui obéir. Ne blâmez point mes conseils, parce que je suis plus jeune que vous. Je me glorifie d'être le fils du noble Tydée, enseveli dans la terre devant les portes de Thèbes. (De Porthée naquirent trois fils irréprochables qui habitaient Pleurone, la haute Calydon, Agrius et Mélas; le troisième fut Œnéus, le père de mon père. Œnéus, par sa vaillance, l'emportait sur ses autres frères : il resta dans Calydon; mais mon père, après avoir erré long-temps sur la terre et sur les mers, établit sa résidence à Argos. Telle fut la volonté de Jupiter et des autres dieux. Œnéus épousa une des filles d'Adraste et reposa dans un riche palais; il eut des moissons abondantes, de vastes vergers ombragés d'arbres, de nombreux troupeaux, et il fut de tous les Grecs le plus habile à manier la lance. Vous avez souvent entendu ces récits, et vous savez tous que je viens de dire la vérité.) Puisque vous reconnaissez ma vaillance, mon illustre origine, ne méprisez

donc pas mes avis. Quoique nous soyons blessés, retournons au champ de bataille, puisque la dure nécessité nous y contraint. Mais tenons-nous hors de la portée des traits pour ne pas recevoir blessures sur blessures. Exhortons ensuite nos guerriers qui, obéissant aux lâches inspirations de leurs cœurs, se tiennent à l'écart et refusent de combattre[1]. »

Il dit, et tous les chefs applaudissent. Les guerriers se mettent en marche, et Agamemnon, roi des hommes, s'avance à leur tête.

Neptune, qui n'a point exercé une vaine surveillance, se présente sous les traits d'un vieux guerrier; il prend la main droite d'Agamemnon et lui dit :

« Fils d'Atrée, c'est maintenant qu'Achille est joyeux de voir un tel carnage et les Achéens mis en fuite. Achille n'a plus de cœur, plus d'entrailles; non, il n'en a plus! Ah! puisse-t-il périr frappé par le courroux des dieux! Mais les immortels ne sont point encore irrités contre toi. Bientôt tu verras les chefs des Troyens prendre la fuite vers Ilion, abandonner les tentes, les navires, et soulever autour d'eux des tourbillons de poussière! »

Il s'élance dans la plaine et pousse des cris semblables aux

[1] Homère dit :

. . . . Οἳ τὸ πάρος περ
Θυμῷ ἦρα φέροντες ἀφεστᾶσ', οὐδὲ μάχονται.

La difficulté de ce passage dépend du mot ἦρα, dont le sens et l'étymologie sont fort problématiques. Sans entrer dans les nombreuses hypothèses qui ont été essayées par les savants allemands, nous pensons avec Tiersch et le *Dictionnaire des Homérides* que ἦρα est l'accusatif pluriel neutre d'un adjectif ἦρος, qui lui-même tire son origine de ἄρω : la signification primitive de ce mot est donc : *ce qui va au cœur, ce qui lui plait.* On devrait donc par conséquent traduire ce passage par ces mots : *qui jusqu'ici faisant plaisir à leur propre cœur* (*obéissant aux lâches inspirations de leur cœur*) *se tiennent à l'écart et ne combattent point.* Ce sens est adopté par Voss dans sa traduction ; il dit :

Doch ermahnen wir ander zur tapferkeit welche zuvor schon,
Irhrem mutz willfahrend zurück flohn müde des kampfes.

« Cependant exhortons les autres guerriers à être braves ; eux qui, déjà auparavant, obéissant à leur cœur, s'enfuyaient fatigués du combat. » Clarke et Dübner traduisent ce passage par : *qui jam pridem, animo gratificantes, seorsum stant, nec pugnant.*

bruyantes clameurs de neuf et même de dix mille combattants qui se rencontreraient dans une mêlée furieuse. Telle est la voix qui s'échappe de la poitrine de Neptune, du dieu qui ceint la terre. Le roi des mers répand dans le cœur des Argiens la force et le désir de combattre.

Du haut de l'Olympe, Junon, assise sur son trône d'or, abaisse ses regards sur la terre et reconnaît aussitôt Neptune; elle se réjouit en le voyant courir au milieu des combats. Elle aperçoit aussi Jupiter qui se tient sur les sommets de l'Ida, arrosé par d'abondantes fontaines; mais elle s'indigne contre lui et médite comment elle pourra séduire l'esprit de son époux. Le parti qui lui semble préférable est de se parer de riches vêtements et de se rendre sur les hauteurs de l'Ida. Elle pense que Jupiter, la voyant si belle, désirera de s'unir à elle, et qu'alors un doux sommeil descendra sur ses yeux et obscurcira ses pensées. Soudain Junon se rend à l'appartement que lui avait construit son fils Vulcain, et dont les portes solides étaient retenues par un verrou secret qu'aucun autre dieu ne pouvait ouvrir. Quand la déesse est entrée, elle referme les portes brillantes. Elle répand sur son corps voluptueux l'ambroisie qui enlève jusqu'à la plus légère poussière; elle se parfume d'une huile céleste d'un parfum délicieux qui embaume à la fois le riche palais de Jupiter, la terre et le ciel. Junon arrange sa belle chevelure et forme des boucles éblouissantes qui retombent en flots d'or sur ses épaules. Elle se couvre d'une robe magnifique tissue avec un art merveilleux et ornée de ravissantes broderies faites par Minerve elle-même; puis elle les fixe sur sa poitrine avec des agrafes d'or. Elle entoure sa taille d'une ceinture garnie de nombreuses franges, et elle attache à ses oreilles des anneaux superbes enrichis de trois diamants [1] et qui brillent de mille feux. Elle pose sur sa tête un voile récemment achevé et d'une blancheur égale à celle des splendides rayons du soleil; elle attache à ses pieds brillants de riches et élé-

[1] Nous avons, comme Dugas-Montbel, rendu τρίγληνα (*trois prunelles*, *trois yeux*) par *trois diamants*; car nous nommons encore aujourd'hui *pierres œillées* certaines espèces de pierres, comme les *calcédoines*, et les *agates*, parce qu'elles offrent quelque rapport avec la prunelle de l'œil.

gants brodequins. La déesse Junon, après avoir achevé sa parure,



sort de son appartement; elle court appeler Vénus, qui se tenait loin des autres divinités, et lui dit :

« O ma fille chérie, m'accorderas-tu ce que je vais te demander, ou bien, irritée de me voir protéger les Grecs tandis que tu favorises les Troyens, me refuseras-tu ton secours? »

Vénus, la fille de Jupiter, lui répond en ces termes :

« O Junon, déesse auguste, fille du puissant Saturne, dis-moi quels sont tes désirs. J'accomplirai tes vœux si j'en ai le pouvoir et si cela m'est possible. »

L'artificieuse Junon réplique aussitôt :

« Accorde-moi les charmes et les désirs qui soumettent à ton empire les immortels et les faibles humains. Je vais aux extrémités de la terre féconde visiter l'Océan, le père des dieux, et la belle Thétis, qui me nourrirent et m'élevèrent dans leur palais

(ils me reçurent de Rhéa lorsque le formidable Jupiter précipita Saturne dans les profondeurs de la terre et dans les abîmes de la mer stérile). J'irai les voir pour mettre un terme à leurs continuelles discordes : depuis que la colère a subjugué leur âme, ils fuient les douces joies de l'amour. Si par mes paroles je puis les fléchir et les ramener dans la couche nuptiale, je serai toujours pour eux une déesse vénérable et chérie. »

Vénus au doux sourire prend la parole et dit :

« Je ne puis repousser ta demande, ô déesse, puisque tu reposes dans les bras du puissant Jupiter. »

Vénus détache de son sein une riche ceinture ornée de broderies et peinte de diverses couleurs : sur cette ceinture se trouvaient les charmes séducteurs, l'amour, le désir, les douces causeries qui captivent l'esprit des hommes, même des plus sages; Vénus la remet entre les mains de la déesse et lui dit :

« Reçois cette brillante ceinture et cache-la dans ta poitrine ; car elle renferme tous les charmes, tous les désirs, toutes les séductions. Maintenant je crois que tu ne retourneras pas dans l'Olympe sans avoir accompli tes projets. »

En entendant ces paroles, l'auguste Junon sourit et cache le merveilleux tissu dans son sein.

La belle Vénus rentre dans le palais de Jupiter. Junon s'empresse de descendre des hauteurs de l'Olympe; elle franchit les monts de Piérie, l'Émathie aux riantes campagnes, et s'élance sur les sommets escarpés des montagnes couvertes de neige des Thraces, dompteurs de coursiers : les pieds de la déesse ne touchent point la terre. Elle se précipite des hauteurs de l'Athos sur les vagues agitées de l'Océan et arrive bientôt à Lemnos, ville du divin Thoas. Elle s'approche du Sommeil, frère de la Mort, le prend par la main et lui parle en ces termes :

« Sommeil, roi des dieux et des hommes, si jamais tu écoutas mes paroles, obéis-moi donc aujourd'hui, et je t'en garderai une reconnaissance éternelle. Ferme les yeux étincelants du redoutable Jupiter dès que j'aurai reposé entre ses bras, et je te donnerai de riches présents, un trône d'or magnifique et impérissable qui sera construit par mon fils Vulcain. Je joindrai à ce trône

une riche escabelle pour reposer tes pieds pendant les festins. »

Le doux Sommeil lui répond aussitôt :

« O Junon, vénérable déesse, fille du grand Saturne, il m'est facile d'assoupir les immortels et même les flots du rapide Océan, à qui nous devons tous le jour; mais je n'ose ni approcher du fils de Saturne, ni fermer ses paupières, à moins qu'il ne l'ordonne lui-même. Je suis devenu prudent depuis le jour où j'endormis le maître de l'Olympe en l'entourant de mes douces vapeurs, alors que son fils voguait loin d'Ilion après avoir ravagé la ville des Troyens. Comme tu méditais la perte d'Hercule, tu fis planer sur les vagues le souffle impétueux des vents et tu entraînas le fils de Jupiter vers la populeuse Cos, loin de tous ses compagnons. A son réveil, le père des dieux fut saisi d'une violente colère : il maltraita les immortels dans l'Olympe, me chercha en tous lieux, et sans doute il m'aurait précipité du haut du ciel dans les abîmes de l'Océan, si la Nuit, qui dompte et les dieux et les hommes, ne m'eût sauvé du péril. Je pris la fuite et je me rendis auprès de cette déesse; Jupiter s'apaisa malgré sa fureur, car il ne voulut point affliger la Nuit divine. Maintenant, ô Junon, tu m'ordonnes d'accomplir une entreprise plus périlleuse encore! »

Junon, la déesse aux beaux yeux, réplique en disant :

« Pourquoi de telles pensées troublent-elles ton âme! Crois-tu que Jupiter qui tonne au loin embrasserait avec autant d'ardeur la défense des Troyens qu'il embrassa jadis celle de son fils Hercule? Si tu exécutes mes ordres, je te donnerai pour épouse la plus jeune des Grâces, Pasithée, que tu désires depuis si long-temps. »

A ces paroles, le Sommeil tressaille de joie et il répond aussitôt à la déesse en disant :

« Touche d'une main la terre fertile et de l'autre les flots argentés de la mer[1]. Jure-moi par les eaux du Styx, devant les

[1] Tous les traducteurs français ont passé sous silence la pittoresque épithète qu'Homère donne à la mer, et que nous avons rendue par : *les flots argentés de la mer ;* car le mot μαρμάρεος signifie *flamboyant*, *brillant*, *et étincelant*, *scintillant ;* ἅλα μαρμάρεην, la *mer luisante*, c'est-à-dire reflétant au milieu du calme les rayons du soleil. Voss dit : *das schimmernde meer* (*la mer scintillante*).

dieux infernaux rassemblés autour de Saturne, que tu me donneras pour épouse la plus jeune des Grâces, Pasithée, que je désire depuis si long-temps. »

Junon aux blanches épaules fait le serment inviolable que lui demande le Sommeil; elle prononce le nom de tous les dieux qui sont sous le Tartare et qu'on appelle Titans. Quand la déesse a fait son serment, le Sommeil et Junon, enveloppés d'un nuage, abandonnent tous deux la ville d'Imbros et celle de Lemnos. Ils s'élancent avec rapidité et arrivent bientôt à Lectos, qui est située près des hauteurs de l'Ida, source d'abondantes fontaines. Là ils quittent la mer et s'avancent sur le continent; le sommet de la forêt est agité sous leurs pieds. Le Sommeil s'arrête avant d'être aperçu par Jupiter; il monte sur un sapin élevé qui croissait sur l'Ida et portait sa tête jusqu'aux régions éthérées; il se cache sous l'épais feuillage de l'arbre et ressemble à cet oiseau mélodieux qui, dans les montagnes, est appelé Chalcis par les immortels et Cymindis par les hommes.

Junon monte rapidement sur le Gasgare, qui est le sommet le plus élevé de l'Ida. A peine Jupiter a-t-il vu la déesse qu'il sent aussitôt un vif désir s'emparer de son âme : il est enflammé de cette ardeur qu'il éprouva jadis, quand, pour la première fois, il partagea la couche de Junon à l'insu de leurs parents. Il s'approche de son épouse et lui parle en ces termes :

« Junon, pourquoi as-tu quitté l'Olympe pour venir en ces lieux sans coursiers et sans char? »

L'artificieuse Junon lui répond aussitôt :

« Je vais aux extrémités de la terre féconde visiter l'Océan, le père des dieux, et la belle Thétis, qui me nourrirent et m'élevèrent dans leur palais. Je vais les voir pour mettre un terme à leurs continuelles discordes; car depuis que la colère a subjugué leur âme, ils fuient les douces joies de l'amour. J'ai laissé au pied du mont Ida les coursiers qui doivent me porter sur la terre et sur l'onde, et je suis venue en ces lieux pour que tu ne sois point irrité contre moi, parce que je me rends dans les profonds abîmes de l'Océan ténébreux. »

Le dieu qui rassemble au loin les nuages lui dit :

« O Junon, tu pourras plus tard, si tu le désires, descendre dans ces abîmes. Maintenant reposons tous deux sur la même couche et livrons-nous aux charmes de l'amour. Non, jamais déesse ou mortelle n'a subjugué mon âme avec tant de violence! Non, jamais je n'aimai avec tant d'ardeur, ni l'épouse d'Ixion qui me donna le divin Pirithoüs, ni la belle Danaé, fille d'Acrise, qui mit au jour Persée, le plus illustre des hommes, ni la mère célèbre de Minos et de Rhadamanthe, ni Alcmène, ni Sémélé, de Thèbes, l'une mère de l'indomptable Hercule, l'autre de Bacchus, qui réjouit les mortels, ni la reine Cérès à la belle chevelure, ni la glorieuse Latone, ni toi-même, ô Junon! Non, jamais tu ne fis naître dans mon cœur une flamme si vive et de tels désirs! »



L'artificieuse Junon lui répond en disant :

« Terrible fils de Saturne, quelles paroles viens-tu de prononcer! Quoi, tu veux te livrer aux charmes de l'amour sur les hauteurs de l'Ida! Mais nous serons exposés à tous les regards. Que deviendrais-je, moi, si un immortel m'apercevait reposant dans tes bras et s'il allait ensuite avertir les autres dieux? Je n'oserais

plus retourner dans ton palais, car ma conduite serait trop blâmable. Cependant, si de tels désirs enflamment ton âme, viens dans cet asile secret que Vulcain, ton fils chéri, a construit lui-même et que ferment des portes solides : là, nous reposerons tous deux, si toutefois cette couche te plaît. »

Jupiter, qui rassemble au loin les nuages, lui dit :

« Ne crains point les regards des dieux et des hommes; car je vais t'envelopper d'un nuage d'or si épais que le Soleil même ne pourra nous voir, lui dont les rayons sont si perçants. »

A ces mots le fils de Saturne entoure de ses bras son auguste épouse. Soudain la Terre divine fait croître des herbes nouvelles, le lotos, humide de rosée, le safran aux fleurs de pourpre et l'hyacinthe épaisse et douce : ces plantes soulèvent mollement les deux divinités; un nuage d'or entoure Jupiter et Junon, et la rosée tombe en perles étincelantes.

Jupiter, vaincu par les charmes du sommeil et de l'amour, repose au sommet du Gargare en tenant son épouse dans ses bras. Alors le divin frère de la Mort court aussitôt vers les vaisseaux des Grecs annoncer cette nouvelle au puissant Neptune. Quand il est près du dieu qui entoure la terre, il lui dit :

« O Neptune! hâte-toi maintenant de porter secours aux fils de Danaüs, et accorde-leur la victoire pendant les courts instants que Jupiter repose. J'ai répandu le doux sommeil sur les paupières du maître de l'Olympe, tandis que Junon le séduisait par les charmes de l'amour. »

Après avoir prononcé ces paroles, il s'envole vers les illustres tribus des hommes. Neptune, plus ardent encore à favoriser les Grecs, s'élance aux premiers rangs et s'écrie :

« Argiens, laisserons-nous cette fois la victoire au fils de Priam pour qu'il s'empare de nos vaisseaux et se couvre de gloire? Hector espère triompher parce qu'Achille, s'abandonnant toujours à son courroux, reste dans ses creux navires. Ah! certes, nous ne regretterions pas ce héros si nous nous encouragions davantage et si nous nous défendions mutuellement! Suivez-moi tous et obéissez à mes paroles. Prenez vos boucliers les plus grands, les plus solides; emparez-vous de vos casques éblouissants, et armez-

ous de vos longues lances : je marcherai à votre tête et je ne pense pas que le fils de Priam nous résistera long-temps malgré on ardeur belliqueuse! Que tout homme vaillant qui porte sur ses paules un léger bouclier le remette à un guerrier moins brave ue lui et qu'il se couvre lui-même d'un plus large bouclier. »

Il dit, et tous les Argiens obéissent. Diomède, Ulysse, et le s d'Atrée, quoique blessés, rangent l'armée en bataille; ils parcourent les phalanges et font l'échange des armes. Les courageux éros revêtent une lourde armure, et les faibles guerriers une rmure plus légère. Quand ils se sont tous couverts de l'airain éblouissant, ils s'avancent en ordre, ayant à leur tête le puissant Neptune, armé d'un formidable glaive semblable à la foudre. Certes, personne n'eut alors osé attaquer le chef des Argiens : aussi ous les guerriers ennemis furent saisis de crainte.

Le fils de Priam range son armée en bataille. — En ce moment l se prépare un horrible combat entre les Troyens commandés par Hector et les Grecs secourus par Neptune à la chevelure azurée. La mer retentit auprès des navires et des tentes, et les deux armées se confondent en poussant d'affreux hurlements. — Telles et moins bruyantes encore mugissent les vagues de l'Océan, poussées contre le rivage par le souffle violent de Borée. — La flamme qui s'élève des halliers des montagnes pour aller embraser une forêt tout entière, et les vents impétueux qui agitent les chênes à la haute chevelure, ne font pas un bruit aussi horrible que les mille voix des combattants! — Les Grecs et les Troyens poussent de violentes clameurs et se précipitent avec furie les uns sur les autres.

L'illustre Hector lance son javelot contre Ajax au moment où ce héros se tournait de son côté; le trait s'enfonce dans la poitrine à l'endroit où se croisent les deux baudriers du bouclier et du glaive : ces baudriers préservent le corps d'Ajax. Hector, furieux de ce qu'un trait inutile s'est échappé de ses mains, se retire dans la foule de ses compagnons pour éviter la mort. Tandis qu'il s'éloigne, Ajax lui lance un des énormes rochers qui servaient d'étais aux navires et qui se trouvaient aux pieds des combattants. Ajax atteint Hector à la poitrine, près du cou, en

effleurant la bordure du bouclier de son adversaire, et la pierre vole et tournoie avec rapidité. — Ainsi, lorsque, frappé par la foudre du puissant Jupiter, un chêne se déracine et tombe, une affreuse odeur de soufre s'en exhale, et le courage abandonne celui qui voit de près cet horrible spectacle, tant le tonnerre du fils de Saturne est redouté des humains : ainsi tombe dans la poussière le puissant Hector. La lance du fils de Priam, son bouclier, son casque s'échappent de ses mains, et ses armes retentissent autour de lui. Les Achéens accourent en poussant de grands cris : ils espèrent entraîner dans leur camp le fils de Priam. Ils lancent de nombreuses flèches; mais ils ne peuvent atteindre le héros : les plus braves guerriers, Polydamas, Énée, Agénor, Glaucus, et Sarpédon, chefs des Lyciens, l'entouraient de toutes parts. D'autres guerriers étaient accourus aussi pour défendre Hector, et ils tenaient tous abaissés devant lui leurs boucliers arrondis. Ses compagnons fidèles le prennent dans leurs bras et le conduisent vers ses chevaux agiles qui étaient derrière le combat, près du char et de l'écuyer. Hector, en poussant de profonds soupirs, monte sur son char, et ses coursiers se dirigent vers la cité d'Ilion.

Lorsqu'ils sont près des bords du Xanthe sinueux, fleuve limpide qu'engendra Jupiter, les compagnons d'Hector le descendent du char, le déposent à terre et répandent sur son corps une eau froide et pure. Le héros reprend ses sens, ouvre les yeux, et, se relevant sur ses genoux, il vomit un sang noir, puis il se rejette en arrière, et les ténèbres de la nuit obscurcissent ses regards : car il était toujours sous la violence du coup qu'il venait de recevoir.

Quands les Grecs voient Hector s'éloigner du combat, ils rappellent leur mâle valeur et fondent avec plus de force sur les défenseurs d'Ilion. L'impétueux Ajax, fils d'Oïlée, devance tous les guerriers et plonge sa lance dans les flancs de Satnius, qu'une nymphe, la belle Naïs, conçut du pasteur Énops sur les bords verdoyants du Satnos. Satnius tombe dans la poussière, et autour de son corps les Grecs et les Troyens se livrent aux fureurs du combat. Polydamas, fils de Panthée, brandit sa

gue lance et accourt pour être le vengeur de Satnius. Il perce aule droite de Prothoénor, fils d'Aréilyce, qui tombe sur le sol presse la terre de ses mains. Polydamas, fier de son triomphe, crie avec joie :

« Certes, le noble fils de Panthée n'a pas vainement lancé un it rapide! Sans doute un de nos ennemis l'a reçu dans son sein, c'est en s'appuyant sur ce javelot comme sur un bâton[1] qu'il cendra dans les sombres demeures! »

Ces paroles hautaines répandent une vive douleur parmi les giens et excitent le courroux du vaillant Ajax, fils de Télan; car Prothoénor était tombé près de lui. Il lance contre lydamas un brillant javelot au moment où celui-ci s'éloignait; is le fils de Panthée évite la mort en se jetant de côté, et le it atteint un des fils d'Anténor, Archéloque, destiné au trépas les dieux : le javelot s'enfonce dans la vertèbre qui unit le cou a tête, les deux nerfs son déchirés et le front du héros tombe s la poussière avant que ses genoux aient touché le sol. Ajax, dressant alors à Polydamas, s'écrie :

« Regarde, Polydamas, et réponds-moi avec franchise. N'ai-je vengé la mort de Prothoénor en immolant un guerrier digne lui? Ce guerrier n'est ni un lâche, ni un descendant d'une ille obscure : il doit être le frère ou le fils du noble Anténor; il ressemble beaucoup à ce héros. »

Ajax, en parlant ainsi, n'ignore point quel est celui qui vient de comber. Une vive douleur s'empare des Troyens. Acamas, en ant au secours de son frère, perce de sa lance le Béotien omachus, qui déjà tirait par les pieds le cadavre d'Archéloque. amas, s'applaudissant de sa victoire, crie à haute voix :

« Lâches Argiens, vous qui ne connaissez que l'orgueil et les naces; sachez donc que le deuil et les douleurs ne sont pas tours pour nous seuls : souvent la mort vient atteindre vos guer-

[1] Homère dit : ἀυτῷ σκηπτόμενον (*s'appuyant sur lui comme sur un on*). Σκήπτομαι (provenant de σκῆπτρον) signifie proprement *s'appuyer un bâton*. Clarke traduit ce passage par : *ei* baculo *innitentem*. Dübner é plus clair, en disant : *ei ut* baculo *innitentem*. Voss n'a pas été exact e fois en disant : *auf den stab sich stützend* (*s'appuyant sur le bâton*)

riers! Voyez comme Promachus, tombé sous les coups de ma lance dort étendu dans la poussière! Je n'ai pas voulu retarder long temps la vengeance que je devais à mon frère. Maintenant que tout vaillant guerrier désire donc de laisser dans son palais un frère pour le venger au milieu des batailles! »

Ces fières bravades répandent l'effroi parmi les Argiens, et excitent le courroux du belliqueux Pénélée; il fond aussitôt sur Acamas, qui évite sa fureur, et blesse Ilionée, fils de Phorbas riche en troupeaux, Ilionée que Mercure chérissait le plus parmi les Troyens et qu'il combla de richesses (l'épouse de Phorbas ne mit au monde qu'Ilionée). Pénélée le blesse dans l'œil, au-dessous du sourcil, et il lui arrache la prunelle : le trait s'enfonce dans la cavité de l'œil et ressort derrière la tête. Ilionée tombe assis en étendant les bras. Pénélée lui tranche le cou, et la tête de son ennemi roule à terre avec le casque; il arrache le javelot qui était resté dans l'œil, l'enlève comme la tête d'un pavot[1] et, le montrant aux Troyens, il leur dit d'un air triomphant :

« Troyens, allez annoncer au père et à la mère d'Ilionée le trépas de leur fils, afin qu'ils gémissent dans leur palais! L'épouse de Promachus, fils d'Alégénor, ne se réjouira pas non plus du retour de son époux lorsque les Grecs quitteront les plaines d'Ilion pour retourner dans leur chère patrie! »

A ces mots la crainte glace tous les cœurs, et chaque guerrier se demande comment il évitera la mort.

Dites-moi maintenant, ô célestes Muses de l'Olympe, quel est celui qui, parmi les Grecs, enleva le premier de sanglantes dépouilles, depuis que Neptune eût fait pencher en faveur des Achéens la balance des combats?

Ajax, fils de Télamon, le premier de tous, blessa le fils de Gyrtias, Hyrtius, chef des Mysiens valeureux; puis Antiloque dépouilla Phalcès et Merméros; Mérion immola Hippotion et Morys; Teucer ravit le jour à Prothoon et à Périphète; Atride plongea sa lance dans les flancs d'Hypérénor, pasteur des peuples

[1] Le texte porte : κώδειαν ἀνασχών. Pour l'explication de ce passage difficile, nous avons suivi Dübner qui dit : *tanquam papaveris capite elata*.

, et l'airain pénétra jusqu'aux entrailles : l'âme du héros happa de cette large blessure, et les ténèbres de la mort urcirent ses yeux. Un plus grand nombre de guerriers périt les coups d'Ajax, fils d'Oïlée; car nul autre que lui ne pour- ait avec autant de vitesse les ennemis frappés de terreur, es les fois que le fils de Saturne envoyait la Fuite sur la terre.





LES VAINQUEURS REPOUSSÉS.



LORSQUE les Troyens, en fuyant, eurent franchi la palissade et le fossé, et que plusieurs d'entre eux furent tombés sous les coups des Achéens, ils s'arrêtèrent, saisis de crainte, près de leurs chars. — Jupiter, qui reposait sur les hauteurs de l'Ida, dans les bras de l'auguste Junon, se réveille tout à coup; il se lève et voit les Troyens vaincus et poursuivis par les Achéens ayant Neptune à leur tête. Il aperçoit Hector étendu
laine, au milieu de ses compagnons : ce héros respirait
il tombait en défaillance et vomissait du sang; car il
être blessé par un des plus vaillants guerriers de l'armée
s. Le père des dieux et des hommes, vivement ému,
regards terribles à Junon, et lui dit :

« Perfide Junon, ce sont tes ruses, sources de tant de malheurs, qui ont éloigné des combats Hector et ses vaillants guerriers! J'ignore encore si tu ne seras pas la première à recueillir le prix de tes trames odieuses, et si je ne dois pas t'accabler de coups! Ne te souvient-il plus du jour où je te suspendis dans les airs avec deux enclumes aux pieds, et que je liai tes mains avec une chaîne d'or que rien n'aurait pu rompre? ainsi tu fus suspendue dans l'éther et dans les nuages [1]. Les dieux de l'Olympe s'en indignèrent; mais quoiqu'ils fussent tous réunis autour de toi, ils ne purent parvenir à te délivrer. Quiconque se serait présenté à la portée de mes bras, je l'aurais saisi et précipité du seuil de l'Olympe sur la terre où il serait arrivé sans mouvement et sans vie! Ce châtiment ne put apaiser la vive douleur que je ressentais en pensant au divin Hercule, que tu égaras sur la vaste mer en excitant les tempêtes, et que tu repoussas dans la populeuse Cos en méditant de funestes desseins. Moi je le délivrai et je le conduisis dans Argos fertile en coursiers, quand il fut au terme de ses travaux. Junon, je te rappelle ces souvenirs pour que tu cesses tes artifices, et que tu saches bien que tu ne retireras aucun

[1] Tout ce passage, relatif à la punition de Junon, n'appartient sans doute pas aux temps homériques; car il ne se trouve pas dans l'édition de Zénodote. Les commentateurs ont cherché à expliquer cette fiction par l'allégorie; et nous donnons ici un passage d'Héraclide, que nous trouvons dans les *Observations* de Dugas-Montbel. « Les calomniateurs d'Homère ignorent que toutes la génération de l'univers est expliquée théologiquement par ces paroles et que ces vers représentent les quatre éléments dans leur ordre naturel : d'abord l'éther, ensuite l'air, puis l'eau et enfin la terre, qui sont les éléments constitutifs de toutes choses; car, combinés ensemble, ils produisent tout ce qui a vie; et pris isolément, ils sont le principe de toutes les choses inanimées. Jupiter, le premier, fait dépendre l'air de lui-même; et les enclumes solides, placées aux dernières extrémités de l'air, sont la terre et l'eau; et cela est tellement ainsi que quiconque voudra examiner avec soin le sens de chaque mot, découvrira la vérité de ce que j'avance. Par ces paroles : *Ne te souvient-il plus du jour où je te suspendis en haut?* le poète dit que Junon fut suspendue des lieux les plus élevés; puis il ajoute: *Je mis autour de tes mains un lien d'or que rien ne peut rompre.* Qui pourra expliquer cette nouvelle énigme d'une punition si glorieuse? Comment Jupiter irrité enchaîne-t-il dans un si riche lien celle qu'il veut punir? Pourquoi imagine-t-il un lien d'or au lieu d'une chaîne de fer? C'est parce

tage d'avoir quitté l'Olympe pour venir en ces lieux goûter les charmes de l'amour et surtout pour me tromper! »

L'auguste Junon frémit et lui répond en ces termes :

« Je te jure par le Ciel, par la Terre et par les eaux souterraines du Styx (serment terrible et sacré!); je te jure par ta tête divine et par notre couche nuptiale, que je ne voudrais pas violer, que ce n'est point par mes paroles que le puissant Neptune a poursuivi Hector et les Troyens, et qu'il a porté secours aux Achéens! Le dieu qui environne la terre n'a cédé qu'aux mouvements de son cœur; car il voyait avec peine les Argiens périr près de leurs vaisseaux. Maintenant je vais lui conseiller de se rendre où tu lui ordonneras d'aller. »

Le père des hommes et des dieux sourit à ces paroles; puis il dit à Junon :

« Si jamais, ô Junon, tu as les mêmes pensées que moi, et si jamais tu t'assieds parmi les dieux, je crois que Neptune, malgré ses desseins, sera forcé de se conformer à notre volonté. Mais si tu m'as parlé sans détours, va maintenant au milieu des immortels et envoie Iris en ces lieux ainsi qu'Apollon à l'arc

que l'espace qui se trouve entre l'air et l'éther a tout-à-fait la couleur de l'or. C'est donc avec raison qu'il appelle une chaîne d'or cette partie de l'univers où cesse l'éther et où commence l'air, et où ces deux éléments sont unis entre eux. C'est pour cela qu'il ajoute encore : *Tu étais ainsi suspendue entre l'éther et les nuages*, désignant par là que l'air ne s'étend que jusqu'aux nuages. Puis, aux parties inférieures de l'air qu'il appelle les pieds, il attache deux énormes poids, la terre et l'eau : *Je mis à tes pieds deux enclumes*. D'ailleurs, si l'on ne voit qu'une fable dans cette fiction, comment expliquer ces mots : *que rien ne peut rompre*, puisque Junon fut délivrée aussitôt? C'est que le poëte entend par là l'harmonie générale de l'univers, dont les parties sont unies par les liens les plus forts; et comme cet ensemble répugne à tout changement, qu'il ne peut être devancé en rien, c'est improprement qu'Homère emploie cette expression : d'un lien que rien ne peut rompre. » Nous devons ajouter que cet Héraclide a fait un livre, qui a pour titre : *Allégories homériques*, et pour but, de prouver que les images, les descriptions d'Homère sont autant de symboles et d'allégories. Madame Dacier, qui voulait expliquer cette fable, pense fort naïvement que « les enclumes attachées aux pieds de Junon signifient que les soins domestiques doivent retenir les femmes dans leur ménage, » et que « la chaîne d'or doit s'entendre des beaux ouvrages qui doivent faire leur occupation. »

d'argent. Tandis que la ménagère des dieux ira dans le camp des Grecs ordonner à Neptune de s'éloigner des combats et de retourner dans ses demeures, le brillant Apollon excitera le courage d'Hector : il lui donnera une force nouvelle et il apaisera les violentes douleurs qui consument son cœur. Le fils de Priam, tournant alors le front à l'ennemi, fera fuir honteusement les Achéens devant lui, et, dans leur déroute, ils tomberont en foule devant les navires du fils de Pélée. Achille enverra Patrocle secourir les Grecs ; mais Hector immolera le compagnon d'Achille devant les murs d'Ilion lorsque Patrocle aura renversé une foule de jeunes guerriers parmi lesquels se trouvera mon fils le divin Sarpédon : enfin le noble Achille, enflammé de courroux, égorgera l'intrépide Hector. Oui, je repousserai les Troyens loin des navires ; et je ne cesserai de les poursuivre que lorsque les Grecs, inspirés par Minerve, auront renversé la superbe ville de Troie. Je n'apaiserai point ma colère avant d'avoir accompli ces desseins ; et tant que les vœux du fils de Pélée ne seront point com blés, je ne permettrai à aucun autre dieu de secourir les fils de Danaüs. J'ai fait cette promesse et je l'ai même scellée par un signe de ma tête sacrée, alors que la divine Thétis, embrassant mes genoux, me suppliait d'honorer Achille, le vaillant destructeur des cités. »

Junon aux bras blancs, docile aux ordres de son époux, quitte les hauteurs de l'Ida et s'envole dans l'Olympe. Telle s'élance la pensée de l'homme qui jadis a parcouru de nombreuses contrées et qui se les représente dans son esprit en disant : — J'étais ici, j'étais là, et une foule de souvenirs se réveillent dans son âme : telle s'élance la vénérable Junon. Elle atteint bientôt les sommets de l'Olympe et trouve les dieux rassemblés dans le palais de Jupiter. Les immortels se lèvent aussitôt et la saluent en lui présentant des coupes. La déesse refuse les coupes des dieux ; mais elle accepte celle de la belle Thémis, qui était accourue la première au-devant d'elle. Thémis prend alors la parole et dit :

« O Junon, pourquoi viens-tu ici toute tremblante ? C'est sans doute le fils de Saturne, ton époux, qui te cause cet effroi.

Junon lui répond aussitôt en ces termes :

« Ne m'interroge pas, car tu sais toi-même combien l'âme de Jupiter est superbe et cruelle. Viens dans ce palais présider aux repas des dieux; là, tu apprendras avec les autres immortels quels sont les funestes projets du fils de Saturne. Ces projets ne réjouissent jamais les hommes et les dieux, quand bien même ils se livreraient alors aux plaisirs des festins. »

Junon s'assied, et tous les immortels frémissent dans le palais de Jupiter. La déesse sourit du bout des lèvres; mais au-dessus de ses noirs sourcils on ne voit point son front s'épanouir. Junon, courroucée, parle en ces termes à tous les dieux :

« Insensés que nous sommes, nous osons nous irriter contre Jupiter! Nous pensons apaiser son ressentiment par des prières ou par la violence : mais lui, assis à l'écart, s'inquiète fort peu de nous, et il ne prend nul souci de nos paroles ou de nos actions; car il l'emporte sur tous par sa force et par sa puissance! Souffrons donc sans nous plaindre les maux qu'il nous envoie. Déjà Mars est sous le poids d'un affreux malheur. Son fils Ascalaphe, que le terrible dieu de la guerre chérissait le plus entre tous les mortels, a péri dans les combats. »

Mars, à ces mots, se frappe le corps de ses mains divines, et dans sa douleur il s'écrie :

« Habitants de l'Olympe, ne soyez pas indignés contre moi, si, pour venger le trépas de mon fils, je cours jusqu'aux vaisseaux des Grecs, dussé-je être frappé par la foudre de Jupiter et tomber parmi les cadavres, dans le sang et dans la poussière! »

Aussitôt il ordonne à la Terreur et à la Fuite d'atteler ses coursiers, et lui-même revêt ses armes étincelantes. Sans doute le courroux de Jupiter eût été plus terrible encore si Minerve, remplie de crainte pour les dieux, n'eût quitté à l'instant le trône d'or où elle était assise et ne se fût élancée du seuil éternel. Elle arrache le casque, le bouclier et la lance du sanglant dieu de la guerre, et lui dit, pour réprimer son ardeur :

« Divinité furieuse et insensée, tu hâtes ta ruine! Tu n'as donc plus d'oreilles pour entendre? Il ne te reste donc plus de raison, plus de honte? N'as-tu pas entendu les paroles de Junon, qui vient de quitter Jupiter, le roi de l'Olympe? Veux-tu donc,

après avoir souffert toi-même de nombreux tourments, être forcé de revenir en ces lieux accablé de douleurs? Veux-tu aussi attirer sur tous les immortels de nouvelles infortunes? Si Jupiter abandonnait les Grecs et les Troyens, il nous poursuivrait en excitant un affreux tumulte dans l'Olympe, et il nous saisirait tous, l'innocent comme le coupable! Mars, je t'en supplie, calme la colère que t'inspire le trépas de ton fils : de plus forts et de plus vaillants que lui sont tombés et tomberont sans doute encore. Il nous est impossible de dérober à la mort ceux qui nous doivent le jour. »

En disant ces mots, elle fait asseoir l'impétueux Mars sur son trône. — Junon appelle hors du palais le brillant Apollon, et Iris, la messagère des dieux, puis elle leur dit :

« Jupiter vous ordonne de vous rendre à l'instant sur les hauteurs de l'Ida. Dès que vous serez en présence du maître de l'Olympe, hâtez-vous d'exécuter ses ordres et d'accomplir ses desseins. »

Junon rentre dans le palais et se place sur un trône d'or. Iris et Apollon s'envolent rapidement et se dirigent vers les hauteurs de l'Ida, vers ces lieux superbes arrosés par d'abondantes fontaines et qui servent de retraite aux bêtes sauvages. Ils trouvent le fils de Saturne assis au sommet du Gargare, et environné d'un nuage de parfums; ils s'arrêtent, et Jupiter, en les voyant, apaise son courroux : car Iris et Apollon avaient obéi promptement aux ordres de sa divine épouse. Le roi de l'Olympe adresse à la belle Iris ces paroles rapides :

« Divinité légère, rends-toi auprès de Neptune et sois la messagère fidèle de mes paroles. Ordonne au roi des mers d'abandonner le combat et de retourner à l'assemblée des dieux ou dans le sein du vaste Océan. Dis-lui que s'il ne veut point m'obéir, qu'il réfléchisse alors au fond de son cœur; car alors malgré sa puissance, il ne pourra soutenir mes terribles attaques. Je me glorifie d'être le premier par ma naissance et le premier aussi par ma force. Cependant l'insensé ne craint point de s'égaler à moi, devant qui frémissent tous les dieux! »

Il dit. Iris, aussi légère que les vents, obéit à Jupiter; elle quitte les hauteurs de l'Ida et dirige son vol vers les plaines d'Ilion. — Comme du sein des nuages tombent et la neige et la grêle

ssées par le souffle de Borée, qui habite les froides régions l'éther[1] : ainsi descend rapidement la légère Iris. Quand elle près du célèbre Neptune, elle lui dit :

« O Neptune à la chevelure azurée, je viens en ces lieux r t'apporter un message du puissant Jupiter. Le maître de lympe t'ordonne d'abandonner le combat et de retourner 'assemblée des dieux ou dans le sein du vaste Océan. Si tu béis pas à ses paroles, il viendra t'attaquer lui-même. Le de Saturne te commande d'éviter sa colère; car il se glo- d'être le premier par sa naissance et le premier aussi par sa e. Cependant, Neptune, tu ne crains point de t'égaler à lui, ant qui frémissent tous les immortels! »

L'illustre dieu des mers, plein d'indignation, lui répond aussitôt : Quelle que soit la puissance de Jupiter, je crois qu'il parle c trop d'orgueil. Il prétend me contraindre par la violence, i qui reçois les mêmes honneurs que lui! — Saturne et Rhéa ent au monde trois fils : Jupiter, moi et Pluton qui règne enfers. L'univers fut divisé en trois parts, et chacun de s en obtint une pour y recevoir des honneurs. Quand nous mes au sort je reçus l'empire des ondes, Pluton eut le com- ndement des ténébreux séjours, et Jupiter obtint la souverai- é de l'Olympe, de l'éther et des nuages. Mais la terre nous artient à tous également ainsi que les vastes régions célestes. Non, je n'agirai point selon la volonté de Jupiter. Qu'il reste c en paix dans cette partie de l'univers qui lui est échue en tage. Jamais par la force de son bras il ne me fera trembler me un lâche! Qu'il essaie, lui, d'effrayer les fils et les filles qui doivent le jour et qui sont forcés de se soumettre à ses ordres! »

L'épithète αἰθρηγενής, qu'Homère donne à Borée, a été prise dans le sens f par les traducteurs français et allemands, qui ont traduit ce mot par : *qui ffle la sérénité*, ou *qui dissipe les nuages*. Eustathe prend avec raison ηγενής (*né de l'éther, engendré de la région pure* ou *froide de l'air*) dans ens passif, parce que les composés en γενής ont toujours cette signification. rke traduit à tort αἰθρηγενέος βορέαο par : *serenitatem inducentis Boreæ;* s Dübner, qui a corrigé cette version, dit : *ex æthere nati Boreæ*. On lit s Bitaubé : *par la violente impulsion de Borée qui ramène la sérénité dans cieux;* et dans Dugas-Montbel : *par le souffle de Borée qui dissipe les nues.*

La divine Iris, aussi légère que les vents, prend la paro et dit :

« Faut-il donc, ô Neptune, que je rapporte à Jupiter cet réponse dure et cruelle! Ne changeras-tu point de résolution L'homme prudent et sage n'est pas insensible, et les Erinny obéissent toujours à leurs aînées. »

Neptune, le dieu qui entoure la terre, réplique en ces termes

« Iris, ce que tu viens de dire est, il est vrai, rempli de ju tesse. Oui, un messager doit connaître les sages conseils. Mais un vive douleur s'est emparée de mon âme depuis que Jupiter voulu, par des paroles outrageantes, insulter celui dont le so est égal au sien, et qui a été soumis à la même destinée. Quo que je sois fortement irrité contre lui, je céderai encore. Pou tant je le déclare hautement, si malgré moi et la triomphan Minerve, si malgré Junon, Mercure et Vulcain, il veut épargn les hautes tours d'Ilion, et ne point consentir à donner la victoi aux Argiens, qu'il sache donc que nous lui vouerons une hai implacable! »



A ces mots Neptune abandonne l'armée des Grecs pour

replonger dans l'Océan; les guerriers d'Argos regrettent alors sa présence. — Jupiter, qui rassemble au loin les nuages, s'adresse au brillant Apollon et lui dit :

« Cher Phébus, rends-toi maintenant auprès du vaillant Hector : déjà Neptune s'est enfui dans le sein des ondes pour éviter mon courroux. Les dieux infernaux, compagnons de Saturne, et toutes les autres divinités auraient frémi en entendant le bruit de nos combats[1]. Certes, il est préférable pour Neptune et même pour moi que, dans l'indignation qui l'animait d'abord, il ait évité ma colère. Cette lutte ne se serait point terminée sans avoir fait couler de nos fronts une sueur abondante. — Prends dans tes mains l'égide aux franges d'or, et, en l'agitant, porte l'épouvante dans les rangs achéens. Apollon, toi qui lances au loin les traits, je te confie l'illustre Hector; excite en lui un nouveau courage jusqu'à ce que les Grecs, en fuyant, aient regagné leurs navires et le rapide Hellespont. Alors par mes paroles ou par mes actions les Achéens pourront se reposer de leurs travaux. »

Il dit. Apollon obéit à la voix de son père. Semblable à l'épervier, la terreur des colombes et le plus rapide des oiseaux, Phébus s'élance des hauteurs de l'Ida et trouve le fils de Priam, qui n'était plus étendu, mais assis sur la terre. Le divin Hector reprenait ses esprits et reconnaissait ses compagnons placés autour de lui : il commençait à respirer; la sueur avait cessé de couler, et il revenait à la vie par la volonté de Jupiter. Apollon s'approche du héros et lui dit :

« Hector, fils de Priam, pourquoi, loin de tes phalanges, et

[1] Le texte porte : μάλα γάρ κε μάχης ἐπύθοντο καὶ ἄλλοι (*et les autres* (dieux) *auraient entendu le combat*). Il est certain qu'il ne peut être question d'aucun autre combat que de celui qui se serait engagé entre Jupiter et Neptune, dans le cas où celui-ci aurait refusé de lui obéir. Aussi Dübner intercale *nostram* et traduit cette phrase par : *per quam enim alioqui pugnam nostram audissent et alii*. Voss semble avoir pris ce passage dans le même sens; car il dit *Wohl hatten den kampf auch andere gehoret* (*d'autres encore auraient sans doute entendu ce combat*, c'est-à-dire le bruit du combat). Dugas-Montbel traduit à tort cette phrase par : « Tous les dieux infernaux, compagnons de Saturne, et les autres divinites savent quelle est ma force dans les combats. »

respirant à peine, es-tu assis en ces lieux? Quelle douleur s'est emparée de ton âme? »

Le héros lui répond d'une voix languissante :

« Qui es-tu, toi qui daignes m'interroger? Ignores-tu que, près de la flotte des Grecs, Ajax m'a lancé une pierre dans la poitrine et m'a fait cesser le combat, tandis que j'immolais ses compagnons. Hélas, j'ai pensé voir aujourd'hui les mânes des morts et les sombres demeures de Pluton; car la vie a failli m'abandonner. »

Apollon qui lance au loin les traits lui répond aussitôt :

« Rassure-toi, Hector, puisque le fils de Saturne m'envoie des hauteurs de l'Ida pour te secourir, moi, le brillant Apollon au glaive d'or, qui jusqu'à présent t'ai toujours protégé, et qui protège aussi ta superbe ville. Excite tes nombreux guerriers à diriger leurs chars vers les creux navires des Achéens. Moi, je marcherai à leur tête, j'aplanirai les chemins sous les pas des coursiers, et je mettrai en fuite tous les héros de la Grèce. »

En disant ces mots il remplit d'une force indomptable Hector, pasteur des peuples. — Tel un coursier rapide, après avoir été long-temps retenu à la crèche, rompt ses liens, frappe du pied la terre et court dans les campagnes pour se baigner dans le courant d'un beau fleuve; fier de ses allures, la tête levée, les épaules ombragées de ses crins ondoyants et plein de confiance dans sa force, dans sa beauté, il vole aux pâturages qui lui sont chers et où paissent de jeunes cavales : tel l'impétueux Hector ranime l'ardeur de ses compagnons après avoir entendu la voix du dieu du jour. — Lorsque des chasseurs et des chiens fondent sur un cerf à la haute ramure ou sur une chèvre sauvage que protègent une roche escarpée et une forêt épaisse, il ne leur est pas toujours donné de saisir cette proie; car à leurs cris paraît un lion à la belle crinière qui soudain disperse les chasseurs et les chiens : ainsi les fils de Danaüs s'élancent en foule contre leurs ennemis et les immolent en les frappant de leurs glaives et de leurs lances; mais dès qu'ils voient Hector à la tête de ses guerriers, ils sont tous saisis de frayeur et le courage les abandonne[1].

[1] Homère dit : πᾶσιν παραὶ ποσὶ κάππεσε θυμός : *le courage tomba à l*…

Thoas, fils d'Andrémon et le plus illustre des Étoliens, prend parole (Thoas était habile à lancer le javelot, intrépide ans les combats de pied ferme, et il l'emportait sur tous lors-ue les jeunes gens parlaient dans les assemblées); Thoas dit vec bienveillance :

« Quel prodige frappe mes regards! Quoi, le terrible Hector eparaît après avoir échappé au trépas! Chacun de nous pensait qu'il avait perdu la vie sous les coups d'Ajax Télamon; mais un immortel aura sauvé Hector, qui a déjà renversé beaucoup de nos vaillants compagnons, et qui maintenant va en immoler un plus grand nombre encore! Certes, ce n'est pas sans le secours de Jupiter qu'il reparaît à la tête des combattants, animé d'une nouvelle ardeur. Écoutez-moi tous et obéissez à mes paroles. Ordonnons à nos guerriers de retourner vers les navires. Nous, qui sommes les plus braves, restons inébranlables; car nous pourrons peut-être soutenir avec nos lances l'attaque d'Hector et des Troyens. Je pense alors que malgré son audace il craindra de fondre sur l'armée des Grecs. »

Il dit, et les chefs obéissent à Thoas. Ajax, Idoménée, Teucer, Mérion, Mégès rangent l'armée en bataille après avoir rassemblé les plus braves guerriers et marchent contre les Troyens commandés par Hector. La foule des autres guerriers regagne es navires.

Les Troyens, les premiers, se précipitent en foule; Hector marche à leur tête et s'avance à grands pas : Apollon, les épaules enveloppées d'un nuage, les précède. Le dieu du jour porte la errible et formidable égide que Vulcain remit à Jupiter pour emer l'épouvante parmi les mortels. Apollon, armé de cette gide, commande les défenseurs d'Ilion.

Les Grecs réunis soutiennent l'attaque : du sein des deux armées élèvent de vives clameurs, et de nombreuses flèches volent de outes parts. Une foule de javelots sont lancés par des mains igoureuses : les uns se plongent dans le corps des guerriers, les

evant *les pieds*, c'est-à dire *l'ardeur de tout le monde tomba*). Voss dit : nd *allen entsank vor die füsse der mut hin* (*et à tous tomba le courage evant les pieds*).

autres restent au milieu des deux armées ou s'enfoncent dans terre avant d'avoir atteint les chairs qu'ils sont impatients de déchirer. Tant qu'Apollon tient l'égide immobile, les traits partent des rangs ennemis, et les peuples tombent çà et là; mais lorsqu'il l'agite en regardant les Grecs et en poussant de grands cris, le courage des Achéens s'amollit, et ils oublient leur mâle valeur. — De même que deux bêtes sauvages fondent à l'improviste, pendant la nuit, sur des troupeaux de bœufs et de brebis, et qu'ils les dispersent en l'absence du berger : de même les Grecs intimidés sont mis en fuite par les Troyens ; car Apollon répand parmi eux la terreur pour combler de gloire Hector et ses compagnons.



Lorsque les rangs sont rompus, chaque guerrier immole un guerrier. Hector tue Stichius et Arcésilas, l'un chef des Béotiens, l'autre compagnon fidèle du magnanime Ménesthée. Énée ravit le jour à Médon et à Iasus (Médon était fils illégitime d'Oïlée, et frère d'Ajax ; il habitait Phylacée, loin de sa patrie, depuis qu'il avait tué le frère de sa belle-mère, Ériopis, épouse d'Oïlée — Iasus commandait les Athéniens ; il était fils de Sphélus et petit-fils de Boucolis). Polydamas renverse Mécisthée ; Politès tue Échius à la tête des combattants, et Clonius périt sous les

coups du noble Agénor. Pâris plonge par-derrière son javelot dans l'épaule de Déiochus, qui s'enfuyait, et le trait ressort par-devant.

Tandis que les vainqueurs dépouillent les morts, les Grecs passent au delà du fossé en courant de toutes parts, et ils sont forcés de se réfugier derrière la muraille. Alors Hector dit d'une voix forte aux Troyens :

« Attaquez maintenant les vaisseaux de nos ennemis et abandonnez les dépouilles sanglantes. Je donnerai la mort à celui que je verrai s'éloigner des navires : ses frères, ses sœurs ne placeront point son cadavre sur un bûcher et il deviendra la proie des chiens et des vautours! »

En disant ces mots, il frappe ses coursiers du fouet et encourage les Troyens en parcourant leurs rangs. Les défenseurs d'Ilion dirigent les chars sur les pas d'Hector et jettent d'épouvantables cris. Apollon, qui marche à leur tête, renverse facilement avec ses pieds les bords du fossé : il les jette au milieu et comble le large espace en faisant un chemin aussi étendu que le vol d'un javelot lancé par un guerrier qui essaie ses forces. Les Troyens, précédés d'Apollon, s'élancent par ce chemin, et le dieu du jour détruit la muraille des Grecs. — Comme sur le rivage de la mer un enfant qui, après avoir formé un monceau de sable (amusement de son âge), le renverse aussitôt : ainsi, ô puissant Apollon, tu détruisis ces nombreux travaux, et tu répandis la terreur parmi les Achéens.

Ils s'arrêtent près des vaisseaux, s'exhortent les uns les autres, et, les mains levées vers le ciel, ils adressent aux dieux de ferventes prières.

Le vieux Nestor de Gérénie, portant ses regards vers les régions éthérées, prie en ces termes :

« O puissant Jupiter, si jadis dans la fertile Argos nos guerriers ont brûlé sur tes autels des cuisses de taureaux et de brebis en te suppliant de les ramener un jour dans leur patrie; si toi, ô puissant roi de l'Olympe, tu le leur as promis par un signe de ta tête sacrée, daigne maintenant t'en ressouvenir! Repousse loin de nous l'heure fatale de la mort, et ne permets pas que nous périssions tous sous les coups des Troyens! »

Ainsi prie Nestor. Jupiter, pour exaucer les vœux du fils de Nélée, fait aussitôt retentir sa foudre étincelante.

Quand les Troyens ont entendu les effroyables coups de tonnerre du dieu qui tient l'égide, ils fondent sur les Grecs avec encore plus d'impétuosité et rappellent leur mâle courage. — De même qu'une vague immense agitée par le souffle impétueux des vents qui grossissent les flots de l'Océan se précipite avec fureur sur les flancs d'un navire : de même les Troyens marchent vers les murailles des Grecs. Les compagnons d'Hector excitent les coursiers, et armés de leurs lances, ils combattent sur leurs chars, près des vaisseaux. Les Achéens, dans leurs sombres navires, se défendent avec de longues perches [1] fortement unies, destinées au combat naval, et dont l'extrémité était d'airain.

Tant que les Troyens et les Achéens combattirent près des murailles, Patrocle resta dans la tente du vaillant Eurypyle : il charmait ce héros par ses discours et versait sur sa blessure un baume salutaire qui calmait ses douleurs. Mais quand il vit les Troyens franchir les remparts, les Grecs mis en fuite en jetant des cris d'alarme, il poussa de profonds soupirs, se frappa les genoux et prononça en gémissant ces douloureuses paroles :

« Eurypyle, je ne puis, malgré ta détresse, rester plus longtemps en ces lieux : le combat recommence avec une nouvelle fureur. Ton écuyer fidèle prendra soin de toi; moi, je vole près d'Achille pour l'engager à me suivre. Qui sait si avec l'aide des dieux je n'exciterai point son ardeur? Les conseils d'un ami sont toujours salutaires. »

Patrocle s'éloigne après avoir prononcé ces paroles. — Les Grecs soutiennent avec courage l'attaque des phalanges troyennes; mais, quoiqu'elles soient peu nombreuses, ils ne peuvent cependant les repousser loin de la flotte. Les Troyens, à leur tour, ne peuvent rompre les rangs de leurs adversaires, ni pénétrer dans les vaisseaux achéens. — Comme le cordeau sert à redresser

[1] On entendait par ξυστόν une perche de combat naval, qui avait vingt-deux aunes de longueur, et qui se composait de plusieurs pièces ajustées et réunies par des bandes d'airain. Voss traduit ce mot par : *mit langragenden stangen* (*avec de longues perches*).

le bois d'un navire dans les mains d'un ouvrier habile, instruit par Minerve, et connaissant tous les secrets de son art : ainsi flotte entre les deux partis la balance des combats. Les Troyens et les Achéens luttent auprès des navires.

Hector et Ajax combattent tous deux pour un vaisseau; mais ils ne peuvent, l'un, vaincre son ennemi et embraser le navire, l'autre repousser loin de la flotte celui que conduit un dieu. L'illustre Ajax frappe dans la poitrine le fils de Clytius, Calétor, qui portait en ce moment la flamme en tous lieux : Calétor tombe avec fracas, et il laisse échapper de ses mains le brandon étincelant. Hector, en voyant ce guerrier étendu dans la poussière, devant son sombre vaisseau, s'écrie d'une voix formidable :

« Troyens, Lyciens, et vous, vaillants Dardaniens, n'abandonnez pas le combat dans cet étroit espace. Sauvez le corps du fils de Clytius et faites que les Grecs n'enlèvent point les armes de Calétor, qui est tombé dans la bataille près des navires ! »

Il dit, et lance contre Ajax un javelot étincelant qui, loin de frapper ce guerrier, atteint le fils de Nestor, Lycophron, de Cythère, écuyer d'Ajax (Lycophron était toujours avec Ajax depuis qu'il avait commis un meurtre dans la divine Cythère). Il est frappé au-dessus de l'oreille, tandis qu'il combattait auprès d'Ajax. Lycophron tombe à la renverse, et ses forces l'abandonnent. Ajax frémit et dit à son frère :

« Cher Teucer, on vient d'immoler notre fidèle compagnon, le fils de Nestor, que nous reçûmes jadis dans nos demeures et que nous honorions tous comme un de nos parents ! Le magnanime Hector vient de tuer Lycophron ! Que sont donc devenues les flèches meurtrières et cet arc que te donna jadis le brillant Apollon ? »

Il dit. Teucer, qui entend ces paroles, se place auprès d'Ajax en tenant dans ses mains son arc flexible, son carquois rempli de flèches et il lance des traits rapides contre les nombreux Troyens. Il atteint le noble fils de Pisénor, écuyer de Polydamas, de la race de Panthée, Clitus, qui tenait les rênes et dirigeait les coursiers au milieu des plus épaisses phalanges, afin de seconder Hector et les Troyens : la mort vint le surprendre, et nul, malgré ses

désirs, ne put l'en préserver! Le trait homicide[1] s'enfonce derrière la tête de Clitus, le héros tombe, les chevaux se cabrent et font reculer avec bruit le char vide et sonore. Polydamas, qui s'en aperçoit, vient le premier au-devant des coursiers, il les remet à Astinoüs, fils de Protiaon, et lui ordonne de ne pas s'éloigner; puis il vole combattre aux premiers rangs.



Teucer dirige une autre flèche contre Hector. Certes il aurait fait cesser le combat près des navires, s'il eût ravi le jour à ce vaillant héros; mais il ne put échapper à la surveillance de Jupiter, qui protégeait le fils de Priam et privait de gloire le fils de Télamon. Le maître de l'Olympe rompt le nerf de l'arc au moment où Teucer le tendait : la flèche armée d'airain s'égare dans son vol, et l'arc s'échappe des mains de Teucer. Le fils de Télamon frémit de rage, et, s'adressant à son frère, il lui dit :

[1] Homère dit : πολύστονος ἰός (le *trait qui porte la douleur, qui fait gémir*). Πολύστονος vient, comme on le sait, de πολύς (*beaucoup*) et de στένω (*souffrir, gémir*).

« Un dieu renverse encore nos projets! Il arrache l'arc de mes mains et rompt le nerf nouvellement tordu que ce matin j'attachai moi-même à mon arme pour soutenir l'effort de mes flèches bondissantes. »

Le grand Ajax, fils de Télamon, lui répond aussitôt :

« Laisse maintenant reposer ton arc et tes flèches, puisqu'un dieu funeste aux Argiens a trompé ton adresse. Prends une forte lance, charge tes épaules d'un bouclier, excite tes soldats et attaque les Troyens. Que nos ennemis, quoique vainqueurs, ne prennent pas sans peine nos vaisseaux; et nous, souvenons-nous de notre mâle courage! »

Il dit. Teucer rentre dans sa tente; il couvre ses épaules d'un bouclier revêtu de quatre lames d'airain, pose sur sa tête un casque ombragé d'une épaisse crinière et surmonté d'une aigrette aux menaçantes ondulations; puis il s'arme d'une lance, et se rend auprès d'Ajax.

Hector, voyant que les flèches lancées par Teucer ne pouvaient l'atteindre, s'adresse à ses guerriers et leur dit :

« Troyens, Lyciens, et vous, vaillants guerriers de la Dardanie, soyez hommes maintenant, et souvenez-vous de votre mâle valeur! J'ai vu de mes yeux Jupiter rendre impuissantes les flèches d'un héros illustre! Il est facile de reconnaître l'intervention du fils de Saturne, soit qu'il donne aux uns une gloire éclatante, soit qu'il refuse aux autres de les secourir. Maintenant il affaiblit le courage des Argiens et il nous accorde sa protection. Marchez donc en foule contre les vaisseaux ennemis. Qu'il périsse sans regrets, celui qui, frappé de loin ou de près, recevra la mort; car il est glorieux de mourir pour sa patrie! Son épouse et ses enfants seront sauvés; son palais et ses biens seront préservés, si toutefois les Grecs retournent dans leur patrie. »

Tandis qu'Hector ranime le courage de ses guerriers, Ajax, de son côté, exhorte ses compagnons en ces termes :

« Hélas! il faut maintenant ou périr ou répousser loin de nos vaisseaux la honte et le malheur! Si Hector s'empare de nos navires, croyez-vous donc pouvoir retourner à pied dans votre patrie? N'entendez-vous pas le fils de Priam exciter ses troupes,

impatient qu'il est d'embraser notre flotte? Ce n'est point à la danse qu'il les appelle : c'est aux combats meurtriers! Maintenant il ne nous reste plus d'autres ressources que de combattre corps à corps avec les Troyens. Il vaut mieux qu'un seul instant décide de notre vie ou de notre mort plutôt que de consumer notre ardeur dans une guerre lente et cruelle, et d'être ainsi retenus près de nos vaisseaux par des guerriers moins braves que nous! »

En parlant ainsi, Ajax ranime le courage et l'ardeur de chacun de ces guerriers. Hector ravit le jour à Schédius, fils de Périmède et chef des Phocéens. Ajax immole Laodamas, fils du noble Anténor et chef des fantassins. Polydamas tue Oton de Cyllène, compagnon de Mégès, fils de Phylée et roi des magnanimes Épéens. Mégès s'élance sur Polydamas, qui évite ce guerrier en se jetant de côté (Apollon ne permit pas que le fils de Panthée pérît aux premiers rangs). Mégès, qui n'a pu atteindre Polydamas, enfonce son javelot dans la poitrine de Cresmus : ce héros tombe avec bruit, et Mégès le dépouille de ses armes. Dolops, fils de Lampus, le plus illustre des hommes et issu lui-même de la race de Laomédon, Dolops, célèbre par les exploits de sa lance, se précipite sur Mégès, fils de Phylée, et lui perce son bouclier; mais il n'arrive point jusqu'au corps du héros (Mégès portait une épaisse et solide cuirasse [1] que son père apporta d'Épyre sur les bords du Selléis; le puissant Euphète, son hôte, la lui donna pour la porter dans les combats comme un rempart contre les ennemis, et maintenant elle repousse le trépas loin de son fils chéri). Mégès frappe de son glaive aigu le sommet du casque étincelant de Dolops, et enlève l'épaisse crinière de pourpre [2] qui tombe aussitôt dans la poussière. Tandis que Mégès combat avec ardeur, espérant toujours remporter la

[1] Homère dit : θώρηξ γυάλοισιν ἀρηρώς (*cuirasse formée de plaques bombées*). La cuirasse était composée de deux plaques bombées dont l'une couvrait la poitrine, et l'autre le dos; ces deux parties étaient réunies sur les côtés par des agrafes ou par des courroies.

[2] Par ce passage : νέον φοίνικι φαεινός (*brillant de pourpre récente*), on voit que les casques des anciens étaient surmontés d'une crinière de pourpre

victoire, le vaillant Ménélas vient le secourir. Le fils d'Atrée, armé de sa lance, s'avance sans être aperçu et frappe Dolops par-derrière : l'arme, impatiente de s'enfoncer dans les chairs, traverse la poitrine de Dolops, qui tombe le front contre terre. Ils s'élancent tous deux pour lui ravir ses armes; mais Hector exhorte tous les parents de Dolops. Le fils de Priam s'adresse d'abord au courageux Mélanippe, issu d'Hicétaon (avant que les Grecs ne vinssent devant Ilion, Mélanippe faisait paître ses bœufs dans Percote; mais lorsque les vaisseaux des fils de Danaüs parurent sur ces rivages, il accourut à Ilion et signala sa valeur parmi les Troyens. Il habitait près du roi Priam, qui le chérissait comme un de ses enfants). Hector lui adresse ces reproches amers :

« Mélanippe, abandonnerons-nous donc ainsi le combat? Est-ce que ton cœur n'est pas ému du trépas de ton parent le plus cher? Ne vois-tu pas comme les Grecs se précipitent sur la brillante armure de Dolops? Viens, suis-moi, car ce n'est plus de loin qu'il faut désormais combattre. Il faut que nous exterminions tous nos ennemis ou bien qu'ils s'emparent de notre belle cité et qu'ils en égorgent les habitants! »

En prononçant ces paroles, il s'avance, et le divin Mélanippe suit ses pas. — Ajax, de son côté, encourage aussi les Argiens en leur disant :

« Amis, combattez en héros! Si vous avez quelque sentiment de honte, vous vous respecterez les uns les autres dans ces mêlées terribles. Les guerriers qui périssent sont toujours moins nombreux que ceux qui sont sauvés; mais il n'est ni gloire ni salut pour ceux qui prennent honteusement la fuite! »

A ces paroles, les Grecs brûlent de renverser les phalanges troyennes et ils protègent leurs navires par un rempart d'airain. Jupiter ranime encore l'ardeur des défenseurs d'Ilion. Alors Ménélas à la voix sonore s'écrie :

« Antiloque, il n'est parmi nous aucun guerrier plus jeune, plus agile et plus brave que toi! Ah! si tu pouvais seulement immoler un des chefs des Troyens! »

Ménélas s'éloigne, et Antiloque s'élance parmi les premiers combattants : il porte ses regards autour de lui et lance un bril-

lant javelot. Les Troyens reculent épouvantés ; car Antiloque vient de percer la poitrine du noble fils d'Hicétaon, Mélanippe, qui s'avançait au milieu du combat : le malheureux guerrier tombe avec fracas, et les ténèbres de la mort obscurcissent ses yeux. Antiloque se précipite sur son ennemi comme un limier sur le chevreuil qu'un chasseur a frappé d'un coup mortel et privé de ses forces au moment où l'animal sortait de sa retraite. De même l'intrépide Antiloque s'élança sur toi, ô Mélanippe, pour te dépouiller de tes armes! Mais il est aperçu par le divin Hector, qui s'avance en courant à travers la sanglante mêlée. Antiloque, quoique vaillant, se retire semblable à une bête sauvage qui, après avoir égorgé le chien ou le berger auprès des bœufs, fuit avant que les autres pasteurs ne soient venus l'attaquer en foule : ainsi s'enfuit le fils de Nestor. Hector et les Troyens, poussant de grands cris, l'accablent d'une grêle de traits ; mais Antiloque ne s'arrête point et il ne se retourne que lorsqu'il a rejoint ses compagnons.

Les Troyens se précipitent sur la flotte des Grecs comme des lions dévorants : ils accomplissent ainsi les décrets du puissant Jupiter, qui leur donne une nouvelle audace pour les rendre vainqueurs des Achéens. Le fils de Saturne comble de gloire le vaillant Hector, afin qu'il porte sur les navires recourbés [1] des fils de Danaüs les flammes dévorantes, et que la funeste prière de Thétis aux pieds d'argent ait son entier accomplissement. Jupiter attend le moment où il verra un navire embrasé pour opérer la retraite des Troyens loin des vaisseaux, et rendre la victoire aux Grecs. Dans cette pensée il pousse vers la flotte le fils de Priam, qui était déjà rempli d'ardeur. Hector s'avance, semblable au terrible dieu de la guerre ou comme la flamme désastreuse qui éclate avec fureur sur les montagnes dans les retraites d'une forêt profonde : la bouche du héros écume de rage, ses yeux brillent à travers ses épais sourcils, et son casque reten

[1] Homère donne cette fois aux vaisseaux l'épithète de κορώνη (*cour*
pour bien faire comprendre que la poupe des vaisseaux était *arrondie*
courbée. Voss n'a pas convenablement traduit cette épithète en disa
die prangenden schiffe (*superbes navires*).

tit avec un bruit horrible. Jupiter le protége du haut des airs, et, parmi tant de guerriers qui combattent, c'est lui seul qu'il honore et qu'il comble de gloire. — Hélas! sa vie devait être de courte durée! Déjà la divine Pallas hâtait le jour fatal où Hector devait périr sous les coups du fils de Pélée! — Il se précipite sur les ennemis partout où il voit les phalanges les plus nombreuses et les armes les plus terribles; mais malgré son ardeur il ne peut entrer dans les rangs des Grecs. Les Achéens se forment aussitôt en bataillons carrés semblables aux roches immenses, escarpées, qui, sur les bords de la mer blanchissante, résistent aux violents efforts des vents et aux chocs des flots qui mugissent autour d'elles. Tels les Grecs soutiennent de pied ferme l'attaque des Troyens. Hector, brillant de l'éclat du feu, s'élance dans la mêlée et se jette sur les guerriers ennemis comme les vagues soulevées par les vents sortis du sein des nuages se précipitent sur un vaisseau rapide et le couvrent d'écume; le souffle impétueux frémit dans la voile, et les nautoniers tremblent de crainte : car un faible espace les sépare de la mort. Ainsi la crainte et l'effroi s'emparent du cœur des Achéens. — Lorsqu'un lion furieux se précipite sur un nombreux troupeau de génisses paissant aux bords humides d'un vaste marais, le berger, au milieu d'elles, songe à leur défense; mais, comme il ne sait point combattre un tel monstre, il erre sans cesse, soit aux premiers rangs, soit aux derniers, tandis que le lion, s'élançant au milieu du troupeau, s'empare de sa proie et la dévore : alors toutes les génisses s'enfuient épouvantées. Tel Hector, semblable à un lion et protégé par Jupiter, met en fuite les guerriers achéens. Le fils de Priam n'immole qu'un seul combattant, Périphètes de Mycènes, issu de Coprée, qui fut jadis le messager d'Eurysthée auprès du puissant Hercule (Périphètes, meilleur que son méprisable père, possédait toutes les vertus : il était léger à la course, vaillant dans les combats, et par sa sagesse il pouvait s'égaler aux premiers habitants de Mycènes). Périphètes, en tombant sous les coups d'Hector, comble de gloire cet intrépide héros. Le fils de Coprée heurte[1],

[1] Le texte grec porte : ἐν ἀσπίδος ἄντυγι πάλτο (*il sauta sur le bord du bouclier*), que Dübner rend par : *in scuti extrema-ora offendit.*

en se retournant, l'extrémité de son bouclier qui le couvrait depuis la tête jusqu'aux pieds, et qui lui servait de rempart contre les traits ennemis. Périphètes, embarrassé dans son armure, tombe à la renverse, et le casque qui couvrait ses tempes retentit avec bruit. Hector, qui l'aperçoit, marche promptement à sa rencontre; il le perce avec sa lance et lui arrache la vie au milieu de ses compagnons, qui, malgré leur douleur, n'osent le secourir tant ils redoutent le divin Hector.

Alors les Grecs, le front tourné du côté des vaisseaux, se réfugient autour de ceux qui avaient été les premiers tirés sur le rivage. Les Argiens sont forcés par la triste nécessité d'abandonner les premiers rangs des navires. Ils s'arrêtent près des tentes, mais ils n'entrent pas dans le camp; car la honte ainsi que la crainte les retiennent encore, et ils s'encouragent les uns les autres. Le prudent Nestor, soutien des Achéens, les exhorte au nom de leurs parents, et adresse à chacun d'eux ces paroles suppliantes :

« Amis, combattez en héros, et surtout que la pudeur réside dans vos âmes! Souvenez-vous de vos enfants, de vos épouses, de vos richesses et de vos parents les plus chers; soit que ceux-ci vivent encore, soit que la mort les ait déjà réunis [1]! En leur absence, c'est moi qui vous supplie de rester inébranlables et de ne point prendre la fuite! »

Il dit, et ses paroles raniment le courage et la force des gue riers. Minerve écarte de leurs yeux le nuage obscur qui leur ava été envoyé par une divinité, et soudain une vive lumière s'élè du côté des navires et du côté de la bataille. Ils aperçoivent Hect entouré de ses compagnons, et les Troyens qui, restés au de nier rang, ne combattaient point encore, et ceux qui luttaie toujours avec audace auprès des navires rapides.

Le magnanime Ajax ne peut consentir à rester dans l'end qu'ont abandonné les fils des Achéens : il parcourt à grands p les tillacs des navires, balance une perche longue de vingt-de coudées jointe avec des clous et destinée aux batailles nava

[1] Knight retranche cette phrase inutile (ἠμὲν ὅτεῳ ζώουσι καὶ ᾧ κατ θνήκασιν), et trouve que l'expression ὅτεῳ n'appartient pas à la langue ho rique.



I. 10

— Tel un homme habile à conduire les chevaux en réunit quatre, et, après les avoir excités dans une vaste plaine, les dirige vers la ville en suivant une grande route : alors des milliers d'hommes et de femmes rassemblés le contemplent avec admiration; mais soudain il s'élance rapidement, saute tour à tour sur l'un et sur l'autre de ses coursiers, s'y tient ferme et y reste inébranlable, tandis que les chevaux volent avec impétuosité sur la terre féconde [1]. Tel Ajax parcourt à grands pas les tillacs des navires rapides, et sa voix s'élève jusqu'aux régions éthérées. Souvent il pousse de terribles clameurs et exhorte les Danaëns à défendre leurs tentes et leurs vaisseaux; mais Hector ne reste point oisif dans la foule des Troyens couverts d'épaisses cuirasses. — Comme l'aigle courageux se précipite sur une troupe d'oiseaux ailés, de grues, d'oies sauvages ou de cygnes au long col, paissant sur les bords d'un fleuve : de même Hector fond sur les navires à la proue azurée et renverse tout devant lui. Jupiter le pousse de sa main puissante, et le peuple d'Ilion se presse sur ses pas.

Le combat recommence avec plus d'acharnement encore auprès des vaisseaux : on eût dit que des hommes pleins de force et infatigables se rencontraient pour la première fois dans les mêlées sanglantes, tant ils luttaient avec violence! Telle était la pensée des combattants : les Achéens ne songeaient plus à fuir le trépas, mais à périr; et les Troyens espéraient embraser les vaisseaux ennemis et immoler les héros de la Grèce. Voilà pourquoi ces guerriers animés d'une égale ardeur s'attaquaient les uns les autres avec furie.

Hector saisit la poupe d'un vaisseau rapide et superbe qui avait déjà parcouru les mers, qui avait amené Protésilas jusqu'à Troie, et qui maintenant ne le reconduira plus dans sa chère patrie! Les Troyens et les Grecs s'égorgent autour de ce navire : ils ne se tiennent pas loin les uns des autres pour attendre les flèches et les javelots; mais, poussés par une même rage, ils combattent corps

[1] Voilà encore un passage qui prouve que l'équitation n'était pas inconnue du temps d'Homère. Cependant nous devons ajouter que l'art de monter à cheval n'était pas encore appliqué aux exercices militaires.

à corps avec des haches tranchantes, de longues épées et des lances aiguës. De nombreux et magnifiques glaives aux noires attaches[1] tombent des mains et des épaules des combattants, et le sang coule à flots sur la terre. Cependant Hector n'abandonne point le haut de la poupe que ses mains viennent de saisir, et il parle en ces termes aux Troyens :

« Amis, portez la flamme en tous lieux et marchez en foule au combat ! Jupiter nous accorde enfin ce jour mémorable et tant désiré où nous devons détruire les vaisseaux ennemis venus, contre la volonté des dieux, sur ces rivages pour nous causer des maux sans nombre ! Et les vieillards, par leur timidité, s'opposaient toujours à mes desseins quand je voulais combattre près des poupes des navires ! Ils m'arrêtaient moi-même et retenaient l'armée. Si jadis le puissant fils de Saturne troubla nos esprits, maintenant c'est ce dieu lui-même qui nous enflamme et nous conduit ! »

A ces mots les Troyens se jettent avec une impétuosité nouvelle sur leurs ennemis. Ajax ne résiste plus, car il est accablé sous une grêle de traits. Ce héros, pensant mourir, se recule un peu en arrière jusqu'au banc des rameurs, long de sept pieds, et il abandonne le tillac du navire. Là, observant tout, il s'arrête, et de sa lance écarte les Troyens qui portaient les flammes dévorantes. Puis, d'une voix formidable, il dit aux Danaëns :

« O amis, héros de la Grèce serviteurs de Mars, soyez hommes, et souvenez-vous de votre mâle courage ! Pensez-vous trouver derrière vos rangs quelque secours ou des remparts solides ? Vous n'avez point près de vous de villes munies de tours où vous puissiez vous défendre et trouver des guerriers qui vous donnent un nouveau courage[2]. Vous êtes au milieu des Troyens, pen-

[1] Nous avons rendu l'épithète μελάνδετος, qu'Homère donne aux épées, par cette périphrase : *aux noires attaches*, en nous conformant aux explications du scoliaste. Les auteurs du *Dictionnaire des Homérides* prétendent qu'il vaut mieux l'entendre du fourreau, ou même du baudrier noir auquel l'épée était attachée.

[2] Pour la traduction de ce passage difficile nous avons suivi l'explication qu'en donne M. Theil au mot ἑτεραλκής.

ur la mer et loin de votre patrie. Danaëns, votre salut est otre propre audace et non dans l'oubli des combats! »

it, et, furieux, il poursuit de sa lance celui d'entre les ns qui, excité par Hector, portait la flamme vers les creux s : il est soudain frappé par Ajax, qui l'atteint de sa longue Ce héros intrépide immole encore devant la flotte douze guerriers ennemis.





EXPLOITS DE PATROCLE.



C'EST ainsi qu'ils combattaient autour de ce navire au beau tillac. Patrocle se rend auprès d'Achille, pasteur des peuples, en versant des larmes brûlantes comme une source profonde [1] répand, du haut d'un rocher, ses sombres eaux sur la terre. Le divin Achille à la course impétueuse est ému de pitié evant son compagnon, et il lui adresse aussitôt ces paro-es :

Patrocle, pourquoi pleures-tu comme une jeune fille rant après sa mère pour qu'elle la prenne dans ses

avons rendu κρήνη μελάνυδρος (*source aux eaux noires*) par *profonde*, attendu que l'expression poétique μελάνυδρος est tou-oyée à cause de la profondeur des sources qui fait paraître les s.

bras, s'attache à son voile, la retient lorsqu'elle veut la quitter et la regarde en pleurant pour que celle-ci la presse contre son sein? Ainsi que cette jeune fille, ô Patrocle, tu répands de tendres larmes. Que viens-tu donc annoncer aux Myrmidons et à moi-même? Est-ce que seul tu saurais quelque nouvelle de Phthie? On dit cependant que Ménétius, fils d'Actor, n'a point perdu la vie et qu'il est encore au milieu des Thessaliens ainsi que Pélée, fils d'Éacus. — Quelle douleur pour nous si l'un des deux venait à mourir! — Patrocle, répands-tu des larmes en pensant au sort des malheureux Argiens qui périssent sur leurs creux navires pour expier leur propre injustice? Parle avec franchise, afin que nous le sachions tous deux. »

O Patrocle, tu poussas de profonds soupirs, et tu répondis à ton compagnon en ces termes :

« Achille, fils de Pélée, toi le plus fort de tous les Achéens, ne sois pas indigné; car une telle infortune accable tous les Grecs! Les chefs qui s'illustraient auparavant dans les combats ont été atteints de près ou de loin par la lance ou par les flèches et ils reposent maintenant dans leurs navires. Le courageux Diomède, fils de Tydée, a été blessé par un trait; Ulysse, célèbre par les exploits de sa lance, le puissant Agamemnon ont été frappés en luttant corps à corps, et Eurypyle a reçu un trait dans la cuisse : d'habiles disciples d'Esculape sont autour d'eux et s'empressent de guérir leurs blessures. — Mais, toi, Achille, tu es donc toujours inexorable! Que les dieux me préservent de jamais garder une colère semblable à celle que tu conserves au fond de ton cœur! O valeur funeste! Qui donc désormais pourra conserver l'espoir d'être secouru par toi, si tu ne repousses loin des Argiens le malheur qui les menace? Cruel Achille! non, tu n'es pas le fils du noble Pélée et Thétis n'est point ta mère! Tu fus sans doute engendré par les flots azurés de la mer ou par des roches escarpées[1], puisque ton âme est dure et cruelle! Si tu crains quelque présage, si ton auguste mère est venue t'apporter un ordre

[1] Homère dit : πέτραι δ' ἠλίβατοι, que Dübner rend par *petræque præcipites*. L'étymologie du mot ἠλίβατος (*escarpé, rude à gravir*) est incertaine. On dérive ordinairement ἠλίβατος de ἥλιος (*soleil*) et βαίνω (*monter*).

la part de Jupiter, renvoie-moi promptement de ces lieux et ordonne aux phalanges thessaliennes de me suivre, afin que je devienne, si cela est encore possible, le sauveur des Danaëns. Donne-moi tes armes et permets que je les porte pour que les Troyens, croyant sans doute t'apercevoir, s'éloignent du combat, et que les vaillants Achéens puissent enfin respirer, eux qui sont maintenant plongés dans la tristesse. Alors il y aura une trêve de quelques instants, et il nous sera facile, à nous qui n'avons point combattu, de repousser jusque dans leur ville, loin de nos tentes et de nos navires, les Troyens épuisés de fatigues. »

Ainsi parle Patrocle en suppliant. — L'insensé ! il demandait pour lui-même la mort et le cruel destin ! — Achille à la course impétueuse lui répond aussitôt en poussant des gémissements profonds :

« O Patrocle, noble descendant de Jupiter, que viens-tu de me dire ! Je me soucie peu des présages funestes, et ma vénérable mère ne m'a donné aucun ordre de la part de Jupiter. Mais une grande douleur s'est emparée de mon âme depuis qu'un de nous a voulu dépouiller son égal et lui enlever sa juste récompense, parce qu'il est le plus puissant. Telle est la cause de ma douleur, et voilà pourquoi je suis affligé. La jeune fille qui m'avait été donnée comme présent par les Achéens et que j'avais conquise avec ma lance, en renversant une ville ceinte de hautes murailles, le puissant fils d'Atrée, Agamemnon, l'arrache de nouveau de mes mains comme des mains d'un vil étranger ! Mais oublions le passé, car on ne peut pas toujours être fortement courroucé. Pourtant j'avais résolu de ne m'apaiser que lorsque les cris de guerre seraient parvenus jusqu'à mes navires. — Patrocle, couvre tes épaules de ma superbe armure ; mène au combat les vaillants Myrmidons, s'il est vrai qu'une sombre nuée de Troyens entoure notre flotte, que les Achéens, enfermés sur le rivage de la mer, n'ont plus qu'un faible espace pour se défendre, et que la ville entière d'Ilion s'est précipitée sur eux pleine de confiance et d'audace. Nos ennemis ne voient plus le front de mon casque briller dans les mêlées sanglantes. Ah ! si le puissant Agamemnon avait agi envers moi avec justice, les Troyens, en fuyant, auraient comblé nos fossés de leurs cadavres, et maintenant ils

combattent autour de notre armée ! La lance du fils de Tydée n'est plus agitée d'une main assez furieuse pour préserver les Danaëns de la mort, et je n'entends plus les cris d'Atride sortir de sa bouche odieuse[1] : la voix de l'homicide Hector, encourageant les Troyens, se fait seule entendre. Les défenseurs d'Ilion poussent de vives clameurs, se répandent dans la plaine et remportent la victoire. — Eh bien, Patrocle ! fonds sur nos ennemis avec impétuosité pour écarter loin de notre flotte la ruine qui la menace. Attaque courageusement les Troyens de peur qu'ils ne livrent nos navires aux flammes et ne nous empêchent de revoir notre chère patrie. Cependant obéis fidèlement aux ordres que je te donne afin que tu puisses acquérir de l'honneur et de la gloire aux yeux de tous les Danaëns, qui me rendront ma belle captive et me feront de superbes présents. Reviens en ces lieux lorsque tu auras repoussé les Troyens loin de nos navires. Si le formidable époux de Junon t'accordait la victoire, ne te laisse point emporter par le désir de combattre sans moi les Troyens belliqueux : tu me couvrirais de honte. Si tu te plais à la guerre en massacrant nos ennemis ne conduis point tes guerriers près d'Ilion, de crainte qu'une des divinités éternelles ne descende de l'Olympe. Crains surtout Apollon aux flèches rapides, qui chérit les Troyens. Reviens, ô Patrocle, après avoir assuré le salut de nos navires et laisse les autres combattants s'entre-tuer dans la plaine. — Jupiter, Minerve et Apollon, faites que les Troyens et les Argiens, tous tant qu'ils sont, ne puissent échapper à la mort ! Faites que nous puissions, Patrocle et moi, fuir la cruelle destinée et renverser seuls les créneaux sacrés d'Ilion[2] ! »

[1] Le texte porte : ἐχθρῆς ἐκ κεφαλῆς (*de sa tête odieuse*) ; mais le mot κεφαλή se trouve employé dans Homère pour signifier le *chef de l'homme*, la *personne elle-même* et le *signe de la vie*. Voss dit : *aus dem verhassten mund* (*de la bouche odieuse*).

[2] Nous avons traduit littéralement ce beau passage d'Homère : Ὄφρ' οἶοι Τροίης ἱερὰ κρήδεμνα λύομεν (*pour que nous détruisions seuls les créneaux sacrés de Troie*). Le mot κρήδεμνον de κρᾶς, δέω, *lien de tête*, signifie proprement un *ornement de tête*, un *bandeau*, et, au figuré, les *créneaux d'une muraille*. Ainsi ce passage veut dire : *pour que nous détruisions les murailles sacrées qui ceignent son front comme un bandeau*.

C'est ainsi que parlent Achille et Patrocle. — Ajax ne peut résister à ses ennemis. Ce héros, qui reçoit un grand nombre de traits, succombe, car il est accablé par la volonté de Jupiter et frappé par les Troyens : son casque brillant, atteint autour des tempes, rend des sons terribles, et son épaule gauche est brisée de fatigues en soutenant sans cesse et avec force son bouclier étincelant. Les Troyens, qui l'entourent de toutes parts, ne peuvent lui faire changer de place, quoiqu'ils lancent contre lui de nombreuses flèches. Sa poitrine est violemment oppressée, une sueur abondante coule de tous ses membres ; il respire à peine, et partout le mal est excité par le mal.

Dites-moi maintenant, ô Muses de l'Olympe, comment les flammes embrasèrent les navires des Achéens ?

Hector, armé d'une longue épée, frappe la lance de frêne que portait Ajax et la coupe entièrement à l'endroit où la pointe était attachée au bois. Alors le fils de Télamon agite dans les airs une arme mutilée, et la pointe d'airain retentit au loin en tombant sur la terre. Ajax reconnaît aussitôt en frémissant l'œuvre des dieux ; il voit que Jupiter qui tonne au loin lui ravit tous les moyens de combattre et veut donner la victoire aux Troyens : soudain il se dérobe aux traits de ses ennemis. Les défenseurs d'Ilion embrasent le navire rapide : la flamme inextinguible s'étend avec rapidité et consume toute la poupe. Alors Achille se frappe les cuisses et dit à son fidèle compagnon :

« O Patrocle, noble descendant de Jupiter, vaillant conducteur de chars [1], hâte toi, car j'aperçois le feu de nos ennemis dévorer nos navires. Je crains que les flammes n'atteignent notre flotte, et qu'il ne nous soit plus possible de fuir. Revêts promptement mes armes, et moi je vais rassembler nos guerriers. »

Il dit, et Patrocle se couvre de l'airain brillant. D'abord il en-

[1] L'épithète ἱπποκέλευθος (*qui chemine à cheval* ou *qui combat sur un char*), qu'Homère donne à Patrocle, a été rendue par *vaillant* dans les traductions françaises. Eustathe et le scoliaste de Venise prétendent qu'Homère, en employant cette épithète, veut donner à entendre que Patrocle ne combattait pas à pied. Clarke traduit ἱπποκέλευθε par *eques*, et Dübner par *equisvecte*.

toure ses jambes de belles cnémides jointes par des agrafes d'argent; il place sur sa poitrine la cuirasse brillante et élégamment faite de l'impétueux Éacide; il suspend à ses épaules un glaive d'airain orné de clous d'argent, et s'arme d'un large et solide bouclier; puis il couvre sa tête d'un casque travaillé avec art, ombragé d'une épaisse crinière et surmonté d'une aigrette aux menaçantes ondulations; enfin, il s'empare de forts javelots que ses mains peuvent diriger facilement. La seule arme du héros dont il ne se charge point est la lance forte et pesante de l'irréprochable Éacide (parmi les Grecs nul autre qu'Achille ne pouvait l'agiter dans les airs : c'était un frêne coupé sur les sommets du Pélion, et que Chiron donna au père d'Achille pour exterminer un grand nombre de héros). Patrocle ordonne à Automédon d'atteler les coursiers; car Automédon était le guerrier qu'il honorait le plus après Achille, la terreur des phalanges guerrières[1]. Automédon était le plus fidèle compagnon de Patrocle pour soutenir dans la bataille les menaces de l'ennemi. Ce héros place sous le joug les chevaux agiles, Xanthe et Balie, qui étaient aussi rapides que le souffle des vents (Podarge, une des Harpies, les conçut du Zéphyr, tandis qu'elle paissait dans une prairie près des bords de l'Océan). Il lie auprès d'eux l'excellent Pédase qu'Achille enleva jadis quand il s'empara de la ville d'Éétion : ce coursier des hommes égale en vitesse les coursiers des dieux.

Achille parcourt les tentes et ordonne aux Myrmidons de se couvrir de leurs armes. — Lorsque des loups dévorants animés d'une force indomptable ont déchiré sur les montagnes un cerf à la haute ramure qu'ils viennent d'égorger, ils vont en troupe, les mâchoires rougies de sang, se désaltérer aux bords d'une source profonde, lapant avec avidité la noire surface de l'onde et rejetant des lambeaux de chairs sanglantes; ces animaux, repus de carnage, ne connaissent plus la crainte : ainsi les chefs et les princes des Thessaliens se pressent avec audace autour du vaillant compagnon de l'impétueux Éacide. Parmi eux se trouve Achille, héros

[1] Dugas-Montbel passe encore sous silence l'épithète ῥηξήνωρ (*qui force les bataillons, qui se fait jour à travers les guerriers*), que nous avons rendue par : *la terreur des phalanges guerrières*.

chéri de Mars; il excite les coursiers et encourage les hommes armés de boucliers.

Cinquante navires rapides suivirent Achille devant Ilion, et dans chaque navire cinquante guerriers se placèrent sur les bancs des rameurs. Le fils de Pélée donna le commandement de la flotte à cinq chefs qu'il honorait entre tous, et il se réserva pour lui l'autorité suprême. — La première phalange est conduite par Ménesthée, couvert d'une cuirasse éblouissante. (Ménesthée était fils de Sperchius, fleuve formé par les pluies de Jupiter; et sa mère, la belle Polydore, était fille de Péléus et épouse de Sperchius : Polydore, quoique mortelle, partagea la couche d'un dieu. On disait que Ménesthée était issu de Borus, fils de Périère, parce que Borus avait épousé publiquement Polydore, et qu'il lui avait donné d'immenses présents de noces.) — La seconde phalange est commandée par Eudore, né d'une jeune fille [1] issue de Phylas, de la belle Polymèle, qui dansait dans les chœurs. (Le puissant meurtrier d'Argos aima Polymèle quand il entendit sa voix mélodieuse, et quand il vit cette nymphe se mêler aux chœurs de Diane, la déesse à l'arc d'or, et qui se plaît au tumulte des chasses. Le bienveillant Mercure se rendit à ses demeures élevées et s'unit secrètement à Polymèle, qui donna le jour à un fils illustre, Eudore, léger à la course et brave dans les combats. Lorsque les Ilithyes, déesses qui président aux enfantements, eurent mis au monde ce guerrier; quand lui-même eut vu la brillante clarté du soleil, le courageux Échéclus, fils d'Actor, conduisit Polymèle dans sa demeure et lui offrit de nombreux présents. Le vieux Phylas éleva le jeune Eudore, soigna son enfance et l'aima comme s'il eût été son propre fils.) — La troisième phalange est commandée par le belliqueux Pisandre, fils de Mémalès : ce héros l'emportait sur tous les Myrmidons, mais après le compagnon d'Achille, quand il combattait avec sa lance. — Le vieux Phénix, agitateur de coursiers, marche à la tête de la qua-

[1] C'est-à-dire qu'Eudore était fils d'une jeune fille et non d'une femme mariée. Dugas-Montbel paraphrase ainsi le mot παρθένιος, *né d'une femme que l'on croyait vierge* Dübner est très-clair en traduisant παρθένιος par *ex-virgine*, et en ajoutant *spurius* entre parenthèses.

trième phalange, et la cinquième est commandée par Alcimédon, fils irréprochable de Laërcès. Achille dispose avec ordre les guerriers et leurs chefs, puis il leur adresse ce discours :

« Braves Thessaliens, n'oubliez pas les menaces que, sur vos navires rapides, vous adressiez aux Troyens, durant tout le temps qu'a duré mon courroux. Chacun de vous m'accusait en me disant : — Cruel fils de Pélée, ta mère t'a donc nourri de fiel, puisque tu es impitoyable et que tu nous retiens malgré nous auprès de tes navires! Eh bien! retournons dans notre patrie, sur nos vaisseaux qui sillonnent les ondes; car une funeste colère s'est emparée de ton âme. — Telles sont les paroles que vous répétiez sans cesse lorsque vous étiez réunis. Il paraît, enfin, ce grand œuvre de la guerre que vous avez tant désiré. Maintenant attaquez les Troyens avec courage! »

En parlant ainsi il fait renaître dans tous les cœurs la force et la vaillance. Les guerriers resserrent encore leurs rangs aux ordres de leur roi. — De même qu'un homme, pour éviter la violence des vents, construit le mur d'une haute maison avec des pierres parfaitement jointes : de même les Thessaliens joignent leurs casques et leurs boucliers; l'armure se presse contre l'armure, le casque contre le casque, le guerier contre le guerrier, et sur les cimiers ombragés d'épaisses crinières se confondent les ondulations des aigrettes brillantes tant les rangs sont serrés. Deux héros couverts de leurs cuirasses marchent à la tête des Thessaliens : ce sont Patrocle et Automédon animés d'une égale ardeur et brûlant de combattre. — Achille rentre dans sa tente; il découvre un superbe coffre travaillé avec art, que la belle Thétis aux pieds d'argent avait placé dans le navire après l'avoir rempli de tuniques, de manteaux impénétrables au vent et de couvertures épaisses. Ce coffre renfermait en outre une coupe richement travaillée dans laquelle nul autre qu'Achille n'avait bu le vin aux sombres couleurs, et qui, pour les libations des dieux, n'avait encore servi qu'à celles du puissant Jupiter. Achille retire cette coupe du coffre, la purifie avec le soufre; puis il y verse une onde limpide et la remplit de vin. Le héros, après s'être baigné les mains, se tient debout dans l'enceinte, et adresse des vœux au maître de l'Olympe en

répandant le vin et en regardant les cieux : ses prières sont entendues par Jupiter qui se plaît à lancer la foudre.

« Puissant Jupiter, dit-il, dieu protecteur des Dodonéens et des Pélasges, toi qui habites loin de ces lieux et qui veilles sur la froide Dodone, toi qui inspires les Selles [1], prêtres austères qui ne se purifient point les pieds et n'ont d'autre couche que la terre, ô puissant maître de l'Olympe, si tu as entendu mes prières et si tu m'as honoré en accablant de maux le peuple des Achéens, daigne maintenant encore exaucer mes vœux ! — Je reste dans cette enceinte où stationnent les navires; mais j'envoie mon



compagnon fidèle et les nombreux Thessaliens pour combattre les

[1] Les *Selles* (οἱ Σελλοί) étaient des prêtres ou des prophètes (ὑποφῆται) de Jupiter, qui rendaient ou interprétaient les oracles; ils menaient sans doute une vie très-austère, car ils sont appelés ἀνιπτόποδες (*qui ne se lavent jamais les pieds*). Clavier, dans son *Histoire des Oracles*, pense que le nom de *Selles* donné à ces prophètes est venu de ἑλλά (*siége*) d'où les Latins ont fait *sella* (car souvent l'*esprit rude* a été remplacé par le *sigma*), parce qu'au pied des chênes célèbres de Dodone on mettait des siéges sur lesquels s'asseyaient les prophètes.

défenseurs d'Ilion. Jupiter, toi dont la foudre retentit au loin, accorde la victoire à Patrocle; fais renaître le courage dans son cœur, afin qu'Hector apprenne si le vaillant fils de Ménétius sait combattre seul ou s'il n'est invincible que lorsque je m'avance avec lui dans les mêlées sanglantes. Dès qu'il aura vu les Troyens s'éloigner de notre flotte, permets, ô Jupiter, qu'il revienne sain et sauf dans ses navires avec mes armes et ses compagnons qui toujours attaquent de près les ennemis. »

Ainsi prie le vaillant Achille. Le puissant Jupiter qui l'entend n'exauce qu'une partie de ses vœux; car il accorde à Patrocle de repousser loin des navires les fureurs de la guerre, mais il lui refuse de revenir vivant du combat. Quand Achille a terminé les libations et les prières qu'il adressait au puissant Jupiter il rentre de nouveau dans sa tente, dépose la coupe dans le coffre et se place à l'entrée de sa demeure : il désire contempler le combat sanglant qui doit avoir lieu entre les Grecs et les Troyens.

Les Thessaliens armés suivent en ordre les pas du magnanime Patrocle jusqu'au moment où, pleins de confiance dans leurs forces, ils marchent à la rencontre des phalanges troyennes. Ils se répandent dans la plaine semblables à des abeilles qui, ayant placé leurs demeures sur les bords d'un chemin, sont harcelées sans cesse par d'imprudents enfants qui seront cause d'un grand malheur; car si quelque voyageur, en passant, les trouble sans dessein, ces abeilles, animées d'une ardeur terrible, voleront de toutes parts pour défendre leurs petits. Ainsi les Thessaliens, pleins de courage et d'audace, sortent des navires, et d'immenses clameurs s'élèvent dans les airs. Patrocle excite ses guerriers en leur disant d'une voix forte :

« O mes amis, vaillants compagnons d'Achille, soyez hommes et souvenez-vous de votre mâle valeur! Pour honorer le fils de Pélée, le plus illustre de tous les Argiens réunis auprès des navires, montrons à nos ennemis que nous sommes ses vaillants compagnons. Que le fils d'Atrée, le puissant Agamemnon, reconnaisse enfin quelle faute il a commise en outrageant le plus brave des Grecs! »

En parlant ainsi il ranime le courage et les forces de chacun

de ses guerriers. Les Myrmidons se précipitent en foule contre les Troyens, et, aux cris des Achéens, les vaisseaux rendent des sons terribles.

Dès que les Troyens aperçoivent le vaillant fils de Ménétius et son écuyer couverts d'armures brillantes, ils se troublent aussitôt et leurs phalanges s'ébranlent : ils pensent que le fils de Pélée a banni son ressentiment et qu'il s'est réconcilié avec son ennemi. Alors les Troyens jettent autour d'eux des regards timides et se demandent comment ils pourront éviter le trépas.

Patrocle lance un brillant javelot au milieu des phalanges troyennes, à l'endroit où de nombreux guerriers se précipitaient à la poupe des navires de Protésilas : l'arme atteint Pyrechme, qui avait conduit les cavaliers de Péonie [1], de la cité d'Amydone, située près du large fleuve Axius, dans les plaines de Troie. Pyrechme, frappé à l'épaule droite, tombe dans la poussière en poussant des gémissements, et ses compagnons s'enfuient épouvantés. Patrocle porte la terreur dans les rangs des Péoniens en immolant leur chef, qui était toujours le plus brave dans les combats. Le fils de Ménétius les repousse loin de la flotte; il éteint les flammes dévorantes, et le navire reste à demi consumé. Les Troyens [2] prennent la fuite; les Grecs se répandent dans les creux navires, et de toutes parts s'élève un tumulte épouvantable. — Ainsi quand Jupiter, qui lance au loin la foudre, dissipe un sombre nuage qui environnait le sommet d'une haute montagne, soudain apparaissent les collines, leurs cimes aiguës, leurs vallées profondes, et du haut des cieux l'éther immense s'entr'ouvre : ainsi les Danaëns, après avoir arraché les navires aux flammes ennemies, peuvent enfin respirer quelques instants. Ce-

[1] La Péonie était une contrée de la Thrace septentrionale, située sur l'Orbelus, entre l'Axius et le Strymon.

[2] Nous avons passé sous silence l'épithète θεσπέσιος, qu'Homère donne ici aux Troyens. Ce mot, soit qu'il vienne de θεός et εἰπεῖν, ou de θεός et πεσεῖν, n'ajoute rien de particulier à la signification de Troyens; on peut aussi bien l'appliquer à ce peuple qu'aux autres peuples, attendu qu'il signifie : *émané de dieu, appartenant aux dieux*, et, par conséquent, *divin, merveilleux, grand, sublime, prodigieux*. Clarke et Dübner rendent Τρῶες θεσπεσίῳ par *Trojani immanes*.

pendant le combat ne cesse pas. Les Troyens, poursuivis par les Grecs belliqueux, au lieu de fuir loin des sombres navires en tournant le dos à l'ennemi résistent encore, et la nécessité seule les force à s'éloigner de la flotte.

Quand les Troyens et les Grecs ne combattent plus en rangs serrés, chacun des chefs immole un guerrier. Le courageux fils de Ménétius enfonce sa lance aiguë dans la cuisse d'Aréilyce, qui fuyait : l'airain pénètre jusqu'à l'os, le brise, et le malheureux guerrier tombe dans la poussière. Le vaillant Ménélas atteint Thoas dans la poitrine, à l'endroit que le bouclier laissait à découvert, et il lui arrache aussitôt les forces et la vie. Le fils de Phylée, Mégès, apercevant Amphiclus venir à lui, le prévient et l'atteint à l'extrémité postérieure de l'os crural, à l'endroit où le mollet de l'homme est très-épais [1] : les nerfs sont déchirés par la pointe de la lance, et les ténèbres de la mort obscurcissent les yeux du guerrier. Les deux fils de Nestor s'avancent : Antiloque, le premier, blesse mortellement Atymnius en lui plongeant son javelot dans les flancs, et le héros tombe à ses pieds. Màris, irrité du meurtre de son frère, fond sur Antiloque avec sa lance et se tient devant le cadavre d'Atymnius; mais Thrasymède, semblable à un dieu, marche à sa rencontre, et, avant qu'il ait frappé Antiloque, il l'atteint à l'épaule : la pointe de la lance déchire le muscle à l'extrémité du bras, et l'os est brisé. Màris tombe avec bruit sur la terre, et un sombre nuage couvre ses yeux. Ainsi vaincus par les deux frères, ces courageux compagnons de Sarpédon descendent dans l'Érèbe (ils étaient fils de l'habile lanceur de javelots, Amisodare, qui nourrissait la terrible Chimère, funeste à tant de mortels). Ajax, fils d'Oïlée, se précipite sur Cléobule, et saisit vivant ce guerrier embarrassé dans le tumulte de la mêlée; il lui ravit à l'instant les forces et la vie en le frappant au cou de son glaive à la belle poignée : l'épée est échauffée par le sang, et la sombre mort ferme les yeux de l'infortuné Troyen.

[1] Nous avons traduit littéralement ce passage d'Homère : ἔφθη, ὀρεξάμενος πρυμνὸν σκέλος, ἔνθα πάχιστος μυὼν ἀνθρώπου πέλεται, que Dübner rend inexactement par *prior ictum-intulit extremo cruri, ubi crassissima sura hominis est.*

Pénélée et Lycon s'attaquent en même temps : leurs javelots, lancés vainement, s'égarent et n'atteignent aucun combattant. Alors ils se précipitent l'un contre l'autre avec leurs glaives. Lycon frappe le haut du casque à l'épaisse crinière de son ennemi; mais l'épée se brise près de la poignée. Pénélée plonge son glaive dans la gorge de Lycon, au-dessous de l'oreille : la peau seule tient encore la tête suspendue, et la vie abandonne ce guerrier. Mérion accourt d'un pas rapide; il atteint Acamas au moment où il montait sur son char, et le frappe à l'épaule droite : Acamas tombe de son char, et les ténèbres de la mort couvrent ses yeux. Idoménée plonge sa lance cruelle dans la bouche d'Érymante (l'airain, en pénétrant au-dessous de la cervelle, brise les os et les dents); le sang remplit les yeux d'Érymante, il jaillit des narines, de la bouche entr'ouverte, et le sombre nuage de la mort enveloppe ce héros.

Chacun des chefs des Danaëns renverse son ennemi. — Tels des loups se précipitent avec violence sur de faibles agneaux ou



sur de jeunes chèvres séparés du troupeau et laissés dans les montagnes par l'imprudence du pasteur; dès que les loups les ont

aperçus, ils déchirent ces animaux sans courage : tels les Grecs se précipitent sur les Troyens, qui ne songent plus qu'à l'effrayante[1] déroute; car ils ont oublié leur mâle valeur.

Le grand Ajax poursuit sans cesse Hector au casque d'airain, impatient qu'il est de lui lancer un javelot. Mais Hector, expérimenté dans les travaux de la guerre, couvre ses larges épaules de son bouclier de peaux de taureaux et prête l'oreille au sifflement des flèches et au bruit des traits, tout en reconnaissant que la victoire est quelquefois chancelante. Pourtant il reste inébranlable, afin de sauver ses compagnons chéris.

De même que du haut de l'Olympe un nuage s'élève dans les cieux après un temps pur et serein, lorsque Jupiter va lancer sa foudre[2] : de même le tumulte et les cris s'élèvent du sein des navires. Ce n'est pas en ordre que les Troyens passent une seconde fois le fossé. D'agiles coursiers emportent Hector avec ses armes et le forcent d'abandonner ses guerriers, retenus de l'autre côté du large fossé; un grand nombre de chevaux, en le traversant, brisent les timons et laissent renversés les chars des rois. Patrocle, en poursuivant les Troyens, exhorte les Grecs avec ardeur et médite la ruine de ses ennemis. Les défenseurs d'Ilion, remplis d'effroi, fuient en poussant des cris déchirants et se répandent dans tous les chemins après avoir été dispersés par les Danaëns. Des tourbillons de poussière s'élèvent jusqu'aux nues; les chevaux s'élancent vers la ville et s'éloignent des tentes et des navires. Patrocle pousse des cris violents et se dirige au milieu de cette foule épouvantée. Les guerriers tombent de leurs siéges le front sous les roues, et les chars sont renversés avec fracas. Les chevaux de Patrocle (coursiers immortels que les dieux offrirent à Pélée comme un superbe présent), brûlant de poursui-

[1] L'épithète δυσκέλαδος (*qui fait un bruit désagréable, effrayant*) jointe à φόβος (*fuite, déroute*) ne se trouve que cette seule fois employée par Homère : nous l'avons rendue aussi littéralement que possible.

[2] Pour la traduction de ce passage, nous avons suivi l'explication qu'en donne le *Dictionnaire des Homérides*. — L'*éther* est considéré, dans les poëmes d'Homère, comme l'air le plus elevé et le plus pur, par opposition à l'air inferieur, atmosphérique. Les régions éthérées sont habitées par les dieux.

vre les ennemis, traversent le fossé. Le fils de Ménétius, irrité contre Hector et désirant de le percer de sa lance, excite ses coursiers; mais le fils de Priam est emporté par ses chevaux rapides. — Ainsi, dans l'automne, la terre, obscurcie au loin, gémit sous le poids d'une tempête, quand Jupiter courroucé verse des torrents de pluie sur la terre pour punir les hommes qui, dans les assemblées, rendent des jugements sans droiture et violent la justice sans craindre la vengeance des dieux; alors les fleuves, en roulant, se débordent, les torrents creusent de nombreux ravins, se précipitent en mugissant du sommet des montagnes jusque dans le noir Océan et anéantissent les travaux des hommes : ainsi les chevaux des Troyens s'élancent avec impétuosité et exhalent de longs gémissements.

Quand Patrocle a rompu les premières phalanges, il les repousse en arrière du côté des vaisseaux et ne leur permet plus de se diriger vers la ville selon leurs désirs. Il parcourt tout l'espace qu'enfermaient les navires, les fleuves et les hautes murailles, et, pour venger le trépas d'un grand nombre de héros, il sème en tous lieux le carnage et la mort. Il plonge sa lance brillante dans la poitrine de Pronoüs, à l'endroit qui n'était point garanti par le bouclier. Pronoüs expire, tombe sur la terre, et dans sa chute ses armes retentissent. Patrocle fond ensuite sur Thestor, fils d'Énope (Thestor se tenait courbé sur son siége poli; il était rempli de frayeur et laissait échapper les rênes de ses mains). Patrocle lui enfonce sa lance dans la joue et lui brise les dents; puis en retirant son arme il enlève Thestor au-dessus de la rampe du char comme lorsqu'un pêcheur assis sur une roche escarpée retire de la mer un poisson [1] avec sa ligne garnie d'airain brillant. Ainsi Patrocle, armé de sa lance, enlève du char Thestor, qui entr'ouvre la bouche; puis il le précipite la face contre terre : ce malheureux guerrier, en tombant, exhale le souffle de la vie. Après cet exploit Patrocle lance une pierre à Éryale, qui marchait contre lui : la pierre, en atteignant Eryale au milieu de

[1] Homère dit : ἱερὸν ἰχθὺν (*poisson sacré*), parce que, dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, le mot ἱερός est employé en parlant de choses qui ne sont pas au pouvoir de l'homme, mais qui dépendent d'êtres supérieurs.

la tête, lui fend le crâne sous son casque pesant. Eryale tombe sur la terre, le front en avant, et l'implacable mort qui détruit l'âme l'entoure aussitôt. Bientôt Érymante, Amphotérus, Épalte, Tlépolème, fils de Damastor, Échius, Pyris, Iphée, Évippe et Polymèle, fils d'Argéas, tombent çà et là sur la terre féconde et forment des monceaux de cadavres.

Sarpédon voyant ses soldats aux tuniques sans ceinture [1] tomber sous les coups de Patrocle, fils de Ménétius, les exhorte en ces termes :

« O Lyciens, honte sur vous! Pourquoi prenez-vous la fuite et où portez-vous vos pas? Montrez-vous donc intrépides. Je vais moi-même attaquer ce héros, pour que je sache quel est le vainqueur qui a déjà causé des maux sans nombre aux Troyens en arrachant la vie à tant de vaillants guerriers! »

Il dit, et, couvert de ses armes, il s'élance de son char et saute à terre. Patrocle, en l'apercevant, saute aussi de son char. — Comme deux vautours aux serres aiguës et au bec recourbé combattent sur une haute montagne en poussant des cris aigus : tels ces deux guerriers se précipitent l'un contre l'autre avec furie et font entendre de vives clameurs. En les voyant, le fils de Saturne est ému de pitié; et s'adressant à Junon, sa sœur et son épouse, il lui dit :

« Hélas! voici le moment où Sarpédon, que je chéris le plus entre tous les mortels, va tomber sous les coups de Patrocle, fils de Ménétius! Mon âme est agitée par deux pensées contraires : je me demande si j'arracherai Sarpédon vivant à cette lutte dé-

[1] L'épithète ἀμιτροχίτωνες, qu'Homère donne aux Lyciens, est expliquée différemment par les commentateurs. Selon Athénée, ce mot est formé de l'α privatif, de μίτρα (*ceinture*) et de χιτών (*tunique*), et signifie *aux tuniques sans ceinture*. Dübner adopte cette explication. Mais, selon Eustathe, α n'est point privatif, il est là pour ἅμα (*ensemble*); et χιτών (toujours selon Eustathe) est le synonyme de θώραξ (*cuirasse*). Dugas-Montbel, qui admet l'opinion d'Athénée, ajoute : « On peut supposer que les Lyciens marchaient à la guerre vêtus de longues tuniques à la manière des Orientaux. » Hérodote remarque combien l'habillement des Perses était incommode à la guerre ; et même, pour exprimer qu'ils ne portaient point d'armes défensives, il emploie le mot γυμνῆτης (*nus*) et l'oppose à ὁπλῖται (*pesamment arm*

 plorable pour le transporter dans l'opulente Lycie, ou si je le laisserai dompter par le bras du vaillant Patrocle. »

L'auguste Junon aux beaux yeux lui répond aussitôt :

« Cruel fils de Saturne, quelles paroles viens-tu de prononcer! Quoi, tu veux arracher à la mort un héros destiné depuis longtemps au trépas! Fais donc comme tu le désires; mais les autres dieux ne t'approuveront pas. Jupiter, écoute-moi encore et grave ces paroles dans ton âme. Si tu ramènes dans sa demeure Sarpédon vivant, crois-tu que les autres immortels ne voudront pas aussi éloigner des batailles sanglantes leurs fils chéris! Un grand nombre de héros issus des dieux combattent autour des murs de la vaste cité de Priam, et, si tu agissais ainsi, tu courroucerais toutes ces divinités. Quoique Sarpédon te soit cher et que tu gémisses en songeant à sa triste destinée, permets qu'il périsse dans cette guerre funeste, vaincu par Patrocle, fils de Ménétius. Quand son âme et sa vie l'auront abandonné, ordonne à la Mort et au doux Sommeil de le transporter au milieu des peuples de la vaste Lycie. Là ses amis et ses frères l'enseveliront et lui élèveront un tombeau et un cippe, récompense due aux morts. »

Ainsi parle Junon; le père des dieux et des hommes ne lui désobéit point. Il répand sur la terre une rosée sanglante pour honorer son fils bien-aimé que Patrocle doit immoler dans les plaines d'Ilion, loin de sa patrie.

Lorsque ces deux héros s'attaquent en se précipitant l'un contre l'autre, Patrocle frappe le célèbre Thrasymède, noble écuyer du roi Sarpédon, et en l'atteignant dans la partie inférieure du ventre il lui ravit le jour. Sarpédon lance un brillant javelot qui s'égare et va blesser le coursier Pédase à l'épaule droite : l'animal gémit, tombe dans la poussière, et ses forces l'abandonnent. Les deux autres coursiers s'écartent avec violence; le joug crie en se cassant et les rênes se confondent : car le cheval de volée[1] était étendu sur le sol. Automédon, illustre par les exploits de sa lance, met fin à ce tumulte en tirant son glaive suspendu à sa

[1] Le mot παρήορος joint à ἵππος signifie un cheval qui, dans l'attelage, n'était pas tenu au joug mais placé à côté. On appelait ce cheval *cheval de main*, *cheval de volée*.

hanche et en coupant rapidement les courroies qui retenaient Pédase. Soudain les coursiers se replacent sous le joug, s'étendent dans leurs longes, et les deux guerriers recommencent le combat.

La lance brillante de Sarpédon s'égare encore une fois et passe au-dessus de l'épaule gauche de son ennemi sans l'atteindre. Patrocle dirige son javelot contre Sarpédon, et un trait ne s'échappe point vainement de ses mains : car l'airain s'enfonce dans la poitrine du chef des Lyciens et lui déchire le cœur entouré d'une épaisse enveloppe. Sarpédon tombe sur la terre comme un chêne ou un blanc peuplier ou un pin au feuillage élevé tombe abattu sur la montagne par la hache tranchante des bûcherons qui veulent en faire le bois d'un navire. Sarpédon est étendu devant son char, devant ses coursiers, et en grinçant des dents il presse de ses mains la terre ensanglantée. — Tel un courageux taureau, égorgé par un lion qui survient au milieu d'un troupeau de bœufs, meurt en gémissant sous la gueule du lion qui le déchire : tel, sous les coups du vaillant Patrocle, meure en s'emportant encore [1] le chef des Lyciens armés de boucliers. Sarpédon, avant de rendre le dernier soupir, dit à son fidèle compagnon :

« Cher Glaucus, toi vaillant entre tous les héros, c'est maintenant qu'il faut te montrer brave et plein d'audace! Que la guerre cruelle soit l'objet de tes vœux si tu es intrépide. Parcours de toutes parts les rangs des guerriers; exhorte les chefs des Lyciens à combattre autour de Sarpédon, et protège-moi de ta lance. Je serai toujours pour toi un sujet de honte et d'opprobre jamais les Grecs dépouillent de ses armes ton compagnon mort en attaquant les vaisseaux. Sois donc inébranlable et ranim l'ardeur de ton peuple ! »

A peine a-t-il prononcé ces paroles que les ténèbres de la mor

[1] Nous avons traduit littéralement ce passage d'Homère ; κτεινόμενος με-νέαινε en nous conformant au véritable sens du mot μενεαίνω (*en vouloir à quelqu'un, s'emporter*). Clarke dit : *interfectus indignante anima gemebat*. Dübner : *cæsus annitebatur ;* Voss : *er stæhnte den geist aus* (*il exhala son âme en gémissant*); Bitaubé : *il gémit avec courroux ;* Dugas-Montbel : *il meurt plein de courroux*. Spitzner, en suivant l'explication d'Eustathe, traduit, contrairement à la véritable signification du mot μενεαίνω, ce passage en ces termes : *il gémit en mourant*.

l'environnent de toutes parts, et il ne peut plus ni voir ni respirer. Alors Patrocle appuie son pied sur la poitrine de son ennemi et retire l'arme du corps : le héros arrache à la fois et l'âme de Sarpédon et sa lance d'airain. Les Thessaliens arrêtent les coursiers qui, haletants, ne voulaient que prendre la fuite, depuis que le char de Sarpédon était resté sans conducteur.

Glaucus éprouve une vive douleur en écoutant les dernières paroles de son compagnon : il est vivement ému en pensant qu'il ne peut le défendre. Glaucus porte la main à son bras, qu'une blessure fait violemment souffrir (en se précipitant contre l'ennemi, il fut frappé d'une flèche que lui lança Teucer du haut des murs en repoussant le danger qui menaçait ses guerriers). Puis il implore en ces termes Apollon qui lance au loin les traits :

« O roi puissant ! exauce mes vœux, soit que tu résides au milieu de l'opulent peuple de la Lycie ou dans la ville de Troie ; car tu entends en tous lieux l'homme infortuné qui, comme moi, est accablé de maux. Je souffre de ma blessure ; ma main est en proie à des douleurs cuisantes et mon sang ne peut s'étancher. Mon épaule est tellement engourdie qu'il ne m'est plus possible de soutenir ma lance avec fermeté et de combattre nos ennemis. Cependant un brave guerrier vient de perdre la vie, Sarpédon issu de Jupiter ! Le maître de l'Olympe n'a point protégé son fils. Mais toi, divinité puissante, guéris ma blessure, calme mes douleurs, rends-moi la force et la santé afin que j'exhorte les Lyciens à marcher contre les défenseurs d'Ilion, et que je combatte moi-même autour du cadavre de mon ami ! »

C'est ainsi qu'il prie, et le brillant Apollon exauce ses vœux. Il apaise la douleur de Glaucus, étanche le sang noir qui coulait de sa blessure et remplit son cœur de force et de courage. Glaucus, joyeux, reconnaît aussitôt qu'un dieu puissant a entendu sa prière. Il parcourt les rangs et exhorte les chefs des Lyciens à combattre autour du corps du malheureux Sarpédon ; puis, en marchant à grands pas, il arrive au milieu des Troyens et rencontre Polydamas, fils de Panthée, et le divin Agénor ; il trouve encore Énée et Hector au casque d'airain. Glaucus s'approche d'eux et leur adresse ces paroles rapides :

« Hector, tu as donc entièrement abandonné les vaillants alliés



qui, pour défendre ta cause, perdent la vie loin de leurs parents, de leurs amis et de leur chère patrie! Hector, tu ne veux donc plus les secourir! Sarpédon vient de périr, lui le chef des Lyciens armés de boucliers, lui qui protégeait la Lycie par sa justice, par sa force, par sa puissance : Mars l'a renversé en se servant de la lance de Patrocle! O vous, mes amis, accourez tous et craignez que les Thessaliens, irrités de ce qu'un grand nombre de Danaëns ont péri sous nos coups devant leurs rapides navires, n'enlèvent les armes de Sarpédon et n'outragent son cadavre! »

Ainsi parle Glaucus, et une grande douleur s'empare des Troyens. — Sarpédon, quoique étranger, était le rempart de la ville; un grand nombre de guerriers le suivaient sur le champ

taille, et lui-même combattait avec courage. — Les Troyens à leur tête Hector irrité de la mort de Sarpédon, se préci-t contre les Danaëns. Patrocle, en voyant ses ennemis, renaître un nouveau courage, et, s'adressant aux deux , déjà remplis d'ardeur, il leur dit :

Ajax, jusqu'à ce jour vous avez été les plus braves entre tous éros pour repousser nos ennemis ; eh bien ! soyez plus braves e ! Il est mort, ce Sarpédon qui, le premier, escalada nos illes ! Mais nous nous emparerons peut-être de son corps ; dépouillerons ses épaules de ses armes, et nous frapperons iirain cruel tous ceux qui viendront pour défendre le cadavre irpédon ! »

dit, et les Ajax brûlent de marcher contre les ennemis. d les deux armées ont formé leurs phalanges, les Troyens s Lyciens, les Myrmidons et les Achéens s'élancent pour attre autour du corps de Sarpédon : ils poussent de vives eurs, et leurs armes en se choquant retentissent avec un bruit ble. Jupiter, pour rendre plus affreux encore les combats autour du cadavre de son fils chéri, répand une nuit te sur cette bataille sanglante.

es Troyens fondent avec impétuosité sur les Achéens aux ter-regards [1]. Là périt un guerrier qui n'était certes pas le plus des Thessaliens (il s'appelait Épigée et était fils du magna-Agaclès ; tandis qu'il régnait dans la populeuse Boudie, il m de ses parents, prit la fuite et vint implorer la protec-de Pélée et de la belle Thétis aux pieds d'argent : le vieil-et la déesse l'envoyèrent avec Achille dans les plaines d'Ilion, aissent les coursiers pour combattre les Troyens). Hector lui une pierre à la tête au moment où il saisissait le cadavre de

'épithète ἑλίκωψ, qu'Homère donne aux Grecs, a été expliquée de dif-es manières par les commentateurs. Le *Dictionnaire des Homérides* tra-e mot par : *aux yeux mobiles, aux regards vifs et pleins de feu ;* ce qui n signe de courage et de jeunesse. Le scoliaste l'entend dans le sens de c'est-à-dire *qui tourne vers lui tous les regards ;* d'autres le rendent *aux yeux ronds, aux sourcils arqués.* Au liv. III, pag. 62 et 64, nous dit : *aux terribles regards, aux regards étincelants*

Sarpédon, et lui brise le crâne sous son casque solide. Épigée tombe en avant sur le corps du chef des Lyciens, et l'inexorable mort l'enveloppe aussitôt. Patrocle, en voyant un de ses compagnons étendu sur la terre, ressent une vive douleur. Il s'élance aux premiers rangs des combattants, semblable au faucon rapide qui poursuit une troupe de choucas [1] et d'étourneaux. Ainsi, Patrocle, tu poursuivis les Troyens et les Lyciens; car ton cœur était irrité de la mort de ton compagnon. L'illustre descendant de Ménétius lance une énorme pierre qui atteint au cou Sthénélaüs, fils chéri d'Ithémène, et lui brise les nerfs. A ce nouvel exploit, les plus hardis combattants et même le brillant Hector reculent épouvantés. — Autant s'éloigne une javeline lancée par un homme qui essaie sa force dans la lice ou dans un combat terrible : autant les Troyens, poursuivis par les Grecs, franchissent d'espace en s'éloignant de la bataille. D'abord Glaucus, chef des Lyciens armés de boucliers, immole le fils de Chalcon, le magnanime Bathyclée qui habitait Hellas, et qui, par ses biens et ses trésors, l'emportait sur tous les Myrmidons. Glaucus, en se tournant rapidement, plonge sa lance dans la poitrine de Bathyclée au moment où celui-ci était près de l'atteindre, et l'infortuné guerrier tombe avec bruit sur la terre fertile. Une grande douleur s'empare de tous les Achéens quand ils voient tomber ce héros vaillant dans les combats. Les Troyens, au contraire, font éclater leur joie, et ils se rallient tous autour de Glaucus. Mais les Grecs, qui n'ont point oublié leur mâle valeur, marchent avec courage contre leurs ennemis. Mérion renverse un héros richement armé, Laogone, audacieux fils d'Onétor, prêtre de Jupiter sur le mont Ida [2], et que le peuple honorait comme un dieu. Mérion atteint Laogone

[1] *Choucas* (κολοιός), oiseau du genre des geais.

[2] Dugas-Montbel fait un non-sens en traduisant cette phrase de cette manière : « Mérion immole un guerrier fameux, l'intrépide fils d'Onétor, Laogone, prêtre de Jupiter sur le mont Ida. » Cet auteur se trompe en rapportant le mot ἱρεύς (*prêtre*) à Laogone; car c'était Onétor, et non son fils, qui était prêtre de Jupiter. Ensuite nous ignorons pourquoi Dugas-Montbel a suivi Bitaubé, qui dit : *guerrier intrépide*, en traduisant ἄνδρα κορυστὴν (*guerrier armé d'un casque, ou couvert d'une armure*) par *guerrier fameux*.

la joue, près de l'oreille : la vie abandonne les membres du héros, et les horribles ténèbres l'environnent de toutes parts. Énée lance contre Mérion, qui s'avançait recouvert de son bouclier, un javelot d'airain; mais Mérion, qui l'aperçoit, évite le trait en se penchant en avant, et le javelot vole au-dessus du casque, s'enfonce dans la terre et tremble jusqu'à ce que le courageux Mars en ait ralenti le mouvement (ainsi l'arme d'Énée, lancée vainement par un bras vigoureux, pénètre en frémissant dans le sol). Énée, animé d'un violent courroux, s'écrie :

« Mérion, quoique tu sois un danseur agile [1], mon javelot t'aurait dompté pour toujours s'il eût pu t'atteindre! »

Mérion, célèbre par les exploits de sa lance, lui répond aussitôt :

« Énée, malgré ta force et ton ardeur, il te sera difficile d'abattre ou de repousser tous les guerriers qui marcheront à ta rencontre, car tu n'es, ainsi que moi, qu'un faible mortel! Quoique tu sois un guerrier vaillant et plein de confiance dans la force de ton bras, si je te perçais la poitrine tu serais bien forcé de m'accorder la victoire et de donner ton âme à Pluton célèbre par ses coursiers! »

Il dit; mais le courageux fils de Ménétius lui adresse aussitôt ces reproches amers :

« O Mérion, toi qui es brave, pourquoi parles-tu ainsi? Ami, ce n'est point par des injures que nous ferons abandonner ce cadavre aux Troyens, mais en renversant dans la poussière plusieurs de leurs guerriers. La fin de cette guerre est dans nos bras, et les discours ne sont que pour les assemblées. Mérion, il faut ici non pas prodiguer des paroles mais combattre! »

En disant ces mots il s'élance dans la mêlée, et Mérion suit ses pas semblable à un dieu. — Comme le tumulte causé par une troupe de bûcherons abattant une forêt s'élève des halliers des montagnes et retentit au loin : ainsi s'élève de la terre aux vastes routes le bruit des casques d'airain, des boucliers de peaux de bœufs

[1] Athénée observe que ces paroles sont adressées à Mérion parce qu'il était Crétois et qu'il y avait une danse particulière à ce peuple.

que frappent les glaives et les lances aiguës. L'homme le plus ingénieux ne reconnaîtrait pas même le divin Sarpédon, car il est enseveli tout entier des pieds à la tête sous les traits, le sang et la poussière. Les combattants se précipitent en foule autour du cadavre comme dans une étable des essaims de mouches bourdonnent parmi les jattes[1] remplies de lait au retour de la saison nouvelle et lorsque le lait se répand dans les vases. Ainsi tous les guerriers sont rassemblés autour du cadavre de Sarpédon. Jupiter ne détourne point les yeux de ce combat meurtrier; il contemple sans cesse les deux armées et se demande si, dans cette mêlée sanglante, le brillant Hector immolera Patrocle sur le corps même de Sarpédon et s'il lui ravira ses armes, ou s'il rendra la lutte plus terrible encore par le trépas d'un grand nombre de combattants. Ce dernier parti lui semble préférable, car il veut que le vaillant compagnon d'Achille repousse Hector et les Troyens jusque dans Ilion et qu'il arrache la vie à beaucoup d'entre eux. Pour accomplir ce dessein il remplit de crainte l'âme du fils de Priam: soudain ce héros s'enfuit monté sur son char et il ordonne à tous les guerriers d'abandonner le combat, car il vient de reconnaître de quel côté penche la balance sacrée du puissant Jupiter. Les courageux Lyciens, loin de résiter encore, prennent la fuite quand ils voient leur chef couché dans la foule des morts et le cœur percé d'un javelot (un grand nombre de guerriers étaient tombés autour de Sarpédon dans cette sanglante bataille que fit naître le redoutable fils de Saturne). Les Grecs dépouillent Sarpédon de son éblouissante armure d'airain, et Patrocle ordonne à ses compagnons de la porter dans les creux navires. Alors Jupiter qui rassemble les nuages dit à Apollon :

« Phébus chéri, va maintenant arracher Sarpédon du milie des traits; étanche le sang noir dont il est souillé; éloigne du combat et baigne son corps dans les eaux d'un fleuve; p tu le parfumeras d'ambroisie, tu le couvriras de vêtements i

[1] Nous avons, comme Dugas-Montbel, rendu πέλλα par *jatte*, car le n πέλλα signifie littéralement un *vase à mettre du lait*, un *seau à trai* Athénée dit que ces sortes de vases étaient destinés seulement à recevoir lait, et qu'ils avaient le fond très large.



t tu le feras emporter par les deux rapides conducteurs, eil et la Mort, frères jumeaux, qui le déposeront au peuple opulent de la vaste Lycie. Là ses amis et ses nseveliront et lui élèveront un tombeau et un cippe, se due aux morts. »

et soudain Apollon obéit aux ordres de son père. Il montagnes de l'Ida et s'élance sur le champ de bataille. rrache le divin Sarpédon du milieu des traits, il l'éloigne t et baigne son corps dans le courant d'un fleuve; puis ıme d'ambroisie, le couvre de vêtements immortels et porter par les deux rapides conducteurs, le Sommeil et frères jumeaux, qui le déposent ensuite au milieu du ulent de la vaste Lycie.

it ce temps Patrocle excite Automédon et ses coursiers; t les Troyens, les Lyciens, et attire sur lui un grand — L'insensé! il aurait échappé aux Parques fatales et à 'il eût suivi les ordres du fils de Pélée! Mais la pensée de l'Olympe est toujours plus puissante que celle des — C'est Jupiter qui met en fuite un guerrier courageux it aisément la victoire, même lorsqu'il l'excite à comt c'est ce dieu qui alors remplissait d'ardeur l'âme de

nant quel fut le premier, quel fut le dernier qui périt coups, ô Patrocle, lorsque les immortels eurent décrété ?

mier fut Adraste; puis vinrent ensuite Autonoos, Échéime, fils de Mégas; Épistore, Mélanippe, Élase, Moue dernier fut Pylarte. Il immola tous ces guerriers, et prirent la fuite.

es Grecs, secondés par Patrocle, seraient entrés dans portes élevées, tant la lance du fils de Ménétius portait terribles, si Apollon ne se fût placé au sommet de la tour rer la perte de ce héros, et secourir les Troyens. Patrocle veut franchir les remparts de Troie, et trois illant Apollon le repousse en frappant de ses mains divines bouclier du compagnon d'Achille. Mais, lorsqu'une

quatrième fois il s'élance, semblable à un dieu, le puissant Apollon s'écrie d'une voix menaçante :

« Retire-toi, noble Patrocle ! La ville des magnanimes Troyens n'est pas destinée à tomber sous tes coups ni même sous ceux d'Achille, qui est pourtant bien supérieur à toi ! »

Il dit, et Patrocle s'éloigne pour éviter le ressentiment du brillant Apollon qui lance au loin les traits.

Hector, qui avait arrêté ses chevaux près des portes de Scées, se demande s'il doit combattre en les lançant dans la mêlée, ou s'il doit ordonner à ses troupes de revenir près des remparts. Tandis qu'il agite ces pensées dans son âme, Apollon se présente sous les traits d'un guerrier jeune et vaillant, d'Asius, oncle maternel d'Hector, dompteur de coursiers (Asius était frère d'Hécube, fils de Dymas, et demeurait dans la Phrygie, sur les rives du Sangarius). Apollon, fils de Jupiter, parle en ces termes au héros :

« Hector, pourquoi cesses-tu de combattre ? Il ne t'est pas permis d'agir ainsi. Ah ! si je l'emportais sur toi autant que je te suis inférieur, tu quitterais bientôt ce champ de bataille d'une manière terrible ! Viens, Hector, dirige tes vigoureux coursiers contre Patrocle : Apollon t'accordera peut-être la gloire d'immoler ce guerrier !

En disant ces mots, le dieu va de nouveau se mêler à la foule des combattants. Hector ordonne au belliqueux Cébrion de précipiter les chevaux au milieu de la bataille. Apollon, qui s'est joint à la foule, répand un trouble affreux parmi les Grecs, et il comble de gloire Hector et les Troyens. Le fils de Priam laisse échapper tous les autres Grecs, car il ne veut point les combattre : c'est contre Patrocle seul qu'il dirige ses vigoureux coursiers. Le descendant de Ménétius saute de son char ; il tient sa lance de la main gauche, et de la main droite il agite une pierre blanche et raboteuse qu'il lance avec force : la pierre effleure le corps du fils de Priam. Mais elle n'a point été jetée vainement, car elle atteint au front l'écuyer d'Hector, Cébrion, fils illégitime de l'illustre Priam, et qui tenait les rênes en conduisant les coursiers ; la pierre emporte les sourcils du malheureux écuyer et lui brise

os. Ses yeux tombent dans la poussière et roulent à ses pieds. Semblable à un bélier[1], il s'élance la tête la première du char et la vie l'abandonne. — Alors, Patrocle, tu lui adressas ces reproches insultants :

« Grands dieux, que ce guerrier est agile et comme il se précipite facilement la tête en avant! Ah! s'il se trouvait sur la mer poissonneuse, il pourrait rassasier un grand nombre de convives en s'élançant de son navire et en cherchant des huîtres[2], même pendant une tempête! Comme du haut de son char il a plongé dans la campagne! Il y a donc aussi parmi les Troyens des plongeurs habiles? »

En parlant ainsi, il se jette sur Cébrion avec l'impétuosité d'un lion qui, dévastant une étable, est victime de son propre courage et reçoit une blessure mortelle au cœur. — Ainsi, ô Patrocle, tu te précipitas avec ardeur sur le corps de Cébrion. — Hector abandonne son char et saute à terre. Ces deux illustres héros sont près du cadavre et combattent avec acharnement. — Tels deux lions affamés se disputent avec un égal courage sur le sommet d'une montagne pour une biche immolée : tels Patrocle et Hector, qui dirigent les combats, désirent de s'égorger avec l'airain cruel autour de Cébrion. Hector, loin d'abandonner le cadavre de son écuyer, le tient par la tête; et Patrocle, qui est à l'autre extrémité du corps, saisit un des pieds de Cébrion. Alors les Troyens et les Grecs se mêlent à ce combat furieux.

Lorsque l'Eurus et le Notus, en luttant l'un contre l'autre dans les halliers des montagnes, agitent fortement au sein d'une forêt profonde le hêtre, le frêne et le cornouiller à la longue écorce[3] qui heurtent avec bruit leurs branches et se brisent avec

[1] Le mot ἀρνευτήρ signifie un *plongeur* ou tout être qui se précipite dans l'eau la tête la première, et celui qui saute et bondit comme un *bélier*.

[2] Homère dit positivement τήθεα διφῶν, que Dübner rend par *ostrea quærens*. Ce passage est le seul où le poete parle d'*huîtres* ou de coquillages pour les repas.

[3] Le *Dictionnaire des Homérides* explique ainsi l'épithète τανύφλοιος qu'Homère donne au cornouiller : « *à l'écorce allongée*; parce que, comme celle du cerisier, elle se détache en longs rubans, en bandes épaisses, quand on l'arrache, au lieu de se casser en épais et courts fragments comme celle du

fracas : ainsi les Troyens et les Grecs, en se précipitant les uns contre les autres, tombent bruyamment sur la terre, et aucun d'eux ne songe à prendre la fuite. Autour du corps de Cébrion, une multitude de flèches rapides, lancées par l'arc, et un grand nombre de javelots d'airain s'enfoncent dans le sol : les boucliers des combattants sont brisés près du cadavre par une grêle de pierres. Cébrion est étendu dans un tourbillon de poussière et son corps immense couvre un espace immense (le héros, en mourant, a oublié pour toujours l'art de combattre du haut des chars).

Tant que le soleil dirige sa course vers le milieu du ciel les traits volent des deux côtés et les peuples tombent en foule. Mais quand cet astre s'incline vers la terre à l'heure où l'on dételle les bœufs, les Grecs l'emportent sur leurs ennemis. Ils arrachent Cébrion aux traits et aux cris des Troyens, et ils enlèvent les armes de ses épaules.

Patrocle, qui médite la ruine des Troyens, s'élance contre eux avec fureur. Trois fois il se précipite dans la mêlée, comme l'impétueux dieu de la guerre et en poussant des cris terribles; et trois fois il immole neuf guerriers. Il s'élance une quatrième fois, semblable à une divinité... Mais, alors, ô Patrocle, on vit que le terme de tes jours était arrivé! Le terrible Apollon accourt à sa rencontre au milieu de cette mêlée sanglante. Patrocle n'aperçoit point le dieu qui marchait dans la foule, car Phébus s'avançait couvert d'un épais nuage. Le brillant dieu du jour se tient derrière le fils de Ménétius, et, avec la paume de la main[1], il lui frappe le dos et les épaules : soudain un vertige trouble les yeux du héros. Apollon donne un coup sur le casque et le détache de la tête : ce casque à la haute aigrette tombe avec bruit, roul aux pieds des chevaux, et son épaisse crinière est souillée d

chêne. » — Bitaubé passe l'épithéte sous silence et traduit τανύφλοιον κρά par le *dur cornouiller*, Dugas-Montbel dit à tort : le *cornouiller à l'éco* *épaisse.*

[1] Dugas-Montbel s'est trompé en traduisant χειρὶ καταπρηνεῖ par *sa pes* *main :* car le mot καταπρηνής n'exprime pas, comme on pourrait le cro la *violence du coup,* la *précipitation de la main ;* mais seulement sa p tion. Ainsi χειρὶ καταπρηνεῖ veut dire : *avec les mains penchées ;* c'est-à-dir *avec la paume de la main,* et non *avec le revers.*



poussière et de sang (depuis que ce casque aux crins ondoyants protégeait le front majestueux du divin Achille, il n'avait jamais été profané en tombant sur la terre. Jupiter permit qu'en ce jour ce casque fut placé sur la tête d'Hector qui touchait à sa perte). La longue lance de Patrocle, cette arme si solide et si pesante, se brise entre ses mains; son bouclier, qui lui couvrait tout le corps, tombe de ses épaules avec le baudrier, et Apollon, fils de Jupiter, délie lui-même la cuirasse. Patrocle est frappé de terreur; ses forces l'abandonnent, et il s'arrête saisi d'effroi. Soudain un héros de Dardanie s'avance derrière le fils de Ménétius, et lui plonge sa lance dans le dos entre les deux épaules (ce héros était le descendant de Panthus, Euphorbe, qui l'emportait sur tous ceux de son âge par son habileté à manier le javelot, à conduire les coursiers et à courir dans la lice. Lorsque Euphorbe vint pour la première fois sur son char afin de s'instruire à l'art de la guerre, il renversa vingt combattants. — C'est lui, ô noble Patrocle, qui te porta le premier coup, mais il ne put te terrasser!). Euphorbe se retire dans la foule après avoir arraché sa lance de frêne du corps de son ennemi; car il n'ose attendre de pied ferme le vaillant Patrocle, quoique ce héros soit sans armes et sans défense. Le fils de Ménétius, vaincu par le coup que lui a porté Apollon, et par la lance d'Euphorbe, rejoint ses guerriers afin d'éviter la mort.

Dès qu'Hector voit s'éloigner le magnanime Patrocle, blessé par l'airain cruel, il court sur lui en traversant les phalanges achéennes, et lui plonge entièrement sa lance dans les entrailles. Patrocle tombe avec bruit, et sa chute cause une grande douleur dans l'armée des Grecs. — Ainsi, lorsqu'un lion attaque un sanglier furieux sur le sommet d'une montagne, ils luttent tous deux avec ardeur pour une faible source où l'un et l'autre veulent se désaltérer; mais enfin le lion, par sa force, terrasse le sanglier, qui respire à peine : de même Hector, d'un coup de sa lance, ravit le jour au courageux Patrocle, qui lui-même immola un grand nombre de Troyens. Le fils de Priam s'écrie alors d'un air triomphant :

« O Patrocle, tu croyais certainement détruire notre ville, ravir la liberté aux Troyennes, et les emmener sur tes navires jusque

dans ta chère patrie! Insensé! mes coursiers s'élancent avec ardeur pour combattre; et moi, qui l'emporte sur les braves défenseurs d'Ilion par les exploits de ma lance, je repousse loin d'eux le joug de la servitude! Mais toi, Patrocle, tu deviendras la proie des chiens et des vautours! Ah, malheureux guerrier! ton compagnon, le vaillant Achille, ne t'a point secouru! Pourtant, avant ton départ, il t'avait donné ses ordres. — « Ne reviens pas auprès de nos creux navires, te disait-il, avant d'avoir déchiré la tunique sanglante de l'homicide Hector sur sa propre poitrine. » — Il te parlait ainsi, et toi, imprudent, tu te laissas persuader! »

Patrocle, quoique languissant, lui répond en ces termes :

« Hector, tu te glorifies maintenant parce que Jupiter et Apollon te donnent la victoire! Ces deux divinités m'ont dompté facilement : ce sont elles qui m'ont dépouillé de mes armes; car si j'avais été frappé par vingt guerriers tels que toi, ils auraient tous péri sous mes coups! J'ai été terrassé par le cruel Destin, par le fils de Latone et par Euphorbe. Toi, Hector, tu ne m'as atteint que le troisième. Écoute-moi donc, et grave mes paroles au fond de ton âme. — Tu n'as pas long-temps à vivre. Déjà la Mort et l'inexorable Destinée s'avancent vers toi pour te dompter sous les coups de l'irréprochable Achille, descendant d'Éacus[1]. »

A peine a-t-il achevé son discours, que la Mort, qui met un terme à toutes choses, s'empare de lui : l'âme de Patrocle s'envole de son corps; elle descend dans les sombres demeures, et, en gémissant sur son sort, elle abandonne sa force et sa jeunesse. Quoique le fils de Ménétius ne soit plus, Hector lui parle en ces termes :

[1] L'opinion des anciens était que l'âme, au moment de se dégager des liens du corps, avait une puissance prophétique, se rapprochant, dit Eustathe, de sa nature divine. Socrate disait quelque temps avant sa mort : « Je touche au moment où les hommes ont surtout la faculté de prophétiser, c'est-à-dire lorsqu'ils sont près de mourir. » Selon Diodore de Sicile, cette opinion est de Pythagore : « Pythagore de Samos, dit-il, et quelques-uns des anciens physiciens ont démontré que l'âme de l'homme est immortelle; » ce qui est conforme à ce dogme, qu'elle connaissait l'avenir à cette heure suprême où elle va se séparer du corps.

« Patrocle, pourquoi me prédire une mort déplorable? Qui sait percé de ma lance, le fils de Thétis à la belle chevelure ne ira pas avant moi? »

En parlant ainsi, il appuie son pied sur le corps de Patrocle et ache l'arme de la blessure; puis, avec sa lance, il jette le avre à la renverse et fond sur Automédon, vaillant écuyer chille, avec le désir de le frapper. Mais Automédon est aust emporté par les coursiers rapides et immortels que les dieux irent à Pélée comme de splendides présents.





EXPLOITS DE MÉNÉLAS.



Le fils d'Atrée, Ménélas, chéri du dieu de la guerre, n'ignore point que Patrocle, dompté par les Troyens, a péri dans le combat. Il s'avance donc couvert de son armure brillante aux premiers rangs des guerriers et marche autour du cadavre pour le défendre, comme autour de son jeune petit s'empresse une génisse plaintive venant pour la première fois d'être mère, et qui, jusque-là, n'avait pas encore éprouvé les douleurs de l'enfantement. Ainsi, le blond Ménélas porte ses pas autour de Patrocle. Il tient devant lui sa lance, son bouclier arrondi, et il est prêt à immoler quiconque osera marcher à sa rencontre. — Cependant le fils de Panthoüs, Euphorbe, habile à manier la lance, n'a point oublié que l'irréprochable Patrocle est étendu sur la terre. Il s'approche de Ménélas et lui dit :

« Fils d'Atrée, héros nourri par Jupiter, Ménélas, chef des peuples, retire-toi. Abandonne ce cadavre et ne touche point à ces dépouilles sanglantes; car c'est moi qui le premier, parmi les Troyens et leurs alliés, ai frappé Patrocle de ma lance. Laisse-moi donc remporter cette grande victoire, ou bien je t'attaquerai moi-même et je t'arracherai la vie qui est si douce à tous les mortels! »

Le blond Ménélas, indigné, s'écrie aussitôt :

« O puissant Jupiter, est-il convenable de se glorifier avec tant d'impudence! La panthère, le lion et le sanglier cruel dont le courage renfermé dans leur poitrine éclate avec fureur, n'ont pas plus de confiance en leur force que le fils de Panthoüs, célèbre par les exploits de sa lance! Ton frère Hypérénor, dompteur de coursiers, ne put jouir de sa jeunesse lorsqu'il osa m'attendre de pied ferme et m'insulter en disant que j'étais le plus lâche des Danaëns! Je pense qu'il n'est plus rentré dans sa demeure, et que, par son retour, il n'a point réjoui ni son épouse chérie, ni ses vénérables parents. De même, Euphorbe, je briserai tes forces si tu restes encore près de moi. Je te conseille donc de te retirer et de rentrer dans la foule de tes compagnons, de peur qu'en m'attaquant tu ne trouves ici la mort. Mais l'insensé ne connaît que ce qui est accompli! »

Ces paroles, loin de persuder Euphorbe, ne font que l'irriter davantage, et il réplique aussitôt en disant :

« Ménélas, toi qui te glorifies par de vaines paroles, tu vas payer aujourd'hui le meurtre de mon frère! Tu as rendu veuve son épouse dans sa nouvelle et secrète chambre nuptiale [1], et tu as attiré sur nos parents les larmes et le deuil! Pour mettre un terme à la douleur de ces infortunés, je n'aurai qu'à leur rapporter ta tête et tes armes et à les déposer entre les mains de Pan-

[1] Le texte grec porte : χήρωσας δὲ γυναῖκα μυχῷ θαλάμοιο νέοιο que Du [illegible] rend très-exactement par : *viduasti autem uxorem in recessu thalami re[illegible]tis.* Voss dit : *Dasz du zur Wittwe gemacht sein Weib in der brautli[illegible] Kammer* (*d'avoir rendu veuve sa femme dans la chambre à coucher d[illegible] jeune mariée*). — En Allemagne la *chambre à coucher* (*die Kammer*) [illegible] encore dans l'endroit le plus retiré de la maison.

thoüs et de la divine Phrontis. — Allons, Ménélas, que le combat ne soit pas plus long-temps différé, afin que nous sachions qui de nous deux remportera la victoire ou prendra la fuite! »

En disant ces mots, il frappe le bouclier arrondi du vaillant Ménélas; mais il ne peut en rompre l'airain, car la pointe de l'arme se recourbe en atteignant la surface de ce solide bouclier. Soudain le fils d'Atrée implore le puissant Jupiter; puis il se précipite sur Euphorbe qui reculait, et, plein de confiance en ses forces, il lui plonge son glaive dans la gorge : l'épée s'enfonce entièrement dans le cou délicat du Troyen. Euphorbe tombe avec bruit sur la terre, et autour de lui ses armes retentissent : sa belle chevelure, semblable à celle des Grâces, et ses longues tresses retenues par des réseaux d'argent et d'or, sont couvertes de sang. — Comme un jeune et bel olivier, qu'un homme cultive avec soin dans un lieu solitaire arrosé par des sources abondantes, porte au loin son verdoyant feuillage, et, balancé par le souffle des vents, se couvre bientôt de blanches fleurs; mais si des tourbillons furieux s'élèvent, ils le déracinent et l'étendent sur le sol : tel Euphorbe, habile à manier la lance, et fils de Panthoüs, est immolé par Ménélas qui lui ravit ses armes.

Lorsqu'un lion nourri dans les montagnes, et se confiant en ses forces, ravit la plus belle génisse du troupeau, il lui brise d'abord le cou en la saisissant avec ses dents vigoureuses, puis il la déchire, se repaît de son sang, de ses entrailles, et les chiens ainsi que les bergers poussent au loin de vives clameurs; car la crainte s'est tellement emparée d'eux qu'ils n'osent approcher du monstre : de même aucun guerrier n'a l'audace de marcher contre le célèbre Ménélas. Ce héros aurait certainement enlevé les armes brillantes d'Euphorbe si Phébus, irrité, n'eût ordonné au vaillant Hector de fondre sur Atride. Le brillant Apollon, sous les traits de Mentès, chef des Ciconiens, adresse ces paroles au fils de Priam :

« Hector, tu poursuis vainement les coursiers du belliqueux Éacide : nul parmi les humains ne peut ni les dompter, ni les conduire, et ils n'obéissent qu'à l'impétueux Achille issu d'une mère immortelle. Tandis que tu cours ainsi, le fils d'Atrée, Ménélas,

chéri du dieu de la guerre, combat autour du corps de Patrocle : il vient d'immoler le plus vaillant des Troyens, Euphorbe, fils de Panthoüs, et de lui ravir sa force impétueuse [1]. »

Le brillant Apollon rentre dans la foule des guerriers, et une violente douleur s'empare de l'âme d'Hector. Ce héros, en parcourant des yeux les phalanges, aperçoit Ménélas qui dépouille Euphorbe étendu sur la terre, et il voit le sang couler de la large blessure du fils de Panthoüs. Alors, semblable à la flamme éternelle de Vulcain, il s'avance aux premiers rangs des combattants : l'airain brille sur sa poitrine, et sa voix retentit au loin. Ménélas, qui entend les cris d'Hector, dit en gémissant en son cœur magnanime :

« Malheureux que je suis ! Si j'abandonne cette magnifique armure et le corps de Patrocle étendu dans la poussière pour la défense de mon honneur, les Grecs, en me voyant fuir, seront irrités contre moi ; si, au contraire, retenu par la honte, j'attaque seul le fils de Priam et les Troyens, je serai entouré par un grand nombre d'ennemis, car Hector marche à la tête d'une foule de guerriers. Mais pourquoi mon cœur délibère-t-il ainsi ? — Celui qui, bravant les dieux, lutte contre un mortel qui en est honoré, voit bientôt fondre sur lui un grand malheur. — Non, aucun des Danaëns ne s'indignera contre moi si je m'éloigne d'Hector qu'un immortel protège dans la bataille. Ah ! que ne puis-je entendre la voix sonore du vaillant Ajax ! Alors nous retournerions au combat avec ce héros ; et dussions-nous lutter contre une divinité, nous réunirions tous nos efforts pour conserver au fils de Pélée le corps de son ami. Au milieu de tant d'infortunes, ce parti est le meilleur. »

Tandis qu'il agite ces pensées dans son âme, les phalanges troyennes commandées par Hector s'avancent près de lui. Ménélas recule et abandonne lentement le corps de Patrocle en tournant ses regards vers les ennemis. — Tel un lion à l'épaisse crinière que des chiens et des pasteurs chassent d'une étable à coup

[1] Ἔπαυσε δὲ θούριδος ἀλκῆς, c'est-à-dire *il lui a enlevé la force impétueuse, la vigueur indomptée* qu'il déployait dans l'attaque et dans la défense.

ues et en poussant de grands cris sort malgré lui de la cour, cœur gonflé de colère : tel le blond Ménélas s'éloigne du corps Patrocle. Dès qu'il a rejoint ses compagnons il s'arrête et rche de toutes parts le grand Ajax, fils de Télamon. Bientôt aperçoit à la gauche de l'armée, ranimant ses compagnons et excitant à combattre ; car le brillant Apollon les avait remplis terreur. Ménélas accourt près d'Ajax et lui dit :

« Ami, hâtons-nous de combattre autour du corps de Patro- . Tâchons de rapporter au vaillant Achille ce cadavre dépouillé, sque l'armure du fils de Ménétius est devenue la proie d'Hec- au casque étincelant. »

Il dit et ranime l'ardeur du vaillant Ajax, qui s'élance aux miers rangs des combattants suivi du blond Ménélas (Hector, déjà s'était emparé des armes de Patrocle, entraînait le ps, afin de le séparer avec l'airain tranchant, et de le livrer suite aux chiens d'Ilion). Ajax s'approche du fils de Priam portant son bouclier semblable à une tour. Hector rentre ssitôt dans la foule de ses compagnons, remonte sur son char



ordonne aux Troyens de porter dans la ville cette magni-

fique armure qui doit le couvrir de gloire. Ajax s'arrête près du cadavre du fils de Ménétius et le protége de son large bouclier. — Comme une lionne qui marche autour de ses petits dans la forêt, et qui, rencontrant une troupe de chasseurs, s'arme aussitôt d'un grand courage et couvre ses regards en abaissant ses épais sourcils : de même Ajax marche autour du cadavre pour le protéger et le défendre. Le vaillant Ménélas se tient de l'autre côté, et son âme est toujours agitée d'une grande douleur.

Glaucus, fils d'Hippoloque, et chef des guerriers de la Lycie, lance de sombres regards au fils de Priam et lui dit :

« Hector, toi qui parais si beau, tu manques de bravoure et de courage! C'est bien sans raison qu'une gloire éclatante t'environne; car tu n'aimes qu'à prendre timidement la fuite! Songe maintenant comment tu pourras, seul avec tes guerriers nés dans Ilion, défendre ta ville et ta citadelle. Désormais nul parmi les Lyciens ne combattra plus avec les Grecs pour préserver les remparts, puisqu'on ne nous tient aucun compte de marcher sans relâche contre les ennemis. Malheureux! comment pourrais-tu, dans les mêlées sanglantes, sauver un guerrier obscur, puisque tu laisses Sarpédon, ton hôte et ton ami, devenir la proie et la conquête des Argiens, Sarpédon qui, pendant sa vie, te fut si utile, et pour toi et pour la cité d'Ilion? Sarpédon a cessé de vivre, et tu n'as pas eu le courage de repousser loin de lui les chiens dévorants! Si les guerriers de la Lycie suivent mes conseils, nous rentrerons tous dans notre patrie et de nouveaux malheurs éclateront sur ta chère cité. Cependant si, dans le cœur des Troyens, résidait encore ce courage audacieux, intrépide, dont les soldats doivent être animés quand, pour défendre leur pays, ils soutiennent contre leurs ennemis de sanglants combats, le corps de Patrocle serait bientôt entraîné dans Ilion! Je pense que si la dépouille mortelle de ce guerrier était arrachée de ces lieux et portée dans la grande ville du roi Priam, les Argiens nous donneraient en échange les dépouilles superbes du malheureux Sarpédon et nous le ramènerions lui-même dans Troie. Il est mort, Patrocle, le vaillant compagnon d'Achille, le plus courageux des Argiens, et avec lui sont tombés de braves com-

battants! Toi, Hector, tu n'as pas osé repousser le magnanime Ajax, ni combattre avec lui, ni soutenir sa vue, parce que ce héros est plus fort que toi! »

Hector au casque étincelant, le regardant d'un air farouche, lui répond aussitôt :

« Glaucus, pourquoi parles-tu avec tant d'arrogance? Hélas! je croyais que tu surpassais par ton esprit tous ceux qui habitent les contrées fertiles de la Lycie; mais maintenant je dois blâmer tes paroles, quand tu oses me dire que je n'ai point soutenu l'attaque du grand Ajax. Glaucus, je ne redoute ni le tumulte des batailles, ni le bruit des chevaux; mais je respecte les décrets du dieu qui tient l'égide, car ces décrets sont supérieurs à ceux des hommes. — C'est Jupiter qui tantôt met en fuite un vaillant guerrier en lui enlevant facilement la victoire, et qui tantôt l'excite à combattre avec courage. — Reste donc près de moi et sois témoin de mes exploits. Aujourd'hui, je ne serai qu'un lâche, comme tu le dis, ou je repousserai celui d'entre les Danaëns qui, transporté de fureur, viendra voler à la défense du corps de Patrocle! »

Alors il exhorte ses compagnons et s'écrie d'une voix formidable :

« Troyens, Lyciens, et vous, braves Dardaniens, soyez hommes et souvenez-vous de votre mâle valeur, tandis que je vais me couvrir de la superbe armure que j'ai enlevée à Patrocle après avoir immolé ce héros! »

En parlant ainsi il s'éloigne du combat en courant, et atteint bientôt ses compagnons qui étaient à peu de distance et conduisaient à Troie les armes célèbres du fils de Pélée. Il s'arrête loin des mêlées déplorables, change d'armure et ordonne aux Troyens de porter la sienne dans la ville d'Ilion (Hector se couvre des armes divines d'Achille, présent que les dieux firent à Pélée; celui-ci, dans sa vieillesse, les donna à son fils : mais Achille n'a point vieilli dans l'armure de son père).

Quand Jupiter qui rassemble au loin les nuages voit Hector se couvrir de l'armure du divin fils de Pélée, il agite sa tête immortelle et se dit à lui-même :

« Malheureux, la mort n'est pas encore dans ton âme, mais elle est près de toi! Tu te couvres de la divine armure d'un héros vaillant qui fait trembler tous les autres guerriers. Tu as immolé son bienveillant et courageux compagnon, et tu as ignominieusement dépouillé sa tête et ses épaules de ses armes! Cependant je veux t'accorder une grande victoire, parce qu'à ton retour Andromaque ne recevra point les armes célèbres du divin fils de Pélée. »

Il dit, et, pour confirmer sa promesse, le fils de Saturne abaisse ses noirs sourcils; puis il adapte les armes à la taille d'Hector. Le terrible et fougueux Mars s'empare du héros et rend ses membres plus vigoureux et plus forts. Le fils de Priam, couvert des armes resplendissantes du fils de Pélée, parcourt les phalanges de ses vaillants alliés, et tous le prennent pour Achille lui-même. Il exhorte tour à tour les chefs, Mesthlès, Glaucus, Médon, Thersiloque, Astéropée, Disénore, Hippothoüs, Phorcys, Chromios, l'augure Eunome, et, pour ranimer leur courage, il leur adresse ces paroles rapides :

« Tribus nombreuses qui habitez les contrées voisines d'Ilion, écoutez-moi Ce n'est point pour rassembler une multitude d'hommes dont je n'ai nullement besoin que j'ai été vous chercher dans vos demeures et que je vous ai amenés en ces lieux : mais c'est pour repousser avec courage loin de nos épouses et de nos jeunes enfants les Grecs belliqueux! J'épuise mes peuples de vivres, de richesses pour accroître votre ardeur; eh bien! que chacun de vous se retourne et marche droit à l'ennemi, soit qu'il doive périr ou doive être sauvé : car telles sont les lois de la guerre. Celui d'entre vous qui entraînera le cadavre de Patrocle au milieu des Troyens dompteurs de coursiers, et qui renversera le vaillant Ajax, recevra la moitié des dépouilles; moi je ne garderai que l'autre moitié, et par cet exploit il obtiendra une gloire égale à la mienne. »

A ces mots ils élèvent leurs lances et fondent avec impétuosité sur les Danaëns, espérant ravir au fils de Télamon le cadavre de Patrocle. — Les insensés ignoraient que ces guerriers renverseraient sur ce cadavre un grand nombre d'entre eux! — Ajax s'approche de Ménélas à la voix sonore et lui dit :

« Ami, vaillant héros nourri par Jupiter, je ne pense pas que nous revenions tous deux vivants du combat. Je crains bien moins pour le cadavre de Patrocle, qui deviendra bientôt la proie des chiens et des vautours, que pour ta vie et pour la mienne. Hector, semblable au nuage de la guerre, nous enveloppe de toutes parts[1], et notre ruine est maintenant certaine. Ménélas, appelle donc les plus courageux des Danaëns, si toutefois ils peuvent t'entendre. »

Il dit, et Ménélas lui obéit aussitôt. Ce héros, s'adressant aux Grecs, s'écrie d'une voix forte :

« O mes amis, princes et chefs des Argiens, et vous tous qui, près d'Agamemnon et de Ménélas, buvez aux frais du peuple[2] et commandez à des troupes nombreuses (car les honneurs et la gloire viennent de Jupiter); ô mes amis, je ne puis vous apercevoir, tant la guerre éclate avec fureur, mais que chacun de vous s'avance et qu'il soit indigné de laisser le corps de Patrocle devenir le jouet des chiens d'Ilion! »

Le rapide Ajax, fils d'Oïlée, qui entend la voix d'Atride, s'avance en courant à travers le champ de bataille. Idoménée et son écuyer Mérion, semblable à l'homicide dieu de la guerre, marchent sur les pas du fils d'Oïlée.... Mais quel est celui qui pourrait rappeler les noms de ceux qui firent renaître l'ardeur du combat?

[1] Homère dit : ἐπεὶ πολέμοιο νέφος περὶ πάντα καλύπτει, Ἕκτορ (*puisque le nuage de la guerre enveloppe tout, Hector*), que Dübner rend par : *quippe prælii nubes omnia circumtegit, Hector*. Pour la traduction de ce passage difficile à comprendre nous avons suivi l'explication qu'en donne le scoliaste de Venise, en disant : « Il faut entendre qu'Hector, comme le nuage de la guerre, enveloppe toutes choses; ou qu'Hector, en poussant le nuage de la guerre, c'est-à-dire la foule, nous enveloppe de toutes parts. » Les petites Scolies donnent une autre explication de ce passage : « Il faut entendre, disent-elles, qu'Hector nous couvre de toutes parts comme le nuage de la guerre. » Knight, pour trancher la difficulté, supprime le vers 244, et reconstruit la phrase de cette manière : « Le nuage de la guerre nous enveloppe de toutes parts. »

[2] Δήμια πίνουσιν (*boire aux frais du public*), c'est-à-dire, selon Nitzsch, boire le vin qui était dans la tente du commandant en chef comme provision et pour l'usage commun.

Les Troyens, conduits par Hector, s'avancent en foule. — Lorsqu'à l'embouchure d'un fleuve formé par les pluies de Jupiter une vague immense frémit en remontant le courant, les rivages retentissent et les eaux de la mer rejaillissent au loin : ainsi retentissent les cris des Troyens. Les Grecs s'arrêtent près du corps du fils de Ménétius, et tous, animés d'une égale ardeur, ils le couvrent de leurs boucliers d'airain. Le fils de Saturne répand autour de leurs casques brillants un nuage épais (Jupiter ne haïssait point Patrocle[1] tant que ce héros fut le compagnon d'Achille; maintenant que le fils de Ménétius est mort, il lui semble odieux qu'il devienne la proie des chiens d'Ilion). Voilà pourquoi le maître de l'Olympe excite tous les compagnons de Patrocle à venir défendre son cadavre.

Les défenseurs d'Ilion repoussent d'abord les Grecs aux terribles regards; ceux-ci, remplis d'effroi, abandonnent le corps de Patrocle. Les Troyens, malgré leur désir, n'immolent aucun guerrier : ils se hâtaient trop d'entraîner le corps de Patrocle. Les Grecs, qui ne devaient pas être long-temps éloignés du cadavre de leur brave compagnon, reviennent aussitôt conduits par Ajax, qui, par sa taille et par sa force, l'emportait sur les Danaëns après l'irréprochable fils de Pélée. Ajax s'élance aux premiers rangs des combattants, semblable au sanglier furieux qui, sur une montagne, dissipe aisément une troupe de chiens et de jeunes chasseurs en se précipitant à travers les vallons. Tel Ajax, fils illustre de Télamon, attaque et dissipe facilement les Troyens, qui, entourant le corps de Patrocle, espéraient l'emporter dans leur ville et se couvrir de gloire.

Déjà le fils du Pélasge Léthus, Hippothoüs, entraînait Patrocle par les pieds loin de cette mêlée terrible, après lui avoir lié les jambes près des chevilles au moyen d'une courroie. Hippothoüs voulait plaire à Hector ainsi qu'aux Troyens; mais le malheur fond aussitôt sur lui, et nul, malgré son désir, ne peut l'en préserver. Le fils de Télamon sort de la foule, mar-

[1] Nous avons rendu aussi littéralement que possible cette forte négation du poëte : ἐπεὶ οὐδὲ Μενοιτιάδην ἤχθαιρε (*parce qu'il ne haïssait pas le fils de Ménétius*).

che contre Hippothoüs et lui brise son casque d'airain à l'épaisse crinière : la pointe de la lance le traverse entièrement, car ce casque venait d'être percé par un énorme javelot lancé par un bras vigoureux; la cervelle sanglante jaillit le long du trou de la lance [1]. Les forces abandonnent ce guerrier, ses mains laissent échapper les jambes de Patrocle; et le malheureux Hippothoüs tombe le front sur le cadavre, loin des plaines fertiles de Larisse. Hélas! il ne put rendre à ses parents chéris tous les soins qu'ils lui prodiguèrent, sa vie fut de courte durée : il mourut jeune encore, dompté par la lance du magnanime Ajax! — Hector dirige aussitôt contre le fils de Télamon un brillant javelot; mais Ajax, qui l'aperçoit, se détourne un peu, et le trait va frapper le fils du valeureux Iphite, Schédius, le plus brave des Phocéens (Schédius habitait un superbe palais dans la célèbre Panopée, et il régnait sur des peuples nombreux). Hector l'atteint à la clavicule : le trait s'enfonce dans la gorge, et la pointe d'airain ressort au bas de l'épaule. Schédius tombe sur la terre, et autour de lui ses armes retentissent. Ajax se précipite sur le vaillant fils de Phénops, Phorcys, qui defendait Hippothoüs; il le frappe au milieu du ventre, et l'arme, en brisant la cavité de la cuirasse, pénètre jusque dans les entrailles. Phorcys roule sur le sol et presse la terre de ses mains. Hector et les premiers d'entre les Troyens reculent en voyant cet exploit. Alors les Argiens, en poussant de vives clameurs, entraînent les cadavres de Phorcys, d'Hippothoüs, et ils les dépouillent de leurs armes.

Les Troyens, vaincus par leur lâcheté et poursuivis par les Grecs, se seraient enfuis jusque dans la cité d'Ilion, et les Achéens, avant le temps marqué par Jupiter, auraient remporté une victoire due à leur force et à leur propre courage, si le brillant Apollon n'eût fait renaître la valeur dans le cœur d'Énée. Il se présente à lui sous les traits du héraut Périphas, fils d'Èpyte (Périphas avait vieilli auprès de son père en exerçant les fonctions de héraut, et il était rempli de prudence et de sagesse). Apollon, qui paraît

[1] C'est-à-dire : *jaillit de la partie creuse de l'airain* d'une lance où s'emmanchait le bois. Certains commentateurs ont dit à tort : « *jaillit à flots* ».

sous les formes de Périphas, parle en ces termes au vaillant Énée :

« Ne pourras-tu sauver la ville élevée d'Ilion prête à périr contre la volonté des dieux ? N'imiteras-tu pas ces héros qui, se fiant à leurs forces, à leur courage et à la valeur de leurs guerriers, triomphèrent des plus grands périls ? C'est à nous et non pas aux Danaëns que Jupiter veut donner la victoire. Cependant vous fuyez tous épouvantés, et vous refusez de combattre ! »

A ces mots Énée regarde Apollon qui lance au loin les traits, et le reconnaît aussitôt. Alors s'adressant à Hector, il lui dit d'une voix forte :

« Hector, et vous tous, chefs des Troyens et des alliés, quelle honte pour vous si, poursuivis par les Grecs et vaincus par votre propre lâcheté, vous êtes forcés de rentrer dans Ilion ! Pourtant une divinité, s'arrêtant près de moi, m'a dit que Jupiter, le souverain conseiller, allait nous prêter secours dans le combat. Marchons donc contre nos ennemis, et ne souffrons pas qu'ils entraînent sans obstacle, jusque dans leurs navires, le corps de Patrocle ! »

En disant ces mots, il s'élance à leur tête et s'arrête. Les Troyens se retournent aussitôt et s'opposent aux Grecs. Énée recommence le combat en plongeant sa lance dans le corps de Léocrite, fils d'Arisbas et courageux compagnon de Lycomède. A la vue de Léocrite expirant, Lycomède est ému de pitié ; il se tient près de son ami et lance un brillant javelot qui s'enfonce dans les flancs d'Apisaon, fils d'Hippase, et les forces abandonnent ce guerrier (Apisaon[1], le plus brave dans les combats après le vaillant

[1] Au sujet de cet Apisaon dont on parle ici, Dugas-Montbel fait observer fort judicieusement qu'au livre XI de l'*Iliade* on parle d'un autre Apisaon fils de Phausias. « Pour sauver la contradiction, ajoute-t-il, il faut de toute nécessité admettre deux guerriers nommés Apisaon, l'un fils de Phausias et qui combattait pour les Troyens, l'autre fils d'Hippase et qui combattait dans l'armée des Grecs. » Au livre XIII, on voit le fils d'Hippase nommé Hypsénor. « J'avoue, continue Dugas-Montbel, que ces rapports de nom et l'identité qui règne entre ces trois passages me semblent présenter des difficultés à éclaircir, si réellement l'*Iliade* est un poème dont toutes les parties sont parfaitement liées entre elles. Je crains bien que cet enthousiasme pour l'ensemble des poèmes d'Homère ne soit un peu factice. On se repose avec confiance sur l'assentiment des siècles passés ; on admire sur parole, et pour

Astéropée, était venu des fertiles contrées de la Péonie). L'audacieux Astéropée, en voyant tomber son compagnon, ressent une vive douleur, et il se précipite pour combattre les Danaëns; mais il ne peut les attaquer, car ils environnent Patrocle de toutes parts : ils le couvrent de leurs boucliers arrondis et tiennent leurs lances en avant. Ajax se rend auprès de ses soldats, et il les exhorte tour à tour : il leur ordonne de ne pas reculer loin du cadavre et de ne point trop s'avancer des autres guerriers, mais d'entourer le corps de Patrocle pour le défendre et de combattre de près les ennemis Tels sont les ordres que donne le grand Ajax. — Le sang noir coule sur la terre, et les nombreux cadavres des Troyens, des alliés et des Dardaniens tombent les uns sur les autres. Tous ces héros ne combattaient pas sans répandre de sang; mais les fils de Danaüs périssaient en moins grand nombre : ils songeaient à se garantir de la mort.

Semblables à la flamme, ces guerriers luttent autour du corps du fils de Ménétius; et ils sont couverts d'une nuée si épaisse, qu'on aurait dit que le soleil et la lune n'existaient plus. Plus loin les Troyens et les Grecs aux belles cnémides s'attaquent avec moins de fureur sous un ciel serein. La splendide clarté du soleil brille avec éclat; aucun nuage n'apparaît ni sur la terre, ni sur les montagnes, et les peuples combattent dans une plaine immense en se reposant tour à tour et en évitant les flèches meurtrières. Mais les soldats qui sont au centre du champ de bataille souffrent de grandes douleurs : un épais nuage et les fureurs du combat les environnent entièrement, et tout ce qu'il y a d'hommes vaillants est déchiré par l'airain cruel. — Deux héros célèbres, Antiloque et Thrasymède, ne savaient pas encore que l'irréprochable Patrocle avait perdu la vie : ils pensaient que le fils de Ménétius n'était pas mort, et qu'à la tête de ses troupes il poursuivait encore les Troyens. Tous deux, voyant leurs compagnons prendre la fuite ou tomber sous les coups des ennemis, combattaient à l'écart comme Nestor le leur avait recommandé

bien des gens l'éloge d'Homère n'est qu'une chose convenue (*Observat. sur le Ch.* XVII). »

quand ils quittèrent les sombres navires pour voler au combat.

Cette lutte sanglante et terrible dura tout le jour, et les combattants étaient couverts de sueur et accablés de fatigues : leurs jambes, leurs genoux, leurs pieds, leurs oreilles, leurs yeux étaient souillés de sang et de poussière dans l'affreux combat qui se livrait autour du vaillant compagnon d'Achille à la course impétueuse. — Ainsi lorsqu'un homme ordonne à ses serviteurs d'étendre la dépouille graisseuse d'un superbe taureau, ils se rangent tous en cercle et la tirent avec force ; l'humidité s'échappe du cuir qui devient souple, et la graisse pénètre dans l'intérieur de cette peau qui s'allonge de tous côtés par les nombreux efforts de ceux qui l'étendent : ainsi les deux armées, renfermées dans un étroit espace, tirent le corps de Patrocle chacune de son côté ; les Troyens espèrent l'entraîner dans Ilion, les Grecs vers leurs creux navires, et un affreux tumulte s'élève autour du cadavre. En voyant tous ces guerriers qui s'égorgent, Mars, le dieu qui pousse le peuple au combat, et la triomphante Minerve n'auraient pu les blâmer, quand bien même un violent courroux se serait emparé de cette déesse.

Tels furent les travaux cruels que, dans ce jour, Jupiter imposa aux hommes et aux coursiers autour du corps de Patrocle. — Le divin Achille ignorait encore la mort de Patrocle, car le combat se livrait loin des navires et presque sous les murs de Troie. Achille, loin de penser au trépas de son compagnon, croyait au contraire que Patrocle, après s'être approché des portes, reviendrait vivant dans ses navires ; pourtant il ne nourrissait point l'espoir que Patrocle pût renverser sans lui, ni même avec lui, les hauts remparts d'Ilion (Thétis sa mère, en lui rapportant les desseins du grand Jupiter, le lui avait appris en secret ; mais pourtant elle lui avait caché le grand malheur dont il était menacé, car elle ne lui avait point dit qu'il perdrait son ami le plus cher).

Les guerriers armés de lances aiguës combattent sans relâche autour du cadavre, et ils s'égorgent les uns les autres. — Alors un des Grecs à l'armure d'airain s'écrie :

« O mes amis, quelle honte si nous prenons la fuite vers nos creux navires ! Ah ! plutôt que la terre nous engloutisse ! Il vau-

drait mieux mourir que de laisser les Troyens se couvrir de gloire en entraînant le corps de Patrocle jusque dans leur ville. »

Un des magnanimes Troyens s'écrie à son tour :

« Mes amis, quand le fatal Destin devrait nous renverser tous sur ce cadavre, il faut qu'aucun de nous n'abandonne le combat ! »

Ainsi les Grecs et les Troyens raniment le courage de leurs compagnons. Le bruit des armes s'élève à travers les airs et monte jusqu'aux célestes voûtes d'airain [1].

Les coursiers d'Achille se tiennent loin du combat et versent des larmes [2] depuis qu'ils ont appris que Patrocle, leur guide, est tombé dans la poussière sous les coups de l'homicide Hector. Automédon, courageux fils de Diore, cherche vainement à les exciter et par le fouet rapide et par de douces paroles, et par de violentes menaces : ils ne veulent ni retourner vers les navires rapides arrêtés près du vaste Hellespont, ni se mêler au combat. — Comme un cippe reste immobile sur le tombeau d'un homme ou d'une faible mortelle : de même ils restent attelés au char, la tête inclinée vers le sol. Dans la douleur qu'ils éprouvent, des larmes brûlantes s'échappent de leurs yeux et se répandent sur la terre ; car ils regrettent

[1] Le texte grec porte : σιδήρειος δ' ὀρυμαγδὸς χάλκεον οὐρανὸν ἷκε δι' αἰθέρος ἀτρυγέτοιο (*le bruit du fer* (le cliquetis des armes de fer) *monte à travers l'éther stérile jusqu'au ciel d'airain*). Ce passage, qui n'a pas été interpolé, semble contredire l'opinion de ceux qui prétendent que les armes offensives ou défensives des anciens étaient toutes en airain ; car le mot σιδήρειος est employé ici par Homère pour désigner le métal des armes dont se servaient les Grecs et les Troyens pour combattre autour du corps de Patrocle. Dübner a rendu très-exactement ce passage en disant : *ferreus autem strepidus æreum ad-cœlum ibat per ætherem infructuosum*

[2] Rollin fait à ce sujet les réflexions suivantes : « Il n'est pas étonnant qu'Homère, qui anime les choses même insensibles, nous représente les chevaux d'Achille si affligés de la mort de Patrocle. Il les peint, après ce funeste accident, tristement immobiles, la tête penchée vers la terre, laissant traîner leurs crins sur la poussière, et versant des larmes en abondance. » Dugas-Montbel, qui cite ces réflexions, ajoute : « Je ne crois pas que ce soit, comme dit Rollin, parce qu'Homère a quelquefois *animé les choses insensibles*, qu'il donne ici des larmes aux chevaux d'Achille ; mais c'est parce qu'alors on pensait que le cheval, ce noble serviteur de l'homme, éprouvait un chagrin réel de la mort de son maître. » Cette opinion existait même encore du temps de Pline, qui dit en parlant des chevaux : *amissos lugent dominos, lacrymasque interdum desiderio fundunt.* »

leur noble conducteur : leur brillante crinière, souillée de poussière et de sang, flotte sur le joug. Le fils de Saturne, qui les voit, est ému de pitié; il agite sa tête immortelle et dit en son cœur :



« Ah! malheureux! pourquoi faut-il que nous vous ayons donnés à Pélée, roi mortel, vous qui êtes affranchis de la vieillesse et de la mort? Était-ce pour vous faire partager les douleurs des faibles humains? Hélas! de tous les êtres qui respirent et rampent sur la terre, l'homme est bien le plus infortuné! Cependant Hector, fils de Priam, ne montera pas sur votre superbe char : je ne le permettrai jamais. N'est-ce pas assez qu'il se soit couvert des armes d'Achille et qu'il en triomphe maintenant avec orgueil? Je donnerai de la force à vos membres et du courage à votre cœur, pour que loin des combats vous rameniez promptement Automédon vers les navires achéens. J'accorderai aux Troyens la gloire d'immoler encore d'autres guerriers jusqu'à ce qu'ils aient touché aux vaisseaux de leurs ennemis et que le soleil se soit couché pour faire place aux ténèbres de la nuit divine. »

En disant ces mots, il leur donne un nouveau courage. Les coursiers d'Achille secouent la poussière qui couvrait leurs épaisses crinières, et ils entraînent rapidement le char au milieu des Grecs et des Troyens. Automédon, quoique vivement affligé du trépas de son compagnon, court avec ses coursiers sur les défenseurs d'Ilion

mme un vautour fond sur des oies sauvages; mais il échappe sément à leurs coups et poursuit sans relâche leurs phalanges mbreuses. Automédon, en se précipitant avec tant de fureur ntre ses ennemis, n'immole cependant aucun guerrier: il était ul dans son char, et ne pouvait à la fois lancer son javelot et nduire ses coursiers. Alcimédon, fils de Laërcée, issu d'Émon, perçoit; il s'arrête derrière le char et s'écrie :

« Automédon, quelle divinité t'a ravi la raison et a déposé dans poitrine l'inutile dessein d'aller seul aux premiers rangs combttre les défenseurs de Troie? Songe que ton vaillant compagnon péri, et qu'Hector porte en signe de triomphe la superbe armure Éacide! »

Automédon, fils de Diore, lui répond aussitôt :

« Parmi les Achéens quel est celui qui, semblable à toi, pourit ralentir ou exciter l'ardeur de ces divins coursiers si ce n'est atrocle lui-même, qui, pendant sa vie, fut égal aux dieux par sa udence? Mais ce héros a été atteint par la Mort et par le cruel estin. Alcimédon, prends donc le fouet, les rênes splendides; oi, je descendrai du char pour combattre. »

A ces paroles Alcimédon s'élance sur ce char qui roule avec pidité dans les mêlées[1] sanglantes; il saisit le fouet, les rênes, t Automédon reste à terre. Le brillant Hector, qui les voit, approche d'Énée et lui parle en ces termes :

« Énée, sage conseiller de nos défenseurs aux belles cuirasses 'airain, écoute-moi. Je vois les coursiers de l'impétueux Éacide onduits au milieu du combat par des écuyers inhabiles. Si tu veux ne seconder, j'espère m'emparer de ces chevaux : leurs guides 'oseront point nous résister si nous marchons tous deux à leur encontre. »

Le noble fils d'Anchise obéit aux ordres d'Hector. Ils s'avancent tous deux, les épaules couvertes de solides boucliers de peaux de bœufs revêtues de lames d'airain. Arétus aux formes

[1] Nous avons été forcé de nous servir d'une périphrase pour rendre l'épithète caractéristique βοηθόος (*rapide, prompt dans le tumulte des combats, agile dans la mêlée*) qu'Homère donne aux chars, et qui a été passée sous silence par les traducteurs français.

divines et Chromios suivent ces guerriers : ils espèrent immoler leurs ennemis et ravir ces coursiers à la haute encolure [1]. — Les insensés ne reviendront pas du combat sans avoir versé leur sang sous les coups d'Automédon ! — Le fils de Diore implore Jupiter, et sa poitrine à la sombre enveloppe [2] est remplie de force et de courage. Automédon s'adresse au vaillant Alcimédon, son compagnon fidèle, et lui dit :

« Alcimédon, n'éloigne point les chevaux d'Achille : je veux les sentir respirer près de mes épaules. Hector ne réprimera pas sa fureur avant d'avoir monté sur ces coursiers à la belle crinière et de nous avoir tués tous deux. Il combattra toujours jusqu'à ce qu'il ait renversé les phalanges achéennes ou qu'il ait été fait lui-même captif aux premiers rangs. »

Alors il appelle les deux Ajax et Ménélas, puis il leur dit :

« Ajax, chefs des Argiens, et toi, Ménélas, confiez à mes plus braves guerriers le soin de protéger le corps de Patrocle, de le défendre en l'entourant de toutes parts et d'éloigner les ennemis. Vaillants héros, repoussez loin de nous, qui sommes encore vivants, l'heure fatale de la mort ! Hector et Énée, les plus courageux des Troyens, s'avancent au milieu de ce déplorable combat ; mais notre destinée repose sur les genoux des dieux. Moi, je lancerai mon javelot en m'abandonnant à Jupiter. »

Après avoir prononcé ces paroles, il agite une longue javeline dans les airs et la plonge dans le bouclier d'Arétus : la pointe

[1] Dugas-Montbel et Bitaubé se trompent en traduisant tous deux ἐριαύχ[...] (*au cou élevé*) par ces mots : *au front superbe*, ce qui est un non sens [...] une erreur ; car les chevaux ne sont pas remarquables par leur *front*, ma[is] bien par leur *encolure*. Toutes ces fautes, vraiment impardonnables, ne ten[...] dent qu'à confirmer ce que nous avons dit plusieurs fois dans le cours [de] notre travail : c'est que toutes les traductions d'Homère ont été faites les unes sur les autres, et que le texte grec n'a jamais été suivi dans les traductions françaises. On a paraphrasé et quelquefois même copié ou Mme Dacier, ou Bitaubé, ou tout autre ; mais on ne s'est jamais attaché à rendre littéralement les paroles d'Homère.

[2] On explique différemment le mot ἀμφιμέλας. Comme ce mot est toujours joint à φρένες, les uns disent : le *diaphragme revêtu d'une sombre enveloppe*, à cause de l'état naturel du diaphragme qu'on croyait de couleur obscure ; les autres : *plein de noirceur, de colère, de méchanceté*.

pénètre dans la surface du bouclier; elle traverse le baudrier et s'enfonce dans les entrailles du malheureux Arétus. — Ainsi, lorsqu'un homme, encore jeune, porte un coup de hache derrière les cornes d'un bœuf rustique pour couper entièrement les nerfs du cou, l'animal bondit et tombe : ainsi Arétus bondit et tombe à la renverse; la lance aiguë tremble dans ses entrailles et lui ravit ses forces. Hector dirige un brillant javelot contre Automédon; mais celui-ci, qui aperçoit le dard, l'évite en se penchant en avant, et e trait s'enfonce en frémissant dans la terre jusqu'à ce que le terrible dieu de la guerre en ait ralenti la vigueur. Automédon et le ls de Priam se seraient attaqués avec leurs glaives si les deux jax, impatients de les séparer, n'eussent traversé rapidement foule en s'entendant appeler par leur compagnon. Hector, Énée Chromios, saisis d'effroi, reculent aussitôt; ils abandonnent rétus étendu sur la terre et dont le cou est percé d'un coup de nce. Automédon, semblable à l'impétueux Mars, s'empare es armes de son ennemi, et d'une voix triomphante il s'écrie :

« J'ai un peu calmé, au fond de mon cœur, le chagrin que ne causait le trépas du fils de Ménétius, en immolant un guerrier bien inférieur à lui. »

En prononçant ces paroles, il dépose sur le char les dépouilles sanglantes d'Arétus; puis il y monte lui-même, les pieds et les mains souillés de sang, comme un lion qui viendrait de dévorer un taureau.

Un combat affreux, terrible, lamentable, se livre autour du corps de Patrocle. Minerve, qui est descendue de l'Olympe, excite les guerriers à combattre (Jupiter, le dieu qui tonne au loin, avait envoyée sur la terre pour ranimer le courage des Grecs, car e puissant maître de l'Olympe avait changé de pensée). — De même que le fils de Saturne étend du haut des cieux l'iris aux mille nuances de pourpre afin d'annoncer aux mortels [1] les guerres ou les froides tempêtes qui font cesser les travaux des hommes t attristent les troupeaux : de même Pallas, après s'être enve-

[1] *L'iris* (l'arc-en-ciel) était considéré par les anciens comme un message céleste.

loppée d'un nuage, s'était plongée dans la foule des Achéens et avait ranimé le courage de chaque guerrier. La déesse, par ses paroles, donne une nouvelle ardeur au fils d'Atrée; elle prend les traits de Phénix, et, semblable à ce héros par la taille et par la voix, elle dit à Ménélas :

« Quelle honte, quel opprobre pour toi, ô Ménélas, si les chiens dévorent sous les murs d'Ilion le fidèle compagnon de l'illustre Achille! Soutiens vaillamment la lutte et ranime le courage de tous tes guerriers. »

Ménélas à la voix sonore lui répond aussitôt :

« O Phénix, vénérable héros, si Minerve me donnait une nouvelle ardeur et me garantissait des rapides javelots, je défendrais courageusement l'infortuné Patrocle; car sa mort accable mon âme de douleur. Mais Hector se précipite contre nous avec l'impétuosité de la flamme; il immole sans relâche nos guerriers, et Jupiter le comble de gloire. »

Minerve, la déesse aux yeux d'azur, se réjouit de ce que Ménélas l'implore la première entre toutes les divinités : aussi elle répand une nouvelle force dans les membres d'Atride et dépose dans son âme l'audace de la mouche qui, sans cesse écartée par l'homme, revient toujours pour le piquer tant elle est avide de sang humain. Telle est l'ardeur dont Minerve remplit la poitrine à la sombre enveloppe du vaillant Ménélas. Le fils d'Atrée se tient près du corps de Patrocle et lance un brillant javelot (parmi les Troyens était un homme riche et brave appelé Podès et descendant d'Éétion; Hector l'honorait entre tous, parce qu'il était à la fois son compagnon fidèle et son convive bien-aimé). Le blond Ménélas [illegible] atteint Podès, qui prenait la fuite, et lui perce son riche baudrier [illegible] le guerrier tombe avec bruit, et le fils d'Atrée entraîne son cadavre au milieu des Achéens.

Apollon s'approche d'Hector et ranime le courage de ce héros [illegible] (le dieu paraît sous les traits du fils d'Asius, Phénope, qu'Hector [illegible] chérissait le plus entre ses hôtes, et qui avait un superbe palais [illegible] dans la ville d'Abydos). Apollon, dont les flèches portent au loin la mort, s'avance et dit au fils de Priam :

« Qui donc maintenant te redoutera parmi les Achéens si tu [illegible]

fuis devant Ménélas, qui jusqu'à présent n'avait été qu'un guerrier sans courage ! Le fils d'Atrée entraîne loin des Troyens Podès, ton fidèle compagnon, qu'il vient d'immoler aux premiers rangs des combattants. »

Soudain le sombre nuage de la douleur enveloppe Hector. Le héros, couvert de sa brillante armure d'airain, se précipite à la tête de ses guerriers. Alors le fils de Saturne s'empare de sa splendide égide armée de franges et cache l'Ida sous d'épais nuages; puis il fait briller ses éclairs et gronder sa foudre : en agitant son immortelle égide, le maître de l'Olympe rend la victoire aux Troyens et jette l'épouvante parmi les Grecs.

Le Béotien Pénélée est le premier qui prend la fuite, lui qui avait toujours fait face à l'ennemi; mais il venait d'être blessé légèrement à l'extrémité, de l'épaule par Polydamas qui l'avait attaqué de près avec sa lance et qui lui avait déchiré les chairs jusqu'à l'os. Hector s'approche de Léite, fils du magnanime Alectryon, et lui fait cesser le combat en le blessant au poignet. Léite porte en tremblant ses regards de tous côtés; car il n'espère plus combattre les Troyens avec sa lance. Au moment où Hector se précipitait sur Léite, Idoménée lui lance un javelot qui va frapper la cuirasse de ce héros près des mamelles; mais la pointe de l'arme se brise près du bois, et les Troyens poussent un grand cri. Le fils de Priam lance aussitôt un javelot contre son ennemi, qui était sur son char : l'arme passe près d'Idoménée et s'enfonce dans le corps de l'écuyer de Mérion, Céranus, qui, pour accompagner ce héros, avait abandonné la populeuse Lyctos (Idoménée[1] était à pied quand il quitta les navires, et il aurait couvert de gloire les Troyens si, près de lui, Céranus n'eût point conduit les coursiers de Mérion. Céranus, en venant secourir ce héros, le garantit du trépas, mais lui-même perdit la vie sous les coups de l'homicide Hector). Le javelot s'enfonce dans la joue de Céranus,

[1] Ce passage, qui est entre parenthèses dans le texte de Wolf, est très-obscur; car on ignore si le poète veut parler d'Idoménée ou de Mérion. Eustathe, qui veut justifier l'obscurité du texte, dit, avec trop de légèreté peut-être, qu'Homère a été obscur en cet endroit pour mieux peindre le désordre du combat.

près de l'oreille ; il lui brise les dents et lui déchire le milieu de la langue. Céranus tombe du char, et les rênes flottent à terre. Mérion, en se penchant en avant, les relève aussitôt, puis il dit à Idoménée :

« Fouette tes coursiers jusqu'à ce qu'ils soient arrivés près de nos rapides navires. Tu le vois toi-même, il n'est plus maintenant de victoire pour les Achéens. »

Idoménée dirige aussitôt vers la flotte ses chevaux à la belle crinière ; car déjà la crainte s'est emparée de son âme.

Jupiter, qui a résolu d'accorder la victoire aux Troyens, ne peut cacher ses desseins à Ajax, ni au puissant Ménélas. — Ajax, fils de Télamon, s'adressant à ses compagnons, leur dit :

« Hélas, l'homme le plus insensé reconnaîtrait qu'aujourd'hui Jupiter protège les Troyens : leurs traits, dirigés par le fils de Saturne, nous atteignent, qu'ils soient lancés par un lâche ou par un guerrier valeureux, tandis que nos javelots s'enfoncent vainement dans la terre ! Songeons donc maintenant aux moyens d'entraîner le corps de Patrocle et de réjouir, par notre retour, nos amis fidèles, qui sont accablés de tristesse : ils pensent que, loin d'échapper à la mâle valeur et aux redoutables coups de l'homicide Hector, ils ne résisteront plus et qu'ils succomberont tous sur leurs sombres navires[1]. Ah ! plaise au ciel qu'un de nos guerriers puisse se rendre auprès d'Achille pour lui annoncer cette funeste nouvelle ! Le fils de Pélée ignore sans doute encore que Patrocle a péri. Mais comment découvrir un tel messager parmi les Grecs ? Nous sommes, nous et nos chevaux, enveloppés d'un épais nuage. — O puissant Jupiter, dissipe les ténèbres qui nous couvrent ; fais renaître la sérénité, et, si tu veux nous perdre à la clarté des cieux, accorde-nous du moins de revoir une fois encore la lumière du soleil ! »

Il dit, et Jupiter, touché de ses larmes, dissipe les ténèbres.

[1] Nous lisons dans Homère : οὐδ' ἔτι φασὶν Ἕκτορος ἀνδροφόνοιο μένος καὶ χεῖρας ἀάπτους σχήσεσθ', ἀλλ' ἐν νηυσὶ μελαίνῃσιν πεσέεσθαι. Pour la traduction de ce passage difficile, qui a été compris diversement par les commentateurs, nous avons suivi l'explication que nous avons donnée plus haut des mots σχήσεσθαι et πεσέεσθαι. (Voir la note du liv. IX de l'*Iliade*, pag. 201.)

chasse les nuages et fait briller le soleil, qui éclaire aussitôt le champ de bataille. Alors Ajax dit à Ménélas :

« Regarde de tous côtés et vois si Antiloque est encore vivant. Si tu l'aperçois, dis-lui de se rendre auprès d'Achille pour lui annoncer que son fidèle compagnon a perdu la vie. »

Il dit, et Ménélas à la voix sonore lui obéit aussitôt. — Lorsqu'un lion a fatigué loin de l'étable les chiens et les pasteurs en les irritant, ceux ci veillent toute la nuit et empêchent qu'il ne se repaisse de la graisse des génisses; mais si le monstre, altéré de sang, se précipite contre ses agresseurs, des traits nombreux sont dirigés contre lui par des mains vigoureuses, les torches allumées l'épouvantent, et aux premiers rayons du jour il se retire la rage dans le cœur : ainsi Ménélas s'éloigne à regret du corps de Patrocle. Il craint que les Grecs, troublés par la terreur, n'abandonnent cette noble proie aux ennemis. Atride, avant de quitter le cadavre du fils de Ménétius, dit aux deux Ajax et à Mérion :

« Mérion et vous, Ajax, chefs des Argiens, souvenez-vous de la bonté de l'infortuné Patrocle. Ce héros, pendant sa vie, fut plein de douceur et de bienveillance envers nous; mais il a été vaincu par la Mort et par la cruelle Destinée! »

Après avoir prononcé ces paroles, le blond Ménélas s'éloigne. — Comme l'aigle dont les regards sont les plus perçants parmi les oiseaux des airs, et qui, après avoir aperçu du haut des nuages un lièvre tapi dans un buisson, fond sur lui avec impétuosité, le saisit dans ses serres et lui arrache la vie : de même, ô divin Ménélas, tu portes de tous côtés tes regards pénétrants pour découvrir dans la foule de tes nombreux compagnons si le fils de Nestor est encore vivant. Atride le voit bientôt à la gauche de l'armée encourageant ses guerriers et les excitant à combattre. Ménélas s'approche d'Antiloque et lui dit :

« Antiloque, héros nourri par Jupiter, je vais t'annoncer un triste événement qui n'aurait jamais dû naître! Tu as déjà reconnu toi-même qu'une divinité nous accable d'infortunes pour donner la victoire aux Troyens. Il est tombé dans la poussière, le plus courageux des Grecs, Patrocle, qui maintenant cause des regrets à tous les Danaëns! Antiloque, cours donc vers nos vaisseaux pour

dire à l'impétueux Achille qu'il se hâte de sauver ce cadavre dépouillé; car Hector au casque étincelant s'est emparé de sa brillante armure. »

Antiloque frémit en écoutant les paroles de Ménélas. Il reste long-temps sans prononcer une seule parole : ses yeux se remplissent de larmes, et sa voix sonore semble expirer sur ses lèvres.



Cependant il ne néglige pas les ordres de Ménélas et s'éloigne rapidement après avoir donné ses armes à son compagnon fidèle, Laodocus, qui près de lui dirigeait les coursiers. Antiloque, en versant des pleurs, court à pied, loin du combat, porter ce funeste message au vaillant Achille, fils de Pélée.

Toi, divin Ménélas, tu ne veux point secourir les guerriers de Pylos, affligés du départ d'Antiloque, quoiqu'ils regrettent vivement leur chef. — Atride place à la tête de ses troupes le divin Thrasymède et retourne auprès du corps de Patrocle. Quand Ménélas est près des deux Ajax, il leur dit :

« Je viens d'ordonner à Antiloque de se rendre auprès d'Achille. Cependant je n'espère pas que le fils de Pélée vienne nous secourir

malgré le violent courroux qu'il nourrit contre Hector : il ne peut, sans armes, combattre les Troyens. Voyons donc maintenant comment nous sauverons le corps de Patrocle, et comment nous échapperons nous-mêmes aux Parques fatales. »

Le grand Ajax, fils de Télamon, lui répond aussitôt :

« Tout ce que tu viens de dire, ô glorieux Ménélas, est rempli de sagesse. Que Mérion et toi se baissent promptement, soulèvent le cadavre et le portent hors du combat, tandis que mon frère et moi nous résisterons aux Troyens et au divin Hector. Tous deux nous portons le même nom; nous avons la même pensée, et, en nous prêtant secours, nous avons déjà soutenu de rudes et terribles combats. »

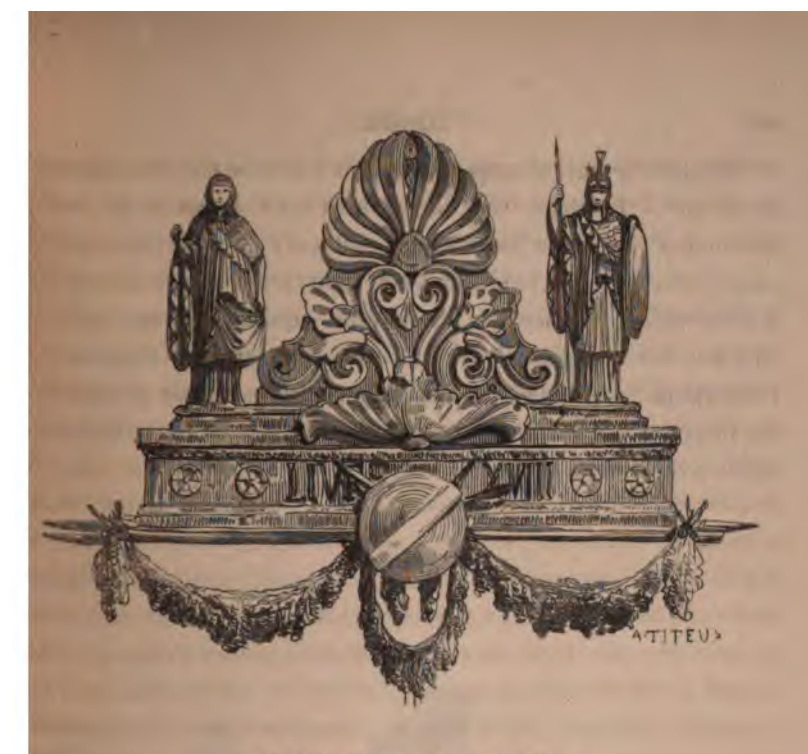
Ménélas et Mérion saisissent le corps de Patrocle et le soulèvent de terre. Quand les Troyens voient enlever ce cadavre, ils poussent de grands cris et fondent sur eux avec fureur. Comme des chiens qui courent en avant des chasseurs sur les pas d'un sanglier blessé, avec le désir de le déchirer; mais lorsque le monstre se retourne en se fiant à son courage, ils reculent aussitôt et, saisis d'effroi, ils se dispersent de tous côtés : ainsi les Troyens, armés de glaives et de lances, se précipitent contre eux avec impétuosité; mais lorsque les deux Ajax se retournent et s'arrêtent, leurs ennemis changent de couleur et aucun d'eux n'ose faire un pas pour leur disputer le cadavre de Patrocle[1].

Ménélas et Mérion se hâtent d'emporter le corps de leur ami vers les creux navires. Le combat devient terrible et s'étend dans la plaine comme la flamme qui embrase tout à coup une ville

[1] Au sujet de ce passage, Dugas-Montbel fait les réflexions suivantes : « Rien ne prouve mieux l'importance qu'on attachait dans les siècles héroïques à rendre les derniers devoirs aux morts que ces longs combats livrés pour obtenir le corps de Patrocle. Tout ce chant est consacré à peindre cette lutte sanglante autour d'un cadavre. Il ne s'agit pas ici de prendre un avantage de position, de défendre la flotte ou d'attaquer les murs de la ville; mais de soustraire un héros mort à l'infamie d'être dévoré par les chiens et les vautours. Cette action, si simple en apparence, fournit une matière abondante de plus de huit cents vers; et jamais la féconde imagination du poète n'a déployé plus de richesses, sans que jamais on sente l'effort ou la recherche : tant il est inspiré par cette pensée profonde et religieuse des honneurs dus à la dépouille mortelle d'un héros. » (*Observ. sur le ch. XVII.*)

entière, détruit les maisons qui s'écroulent dans ce vaste incendie excité par la violence des vents : ainsi les chevaux et les guerriers, en se précipitant contre les héros qui s'éloignent, font naître un affreux tumulte. — Comme des mules infatigables traînent du haut d'une montagne, à travers d'âpres sentiers, une poutre énorme ou le mât d'un navire ; et quoique accablées de fatigues et inondées de sueur, elles accélèrent leur marche : de même Ménélas et Mérion portent avec ardeur le cadavre de Patrocle. Derrière eux les deux Ajax retiennent les Troyens comme un promontoire couvert de forêts arrête les eaux d'une rivière, les retient dans la plaine, s'oppose aux rapides courants du fleuve, les repousse au milieu des campagnes ; et, malgré leur impétuosité, ils ne peuvent rompre cet obstacle : ainsi les deux Ajax répriment la fureur de leurs ennemis. Les Grecs sont poursuivis par les Troyens, mais surtout par Énée, fils d'Anchise, et par le célèbre Hector. — Comme une nuée de choucas ou d'étourneaux s'enfuit en poussant des cris aigus à l'aspect du cruel faucon qui donne la mort aux oiseaux les plus faibles : de même sous les coups d'Hector les Achéens font entendre de vives clameurs et s'enfuient sans songer à combattre. Les Danaëns, en prenant la fuite, laissent tomber çà et là dans le fossé et sur ses bords leurs armes superbes et nombreuses, et le combat continue toujours.





FABRICATION DES ARMES.



TANDIS que ces guerriers, semblables à la flamme dévorante, se livrent aux fureurs du combat, Antiloque, messager rapide, arrive près d'Achille. Il trouve ce héros debout devant ses navires à la proue et à la poupe élevées[1], cherchant à connaître quels événements venaient de s'accomplir ; il gémissait profondément et se disait :

[1] Homère dit : νεῶν ὀρθοκραιράων (*navires à bec droit* ou *dressé*, qui ont l'*éperon haut*, dont la *proue se présente droite* ou *se dresse*). Clarke traduit ces mots par : *naves puppibus-excelsas ;* Dübner, qui corrige Clarke, dit : *naves erectis-cornibus*, et il ajoute entre parenthèses : *proris et puppibus*. — Dans les vaisseaux des anciens, les deux extrémités étaient tellement

« Malheur à moi! Pourquoi les Grecs à la belle chevelure fuient-ils à travers la plaine vers leurs vaisseaux? Puissent les dieux n'avoir pas fait naître les funestes malheurs que ma mère m'annonça jadis! Elle me prédit qu'avant mon trépas le plus courageux des Myrmidons, vaincu par les Troyens, perdrait la douce lumière du jour. Le puissant fils de Ménétius est peut-être déjà mort. L'infortuné! Cependant je lui avais recommandé de revenir en ces lieux après avoir éteint ce fatal incendie et de ne point combattre avec Hector! »



Tandis qu'il agite ces pensées dans son âme, l'illustre fils de Nestor s'approche d'Achille; il fond en larmes et lui annonce en ces termes la triste nouvelle :

recourbées ou arrondies qu'elle leur donnait presque l'aspect de la lune dans son dernier quartier.

« O douleur! Fils du belliqueux Pélée, je vais t'apprendre un malheur qui ne devait pas arriver! Patrocle est étendu dans la poussière. On combat autour de son cadavre dépouillé, et ses armes ont été enlevées par Hector au casque étincelant! »

Le héros, en écoutant ces paroles, est enveloppé par le sombre nuage de la douleur; il prend avec ses deux mains de la cendre mêlée de poussière, la répand sur sa tête, souille son beau isage et s'arrache les cheveux : son corps immense, étendu sur sol, occupe un grand espace et sa superbe tunique est couverte cendre. Les captives d'Achille et de Patrocle sont livrées au sespoir : elles poussent de grands cris, sortent de la tente, courent auprès d'Achille en se frappant le sein, et quelqueses d'entre elles tombent évanouies. Antiloque gémit en versant s torrents de larmes : il tient les mains d'Achille, qui soupire; r il craint qu'il ne se coupe la gorge avec le fer[1], tant le de Pélée se lamente avec bruit. — Sa vénérable mère, qui ait assise au fond des ondes, près du vieux Nérée, l'entend, soudain elle gémit. Alors toutes les Néréides qui habitent s profondeurs des mers se rassemblent autour d'elle. On aperit Glaucée, Thalie, Cymodocée, Nésée, Spéio, Thoé, Halie ux beaux yeux, Cymothoé, Actée, Limnorie, Mélite, Jaïre, mphitoé, Agave, Doto, Proto, Phéruse, Dynamène, Dexaène, Amphinome, Callianire, Doris, Panopé, la célèbre Galae, Némerte, Apseude et Callianasse; on voit encore Clymène, nire, Janasse, Maïra, Orithie, Amathée à la belle chevelure, enfin toutes les déesses qui sont au fond des eaux. Elles remissent la grotte argentée, et toutes à la fois elles se frappent la itrine. Alors Thétis, en gémissant, parle en ces termes :

« Écoutez-moi, Néréides, pour que vous sachiez quelles sont es douleurs! Malheureuse mère d'un vaillant guerrier, puisque ai mis au monde un fils courageux, irréprochable, illustre tre tous les héros, un fils qui grandissait semblable à une jeune ante et que j'élevai comme l'arbrisseau qui croît dans un sol

[1] Homère se sert encore ici du mot σίδηρος pour désigner une *épée :* ἴδδιε γὰρ μὴ λαιμὸν ἀποτμήξειε σιδήρῳ (*car il craignait qu'il ne se coupât* *gorge avec le fer*).

fertile, un fils qui partit sur ses navires pour la cité d'Ilion, afin de combattre les Troyens, et qui ne reviendra plus dans les demeures de Pélée! Tandis qu'il vit encore et voit la lumière du soleil, il est accablé de tristesse et je ne puis le secourir! Cependant je veux me rendre auprès de lui pour savoir quel chagrin l'afflige depuis qu'il est éloigné du combat. »

En prononçant ces paroles, Thétis abandonne la grotte; les Néréides la suivent en répandant des larmes, et les flots de l'Océan se séparent autour d'elles. Quand elles sont arrivées dans les plaines d'Ilion, elles se rangent en ordre sur le rivage où les nombreux vaisseaux des Thessaliens entourent celui d'Achille. Thétis se place auprès de son fils, qui pousse de profonds soupirs. Elle lui embrasse la tête en gémissant, et elle prononce ces paroles rapides :

« O mon fils, pourquoi pleures-tu? Quelle douleur s'est emparée de ton âme? Parle donc et ne me cache rien. Jupiter exauça tes vœux lorsqu'autrefois, en élevant les mains, tu le supplias de repousser vers la flotte les Achéens privés de ton secours et de les accabler de maux! »

Achille à la course impétueuse lui répond en soupirant :

« Oui, ma mère, le maître de l'Olympe a exaucé mes vœux. Mais quelle joie cela peut-il me causer, puisque mon ami fidèle a péri, puisque Patrocle, que j'honorais entre tous mes compagnons et que j'aimais à l'égal de moi-même, est perdu pour moi! Hector, après l'avoir tué, l'a dépouillé de ses armes d'une grandeur étonnante et d'une beauté merveilleuse : magnifique présent que les dieux firent à Pélée le jour où ils te firent partager la couche d'un habitant de la terre. Ah! plût au ciel que tu eusses toujours résidé parmi les divinités de l'Océan et que Pélée eût conduit dans son palais une épouse mortelle! La mort de ton fils va remplir ton âme de douleur, et tu ne recevras point Achille dans les demeures paternelles. Maintenant je ne veux plus ni vivre ni rester au milieu des hommes, à moins cependant qu'Hector, frappé le premier d'un coup de ma lance, ne perde la vie et n'expie la mort du fils de Ménétius. »

Thétis lui répond aussitôt en fondant en larmes :

« O mon fils, tu me seras bientôt ravi comme tu le dis toi-même; car ton trépas suivra de près celui d'Hector! »

Alors l'impétueux Achille s'écrie en gémissant :

« Que je meure à l'instant, puisque je n'ai pu secourir mon compagnon qu'on vient d'immoler! Patrocle est mort loin de sa patrie, et en combattant il désirait sans doute me voir près de lui pour le protéger et le défendre! Comme je n'ai pu sauver Patrocle ni les nombreux guerriers domptés par Hector, je ne retournerai plus dans mes foyers. Inutile fardeau de la terre, je suis resté près de mes navires! Pourtant aucun des Grecs ne m'égale dans le combat; mais je vois qu'il en est de meilleurs dans le conseil. — Ah! que parmi les dieux et parmi les hommes périsse la discorde et périsse aussi la colère qui pousse l'homme le plus sage à s'offenser, la colère qui se distille comme le miel le plus doux, et qui, semblable à la fumée, s'élève et augmente toujours dans la poitrine des mortels! Ainsi, moi, je nourrissais un violent courroux contre Agamemnon, roi des hommes. — Mais, malgré nos ressentiments, oublions le passé, et par nécessité domptons la fureur qui nous agite. — Je veux voler au combat pour rencontrer Hector, le meurtrier d'une tête si chère. Quant à moi, je subirai mon sort lorsque Jupiter et les autres dieux l'auront décrété. Hercule lui-même, qui était chéri du fils de Saturne, ne put fuir sa destinée : il périt vaincu par les Parques et par la colère de l'implacable Junon. Puisqu'un sort semblable m'est réservé, je serai étendu sur la terre après ma mort; mais je veux auparavant me couvrir de gloire et contraindre les femmes de la Troade et de la Dardanie [1] à répandre des larmes sur leurs belles joues, à les essuyer avec leurs mains et à pousser de fréquents soupirs. Je veux enfin qu'on reconnaisse que, depuis long-temps, j'étais éloigné du combat! Quel que soit ton amour, ô ma mère, ne me retiens plus, car tu ne me persuaderais point. »

[1] Nous avons passé sous silence (à cause de la construction de la phrase) l'épithète βαθύκολπος (*qui a un beau sein, eminentes mammas*), qu'Homère donne aux Troyennes.

Thétis, la déesse aux pieds d'argent, lui répond en ces termes :

« O mon fils, tes paroles sont justes. Il est beau de vouloir repousser la mort loin de ses compagnons affligés. Mais tes superbes armes d'airain sont maintenant au milieu de tes ennemis, et elles couvrent les épaules d'Hector au casque étincelant. Je ne pense pas que le fils de Priam jouisse long-temps de son triomphe; car la mort est près de lui. Quant à toi, Achille, n'affronte pas les dangers du combat avant que tu ne m'aies vue revenir en ces lieux. Demain, au lever du soleil, je t'apporterai une magnifique armure fabriquée par Vulcain. »

En parlant ainsi, Thétis s'éloigne de son fils; puis, s'adressant à ses sœurs, les déesses de la mer, elle leur dit :

« Plongez-vous dans les profondeurs de l'onde, et quand vous serez arrivées aux demeures de mon père, le vieillard de l'Océan, dites-lui tout ce que vous savez. Moi je me rends dans le vaste Olympe auprès du célèbre artisan Vulcain, pour savoir s'il veut donner à mon fils des armes excellentes d'une admirable beauté. »

Elle dit, et toutes les nymphes disparaissent sous les flots de la mer. Thétis, la déesse aux pieds d'argent, se dirige vers les cieux afin de pouvoir apporter une armure fameuse à son fils bien-aimé.

Tandis que la déesse, emportée par ses pieds rapides, monte vers l'Olympe, les Grecs, poursuivis par l'homicide Hector, fuient en poussant de grands cris et s'approchent de leurs navires rangés sur les bords du vaste Hellespont. Les Achéens aux belles cnémides ne peuvent entraîner loin des traits Patrocle, vaillant compagnon d'Achille. Le cadavre est atteint de nouveau par les fantassins, par les coursiers et par le fils de Priam, Hector, semblable à la flamme dévorante. Trois fois ce héros saisit les pieds de l'infortuné Patrocle, et, pour s'emparer de sa proie, il excite les Troyens en poussant de grands cris : trois fois les deux Ajax, animés d'une force indomptable, le repoussent loin du corps de leur ami. Hector, toujours intrépide et se fiant à son courage, s'élance tantôt dans la mêlée, et tantôt s'arrête en poussant de

vives clameurs; mais il ne recule jamais. — Ainsi dans un champ des pasteurs ne peuvent repousser loin d'un cadavre un lion furieux pressé par la faim : de même les deux Ajax, avec leurs armes, ne peuvent éloigner Hector des restes mortels de Patrocle. Le fils de Priam se serait sans doute couvert de gloire en s'emparant du corps si la déesse Iris, aussi légère que les vents, ne fût descendue de l'Olympe à l'insu de Jupiter et des autres dieux pour engager Achille à marcher au combat (Iris venait d'être envoyée sur la terre par la belle Junon). Quand la déesse est près du fils de Pélée, elle lui adresse ces paroles rapides :

« O Achille, le plus terrible des héros, lève-toi et porte secours au cadavre de Patrocle que les Grecs et les Troyens se disputent auprès des navires. Les deux armées se livrent une guerre d'extermination, ceux-ci, pour défendre le cadavre de ton ami, ceux là pour l'entraîner dans la haute ville d'Ilion. Le vaillant Hector est plus que tous les autres impatient de ravir le corps du fils de Ménétius à ses compagnons; car tout son désir est de planter la tête de ce héros sur un pieu après l'avoir séparée du cou tendre et délicat. Lève-toi donc, Achille, ne prends plus aucun repos, et que la honte s'empare de ton âme en pensant que Patrocle peut devenir le jouet des chiens d'Ilion! Quel opprobre pour toi si le corps de ton ami fidèle venait à recevoir quelque outrage! »

Achille à la course impétueuse lui répond aussitôt :

« Divine Iris, quelle divinité t'a envoyée vers moi? »

Iris, aussi légère que les vents, réplique en ces termes :

« C'est Junon, la glorieuse épouse de Jupiter. Le fils de Saturne, qui siége sur un trône élevé, et les autres dieux qui habitent les sommets blanchis de l'Olympe ignorent que je suis en ces lieux. »

Alors l'impétueux Achille lui adresse encore la parole en ces termes :

« Comment irai-je au combat? Les Troyens se sont emparés de mes armes, et ma mère chérie ne veut point que je marche contre nos ennemis avant que je l'aie vue revenir; car elle doit m'apporter une magnifique armure fabriquée par Vulcain.

Je ne puis me servir des armes d'aucun guerrier, à moins que ce ne soit du bouclier d'Ajax, fils de Télamon; mais je pense que ce héros est aux premiers rangs et qu'avec sa lance il sème la mort et le carnage autour du corps de Patrocle. »

La légère Iris reprend aussitôt :

« Nous savons que les Troyens possèdent tes armes; mais si tu paraissais devant les ennemis en t'avançant seulement vers le fossé, ils fuiraient tous épouvantés et s'abstiendraient de combattre. Les Grecs, qui sont maintenant accablés de fatigue, pourraient enfin respirer, et il y aurait une trêve de quelques instants. »

A ces mots Iris s'éloigne rapidement. Achille, chéri de Jupiter, se lève avec rapidité. Minerve jette sur les épaules du héros l'égide garnie de franges et elle entoure sa tête d'un nuage d'or d'où elle fait jaillir une brillante flamme. — Comme durant le jour la flamme s'élève d'une ville située dans une île lointaine qu'entoure l'ennemi, tandis que les assiégés soutiennent d'horribles combats hors des remparts; mais, dès que le soleil a disparu, des feux nombreux sont allumés, et leur vive clarté brille dans les airs afin que les peuples voisins, l'apercevant, arrivent sur leurs navires et repoussent les agresseurs : de même la flamme brille sur la tête d'Achille et s'élève dans les airs. Le héros s'arrête près des bords du fossé, en dehors des murs, et ne se mêle point aux autres Achéens, afin d'obéir aux sages conseils de sa mère. Il pousse de grands cris; Pallas, qui est loin de lui, l'accompagne de sa voix terrible, et un affreux tumulte s'élève parmi les Troyens. — Ainsi retentit une voix éclatante lorsque résonne la trompette[1] dans une ville entourée d'ennemis : de même retentit la voix

[1] C'est le seul passage où il soit fait mention de la *trompette* (σάλπιγξ). Il est probable que, du temps d'Homère, on faisait usage de la trompette dans le siége d'une ville pour réunir un certain nombre de troupes sur un même point; mais on ne s'en servait point en pleine campagne, parce qu'alors il n'y avait que des chocs tumultueux et sans ordre. La voix sonore du chef (βοὴν ἀγαθός) était le seul et unique signal. On prétend même que les flambeaux précédèrent les trompettes. « Anciennement, dit le scoliaste d'Euripide, on se servait de *porte flambeaux*, au lieu de *trompettes*. Ces *porte-flambeaux*, qui étaient des prêtres de Mars, s'avançaient avec une torche à la tête des deux armées, et, après avoir jeté cette torche dans l'espace qui

e et perçante du vaillant Éacide. Les défenseurs d'Ilion, qui ndent cette voix d'airain, tremblent d'effroi. Les coursiers à elle crinière, prévoyant un grand malheur, s'en retour- avec les chars. Les écuyers sont saisis de crainte en cevant cette flamme ardente, horrible, infatigable que Mi- e, la déesse aux yeux d'azur, fait briller sur la tête du le Pélée. Trois fois le divin Achille crie avec force sur les



ls du fossé, et trois fois les Troyens ainsi que leurs vail- s alliés s'enfuient en désordre. Alors douze de leurs plus cou- eux combattants périssent embarrassés dans leurs chars et és de leurs propres lances. Les Achéens retirent avec une e joie le cadavre de Patrocle du milieu des traits; ils le placent un lit funèbre et l'entourent en poussant des gémissements onds. L'impétueux Achille, qui marche à la suite de ses guer- s, répand des larmes abondantes à la vue de son compagnon

rait les combattants, ils se retiraient sans éprouver aucun mal. Alors les pes s'attaquaient; mais les *porte-flambeaux* étaient épargnés, comme es du dieu de la guerre, quand bien même on aurait exterminé toute née. De là est venu ce proverbe qui exprime une déroute complète : *Le e-flambeau n'a pas été sauvé.* »

fidèle étendu sur une civière [1] et le corps déchiré par l'airain cruel. — Achille l'envoya au combat sur un char avec des coursiers; mais il ne put le recevoir à son retour!

L'auguste Junon aux beaux yeux envoie ves les flots de l'Océan le soleil infatigable, qui s'éloigne malgré lui et disparaît enfin quand les Achéens cessent les combats homicides et la guerre funeste à tous les mortels.

Les Troyens, de leur côté, abandonnent le champ de bataille; ils détachent du char les agiles coursiers et se réunissent pour le conseil avant de songer au repas du soir. Ils restent debout dans l'assemblée et aucun d'eux ne songe à s'asseoir; car ils sont tous saisis de crainte après avoir pu paraître Achille, qui depuis longtemps s'était abstenu de combattre. Le prudent Polydamas, fils de Panthée, prend le premier la parole : seul il connaissait le passé et l'avenir (Polydamas, compagnon d'Hector, était né la même nuit que ce héros; il l'emportait autant par ses discours que le fils de Priam par sa lance). Polydamas se lève et dit avec bienveillance :

« O mes amis, délibérez avec prudence sur le parti qu'il faut prendre. Quant à moi je vous engage à rentrer dans la ville et à ne point attendre le retour de l'aurore en ces lieux, devant les vaisseaux ennemis; car nous sommes trop éloignés des remparts. Tant que ce héros garda son ressentiment contre le puissant Agamemnon, les Grecs étaient plus faciles à combattre. Moi-même je me réjouissais en restant sur ce rivage : j'espérais que bientôt nous nous emparerions de leurs navires; mais maintenant je redoute l'impétueux fils de Pélée. L'âme d'Achille est tellement violente que ce héros ne voudra plus rester dans la plaine où jusqu'à présent les Troyens et les Achéens ont tour à tour éprouvé les fureurs de Mars : il combattra pour s'emparer de notre ville et de nos épouses. Croyez-moi, rentrez tous dans Ilion; car il en sera ainsi. La nuit divine retient en ce moment l'impétueux fils de Pélée; mais si demain Achille vous retrouve en ces lieux,

[1] Le texte grec porte : κείμενον ἐν φέρτρῳ (*étendu sur une civière*). Le mot φέρετρον pour φέρτρον signifie un *instrument pour porter les morts*, un *brancard*, une *civière*.

marchera contre vous avec ses armes : et parmi les Troyens quelqu'un connaîtra la fureur de ce héros. Heureux celui qui pourra s'enfuir et atteindre les murs sacrés de Troie ! Je crains que les chiens et les vautours ne dévorent l'armée des Troyens : puisse une telle nouvelle ne jamais frapper mon oreille ! Si, malgré votre tristesse, vous cédez à mes avis, nous profiterons de la nuit pour raffermir notre courage dans le conseil, tandis que les tours et les hautes portes munies de barrières solides et épaisses protégeront notre ville. Demain, au lever de l'aurore, nous paraîtrons tous armés sur les remparts, et Achille aura plus de peine s'il veut, loin de ses navires, attaquer nos murailles. Ce guerrier s'en retournera sans doute vers sa flotte après avoir épuisé ses chevaux en courses désordonnées autour de notre ville. Achille, malgré sa valeur, ne pénètrera point dans la cité d'Ilion, et il ne pourra jamais la détruire : auparavant son cadavre deviendra la proie des chiens dévorants ! »

Hector au casque étincelant, jetant sur lui des regards courroucés, s'écrie :

« Polydamas, tes paroles ne me plaisent point. Comment, tu nous conseilles de rentrer dans la ville ! Troyens, est-ce que vous n'êtes point las de rester dans les tours d'Ilion ? Jadis les hommes disaient que la ville du roi Priam était remplie d'or et d'airain, aujourd'hui toutes les choses précieuses qui ornaient nos palais sont anéanties ; nos richesses ont été vendues dans la Phrygie et dans l'agréable Méonie, parce que le grand Jupiter s'est courroucé contre nous. Maintenant que le fils de Saturne veut me combler de gloire près des vaisseaux en m'accordant de tenir les Grecs enfermés sur le rivage [1], tu publies, toi, misérable insensé, de tels avis parmi le peuple ! Mais aucun des Troyens ne l'obéira : moi je ne le permettrai point. — Vous, braves défenseurs d'Ilion, obéissez à mes paroles. Allez prendre le repas du soir dans les rangs de l'armée ; n'oubliez pas de placer les gardes et de veiller avec soin. Que celui d'entre vous qui craint pour ses

[1] Homère dit : θαλάσσῃ τ' ἔλσαι Ἀχαιούς (*et d'acculer les Grecs contre la mer*) c'est-à-dire *de les tenir enfermés sur le rivage* comme nous l'avons traduit plus haut.

richesses les rassemble et les abandonne aux soldats pour être consommées par eux : il vaut mieux qu'ils en jouissent que de les livrer à nos ennemis. Demain au lever de l'aurore nous nous précipiterons, avec nos armes, sur les creux navires des Grecs. Si vraiment Achille a reparu devant la flotte avec le désir de combattre, son malheur en sera plus grand; car, loin de fuir devant lui, je l'attendrai de pied ferme. Il faut que l'un de nous deux remporte une grande victoire. Enyalios[1] est le dieu de tous les mortels, et souvent il immole celui qui a immolé. »

Ainsi parle le fils de Priam, et les Troyens insensés applaudissent avec joie; car Minerve leur avait ôté la raison. Ils approuvent Hector, qui leur donne de pernicieux avis, et ils rejettent les sages conseils de Polydamas. Les guerriers, sans quitter leurs rangs, prennent le repas du soir. — Les Grecs gémissent et pleurent toute la nuit autour du corps de Patrocle. Achille donne le signal du deuil en posant ses mains sur la poitrine de son compagnon et en exhalant de profonds soupirs. — Telle une lionne se désole quand, rentrant dans son antre, elle s'aperçoit qu'un chasseur, après avoir pénétré dans la forêt, lui a enlevé ses jeunes lionceaux; alors, saisie d'une violente colère, elle parcourt les nombreux vallons en cherchant de tous côtés la trace du ravisseur : tel Achille se désole, et en soupirant il dit aux Thessaliens :

« Hélas, je n'ai donc proféré que des paroles vaines le jour où, dans sa demeure, je rassurais le héros Ménétius en lui disant qu'après avoir détruit Ilion je ramènerais à Oponte son célèbre fils chargé de butin ! Mais Jupiter n'accomplit pas tous les desseins des hommes. Nous sommes, Patrocle et moi, destinés à rougir la même terre sur ces rivages; car ni le vieillard Pélée, agitateur de coursiers, ni ma mère Thétis aux pieds d'argent ne me verront revenir de ces lieux : c'est dans cette plaine que reposera mon corps. O Patrocle, puisque je ne descends qu'après toi dans la tombe, je ne célébrerai tes funérailles qu'a

[1] Le poëte se sert ici du mot *Enyalios* (Ἐνυάλιος) pour désigner le dieu de la guerre. Eustathe dérive Ἐνυάλιος d'ἐνύω, selon lui synonyme de φονεύω (*tuer*); Buttmann, au contraire, le fait venir d'ἐνόω, synonyme d'ἐνύ (*ébranler*).

près t'avoir apporté les armes et la tête d'Hector, ton orgueilleux meurtrier! Dans la fureur que me cause ton trépas, je veux égorger devant ton bûcher douze Troyens illustres : jusqu'alors demeure ainsi près de mes navires. Les Troyennes et les Dardaniennes aux beaux seins, ces captives que nous avons conquises avec nos lances en ravageant des villes opulentes et guerrières, te pleureront et la nuit et le jour. »

Achille ordonne à ses compagnons de placer sur le feu un grand trépied, afin d'enlever le sang dont le corps de Patrocle était souillé. Soudain les guerriers déposent sur la flamme ardente le vase des lustrations [1]; ils y versent de l'eau et allument le bois. Bientôt la flamme enveloppe les flancs du trépied, l'onde s'échauffe, et, quand elle a frémi dans l'airain splendide, les Grecs baignent le corps, le parfument d'essence et remplissent les blessures du héros d'un baume de neuf années. Puis ils placent le cadavre sur un lit, l'enveloppent d'un léger linceul et le recouvrent encore d'un voile éclatant de blancheur. Les Thessaliens, réunis autour de l'impétueux Achille, pleurent toute la nuit le malheureux Patrocle. Alors Jupiter dit à Junon sa sœur et son épouse :

« Vénérable Junon! tous tes vœux sont maintenant accomplis, puisque tu as fait reparaître dans les plaines d'Ilion Achille à la course légère. Oh! sans doute c'est de toi qu'ils ont reçu le jour, les Achéens à la belle chevelure! »

L'auguste Junon aux beaux yeux lui répond aussitôt :

« Cruel fils de Saturne, quelles paroles viens-tu de prononcer! Comment, un homme, quoique mortel et ignorant tout ce qu'ignorent les faibles humains, pourra se venger d'un autre homme [2]; et moi, la plus illustre des déesses par la naissance, moi l'épouse de celui qui règne sur tous les immortels, je ne pourrai, dans ma colère, méditer la ruine des Troyens! »

Tandis que Jupiter et Junon s'entretiennent ainsi, Thétis aux pieds d'argent arrive au palais de Vulcain; palais éternel formé d'ai-

[1] Le mot λοετροχόος lié, comme ici, à τρίπους signifie une *chaudière à trois pieds* dans laquelle on chauffait l'eau pour le bain.

[2] Nous avons été forcé de nous servir d'une périphrase pour traduire ce passage, qui offrirait quelque obscurité rendu mot à mot.

rain, parsemé d'étoiles, célèbre entre toutes les demeures célestes, et que ce dieu boiteux construisit lui-même. Thétis trouve Vulcain couvert de sueur marchant autour des soufflets de sa forge et se livrant à ses travaux. Il fabriquait vingt trépieds destinés à orner les murs d'un palais magnifique; il plaçait sous chacun d'eux des roues en or afin que ces trépieds pussent d'eux-mêmes se rendre à l'assemblée des dieux et retourner ensuite dans leur demeure : chose admirable à voir! Ces trépieds étaient presque entièrement achevés; mais Vulcain n'y avait pas encore adapté les anses ciselées : en ce moment il forgeait et ajustait les liens de ces anses superbes. Tandis que Vulcain se livre à ces travaux avec une grande habileté, Thétis s'approche de lui. L'épouse du célèbre artisan, la belle Charis au voile éclatant l'aperçoit la première; elle la prend par la main et lui dit :

« Pourquoi donc, ô Thétis au long voile, divinité vénérable et chérie, venir dans nos demeures? Autrefois tu ne les fréquentais jamais. Entre dans ces palais, ô déesse, pour que je t'offre les dons de l'hospitalité. »

En parlant ainsi, la divine Charis introduit Thétis; elle la fait asseoir sur un trône magnifique orné de clous d'argent et travaillé avec art; elle place sous ses pieds une riche escabelle; puis, appelant son époux, le célèbre artisan, elle lui dit :

« Vulcain, viens en ces lieux; Thétis a besoin de ton secours. »

L'illustre Vulcain répond aussitôt :

« Une divinité respectable et auguste est en ce moment dans mon palais : c'est elle qui me sauva lorsque je fus accablé de chagrin après avoir été précipité du haut de l'Olympe par les conseils d'une mère odieuse qui voulait me dérober à tous les regards parce que j'étais boiteux! J'aurais souffert de grands maux si Thétis et Eurynome, filles de l'Océan, ne m'eussent accordé pour retraite le sein des ondes. Pendant neuf années je fis près d'elles de nombreux ornements, des agrafes, des bracelets recourbés, des boutons de toilette[1] et des colliers.

[1] Le mot κάλυξ signifie proprement une *enveloppe*, un *bourgeon* un bou-

étais dans une grotte profonde autour de laquelle l'Océan, furieux, ugissant, roulait sans cesse ses flots blancs d'écume. Ma retraite, norée des dieux et des hommes, ne fut connue que de ces ux divinités qui m'avaient sauvé. Maintenant, puisque Thétis ent dans ma demeure, il est juste que je paye à cette déesse prix de mon salut. Hâte-toi donc de lui apporter les agréa-es dons de l'hospitalité, tandis que je vais serrer mes soufflets déposer les instruments de mes travaux. »

En disant ces mots, le monstre impétueux [1] s'éloigne en boi-nt du billot de son enclume, et ses jambes grêles s'agitent avec pidité sous son misérable corps. Il place ses soufflets loin de la amme et met ses outils dans un coffre d'argent, puis avec une ponge il essuie son front, ses mains, son cou et sa poitrine elue; il revêt une tunique, s'appuie sur un sceptre solide et sort boitant. Deux femmes esclaves s'avancent avec leur roi (ce sont es statues d'or semblables à des jeunes filles vivantes; elles ont partage l'intelligence, la voix, le mouvement, et les dieux ur apprirent les travaux utiles) : elles marchent en avant de ulcain, qui se traîne avec peine. Quand le célèbre artisan est rès de la belle Thétis, il se place sur un trône éclatant; et, renant la main de la déesse, il lui dit :

« O Thétis, divinité vénérable et chérie, pourquoi venir dans

on de fleur. Dans ce passage de l'*Iliade*, disent les auteurs du *Dictionnaire es Homérides*, κάλυξ est nommé comme un objet de toilette, comme une artie de la parure des femmes : peut-être était-ce un bouton de métal ser-ant à orner la chevelure; peut-être des pendants d'oreilles, ayant la forme l'un bouton de rose ou de toute autre fleur. D'après quelques grammairiens e seraient, σωληνίσκοι, σύριγγες, des *épingles à friser* (*haarnadeln*, comme lisent les Allemands) qui servaient à maintenir les boucles de cheveux.

[1] Homère dit : πέλωρ αἴητον (*monstre impétueux*). On explique différem-ment le mot αἴητος : les uns veulent qu'il signifie *grand, puissant*; les utres, *révéré de tous*. Hésychius est, selon nous, plus près de la vérité n expliquant αἴητος par πνευστικός (*qui sert à souffler*); car αἴητος pour ἄητος a pour racine ἄημι (*souffler*) : cette épithète paraît convenir à Vul-cain, dont la profession était si bruyante. Clarke traduit πέλωρ αἴητον par *vastus ardens*; mais Dübner, qui le corrige, dit : *monstrum ardens*. Bitaubé et Dugas-Montbel, s'en tenant aux anciennes explications d'Eustathe, ont traduit ce passage, l'un par : *ce dieu d'une stature colossale*, l'autre par : *l'immense dieu*.

nos demeures? Autrefois tu ne les fréquentais jamais. Dis-moi donc quelle est ta pensée; car tout mon désir est d'accomplir tes vœux, si je le puis et si leur accomplissement est possible. »

Thétis, en fondant en larmes, lui répond en ces termes :

« O Vulcain, parmi toutes les divinités de l'Olympe, y en a-t-il une seule à qui Jupiter ait fait supporter des chagrins plus cuisants, des douleurs plus amères qu'à moi la fille du vieux Nérée?... Seule entre toutes les déesses de la mer, je fus unie malgré moi à un homme : je partageai la couche du fils d'Éacus, Pélée, qui maintenant, courbé sous le poids de la vieillesse, repose dans son palais. Jupiter fit encore fondre sur moi de nouveaux malheurs : il m'accorda de donner le jour au plus illustre des héros. Achille, mon fils, grandissait semblable à une jeune plante et je l'élevai comme l'arbrisseau qui croît dans un sol fertile. Il partit sur ses navires recourbés pour la cité d'Ilion, afin de combattre les Troyens; mais il ne reviendra plus et je ne le recevrai point dans les demeures de Pélée! Tandis qu'il vit encore et voit la brillante lumière du soleil, il est accablé de tristesse et je ne puis le secourir! — Les Achéens lui donnèrent en récompense une captive que le puissant Agamemnon arracha de ses mains, et mon fils se consuma de tristesse. Les Troyens attaquèrent les Grecs autour de leurs navires, et ils ne leur permirent plus de franchir les remparts. Les plus vénérables d'entre les Argiens vinrent supplier Achille en lui promettant de riches présents; mais mon fils refusa de repousser lui-même les ennemis, seulement il confia ses armes à Patrocle et l'envoya au combat à la tête d'un peuple nombreux. Durant tout le jour ils combattirent devant les portes de Scée; ils auraient renversé la haute ville de Troie si le brillant Apollon n'eût immolé le courageux fils de Ménétius, qui semait aux premiers rangs le carnage et la mort, et s'il n'eût accordé la victoire au bouillant Hector. — Maintenant, ô Vulcain, je tombe à tes genoux pour que tu accordes à mon fils, qui mourra bientôt, un bouclier, un casque, une cuirasse et de belles cnémides ornées de leurs agrafes; car Patrocle a perdu les armes d'Achille après avoir dompté les Troyens. Mon fils, accablé par le plus violent chagrin, est en ce moment couché sur la terre. »



Le célèbre Vulcain lui répond aussitôt :

« Rassure-toi, ô déesse, et que de telles pensées ne troublent plus ton âme. Que ne puis-je dérober ton fils à la mort, quand son heure fatale sera venue, comme il m'est facile de lui donner une armure superbe telle qu'à sa vue tout homme sera frappé d'étonnement ! »

En parlant ainsi il quitte la déesse et court reprendre ses soufflets, qu'il dirige du côté du feu en leur ordonnant d'agir : ceux-ci soufflent dans vingt fourneaux, et de toutes parts ils envoient un vent inflammable, tantôt impétueux, tantôt doux et tranquille, tel enfin que le désire Vulcain et que l'exige le travail. Puis il jette dans le brasier le solide airain, l'étain, l'argent, l'or



précieux, et, plaçant sur son billot[1] une énorme enclume, il prend d'une main les fortes tenailles et de l'autre le lourd marteau.

[1] Homère dit : θῆκεν ἐν ἀκμοθέτῳ μέγαν ἄκμονα, que Clarke et Dübner traduisent par : *posuit in stipite magnam incudem*. Dugas-Montbel rend ce passage par : *il place sur un* TRONC *l'énorme enclume*. Il est bien évident que, si Dugas-Montbel avait traduit d'après le texte même d'Homère, il

Il fait d'abord un bouclier large et solide qu'il embellit de toutes parts d'ornements divers ; il l'environne d'un triple rayon éblouissant et y attache une courroie argentée. Ce bouclier est formé de cinq lames superposées et orné de nombreux dessins tracés par les mains habiles du célèbre Vulcain.

Il représente la terre, les cieux, la mer, le soleil infatigable dans sa course, la lune arrondie et pleine, et tous les astres qui couronnent la voûte céleste : les Pléiades, les Hyades, le courageux Orion [1] ; l'Ourse, qu'on appelle aussi le Chariot et qui tourne toujours dans le même lieu en regardant Orion (c'est la seule constellation qui ne se plonge point dans les flots de l'Océan).

Il y représente aussi deux belles cités remplies d'habitants. Dans l'une on célèbre des hyménées et des festins splendides : on conduit par la ville, loin des chambres nuptiales, les époux à la clarté des flambeaux, et l'on entend partout des chants pleins d'allégresse. De jeunes danseurs forment en sautant des cercles rapides : au milieu d'eux les flûtes, les lyres font entendre des sons harmonieux, et les femmes debout devant les portiques admirent tous ces jeux. — Plus loin le peuple est assemblé sur une place publique où s'élèvent de vifs débats : deux hommes se querellent pour la rançon d'un meurtre [2] ; l'un affirme qu'il a donné l'argent et le déclare en public, l'autre nie avoir reçu la somme, et tous deux ont recours aux arbitres pour terminer leur différend. Les citoyens élèvent la voix pour soutenir l'un ou l'autre plaideur, et les hérauts maintiennent la populace. Des vieillards assis sur des pierres polies

n'aurait pu rendre ἀκμόθετον par *tronc* (ce qui est du reste fort peu compréhensible), quand ce mot signifie littéralement : *emplacement où est l'enclume, billot d'enclume.* Voss traduit très-exactement ce passage en disant : *Richtete dann auf dem Blok den Amboss* (*il posa l'enclume sur le billot*). Le traducteur allemand ne se sert pas ici du mot *Stamm*, qui signifie *tronc.*

[1] Homère dit : σθένος Ὠρίωνος, soit parce qu'Orion était d'une force et d'un courage remarquables, soit pour exprimer la *force* même d'Orion, comme dans cette phrase σθένος Ἕκτορος, la *force d'Hector*, c'est-à-dire, le *vaillant Hector* ou Hector lui-même.

[2] Δύο δ' ἄνδρες ἐνείκεον εἵνεκα ποινῆς, c'est-à-dire que *deux hommes disputent pour le rachat d'un meurtre ;* car alors avec de l'argent on rachetait d'un homicide.

ans une enceinte sacrée tiennent le sceptre des hérauts, et ils
lèvent tour à tour pour prononcer leur sentence. Au milieu de
assemblée sont deux talents d'or destinés à celui d'entre eux
ui jugera avec le plus d'équité.

Dans l'autre ville, deux armées resplendissantes d'airain sont
ampées devant les remparts. Les guerriers réunis pour le conseil
gitent deux avis opposés : les uns veulent livrer au pillage cette
gréable cité, et les autres diviser également les richesses qu'elle
nferme. Les assiégés, loin de céder, s'arment en secret et dressent
ne embuscade; les épouses bien-aimées, les jeunes enfants et les
eillards se tiennent debout sur les murs et gardent les remparts de
ville. Les combattants font une sortie et ils ont à leur tête l'im-
étueux Mars et la fière Minerve. — Ces deux divinités, d'une
ille élevée et superbe comme il convient à des immortels, sont en
r; elles sont couvertes de tuniques d'or, de leurs armes brillantes,
toutes deux elles sont plus exposées aux regards que les faibles
umains : les guerriers sont beaucoup plus petits que les dieux.
— Bientôt ils trouvent sur les bords d'un fleuve où les troupeaux



iennent se désaltérer un endroit favorable pour dresser une embus-

cade : c'est là qu'armé de l'airain resplendissant ils se placent pour attendre l'ennemi; plus loin ils mettent des gardes afin d'épier l'instant où les bœufs et les brebis paraîtront dans la plaine. Les troupeaux arrivent suivis de deux pasteurs, qui, ne soupçonnant aucune embûche, s'égayent au son de leurs chalumeaux. Alors les soldats se précipitent sur eux, les immolent et égorgent leurs bœufs et leurs blanches brebis. A ce tumulte leurs guerriers, assemblés pour le conseil, montent sur leurs chars et sont en quelques instants sur le lieu du carnage. On combat avec fureur sur les rives du fleuve, et les deux partis se portent des coups mortels : parmi eux s'agitent la Discorde et le Tumulte. L'impitoyable Parque, couverte d'une robe souillée de sang, saisit tantôt un héros blessé qui respire encore ou celui qui n'a pas été atteint, et tantôt elle tire par les pieds un cadavre à travers le champ de bataille. Tous se heurtent et combattent comme des hommes vivants : de chaque côté les guerriers entraînent les corps des guerriers immolés.

Vulcain trace sur ce bouclier une plaine vaste et fertile travaillée trois fois. On aperçoit de nombreux laboureurs qui vont et viennent sans cesse en retournant l'attelage de leurs bœufs; lorsqu'ils sont arrivés à l'extrémité du champ, un homme leur remet une coupe pleine d'un vin aussi doux que le miel : puis ils retournent à leurs sillons, et ils sont impatients d'arriver au bout de la vaste plaine. Quoique la matière soit en or, on voit la terre se noircir derrière les laboureurs, comme un champ nouvellement cultivé, tant ce travail est admirablement fait.

Il grave un champ couvert de riches épis que moissonnent des ouvriers armés de faucilles tranchantes : les javelles tombent le long des sillons, on resserre les gerbes dans les liens, trois moissonneurs les réunissent en monceaux, et derrière eux des enfants leur présentent ces gerbes qu'ils apportent dans leurs bras. Le maître tient au milieu d'eux son sceptre en silence, et à la vue de ses guérets il éprouve une douce joie. Les hérauts préparent le festin sous un chêne : ils dépècent un bœuf qu'on vient d'immoler, et les femmes apprêtent avec de la blanche farine le repas des moissonneurs.

Puis il représente une belle vigne d'or surchargée de grappes

et soutenue par des pieux d'argent; il l'entoure d'une
rofonde bordée par une haie d'étain [1] : cette ville n'a qu'un
entier pour laisser passer ceux qui travaillent aux vendanges.
eunes hommes et les jeunes filles, animés des pensées les
oyeuses, portent dans des corbeilles de jonc le doux fruit
vigne. Au milieu d'eux est un enfant qui tire de divins sons
lyre sonore dont les cordes retentissent avec harmonie; les
ngeurs frappent tous ensemble la terre de leurs pieds : ils
vent en dansant et l'accompagnent en faisant entendre des
et des cris de joie.

ait ensuite un troupeau de bœufs aux cornes élevées : ces
ux, qui sont en or et en étain, sortent de l'étable en mu-
t et se rendent aux pâturages près d'un fleuve bruyant,
ueux et bordé de roseaux; ils sont conduits par quatre ber-
n or et suivis de neuf chiens à la course rapide. Deux lions
les saisissent parmi les premiers du troupeau un taureau
ugit, et, malgré ses affreux beuglements, ils l'entraînent :
les chiens et les pasteurs volent à son secours; mais les
déchirent la peau de cet animal immense et se repaissent de
ng et de ses entrailles. C'est en vain que les bergers ani-
leurs chiens, car ceux-ci, loin d'attaquer les lions, se con-
t d'aboyer près d'eux et ils font tout pour les éviter.

ns un superbe vallon, l'illustre Vulcain représente une

texte porte : ἀμφὶ δὲ, κυανέην κάπετον, περὶ δ' ἕρκος ἔλασσεν κασσι-
il trace à l'entour la fosse azurée (noire ou profonde) *et une haie*
). Le mot κύανεος signifie *bleu foncé, couleur foncée, sombre, noirâ-*
r conséquent il se dit d'une *fosse profonde*, parce qu'elle paraît *noire*.
t n'a aucun rapport au *métal*, comme le disent à tort Bitaubé et Dugas-
el ; mais il sert à désigner la *couleur* ou la *profondeur* du fossé. Le mot
ερος veut dire *étain ;* mais Beckmann, dans son *Histoire des Inven-*
et Schneider, dans son *Dictionnaire*, prétendent que ce mot signifie le
m des Romains. Selon eux, le κασσίτερος est un mélange d'argent et
mb ; « car, ajoutent-ils, l'étain pur n'aurait pu avoir assez de consistance
ervir de défense aux guerriers. » Dübner rend ce passage par : *circum-*
autem cyaneam fossam, et septum stanni ; et Voss par : *rings dann*
den Graben von dunkeler blaüe des Stahles, sammt dem Gehege von
tout à l'entour il trace la fosse qui était du bleu-foncé de l'acier,
ue la haie d'étain).

grande plaine où paissent de blanches brebis. On aperçoit des étables, des porcs, et des cabanes couvertes de leurs toits.

Vulcain trace encore une danse semblable à celle que Dédale imagina jadis dans la vaste Cnosse pour Ariane à la belle chevelure [1]. De jeunes hommes et des vierges charmantes [2] sautent en se tenant par la main : celles-ci sont couvertes de voiles légers, ceux-là de tuniques bien tressées qui brillent comme le doux éclat de l'huile [3] ; ils portent des glaives d'or suspendus à des baudriers d'argent : tantôt ils tournent avec art aussi vite que la roue qu'un potier essaie facilement et qui vole à son gré ; et tantôt ils rompent le cercle et sautent en ordre les uns devant les autres. La foule qui les entoure admire ces danses gracieuses et pleines de charmes. Un chantre divin fait entendre une voix mélodieuse en s'accompagnant de sa lyre : deux bateleurs [4] donnent

[1] Homère dit : οἷόν ποτ' ἐνὶ Κνωσῷ εὐρείῃ Δαίδαλος ἤσκησεν καλλιπλοκάμῳ Ἀριάδνῃ, que Dübner rend par : *qualem olim in Cnosso lata Dædalus concinnavit pul hras comas-habenti Ariadnæ*. Pour la traduction de ce passage, nous avons suivi les commentaires de Voss, de Damm et de Kæppen : quelques-uns ont voulu expliquer cette phrase par διδάσκειν χόρον (*former, dresser les danseurs*) ; mais ἀσκεῖν se dit toujours des ouvrages d'art. Homère fait ici allusion à un travail de Dédale ; et, en effet, long-temps après lui, on montrait encore à Cnosse un bas-relief en marbre blanc, connu sous le nom de *Chœur dansant d'Ariane*. Knight retranche une partie de ce passage en disant que Dédale est postérieur à Homère ; et Heyne pense que l'histoire du labyrinthe et de la délivrance de Thésée par Ariane, auxquels ce passage fait allusion, est une invention des poètes qui sont venus après Homère.

[2] Nous avons, comme Dugas-Montbel, rendu l'épithète ἀλφεσίβοιος par *charmantes*, attendu que nous n'avons point dans notre langue d'expression correspondante au mot ἀλφεσίβοιος, qui signifie littéralement *qui trouve des bœufs ;* parce que, du temps d'Homère, les prétendants donnaient des bœufs à leurs fiancées : or la jeune fille qui trouvait le plus de bœufs était celle, par conséquent, qui trouvait le plus de prétendants. Cet usage s'est conservé fort long-temps ; car M. Cochard, dans sa *Statistique du département du Rhône*, dit : « J'ai vu avant la révolution, dans quelques villages aux environs de Lyon, des parents constituer en dot à leurs filles en les mariant une brebis et son agneau ; aujourd'hui même cet usage subsiste encore dans les montagnes. »

[3] Nous avons pris ἦκα comme comparatif, et nous avons suivi la leçon adoptée par les anciens grammairiens et par Voss dans sa traduction allemande.

[4] Il faut entendre par κυβιστητήρ un *bateleur*, c'est-à-dire celui *qui tom-*

le signal des chants et des danses, et s'agitent au milieu de l'assemblée.

Enfin, le célèbre Vulcain représente autour de ce magnifique bouclier l'immense Océan [1].

bait sur la tête (de κυβιστάω venant de κυβή *tête*) ou *qui faisait la culbute.*

[1] M. Letronne, membre de l'Institut, vient de nous faire l'honneur de nous envoyer, au sujet de la longue description qu'on vient de lire, une note très-curieuse, remplie de détails fort intéressants, et surtout écrite avec infiniment d esprit : c'est une bonne fortune pour nous et pour nos lecteurs. Mais laissons parler M. Letronne :

« De toute cette description, dit-il, Zénodote ne conservait que les cinq premiers vers : ποίει δὲ πρώτιστα... πραπίδεσσιν. Il supprimait tout le reste comme étant une addition faite postérieurement. Le poète n'avait donc décrit que très-sommairement le bouclier, dans cinq vers, plus les deux vers de la fin (v. 607, 608) : ἐν δ' ἐτίθει... ποιητοῖο, comme il a employé cinq vers seulement (609-613) pour la description du reste de l'armure : la cuirasse, le casque et les brodequins. Ainsi, les *cent vingt-trois* vers qui contiennent tous les détails des sujets sculptés sur le bouclier seul étaient, dans l'opinion de Zenodote, une interpolation étrangère à la composition originale du poète. Heyne partage cette opinion ; et, si Payne Knight et Dugas-Montbel ne l'ont pas adoptée, c'est qu'évidemment ils ne l'ont pas bien comprise, comme l'indiquent leurs objections, que réfute le simple exposé qui précède.

» Mais que ce hors-d'œuvre soit ou ne soit pas d'Homère, on doit convenir que la description qu'il contient ne présente aucune réalité ; les scènes tracées sur ce disque merveilleux appartiennent à l'imagination du poète, et n'ont jamais pu se trouver sur un monument réel. Ceux qui ont essaye de le *restituer* ou de représenter par le dessin et de réunir sur un disque ces scènes si variées n'ont jamais pu y réussir. Les efforts de Quatremère de Quincy n'ont pas eu plus de succès que ceux de Boivin, qu'il critique avec beaucoup de raison ; mais sa restitution elle-même prête aux objections les plus graves. Il est obligé d'*interpréter* les sujets d'une manière peu naturelle, d'atténuer ou de modifier le sens des expressions grecques. D'où vient ce peu de succès ? C'est qu'il n'y a jamais eu de *bouclier d'Achille ;* en d'autres termes, que l'auteur quelconque de ces vers n'a jamais eu sous les yeux de monument pareil ; qu'il l'a *inventé*, d'après un bouclier *analogue, non semblable*, d'une exécution infiniment plus simple.

» Je pense que la composition de ce long épisode est antérieure à la recension des poèmes homériques, ordonnée par Pisistrate, et qu'elle date des premiers progrès de la *toreutique*, qui paraissent remonter au huitième siècle avant notre ère. Les armes précieuses furent sans doute de bonne heure au rang des objets sur lesquels s'exerça cet art nouveau ; principalement les armes votives, consacrées dans les temples, et fabriquées avec les dépouilles de l'ennemi. Un rapsode ayant vu un de ces boucliers votifs, ornés de quelques sujets ciselés, conçut l'idée d'embellir ainsi le bouclier d'Achille, fabri-

Quand il a terminé ce grand et solide bouclier il fait une cuirasse plus brillante que la flamme, et un casque pour ombrager le front du héros; ce casque, travaillé et poli avec soin, est surmonté d'une aigrette d'or: puis il forme avec de l'airain ductile de riches et superbes cnémides.

Vulcain présente cette armure à la mère d'Achille, et soudain la déesse, semblable à l'épervier, s'élance des sommets blanchis de l'Olympe, et emporte ces armes étincelantes fabriquées par le dieu du feu.

qué par Vulcain. Mais, comme il fallait bien que l'œuvre de l'artiste divin surpassât de beaucoup celle d'un simple mortel, il se donna pleine carrière dans l'invention et la composition des sujets; et l'on pense bien qu'il ne prit pas la peine, qu'il n'eut pas même l'idee de saisir le crayon pour s'assurer que tout cela pouvait tenir sur un bouclier. C'est ce qui nous explique l'inutilité de toutes les tentatives pour reproduire par le dessin les sujets nombreux et variés décrits par le poète. Elles ne peuvent jamais avoir aucun résultat, puisque la réunion de ces sujets est une pure fiction dont l'auteur n'a jamais cherché à se rendre compte.

» LETRONNE. »





ACHILLE RENONCE A SA COLÈRE.



L'AURORE au voile d'or quittait les flots de l'Océan pour porter la lumière aux dieux et aux mortels quand Thétis arriva près de la flotte achéenne, ayant dans ses mains les présents du célèbre Vulcain. Elle trouve son fils chéri pleurant sur le corps de Patrocle, et les nombreux amis d'Achille gémissant autour de lui. L'auguste déesse prend le héros par la main, et d'une voix tendre elle lui dit :

« Malgré nos chagrins, ô mon fils, laissons ce cadavre sur un lit funèbre, puisque Patrocle a péri par la volonté des dieux. Achille, prends ces armes célèbres fabriquées par Vulcain lui-même ; accepte-les, car elles sont si belles que jamais aucun guerrier n'en a porté de semblables. »

En disant ces mots, la déesse dépose aux pieds de son fils cette armure superbe et retentissante. Les braves Thessaliens sont sai-

sis d'effroi : ils ne peuvent soutenir l'éclat de ces armes et ils reculent de quelques pas. Achille est en proie à une violente colère : sous ses épais sourcils on voit ses yeux briller comme la flamme. Il prend dans ses mains les riches présents de Vulcain et s'en réjouit au fond de l'âme ; il les contemple long-temps avec plaisir, puis il dit à sa mère :

« Il n'y a qu'un dieu qui ait pu te donner ces armes : elles ont, sans aucun doute, été faites par les immortels, car l'homme le plus habile n'aurait pu accomplir ce travail. Je me couvrirai donc aujourd'hui de cette armure ; mais je crains que les mouches, en pénétrant dans les blessures du fils de Ménétius, n'engendrent des vers, ne souillent ce corps privé de la vie et n'y répandent la corruption. »

Thétis aux pieds d'argent lui répond aussitôt :

« O mon fils, que de tels soins ne troublent point ton âme. Moi-même je m'efforcerai d'éloigner du cadavre ces essaims sauvages, ces mouches qui dévorent les héros immolés dans les combats. Quand ce corps devrait, pendant une année entière, reposer devant tes navires, il ne se corrompra point, et il deviendra au contraire et plus frais et plus beau. Toi, Achille, rassemble pour le conseil les héros achéens ; renonce à ta colère contre Agamemnon pasteur des peuples, couvre-toi de ton armure, afin de combattre tes ennemis, et surtout arme-toi de courage. »

En parlant ainsi, la déesse remplit le cœur d'Achille d'une ardeur guerrière ; puis elle verse l'ambroisie et le rouge nectar dans les narines de Patrocle, afin de garantir son corps de la putréfaction.

Le divin Achille parcourt les bords de la mer en poussant des cris terribles et en excitant les héros achéens. Tous les guerriers qui restaient ordinairement près des vaisseaux, ainsi que les pilotes qui tenaient le gouvernail des navires et les intendants chargés de distribuer les vivres se rendent au conseil ; car Achille reparaissait enfin, lui qui depuis si long-temps s'était abstenu de combattre. Deux vaillants héros s'avancent en boitant : ce sont l'intrépide fils de Tydée et le divin Ulysse, appuyés sur leurs lances et souffrant encore de leurs blessures ; ils arrivent les premiers et



prennent place dans l'assemblée. Ils sont suivis par le puissant Agamemnon, qui est aussi blessé : Coon, fils d'Anténor, l'avait atteint de sa lance dans cette terrible mêlée. Quand tous les Grecs sont réunis, l'impétueux Achille se lève et dit :

« Fils d'Atrée, la réconciliation que je te propose maintenant est bien préférable à la violente querelle qui nous a divisés tous deux pour une simple captive. Ah! plût aux dieux que Diane l'eût percée de ses flèches dans mes vaisseaux le jour où je l'enlevai après avoir détruit Lyrnesse! Aujourd'hui tant de Grecs vaincus par des mains ennemies n'auraient point mordu la poussière! Tant qu'a duré mon courroux, je favorisais Hector et les Troyens. Les Achéens se souviendront pendant des siècles de notre funeste querelle. Mais, malgré nos chagrins, oublions le passé, et par nécessité domptons le ressentiment au fond de notre cœur. Je bannis aujourd'hui ma colère, et je pense que tu ne seras plus irrité contre moi. Hâte-toi donc d'appeler au combat les Grecs à la longue chevelure, afin que je sache si les Troyens veulent toujours rester près de notre flotte. Je crois qu'il fléchira volontiers le genou pour jouir du repos, celui qui, échappant à cette lutte terrible, évitera les coups de ma redoutable lance! »

Il dit, et tous les Achéens aux belles cnémides sont joyeux de voir que le magnanime fils de Pélée a banni de son cœur son funeste ressentiment. Le roi Agamemnon, sans s'éloigner de son siége et sans s'avancer au milieu de l'assemblée, parle en ces termes :

« O mes amis, héros de la Grèce, serviteurs de Mars, on doit écouter attentivement celui qui se lève pour prendre la parole, et il n'est point permis de l'interrompre : c'est importun même pour l'homme le plus exercé. Qui pourrait parler et se faire entendre au bruit confus que vous faites? L'orateur à la voix la plus sonore s'égarerait dans son discours. Je vais donc m'adresser au fils de Pélée [1]; mais vous tous, Argiens, soyez attentifs et pesez

[1] Ce passage Πηλείδῃ ἐνδείξομαι a été expliqué de différentes manières par les commentateurs. Selon les uns, il signifie : *je me montrerai au fils de Pélée*, c'est-à-dire, je m'expliquerai avec lui ; selon d'autres : *je me mon-*

bien mes paroles. Souvent les Grecs ont tenu des propos contre moi et m'ont fait de graves reproches ; mais je n'ai jamais été la cause principale de nos malheurs. Les coupables, ce sont Jupiter, le Destin et les furieuses Erinnyes, toujours errantes au sein des ténèbres : ce sont eux qui, au milieu de l'assemblée, remplirent mon âme d'un fatal aveuglement le jour où j'enlevai la récompense d'Achille. Mais alors que pouvais-je faire ? Je fus conduit par la fille de Jupiter, Até, déesse funeste qui trouble les humains : ses pieds sont légers et ne touchent point la terre, et elle marche sur la tête des hommes pour hâter leur ruine. Ah ! je ne suis point sa seule victime. Jadis elle offensa Jupiter, qu'on dit être le plus puissant parmi les hommes et les dieux. Junon, quoique son épouse, le séduisit par ses artifices lorsque Alcmène était près d'enfanter Hercule dans la ville de Thèbes, ceinte de fortes murailles. Jupiter, pour se glorifier, disait à tous les habitants de l'Olympe :

« Ecoutez-moi, dieux et déesses, pour que je vous parle selon » les désirs de mon cœur. Aujourd'hui même Ilithye, la déesse » qui préside aux enfantements, mettra au monde un héros qui » régnera sur tous ses voisins ; car il est de la race de ces hom- » mes qui sont issus de mon sang. »

» L'auguste Junon, méditant quelque ruse, s'écria :

« Tu me caches la vérité, ô puissant fils de Saturne, et j'es- » père que tu n'accompliras pas les paroles qui terminent ton dis- » cours. Atteste-moi donc par le plus inviolable des serments que » celui qui, en ce jour, naîtra d'une femme[1] régnera sur tous ses » voisins, et qu'il sera un des hommes issus de ton sang et de ta » race. »

» Elle dit. Jupiter, ne se doutant point de l'astuce de son épouse, prononça ce terrible serment qui, dans la suite, lui devint si fu-

trerai à lui, c'est à lui que s'adresseront mes paroles ; et selon d'autres encore : *je me défendrai devant lui*, je ferai l'apologie de ma conduite. Dübner rend Πηλείδῃ μὲν ἐγὼν ἐνδείξομαι par *ad Peliden quidem ego oratio- nem dirigam*.

[1] Le texte grec porte : ὅς κεν ἐπ' ἤματι τῷδε πέσῃ μετὰ ποσσὶ γυναικὸς (*celui qui en ce jour tombera entre les pieds d'une femme*), c'est-à-dire *s'échappera du sein de sa mère, naîtra*.

geste. Alors Junon s'élança des sommets de l'Olympe et se rendit dans Argos, ville de l'Achaïe, où elle connut la noble épouse de Sthénélus, fils de Persée. Cette femme portait depuis sept mois un enfant dans son sein. La déesse appela, avant le terme, ce fils à la lumière, et, arrêtant Ilithye, elle retarda l'accouchement d'Alcmène; puis elle courut elle-même annoncer cette nouvelle au puissant fils de Saturne :

« Jupiter, ô toi qui tiens la foudre étincelante, je vais déposer » un secret au fond de ton âme. Apprends donc la naissance de ce » héros qui doit régner sur les Argiens : c'est Eurysthée, fils de » Sthénélus et petit fils de Persée. Eurysthée, qui te doit son ori- » gine, est vraiment digne de gouverner dans Argos. »

» A ces mots Jupiter éprouva une douleur profonde; il saisit Até par sa brillante chevelure, et, enflammé de colère, il prononça ce terrible serment : — « Que la déesse Até, qui trompe tous les » cœurs, ne reparaisse jamais ni dans l'Olympe, ni dans le ciel » étoilé! »

» En parlant ainsi, Jupiter la précipita du haut des cieux[1] et en tournant elle atteignit le séjour des humains. Le roi de l'Olympe soupirait en voyant son fils chéri souffrir et se fatiguer à des travaux indignes sous les ordres d'Eurysthée.

» Ainsi, quand Hector au casque étincelant immolait les Argiens devant les poupes de nos navires, je ne pus méconnaître la déesse Até, qui m'avait frappé la première. Mais puisque j'ai commis une faute et que Jupiter m'a privé de la raison, je veux aujourd'hui calmer ton courroux et te combler d'innombrables présents. Achille, vole donc au combat, en excitant les guerriers, et je te donnerai tout ce que le divin Ulysse t'a promis hier dans ta tente. Si tu le désires, contiens encore ton ardeur belliqueuse, mes serviteurs iront dans nos vaisseaux et en rapporteront les dons que je t'offre pour apaiser ta colère. »

L'impétueux Achille lui répond aussitôt :

[1] Homère dit : ἔρριψεν ἀπ' οὐρανοῦ ἀστερόεντος, χειρὶ περιστρέψας (*il la jette du haut du ciel étoilé et la fait tourner en rond avec la main*). Dübner rend très exactement ce passage en disant : *deturbavit eam a cœlo stellato, manu circumvolutam.*

« Puissant Atride, Agamemnon roi des hommes, accorde-moi selon tes désirs ces présents que j'ai mérités, ou retiens-les puisqu'ils sont en ton pouvoir; mais en ce moment ne songeons qu'à combattre. Il ne faut pas perdre ici notre temps en paroles inutiles[1] et en vaines lenteurs; car notre œuvre guerrière n'est point encore achevée. Bientôt, je l'espère, on me verra marcher aux premiers rangs et renverser avec ma lance les phalanges troyennes dans la poussière! Que chacun de nous songe donc au combat. »

Alors l'ingénieux Ulysse prend la parole et dit :

« Divin Achille, quelle que soit ta courageuse résolution, n'ordonne point aux Grecs, privés maintenant de nourriture, de marcher sur Ilion pour lutter avec les Troyens; car la bataille ne sera pas de courte durée, et, une fois que les phalanges auront engagé le combat, un dieu donnera sans doute de l'audace aux deux armées. Commande aux Achéens de se placer sur les navires et de prendre du pain et du vin pour ranimer leur force et leur courage. L'homme qui n'a rien mangé depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, ne peut lutter avec l'ennemi : quoique désireux de combattre, il sent ses membres s'appesantir, ses genoux l'arrêter dans sa marche, la faim et la soif le tourmenter. Celui qui, au contraire, a pris quelque nourriture et bu du vin à pleine coupe peut combattre tout le jour : son cœur ne faiblit pas, et ses membres ne ressentent la fatigue que lorsqu'il a quitté le champ de bataille. Renvoie ton peuple et ordonne de préparer le repas. Agamemnon fera porter les présents au sein de l'assemblée, afin que tous les Grecs en soient témoins et que toi, en voyant ces dons magnifiques, tu puisses te réjouir au fond de ton cœur. Aga-

[1] Ce passage présente quelque difficulté à cause du mot κλοτοπεύειν de κλοτοπεύω, dont on ignore l'étymologie. Les auteurs du *Dictionnaire des Homérides* rendent οὐ γὰρ χρὴ κλοτοπεύειν par : *il ne faut pas perdre de temps en vaines paroles* ou *recourir à de vains prétextes*. Hesychius et d'autres grammairiens expliquent ce mot par παραλογίζεσθαι ἀπατᾷν, en le dérivant de κλέπτω, presque κλοτοπεύειν, *différer une chose sous des prétextes adroits*; une scolie le tire de κλυτός et ὄψ, *débiter de belles paroles*: καλλιλόγειν καὶ κλυτοῖς ἔπεσιν ἐνδιατρίβειν; de sorte qu'on pourrait lire κλυτοπεύειν ou κλυτ' ὀπεύειν.

memnon, debout au milieu de nous, attestera par le plus grand des serments que jamais il n'a partagé la couche de Briséis, et que jamais il ne s'est uni à elle comme les hommes ont coutume de s'unir aux femmes; mais toi, Achille, apaise ton ressentiment. Le fils d'Atrée te donnera encore, dans sa tente, un festin splendide, afin que tu ne sois point lésé dans ton droit. — Atride, montre-toi plus juste envers tout autre guerrier : il n'est pas indigne même pour un roi de calmer un héros quand il l'a lui-même offensé le premier[1]. »

Agamemnon, roi des hommes, lui répond en ces termes :

« O fils de Laërte, j'applaudis aux paroles que je viens d'entendre; tu parles toujours selon les convenances. Je veux prêter serment selon les désirs de mon cœur, et je ne serai point parjure devant les dieux. Cependant je désire qu'Achille, malgré son ardeur, ne marche point contre nos ennemis, et que nous restions tous ici jusqu'à ce qu'on ait apporté les présents, et que les sacrifices aient été faits en signe d'alliance. C'est à toi, Ulysse, que je donne mes ordres : quand tu auras choisi les premiers d'entre les jeunes guerriers achéens, va chercher dans mes navires les dons que nous avons promis hier au fils de Pélée et amène aussi les captives. Que Talthybius se hâte de préparer dans le camp des Grecs le sanglier que nous immolerons en l'honneur de Jupiter et du Soleil. »

Achille à la course impétueuse lui répond aussitôt :

« Glorieux Atride, Agamemnon roi des hommes, lorsque la guerre nous laissera quelques instants de repos et que l'ardeur de combattre ne résidera plus dans mon âme, tu pourras te livrer à de tels soins. Mais ils sont étendus sur la terre et percés par l'airain, ceux qu'Hector a frappés quand Jupiter le comblait de gloire : et vous voulez que nous nous livrions aux charmes des fes-

[1] Nous lisons dans le texte : οὐ μὲν γάρ τι νεμεσσητόν, βασιλῆα ἄνδρ' ἀπαρέσσασθαι, ὅτε τις πρότερος χαλεπήνῃ. Ce passage a été compris de diverses manières par les commentateurs ; selon Heyne et Bothe, il signifie : *il ne faut pas trouver mauvais qu'un roi se fâche quand on l'a offensé le premier ;* Voss, au contraire, l'entend de cette manière : *il ne faut pas trouver mauvais qu'un roi apaise quelqu'un quand il l'a offensé le premier.*

tins! Moi, j'ordonne aux Achéens de combattre à jeun et de ne préparer le repas qu'au coucher du Soleil, quand nous nous serons tous vengés. Avant ce temps je ne prendrai aucune nourriture, puisque mon fidèle compagnon a péri, puisqu'il repose maintenant dans ma tente les pieds tournés du côté de la porte et entouré de nos compagnons, qui déplorent sa perte! Ce n'est pas le désir de boire et de manger qui m'occupe en ce moment : il me tarde de voir le sang et le carnage, et d'entendre les gémissements des guerriers! »

L'ingénieux Ulysse prend la parole et dit :

« Achille fils de Pélée et le plus brave des Achéens, tu es, il est vrai, plus fort et plus puissant que moi lorsque tu combats armé de ta lance; mais aussi je l'emporte sur toi par mes sages conseils. Je suis né le premier, mon expérience est supérieure à la tienne; cède donc à mes avis. Les hommes se lassent bientôt de combattre; l'airain répand sur la terre de nombreux cadavres, mais la moisson en devient moins abondante quand Jupiter, l'arbitre de la guerre parmi les humains, fait pencher ses balances. Non, ce n'est point en se privant de nourriture que les Grecs doivent pleurer les morts; car chaque jour nos guerriers périssent en foule. Quand pourrons-nous enfin respirer, nous qui avons souffert tant de fatigues? Il faut avec fermeté ensevelir ceux qui ont perdu la vie et ne les pleurer qu'un seul jour. Quant à ceux qui vont à la guerre, qu'ils songent donc à se nourrir afin qu'ils puissent sans relâche combattre les ennemis une fois qu'ils se seront couverts de leurs armes d'airain. Achéens, n'écoutez plus d'autres avis; ils pourraient être funestes aux guerriers qui resteraient près de la flotte; mais élancez-vous tous en foule et livrez aux Troyens dompteurs de coursiers un terrible combat! »

En parlant ainsi, il se fait suivre par les deux fils du célèbre Nestor; par Mégès, issu de Phylée; par Thoas, Mérion, Mélanippe; par Lycomède, fils de Créon, et ils se rendent tous dans la tente d'Agamemnon, fils d'Atrée. — Aussitôt que l'ordre fut donné, l'œuvre fut accomplie. — Ils reviennent avec sept trépieds, vingt vases resplendissants, et douze coursiers; ils conduisent sept captives habiles en toutes sortes de travaux : la huitième est Bri-

séis aux belles joues : Ulysse les précède en portant deux talents d'or qu'il a pesés. Les jeunes guerriers chargés des autres présents les déposent au milieu de l'assemblée, et Agamemnon se lève aussitôt. Thalthybius à la voix divine tient le sanglier et se place devant le pasteur des peuples. Atride tire le coutelas suspendu auprès du long fourreau de son glaive, et, pour les prémices, il coupe les soies de l'animal; puis il élève les mains et implore Jupiter. Tous les Argiens gardent le silence et écoutent avec respect leur roi, qui prononce une prière en regardant la voûte immense des cieux :

« Je jure par Jupiter, dit-il, le plus puissant des dieux, par la Terre, par le Soleil, et par les Furies qui, dans les enfers, punissent les mortels parjures, que je n'ai jamais porté mes mains sur la jeune Briséis; que, malgré mes désirs, je ne lui ai jamais fait partager ma couche [1], et qu'elle a toujours été honorée dans ma tente. Si j'ai fait un faux serment, que les dieux m'accablent des maux réservés à celui qui les offense en violant sa foi! »

En disant ces mots, il plonge l'airain cruel dans le cou de la victime; et Thalthybius la précipite dans les gouffres de la mer blanchissante, pour qu'elle devienne la pâture des poissons. Alors l'impétueux Achille, debout au milieu des belliqueux Argiens, s'écrie :

« O puissant Jupiter, que de calamités tu envoies aux faibles humains! Jamais Atride n'aurait fait naître la colère au fond de mon âme, et jamais il ne m'aurait ravi ma captive, si le fils de Saturne n'avait point résolu la mort d'un grand nombre d'Achéens! Maintenant, mes amis, allez prendre le repas du soir; puis vous vous préparerez à combattre. »

En prononçant ces paroles, Achille rompt l'assemblée. Tous les guerriers se dispersent, et chacun regagne son vaisseau. Les magnanimes Thessaliens s'emparent des présents, les portent du

[1] Homère dit : οὔτ' εὐνῆς πρόφασιν κεχρημένος, que Dübner traduit par : *nec concubitus causa indigens ipsa*. Pour entendre la véritable signification de cette phrase, πρόφασιν doit être pris adverbialement. Voss, en la rendant par : *weder des lagers genufs abnothigend* (*la forçant à partager sa couche*), a voulu faire entendre qu'Agamemnon, tout en ayant le désir de posséder Briséis, n'a pas osé le manifester, πρόφασιν, *par un aveu formel*.

côté du navire d'Achille, et les déposent dans la tente où ils font asseoir les captives. D'illustres serviteurs conduisent les coursiers vers les autres troupeaux.

Quand Briséis, semblable à la blonde Vénus, voit le corps de Patrocle déchiré par l'airain cruel, elle entoure le héros de ses bras, elle pousse de profonds gémissements, et déchire avec ses mains sa poitrine, son cou délicat et son beau visage. Briséis, semblable à une déesse, dit, en versant des torrents de larmes :

« O Patrocle, toi l'ami le plus cher d'une infortunée, je te laissai vivant quand je quittai la tente d'Achille; et maintenant, ô dominateur des peuples, je te retrouve mort à mon retour! Pour moi, le malheur succède toujours au malheur! L'époux que m'avaient donné mon père et ma vénérable mère, je l'ai vu devant nos remparts frappé de l'airain et perdre la vie. J'ai vu mes trois frères nés de la même mère que moi toucher aussi à leur dernier jour. Hélas! quand l'impétueux Achille immola mon époux, quand il ravagea la ville du divin Mynès, tu ne voulais pas, ô Patrocle, que je répandisse des larmes! Tu me disais qu'un jour je serais l'épouse du noble fils de Pélée, qu'il me conduirait dans la Phthie sur ses navires rapides, et qu'il célébrerait notre repas d'hyménée parmi les Thessaliens. Non, je ne cesserai point de pleurer ta mort, toi qui fus toujours doux et bienveillant envers moi! »

Ainsi parle Briséis en versant des larmes. Les autres captives gémissent en apparence sur le sort de Patrocle, mais réellement elles déplorent leur propre malheur. Les plus vénérables des Achéens entourent Achille et le supplient de prendre quelque nourriture, mais il s'y refuse et dit en soupirant :

« Laissez-moi, je vous en supplie; et si, vous mes amis fidèles, vous voulez vous conformer à mes volontés, ne me forcez point de ranimer mon cœur par une nourriture quelconque : car je suis en proie à la plus violente douleur. J'attendrai que le soleil se soit couché : jusque-là je veux supporter la faim. »

En parlant ainsi, Achille renvoie les autres chefs; mais les deux Atrides, le divin Ulysse, Nestor, Idoménée et le vieux Phénix, agitateur de coursiers, restent près de lui pour calmer

sa tristesse. — Achille ne trouvera du soulagement que lorsqu'il se sera lui-même plongé dans le gouffre de la guerre. — Le fils de Pélée, livré à de cruels souvenirs, soupire profondément et s'écrie :

« Infortuné, c'était toi, le plus cher de mes compagnons, qui naguère, dans ma tente, préparais nos repas abondants lorsque nous portions la guerre aux Troyens dompteurs de coursiers ! Maintenant tu es étendu sur la terre, et ton corps est percé par l'airain ! Mon cœur, qui ne regrette que toi, refuse la nourriture et le breuvage qui nous font vivre. Je n'éprouverais pas une plus grande douleur si j'apprenais la mort de mon père, qui, maintenant dans la Phthie, verse des torrents de larmes en désirant de me revoir, moi qui, au milieu d'un peuple étranger, combats les Troyens à cause de l'odieuse Hélène! Non, je ne serais pas plus affligé en apprenant le trépas de mon fils chéri qu'on élève à Scyros (si toutefois Néoptolème aux formes divines respire encore). J'espérais mourir seul dans les plaines d'Ilion, loin d'Argos où paissent les coursiers, et je pensais que toi, Patrocle, tu retournerais à Phthie pour amener sur un rapide navire mon fils de Scyros, et que tu lui ferais connaître tout ce qui m'appartient, mes possessions, mes esclaves, et mon vaste palais au toit élevé. Pélée n'existe peut-être plus, ou, s'il prolonge encore quelque temps sa triste existence, il attend tous les jours le funeste message qui l'instruira de mon trépas ! »

En parlant ainsi, il verse des larmes ; et près de lui soupirent les chefs de la Grèce en pensant à ceux qu'ils ont laissés dans leurs demeures. Le fils de Saturne, qui les voit plongés dans la tristesse, est ému de pitié ; soudain il adresse à Minerve ces paroles rapides :

« Ma fille, tu abandonnes encore cet illustre héros? Tu ne veux donc plus prendre aucun soin d'Achille? Ce guerrier, assis devant ses navires aux proues et aux poupes élevées, pleure son compagnon fidèle. Les Grecs se livrent aux charmes des festins ; mais lui seul reste à jeun et se prive de toute nourriture. O déess[illegible] verse dans sa poitrine le nectar et la douce ambroisie pour [illegible] la faim ne puisse s'emparer de lui. »

Par ces paroles, Jupiter envoie auprès d'Achille Minerve qui désire porter secours à ce héros. — Semblable au milan[1] à la voix éclatante et aux ailes étendues, elle s'élance de l'Olympe et traverse les airs (les Grecs se couvrent de leurs armes); elle répand dans la poitrine d'Achille le nectar et la douce ambroisie pour



que la faim cruelle ne puisse s'emparer des membres du héros; puis elle regagne les solides demeures de son père, et les Grecs se répandent autour de leurs navires. — De même que de nombreux flocons de neige envoyés par Jupiter tombent du haut des nues et sont poussés par le souffle de Borée[2], qui habite les froides régions de l'éther : de même sortent des vaisseaux les casques éblouissants, les boucliers arrondis et coniques, les cuirasses fortement bombées, les lances de frêne, et leur

[1] On entend par ἅρπη un oiseau de proie dont le vol est rapide et le cri aigu. Dugas-Montbel le traduit par *milan;* mais c'était probablement un *aigle marin*, le *falco ossifragus* de Linnée.

[2] Pour l'explication de l'épithète αἰθρηγενής qu'Homère donné à Borée, voir la note que nous avons faite à ce sujet, *Iliade*, livre XV, page 551.

éclat s'élève jusqu'aux cieux. Toute la terre sourit aux splendides rayons de l'airain, et un bruit sourd retentit sous les pas des guerriers. Le divin Achille s'arme au milieu de l'armée : il grince des dents avec fureur, ses yeux brillent comme la flamme, son âme est en proie à une douleur que rien ne peut dompter, et, dans sa rage contre les Troyens, il revêt l'armure que Vulcain avait donnée à Thétis et que ce dieu avait fabriquée lui-même. Il entoure



ses jambes de riches cnémides fixées par des agrafes d'argent; il met une cuirasse autour de sa poitrine et suspend à ses épaules un glaive d'airain orné de clous d'argent; puis il s'empare de son vaste et solide bouclier qui répand au loin une clarté semblable à celle de la lune ou à la flamme d'un feu brillant allumé sur les montagnes dans un lieu solitaire, et qui apparaît aux nautoniers emportés malgré eux par les tempêtes sur la mer poissonneuse et loin de leurs amis : telle est la brillante clarté qui, dans les airs, jaillit du riche et superbe bouclier d'Achille. Il pose sur sa tête son casque solide dont la crinière épaisse resplendit comme les étoiles : on voit ondoyer la chevelure d'or que Vulcain a placée au

sommet de ce casque[1]. Le divin Achille s'essaie lui-même dans cette armure pour voir si elle s'adaptera bien à sa taille et si ses membres agiles pourront s'y mouvoir aisément; mais loin de l'accabler de son poids, cette armure, semblable à des plumes légères, soulève facilement ce chef des peuples. Achille sort de son étui le grand et solide javelot de son père, arme terrible que nul parmi les Grecs ne pouvait brandir. Achille était le seul qui sût manier cet énorme javelot de frêne que Chiron apporta des sommets du Pélion et qu'il donna jadis au père de ce héros pour détruire dans l'avenir un grand nombre d'ennemis. Alcmène et Automédon placent les chevaux sous le joug et les lient avec de riches courroies; ils leur mettent le mors dans la bouche et tirent les rênes en arrière jusqu'au siége. Automédon saisit le fouet éclatant et s'élance sur le char; Achille, couvert de ses armes, y monte après lui, et son armure resplendit comme le brillant Hypérion. Le héros, d'une voix formidable, adresse ces paroles aux coursiers de son père :

« Xanthe et Balie, noble race de Podarge, songez à ramener votre guide au milieu des Danaëns quand nous nous serons tous rassasiés de combattre; surtout, ne le laissez point périr en ces lieux comme l'infortuné Patrocle ! »

Xanthe, le brillant coursier qui était déjà sous le joug et dont la crinière épaisse, en flottant sur le collier, tombait jusqu'à terre, lui répond aussitôt (Junon, la déesse aux bras blancs, lui avait permis de parler) :

« Impétueux Achille, nous te sauverons aujourd'hui; mais le jour de ta mort approche! Les auteurs de ton trépas seront non pas nous, tes fidèles coursiers, mais une divinité puissante et les Parques fatales. Ce n'est point par notre lenteur ni par notre pa-

[1] Knight pense avec raison qu'il faut supprimer cette phrase qui allonge inutilement le récit : *on voit ondoyer la chevelure d'or* (ou la crinière épaisse) *que Vulcain a placée au sommet du casque*, parce que ces deux vers, tirés du livre XXII de l'*Iliade*, ont dû être intercalés par un rapsode qui ignorait que le mot ἔθειρα (*chevelure*) s'écrivait anciennement avec le *digamma*. En effet, au vers 315 du livre XXII on lit : περισσείοντο ἔθειραι (*les crins s'agitent*), ce qui produit un hiatus si l'on n'adopte pas le *digamma*. Au vers 382 de ce chant l'interpolateur écrit : περισσείοντο δ' ἔθειραι.

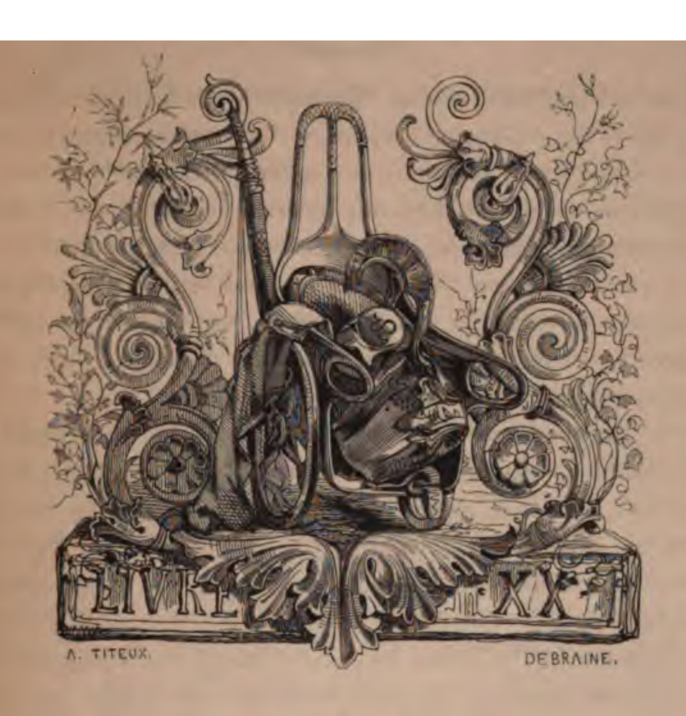
resse que les Troyens ont arraché les armes des épaules de Patrocle : un dieu redoutable, né de Latone à la belle chevelure, l'a immolé aux premiers rangs pour combler de gloire le vaillant Hector. Quand nous volerions aussi vite que Zéphire, qu'on dit être le plus rapide des vents, nous ne pourrions te sauver si tu es destiné à périr sous les coups d'un immortel ou d'un héros. »

A peine a-t-il prononcé ces paroles, que les Érinnyes arrêtent sa voix. Alors l'impétueux Achille lui répond avec indignation :

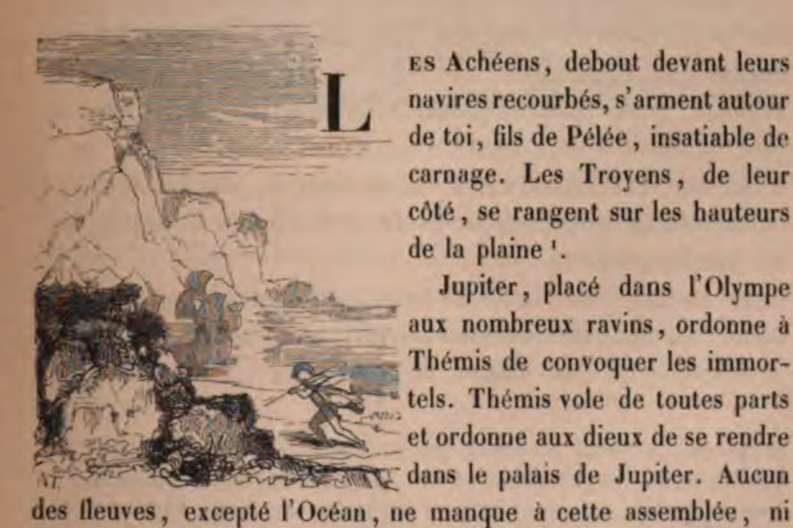
« Xanthe, est-ce à toi de me prédire la mort ? Je sais que je suis destiné à périr en ces lieux, loin de ma mère et d'un père que j'aime ; mais cependant je ne veux point m'éloigner du champ de bataille avant que les Troyens ne se soient rassasiés de combattre ! »

En disant ces mots, il jette de grands cris et pousse aux premiers rangs ses vigoureux coursiers.





COMBAT DES DIEUX.



Les Achéens, debout devant leurs navires recourbés, s'arment autour de toi, fils de Pélée, insatiable de carnage. Les Troyens, de leur côté, se rangent sur les hauteurs de la plaine [1].

Jupiter, placé dans l'Olympe aux nombreux ravins, ordonne à Thémis de convoquer les immortels. Thémis vole de toutes parts et ordonne aux dieux de se rendre dans le palais de Jupiter. Aucun des fleuves, excepté l'Océan, ne manque à cette assemblée, ni

[1] Homère dit : ἐπὶ θρωσμῷ πεδίοιο, que Dübner rend par *in loco-editiore*

aucune des nymphes, soit qu'elles habitent les forêts délicieuses, les sources des rivières ou les prairies verdoyantes. Quand tous les dieux sont dans les demeures de Jupiter qui rassemble au loin les nuages, ils se placent dans des galeries brillantes que Vulcain construisit pour son père avec une merveilleuse habileté. C'est ainsi que se réunissent les immortels dans le palais de Jupiter. Neptune, qui entend la voix de Thémis, sort du sein des ondes, s'élance vers l'Olympe et s'assied au milieu des dieux; puis, pour savoir quels sont les desseins de Jupiter, il dit :

« O toi qui lances la foudre, pourquoi nous as-tu réuni en assemblée? Est-ce que tu veux t'occuper du sort des Grecs et des Troyens? Bientôt la guerre et toutes ses fureurs vont se rallumer parmi ces deux peuples. »

Jupiter, le dieu qui rassemble les nuages, lui répond en ces termes :

« Neptune, tu as deviné la pensée que je renfermais au fond de mon âme. Oui, c'est pour m'occuper du sort de ces deux peuples que je vous ai tous réunis. Quoique les Troyens et les Achéens soient près de périr, ils sont encore l'objet de mon attention et de mes soins. Je resterai sur le sommet de l'Olympe, et je veux me réjouir en contemplant la bataille. Mais, vous, descendez sur la terre et favorisez, selon vos désirs, l'une des deux armées. Si l'impétueux Achille, fils de Pélée, combat les Troyens, ces peuples ne pourront lui résister; car en l'apercevant ils ont été déjà glacés d'épouvante. Comme l'âme de ce héros est violemment irritée de la mort de son ami fidèle, je crains qu'il ne renverse avant le temps fixé par le Destin les hautes murailles d'Ilion. »

En parlant ainsi, le fils de Saturne rallume le combat; et les dieux, animés de sentiments divers, se dirigent vers le champ de bataille. La belle Junon, la fière Pallas, et Neptune, qui

campi. On entend par ces mots la partie la plus élevée de la plaine de Troie qui s'étendait depuis l'espace qui faisait face à la ville jusqu'aux deux rivières. Voss ne traduit pas très exactement ce passage en disant : *hügel der eben* (*la colline de la plaine*). Bitaubé dit : *sur une colline opposée*; et Dugas-Montbel : *sur le tertre de la plaine*.

toure la terre de ses ondes, et le bienfaisant Mercure, doué de



l'esprit de sagesse, se rendent près de la flotte. Toutes ces divinités sont suivies par Vulcain, qui, plein de confiance en sa force, s'avance en boitant et en agitant avec effort ses jambes frêles et tremblantes. Au milieu des Troyens on voit Mars au casque étincelant, Phébus à la longue chevelure, Diane qui se plaît à lancer des flèches, la blonde Latone, le Xanthe impétueux et Vénus au doux sourire.

Tant que les dieux étaient restés loin des mortels, les Grecs se glorifiaient avec orgueil parce qu'Achille reparaissait au milieu d'eux, lui qui depuis long-temps s'était abstenu de combattre. Quant aux Troyens, la terreur avait brisé leurs membres : ils trem-

blaient de crainte depuis qu'ils avaient vu que l'impétueux fils de Pélée, couvert de ses armes étincelantes, ressemblait au farouche Mars. Mais dès que les habitants de l'Olympe se furent mêlés à la foule des mortels, le puissant dieu de la guerre se leva pour exciter le peuple à combattre. Minerve fit entendre sa voix : elle se tenait tantôt debout sur les bords du fossé, et tantôt elle criait avec force sur les rivages retentissants. Mars, semblable à la sombre tempête, était de l'autre côté, et il faisait entendre sa voix sonore : il exhortait les Troyens, tantôt en se plaçant au sommet de la ville, tantôt en parcourant les rives du Simoïs et les hauteurs du Callicolone.

C'est ainsi que les dieux fortunés excitent l'ardeur des deux armées; ils se joignent aux combattants et font naître un terrible combat. Du haut des airs le père des dieux et des hommes fait gronder sa foudre. Neptune agite la terre, les sommets élevés des montagnes, la cime et les fondements de l'Ida, ainsi que la ville des Troyens et les vaisseaux des Grecs. Dans ses retraites profondes, Pluton, le dieu des enfers, frémit : il s'élance de son trône, l'âme remplie d'épouvante, et pousse des cris terribles; car il craint que Neptune n'entr'ouvre la terre et ne montre aux hommes et aux dieux ces demeures ténébreuses et redoutables qui font horreur aux immortels eux-mêmes. Tel est le bruit qui s'élève au commencement du combat des dieux. Le brillant Apollon, armé de ses flèches ailées, s'avance contre le puissant Neptune. Minerve, la déesse aux yeux d'azur, marche contre le fougueux dieu de la guerre. La sœur de Phébus, Diane, déesse bruyante, qui tient un arc d'or et se plaît à lancer des flèches, résiste à la belle Junon. Le sage et puissant Mercure s'oppose à la blonde Latone, et l'on voit s'élever contre Vulcain ce fleuve impétueux appelé Xanthe par les immortels, et Scamandre par les humains.

Ainsi les dieux marchent les uns contre les autres. — Achille brûle de pénétrer dans la foule des guerriers d'Hector, et de rassasier du sang de ce héros Mars, guerrier invincible. Apollon, qui ranime l'ardeur des Troyens, excite Énée à attaquer le vaillant chef des Grecs, et, pour lui inspirer une force nouvelle, il prend

la voix de Lycaon, fils de Priam. Apollon, sous les traits de ce héros, s'écrie :

« Énée, sage conseiller des Troyens, que sont devenues les menaces que tu proférais naguère en te livrant aux festins avec les chefs d'Ilion ? Tu disais que seul tu attaquerais Achille, fils de Pélée. »

Énée lui répond aussitôt en ces termes :

« Pourquoi m'exciter à combattre malgré moi le vaillant fils de Pélée ? Je pense qu'aujourd'hui ce ne serait pas la première fois que je marcherais à la rencontre de l'impétueux Achille. Déjà ce guerrier, armé de sa lance, me força de prendre la fuite lorsqu'il fondit sur mes troupeaux et renversa les villes de Lyrnesse et de Pédase. Jupiter me sauva en donnant une nouvelle force à mes membres agiles. Sans cette divinité j'aurais péri sous les coups d'Achille et de la déesse Minerve qui marchait en avant, pour le combler de gloire, et qui l'exhortait à immoler les Séléges et les Troyens. Un mortel ne pourra jamais lutter avec Achille, qui a toujours à ses côtés une divinité puissante pour le préserver du trépas : son javelot, qui n'est jamais lancé en vain, ne s'arrête qu'après avoir traversé le corps d'un ennemi. Ah ! s'il n'était point favorisé par un immortel, je jure qu'il ne me vaincrait pas facilement, quand même il se glorifierait d'être d'airain ! »

Apollon, fils du maître de l'Olympe, réplique en ces termes :

« Brave héros, implore les dieux éternels, puisqu'on dit que Vénus, la fille de Jupiter, t'a donné le jour. Achille est né d'une divinité inférieure : l'une est fille du père des hommes et des dieux ; l'autre du vieillard de la mer. Porte droit devant toi l'indomptable airain et ne sois point effrayé des menaces de ton ennemi ni de ses vaines paroles. »

En disant ces mots Apollon donne un grand courage à ce pasteur des peuples, qui, couvert d'une armure brillante, vole aux premiers rangs. — Le fils d'Anchise, en marchant à la rencontre d'Achille à travers la foule des guerriers, n'échappe point aux regards de Junon, qui appelle les dieux et leur dit :

« Puissant Neptune, et toi, fière Minerve, songe aux résultats de cette sanglante mêlée. Énée, excité par Apollon et couvert

de son armure étincelante, s'avance contre le fils de Pélée. H tons-nous donc de repousser ce héros loin de ces lieux afin qu' de nous protège Achille et remplisse son âme de force et de valeu Je veux qu'il sache que ceux qui l'aiment sont les plus puissan des dieux, et que les divinités les plus faibles sont celles qui ju qu'à présent ont préservé les Troyens de la ruine et du trépa Aujourd'hui nous sommes tous descendus de l'Olympe pour pre dre part à ce combat et pour empêcher qu'Achille n'ait rien souffrir de la part des Troyens. Cependant il doit subir le sort qu les Parques lui ont filé à sa naissance lorsque sa mère le mit a monde. Si le fils de Pélée n'est pas instruit de ce dessein par un voix céleste, il sera saisi de crainte quand Apollon viendra l'at taquer; car les dieux sont terribles lorsqu'ils apparaissent aux mor tels sous une forme sensible. »

Neptune, qui ébranle la terre, lui répond en disant :

« O Junon, ne t'alarme donc point outre mesure, cela ne peut t convenir. Je ne voudrais pas, moi, que nous autres immortels no prissions part à cette lutte, puisque nous sommes de beaucou plus forts que les mortels. Retirons-nous à l'écart; plaçons-nou sur un tertre élevé et laissons les humains s'occuper seuls de l guerre. Si le fougueux Mars ou le brillant Apollon commencen le combat, ou s'ils retiennent Achille et l'empêchent de marche contre les Troyens, alors une terrible bataille s'engagera entr nous, et ces deux divinités mises en fuite s'en retourneront promp tement dans l'Olympe rejoindre les autres dieux, après avoir été puissamment vaincues par la nécessité et par la force de nos bras. »

En disant ces mots, Neptune à la chevelure azurée conduit ces divinités vers les murs d'enceinte du divin Hercule; remparts élevés que lui avaient construits Minerve et le peuple de Troie, afin que dans sa fuite ce héros évitât la fureur d'un monstre marin qui le poursuivait dans la plaine et loin des rivages de la mer[1].

[1] Apollon et Neptune, irrités contre Laomédon, avaient suscité, le premier une peste horrible, le second un monstre marin qui ravageait toute la contrée. L'oracle ayant été consulté, répondit que ces fléaux ne cesseraient que lorsque Laomédon aurait exposé sa fille Hésione pour être dévorée par un monstre marin : Laomedon y consentit. Alors Hercule ayant abordé à

C'est là que s'arrête Neptune suivi des autres habitants de l'Olympe : un nuage indestructible enveloppe leurs épaules. Les dieux protecteurs d'Ilion se placent au sommet du mont Callicolone autour d'Apollon qui lance au loin les traits, et de Mars, destructeur des cités. Ainsi se tiennent les immortels séparés en deux troupes et méditant sur ce qu'ils doivent entreprendre. Ils hésitent encore à se livrer à ces combats funestes ; mais tout à coup Jupiter assis dans les cieux leur en donne le signal.

La plaine, remplie d'hommes et de coursiers, est resplendissante d'airain, et la terre résonne sous les pas des bataillons qui se précipitent en foule. Deux héros, illustres entre tous, s'avancent, impatients de combattre, au milieu des deux armées : ce sont Énée, fils d'Anchise, et le divin Achille. Énée marche le premier, en jetant des regards menaçants et en agitant le panache de son casque solide ; il porte un épais bouclier [1] devant sa poitrine et balance un javelot d'airain. Achille court à la rencontre du fils d'Anchise comme un lion furieux que tous les hommes d'un pays veulent égorger : — l'animal s'avance d'abord en méprisant ses ennemis ; mais si un des jeunes agresseurs vient à lui porter un coup de sa lance il se retourne aussitôt en ouvrant la gueule, ses dents sont couvertes d'écume, son âme vaillante gémit au fond de sa poitrine, il se frappe les flancs de sa queue pour s'exciter à combattre, et, emporté par son courage, il lance des regards étincelants

Troie, promit de délivrer Hésione si Laomédon lui donnait les chevaux immortels qu'il avait eus pour prix de l'enlèvement de Ganymède. Laomédon le promit à Hercule ; mais quand celui-ci eut délivré Hésione, Laomédon refusa de tenir sa promesse, ou plutôt il trompa Hercule en lui donnant des chevaux mortels. Hercule, furieux, revint à Troie quelque temps après et ravagea la ville. Hellanicus raconte qu'Hercule entra par la gueule jusque dans le corps du monstre et lui déchira le flanc. Tzetzès va plus loin en disant qu'Hercule resta trois jours dans le corps de l'animal. C'est pour avoir un abri contre les attaques de ce monstre terrible que Minerve et les Troyens bâtirent ces remparts sur lesquels Neptune conduit maintenant les autres divinités.

[1] Le texte grec porte ἀσπίδα θοῦριν (*bouclier impétueux*). Il nous a été impossible de rendre l'épithète θοῦρις ; car lorsqu'elle est liée au mot ἀσπίς, comme ici, elle n'est employée que figurément par le poëte pour désigner les armes avec lesquelles on s'élançait sur l'ennemi.

et se précipite furieux contre ses adversaires avec la résolution d'immoler un pasteur ou de périr lui-même aux premiers rangs. Tel Achille, animé de cette force redoutable et de cet invincible courage, marche à la rencontre du fils d'Anchise. Quand ces deux héros sont près l'un de l'autre, le divin Achille à la course impétueuse lui adresse ces paroles :

« Énée, pourquoi t'éloignes-tu ainsi de tes guerriers afin de te placer près de moi ? Est-ce que tu veux lutter avec Achille dans l'espoir de gouverner les Troyens dompteurs de coursiers avec les mêmes honneurs que le roi Priam ? Mais si tu m'arrachais la vie, Priam ne remettrait point entre tes mains cette importante dignité; car ce vieillard a des enfants, et, loin d'être un insensé, son esprit est encore plein de force. Penses-tu donc que les Troyens t'accorderont, si tu m'immoles, un champ supérieur à tous les autres, fertile en vignes et en moissons ? Énée, je crois que tu accompliras difficilement tes projets; car déjà ma lance t'a fait prendre la fuite. Ne te souvient-il plus que, te rencontrant seul, loin de tes troupeaux, je te poursuivis sur les montagnes de l'Ida en courant rapidement après toi ? Tu craignis de te retourner en fuyant et tu te réfugias dans la ville de Lyrnesse, que je détruisis avec le secours de Minerve et du puissant Jupiter. J'emmenai avec moi de nombreuses captives et je leur ravis le jour de la liberté. Toi, Énée, Jupiter et les autres dieux t'arrachèrent au trépas; mais aujourd'hui je crois que ces divinités ne te sauveront pas, quoique tu penses le contraire au fond de ton âme. Je te conseille donc de te retirer et de rentrer dans la foule de tes compagnons, de peur qu'en m'attaquant tu ne trouves ici la mort. Mais l'insensé ne connaît que ce qui est accompli ! »

Énée lui répond aussitôt en disant :

« Achille, ne pense pas m'effrayer par tes paroles comme si je n'étais qu'un faible enfant. Si je le voulais, moi aussi je pourrais te prodiguer l'insulte et l'outrage. Nous connaissons tous deux notre origine, et nous savons par les anciens récits des hommes quels furent nos parents, quoique tu n'aies jamais vu les miens ni moi les tiens. On dit que tu reçus le jour de l'irréprochable Pélée et de Thétis, nymphe marine à la belle chevelure. Quant à moi, j

me glorifie d'être le fils du magnanime Anchise et de l'auguste Vénus. Je pense qu'aujourd'hui tes parents ou les miens auront à pleurer la mort d'un fils chéri; car nous ne nous séparerons point après avoir prononcé de vains discours, et nous n'abandonnerons pas le champ de bataille sans combattre. Cependant si tu veux savoir quelle est ma race, que bien des mortels connaissent, apprends donc que Jupiter engendra Dardanus, qui fonda Dardanie. La sainte et populeuse cité d'Ilion ne s'élevait point encore dans ces plaines; les Troyens reposaient au pied de l'Ida, qu'arrosent d'abondantes fontaines. Dardanus donna le jour au roi Érichthonius, qui fut le plus opulent de tous les mortels. Dans les marais d'Érichthonius paissaient trois mille cavales fières de leurs pouliches; Borée, qui en aima plusieurs, s'unit à elles sous la forme d'un coursier à la crinière d'azur, et elles enfantèrent douze poulains. Quand ceux-ci bondissaient au milieu des plaines fertiles, ils effleuraient le sommet des épis sans jamais les briser; et lorsqu'ils s'élançaient sur le large dos des mers, ils rasaient la surface des ondes blanchissantes. Érichthonius fut le père de Tros, roi des Troyens. Tros eut trois fils irréprochables, Ilus, Assaracus, et Ganymède semblable à un dieu et le plus beau de tous les hommes. Les immortels, frappés de sa beauté, l'enlevèrent de dessus la terre pour qu'il devînt l'échanson de Jupiter, et ils le placèrent au rang des dieux. Ilus engendra l'irréprochable Laomédon, et de Laomédon naquirent Tithon, Priam, Lampus, Clytius, et Hicétaon rejeton du dieu Mars. Capys, le père d'Anchise, fut engendré par Assaracus; moi je suis né d'Anchise, et le divin Hector est fils de Priam. Telle est mon origine, tel est le sang dont je me glorifie d'être issu. Jupiter accroît ou diminue à son gré tout ce qui charme les mortels, car il est le plus puissant des dieux. Mais ne parlons pas davantage, et ne restons point comme des enfants au milieu de cette sanglante mêlée. Certes, nous nous accablerions bien de tant d'injures qu'un navire à cent rames n'en pourrait supporter le poids. La langue des hommes est tellement souple et docile qu'elle se prête à tous les discours, et il y a un vaste champ[1]

[1] Nous lisons dans le texte grec : ἐπέων δὲ πολὺς νομὸς ἔνθα καὶ ἔνθα (*il y a*

pour discourir. Je crois qu'autant tu m'adresseras de paroles, autant tu pourras en entendre. Pourquoi nous insulter et nous menacer l'un l'autre comme des femmes qui, enflammées d'une violente colère, se prennent de querelle au milieu d'une rue et se prodiguent à l'envi le mensonge et la vérité, selon que la passion les anime? Achille, par tes paroles, tu ne me feras pas abandonner le champ de bataille : il faut auparavant que nous combattions avec l'airain. Approche donc pour que nous nous portions mutuellement des coups de nos fortes lances! »

En disant ces mots il lance un lourd javelot contre le redoutable bouclier, qui résonne aussitôt par la force du coup. Achille, intimidé, éloigne d'une main vigoureuse l'arme de son corps : il craint d'y voir pénétrer la longue javeline du magnanime Énée. — L'insensé ne savait pas, au fond de son âme, que les illustres présents des dieux ne peuvent être percés par les traits des humains, et qu'ils ne cèdent pas aisément aux efforts des mortels. — La lourde lance du belliqueux Énée, loin de rompre le bouclier d'Achille, est arrêtée par une lame d'or que le dieu avait placée sur cette armure. Énée traverse les deux premières lames; mais les trois autres résistent encore. Vulcain avait recouvert ce bouclier de cinq lames épaisses : deux d'airain, deux d'étain au-dessous, et d'une autre d'or que ne pouvaient percer les javelots de frêne.

Alors Achille lance une longue javeline et atteint le bouclier arrondi de son adversaire, près du bord à l'endroit où l'airain a le moins d'épaisseur et où le cuir est très-léger : le frêne du Pélion traverse ce bouclier, qui retentit avec bruit. Énée, rempli d'épouvante, se rapetisse aussitôt, et il tient son bouclier loin de lui, dans la crainte d'être atteint. La lance d'Achille rase l'épaule du fils d'Anchise et s'enfonce dans la terre après avoir brisé les bords du bouclier qui couvrait entièrement le vaillant chef de l'armée des Troyens. Énée, qui vient d'éviter ce long javelot, s'arrête

d'un côté et de l'autre une riche pâture de mots). Ce passage, que Clarke et Dübner traduisent par : *verborum autem latus campus hinc et inde*, a été inexactement rendu par Dugas-Montbel, qui dit : *la multitude des paroles s'échappe dans tous les sens.*

épouvanté; une profonde tristesse obscurcit ses yeux, et il est saisi d'effroi en voyant l'arme à ses pieds et enfoncée dans la terre. Achille, furieux, marche à la rencontre de son adversaire en tirant son glaive aigu et en jetant de grands cris. Énée, d'une main, saisit une pierre si grande et si lourde, que deux hommes tels qu'ils sont de nos jours ne pourraient en soulever de semblables; il l'agite seul et sans effort, la lance contre Achille, qui s'avance, mais le casque et le bouclier du héros le préservent du trépas. Le fils de Pélée s'approche l'épée à la main, et certes il aurait en ce moment immolé son adversaire si Neptune n'eût soudain adressé ces paroles aux dieux immortels :

« Hélas! je ressens un profond chagrin en pensant que le magnanime Énée, vaincu par Achille, va bientôt descendre dans les sombres demeures pour avoir cédé aux paroles d'Apollon qui lance au loin les traits! L'insensé! ce dieu ne le garantira pas d'une mort funeste. Pourquoi ce héros qui n'est pas coupable souffrirait-il des maux que d'autres ont mérités? car il offrit toujours d'agréables présents aux dieux habitants des vastes régions célestes. Dérobons ce guerrier au trépas. Nous aurions à redouter le courroux de Jupiter, s'il était immolé par Achille. Il est ordonné par le destin qu'Énée doit être sauvé pour que la race de Dardanus ne périsse pas sans descendants. Dardanus est chéri entre tous les enfants que les femmes mortelles conçurent de Jupiter, et la race de Priam est devenue odieuse au fils de Saturne. C'est Énée qui régnera sur les Troyens, lui et les enfants de ses enfants jusque dans l'avenir le plus reculé. »

L'auguste Junon aux beaux yeux lui répond en ces termes :

« O toi qui ébranles la terre, délibère au fond de ton âme si tu dois sauver Énée ou si malgré sa valeur tu veux permettre qu'il soit vaincu par Achille. Minerve et moi nous avons juré, en présence de tous les immortels, de ne jamais repousser loin des Troyens le jour fatal qui doit les faire succomber; non, lors même que Troie entière brillerait embrasée par le feu dévorant qu'auraient allumé les vaillants fils des Achéens ! »

Dès que Neptune a entendu ces paroles, il s'élance au milieu du combat et à travers le bruit que font les lances en se heur-

tant. Il arrive près d'Énée et de l'illustre Achille ; il répand un



nuage épais sur les yeux du fils de Pélée, arrache du bouclier d'Énée la lance garnie d'airain et la dépose aux pieds d'Achille. Énée, soutenu par la main du dieu des ondes, franchit aisément les rangs nombreux des héros et des coursiers; bientôt il se trouve à l'extrémité du champ de bataille, où les vaillants Caucones s'armaient pour combattre. Là, Neptune s'approche du fils d'Anchise et lui adresse ces paroles rapides :

« Énée, quelle divinité, poussée par le génie du mal, t'a donc excité à combattre le magnanime Achille, bien supérieur à toi par sa force, et plus chéri par les dieux immortels que toi, ô vaillant fils d'Anchise? Retire-toi lorsque tu rencontreras ce héros, de peur que tu ne descendes, malgré le destin, dans les sombres demeures de Pluton. Mais quand Achille aura perdu la vie, tu pourras sans crainte combattre aux premiers rangs : nul parmi les Grecs ne te donnera la mort. »

Ainsi parle Neptune; puis il s'éloigne du héros après lui avoir dit clairement toutes ces choses. Il dissipe l'épais nuage répandu

sur les paupières d'Achille, et bientôt le fils de Pélée porte au loin ses regards. Alors il gémit profondément et dit :

« Hélas ! quel grand prodige s'offre à ma vue ! Ma lance repose à terre, je ne vois plus le guerrier contre qui je l'avais dirigée et que j'étais impatient d'étendre sur le sol. Ah ! certes, Énée est cher aux dieux immortels : et moi qui pensais qu'il se glorifiait en vain ! Qu'il s'en aille donc : mais je crois qu'il ne voudra plus se mesurer avec moi ; car maintenant il prend volontairement la fuite pour échapper à la mort ! Exhortons les vaillants Danaëns, et nous essaierons de lutter avec quelques-uns d'entre les défenseurs d'Ilion. »

En disant ces mots, il s'élance dans les rangs et excite ses guerriers par ces paroles :

« Divins Achéens, ne vous éloignez pas. Élancez-vous avec ardeur contre les Troyens, et que chacun de vous attaque un ennemi. Je ne pourrais, malgré mon courage, poursuivre tant de guerriers et les combattre tous. Mars, qui est un immortel, et la triomphante Minerve, qui habite les cieux, n'auraient pas assez de puissance pour attaquer de front tant de combattants et pour repousser loin d'eux une si grande armée. Moi, je jure de vous consacrer tout ce que j'ai d'agilité, de vigueur, d'audace [1], et de ne point me reposer un seul instant ; je vais me précipiter au milieu de ces phalanges, et je pense qu'il n'aura pas à se réjouir, celui d'entre les Troyens qui se trouvera près de ma lance ! »

Ainsi parle Achille afin de ranimer ses compagnons. Hector encourage les Troyens pour les forcer de marcher à la rencontre d'Achille :

« Magnanimes Troyens, s'écrie-t-il, ne redoutez pas le fils de Pélée ! Moi aussi je pourrais, par de vaines paroles, attaquer les immortels ; mais il me serait difficile de les combattre avec ma lance, parce qu'ils sont de beaucoup plus forts que les humains. Achille ne tiendra pas toutes ses promesses : s'il exécute quelques-uns de ses desseins, d'autres resteront sans effet. Moi, je jure

[1] Nous n'eussions pas été compris si nous avions rendu mot à mot cette phrase : ἀλλ' ὅσσον μὲν ἐγὼ δύναμαι χερσίν τε ποσίν τε, καὶ σθένει, dont nous avons donné l'équivalent.

de marcher à sa rencontre quand son bras serait aussi redoutable que le feu dévorant; oui, quand son bras serait semblable à la flamme et sa force au fer étincelant! »

Les Troyens, après avoir été exhortés par Hector, portent leurs lances en avant, se rassemblent de toutes parts et poussent de grands cris. Le brillant Apollon s'approche d'Hector et lui dit :

« Hector, ne te mesure point avec Achille. Reste dans la foule et attends ce guerrier au milieu de tes compagnons, de peur que son javelot ne t'atteigne et qu'il ne te frappe de son glaive. »

Hector, tremblant d'avoir entendu la voix de cette divinité, se replonge aussitôt dans la foule épaisse des Troyens. Achille, animé d'un grand courage, se précipite contre ses ennemis en poussant de terribles clameurs. Il immole d'abord le vaillant fils d'Otrynte, Iphition, chef des peuples. — La nymphe Naïs le conçut d'Otrynte, destructeur des cités, dans l'opulente Hyda, au pied du Tmolus toujours couvert de neiges. — Au moment où il s'élance, le divin Achille lui plonge sa lance au milieu du front et lui sépare la tête en deux parties. Iphition tombe avec fracas; et Achille, se glorifiant de sa victoire sur le corps de ce malheureux guerrier, s'écrie :

« Meurs donc, fils d'Otrynte, ô toi le plus terrible de tous les humains! Tu viens de perdre la vie en ces lieux, toi qui naquis sur les bords du lac Gigée, ou sont les champs de ton père, non loin du poissonneux Hyllus, et de l'Hermus au cours sinueux [1]. »

Tandis qu'Achille prononce ces orgueilleuses paroles, un sombre nuage obscurcit les yeux d'Iphition : les chars des Achéens déchirent avec le cercle des roues le cadavre de cet infortuné guer-

[1] Au sujet de ce passage : Ὕλλῳ ἐπ' ἰχθυόεντι καὶ Ἕρμῳ δινήεντι, Dugas-Montbel fait observer avec raison que c'est la seule fois qu'Homère donne ici l'épithète de *poissonneux* (ἰχθυόεις) à un fleuve ; partout il ne l'applique qu'à la mer. Le même auteur remarque en outre que Virgile, au contraire, donne souvent cettte épithète à des fleuves, mais jamais à la mer. Si Dugas-Montbel fait une observation fort judicieuse à l'endroit du mot ἰχθυόεις, il se trompe un peu plus loin en traduisant Ἕρμῳ δινήεντι par l'*Hermus aux gouffres profonds*. Le mot δινήεις, de δίνη (*tournoiement ; vortex* en latin), signifie *tournoyant*, *plein de tournants*; et quand il sert à qualifier un fleuve, il en désigne le cours.

rier tombé aux premiers rangs. Le fils de Pélée attaque ensuite le descendant d'Anténor, Démoléon, vaillant dans les combats; il atteint son adversaire à la tempe et traverse le casque aux joues d'airain qui ne peut sauver Démoléon, car la pointe, impatiente d'avancer, lui brise le crâne, s'enfonce dans la cervelle ensanglantée et le dompte lui-même qui se précipitait avec tant d'ardeur. Hippodamas, effrayé de cet exploit, saute de son char et prend la fuite; mais Achille lui traverse le corps de sa lance en le frappant par derrière. Hippodamas exhale sa vie en mugissant comme un taureau traîné par des adolescents autour du roi d'Hélice, afin d'honorer le dieu des ondes : ainsi mugit Hippodamas, et son âme courageuse l'abandonne. Achille, armé de sa lance, fond sur le fils de Priam, Polydore, semblable à un dieu. — Priam ne lui avait point permis de combattre, car il était le plus jeune de tous ses enfants : c'était lui qu'il chérissait le plus, parce qu'à la course il surpassait ses rivaux. Polydore, emporté par une vaine ardeur de jeunesse, perdit la vie en volant aux premiers rangs pour montrer son extrême agilité. — Le divin Achille à la course impétueuse l'atteint par derrière, lui enfonce son javelot à l'endroit où se réunissent les anneaux d'or du baudrier et où la cuirasse forme un double rempart : l'arme traverse le corps et ressort par le nombril. Polydore, en gémissant, tombe sur ses genoux, et se penche vers la terre; il retient ses entrailles avec ses mains, et une sombre nuit l'environne.

Quand Hector voit son frère Polydore, les yeux couverts d'un épais nuage, se pencher vers la terre et retenir ses entrailles avec ses mains, il ne veut plus combattre loin des ennemis. Soudain ce héros, aussi rapide que la flamme, fond sur Achille en brandissant son javelot. Dès que le fils de Pélée l'aperçoit, il marche à sa rencontre en prononçant ces orgueilleuses paroles :

« Il est donc enfin près de moi, celui qui a rempli mon âme de douleur en immolant mon ami le plus cher! J'espère que maintenant nous ne fuirons plus dans le champ de bataille! »

Puis lançant à Hector des regards enflammés de colère, il lui dit :

« Approche donc, pour que tu puisses à l'instant toucher aux portes du trépas! »

Hector au casque étincelant lui répond sans se troubler :

« Fils de Pélée, n'espère point par tes paroles m'effrayer comme un faible enfant : moi aussi je pourrais te prodiguer l'insulte et l'outrage. Je sais bien que tu es un vaillant guerrier, et que je te suis inférieur ; mais nos destinées reposent sur les genoux des dieux. Quoique je sois moins fort que toi, je t'arracherai peut-être la vie en te perçant de ma lance qui est aussi garnie d'une pointe d'airain. »

En disant ces mots, il brandit son javelot et le lance ; mais Minerve, en soufflant légèrement, détourne le dard et le fait tomber aux pieds d'Hector. Achille se précipite sur lui en poussant des cris terribles ; car il désire de l'étendre à ses pieds. Mais Apollon enlève aisément Hector (les dieux sont tout-puissants) et l'entoure d'un épais nuage. Trois fois l'impétueux Achille, armé de sa lance d'airain, fond sur son ennemi, et trois fois il ne frappe qu'une nuée obscure. Enfin, lorsqu'il s'élance pour la quatrième fois, semblable à un génie, il s'écrie d'une voix menaçante :

« Impudent guerrier, tu viens encore d'échapper à la mort ; mais le malheur est près de toi ! Apollon t'a sauvé, lui que tu implores toujours quand tu entends le sifflement des javelots. Oui, certes, je te tuerai si je te rencontre encore et si les dieux veulent me favoriser ! Maintenant je cours attaquer parmi les Troyens celui que je pourrai atteindre. »

A peine a-t-il prononcé ces paroles qu'il enfonce son javelot dans la gorge du malheureux Dryope, qui tombe à ses pieds ; Achille l'abandonne et court attaquer d'autres guerriers. Il plonge sa lance dans le genoux du courageux Démochus, fils de Philétor, et l'arrête dans sa course ; puis il lui tranche les jours en le frappant de sa grande épée. Achille se précipite ensuite sur Laogon et sur Dardanus, tous deux fils de Bias ; il les renverse de leurs chars en atteignant l'un avec son javelot et en frappant l'autre avec son glaive. Le fils d'Alastor, Tros, vient au-devant d'Achille, et il lui embrasse les genoux dans l'espoir que le héros, touché de pitié, lui laissera la vie, parce qu'il était du même âge que lui. — L'insensé ne savait pas qu'il ne pourrait jamais persuader le

chef des Achéens! Achille, loin d'avoir une âme flexible et tendre, était inexorable et furieux. — Tros lui serre les genoux pour l'attendrir; mais l'impitoyable Achille le frappe de son glaive et lui perce le foie, qui s'échappe par la blessure : un sang noir remplit son sein, un sombre nuage couvre ses yeux, et ses forces l'abandonnent. Le héros attaque Moulios; il lui enfonce sa lance dans la tête, près de l'oreille, et la pointe d'airain ressort par l'autre oreille. Il brise ensuite la tête d'Échéclus en le frappant de son glaive, qui fume de sang : la sombre Mort et l'impitoyable Parque ferment les yeux d'Échéclus, fils d'Agénor. Il



atteint Deucalion à la main, et la pointe d'airain pénètre jusqu'à l'endroit où se réunissent les nerfs du coude (Deucalion, la main appesantie, reste immobile en voyant venir la mort). Achille lui tranche le cou et fait voler au loin la tête recouverte de son casque : la moelle jaillit des vertèbres, tandis que le corps gît étendu sur la terre. Il court ensuite attaquer l'irréprochable fils de Pirée, Rhigmus, venu de la fertile Thrace; il lance son javelot, qui atteint Rhigmus au milieu du corps, pénètre jusque dans la poitrine, et renverse le guerrier de son char. Aréthoüs, son écuyer détourne aussitôt les chevaux; mais Achille, en le frappant par

derrière, lui plonge sa lance entre les deux épaules, le renverse à terre, et les coursiers s'enfuient épouvantés.

Ainsi, lorsqu'un violent incendie se répand avec fureur dans les vallées profondes d'une montagne aride et qu'il dévore une vaste forêt, le souffle des vents venant de tous côtés fait tourbillonner la flamme : de même Achille, furieux et armé de sa lance, parcourt comme un génie le champ de bataille en tout sens, et poursuit ses ennemis expirants qui répandent un sang noir sur la terre. — Quand un laboureur a réuni sous le joug deux taureaux au long front pour fouler l'orge blanche [1] dans un champ exposé aux rayons du soleil, la paille légère s'envole sous les pas des taureaux qui mugissent : ainsi les coursiers du magnanime Achille foulent les cadavres et les boucliers; l'essieu et les anneaux du char sont souillés par le sang que font jaillir les cercles des roues et les pieds des coursiers. Le fils de Pélée veut se couvrir de gloire, et ses mains sont tachées de poussière et de sang.

[1] On voit par la comparaison de notre poëte que les anciens faisaient fouler le blé au lieu de le battre. Cette coutume, qui a régné en Judée pendant plusieurs siècles, règne encore aujourd'hui dans une grande partie de l'Orient.





COMBAT PRÈS DU FLEUVE.



QUAND les Troyens sont arrivés près des belles eaux du Xanthe, au cours sinueux, qu'engendra Jupiter, ils sortent des rangs et se dispersent dans la plaine, du côté de la ville, où la veille les Grecs saisis d'effroi s'en-
'uyaient alors que le vaillant Hector remportait la victoire. Les
ins courent çà et là, quoique Junon répande devant eux un nuage
pais pour mettre un terme à leur fuite; les autres roulent dans
es abîmes du fleuve aux ondes argentées. Ils tombent avec bruit
lans le Xanthe, et le fleuve et ses rivages retentissent. Au milieu
le ce tumulte, les Troyens nagent de toutes parts, emportés par
es flots. — Comme on voit des nuées de sauterelles s'envoler et se
éfugier près d'un fleuve pour échapper à un violent incendie;

mais si la flamme s'élève tout à coup et les atteint, elles s'ensevelissent sous les eaux : de même les soldats et les coursiers poursuivis par Achille s'ensevelissent dans les gouffres profonds et retentissants du Xanthe.

Le fils de Pélée laisse sur le rivage sa lance appuyée contre un tamaris; et, semblable à un génie, il s'élance armé de son épée en méditant au fond de son âme un affreux carnage, et il frappe tous ceux qu'il rencontre. On entend aussitôt les cris lamentables de ceux qu'immole son redoutable glaive, et l'on voit l'onde se rougir de sang. — De même que de petits poissons fuient à l'approche d'un énorme dauphin et se pressent en tremblant dans les retraites cachées d'un port tranquille, car le monstre dévore tous les poissons qu'il peut saisir : de même les Troyens fuient en nageant dans les eaux du fleuve impétueux et se blottissent dans les cavités des rochers. Achille, les mains lasses de carnage, tire du fleuve douze jeunes guerriers vivants qui doivent servir à expier le meurtre de Patrocle. Il place sur la rive ces Troyens épouvantés comme des faons timides; il leur attache les mains avec les fortes courroies qu'ils portaient autour de leurs tuniques, et les confie à ses compagnons pour qu'ils les conduisent dans ses creux navires : puis il s'élance de nouveau, impatient d'immoler encore d'autres guerriers.

Il marche à la rencontre d'un des fils de Priam s'échappant du fleuve, Lycaon que jadis dans une attaque nocturne il entraîna malgré lui loin des champs paternels. — Lycaon coupait avec son glaive les branches nouvelles d'un figuier sauvage, lorsque Achille fondit sur lui à l'improviste; il l'emmena sur ses navires et le vendit dans la populeuse Lemnos. Le fils de Jason l'acheta; puis un hôte de ce héros, Éétion, d'Imbros, donna de nombreux présents pour l'acquérir et il l'envoya dans la divine Arisbé. Mais Lycaon s'échappa secrètement et revint au palais de son père. Pendant onze jours il se livra au plaisir avec ses amis; mais au douzième jour un dieu le jeta encore dans les bras d'Achille, qui doit cette fois le faire descendre contre son gré dans les sombres demeures de Pluton. — L'impétueux fils de Pélée aperçoit Lycaon sans tunique, sans casque, sans bouclier, et même sans sa lance;

car il avait jeté ses vêtements et ses armes sur le rivage : ce guerrier, couvert de sueur et les membres brisés de fatigue, s'éloignait lentement du fleuve. Achille, en le voyant ainsi, s'adresse ces paroles :

« Quel prodige s'offre à mes regards! Quoi! les braves Troyens que j'ai immolés reviennent du sombre empire! Ce guerrier, que j'avais vendu dans la divine Lemnos, est en ces lieux après avoir échappé à à la mort, et il n'a point été arrêté par les flots blanchissants de la mer, qui retient malgré eux tous les mortels! Marchons donc contre lui, afin qu'il sente la pointe de ma lance. Je veux savoir, moi, s'il reviendra de l'endroit où je l'enverrai, et si la terre fertile qui arrête les plus courageux d'entre les humains pourra enfin le retenir! »

Tandis qu'Achille se tient immobile et agite ces pensées dans son âme, le fils de Priam, frappé de terreur, s'approche pour embrasser les genoux du héros : il désire au fond de son cœur échapper à la mort et aux Parques fatales. Le divin Achille, qui



veut immoler son ennemi, brandit sa longue lance; mais Lycaon

se hâte et vient en se courbant saisir les genoux du fils de Pélée : l'arme, impatiente de répandre le sang humain, rase le dos de Lycaon et s'enfonce dans la terre. Alors le malheureux Troyen saisit d'une main les genoux du guerrier, et de l'autre sa lance aiguë ; puis, sans la quitter, il prononce ces paroles rapides :

« J'embrasse tes genoux, ô vaillant Achille ! Respecte mes jours, héros chéri par Jupiter ; prends compassion de moi, car je suis à tes pieds comme un suppliant ! J'ai goûté près de toi les doux fruits de Cérès le jour où tu me saisis dans nos belles campagnes, et où, m'entraînant loin de mon père et de mes amis, tu me vendis dans la divine Lemnos. Je te valus le prix de cent bœufs ; mais maintenant, pour me racheter, je te donnerais trois fois autant de présents. Voilà seulement douze jours que je suis de retour à Ilion. J'ai déjà souffert des maux sans nombre, et ma fatale destinée me fait aujourd'hui retomber entre tes mains. Il faut que je sois devenu odieux au puissant Jupiter, puisqu'il me livre encore à toi. Je n'ai donc été mis au monde que pour vivre peu d'années ! Ma mère est Laothoé, fille du vieillard Altée qui règne sur les belliqueux Léléges, et qui possède la ville élevée de Pédase, sur les bords du Stanios. Laothoé fut une des épouses de Priam et elle enfanta deux fils que tu auras sans doute massacrés. Déjà tu as percé de ta lance le divin Polydore, qui s'avançait à la tête de nos fantassins ; et maintenant je vois que le malheur va fondre sur moi. Je n'espère plus t'échapper, puisqu'un dieu me livre à toi. Cependant grave ces paroles au fond de ton âme : Ne m'arrache pas la vie ; car je ne suis point frère utérin d'Hector, de ce héros qui t'a privé d'un compagnon si doux et si vaillant. »

C'est ainsi que le fils de Priam parlait en suppliant ; mais il entendit aussitôt cette réponse terrible, impitoyable :

« Insensé, ne me parle pas de rançon et ne m'en propose jamais ! Avant que Patrocle eût atteint son dernier jour, il m'était doux d'épargner les Troyens : je les prenais vivants et je les vendais. Mais maintenant il ne pourra fuir le trépas, celui d'entre mes ennemis, et surtout d'entre les fils de Priam, qu'un dieu me livrera devant les murs d'Ilion. Ainsi, meurs à ton tour ; car pourquoi te lamenter ainsi ? Patrocle est bien mort, lui qui était

de beaucoup supérieur à toi. Je suis plein de force et de beauté, tu le vois : je suis né d'un père irréprochable et d'une mère immortelle ; eh bien ! je subirai aussi la mort et la triste destinée, soit au lever de l'aurore ou au commencement du soir, ou au milieu du jour [1], lorsqu'un guerrier me tuera en me frappant de sa lance ou en me perçant de ses flèches. »

En entendant ces paroles, Lycaon sent ses genoux se dérober sous lui et son cœur défaillir : il abandonne la lance du héros et s'assied en étendant les bras. Achille tire son glaive aigu et l'enfonce entièrement dans la gorge de son ennemi. Lycaon reste étendu sur la terre : un sang noir s'échappe de son corps et se répand sur le sol. Alors Achille le saisit par les pieds, le précipite dans le fleuve, et d'un air triomphant il prononce ces paroles :

« Reste avec les poissons, qui, tranquilles, suceront le sang de ta blessure ! Ta mère ne te placera point en pleurant sur un lit funèbre ; mais les eaux tournoyantes du Scamandre t'entraîneront dans le vaste sein des mers, les monstres marins en s'élançant à la noire surface des ondes frémissantes dévoreront ta chair éclatante de blancheur [2]. O Troyens, tombez tous ainsi jusqu'au jour où nous nous emparerons de la ville sacrée d'Ilion ! Fuyez, et moi je vous poursuivrai en vous perçant de ma lance ! Il ne vous garantira point, ce fleuve rapide aux flots argentés à qui vous sacrifiez depuis long-temps de nombreux taureaux, ce fleuve où vous engloutissez vivants vos rapides coursiers [3]. Vous périrez tous

[1] Ce passage : ἔσσεται ἢ ἠὼς, ἢ δείλη, ἢ μέσον ἦμαρ (*je la subirai soit à l'aurore, soit à l'instant du crépuscule, soit au milieu du jour*) est marqué d'un signe critique dans l'édition de Venise. Heyne pense que ce vers aura été ajouté par quelque rhapsode pour compléter la pensée, parce que le verbe est sous-entendu dans le vers précédent. Wolf le renferme entre parenthèses.

[2] Le texte grec porte : ἀργέτα δημόν (*graisse luisante*), qu'il nous a été impossible de rendre littéralement.

[3] Dugas-Montbel dit à ce sujet : « C'est la seule fois où il est question d'animaux vivants jetés dans un fleuve pour lui être offerts en sacrifice. Le culte des fleuves était connu du temps d'Homère : les fleuves alors étaient de véritables divinités. Le culte envers les fleuves a toujours subsisté parmi les païens. Hésiode recommande bien μηδέ ποτ' ἐν προχοῇ ποταμῶν ἅλαδε προρεόντων μηδ' ἐπὶ κρηνάων οὐρεῖν (*non meiere in alveo fluviorum, neque*

ainsi, domptés par le fatal destin, jusqu'à ce que vous ayez expié le carnage des Grecs et la mort de Patrocle, que, durant mon absence, vous avez immolé devant les navires achéens! »

A ces mots le fleuve, outré de courroux, médite au fond de son âme comment il fera cesser les exploits d'Achille et garantira les Troyens de leur perte. — Le fils de Pélée, armé de son long javelot, s'élance avec le désir d'immoler Astéropée, fils de Péligon qu'avaient enfanté le fleuve Axius et Péribée, l'aînée des filles d'Acessamènes; car Péribée s'était unie à ce fleuve aux gouffres profonds. Achille fond sur Astéropée, qui, debout sur la rive, attend son ennemi en tenant deux javelots: le Xanthe lui inspire cette audace, parce que ce fleuve est indigné de voir Achille immoler sans pitié et précipiter dans ses ondes tant de jeunes Troyens. Quand ces deux guerriers sont près l'un de l'autre, Achille prend le premier la parole et dit :

« Qui es-tu? De quelle race es-tu sorti, toi qui oses affronter ma présence? Ah! qu'ils sont à plaindre, les pères des guerriers qui s'exposent à ma fureur! »

Le vaillant fils de Péligon lui répond en ces termes :

« Magnanime Achille, pourquoi m'interroger sur mon origine? Je viens des terres lointaines de la fertile Péonie, et je suis à la tête des Péoniens armés de longues lances. Aujourd'hui, j'ai vu briller la onzième aurore depuis que je suis arrivé dans la cité d'Ilion. Je suis issu d'Axius au large cours, de ce fleuve qui répand ses belles eaux sur la terre. Axius engendra Péligon, illustre par ses exploits, et c'est, dit-on, de ce héros que je suis né. Maintenant, vaillant Achille, nous pouvons combattre! »

Le divin fils de Pélée, en entendant ces menaces, brandit sa lance de frêne; mais Astéropée le prévenant jette ses deux javelots à la fois, car il était adroit des deux mains : un des javelots atteint le bouclier, mais, loin de le traverser, il est arrêté par la lame d'or placée sur l'arme par Vulcain; l'autre effleure le bras

super fontes). Pausanias dit que les enfants des Phigaliens se coupaient les cheveux en l'honneur du fleuve Néda. Villoison cite une inscription qui prouve que les Grecs regardaient les fleuves comme des divinités bienfaisantes. (*Observat. sur le liv. XXI*, p. 209.)

d'Achille et fait jaillir un sang noir de la blessure : le trait, avide de percer le corps du héros, s'enfonce dans la terre. Alors le fils de Pélée lance son javelot contre Astéropée avec le désir d'immoler ce guerrier; mais l'arme s'égare, frappe la rive élevée, et le frêne s'enfonce à moitié dans le sol. Soudain il tire le glaive aigu suspendu à son côté et s'élance furieux contre son ennemi, qui ne peut, de sa main, arracher du rivage la lance d'Achille. Trois fois il l'ébranle désirant de l'enlever, et trois fois ses forces le trahissent. Enfin, à la quatrième, il veut, en le courbant, rompre le frêne d'Éacide; mais Achille s'approche d'Astéropée et lui arrache la vie en lui plongeant son glaive dans le ventre, près du nombril : les entrailles se répandent sur la terre, et les ténèbres de la mort obscurcissent les yeux du héros expirant. Achille se précipite sur la poitrine de son ennemi, enlève l'armure qui la couvre, et dit avec orgueil :

« Te voilà donc étendu à mes pieds! Il est périlleux, même pour le descendant d'un fleuve, de lutter avec les enfants du puissant maître de l'Olympe. Tu prétendais être issu d'un fleuve au large cours, mais moi je me glorifie de descendre du grand Jupiter. J'ai reçu le jour du fils d'Éacus, Pélée, qui règne sur les nombreux Myrmidons, et le vaillant Éacus est né de Jupiter plus puissant que tous les fleuves qui se jettent à la mer : sa race est supérieure à celle de ces divinités. Près de toi coule un grand fleuve; vois donc s'il peut te secourir. Non, car il n'est point permis de lutter avec le fils de Saturne. Le fort Achéloüs n'ose s'égaler à lui, ni même le large Océan aux abîmes profonds d'où naissent tous les fleuves, la mer, les fontaines et les sources abondantes; non, car lui-même redoute la foudre du fils de Saturne et le tonnerre retentissant qu'il fait gronder du haut des cieux! »

En disant ces mots, il retire du rivage sa lance d'airain et laisse étendu sur le sable ce guerrier qu'il vient d'immoler et que baigne l'onde noire du fleuve. Les anguilles et les poissons[1] s'attachent

[1] Il y a réellement dans le texte *les anguilles et les poissons* (ἐγχέλυές τε καὶ ἰχθύες). Eustathe et Athénée pensent qu'Homère fait cette distinction parce que les anguilles ne s'engendrent point par l'accouplement. Mais il est

au cadavre d'Astéropée pour en déchirer les flancs et en dévorer les chairs. — Le fils de Pélée se met à la poursuite des cavaliers péoniens, qui, sur les bords du fleuve tortueux, s'enfuyaient épouvantés à la vue de leur chef terrassé par Achille : il immole Thersiloque, Mydon, Astypyle, Mnésus, Thrasius, Énius et Ophéleste. L'impétueux Achille aurait égorgé beaucoup d'autres Péoniens si le fleuve indigné, prenant la voix d'un mortel, n'eût fait entendre ces paroles du sein des ondes :

« Achille, tu l'emportes sur tous les hommes par tes exploits injustes; car les dieux ne cessent de te protéger. Mais si le fils de Saturne t'a permis d'exterminer tous les Troyens, du moins sème le carnage dans la plaine, loin de mes rivages. Mes eaux, dans leur cours gracieux, se remplissent de cadavres; et moi, resserré par la foule de ces guerriers inanimés, je ne puis rouler mes ondes jusqu'à la mer divine. Cependant tu répands toujours le sang autour de moi. Arrête-toi donc, ô chef des peuples; suspends tes coups, car en te voyant égorger tant de mortels je suis saisi d'horreur ! »

L'impétueux Achille lui répond aussitôt :

« Divin Scamandre, je t'obéirai; mais je veux poursuivre les orgueilleux Troyens jusqu'à ce qu'ils soient tous rentrés dans Ilion et que je me sois moi-même mesuré avec Hector pour savoir lequel de nous deux remportera la victoire. »

En prononçant ces paroles, Achille, semblable à un génie, fond sur les Troyens avec une nouvelle fureur. Le fleuve aux gouffres profonds, s'adressant au dieu du jour, lui dit :

« Fils de Jupiter, Apollon à l'arc d'argent, tu suis mal les ordres de ton père. Le maître de l'Olympe te recommanda de veiller sur les Troyens et de les protéger jusqu'à l'heure où le coucher du soleil ramène les ténèbres sur la terre fertile. »

Il dit. Achille, célèbre par ses exploits, s'élance du rivage et se précipite dans l'onde. Le fleuve le poursuit avec fureur; il soulève ses vagues, agite ses flots, et, repoussant sur la plage la foule des

très-probable qu'Homère avait une autre raison en spécifiant ainsi la nature des animaux qui s'attachèrent au cadavre d'Astéropée.

morts tombés sous les coups d'Achille, il mugit comme un taureau.



Il s'empare de tous les Troyens qui respirent encore et les cache dans ses profonds abîmes : ses vagues horribles retentissent autour de son adversaire, et ses flots, en mugissant, se brisent contre le bouclier du héros. L'impétueux fils de Pélée, ne pouvant plus se soutenir, saisit un orme jeune et d'une hauteur prodigieuse : il le déracine et fend la terre en maints endroits; puis il oppose les branches touffues de cet arbre au courant impétueux du fleuve, et il s'en fait un pont en étendant l'orme. Il sort de l'abîme, et, frappé de terreur, il se met à courir dans la plaine à pas précipités. Le dieu redoutable, loin de s'arrêter, s'élève toujours contre son ennemi; il noircit la surface de ses ondes pour mettre un terme aux exploits d'Achille et sauver les Troyens de leur ruine. Le fils de Pélée, à chaque saut, franchit autant d'espace que parcourt le javelot rapide ou l'aigle noir, cet oiseau chasseur le plus fort et le plus agile de tous les oiseaux : ainsi s'élance le héros, et l'airain retentit autour de sa poitrine. Il fuit près du rivage en évitant le fleuve, mais celui-ci le poursuit encore avec un bruit horrible. — Lorsqu'un homme conduit par un canal les eaux

d'une source profonde afin d'arroser les plantes de son jardin, il tient dans ses mains une houe et dégage le sillon de tous les obstacles; alors l'onde s'échappe, entraîne avec elle les pierres et les cailloux, se précipite en murmurant par la pente du terrain, et bientôt elle devance celui qui la dirige : ainsi les flots du Scamandre poursuivent Achille malgré la vitesse de ses pas; car les dieux sont plus puissants que les mortels. Toutes les fois que le héros veut résister au fleuve et voir s'il n'est point poursuivi par tous les habitants de l'Olympe, des vagues immenses couvrent ses épaules : saisi d'amertume, il s'élance sur les hauteurs de la plaine. Le fleuve rapide, en détournant son cours, fait fléchir les genoux d'Achille et enlève la poussière de ses pieds. Alors le héros tourne ses regards vers le ciel et s'écrie en gémissant :

« Puissant Jupiter, il n'est donc aucun dieu qui, touché de mon sort, veuille m'arracher aux flots impétueux de ce fleuve! Je consens dans l'avenir à souffrir tous les maux qui me sont réservés. Hélas! parmi les immortels, aucune divinité n'est aussi coupable que ma mère, qui me flattait par de trompeuses promesses en me disant que je périrais frappé par les flèches rapides du brillant Apollon, sous les murs de Troie! Plût aux dieux que j'eusse été tué par Hector, le plus brave des héros nourris sur ces rivages; car alors un vaillant guerrier aurait immolé et dépouillé un guerrier intrépide! Mais je le vois maintenant, je suis destiné à périr honteusement dans ce fleuve immense comme un jeune pâtre qu'entraîne un étroit torrent formé par les pluies de Jupiter! »

A peine a-t-il prononcé ces paroles que Minerve et Neptune, semblables à des humains, s'approchent d'Achille et se tiennent près de lui; ils lui saisissent les mains et le rassurent. Neptune, prenant le premier la parole, dit :

« Fils de Pélée, bannis la crainte de ton cœur et ne te trouble pas ainsi. Moi et la déesse Minerve, nous sommes envoyés par Jupiter pour te secourir. Non, tu ne dois pas être vaincu par ce fleuve qui bientôt s'apaisera comme tu le verras toi-même. Achille, si tu veux nous obéir, nous te donnerons de sages conseils : ne te retire pas du combat avant d'avoir enfermé dans les murailles

d'Ilion ceux d'entre les Troyens qui auront échappé à tes coups, et ne retourne vers tes navires qu'après avoir immolé le terrible Hector. C'est nous qui t'accorderons cette grande victoire. »

Neptune et Minerve rejoignent la troupe des immortels. Achille, ranimé par les paroles qu'il vient d'entendre, s'élance dans la plaine inondée par les eaux du fleuve où flottaient les armes étincelantes et les cadavres des jeunes guerriers morts dans le combat. Achille se précipite avec vigueur en luttant contre la rapidité du courant; mais le fleuve ne peut l'arrêter dans sa course : Minerve vient de donner une nouvelle force aux membres de ce héros. Le Scamandre ne se ralentit point : toujours irrité contre le fils de Pélée, il grossit ses flots et envahit la hauteur du rivage; puis, d'une voix forte, il exhorte ainsi le Simoïs :

« Mon frère chéri, réprimons tous deux l'ardeur belliqueuse de ce guerrier ou bientôt il renversera la grande ville du roi Priam. Les Troyens, en combattant, ne peuvent plus lui résister. Viens promptement à mon aide, remplis ton sein de l'eau des fontaines, excite tous les torrents, enfle tes vagues, entraîne avec bruit les arbres et les rochers afin de dompter cet homme farouche et cruel qui triomphe maintenant et se croit égal aux dieux. Je ne pense pas qu'il puisse être sauvé, ni par sa force, ni par sa beauté, ni même par ses armes brillantes, qui dans peu, je l'espère, seront ensevelies dans la vase de nos abîmes profonds. Je l'engloutirai lui-même dans le sable, et je le couvrirai d'un limon si épais, que les Grecs ne pourront recueillir ses os. C'est dans la fange que sera sa sépulture, et il n'aura point de tombeau, lui, quand les Achéens célébreront ses funérailles! »

En disant ces mots il fond sur Achille avec une nouvelle fureur, et en mugissant il rejette de l'écume, du sang et des cadavres; l'onde pourprée du fleuve se tient suspendue et retombe sur le fils de Pélée. Alors Junon, craignant que le héros ne soit englouti dans les gouffres profonds du fleuve, pousse un grand cri, et appelant Vulcain, son fils chéri, elle lui dit :

« Lève-toi, Vulcain; car je vois maintenant que c'est contre toi que veut combattre le Xanthe au cours tortueux. Prête-nous ton secours et fais briller à l'instant tes nombreuses flammes.

Moi j'enverrai du sein des mers le Zéphire et le rapide Notus afin d'exciter une affreuse tempête, qui, portant en tous lieux le feu destructeur, consumera les Troyens et leurs armes. Embrase les arbres qui croissent sur les rives du Xanthe; lance tes flammes contre ce fleuve, et ne te laisse fléchir ni par ses menaces ni par ses flatteuses paroles. Vulcain, tu ne ralentiras ton ardeur qu'après avoir entendu le signal donné par ma voix; alors seulement tu apaiseras tes flammes dévorantes. »

Vulcain lance aussitôt ses feux étincelants : la flamme brille dans la plaine et dévore tous les cadavres qui, entassés en foule, étaient tombés sous les coups d'Achille. Toute la terre est desséchée et l'onde brillante du fleuve est arrêtée dans sa course. — Ainsi, dans la saison de l'automne, le souffle de Borée sèche la terre d'un jardin récemment planté et comble de joie celui qui le cultive : ainsi Vulcain dessèche toute la plaine et consume tous les cadavres, puis il dirige contre le fleuve son feu resplendissant; les ormes, les saules, les tamaris deviennent la proie des flammes ainsi que le lotus, le jonc et le souchet qui croissaient en abondance sur les rives des belles eaux de ce fleuve. Les poissons[1] épouvantés plongent au fond des ondes ou fuient dans le courant poursuivis par le souffle brulant de l'ingénieux Vulcain. Le fleuve, atteint lui-même par le feu, fait entendre ces paroles :

« O Vulcain, comme aucune divinité ne peut te résister, je ne veux point lutter contre tes flammes ardentes; mais du moins cesse de me poursuivre. Le divin Achille peut aujourd'hui même, s'il le veut, chasser tous les Troyens de leur ville; alors pourquoi lutterais-je avec ce héros et prêterais-je secours aux défenseurs d'Ilion?... »

Ainsi parle le Xanthe tout en feu, et ses ondes limpides s'élèvent en bouillonnant. — Ainsi la graisse d'un superbe sanglier bouillonne et se fond dans un vase[2] entouré de flammes; lorsqu'on

[1] Il y a encore ici *les poissons et les anguilles* (ἐγχέλυές τε καὶ ἰχθύες), ce qui prouve que cette manière de s'exprimer est très ordinaire à notre poète et qu'elle est employée pour désigner les poissons en général.

[2] Le texte grec porte : λέβης... κνίσῃ μελδόμενος (*un vase fondant dans la graisse;* c'est-à-dire *un vase dans lequel fond la graisse*). Ce passage

jette du bois dans le foyer, elle bout à grands flots et déborde : ainsi bouillonne l'onde du fleuve atteint par le feu. Le Xanthe s'arrête, et terrassé par le souffle brûlant de Vulcain il adresse ces paroles suppliantes à la belle Junon :

« O déesse, pourquoi ton fils vient-il troubler mon courant et m'affliger seul entre toutes les divinités? Cependant je suis moins coupable envers toi que les autres dieux auxiliaires des Troyens. Je m'arrêterai si tu l'ordonnes; mais que Vulcain cesse de me poursuivre. Je jure que je ne repousserai plus loin des Troyens l'instant de leur ruine; non, lors même que Troie embrasée s'écroulerait au milieu des flammes allumées par les vaillants fils des Achéens. »

Quand Junon, la déesse aux bras blancs, a entendu ces paroles, elle s'adresse à Vulcain, son fils chéri, et lui parle en ces termes :

« Cesse tes ravages; car il est injuste de maltraiter un dieu pour des mortels. »

Vulcain éteint ses flammes, et soudain les flots renfermés entre les rives du fleuve reprennent leur cours. Le Xanthe est dompté, et les deux divinités ont cessé de combattre parce que Junon, malgré son courroux, a mis un terme à cette lutte.

La Discorde, cruelle et implacable, se précipite au milieu des immortels et fait naître dans leurs cœurs des sentiments divers. Les dieux courent les uns sur les autres en poussant de si terribles clameurs, que la terre en mugit : le ciel immense fait entendre de toutes parts comme des sons de trompette qui arrivent jusqu'à Jupiter assis au sommet de l'Olympe. Le fils de Saturne sourit, et son cœur tressaille de joie quand il voit tous les dieux livrés à la discorde. Les immortels ne se contiennent pas plus long-temps. Mars, qui transperce les boucliers[1], commence le

prouve évidemment que l'usage de la viande bouillie n'était pas inconnu du temps d'Homère. Dugas-Montbel prétend à tort que cette comparaison est interpolée, il ne donne aucune preuve à l'appui de son opinion. Ce qui nous fait croire que Dugas-Montbel se trompe, c'est que ce passage n'est pas marqué d'un obel dans l'édition de Venise et que Wolf ne le renferme pas entre parenthèses.

[1] Nous avons rendu Ἄρης ῥινοτόρος par *Mars qui transperce les bou-*

combat; ce dieu, armé de son javelot d'airain, fond sur Minerve et lui adresse ces outrageantes paroles :

« Pourquoi donc, ô impudente déesse, sans cesse animée d'une audace indomptable et d'une violente ardeur, entraînes-tu les dieux au combat? Ne te souvient-il plus du jour où tu excitas Diomède, fils de Tydée, à me percer de son javelot? O Minerve, c'est toi-même qui, saisissant alors une lance brillante et la dirigeant contre moi, as déchiré le corps d'un dieu. J'espère que maintenant tu vas payer tout le mal que tu m'as fait naguère! »

En disant ces mots il envoie son javelot frapper contre la redoutable égide bordée de franges, et que ne pourrait briser la foudre même du puissant Jupiter : le dieu Mars, toujours souillé de sang, ébranle cette égide. La déesse, en se reculant, saisit de sa main robuste une pierre noire qui gisait dans la plaine, masse énorme et raboteuse que les hommes des siècles passés placèrent pour être la limite d'un champ; Minerve la lance et atteint Mars au cou : le dieu, privé de forces, tombe et couvre de son corps sept arpents de terrain[1]; sa chevelure est souillée par la poussière, et ses armes retentissent autour de lui. Minerve sourit en le voyant ainsi, et, d'un air triomphant, elle lui adresse ces paroles rapides :

« Insensé! ne sais-tu pas combien je l'emporte sur toi, pour opposer ta force à la mienne? Expie donc les malédictions de ta mère, qui, dans son courroux, te prépare encore de nouveaux malheurs, puisque tu as abandonné les Grecs et secouru les Troyens! »

Minerve, après avoir prononcé ces paroles, détourne ses étincelants regards. Vénus, la fille de Jupiter, prend par la main le dieu, qui pousse de profonds soupirs et ne rappelle ses esprits qu'avec peine. Junon, qui aperçoit Vénus, dit à Minerve :

« Fille du dieu qui tient l'égide, déesse indomptable, tu per-

cliers. L'épithète ῥινοτόρος signifie littéralement le *transperceur de boucliers;* malheureusement le mot *transperceur* n'est pas français.

[1] Ἑπτὰ πέλεθρα, c'est-à-dire sept fois autant de terre qu'on en peut labourer en un jour avec un seul attelage.

mets que l'impudente Vénus entraîne le farouche Mars au milieu du tumulte, et loin du champ de bataille! Hâte-toi donc de les poursuivre. »

Soudain Minerve s'élance, le cœur rempli de joie, et frappe d'une main vigoureuse la poitrine de la belle Vénus, qui sent aussitôt ses genoux se dérober sous elle et son cœur défaillir. Alors Mars et Vénus restent étendus sur la terre fertile. Minerve, fière de sa victoire, s'écrie :

« Qu'ils restent ainsi, les dieux protecteurs des Troyens, lorsqu'ils voudront combattre les Grecs! S'ils étaient tous aussi hardis et aussi audacieux que Vénus, qui, pour secourir le dieu Mars, a osé me résister, il y a long-temps que nous aurions terminé cette guerre et détruit la superbe ville d'Ilion! »

Junon, la déesse aux blanches épaules, sourit en entendant ces paroles. — Neptune, le dieu qui agite la terre, s'adresse au brillant Apollon et lui dit :

« Phébus, pourquoi nous tenons-nous à l'écart? Cela n'est point convenable, puisque les autres dieux ont commencé le combat. Qu'il serait honteux pour nous de retourner dans l'Olympe et dans les demeures d'airain du puissant Jupiter sans avoir combattu! Avance donc, toi qui es le plus jeune; je ne puis t'attaquer, car j'ai plus d'années et d'expérience que toi. Insensé, que ton cœur est inintelligent! Tu ne te souviens donc plus de tous les maux que nous avons soufferts dans Ilion, lorsque, seuls de tous les dieux, nous fûmes envoyés par Jupiter pour servir pendant une année entière chez l'audacieux Laomédon, qui nous donnait un salaire convenu et nous commandait en maître? Je bâtis une ville aux Troyens, je l'entourai d'une belle et large muraille, afin que cette ville fût inexpugnable; toi, Phébus, tu fis paître les bœufs de Laomédon dans les vallées de l'Ida couronné de forêts. Mais lorsque les Heures qui réjouissent le cœur des mortels eurent amené le terme de nos travaux, le redoutable Laomédon nous refusa durement notre récompense et nous renvoya en nous prodiguant l'outrage et la menace : il voulut te lier les pieds et les mains et te vendre dans une île lointaine; bien plus, il eut la cruelle pensée de nous couper les oreilles avec son

glaive d'airain. Mais nous partîmes tous deux la rage au fond du cœur et indignés de ce qu'il nous avait refusé le salaire promis. Et aujourd'hui tu portes secours à son peuple! Pourquoi ne te joins-tu pas à nous pour faire périr honteusement ces insolents Troyens, ainsi que leurs jeunes enfants et leurs pudiques épouses? »

Apollon qui lance au loin les traits lui répond aussitôt :

« O Neptune, tu me traiterais d'insensé si je luttais avec toi pour de vils mortels qui, semblables au feuillage des arbres, vivent tantôt pleins d'ardeur en se nourrissant des doux fruits de la terre, et tantôt tombent privés de la vie. Éloignons-nous et laissons les humains seuls se livrer aux périls des combats. »

En disant ces mots, il se retire; car il craignait d'entrer en lutte avec le frère de Jupiter. Diane, indignée contre Apollon, Diane, qui dompte les monstres des forêts, lui adresse ces insultantes paroles :

« Phébus, pourquoi prends-tu la fuite? Pourquoi abandonnes-tu la victoire à Neptune et le laisses-tu impunément se couvrir de gloire? Lâche! l'arme que tu portes est donc une arme inutile! Va, que je ne t'entende plus désormais te vanter comme autrefois dans le palais de mon père, et en présence de tous les immortels, que tu oses combattre avec Neptune! »

Apollon ne répond rien à ce discours. L'auguste épouse de Jupiter, Junon, dans son indignation, adresse à Diane ces outrageantes paroles :

« Comment oses-tu, déesse impudente et audacieuse, t'opposer à mes desseins? Je crois qu'il te sera difficile de me résister, bien que tu sois armée de flèches et que Jupiter t'ait fait la lionne des femmes [1] pour immoler à ton gré les faibles mortelles. Certes il t'est plus aisé de renverser sur les montagnes les monstres ou les cerfs sauvages, que de combattre avec celle qui t'est de beaucoup supérieure en puissance. Cependant si tu veux tenter

[1] Nous lisons : ἐπεί σε λέοντα γυναιξὶν Ζεὺς θῆκεν, parce qu'on attribuait la mort subite des femmes aux traits de Diane. Le mot λέων est souvent employé dans Homère comme terme de comparaison destiné à faire mieux sentir la force ou le courage des héros.

le sort des combats, tu apprendras combien je l'emporte sur toi qui oses comparer ta force à la mienne. »

En parlant ainsi elle saisit de sa main gauche celle de Diane, et de sa droite elle lui arrache des épaules le carquois dont elle lui frappe les oreilles avec un rire moqueur : la déesse s'enfuit,



et ses flèches se dispersent en tombant sur la terre. Diane, en pleurant, s'éloigne comme une jeune colombe qui, pour échapper au vautour dont elle ne sera pas la proie, se cache dans le creux d'un rocher : ainsi la déesse éplorée fuit en abandonnant son carquois. Alors Mercure, messager céleste, s'adressant à la blonde Latone, lui dit :

« O déesse, je ne lutterai jamais avec toi. Il est périlleux d'attaquer les épouses de Jupiter, de ce dieu qui rassemble au loin les nuages. Tu peux même aller dans l'assemblée des immortels te glorifier de m'avoir vaincu par ta force terrible. »

Ainsi parle Mercure. Latone ramasse l'arc recourbé et les flèches éparses dans la poussière; elle emporte ces armes et suit

sa fille, qui, arrivée dans l'Olympe, se rend au palais d'airain du puissant Jupiter. Diane, les yeux baignés de larmes, se place sur les genoux de son père, et sa robe divine est agitée en tout sens. Le fils de Saturne, l'accueillant avec bienveillance, lui dit en souriant :

« Ma chère fille, qui donc parmi les dieux a pu t'outrager comme si tu avais commis un crime en présence de tous ? »

Diane, la déesse bruyante, le front ceint d'une superbe couronne, lui répond aussitôt :

« O mon père, j'ai été insultée par votre épouse, Junon aux blanches épaules, Junon qui a excité parmi les dieux la discorde et les querelles. »

Ainsi s'entretiennent Jupiter et Diane. — Apollon se précipite sur les remparts d'Ilion dans la crainte que les Danaëns ne les renversent avant le temps fixé par le destin. Les autres dieux retournent dans l'Olympe et se rangent autour du puissant Jupiter : les uns sont remplis de joie, les autres dévorés de colère. Pendant ce temps, Achille renverse les Troyens et leurs rapides coursiers. — Ainsi, quand du sein d'une ville embrasée une épaisse fumée s'élance jusqu'aux voûtes célestes, les dieux irrités contre les mortels excitent l'incendie, imposent des fatigues aux uns, envoient des malheurs aux autres : de même Achille fait naître parmi les Troyens les fatigues et les douleurs.

Le vieux Priam, debout sur la tour sacrée d'Ilion, regarde attentivement ce héros formidable devant lequel fuient les Troyens épouvantés sans lui opposer aucune résistance. Priam, en gémissant, descend de la tour, et près des remparts il donne ainsi ses ordres aux gardiens des portes :

« Tenez les portes ouvertes jusqu'à ce que nos troupes, en fuyant, soient rentrées dans la ville. Achille s'approche d'Ilion en semant partout l'épouvante et le carnage, et je pense que maintenant il va consommer notre ruine. Dès que nos soldats, renfermés dans la ville, pourront enfin respirer, fermez à l'instant les portes solidement jointes; car je crains que cet homme cruel ne s'élance sur nos murs. »

Aussitôt on tire les verrous et l'on ouvre les portes afin d'as-

surer le salut des Troyens. Apollon vole au-devant d'eux pour les préserver de la mort. Ces guerriers traversent la foule, et les remparts élevés de la ville : tourmentés par la soif et couverts de poussière, ils se hâtent d'abandonner la plaine. Achille, armé de sa lance, les poursuit sans relâche et animé de la plus violente colère; il s'avance avec le désir de se couvrir de gloire.

Les Achéens se seraient alors emparés de la ville de Troie, si le brillant Apollon n'eût excité le divin fils d'Anténor, Agénor, héros irréprochable et vaillant que Phébus remplit d'une nouvelle ardeur. Le dieu, appuyé contre un hêtre [1] et enveloppé dans un sombre nuage, se tient près d'Agénor pour le soustraire aux terribles destinées de la mort. Quand le héros troyen voit devant lui le divin Achille, destructeur des cités, il s'arrête l'âme agitée de mille craintes diverses; puis en soupirant il se dit :

« Hélas! si pour éviter le terrible Achille je fuis avec ces guerriers épouvantés, le fils de Pélée me saisira moi-même et m'arrachera la vie comme à un lâche. Mais si j'abandonne les Troyens et si je fuis loin de la ville à travers les plaines jusqu'à ce que j'atteigne les hauteurs de l'Ida, je me cacherai dans d'épaisses broussailles; et le soir, après m'être plongé dans le fleuve pour sécher la sueur qui couvre mes épaules, je rentrerai dans Ilion. Pourquoi donc de telles pensées agitent-elles mon cœur? Craignons au contraire qu'Achille, en me voyant fuir loin de la ville, ne me poursuive et ne m'attaque bientôt dans sa course rapide : alors il ne me sera plus permis d'éviter la mort, car Achille est le plus fort de tous les hommes. Si maintenant j'attaquais ce héros au pied de nos remparts?... Son corps peut être percé par l'airain : il n'a qu'une âme, et les hommes disent qu'il est mortel, quoique Jupiter le couvre toujours de gloire. »

[1] Nous avons, comme Dugas-Montbel, rendu φηγός par *hêtre;* Clarke et Dübner le traduisent par *fagus;* Voss écrit *buche* (*hêtre*). Les auteurs du *Dictionnaire des Homérides* expliquent ainsi le mot φηγός : arbre qui porte des fruits bons à manger et semblables aux glands. C'est probablement le *quercus esculus* de Linné, *chêne alimentaire* ou *nourricier*. Quelques-uns entendent par φηγός le *rouvre;* mais le rouvre est un chêne gros, bas et tortu, et le poète fait principalement mention d'un bel arbre très-élevé (page 667).

En disant ces mots, il se retourne et attend Achille; car son cœur courageux le porte en ce moment à braver les périls des batailles. — Telle une panthère, remplie de courage et nullement épouvantée de l'aboiement des chiens, sort d'un épais buisson et se précipite sur un chasseur qui l'a déjà blessée en l'atteignant de près ou de loin; l'animal, quoique traversé d'un javelot, ne quitte point le combat qu'il n'ait attaqué son adversaire ou n'ait été vaincu par lui : tel Agénor ne veut point fuir avant d'avoir éprouvé la valeur d'Achille. Le fils d'Anténor tient devant lui son bouclier arrondi en tout sens, et, dirigeant sa lance contre le héros, il s'écrie d'une voix forte :

« Vaillant Achille, tu espères sans doute au fond de ton cœur renverser aujourd'hui la ville des glorieux Troyens! Sache donc, insensé, que bien des malheurs doivent encore arriver autour de ces remparts avant que tu n'aies accompli tes projets. Certes, il y a dans nos rangs de nombreux et braves guerriers qui, pour leurs familles, leurs épouses et leurs jeunes enfants, sauront défendre la cité d'Ilion! Toi, Achille, tu recevras la mort en ces lieux, bien que tu sois un héros audacieux et redoutable. »

En disant ces mots il lance d'un bras vigoureux un trait aigu, qui, sans dévier, vole et va percer la jambe d'Achille au-dessous du genou; la cnémide, formée d'étain nouvellement travaillé, rend un son terrible, mais l'arme rebondit aussitôt et ne pénètre pas dans les chairs : les présents de Vulcain ont préservé le héros. Alors le fils de Pélée fond sur le divin Agénor; mais Apollon, qui ne veut point qu'Achille se couvre de gloire en immolant ce guerrier, l'enlève en l'enveloppant d'un épais nuage, et le transporte loin du combat pour qu'il y soit en repos.

Phébus, par une ruse, éloigne Achille du peuple troyen : il se rend semblable au vaillant Agénor, et se tient sans cesse devant les pas du héros qui s'efforce de l'atteindre en courant avec rapidité. Apollon, poursuivi à travers la plaine fertile, se détourne, et, en ne devançant que très-peu le héros, il se dirige vers le Scamandre aux gouffres profonds. Le dieu, par cet artifice, trompe Achille, qui espérait l'atteindre dans sa course rapide. Les Troyens, effrayés, trouvent un refuge dans la cité d'Ilion. La

entière est remplie de guerriers qui n'osent pas s'attendre des remparts pour savoir ceux qui ont échappé à la mort ou ont tombés sous les coups du héros. Tous ceux que la rapile leur course a sauvés du trépas se précipitent en foule dans nde ville du roi Priam.





TRÉPAS D'HECTOR.

AINSI les Troyens, épouvantés comme de jeunes faons, rentrent dans la ville : ils s'appuient contre les remparts, sèchent la sueur qui couvre leurs épaules et boivent pour apaiser leur soif dévorante. — Les Grecs, en les poursuivant, s'approchent des murs en se couvrant de leurs larges boucliers. Hector, seul, enchaîné par un funeste destin, reste hors d'Ilion, devant les portes de Scées. Alors Apollon s'adresse au vaillant Achille et lui dit :

« Fils de Pélée, toi qui n'es qu'un faible humain, pourquoi poursuis-tu avec tant d'impétuosité un des habitants de l'Olympe ? Tu ne vois donc pas que je suis un dieu, puisque tu te livres ainsi à toute ta fureur ? Tu ne veux donc plus t'occuper des Troyens que tu as mis en fuite et qui sont renfermés dans leur ville,

puisque tu viens ici t'égarer? Va, tu ne pourras jamais m'immoler; car je ne suis point sujet à la mort. »

L'impétueux Achille, indigné, lui répond en disant :

« O toi, le plus funeste des dieux, tu m'as trompé en me conduisant loin des murs d'Ilion! Certes, un grand nombre de Troyens devaient mordre la poussière avant de rentrer dans la ville! Apollon, en sauvant mes ennemis, tu m'empêches de remporter une victoire éclatante, parce que tu n'as pas dans l'avenir ma vengeance à craindre. Oui, sans doute, je te punirais si j'en avais le pouvoir! »

En disant ces mots, il se dirige vers la ville, et son cœur est animé d'un grand courage. — Tel avec son char un coursier vainqueur dans la lutte court rapidement autour de l'arène : tel Achille s'élance, emporté par ses pieds agiles.

Priam, le premier de tous, aperçoit ce héros qui se précipite dans la plaine, resplendissant comme l'astre qui s'élève durant la canicule [1], et dont les rayons lumineux brillent entre toutes les étoiles à travers les ombres de la nuit (on le nomme le Chien d'Orion, et il est le plus éclatant et le plus funeste de tous les astres, car il annonce toujours une chaleur brûlante aux misérables mortels) : ainsi brille le héros recouvert d'airain. Le vieillard, en gémissant, élève ses mains vers le ciel, frappe sa tête, pousse de sourds gémissements et appelle son fils; mais celui-ci, brûlant de se mesurer avec Achille, reste immobile devant les portes d'Ilion. Priam, les bras étendus vers Hector, lui adresse ces lamentables paroles :

« O mon fils chéri, comme tu es seul et séparé de tous tes compagnons, ne reste pas plus long-temps en ces lieux de peur que, vaincu par Achille, tu ne trouves ici la mort : ce héros est, par sa force, bien supérieur à toi. Le cruel! ah! que n'est-il odieux à tous les dieux comme il l'est à moi-même! Bientôt les chiens et les vautours dévoreraient son cadavre, et en ce

[1] On entend par ὀπώρη la *canicule*, c'est-à-dire le temps de l'année compris depuis le lever de Sirius jusqu'au lever de l'Arcture, ou en d'autres termes, depuis le mois de juillet jusqu'à la mi-septembre, par conséquent la saison la plus chaude de l'année.

moment je ne serais pas en proie à la plus violente douleur. C'est lui qui m'a privé de tant de fils courageux en les immolant avec son glaive ou en les vendant aux habitants des îles lointaines! Hélas! je ne puis découvrir parmi les guerriers maintenant renfermés dans Ilion mes deux fils Lycaon et Polydore, que me donna Laothoé, la plus belle des femmes. S'ils ont été faits prisonniers et s'ils respirent encore au milieu de nos ennemis, nous les rachèterons en donnant l'or et l'airain qui se trouvent en abondance dans mon palais; car l'illustre vieillard Altès combla sa fille de richesses. Mais s'ils ont péri et s'ils sont descendus tous deux dans les sombres demeures de Pluton, quelle douleur pour nous, Laothoé et moi, qui leur avons donné le jour! Hector, la tristesse de nos guerriers s'adoucira pourvu que tu ne succombes pas toi-même sous les coups d'Achille. Rentre dans la ville, ô mon fils chéri, afin que les Troyens et les Troyennes soient préservés du trépas. Ne laisse pas le fils de Pélée se couvrir de tant de gloire, et toi-même n'abandonne point ainsi la vie qui est si douce à tous les mortels. Prends pitié de ton malheureux père, qu'au seuil de la vieillesse [1] le puissant Jupiter, par un funeste destin, laisse dépérir en le rendant témoin des plus grands malheurs et en lui faisant voir ses fils égorgés, ses filles captives, ses demeures détruites, ses petits-enfants écrasés contre la terre dans cet épouvantable carnage, et les épouses de ses fils entraînées par les mains cruelles des Achéens!... Moi je serai peut-être le dernier de tous que les chiens devoreront devant mon palais, lorsque, frappé de près ou de loin par l'airain aigu, j'aurai perdu la vie. Oui, ces chiens que je nourrissais dans mon palais, ces chiens qui gardaient les portes de mes demeures et qui participaient à mes festins, s'abreuveront de mon sang, deviendront fous d'ivresse et se reposeront ensuite sous mes portiques! Un jeune guerrier peut

[1] Le texte grec porte : ἐπὶ γήραος οὐδῷ (*sur le seuil de la vieillesse*). On n'est pas d'accord sur le sens du mot οὐδός en tant qu'il a rapport au *commencement* ou à la *fin* de la vieillesse. Selon Voss et Heyne γήραος οὐδός signifient le *commencement de la vieillesse;* selon Hésiode au contraire, et selon les anciens grammairiens et les scholies de l'édition de Venise, ces mots veulent dire la *vieillesse la plus avancée,* la *décrépitude*. On franchit le seuil (οὐδός) pour entrer comme pour sortir.

rester étendu après avoir été tué dans un sanglant combat, parce que son corps, quoique privé de la vie, est encore d'une grande beauté. Mais lorsque des chiens flétrissent la tête, la barbe blanche d'un vieillard expirant, et qu'ils lui arrachent les signes de la virilité, ah! c'est tout ce qu'il y a de plus déplorable pour les faibles humains!... »

En disant ces mots, le vieux Priam saisit de ses deux mains ses cheveux blanchis par l'âge et les arrache de sa tête; mais il ne peut parvenir à fléchir l'âme d'Hector. De l'autre côté sa mère gémit et fond en larmes : d'une main elle découvre sa poitrine et de l'autre elle montre son sein; puis redoublant ses pleurs, elle laisse échapper ces paroles rapides :

« Hector, mon cher fils, respecte cette poitrine qui t'a nourri; prends pitié de moi et souviens-toi que jadis je te présentai ce sein qui te faisait oublier toutes tes peines! Mon fils, repousse du haut des murs cet homme barbare et cruel; mais ne lutte pas seul avec lui. S'il t'immole, ce guerrier féroce, nous ne pleurerons point sur ton lit funèbre, ni moi qui t'ai donné le jour, ni ta noble épouse qui te chérit; car loin de nous les chiens dévoreront ton cadavre devant les navires des Grecs! »

C'est ainsi qu'en pleurant ils parlent à leur fils chéri, et qu'ils le supplient avec ardeur de rentrer dans Ilion; mais ils ne peuvent parvenir à fléchir le cœur d'Hector. Le fils de Priam, loin de s'enfuir, attend le redoutable Achille, qui s'avance pour combattre. — Tel un serpent des montagnes, repu d'herbes vénéneuses, épie, près de son antre, l'approche d'un voyageur; le monstre, animé d'une violente rage, lance d'horribles regards et se roule en rampant autour de son repaire : tel est Hector rempli d'un courage indomptable. Ce héros, loin de reculer à l'approche d'Achille, se tient immobile; il appuie contre les hautes tours d'Ilion son bouclier resplendissant, et se dit avec indignation :

« Ce serait un grand malheur pour moi si je franchissais ces remparts! Polydamas, le premier, me couvrirait de honte, lui qui m'avait exhorté à ramener les Troyens dans Ilion en cette nuit désastreuse où le divin Achille se leva pour se précipiter sur nous : ce parti était sage, et poutant je ne le suivis point. Main-

tenant que j'ai perdu l'armée par mon imprudence, je crains les justes reproches des Troyens et des Troyennes au long voile. Un des hommes les plus lâches et de la plus basse origine dirait peut-être : — « Voilà cet Hector qui, se fiant trop en ses forces, » a perdu le peuple! » — C'est ainsi qu'un ou plusieurs d'entre eux parleraient. Il vaut mieux pour moi ne rentrer dans Ilion qu'après avoir immolé le redoutable Achille, ou après avoir été vaincu par lui en combattant pour la gloire de mon pays. Mais si je déposais en ces lieux mon bouclier, mon casque, ma lance, et si j'allais au-devant d'Achille pour lui proposer de rendre aux Atrides la belle Hélène qui fut cause de cette malheureuse guerre, et toutes les richesses que Pâris enleva dans ses creux navires, et qu'il conduisit à Troie; si je lui promettais en même temps de distribuer aux Grecs les autres richesses que la ville renferme, et et si j'exigeais que les Troyens jurassent par le serment des anciens [1] de ne rien cacher, mais de diviser en deux parties tout ce que contient cette ville superbe.... Mais pourquoi de telles pensées occupent-elles mon âme? Non, je n'irai point supplier Achille, qui serait sans pitié, qui me traiterait sans honneur et me tuerait impunément comme une faible femme si j'allais à lui sans mes armes. Le temps est mal choisi pour discourir comme de jeunes hommes et des vierges à peine sortis du chêne et du rocher [2].

[1] Homère dit : γερούσιον ὅρκον (*serment des anciens*, c'est-à-dire *serment que prêtaient les anciens*). Dugas-Montbel a tort de traduire ce passage par *serment sacré*, attendu qu'il détruit l'idée de tradition dont Homère parle en cet endroit.

[2] Pour la traduction de ces trois vers :

> Οὐ μέν πως νῦν ἔστιν ἀπὸ δρυὸς οὐδ' ἀπὸ πέτρης
> Τῷ ὀαριζέμεναι, ἅτε παρθένος ἠΐθεός τε.
> Παρθένος ἠΐθεός τ' ὀαρίζετον ἀλλήλοιϊν.

que Dübner traduit par :

> Non sane ullo-modo nunc licet a quercu neque a petra
> Cum-hoc confabulari, ceu virgo juvenisque.
> Virgo juvenisque confabulantur inter-se.

nous avons suivi les explications qu'en donnent les auteurs du *Dictionnaire des Homérides* au mot Δρῦς. « Dugas-Montbel, disent-ils, traduit ce passage par : *Ce n'est plus le temps de s'entretenir ici du chêne ou du rocher*

Il vaut mieux combattre pour savoir lequel de nous deux sera comblé de gloire par le maître de l'Olympe. »

C'est ainsi qu'il agite ses pensées au fond de son âme. Achille s'approche de lui semblable à Mars, divinité belliqueuse au casque étincelant; il agite le chêne terrible de Pélion sur son épaule droite, et autour de sa poitrine l'airain brille comme la flamme ardente ou comme les splendides rayons du soleil levant. Dès qu'Hector l'aperçoit, il est frappé de terreur et n'ose plus attendre son ennemi de pied ferme : soudain il s'éloigne des portes de la ville et s'enfuit épouvanté. Alors le fils de Pélée le poursuit en se fiant à la rapidité de ses pas. — Ainsi le faucon, le plus agile des oiseaux, fond avec impétuosité au-dessus des montagnes sur la colombe tremblante, qui fuit aussitôt en se détournant de sa route; mais le ravisseur s'approche d'elle en poussant des cris aigus, et pour la saisir il redouble d'efforts : ainsi le divin Achille poursuit avec fureur Hector, qui court avec une rapidité extrême sous les murs d'Ilion. Les deux héros suivent le chemin qui borde les remparts en passant au bas de la haute colline et du superbe figuier; bientôt ils arrivent près de sources limpides d'où jaillissent les deux fontaines du Scamandre au cours sinueux : l'une roule ses eaux brûlantes qui exhalent dans les airs une fumée semblable à celle d'un grand feu; l'autre répand, même durant l'été, une onde aussi froide que la grêle, la neige ou la glace. Près de ces sources sont de vastes et superbes bassins en pierre où, pendant la paix et avant l'arrivée des Grecs, les épouses et les filles des Troyens venaient laver leurs vêtements magnifiques. Tels

comme les vierges et les jeunes hommes qui discourent ensemble, c'est-à-dire, sans doute on ne peut plus avec lui s'entretenir de choses indifférentes, parler avec abandon et sans méfiance. Ce sens est très-plausible. Damm et les autres interprètes entendent ἀπὸ δρυὸς, ἀπὸ πέτρης dans le sens de : *du haut d'un chêne ou d'un rocher;* ce qui signifierait *parler avec confiance* comme au temps où les mortels, encore dans l'état de nature, habitaient sur les chênes ou sur les rochers. Il vaudrait mieux entendre ἀπὸ dans le sens de ἐκ et traduire : *comme au sortir d'un chêne ou d'un rocher* c'est-à-dire comme lorsque l'homme était sur la terre une créature récente, nouvellement sortie des chênes et des rochers. On sait qu'une tradition antique donnait aux hommes cette origine. — Voir la note que nous avons faite sur un passage à peu près semblable. *Odyssée*, livre XIX, page 346, notes.

sont les lieux que parcourent Hector en fuyant et Achille en le



suivant de près. Le fils de Priam est très-vaillant; mais le fils de Pélée, qui le poursuit, est plus vaillant encore. Achille déploie une grande vitesse, non pour obtenir une victime ou un bouclier qu'on décerne ordinairement pour le prix de la course; mais pour arracher la vie au vaillant Hector, dompteur de coursiers. — De même que pour les funérailles d'un héros, d'agiles chevaux habitués à vaincre courent avec rapidité autour de la borne [1] afin de remporter un prix magnifique, un trépied ou une esclave : de même ces deux guerriers tournent trois fois avec rapidité autour de la ville du roi Priam [2]. Les dieux les contem-

[1] Τέρμα, la *limite* ou la *borne* autour de laquelle les chars étaient obligés de tourner.

[2] Dugas-Montbel a rendu d'une manière obscure cette phrase si claire de notre poète : ὥς τὼ τρὶς Πριάμοιο πόλιν περιδινηθήτην (*ainsi ceux-ci font trois fois le tour de la ville de Priam en courant*). Dugas-Montbel dit : *de*

plent avec admiration, et Jupiter, le maître des humains et des immortels, fait entendre ces paroles :

« Hélas ! j'aperçois un héros que j'aime poursuivi autour des murs de Troie ! J'ai pitié d'Hector, qui brûla souvent pour moi des cuisses de taureaux sur les sommets de l'Ida aux nombreuses vallées et sur les hauteurs d'Ilion. Maintenant le divin Achille le poursuit avec fureur autour des remparts de la ville de Priam. Divinités de l'Olympe, consultez-vous et dites-moi si nous arracherons Hector à la mort, ou si nous renverserons aux pieds d'Achille ce vaillant héros. »

Minerve, la déesse aux yeux d'azur, lui répond en ces termes :

« O mon père, toi qui tiens la foudre étincelante et qui rassembles au loin les nuages, quelles paroles viens-tu de prononcer ! Quoi ! tu veux arracher au trépas cet homme mortel, désigné depuis long-temps par le destin ? Agis donc ainsi que tu le désires ; mais les autres dieux ne t'assisteront pas. »

Jupiter réplique aussitôt en disant :

Tritogénie[1], ô ma fille chérie, rassure-toi, car je n'ai point parlé selon mon cœur. Je veux être juste envers toi : ainsi n'hésite plus à faire ta volonté. »

En prononçant ces paroles, Jupiter ranime l'ardeur de Minerve, qui s'élance aussitôt et abandonne les hauteurs de l'Olympe.

Pendant ce temps, Achille ne cesse de poursuivre Hector. — Ainsi, lorsque sur les montagnes un limier, après avoir chassé du

même, DEVANT *la ville de Priam, ces deux guerriers tournent trois fois avec rapidité.* Il semblerait, d'après cet auteur, qu'Hector et Achille décrivaient des cercles en courant *devant* la ville ; mais qu'ils ne tournaient pas *autour* d'elle comme le veut le verbe περιδινέω et comme l'explique Dübner en traduisant ce passage par : *sic hi ter* (circa) *Priami urbem gyro-circum-actisunt*. Dugas-Montbel dit dans ses *Notes*, pour justifier sa traduction, qu'il a mis *devant* et non pas *autour*, parce qu'il est impossible que ces deux guerriers aient fait trois fois le tour de la ville ; mais si le poëte se sert du verbe περιδινέω c'est qu'il veut faire entendre qu'Hector et Achille coururent, non pas *devant*, mais AUTOUR de la ville.

[1] Τριτογένεια, née de Triton, parce que Triton, torrent près d'Alalcomènes en Béotie, passait pour avoir été le berceau de son culte. Homère a déjà employé cette épithète pour désigner Minerve. *Iliade*, IV, page 95.

gîte le faon d'une biche, le poursuit sans relâche à travers les vallées et les forêts; mais le pauvre animal, saisi de crainte, se tapit derrière un buisson, et le chien le suit à la piste jusqu'à ce qu'il le trouve : ainsi l'impétueux fils de Pélée poursuit le chef des Troyens. Toutes les fois qu'Hector se dirige en courant vers les portes dardaniennes et du côté des fortes tours d'Ilion, afin d'implorer du secours de ses guerriers, Achille le devance et le repousse dans la plaine, quoique Hector veuille toujours se rapprocher de la ville. — De même que dans un rêve on ne peut poursuivre l'homme qui s'enfuit; car l'un ne peut s'échapper et l'autre ne peut l'atteindre : de même Achille ne peut saisir Hector, qui va cependant devenir sa proie. Comment le fils de Priam aurait-il résisté si long-temps et évité la mort, si Apollon, pour la dernière fois, n'eût rempli de force ses membres agiles?...

Le divin Achille fait signe de la tête à ses guerriers pour leur défendre de lancer contre Hector leurs flèches aiguës : il craint qu'un autre que lui n'obtienne la gloire d'immoler Hector et qu'il ne soit lui-même que le second à le frapper. Quand ces deux héros sont arrivés pour la quatrième fois près des sources du fleuve, Jupiter déploie ses balances d'or et y place les destinées de la mort qui font reposer pour toujours les faibles mortels : d'un côté se trouve le destin du vaillant Achille, de l'autre celui d'Hector dompteur de coursiers. Le maître de l'Olympe saisit les balances par le milieu : soudain le plateau qui annonce le jour fatal d'Hector s'abaisse et touche aux enfers. Alors le brillant Apollon abandonne le fils de Priam. Minerve, la déesse aux regards étincelants, s'avance près d'Achille et lui adresse ces paroles rapides :

« Vaillant fils de Pélée, héros chéri de Jupiter, maintenant j'espère que près de tes navires tu vas remporter une grande victoire en immolant Hector insatiable de carnage. Il ne peut plus nous échapper, non lors même qu'Apollon ferait de nouveaux efforts en se roulant aux pieds du dieu qui tient l'égide. Arrête-toi donc pour respirer, ô vaillant Achille. Moi je vais me rendre près d'Hector pour l'engager à lutter avec toi. »

Le héros joyeux obéit aux paroles de Minerve : il s'arrête et s'appuie sur sa lance de frêne garnie d'airain. La déesse s'avance

vers Hector sous les traits de Déiphobe; puis, prenant la voix de ce guerrier, elle dit au fils de Priam :

« Mon frère, le divin Achille te poursuit sans relâche autour des remparts d'Ilion. Mais arrête-toi et résistons tous deux à ce redoutable adversaire en restant inébranlables. »

Hector au casque étincelant lui répond aussitôt :

« Déiphobe, de tous mes frères, enfants d'Hécube et de Priam, c'est toi que je chéris le plus. Mais aujourd'hui je dois te chérir et t'honorer davantage, puisque, à la vue de mes périls, tu oses, pour me secourir, sortir seul de ces murs où se tiennent renfermés tous les autres guerriers. »

La déesse, sous les traits de Déiphobe, réplique en ces termes :

« O mon frère, mon père, ma vénérable mère et mes amis rassemblés me suppliaient, en embrassant mes genoux, de rester dans la ville, tant ils sont saisis de crainte ; mais loin de toi mon âme était brisée par la douleur. Comme nous sommes tous deux remplis de courage, marchons à la rencontre de notre ennemi commun. N'épargnons pas les lances, afin que nous sachions si Achille, après nous avoir immolés, emportera nos sanglantes dépouilles dans ses creux navires, ou s'il sera frappé lui-même par nos javelots. »

Après avoir prononcé ces paroles, Minerve, avec astuce, s'avance la première. Quand les deux chefs sont près l'un de l'autre, le grand Hector prononce ces paroles :

« Fils de Pélée, je ne fuirai plus devant toi comme auparavant. Si trois fois j'ai couru autour des murailles de la cité de Priam, et si je n'ai pas osé soutenir ton approche, maintenant mon cœur m'invite à lutter avec toi. Sache bien qu'il faut que tu m'ôtes la vie ou bien tu seras tué ; mais prenons les dieux pour les témoins solennels et les gardiens de nos traités. Je jure que si, protégé par Jupiter, je t'immole, je ne t'outragerai point ; lorque je t'aurai dépouillé de ta superbe armure, je rendrai ton cadavre aux Grecs. Toi, Achille, fais le même serment. »

L'impétueux fils de Pélée, lançant sur lui des regards sombres, s'écrie :

« Hector, toi dont je me souviendrai long-temps[1], ne me propose aucun traité. Comme il ne peut point y avoir de serments prêtés entre les lions et les hommes; comme les agneaux et les loups ne peuvent vivre en bonne intelligence, puisqu'ils se vouent une haine implacable : de même nous ne pouvons avoir d'amitié l'un pour l'autre, ni être liés par aucun serment. Il faut que l'un de nous deux, en tombant, rassasie de son sang Mars, l'invincible dieu des combats. Rappelle ton courage; car c'est en ce moment qu'il faut lancer ton javelot avec audace. Il ne t'est plus possible de prendre la fuite, et Minerve elle-même se servira de ma lance pour te frapper. Allons, paye aujourd'hui toutes les souffrances que tu fis endurer à mes braves compagnons en te précipitant sur eux armé de ton javelot! »

En disant ces mots, il brandit et jette sa longue lance. Hector, qui voit le trait, l'évite en se détournant (comme il prévoyait le coup, il s'était baissé) : l'airain vole au-dessus de sa tête et s'enfonce dans la terre. Minerve, sans être aperçue d'Hector, ramasse cette arme et la reporte au vaillant Achille. Le fils de Priam adresse aussitôt ces paroles au fils de Pélée :

« Achille, tu as manqué ton but. Jupiter ne t'a pas encore fait connaître ma destinée, et pourtant tu me l'avais dit! Mais tu n'es qu'un habile parleur, et tu ne sais que tromper par tes discours! Va, si tu me perces de ta lance, ce ne sera pas lorsque je prendrai la fuite, et tu ne me frapperas point par derrière; mais si jamais un dieu t'accorde de m'immoler, ce sera lorsque je m'élancerai sur toi. Maintenant, tâche d'éviter, si cela t'est possible, mon fort javelot d'airain : puisse-t-il s'enfoncer tout entier dans ton corps! Ah! si tu périssais, cette guerre deviendrait moins redoutable aux Troyens, car tu es leur plus grand fléau. »

Tout en prononçant ces paroles, il brandit et lance un javelot

[1] Madame Dacier, Bitaubé et Dugas-Montbel n'ont point rendu convenablement le mot ἄλαστος qu'Homère met dans la bouche d'Achille. Bitaubé dit *ennemi funeste;* et Dugas-Montbel, qui le copie, dit *barbare ennemi.* Ἄλαστος, si bien placé ici, signifie : *dont on se souvient.* Achille appelle Hector ἄλαστε, c'est-à-dire *toi dont je me souviendrai* pour venger la mort de Patrocle.

qui vole sans dévier et va donner contre le milieu du bouclier d'Achille; mais le trait est aussitôt repoussé au loin par la surface de l'armure. Hector, irrité de ce qu'un trait inutile s'est échappé de ses mains, s'arrête et baisse les yeux de honte : il ne possède plus aucun javelot!... Alors il appelle avec force Déiphobe couvert d'un splendide bouclier[1], et lui demande une lance; mais Déiphobe n'est plus à ses côtés. Le fils de Priam, prévoyant le malheur qui le menace, s'écrie :

« Hélas! c'en est fait de moi : les dieux m'appellent à la mort! Je pensais que Déiphobe me porterait secours; mais il est rentré dans nos murs. Minerve m'a trompé; l'horrible mort est près de moi, et je ne puis prendre la fuite. Il faut que je subisse l'arrêt de Jupiter et d'Apollon, de ces divinités puissantes qui me protégeaient jadis et me sauvaient de tous les périls; mais les Parques fatales m'ont saisi! Je ne veux pourtant point mourir sans gloire comme un lâche, non; et je vais m'illustrer par des exploits que répéteront les hommes des siècles futurs! »

En parlant ainsi, il saisit un glaive long et solide qu'il portait toujours à son côté et s'élance avec fureur comme l'aigle au vol élevé s'abat dans la plaine à travers d'épais nuages pour saisir un faible agneau ou un lièvre timide : tel Hector se précipite sur son ennemi en tenant à la main son épée. Achille, plein de rage, fond sur son adversaire : son corps est caché par son superbe bouclier fabriqué avec art; son casque étincelant, orné de quatre aigrettes, s'agite sur sa tête, et l'on voit flotter l'épaisse crinière d'or que Vulcain avait placée au sommet du casque. — Comme au plus fort de la nuit étincelle entre toutes les étoiles Vesper[2], le plus éclatant des astres qui brillent au ciel : de même resplendit au milieu des airs la pointe aiguë du glaive qu'Achille agite de toutes parts en méditant le trépas d'Hector et en cherchant où il pourra percer ce héros. Le fils de Priam était entièrement couvert de

[1] Le texte grec porte : Δηΐφοβον λευκάσπιδα (*Déiphobe armé d'un bouclier blanc*). Aucun traducteur français n'a rendu l'épithète λεύκασπις qu'Homère donne à Déiphobe seul.

[2] Ἕσπερος, en latin *Vesper* (*l'étoile de Vénus*). Le V des Romains reproduit le digamma qui était placé autrefois devant le mot ἕσπερος (ϝ ἕσπερος).

la riche armure qu'il avait prise à Patrocle après l'avoir tué; seulement près de la gorge, à l'endroit où l'os sépare le cou de l'épaule, se trouvait une ouverture où devait s'exhaler rapidement le souffle de la vie : Achille, furieux, lui plonge sa lance dans cette ouverture, et la pointe traverse le cou délicat du héros. L'arme n'ayant point tranché le gosier, Hector peut encore, quoique étendu sur la terre, répondre à son ennemi; Achille, plaçant son pied sur la poitrine de l'infortuné fils de Priam, lui dit avec orgueil :

« Tu croyais sans doute, après avoir tué Patrocle, être sauvé! Tu ne me redoutais donc pas, moi, parce que j'étais absent?... Insensé! mais Patrocle avait laissé sur nos navires un vengeur plus fort que lui, et qui t'a étendu à ses pieds. Va, tandis que les chiens et les vautours dévoreront honteusement ton cadavre, les Grecs célébreront avec honneur les funérailles de Patrocle! »

Hector, respirant à peine, lui dit :

« Je t'en supplie, par ton âme[1] et par tes parents, ne permets pas que je devienne la proie des chiens devant les vaisseaux des Grecs. Accepte en abondance l'or, l'airain et tous les présents que t'apporteront mon père et ma vénérable mère; mais rends mon corps à ma patrie afin que les Troyens et les Troyennes m'élèvent un bûcher, et me rendent les honneurs dus aux morts. »

L'impétueux Achille, le regardant avec indignation, s'écrie :

« Misérable, cesse de me supplier ainsi! Ah! que ne puis-je avoir la force et le courage de dévorer tes chairs sanglantes pour me venger de toutes les douleurs que tu m'as causées! Non, jamais personne n'éloignera de ta tête les chiens cruels; non, lors même que tes parents m'apporteraient dix et vingt fois le prix de ta rançon, qu'ils me promettraient de nouveaux présents, et que

[1] Il y a dans Homère : ὑπὲρ ψυχῆς καὶ γούνων (*par ton âme et par tes genoux*). Nous avons passé sous silence le second membre de la phrase, parce que nous n'aurions pas été compris. Si Homère dit : καὶ γούνων, c'est que les anciens regardaient le genou (τό γόνυ) comme le siége principal de la force. L'idée de pouvoir était exprimée dans la langue des Grecs primitifs par celle de genoux.

Priam voudrait te racheter au prix de l'or! Ta mère ne pleurera point son fils sur un lit funèbre; mais les chiens et les vautours déchireront entièrement ton cadavre! »

Hector, près d'expirer, réplique en ces termes :

« Achille, je te vois maintenant tel que je t'ai toujours connu [1]. Je sais que je ne parviendrai jamais à te fléchir, car ta poitrine renferme un cœur de fer. Crains que je n'attire sur toi la colère des dieux. Oui, en ce jour, malgré ta valeur, Pâris et le brillant Apollon t'immoleront devant les portes de Scée! »

A peine a-t-il prononcé ces paroles que les ténèbres de la mort l'enveloppent de toutes parts : son âme s'envole de son corps et descend dans les sombres demeures en déplorant son destin qui lui fait abandonner tant de vigueur, tant de jeunesse; Hector rend le dernier soupir. Achille lui adresse encore ces paroles rapides :

« Meurs donc, et moi je recevrai le trépas lorsque Jupiter et les autres dieux l'auront décrété. »

En disant ces mots, il arrache du cadavre sa lance d'airain, la pose à l'écart, et dépouille Hector de sa sanglante armure. Les Achéens, qui étaient restés en arrière, accourent en foule

[1] Ce passage, ἦ σ' εὖ γιγνώσκων προτιόσσομαι, οὐδ' ἄρ' ἔμελλον πείσειν, a été compris de diverses manières par les traducteurs et les commentateurs. Madame Dacier dit : *Je te connoissois bien, je n'ignorois pas que tu rejetterois ma prière ;* Bitaubé, qui paraphrase madame Dacier, dit : *Je l'avais bien prévu, je connaissais trop ta dureté pour espérer de la vaincre;* Dugas-Montbel, qui imite ses devanciers en passant sous silence le verbe προτιόσσομαι (*regarder vers, jeter les yeux sur, considérer*), dit : *Oui, je te connaissais assez pour être certain que je ne te fléchirais pas.* Nous avons suivi plus haut l'explication que donnent de ce passage les auteurs du *Dictionnaire des Homérides* en disant : Ces mots signifient littéralement : *Oui, te connaissant bien, je te regarde,* c'est-à-dire : *Oui, je te vois maintenant tel que je t'ai connu toujours,* et en conséquence je ne devais pas te persuader. Passow et Bothe l'entendent ainsi. Krause le prend comme présent et parfait tout à la fois et il traduit ce passage par ces mots : *Je l'ai pressenti et je le pressens encore, je m'en suis douté.* Voss suit Krause (*ach ich kenne dich wohl, und ahndete, nicht zu erweichen wärest du mir*) : *Ah! je te connais bien et je me doutais que tu serais inflexible.* Dübner dit : *Profecto te probe notum aspicio, nec sane eram tibi persuasurus.*



et contemplent avec admiration la taille et la beauté du corps d'Hector. Il n'en est aucun d'eux qui ne lui fasse quelque blessure, et tous se disent en le regardant :

« Hector se laisse plus facilement aborder que lorsqu'il embrasait nos vaisseaux. »

En parlant ainsi, ils le frappent de leurs armes. Quand Achille a dépouillé le fils de Priam, il s'avance au milieu de ses guerriers et leur dit :

« Amis, princes et chefs des Argiens, les dieux m'ont enfin accordé la gloire d'immoler ce héros qui nous fit à lui seul endurer plus de maux que tous les Troyens réunis. Prenons donc courage et rapprochons-nous de la ville afin de savoir ce que pensent nos ennemis et quels sont leurs projets. Sachons s'ils veulent abandonner la citadelle ou y rester encore, quoique Hector ait perdu la vie. — Mais pourquoi de semblables pensées agitent-elles mon âme ?... Patrocle repose devant nos navires sans avoir été ni pleuré ni enseveli. Ah ! je n'oublierai jamais cet ami fidèle tant que je serai parmi les vivants, et que mes membres pourront se mouvoir. Si, parmi les morts qui sont dans l'empire de Pluton, on perdait tout souvenir, je crois que je me souviendrais encore de mon cher compagnon. Jeunes Achéens, retournez maintenant vers nos navires en répétant des chants d'allégresse [1], et entraînez ce cadavre avec vous. Je pense avoir remporté une grande victoire en immolant Hector, que, dans Ilion, les Troyens honoraient comme un dieu. »

Il dit et accable d'outrages le corps d'Hector ; il lui perce les pieds et passe à travers les chevilles et le talon de fortes courroies qu'il attache à son char pour que la tête traîne à terre ; il monte sur ce char en portant la célèbre armure du héros, et du fouet il excite ses coursiers, qui s'envolent avec ardeur. Hector est entraîné au milieu d'un nuage de poussière où flotte sa noire chevelure ; sa tête, naguère si belle, est souillée et honteusement outragée par la volonté du maître de l'Olympe dans la patrie même

[1] Homère dit : ἀείδοντες παιήονα (*en chantant le péan*). Le *péan* (ὁ παιήων) était un chant solennel adressé à Apollon ; mais ordinairement ce mot signifie *hymne*, *chant d'allégresse*.

de ce héros infortuné. Sa mère, en le voyant traîné à la suite



d'Achille, s'arrache les cheveux, et, rejetant au loin son brillant voile, elle fait éclater toute sa douleur. Priam, son père chéri, pousse des cris lamentables, et autour de lui gémissent les Troyens. La ville entière retentissait de si tristes clameurs, qu'en ce moment on aurait cru qu'embrasée par les flammes elle se précipitait de son faîte. Le peuple peut à peine retenir Priam, qui cherche à franchir les portes d'Ilion. Le vieillard, en se roulant dans la fange, implore ses guerriers; il les nomme tour à tour, et, s'adressant à chacun d'eux, il leur dit :

« Laissez-moi, mes amis! Malgré vos craintes, souffrez que je sorte seul de la ville et que je me rende vers les vaisseaux des Grecs. Je supplierai cet homme farouche et cruel; peut-être qu'il respectera mon âge et qu'il prendra pitié de ma vieillesse : car Pélée, son père, est aussi vieux que moi, Pélée qui le mit au monde et l'éleva pour le malheur des Troyens et pour me faire souffrir des douleurs sans nombre! Hélas! combien de fils m'a-t-il enlevés à la fleur de l'âge! Mais, quoique je les regrette tous, je les pleurerai moins qu'Hector, dont la perte funeste me fera

descendre dans les sombres demeures de Pluton! Ah! du moins que n'est-il mort entre mes bras! Moi et la mère infortunée qui lui donna le jour nous aurions sans cesse gémi sur son cadavre, et nous l'aurions arrosé de nos larmes! »

Ainsi parle Priam en versant des pleurs, et autour de lui les défenseurs d'Ilion gémissent. Au milieu des Troyennes, Hécube exhale en soupirant ses regrets et ses plaintes.

« O mon fils, dit-elle, pourquoi, moi qui suis si malheureuse, vivrais-je encore, puisque je t'ai perdu! Hector, tu faisais sans cesse mon orgueil dans notre belle cité. Les Troyens et les Troyennes dont tu étais le soutien te recevaient dans la ville comme un dieu : durant ta vie tu les comblas de gloire. Mais, hélas! la mort et les Parques fatales se sont emparées de toi! »

Ainsi parle Hécube en gémissant. — Andromaque ne savai encore rien touchant le sort de son époux : aucun messager véritable ne lui avait appris qu'Hector seul était resté hors des portes d'Ilion. Cette princesse, retirée dans son palais, tissait une toile qui devait servir à former un ample manteau de pourpre, et sur laquelle elle brodait des ornements divers. Elle avait ordonné à ses femmes de placer sur le feu un grand trépied rempli d'eau afin qu'Hector pût se baigner en revenant du combat. L'infortunée ignorait que, loin du bain qu'elle avait fait préparer, Minerve venait de vaincre son époux en se servant du bras d'Achille! Mais lorsqu'elle entend les gémissements et les sanglots qui partent de la tour, un tremblement la saisit, et sa navette tombe à terre; elle s'adresse aux femmes qui l'entourent et leur dit :

« Que deux d'entre vous me suivent pour savoir la cause de ces pleurs. Je viens d'entendre la voix de la vénérable Hécube : mes genoux sont glacés et mon cœur bat si violemment dans ma poitrine, qu'on croirait qu'il veut s'envoler par ma bouche. Ah! sans doute, les fils de Priam sont menacés d'un grand malheur. Puisse une semblable nouvelle ne jamais frapper mon oreille! Je crains qu'Achille n'ait, en poursuivant mon vaillant époux loin des murs d'Ilion, ravi les forces et le courage qui l'animent. Hector, loin de rester au milieu de ses guerriers, s'avance toujours le premier, et il ne le cède à personne par sa valeur. »

Elle s'éloigne du palais comme une femme furieuse : son cœur palpite avec force, et ses femmes suivent ses pas. Arrivée à la tour en traversant la foule des Troyens, elle s'arrête sur la muraille, regarde de tous côtés et aperçoit le cadavre d'Hector traîné devant les remparts de la ville par de rapides coursiers qui l'entraînent vers les vaisseaux des Grecs. Soudain un sombre nuage couvre ses yeux : elle tombe en arrière, et son âme est



prête à s'exhaler ; les chaînes brillantes, les riches bandelettes, les superbes réseaux tressés qui retenaient sa belle chevelure s'échappent de sa tête ainsi que le voile éclatant qui lui avait été donné par la blonde Vénus le jour où le vaillant Hector l'emmena loin du palais d'Éétion après l'avoir comblé de présents. Les sœurs et les belles-sœurs d'Hector retiennent Andromaque, qui veut mourir. Quand elle est revenue de son évanouissement, elle répand des pleurs, pousse des sanglots, et s'écrie au milieu des Troyennes :

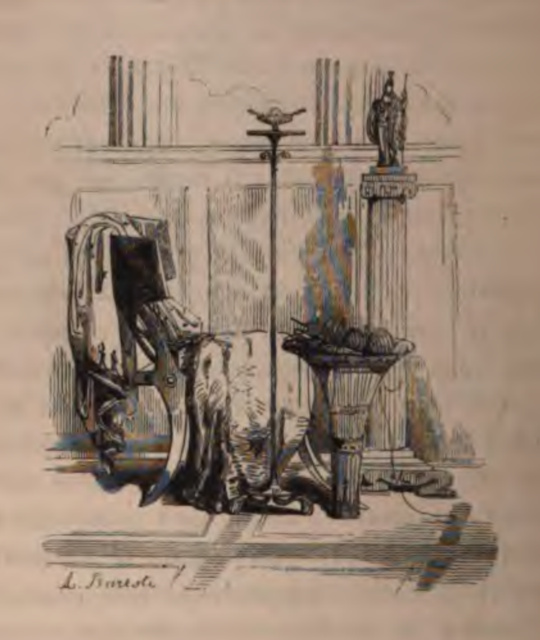
« Hector, ah ! que je suis malheureuse ! Quel affreux destin nous donna le jour ! Tu naquis en ces lieux, dans les palais de Priam ; et moi je vins au monde à Thèbes, près des forêts de Placus, dans les demeures d'Éétion, qui m'éleva quand j'étais enfant. Père

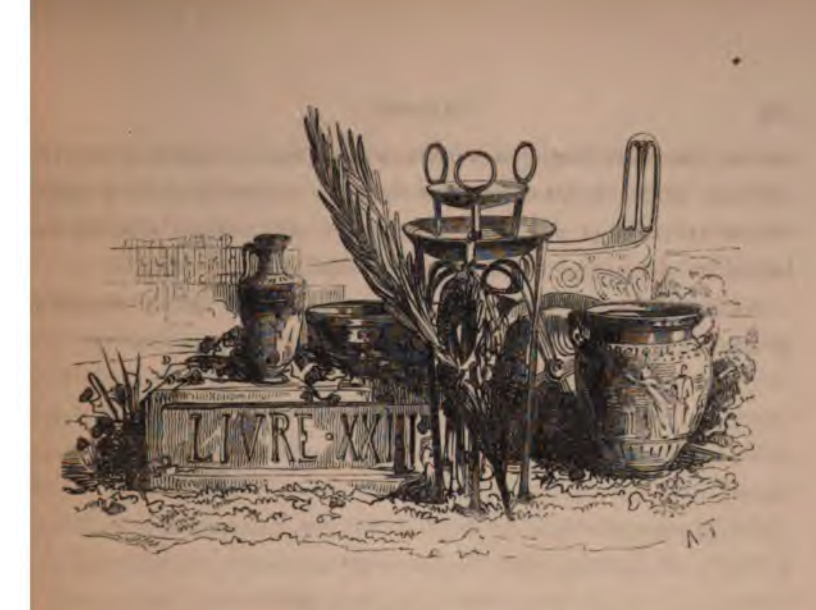
infortuné, d'une fille plus infortunée encore, pourquoi m'as-tu fait naître?... — Hector, te voilà descendu dans les sombres demeures de Pluton, dans les profonds abîmes de la terre, et tu me laisses veuve au sein de nos foyers et dans un deuil éternel! Tu ne peux plus être l'appui de ce fils encore enfant à qui nous avons si malheureusement donné le jour, et lui ne pourra jamais te secourir! — Pauvre enfant, s'il échappe à cette lamentable guerre, les peines et les chagrins s'attacheront à ses pas, et les étrangers s'empareront de son héritage[1]. Le jour qui le rend orphelin le prive de tous ses amis. Il ne paraîtra plus que les yeux baissés et les joues baignées de larmes : s'il aborde les anciens amis de son père en arrêtant celui-ci par son manteau, celui-là par sa tunique, ils ne l'écouteront pas. Cependant si quelques-uns d'entre eux, touchés de compassion, lui offrent une coupe, elle mouillera seulement ses lèvres sans rafraîchir son palais. L'homme qui aura encore ses parents l'éloignera de sa table en le frappant et en lui adressant ces amers reproches : — « Retire-toi, puisque ton père n'assiste » plus à nos festins ! » — Ainsi, tout en pleurs, Astyanax reviendra près de sa mère, veuve d'Hector. Et pourtant autrefois Astyanax se plaçait sur les genoux de son père pour se nourrir de la moelle succulente et de la chair délicate de nos troupeaux; puis, lorsque le sommeil fermait ses paupières et le forçait de suspendre les jeux de son enfance, il s'endormait sur une couche moelleuse ou dans les bras de sa nourrice, et son cœur goûtait une joie bien douce. Désormais ce pauvre enfant, privé de son père, souffrira des maux sans nombre, lui que les Troyens nommaient le roi de la ville, parce qu'Hector défendait seul les portes et les hautes murailles d'Ilion. — O mon époux, ton cadavre deviendra, loin de tes amis et de tes parents, la pâture des vers après que les chiens se seront rassasiés de tes chairs sanglantes! Tes riches vête-

[1] On explique différemment ce passage : ἄλλοι γάρ οἱ ἀπουρίσσουσιν ἀρούρας, que Dübner traduit par : *alii enim ei terminis-mutatis adiment agros*. Certains grammairiens tirent ἀπουρίζω d'ἀφορίζω pour ἀπουρίζω, selon les Ioniens, et traduisent ce passage par : *d'autres lui circonscriront ses terres dans des limites plus étroites ;* mais Buttmann (*Lexic*., I, 77) écrit : *lui enlèveront ses terres*, c'est-à-dire *s'empareront de son héritage*.

ments, tissus par la main des femmes, sont encore dans nos palais; eh bien! je les jetterai dans les flammes puisqu'ils te sont inutiles maintenant et que tu ne les porteras plus. Mais du moins je te rendrai des honneurs au milieu de tout le peuple d'Ilion! »

Ainsi parle Andromaque en versant des larmes, et ses femmes gémissent autour d'elle.





JEUX EN L'HONNEUR DE PATROCLE.

Les Troyens se lamentent dans Ilion, tandis que les Grecs se rendent près de leurs navires rangés sur les bords du vaste Hellespont. Quand ils sont sur le rivage, ils se dispersent et chacun regagne son vaisseau. Achille ne veut point que les Thessaliens s'éloignent, et, pour les retenir, il leur dit :

« Mes chers compagnons, qui êtes tous d'habiles écuyers, ne dételez pas encore les chevaux et avancez en ordre avec vos chars pour répandre des larmes sur le corps de Patrocle afin de lui rendre les honneurs dus aux morts. Quand vous aurez tous bien pleuré, vous détellerez vos coursiers et vous célébrerez ici le repas funèbre. »

A peine a-t-il prononcé ces paroles que les Thessaliens s'avancent en foule en versant des pleurs. Ces guerriers, conduits par Achille, tournent trois fois autour du corps de Patrocle avec leurs chevaux à la belle crinière. Thétis elle-même les excite à pleu-

rer, et ils repandent des larmes en si grande abondance que le sable du rivage et les armes des soldats en sont inondés. Achille conduit ce triste cortége; il s'arrête, et, posant ses mains homicides sur la poitrine de son ami fidèle, il s'écrie :

« Je te salue, ô Patrocle, quoique tu sois descendu dans les sombres demeures. Oui, j'accomplirai toutes les promesses que je t'ai faites : Hector, traîné sur ces rivages, deviendra la proie des chiens, et j'immolerai devant ton bûcher douze des plus illustres enfants des Troyens, pour assouvir la colère que m'inspire ton trépas. »

En prononçant ces paroles, il accable d'outrages le cadavre d'Hector et l'étend dans la poussière devant le lit funèbre de Patrocle. Tous les guerriers se dépouillent de leurs armes étincelantes d'airain; ils dételient leurs chevaux, qui hennissent, et vont en foule s'asseoir près du vaisseau d'Achille, de ce héros qui vient de leur ordonner de préparer le repas funèbre. Un grand nombre de taureaux blancs sont égorgés et tombent sur la terre en mugissant; de nombreuses brebis, des chèvres bêlantes, de gras sangliers aux blanches dents cuisent étendus devant les flammes de Vulcain, et le sang coule à flots autour du cadavre.

L'impétueux fils de Pélée est amené auprès du divin Agamemnon par les chefs des Achéens, qui cherchent vainement à adoucir sa douleur : l'âme d'Achille est vivement affligée du trépas de son compagnon. Ils ordonnent aux hérauts de placer sur le feu un large trépied, afin qu'Achille, en se baignant, enlève le sang dont son corps est souillé; mais le fils de Pélée refuse de se plonger dans l'onde, et il prononce ce serment :

« Je jure par Jupiter, le premier et le plus puissant des dieux, que l'eau ne touchera point ma tête avant que j'aie placé le cadavre de Patrocle sur un bûcher, avant que je lui aie élevé une tombe et consacré ma chevelure. Non, jamais je ne ressentirai une telle douleur tant que je serai parmi les vivants. Prenons maintenant le repas funèbre. Toi, Agamemnon, ordonne que demain au lever de l'aurore on apporte du bois pour dresser le bûcher, parce qu'il faut que Patrocle mort obtienne cet honneur

pour descendre au sejour des ténèbres. Lorsque les flammes auront consumé ce cadavre et l'auront entièrement dérobé à nos regards, les Grecs retourneront au combat. »

Il dit, et tous les guerriers assemblés s'empressent d'obéir. Après avoir préparé à la hâte le repas funèbre, ils prennent place et s'emparent de mets également partagés. Quand ils ont bu et mangé selon les désirs de leur cœur, ils se retirent chacun dans sa tente et s'abandonnent au repos.

Le fils de Pélée, en gémissant, s'étend au milieu des Thessaliens, sur les bords de la mer retentissante, en un lieu pur de toute souillure, et où les flots viennent baigner la plage : bientôt le doux sommeil qui calme les peines de l'âme se répand autour du héros, dont les membres avaient été brisés de fatigue en poursuivant Hector. Achille, qui est à peine endormi, voit en songe son infortuné compagnon : ce sont bien sa taille, ses yeux, sa voix et ses vêtements. Patrocle se tient sur la tête d'Achille et lui adresse ces paroles :

« O Achille, tu dors et tu m'oublies! Durant ma vie tu ne m'abandonnas jamais; mais maintenant que je ne suis plus, tu me délaisses! O mon ami, célèbre promptement mes funérailles, pour que je puisse franchir les portes du sombre empire. Déjà les âmes et les images des morts me repoussent au loin, m'empêchent de passer le fleuve, et j'erre tristement devant les demeures aux larges portes du terrible Pluton [1]. Tends-moi, je t'en supplie, une main secourable. Je ne reviendrai plus des enfers

[1] Les demeures de *Hadès* (Pluton) étaient sous la terre ou dans l'intérieur de la terre; elles étaient fermées par de fortes portes gardées par Cerbère. Comme la position de l'Enfer des Grecs a été souvent mise en discussion, puisqu'Homère lui même se contredit en le plaçant une fois dans l'intérieur de la terre, et une autre fois au delà de l'Océan, nous allons citer un passage très-remarquable de Grotefend qui reconstruit d'une manière ingénieuse l'Enfer des anciens : « Comme l'orbe de la terre, dit-il, présentait dans sa surface supérieure la forme d'un bassin insensiblement creusé, on supposait que du côté opposé au ciel il avait aussi la même forme et était recouvert d'une voûte semblable à celle du monde supérieur. Cette surface inférieure, habitée par les ombres, s'appelait ἀΐδης, parce qu'elle n'avait aucune notion du monde supérieur; la voûte qui l'enveloppait était l'affreux séjour des Titans et s'appelait τάρταρος. »

et qu'elles soient renfermées dans cette urne d'or que te donna jadis ta vénérable mère. »

Achille à la course légère lui répond aussitôt en disant :

« O toi qui m'as toujours été cher, pourquoi viens-tu en ces lieux et me prescris-tu ces devoirs ? Oui, j'accomplirai tout ce que tu me demandes, et j'agirai selon tes désirs. Mais approche, ô Patrocle, afin que nous puissions nous embrasser un instant et pleurer dans les bras l'un de l'autre. »

En disant ces mots, il lui tend les mains ; mais il ne peut saisir son compagnon dont l'âme, semblable à une légère vapeur, s'échappe en frémissant dans le sein de la terre. Achille, réveillé, se lève aussitôt ; il se frappe bruyamment les mains en signe de deuil, et d'une voix lugubre il s'écrie :

« Hélas ! il est donc vrai que les âmes ou du moins les images des morts habitent les enfers quand elles sont entièrement séparées du corps. Pendant la nuit l'âme de l'infortuné Patrocle m'est apparue en gémissant et en déplorant son sort. Cette image, qui ressemblait merveilleusement à mon fidèle compagnon, m'a ordonné d'avancer son repos et de hâter ses funérailles. »

Tous les Achéens, en écoutant ces paroles, se remettent à pleurer. Ils gémissaient encore autour de ce cadavre si digne de compassion, quand l'Aurore aux doigts de rose brilla dans les cieux. Agamemnon ordonne que de toutes les tentes les hommes et les mules transportent le bois qui doit servir à élever le bûcher, et il place à leur tête le vaillant Mérion, écuyer du courageux Idoménée. Les guerriers s'avancent en portant des haches tranchantes et de forts cordages ; les mules, en marchant devant eux, gravissent des sentiers ardus, rapides, tortueux et difficiles. Lorsque les Grecs sont arrivés au sommet de l'Ida qu'arrosent d'abondantes fontaines, ils s'empressent d'abattre, armés de leurs haches d'airain, les chênes à la haute chevelure, qui tombent sur la terre avec un bruit épouvantable ; ils les fendent et les attachent sur le dos des mules, qui soudain se mettent à courir [1] :

[1] Le texte grec porte : χθόνα ποσσὶ δατεῦντο (*partageaient la terre avec leurs pieds*, c'est-à-dire *mesuraient le terrain en courant*).

en passant à travers les épaisses broussailles, elles sont impatientes d'arriver dans la plaine. Les hommes qui viennent de couper le bois portent les troncs des arbres, ainsi que le leur avait ordonné Mérion. Ils déposent en ordre le bois sur le rivage, à l'endroit désigné par Achille pour servir de sépulture au corps de Patrocle et au sien.

Les Grecs, après avoir placé ce vaste amas de bois sur les bords du fleuve, s'asseyent en attendant les ordres de leurs chefs. Achille ordonne à ses vaillants Myrmidons de se couvrir d'airain et d'atteler les coursiers aux chars. Ces braves guerriers se lèvent aussitôt, s'emparent de leurs armes, se placent sur leurs chars à côté des écuyers et s'avancent suivis d'une nuée de fantassins. Patrocle est porté au milieu d'eux par ses compagnons. Les Thessaliens, après avoir coupé leurs longs cheveux, les répandent sur ce cadavre, et le divin Achille soutient la tête de Patrocle : le fils de Pélée est accablé de tristesse, car c'est son ami fidèle qu'il conduit au tombeau. »

Arrivés à l'endroit désigné par Achille, ils déposent le cadavre à terre, devant le bûcher. Le divin Achille, agité par une autre pensée, s'éloigne de ses guerriers et coupe sa belle chevelure, qu'il laissait croître en abondance pour la consacrer au fleuve Sperchius. Il fixe le noir abîme des mers, et s'écrie en gémissant :

« O Sperchius, mon père te promit vainement qu'à mon retour dans ma patrie je te consacrerais ma chevelure et que j'immolerais en ton honneur une hécatombe sacrée ! Il fit lui-même le serment de sacrifier cinquante béliers près de ta source, à l'endroit où se trouve ton champ sacré et ton autel parfumé d'encens. Telles furent les promesses que te fit mon vieux père Pélée ; mais toi, tu n'as point voulu exaucer ses vœux. Comme je sais maintenant que je ne retournerai plus dans ma chère patrie, je veux consacrer ma belle chevelure au noble Patrocle. »

En disant ces mots il dépose ses blonds cheveux dans les mains de son compagnon fidèle : à ce spectacle tous les Grecs se mettent à fondre en larmes. Ah ! sans doute le soleil en disparaissant à l'horizon les aurait laissés dans les pleurs et dans les

gémissements si le divin Achille n'eût dit au puissant fils d'Atrée :

« Vaillant Agamemnon, il est temps de mettre un terme à nos regrets et à nos larmes. Comme tout le peuple grec t'obéit, ordonne aux soldats de s'éloigner du bûcher et de préparer le repas. Nous seuls, qui devons prendre soin du cadavre, nous allons rendre les derniers devoirs à l'infortuné Patrocle. Que les chefs seuls des Achéens restent donc près de nous. »

Agamemnon, qui entend ces paroles, renvoie les guerriers vers les navires, et les chefs restent seuls en ces lieux. Ils entassent le bois et dressent un bûcher qui, de tous côtés, a cent pieds d'étendue; puis, le cœur navré de tristesse, ils mettent le cadavre sur ce bûcher. On égorge des brebis et des bœufs, et le magnanime Achille, s'emparant de la graisse des victimes, en recouvre le cadavre depuis les pieds jusqu'à la tête, et amoncelle autour de Patrocle les membres sanglants des animaux qu'on vient d'immoler. Le héros, en soupirant avec amertume, verse sur le lit funèbre des urnes remplies d'huile et de miel, et jette sur le bois quatre coursiers à la belle encolure. Patrocle avait neuf chiens qu'il nourrissait des restes de sa table; Achille en tue deux et les précipite sur le bûcher. Il immole avec son glaive douze vaillants fils des magnanimes Troyens (il avait résolu d'assouvir ainsi sa vengeance) et met le feu au bûcher[1]. Quand il voit la flamme prête à consumer le corps de son compagnon, il s'écrie en gémissant :

« Je te salue, ô Patrocle, quoique tu sois déjà descendu dans les sombres demeures! J'ai accompli tout ce que je t'avais promis. Douze fils vaillants des magnanimes Troyens vont être consumés avec toi par les flammes dévorantes, et le corps d'Hector ne sera pas rendu à Priam pour être brûlé sur un bûcher; mais il deviendra la proie des chiens et des vautours! »

Telles sont les menaces que profère Achille. Les chiens ne

[1] La construction de la phrase et les usages de la langue nous ont empêché de rendre cette énergique expression du poète : πυρὸς μένος σιδήρεον (*la force du fer de feu*). Homère, dit Eustathe, qui compare si souvent les guerriers armés de fer à l'ardeur de la flamme, par réciprocité donne ici au feu l'indomptable force du fer.

s'approchent point du cadavre d'Hector; car Vénus, la fille de Jupiter, les tient éloignés et le jour et la nuit. La déesse avait répandu de l'huile de rose sur le corps du héros pour l'empêcher d'être déchiré lorsqu'Achille le traînait dans la poussière; et le brillant Apollon, après avoir fait descendre des cieux un épais nuage, en avait enveloppé l'espace occupé par le cadavre, afin que les nerfs et les membres de l'infortuné fils de Priam ne fussent point desséchés par l'ardeur du soleil.

Le bûcher de Patrocle ne pouvant s'enflammer, le divin Achille debout, et à quelque distance de son malheureux compagnon, implore Borée et Zéphire, et leur promet de pompeux sacrifices s'ils veulent souffler avec violence. Il fait avec une coupe d'or d'abondantes libations, et supplie les vents d'accourir pour enflammer promptement le bois qui doit consumer le corps de son ami. La divine Iris, rapide messagère des dieux, entend cette prière, et elle se rend aussitôt près des Vents, qui, rassemblés dans le palais du violent Zéphire, se livraient aux plaisirs du festin [1]. La déesse s'arrête et se tient sur le seuil de pierre. Dès que les Vents l'ont aperçue, ils se lèvent avec respect, et chacun l'appelle à ses côtés; mais elle refuse en disant :

« Je ne puis me reposer; car je vais aux extrémités de l'Océan, chez les Éthiopiens, qui immolent en ce moment des hécatombes aux dieux, et je veux participer à leurs sacrifices. Toi, Borée, et toi, bruyant Zéphire, Achille vous supplie d'accourir, en vous promettant de magnifiques offrandes si vous voulez embraser le bûcher sur lequel est couché l'infortuné Patrocle pleuré par tous les Grecs. »

Après avoir prononcé ces paroles elle s'éloigne. Les Vents s'élancent alors avec un bruit terrible; ils poussent devant eux les nuages, qui s'enfuient, et ils atteignent bientôt les mers, dont les vagues s'élèvent à leur souffle retentissant. Quand ils sont dans les plaines fertiles d'Ilion, ils se précipitent sur le bûcher, et soudain le feu éclate avec fracas : toute la nuit ils agitent les flam-

[1] Une chose assez remarquable, et qui a éveillé l'attention de Heyne, c'est que toutes les fois qu'un personnage est introduit dans une assemblée de dieux il les trouve à table.

mes en soufflant bruyamment, tandis qu'Achille, une double coupe à la main, puise dans un cratère d'or et répand le vin sur la terre en appelant l'âme du malheureux Patrocle. — De même qu'un père se lamente en brûlant les tristes restes de son fils récemment marié et dont la mort plonge dans la douleur ses infortunés parents : de même Achille gémit en voyant le corps de son ami consumé par les flammes; il se roule à terre autour du bûcher et verse d'abondantes larmes.

Quand l'étoile du matin vint annoncer le jour aux habitants de la terre, et que l'Aurore étendit son voile d'or sur l'Océan, le bûcher ne jetait plus qu'une lueur languissante, et ses flammes étaient presque éteintes. Les vents retournent alors dans leurs demeures en passant par la mer de Thrace, qui mugit en soulevant ses vagues. Le fils de Pélée s'éloigne lentement du bûcher; il se couche accablé de fatigues, et le doux sommeil s'empare de lui. Mais il est bientôt réveillé par le tumulte des chefs, qui s'assemblent autour d'Agamemnon. Il se lève et prononce ces paroles :

« Atride, et vous, chefs des Achéens, éteignez avec du vin aux sombres couleurs toutes les parties du bûcher que le feu consume encore; rassemblez ensuite avec soin les os de Patrocle, fils de Ménétius : ils seront faciles à reconnaître; car ce héros reposait au milieu du bûcher, et près des bords brûlaient confondus les coursiers et les hommes. Mettez ces os dans une coupe d'or[1] après les avoir deux fois recouverts de graisse, et qu'ils y restent jusqu'à ce que je descende moi-même dans les sombres demeures. Je ne veux point qu'on élève maintenant à Patrocle un vaste monument funèbre : un simple tumulus suffit. Mais vous tous qui me survivrez, et qui, après ma mort, abandonnerez ces rivages sur vos navires garnis de rames, construisez en ces lieux un tombeau vaste, superbe, et qui puisse s'apercevoir de loin. »

Il dit, et chacun s'empresse de lui obéir. On éteint avec du

[1] On entend par φιάλη un *vase à fond plat*, une *tasse*, une *coupe*. On se servait de ces sortes de vases pour boire et pour conserver les cendres des morts.

vin aux sombres couleurs les parties du bûcher que la flamme avait parcourues : les cendres amoncelées s'affaissent aussitôt. Les guerriers, en pleurant, recueillent dans une coupe d'or les ossements blanchis de leur bienveillant compagnon, et deux fois ils les enduisent de graisse ; puis ils déposent la coupe dans la tente et la recouvrent d'un léger voile. Après avoir marqué la place du tumulus, ils en jettent les fondements autour du bûcher et élèvent un monceau de terre. Quand la tombe est achevée, les guerriers se séparent et Achille fait placer toute l'armée dans une vaste enceinte. On apporte, pour être distribués aux vainqueurs, du fer brillant [1], des bassins, des trépieds, des chevaux, des mules, des bœufs au front robuste, et des captives ornées de belles ceintures [2]. »

Achille destine au conducteur de char qui arrivera le premier au but, une belle captive habile dans tous les travaux, et un trépied à anses, contenant vingt-deux mesures. — Le second aura une cavale indomptée [3] âgée de six ans, et qui porte un mulet dans son sein. — Le troisième aura un superbe bassin de quatre mesures, qui n'a pas encore été mis au feu, et est d'une telle blancheur qu'on croirait qu'il vient d'être fabriqué. — Le quatrième aura deux talents d'or, et le cinquième un double vase dont on ne se sert point au feu. Achille se lève au milieu des Argiens et leur tient ce discours :

« Atrides, et vous, Achéens aux belles cnémides, voici dans cette enceinte les prix réservés aux écuyers vainqueurs. Si les Grecs

[1] Quoique Dübner ait traduit πολιόν σίδηρον par *splendidum ferrum*, le mot *brillant* que nous avons employé ne rend pas très-exactement l'épithète πολιός qui signifie *blanchâtre, grisâtre*, et est très-bien placée ici par le poëte pour désigner le fer. L'auteur de la version latine aurait peut-être mieux fait de se servir du mot *canus*.

[2] On entend par γυναῖκας ἐϋζώνους des *nobles captives ornées de belles ceintures*, parce que l'épithète ἐΰζωνος ne convient qu'aux femmes nobles : les belles ceintures que les femmes de haute origine portaient au-dessous de la poitrine donnaient au costume de la noblesse et de la dignité.

[3] Homère dit : ἵππον ἀδμήτην (*cavale indomptée*). Il faut prendre ici l'épithète ἀδμής dans sa première acception : *indomptée, non apprivoisée, non dressée* ; car on ne peut appliquer à cette cavale la seconde signification *qui n'a pas encore connu de mâle* ; puisqu'elle porte le fœtus d'un mulet dans son sein : βρέφος ἡμίονον κυέουσαν.

célébraient en ce moment les funérailles d'un autre guerrier, c'est moi qui remporterais ces prix; car vous savez que mes coursiers l'emportent sur tous les autres, puisqu'ils sont immortels (Neptune les donna à mon père Pélée, qui me les a remis entre les mains). Moi et mes fougueux coursiers nous resterons spectateurs de la lutte qui va s'engager. Hélas! ils ont perdu ce glorieux et bienveillant écuyer [1] qui les baignait souvent dans une eau limpide et frottait d'une huile brillante leur superbe crinière. Ces coursiers, accablés de douleur, pleurent ce cher Patrocle, et leurs longs crins flottent en désordre dans la poussière. Mais entrez dans la carrière, vous tous qui vous fiez à l'agilité de vos coursiers et à la solidité de vos chars. »

Ainsi parle le fils de Pélée, et tous les écuyers obéissent à sa voix. Le premier est le fils d'Admète, Eumèle, qui l'emportait sur tous les autres dans l'art de conduire les chevaux et de combattre du haut des chars. Après lui vient le courageux Diomède, fils de Tydée [2]; il met sous le joug les coursiers de Tros, qu'il enleva jadis à Énée, préservé du trépas par Apollon lui-même. Le blond Ménélas se lève ensuite; il attelle deux rapides coursiers : Éthée, couleur de feu, qui appartenait au roi Agamemnon, et son fidèle Podagre aux pieds légers (Échépolus, fils d'Anchise, donna Éthée à Agamemnon pour ne pas venir avec les Grecs sur les rivages troyens; car il se réjouissait de rester dans ses foyers : Jupiter l'avait comblé de richesses, et il habitait Sicyone, située au milieu d'une vaste plaine). Ménélas place sous le joug Éthée, qui désire ardemment d'entrer dans l'arène. Le quatrième est

1 Nous avons été obligé de sacrifier la tournure grecque à la phraséologie française; car nous eussions été difficilement compris si nous avions dit : *ils ont perdu la gloire irréprochable d'un tel écuyer*.

2 On se demande, dit avec assez de raison Dugas-Montbel dans ses *Observations*, comment il est possible que Diomède, représenté au commencement du livre XIX comme boitant et s'appuyant sur sa lance parce qu'il souffrait encore d'une vive blessure, peut maintenant, c'est-à-dire vingt-quatre heures après, entrer en lice. Le scholiaste Pierre-Victor répond à cette objection que c'est parce que le corps et les médecins de ce temps-là etaient fort différents de ce qu'ils sont aujourd'hui. Ceux qui soutiennent la parfaite connexion entre toutes les parties de l'*Iliade*, doivent se contenter de cette faible raison.

Antiloque, fils illustre de Nestor, issu de Nélée, et les chevaux vigoureux qui traînent son char sont nés à Pylos. Quoique Antiloque soit lui-même rempli de prudence, Nestor, son père, lui donne ces sages conseils.

« Antiloque, dit-il, dès ta plus tendre enfance tu fus aimé de Jupiter et de Neptune, qui t'apprirent à diriger les chars : ainsi donc aujourd'hui je n'ai pas besoin de t'instruire dans cet art. Tu sais avec dextérité tourner autour de la borne; mais tes chevaux sont lents dans la course, et je redoute quelque accident funeste. Tes rivaux ne connaissent pas mieux que toi les ruses de la lutte, mais leurs coursiers sont plus rapides que les tiens. Allons, mon fils chéri, souviens-toi de ta prudence, de ton habileté, afin de ne pas laisser échapper le prix. — Le bûcheron doit plus à son adresse qu'à sa force. C'est par la prudence qu'un pilote dirige sur le sombre Océan un navire agité par les vents, et c'est aussi par son habileté que l'écuyer doit l'emporter sur son rival. Celui qui se confie imprudemment à son char et à ses coursiers, erre çà et là dans la plaine : ses chevaux s'égarent dans la lice, et il ne lui est plus possible de les retenir. Mais celui qui agit avec soin, quoique conduisant des chevaux inférieurs, regarde sans cesse la borne, tourne auprès, tient les rênes d'une main sûre et observe celui qui le devance pour le surpasser. Je t'indiquerai le signe qui est facile à reconnaître et je pense qu'il ne t'échappera point : il est à l'endroit où tu vois s'élever de terre, à la hauteur d'une coudée environ, le tronc dépouillé d'un chêne ou d'un pin résineux que les pluies n'ont pas encore fait pourrir; de chaque côté sont des pierres blanches placées au rétrécissement du chemin, et l'hippodrome offre une surface unie. Là se trouve peut-être la tombe d'un héros mort anciennement, ou la limite posée par les hommes des premiers âges. Aujourd'hui ce tronc a été désigné pour servir de borne. Dirige près de ce but tes chevaux et ton superbe char; penche-toi vers la gauche, anime de la voix ton coursier de droite et abandonne-lui les rênes; puis fais approcher de la borne le coursier de gauche, afin que la roue semble effleurer la borne; mais évite de heurter la pierre, de peur de blesser tes chevaux ou de briser ton char : ce serait une honte pour toi

et un grand sujet de joie pour tes rivaux. Mon fils, sois toujours prudent. Si tu passes tout près de la limite en courant et si tu la franchis sans peine, nul ne pourra te devancer ni même t'atteindre, non, lors même qu'il exciterait derrière toi le divin Aréion, rapide coursier d'Admète, ou les chevaux de Laomédon, qui furent nourris sur ces rivages. »

Nestor va s'asseoir dans l'enceinte après avoir donné ces sages conseils à son fils bien aimé.

Mérion est le cinquième qui attelle ses chevaux à la belle crinière. Tous les guerriers montent sur leurs chars et l'on jette les sorts dans un casque agité par Achille. Le premier sort qui tombe est celui d'Antiloque, fils de Nestor; le second est celui du vaillant Eumèle; le troisième est celui de Ménélas, fils d'Atrée; le quatrième est celui de Mérion. Le fils de Tydée, quoique le plus braves des chefs achéens, est le dernier que désigne le sort. Ils se rangent tous en ordre. Achille leur montre de loin la borne située dans la plaine, et il envoie, comme surveillant, Phénix, écuyer de son père, pour que ce vénérable héros soit témoin de la course et en rende un compte fidèle.



Alors ils lèvent ensemble leur fouet, frappent leurs coursiers et les excitent de la voix. Soudain les chevaux s'éloignent rapidement des navires et se précipitent dans la plaine : sous leur poitrine on voit s'élever des nuages de poussière et d'épais tourbillons semblables à ceux que font naître les tempêtes, et leurs

longues crinières flottent au gré des vents ; les chars semblent tantôt toucher l'arène et tantôt s'élever dans les airs ; les écuyers, immobiles sur leurs siéges, quoiqu'ayant le cœur agité, brûlent de remporter la victoire, et chacun d'eux anime ses coursiers, qui s'envolent en soulevant la poussière de la plaine.

Quand les chevaux achèvent la dernière course en s'approchant du rivage de la mer, et que la lice s'étend toujours devant eux, on voit chaque héros déployer tout son courage, toute son habileté. Déjà les cavales d'Eumèle gagnent le devant ; mais les coursiers de Tros, conduits par Diomède, les suivent de si près, qu'à chaque instant il semble qu'ils vont escalader le char qui les devance : ils échauffent de leur haleine le dos et les larges épaules d'Eumèle, et ils touchent de leur tête le corps de ce guerrier. Certes le fils de Tydée aurait été proclamé vainqueur ou du moins il aurait partagé la victoire si le brillant Apollon, irrité contre lui, n'eût arraché de ses mains le fouet éclatant. Diomède, au désespoir, verse des larmes amères quand il voit les cavales d'Eumèle s'élancer avec encore plus de rapidité, et ses chevaux, à lui, se ralentir, privés de l'aiguillon qui hâtait leur course. Minerve, s'apercevant de la ruse odieuse d'Apollon, s'approche du fils de Tydée, lui rend son fouet, inspire à ses coursiers une nouvelle ardeur, poursuit le fils d'Admète et brise le joug de ses cavales : celles-ci s'écartent aussitôt ; le timon roule dans la poussière, Eumèle tombe au pied des roues et se blesse au front, près des sourcils : ses bras, sa bouche, ses narines sont ensanglantés ; ses yeux se remplissent de larmes, et sa voix ne peut proférer aucune plainte. Diomède, après avoir détourné son char, le fait voler dans l'arène et dépasse tous ses rivaux ; car Minerve vient de donner une nouvelle force à ses coursiers : elle veut combler de gloire ce héros. Le blond Ménélas, suivi d'Antiloque, se précipite sur les pas de Diomède, et le fils de Nestor encourage en ces termes les chevaux de son père :

« Élancez-vous donc, et courez avec plus de vitesse ! Je ne vous ordonne point de lutter avec les chevaux du fils de Tydée, puisque Minerve les a remplis d'une nouvelle ardeur et qu'elle

veut combler de gloire ce héros ; mais du moins atteignez les coursiers d'Atride. Loin de vous ralentir, hâtez-vous toujours de peur qu'Éthée, qui n'est qu'une cavale, ne vous couvre de honte. Pourquoi restez-vous en arrière, coursiers intrépides?... Je le jure, et ce serment s'accomplira : Si par votre paresse ou par votre négligence je ne remporte qu'un prix inférieur, Nestor n'aura plus soin de vous, et il vous immolera lui-même après la lutte. Allons, poursuivez Ménélas et courez avec rapidité. Moi je vais employer la ruse pour devancer ce guerrier dans cet étroit passage, et j'espère y réussir. »

Les coursiers, effrayés des menaces de leur maître, se mettent à courir avec impétuosité et franchissent en peu de temps de grands espaces. Quand Antiloque est près d'arriver à l'endroit où le chemin creux se retrécissait en se détournant et où les torrents de l'hiver avaient profondément creusé la terre dans un long espace (Ménélas se dirigeait en ce lieu pour éviter la rencontre des autres chars), il pousse ses chevaux vers le bord du ravin, et, en allant un peu de côté, il poursuit rapidement sa course. Ménélas, épouvanté de le voir si près de lui, s'écrie :

« Antiloque, tu lances tes chevaux avec trop de témérité! Retiens donc tes coursiers, car le chemin est ici trop étroit. Quand nous serons dans une voie plus large, tu pourras alors me devancer. Crains maintenant de heurter ton char contre le mien et de les briser tous les deux. »

Antiloque, feignant de ne pas entendre, anime encore plus ses coursiers et il les excite en les frappant du fouet. En un instant ils volent avec rapidité et franchissent autant d'espace qu'un disque lancé par le bras vigoureux d'un jeune héros qui essaie ses forces. Atride fait reculer ses chevaux de peur qu'ils ne se blessent dans cet étroit passage. Ce héros craint que les chars ne se renversent en se heurtant, et que les guerriers eux-mêmes ne tombent dans la poussière pour vouloir remporter plus promptement la victoire. Il adresse au fils de Nestor ces violents reproches :

« Antiloque, tu es bien le plus perfide de tous les mortels! Va, c'est à tort que les Grecs parlent de ta sagesse. Mais il te

sera impossible de remporter le prix de la course sans prononcer un serment[1]. »

Ménélas excite ensuite ses coursiers en leur disant :

« Quel que soit votre chagrin, ne vous arrêtez point et courez avec encore plus d'ardeur. Les chevaux d'Antiloque seront bientôt fatigués, car tous les deux ils ont perdu leur jeunesse et leur force. »

Les coursiers de Ménélas redoublent de vitesse lorsqu'ils ont entendu ces paroles, et bientôt ils atteignent le char d'Antiloque. Les Grecs assis dans l'enceinte contemplent avec admiration tous les chevaux qui volent dans la plaine, à travers un nuage de poussière. Idoménée, chef des Crétois, est celui qui aperçoit le mieux les coursiers et les chars : il était placé hors de l'enceinte sur un tertre élevé. Ce héros, quoique loin du lieu de la lutte, reconnaît facilement la voix du vainqueur et distingue le coursier qui s'avance le premier : ce cheval était roux, et il portait au front une marque blanche et ronde comme la lune. Idoménée se lève et s'écrie :

« O mes amis, princes et chefs des Argiens, suis-je le seul qui voie ces choses, ou vous-mêmes les apercevez-vous pas comme moi ? Il me semble que ce sont d'autres chevaux et un autre écuyer qui sont près du but. Il sera sans doute arrivé dans la plaine quelque accident funeste à ces cavales qui avaient toujours été les premières. Je les ai vues s'approcher de la borne, et maintenant je ne puis les apercevoir en quelque endroit que je porte mes regards. Leur guide aura peut-être abandonné les rênes ou n'aura pu maîtriser ses coursiers auprès de la limite, ou bien encore il n'aura pu tourner avec adresse. C'est là sans doute qu'il est tombé et que son char s'est brisé : ses cavales, transportées de fureur, l'auront emporté loin de la route. Levez-vous donc, mes amis, et regardez aussi ; car il est possible que je ne distingue pas bien. Il me semble pourtant que le vainqueur est un Étolien, et je crois

[1] Ce passage obscur, quant au sens, n'a été expliqué par personne, et nous pensons qu'il ne peut l'être aujourd'hui d'une manière satisfaisante. Ernesti suppose qu'Homère cite ici un proverbe appliqué à ceux qui n'obtenaient ce qu'ils désiraient qu'avec beaucoup de peines et de difficultés.

reconnaître le courageux Diomède, fils de Tydée, dompteur de coursiers. »

L'impétueux Ajax, fils d'Oïlée, prend aussitôt la parole et adresse à Idoménée ces reproches outrageants :

« Pourquoi te laisser aller ainsi à un vain flux de paroles? Les cavales d'Eumèle sont à la tête de tous les coursiers, et elles franchissent maintenant la vaste arène. Tu sais bien que tu n'es pas le plus jeune des Grecs, et que tes regards, qui ne sont pas très-perçants, peuvent facilement te tromper. Mais tu parles toujours sans raison. Pourtant il te sied mal de prononcer sans cesse des discours irréfléchis, surtout en présence de héros qui valent beaucoup mieux que toi. Oui, les cavales d'Eumèle sont toujours les premières, et ce guerrier est encore à la tête de ses rivaux. »

Le chef des Crétois, indigné de ce qu'il vient d'entendre, s'adresse au violent Ajax et lui dit :

« Toi qui penses toujours mal et qui ne sais que te disputer les armes à la main, tu es bien, par la dureté de ton cœur, le dernier de tous les Grecs! Mais terminons cette querelle en déposant ici, pour notre pari, un bassin ou un trépied. Prenons pour arbitre le puissant Agamemnon, qui nous dira quels sont les coursiers qui s'avancent les premiers. J'espère alors que tu l'apprendras à tes dépens. »

L'impétueux Ajax, courroucé des paroles d'Idoménée, se lève pour lui répondre, et sans doute une violente querelle se serait allumée si le vaillant Achille ne fût venu à leur rencontre et ne leur eût dit :

« Toi, Ajax, et toi, Idoménée, cessez de vous adresser des paroles injurieuses. Des guerriers tels que vous ne doivent pas se quereller ainsi. Je suis certain que vous blâmeriez celui qui agirait comme vous le faites en ce moment. Asseyez-vous donc et soyez spectateurs des courses. Bientôt les chevaux qui tournent rapidement dans l'arène pour se disputer la victoire, se rendront ici, et nous pourrons facilement voir ceux qui sont les premiers et ceux qui sont les derniers. »

A peine a-t-il prononcé ces paroles, que Diomède s'approche en poussant ses chevaux à toute bride et en les frappant de son

fouet : les coursiers, emportés dans les airs, franchissent promptement l'arène, et un nuage de poussière couvre leur guide. Le char, enrichi d'or et d'étain soigneusement travaillé, est entraîné rapidement par les coursiers fougueux, et les roues laissent à peine de faibles traces de leur passage dans le sable léger de l'arène, tant elles volent avec rapidité. Diomède paraît bientôt au milieu de la lice : ses chevaux sont tellement baignés de sueur que l'eau s'échappe de leur tête, de leur poitrine, et coule jusqu'à terre. Le héros saute en bas de son char et appuie son fouet contre le joug. Sthénélus, après avoir été chercher le prix accordé au premier vainqueur, ordonne aux compagnons de Diomède de conduire la jeune captive vers le navire de ce héros et d'emporter le trépied à deux anses; puis il délie les coursiers du char.

Antiloque, qui avait devancé Ménélas, non par vitesse, mais par ruse, vient après Diomède. Atride suit à très-peu de distance les chevaux d'Antiloque : il est aussi près de lui qu'un coursier attelé à un char est près de la roue qu'il traîne et dont il effleure le cercle avec sa queue; l'espace qui sépare Antiloque et Ménélas n'est pas plus grand, et cependant ils avaient été éloignés de tout le jet d'un disque; mais maintenant le char de Ménélas s'est rapproché et il atteint celui d'Antiloque : car la rapide cavale d'Agamemnon, Éthée à la belle crinière, a redoublé de force et d'adresse. Si la course avait été plus longue, Ménélas eût devancé son rival et il n'aurait point laissé la victoire indécise. — Mérion, écuyer d'Idoménée, suit l'illustre Ménélas, qui le devançait de la portée d'un javelot : les chevaux de Mérion étaient lourds, et lui-même n'excellait pas à conduire les chars dans la lice. — Le fils d'Admète arrive le dernier de tous, il traîne lui-même son char et fait marcher ses coursiers devant lui. Achille, qui l'aperçoit, compatit à son malheur; il se lève et dit à haute voix :

« Quoique Eumèle, le plus habile d'entre nous à conduire de vigoureux coursiers, soit arrivé le dernier, il recevra le second prix : cette préférence est juste. Mais le premier prix restera toujours au fils de Tydée. »

Toute l'assemblée applaudit. Achille se dispose à donner au

fils d'Admète la cavale destinée au second vainqueur; mais Antiloque se lève et dit, pour réclamer ses droits :

« Achille, je te le déclare, tu seras l'objet de ma haine si tu accomplis les paroles que tu viens de prononcer. Quoi! tu prétends m'enlever le prix que j'ai si légitimement gagné, parce qu'Eumèle est un écuyer habile! C'est sans doute parce que ses coursiers sont restés en arrière?... Mais il devait implorer les dieux [1] et il ne serait point arrivé le dernier. Si tu as tant pitié de son sort, tu peux le récompenser en lui faisant un don plus précieux que le mien : tu possèdes dans ta tente beaucoup d'or, de l'airain, des troupeaux, des esclaves et de magnifiques coursiers; choisis parmi toutes ces richesses et donne-lui ce que désire ton cœur, et les Grecs t'applaudiront; mais moi je ne lui céderai point le prix. Si quelqu'un veut me l'enlever, qu'il vienne donc me le disputer les armes à la main. »

Achille sourit à ces mots, et, charmé de l'audace d'Antiloque, son compagnon chéri, il lui dit :

« Puisque tu veux que je choisisse dans ma tente une récompense pour Eumèle, j'accomplirai tes désirs. Je lui donnerai la cuirasse dont je dépouillai Astéropée : elle est d'airain et bordée d'étain étincelant [2]. Je pense que ce présent sera pour lui d'un grand prix. »

Achille ordonne à son fidèle compagnon Automédon d'aller dans sa tente et d'en rapporter la cuirasse d'Astéropée; l'écuyer obéit aussitôt. Quand Automédon est revenu, il donne l'armure

[1] La poésie d'Homère, dit Dugas-Montbel, est une poésie essentiellement religieuse. Les héros, non-seulement dans les grandes occasions, mais dans les plus petits détails de la vie privée, implorent les divinités et demandent leur protection. Ils rapportaient tout aux dieux et reconnaissent qu'ils ont sur les actions humaines une influence toujours constante. C'est sans doute de cette idée, saisie avec exagération par les imaginations vives, qu'est née cette mythologie matérielle où toutes les divinités revêtent un corps et se manifestent dans tous les objets de la nature (*Observ. sur le livre XXIII*).

[2] Il y a littéralement : ᾧ πέρι χεῦμα φαεινοῦ κασσιτέροιο ἀμφιδεδίνηται (*autour duquel a été roulée une lame d'étain fondu et étincelant*). On voit par ce passage que les Grecs du temps d'Homère savaient fondre l'étain. Ce métal était encore très-rare, puisqu'on ne l'employait que pour les objets de luxe et de prix.

au fils de Pélée, qui la remet à Eumèle, joyeux de cette magnifique récompense.

Ménélas se lève, le cœur rempli de tristesse et courroucé contre le fils de Nestor. Un héraut lui donne le sceptre et commande le silence aux Argiens. Le fils d'Atrée, semblable à un dieu, s'écrie :

« Antiloque, toi dont on admirait toujours la prudence, qu'as-tu fait?... Tu as terni ma gloire. C'est en empêchant mes chevaux d'avancer que les tiens, qui leur sont bien inférieurs, les ont surpassés. O vous, princes et chefs des Argiens, jugez-nous dans cette enceinte, mais sans aucune faveur. Je ne veux pas qu'aucun d'entre vous puisse dire un jour : — « Ménélas fit violence » à Antiloque pour lui ravir le prix de la course. Si les chevaux du » fils de Nestor étaient moins rapides que ceux du fils d'Atrée, » Antiloque l'emportait sur Ménélas par son adresse et par sa force. » — Mais je puis moi-même prononcer ce jugement et je pense que nul d'entre vous ne blâmera ma sentence, qui sera pleine d'équité. Antiloque, enfant de Jupiter, agis selon les convenances et la coutume : place-toi devant ton char, tiens dans tes mains le fouet sonore que tu agitais il n'y a qu'un instant, touche tes chevaux et jure par Neptune que c'est contre ta volonté que tu as, par ruse, dépassé mon char. »

Le prudent Antiloque lui dit aussitôt :

« Pardonne-moi, ô Ménélas, car tu es plus âgé et plus puissant que moi. Tu sais combien les jeunes gens sont faciles à s'égarer : leur esprit est prompt et leur jugement est faible. Apaise-toi, et je te ferai présent de la cavale que j'ai reçue. Si tu le désires, je te donnerai encore toutes les richesses que je possède, plutôt que d'être à jamais banni de ton cœur et de me rendre odieux aux immortels. »

En finissant son discours, le fils du magnanime Nestor présente la cavale à Ménélas, qui éprouve en ce moment une bien douce joie. — De même que la rosée rafraîchit les épis des moissons lorsqu'ils ondoient en frémissant dans les vastes campagnes : de même, ô Ménélas, tu te réjouis au fond de ton âme. Le fils d'Atrée adresse au jeune Antiloque ces paroles rapides :

« Antiloque, malgré la colère que j'avais contre toi, je veux te pardonner : tu n'as jamais été ni insensé ni imprudent. Mais aujourd'hui ta jeunesse avait vaincu ta raison. Désormais crains de tromper ceux qui te sont supérieurs. Un autre que toi n'aurait pu me calmer si facilement; mais je sais que pour ma cause, toi, ton frère et ton valeureux père vous avez supporté de nombreuses fatigues et soutenu de terribles combats. Je me rends à ta prière et je te cède cette cavale qui m'appartient, afin que toute l'armée apprenne que je ne suis ni intraitable ni orgueilleux. »

Il ordonne à Noémon, écuyer d'Antiloque, d'emmener la cavale, et il se contente de garder pour lui le bassin resplendissant. Mérion, qui était arrivé le quatrième, reçoit deux talents d'or. Il restait à décerner encore le cinquième prix, qui était un double vase. Achille le porte à Nestor et le lui donne en disant :

« O vieillard, accepte ce présent et garde-le en mémoire des funérailles de Patrocle. Hélas! tu ne reverras plus ce héros parmi les Argiens! Je te donne ce prix en témoignage de mon amitié; car maintenant tu ne peux ni combattre au pugilat, ni lutter dans l'arène, ni lancer le javelot, ni courir avec vitesse : la pénible vieillesse t'a saisi et t'accable. »

En disant ces mots, il remet le prix entre les mains du vieux Nestor, qui le reçoit avec joie, et prononce ces paroles :

« O mon fils, ce que tu viens de dire est rempli de sagesse. Mes membres, il est vrai, ont perdu leur vigueur, et mes pieds et mes bras ne peuvent plus se mouvoir avec agilité. Ah! que ne suis-je encore jeune et que n'ai-je la force qui m'animait jadis lorsque dans Buprase les Épéens célébrèrent les funérailles du roi Amaryncée dont les fils proposèrent les prix de la lutte! Nul héros ne put m'égaler au combat, ni parmi les Épéens, ni parmi les guerriers de Pylos, ni même parmi les magnanimes Étoliens. Je vainquis au ceste[1] Clytomède, fils d'Énops; je fis mordre la poussière au courageux Ancée de Pleurone en luttant avec lui; je devançai Iphiclus, quoiqu'il fût bon coureur, et je lançai le javelot avec plus d'habileté que Phylée et Polydore. Je fus seulement vaincu

[1] On entend par *ceste* (πύξ) le combat à coups de poing ou le pugilat.

à la course des chars par les deux fils d'Actor, qui ne durent leur avantage qu'au nombre, m'enviant une victoire que les plus beaux prix devaient couronner. (Les deux fils d'Actor étaient jumeaux; l'un guidait les coursiers avec un courage inébranlable, l'autre les frappait du fouet.) O mes amis, tel je fus jadis. Maintenant ces exploits appartiennent aux guerriers qui sont jeunes, et il faut, moi, que je supporte le poids des ans; mais autrefois j'excellais entre tous les héros. Achille, célèbre par de nouveaux jeux les funérailles de ton compagnon. Je reçois avec reconnaissance le prix que tu viens de me donner; et je suis joyeux de voir que tu te ressouviens d'un vieillard et que tu lui rends au milieu des Grecs les honneurs qu'il mérite. Puissent les dieux, pour ta récompense, t'accorder tout ce que tu désires! »

Achille, après avoir entendu les louanges du vieillard, s'avance dans l'assemblée des Grecs et propose de nouveaux prix pour le pénible combat du pugilat. Il conduit lui même et attache dans l'arène une mule infatigable âgée de six ans, qui n'a point encore été mise sous le joug, et qui sera difficile à dompter; puis il apporte pour le vaincu une double coupe et prononce ces paroles:

« Atrides, et vous, Achéens aux belles cnémides, j'ordonne que deux hommes vigoureux parmi les plus braves s'avancent dans la lice et qu'ils se livrent au combat du ceste [1]. Celui qui, favorisé par Apollon, remportera la victoire, et que tous les Grecs proclameront vainqueur, pourra conduire dans sa tente cette mule infatigable. Le vaincu recevra cette double coupe. »

A peine Achille a-t-il prononcé ces paroles, qu'on voit se lever un héros d'une grande force et d'une haute taille : c'est le fils de Panops, Épéus, habile au pugilat. Il saisit la mule, et s'écrie :

« Qu'il approche donc, celui qui désire la double coupe! Je pense qu'aucun de vous ne veut m'enlever cette mule au combat du ceste : car je me glorifie d'être le plus fort des Achéens. N'est-ce point assez que je sois inférieur à ceux qui s'illustrent sur les champs de bataille? Il n'est point donné à l'homme d'ex-

[1] Πὺξ μάλ' ἀνασχμένω πεπληγέμεν, c'est-à-dire se donnent des coups de poing en élevant les bras.

celler en toutes choses. Allons, qu'il se présente donc, celui qui veut lutter avec moi. Je déclare (et je tiendrai ma promesse) que je déchirerai son corps et que je briserai ses os. Qu'il engage ses nombreux compagnons à se rassembler autour de lui pour l'emporter lorsqu'il aura été vaincu par mon bras. »

Ainsi parle Épéus, et tous les Grecs gardent le silence. Cependant un héros s'avance pour lutter avec lui : c'est le divin Euryale, fils de Mécistée, issu du roi Talaïon; Euryale, qui jadis se rendit à Thèbes pour assister aux funérailles d'Œdipe, et qui vainquit en ces lieux tous les enfants de Cadmus. Diomède, qui désire qu'Euryale sorte vainqueur, l'accompagne et l'encourage par ses paroles; puis il l'entoure d'une large ceinture et de belles courroies [1] faites avec la peau d'un bœuf sauvage. Quand les deux rivaux sont prêts pour le combat, ils s'avancent dans l'arène. Euryale et Épéus lèvent à la fois leurs bras vigoureux l'un contre l'autre, ils les font tomber brusquement et avec force, et bientôt leurs mains se confondent : on entend le bruit que font



leurs mâchoires, et l'on voit la sueur couler de leurs membres.

[1] Ces *courroies* (ἱμάντας) étaient de cuir de bœuf tanné : on s'en enveloppait la paume de la main pour combattre.

Épéus se précipite sur son adversaire, qui cherchait à l'éviter en regardant de tous côtés, et il lui applique sur la joue un vigoureux coup de poing. Euryale ne peut résister au coup qu'il vient de recevoir, et ses genoux se dérobent sous lui. — De même que s'agite un poisson lancé par le souffle violent de Borée sur l'algue d'un rivage avant que les flots ne le recouvrent entièrement : de même s'agite Euryale blessé. Alors le magnanime Épéus le prend par la main, le relève et le remet à ses compagnons, qui l'emportent à travers l'arène : ses pieds traînent dans la poussière, sa tête se balance des deux côtés et sa bouche vomit un sang noir : il s'évanouit dans les bras de ceux qui le conduisent, et ses compagnons s'emparent de la double coupe.

Le fils de Pélée dépose les prix destinés aux terribles jeux de la lutte. Le vainqueur recevra un grand trépied destiné au feu, que l'assemblée estime valoir douze bœufs; on donnera au vaincu une captive habile du prix de quatre taureaux. Achille se lève et s'écrie :

« Qu'ils approchent donc, ceux qui veulent s'essayer dans ce combat. »

Ajax, fils de Télamon, et l'ingénieux Ulysse, fertile en ruses, se présentent. Quand ces deux héros se sont entourés de leurs ceintures, ils s'avancent dans l'arène, et, de leurs bras nerveux, ils se serrent aussi étroitement que deux poutres qu'un habile charpentier a réunies au sommet d'un édifice pour braver l'impétuosité des vents; leurs dos craquent sous les efforts réitérés de leurs bras robustes; des torrents de sueur coulent de leur corps et il s'élève sur leurs flancs et sur leurs épaules des tumeurs causées par le sang meurtri. Ils désirent tous deux de remporter la victoire pour obtenir le superbe trépied. Ulysse ne peut ébranler ni terrasser son rival, et Ajax ne peut triompher de la force d'Ulysse. Lorsque ces deux héros voient qu'ils lassent la patience des Grecs, Ajax prend le premier la parole et dit à Ulysse :

« Noble fils de Laërte, toi qui es si fertile en ruses, enlève-moi donc ou laisse-toi enlever par moi, et laissons le soin du reste au puissant Jupiter. »

En parlant ainsi, il soulève Ulysse; mais celui-ci, qui n'a point oublié son adresse habituelle, frappe avec son pied le jarret

de son adversaire et lui fait plier le genou : Ajax tombe aussitôt et entraîne Ulysse avec lui. Le peuple, en voyant cet exploit, est ravi d'admiration. Ulysse veut à son tour soulever Ajax : ses genoux fléchissent, et c'est à peine s'il lui fait quitter la terre. Ils tombent de nouveau, mais l'un près de l'autre, et ils sont remplis de poussière. Ils se relèvent pour lutter encore une fois ; mais Achille s'approche d'eux, et, les retenant, il leur dit :

« Ne faites plus de nouveaux efforts, et ne vous fatiguez plus à ces combats funestes. Vous avez tous deux remporté la victoire ; recevez donc des prix égaux, et laissez les autres Grecs entrer dans la lice. »

Ajax et Ulysse s'empressent d'obéir ; ils secouent la poussière dont ils sont couverts et reprennent leurs vêtements.

Achille dépose les prix de la course : le premier est un cratère d'argent, travaillé avec art, et contenant six mesures (ce vase, fabriqué par les habiles ouvriers de Sidon, était d'une beauté si parfaite, qu'il n'y en avait point sur la terre qui pût l'égaler ; les Phéniciens lui firent traverser les mers ; ils le portèrent dans divers ports, et en firent présent à Thoas ; Eunée, fils de Jason, le donna au vaillant Patrocle comme rançon de Lycaon, fils de Priam, et maintenant Achille veut qu'il devienne la récompense du guerrier le plus habile à la course). Le second prix est un gros bœuf engraissé depuis long-temps, et le dernier prix est un demi-talent d'or. Achille se lève ; et, se tenant au milieu des Argiens, il leur dit :

« Qu'ils s'approchent donc, ceux qui veulent s'essayer dans ce combat. »

A peine a-t-il prononcé ces paroles, que l'on voit s'avancer l'impétueux Ajax, fils d'Oïlée, l'ingénieux Ulysse, et le fils de Nestor, Antiloque, qui l'emportait sur tous les jeunes guerriers par son agilité dans les courses. Ils se placent de front et Achille leur désigne le but, qui est très-éloigné du point de départ. Le fils d'Oïlée s'élance avec rapidité, et le divin Ulysse le suit de très près. — De même que la navette est rapprochée du sein d'une femme qui, d'une main exercée, tire le fil de la trame tout près de sa poitrine : de même Ulysse se tient près du fils d'Oïlée ;

ses pieds tombent dans les pas d'Ajax avant que la poussière ne s'en élève, et en courant il exhale son souffle sur la tête de son rival. Tous les Grecs applaudissent en voyant qu'il brûle de remporter la victoire, et le fils de Laërte en entendant leurs cris se hâte encore davantage. Déjà ils approchent du terme de leur course, et Ulysse, qui se voit devancé, implore en son cœur Minerve aux yeux d'azur :

« Protége-moi, ô déesse, et viens à mon aide! »

Pallas, qui entend sa prière, lui donne une nouvelle ardeur et rend ses membres plus agiles. Quand les guerriers sont sur le point d'atteindre le but, Ajax, poussé par Minerve, glisse et tombe dans un endroit où se trouvait la fiente des bœufs qu'Achille avait immolés pour les funérailles de Patrocle : sa bouche et ses narines en sont remplies. L'ingénieux Ulysse le devance, s'empare du cratère, et Ajax ne peut avoir que le taureau. Le fils d'Oïlée, ôtant d'une main la fange qui était dans sa bouche et tenant de l'autre main les cornes du bœuf sauvage, s'écrie en regardant l'assemblée :

« C'est Minerve qui m'a empêché de remporter le premier prix, car cette déesse veille sur Ulysse comme une tendre mère sur son fils, et elle lui est toujours secourable. »

Les Grecs, en le voyant en cet état, se prennent à rire. Antiloque reçoit le dernier prix en riant aussi de sa disgrâce, et il dit à haute voix :

« O mes amis, vous savez tous mieux que moi combien les dieux aiment à favoriser les vieillards. Ajax est plus âgé que moi, et le divin Ulysse est de la génération précédente. Cependant je dois dire qu'Ulysse est un vieillard que l'âge n'a pas encore affaibli : il court si rapidement qu'aucun de vous ne pourrait le vaincre, à moins pourtant que ce ne fût Achille. »

Le fils de Pélée, touché des louanges que vient de lui adresser Antiloque, prend la parole et dit :

« Antiloque, ce ne sera pas en vain que tu auras fait mon éloge, je vais ajouter à ta récompense un demi-talent d'or. »

En même temps il remet le talent à Antiloque, qui le reçoit avec joie. — Le fils de Pélée dépose au milieu de l'assemblée

une longue lance, un bouclier et un casque que Patrocle avait enlevés à Sarpédon, et il dit aux Argiens :

« J'ordonne que deux guerriers parmi les plus braves se couvrent de leurs armes, et qu'armés de l'airain ils combattent en présence de la foule. Celui qui atteindra le premier la chair de son rival et fera couler le sang à travers l'armure, recevra ce beau glaive de Thrace que j'enlevai jadis à Astéropée, et dont le fourreau est orné de clous d'argent. Les deux combattants se partageront ensuite les dépouilles de Sarpédon, et je leur offrirai dans ma tente un splendide repas. »

A peine a-t-il dit ces mots, qu'on voit paraître le grand Ajax, fils de Télamon, et le courageux Diomède, fils de Tydée. Ils s'arment loin du peuple, et bientôt ils entrent dans la lice. Ces deux héros, impatients de combattre, se lancent de terribles regards et glacent d'effroi tous les Achéens. Quand ils se sont rapprochés, ils se précipitent trois fois l'un sur l'autre, et trois fois ils combattent corps à corps. Ajax perce enfin le bouclier de son adversaire; mais l'arme, arrêtée par la cuirasse, ne peut arriver jusqu'au corps de Diomède. Le fils de Tydée, garanti par son grand bouclier égal en tout sens, effleure avec la pointe brillante de sa lance le cou d'Ajax. Alors tous les Grecs, craignant pour les jours de ce héros, demandent à grands cris qu'on termine la lutte et que l'on décerne aux deux combattants des récompenses égales. Mais Achille donne à Diomède le glaive, le fourreau et le baudrier promis au vainqueur.

Le fils de Pélée dépose dans l'enceinte une boule grossière [1] que lançait autrefois le vigoureux Éétion (Achille, après avoir tué ce héros, transporta cette masse énorme dans ses navires avec les autres richesses d'Éétion). Le fils de Pélée se lève et dit :

[1] Le texte grec porte : σόλον αὐτοχόωνον, que Dübner traduit par *orbem* (discum) *a-fornace-rudem*. Tous les traducteurs ont rendu σόλος par une masse de fer, sans doute à cause des paroles qu'Achille prononce quelques vers plus bas. Selon les scholies, le σόλος était une masse qui avait la forme d'une boule. Apion et Tryphon font σόλος synonyme de δίσκος, avec cette seule différence que le *disque* proprement dit était toujours en pierre et le σόλος en fer. — Le mot αὐτοχόωνος, qui vient ensuite, signifie littéralement : *qui n'est que fondu*, c'est-à-dire *encore brut*, *grossier*, *mal poli*.

« Que ceux qui veulent lancer cette boule se lèvent et s'approchent. Celui qui deviendra maître de ce bloc aura du fer pendant cinq années quand bien même il posséderait de vastes plaines : ses bergers et ses laboureurs ne seront pas obligés de se rendre à la ville pour en acheter, car ils en auront en abondance. »

Le vaillant Polypétès s'avance suivi de Léontée, dont la force égale celle des dieux. Après ces deux guerriers viennent Ajax, fils de Télamon, et le courageux Épéus. Quand ils se sont rangés en ordre, Épéus saisit la boule et la lance en la faisant tournoyer dans les airs : les Achéens se mettent à rire. Léontée, descendant du dieu Mars, est le second qui jette la boule. Le troisième est le fils de Télamon ; il dépasse les marques d'Épéus et de Léontée. Polypétès s'empare ensuite de la boule, et la lance avec tant de force qu'elle franchit autant d'espace au delà des limites de ses rivaux qu'une houlette lancée par un berger dans un troupeau de génisses. Les Grecs, saisis d'admiration, poussent des cris de joie, et les compagnons de Polypétès emportent dans le navire le prix qu'il vient de gagner. »

Achille place dans l'enceinte dix haches d'armes, dix coignées à un seul tranchant et des masses de fer [1] destinées aux tireurs d'arc; il fait dresser dans le sable un mât de vaisseau au bout duquel il attache par la patte, avec une faible corde, une timide colombe. Tel est le but qu'il désigne aux archers.

« Celui, dit-il, qui percera cette colombe emportera dans sa tente les haches d'armes; mais celui qui, moins adroit, s'éloignera de la colombe et ne touchera que la corde, ne recevra que les coignées à un seul tranchant. »

Le roi Teucer et Mérion, écuyer d'Idoménée, s'avancent à l'instant. On agite les sorts dans un casque, et celui de Teucer sort le premier. Ce héros lance une flèche qui s'envole avec rapidité ; mais comme il n'avait point promis de sacrifier à Phébus une illustre hécatombe de jeunes agneaux, le dieu l'empêche d'atteindre le but : la flèche manque la colombe et va percer la corde près du

[1] Homère dit : ἰόεντα σίδηρον (*du fer foncé*). Le mot ἰόεις veut dire tout à la fois *violet*, *foncé* et *brun*.

pied de l'oiseau. La colombe s'envole dans les cieux et la corde tombe à terre : tous les Grecs applaudissent. Mérion, qui tenait déjà sa flèche, tout prêt à la lancer, enlève l'arc des mains de Teucer, promet au puissant Apollon une illustre hécatombe de jeunes agneaux, suit de l'œil la timide colombe qui vole au milieu des nuages, et, tandis qu'elle tournoie dans les airs, il lui décoche une flèche et l'atteint au-dessous de l'aile : le trait la traverse de part en part et vient tomber aux pieds de Mérion. La colombe s'arrête un instant sur le mât, le cou penché, les ailes étendues ; mais bientôt elle exhale le souffle de la vie et tombe dans l'arène. A cet exploit toute l'armée est frappée d'admiration. Mérion, proclamé vainqueur, s'empare des dix haches d'armes, et Teucer emporte dans ses creux navires les coignées à un seul tranchant.

Pour terminer les jeux, Achille dépose dans l'arène une longue lance et un bassin du prix d'un bœuf. Les deux guerriers qui se présentent pour lancer le javelot sont Agamemnon et Mérion. Le fils de Pélée se lève et dit :

« Atride, nous savons que tu l'emportes sur tous par ta force et par ton adresse à lancer une flèche. Reçois donc ce prix pour qu'il soit porté dans tes navires, et, si tu le désires, je donnerai cette lance au vaillant Mérion : voilà ce que je te propose. »

Il dit, et Agamemnon se rend à ses désirs. Il donne à Mérion la lance d'airain, et fait présent au héraut Talthybius du vase magnifique.





RANÇON D'HECTOR.



Les guerriers assemblés se séparent et vont dans les navires. Ils préparent le repas du soir et se livrent ensuite aux douceurs du repos. Achille pleure en pensant à son fidèle compagnon, et le sommeil qui calme toutes les douleurs ne peut s'emparer de lui. Il s'agite en tout sens sur sa couche et regrette Patrocle, qui était animé d'un si noble courage. Il se rappelle alors tout ce qu'il accomplit avec ce héros, les fatigues qu'ils supportèrent ensemble, soit en combattant, soit en traversant les mers orageuses, et à ce souvenir des larmes brûlantes s'échappent de ses paupières. Il se couche tantôt sur le côté et tantôt sur le dos ou sur la poitrine... Mais bientôt il se lève et se met à errer tristement sur les bords de la mer. Quand l'aurore

parut pour éclairer l'océan et ses rivages, elle le retrouva encore dans les larmes. Achille place sous le joug ses coursiers rapides et attache derrière son char le cadavre d'Hector, qu'il traîne trois fois autour du tombeau de Patrocle ; puis il va de nouveau chercher le repos dans sa tente, en laissant Hector étendu dans la poussière. Apollon, touché du sort de ce héros qui n'est plus, préserve son corps des affreux traitements qu'on lui fait endurer : il le couvre entièrement de son égide d'or pour qu'Achille ne puisse lui déchirer les chairs en le traînant tant de fois sur le sable de la plaine.

Les immortels, prenant en pitié le cadavre qu'Achille ne cesse d'outrager, engagent Mercure, dont les regards sont si perçants, à enlever Hector. Ce conseil, approuvé par tous les dieux, déplaît à Junon, à Neptune et à la déesse aux yeux d'azur ; car ces divinités conservent encore pour Ilion, pour Priam et pour son peuple, la haine qui avait rempli leur cœur le jour où Pâris leur fit injure (elles vinrent dans son étable pour le rendre juge de leur querelle, et Pâris donna le prix à celle qui, pour le récompenser, versa dans son âme une volupté funeste). Déjà la douzième aurore brillait dans les cieux [1], lorsqu'Apollon se rendit au milieu des immortels et qu'il leur dit :

« Dieux cruels et inexorables, Hector ne brûla-t-il pas en votre honneur ses taureaux les plus gras et ses chèvres les plus belles ! Maintenant vous ne voulez pas sauver son cadavre ni le rendre à son épouse, à sa mère, à son père, à ses fils et à son peuple pour qu'ils le consument sur un bûcher et qu'ils célèbrent ses funérailles. Vous avez résolu de favoriser le cruel Achille, dont l'esprit est sans équité et dont la poitrine renferme un cœur inflexible. Ce héros est semblable au lion qui, cédant à son impétuosité, à sa force et à son courage indomptable, fond sur un troupeau pour en faire sa pâture. Achille est encore plus féroce : il n'a plus aucune pitié, et il ne connaît plus la pudeur, ce sentiment favorable aux humains qui l'observent, mais nuisible à ceux qui l'ont banni de leur âme. Il arrive souvent qu'un mortel

[1] C'est-à-dire depuis qu'Hector avait été tué par Achille. Mais Bentley propose de supprimer ce passage, qui est en contradiction avec les *neuf jours* dont il est parlé plus loin.

perd l'être qu'il chérissait le plus, son frère, ou son fils ; mais lorsqu'il l'a pleuré long-temps, il met un terme à son chagrin : car les Parques ont donné aux hommes une âme patiente et capable de supporter la douleur. Mais depuis qu'Achille a tué le vaillant Hector et qu'il l'a attaché à son char, il ne cesse de le traîner autour du tombeau de son ami fidèle. En vérité, un tel acharnement n'est ni convenable ni utile. Qu'il craigne donc, malgré sa vaillance, d'attirer sur sa tête le courroux des dieux, puisque dans sa fureur il a l'audace d'outrager cette poussière insensible[1] ! »

Junon aux blanches épaules prend aussitôt la parole et dit avec colère :

« Apollon, tes reproches seraient justes si Hector pouvait être honoré à l'égal d'Achille. Mais le fils de Priam est un faible habitant de la terre qui s'est nourri au sein maternel, tandis qu'Achille a reçu le jour d'une déesse, de Thétis que j'élevai moi-même en lui prodiguant les soins les plus tendres, et que je donnai pour épouse à Pélée chéri de tous les immortels. Vous tous qui m'entourez, vous avez assisté à cet hyménée, et toi-même, Apollon, compagnon des méchants, divinité perfide, tu as paru au festin avec ta lyre sonore. »

Jupiter qui rassemble au loin les nuages se lève et dit :

« Junon, ne t'irrite point contre les habitants de l'Olympe; car Hector et Achille ne jouissent pas des mêmes honneurs. Cependant, parmi tous les hommes nés dans Ilion, le fils de Priam a toujours été celui que les immortels ont le plus aimé et qui m'a été le plus cher à moi-même. Jamais il n'a cessé de me faire des offrandes agréables, et jamais il n'a laissé mes autels privés de mets somptueux et de libations abondantes, sacrifices qui sont notre partage. Ne permettons pas que le cadavre de l'intrépide Hector soit enlevé secrètement : Achille en serait bientôt instruit, car Thétis veille constamment sur son fils et la nuit et le jour. Mais si l'on veut engager cette déesse à se rendre près de moi, je lui donnerai de salutaires conseils pour qu'elle dispose Achille à rece-

[1] Le texte grec porte : κωφὴν γαῖαν (*poussière* ou *terre insensible*). Aristote, au sujet de ce passage, fait observer dans sa *Rhétorique* qu'on ne doit point maltraiter ceux qui ne peuvent sentir les mauvais traitements.

voir les dons de Priam et à rendre, moyennant une rançon, le cadavre d'Hector. »

Il dit, et aussitôt la messagère Iris, plus légère que les vents, part pour aller avertir la belle Thétis. Elle passe entre les rochers d'Imbre et de Samos, et se précipite dans la mer avec tant d'impétuosité que l'eau du détroit en gémit. Elle se plonge au fond de l'abîme comme la balle de plomb [1] qui, adaptée au tuyau de corne d'un bœuf sauvage [2], descend dans les eaux et porte un appât mortel aux poissons dévorants. La déesse trouve dans une grotte profonde Thétis entourée des nymphes de la mer et pleurant au souvenir de son fils qui doit bientôt périr dans les plaines fertiles d'Ilion, loin de sa chère patrie. La messagère des dieux s'approche de Thétis et lui dit :

« Lève-toi, ô déesse; Jupiter, dont les conseils éternels sont pleins de sagesse, t'appelle dans l'Olympe. »

Thétis aux pieds d'argent lui répond aussitôt :

« Pourquoi le maître des dieux veut-il que je me rende près de lui! Je crains de paraître au milieu des immortels; car maintenant mon âme est accablée de douleur. Cependant j'irai dans l'Olympe. Quels que soient les ordres de Jupiter, ils ne me seront jamais donnés en vain. »

En disant ces mots elle se couvre d'un voile noir, le plus sombre de ses vêtements, et s'éloigne, précédée de la légère Iris : les flots de la mer se séparent et laissent un passage aux deux déesses, qui bientôt touchent à la surface des ondes et de là montent vers l'Olympe. Elles trouvent le puissant fils de Saturne au milieu de la troupe des dieux. Minerve, qui était assise auprès de Jupiter, se lève et offre sa place à la belle Thétis; Junon lui présente une coupe d'or et la console par ses paroles. Thétis porte la coupe à ses lèvres, et, après avoir bu le doux nectar, elle rend la coupe à l'épouse de Jupiter. Alors le père des hommes et des dieux lui dit :

[1] Μολύϐδαινα (*balle de plomb*); elle était attachée à l'hameçon au-dessus de l'amorce, afin que celle-ci s'enfonçât plus profondément dans l'eau.

[2] Ce tuyau garantissait le fil de la ligne : il l'empêchait de s'enfoncer trop avant et servait à s'assurer si le poisson mordait à l'hameçon : maintenant on se sert pour le même usage d'un tuyau de plume.

« O Thétis, tu viens dans l'Olympe malgré ta douleur, malgré l'affliction que tu portes au fond de ton âme ! Je sais la cause de ton chagrin. Maintenant je vais t'apprendre pourquoi je t'ai appelée en ces lieux. Depuis neuf jours la discorde règne parmi les immortels au sujet de la mort d'Hector et de la victoire d'Achille, destructeur des cités. Les dieux voulaient que Mercure, dont les regards sont si perçants, allât s'emparer furtivement du fils de Priam; mais moi, qui aurai toujours pour toi du respect et de l'amour, je veux qu'Achille, ton fils, rende ce cadavre au vieillard. Va donc promptement dans les rangs des Grecs porter mes ordres au fils de Pélée. Dis-lui que les dieux sont irrités contre lui et que moi-même je suis encore plus courroucé que tous les immortels parce que dans sa fureur il retient toujours Hector près de ses navires et qu'il ne veut pas le rendre à son père. S'il redoute ma vengeance, qu'il remette, moyennant une rançon, ce corps aux Troyens. Iris se rendra près de Priam pour l'engager à racheter son fils et faire au vaillant Achille des présents qui puissent fléchir son cœur. »

Il dit. Thétis aux pieds d'argent obéit aussitôt; elle s'élance des sommets de l'Olympe et arrive dans la tente de son fils. Achille pousse de sourds gémissements, et ses compagnons réunis autour de lui immolent pour le repas du soir une grasse brebis à l'épaisse toison. La vénérable déesse s'approche du héros, le caresse de sa main divine et lui dit :

« O mon fils, combien de temps encore te rongeras-tu le cœur dans la tristesse et dans les larmes, oubliant à la fois et la nourriture et l'amour ? Il est cependant bon de s'unir à une femme, surtout lorsqu'on n'a, comme toi, que peu de temps à vivre, et, tu le sais, la mort et les Parques sont près de t'atteindre. Maintenant écoute-moi; car je suis envoyée vers toi par Jupiter, qui m'a ordonné de te dire que les dieux et lui plus que tous les habitants de l'Olympe sont irrités contre toi parce que dans ta fureur tu retiens Hector près de tes navires. Rends-le donc à son père et reçois la rançon qu'il te donnera pour le cadavre de son fils. »

L'impétueux Achille lui répond aussitôt :

« Qu'on vienne donc m'apporter une rançon et qu'on emmène

ce cadavre, puisque telle est la volonté du maître de l'Olympe. »



C'est ainsi que Thétis et Achille s'entretiennent au milieu de la flotte achéenne. — Le fils de Saturne dit à Iris, en l'envoyant sur les remparts d'Ilion :

« Quitte promptement les hauteurs de l'Olympe et va dans la cité de Troie dire au magnanime Priam qu'il se rende seul, et sans qu'aucun Troyen l'accompagne, auprès du vaillant Achille avec des présents qui puissent fléchir son cœur. Priam sera seulement suivi d'un héraut vénérable qui dirigera les mules attelées au char, et qui ramènera dans Ilion le cadavre du malheureux guerrier immolé par Achille. Que Priam ne pense point à la mort et qu'il n'ait aucune crainte : je lui donnerai pour guide le dieu Mercure, qui le conduira jusqu'à la tente du fils de Pélée. Achille, loin de vouloir tuer ce vieillard, le défendra contre les autres guerriers : car ce héros n'est ni insensé, ni téméraire, ni impie, et il sait épargner avec bienveillance ceux qui viennent le supplier. »

A ces mots la déesse vole aussi rapidement que le souffle des vents et bientôt elle arrive dans le palais de Priam, où elle n'entend que pleurs et gémissements. Les fils du vieillard, assis dans la cour autour de leur père, répandent des larmes sur leurs riches

vêtements; Priam, le corps enveloppé d'un long manteau, est couvert de fange : il avait répandu de la poussière à pleines mains sur sa tête et sur ses épaules en se roulant à terre. Ses filles et les épouses de ses fils se lamentent dans le palais en pensant aux nombreux et vaillants Troyens qui viennent d'être tués par les Grecs. Iris s'approche de Priam, qui tremble de frayeur, et elle lui dit à voix basse :

« Rassure-toi, fils de Dardanus, et ne tremble pas ainsi; car je viens près de toi, non pour t'annoncer un malheur, mais pour t'apporter une bonne nouvelle. Je suis envoyée par Jupiter, qui, quoique éloigné de toi, prend pitié de ton sort. Le maître de l'Olympe t'ordonne d'aller seul, et sans qu'aucun Troyen t'accompagne, dans la tente d'Achille avec des présents qui puissent fléchir le cœur de ce héros. Tu seras seulement suivi d'un héraut vénérable qui dirigera les mules attelées au char et qui ramènera dans Ilion le cadavre du malheureux guerrier immolé par Achille. Ne pense point à la mort et sois sans crainte : Jupiter te donnera pour guide le dieu Mercure, qui te conduira jusqu'au vaisseau du fils de Pélée. Achilie, loin de vouloir te tuer, te défendra contre les autres guerriers; car ce héros n'est ni insensé, ni téméraire, ni impie, et il sait épargner avec bienveillance ceux qui viennent le supplier. »

A peine Iris a-t-elle prononcé ces paroles, qu'elle s'éloigne avec rapidité. Le vieillard ordonne à ses fils de préparer un char, d'y atteler les mules et d'attacher sur le siége une large corbeille. Il se rend dans une salle parfumée dont les hautes murailles sont recouvertes de bois de cèdre et qui contient une foule d'objets précieux. Priam appelle Hécube son épouse, et lui dit :

« Femme infortunée, la messagère de l'Olympe, envoyée par Jupiter, est venue en ces lieux pour m'ordonner de me rendre vers les navires achéens afin de racheter mon fils et d'y porter des présents qui puissent fléchir le cœur d'Achille. Ma chère épouse, dis-moi ce que tu penses de cet ordre. Quant à moi, je désire de tout mon cœur d'entrer dans le camp des Grecs et de pénétrer jusqu'à leurs vaisseaux. »

Son épouse lui répond aussitôt en versant des larmes :

« Hélas ! qu'est devenue ta prudence, si célèbre depuis longtemps parmi les peuples étrangers, et parmi ceux que tu tiens sous ta domination ? Quoi ! tu veux aller seul jusqu'aux vaisseaux des Grecs affronter les regards de cet homme qui t'a ravi tant de courageux fils ! Tu as donc un cœur de fer ! Dès que cet homme cruel et perfide t'apercevra et qu'il saura que tu es en son pouvoir, il ne te respectera pas et sera pour toi sans pitié. Renfermons-nous plutôt dans l'endroit le plus retiré de notre palais, et là pleurons notre fils infortuné. Quand je mis Hector au monde, les Parques fatales le destinèrent à être un jour, loin de ses parents, livré aux chiens et aux vautours par un puissant ennemi. Ah ! que ne puis-je m'attacher à cet Achille et lui dévorer le cœur pour venger la mort de mon fils.... Hector n'a point péri comme un lâche : il a rendu le dernier soupir sans penser à prendre la fuite, et en défendant le peuple d'Ilion ! »

Le vieux Priam prend aussitôt la parole et dit :

« Ne me retiens pas quand je veux partir, et ne sois pas en ces lieux un funeste présage ; tu ne fléchiras point mon cœur. Si un mortel m'avait donné cet ordre, fût-il devin, aruspice ou sacrificateur, nous pourrions l'accuser de mensonge et refuser de lui obéir ; mais j'ai entendu la voix d'une déesse et je l'ai vue elle-même de mes propres yeux. Je pars donc, et ses paroles ne m'auront point été vainement adressées. D'ailleurs, si je dois périr près des vaisseaux ennemis, j'y consens. Qu'Achille m'immole, s'il le veut, lorsque j'aurai serré mon fils dans mes bras et que j'aurai versé des larmes sur son cadavre. »

En disant ces mots, il ouvre ses coffres magnifiques et en tire douze voiles superbes, douze manteaux simples, douze tapis, autant de robes et autant de tuniques d'une finesse admirable. Il pèse ensuite et apporte dix talents d'or, deux trépieds éblouissants, quatre vases et une très-belle coupe, présent d'un grand prix qu'il reçut jadis des Thraces lorsqu'il se rendit chez ces peuples comme envoyé des Grecs : il ne veut plus conserver cette coupe, car maintenant tous ses désirs tendent à racheter le corps de son fils bien-aimé. Il chasse la foule des Troyens qui remplissaient les portiques du palais, et leur adresse ces paroles outrageantes :

« Retirez-vous, guerriers infâmes et dignes d'opprobre! N'avez-vous pas assez de votre deuil sans venir ici augmenter ma douleur? Vous réjouissez-vous de ce que Jupiter m'a plus accablé que vous en me ravissant le plus illustre de mes fils ? Vous allez bientôt sentir la perte cruelle que j'ai faite; car maintenant qu'Hector n'est plus, vous serez bien plus aisément égorgés par les Grecs. Grand dieux, faites que je descende dans les sombres demeures avant de voir ma ville prise et détruite par nos farouches ennemis! »

En prononçant ces paroles il chasse avec son sceptre les Troyens, qui s'éloignent du vieillard courroucé. Priam s'adresse ensuite à ses fils et accable de reproches Hélénus, Pâris, le divin Agathon, Pammone, Antiphon, le vaillant Polite, Déiphobe, Hippothoüs, et le courageux Dion. Tout en les menaçant, le vieillard leur donne ses ordres en ces termes :

« Hâtez-vous d'exécuter ce que je vous ordonne, race maudite qui déshonorez ma famille! Plût aux dieux que vous fussiez tous péris devant les navires des Grecs au lieu d'Hector, mon fils chéri! Que je suis malheureux! J'avais de vaillants fils dans la ville d'Ilion, et maintenant il ne m'en reste plus! J'ai perdu Mentor, héros semblable aux immortels; Troïle, qui aimait à combattre sur les chars, et mon Hector, une divinité parmi les hommes : car en le voyant on pensait qu'il avait reçu le jour, non d'un faible habitant de la terre, mais d'un puissant dieu de l'Olympe. Tous mes vaillants fils ont été tués par Mars : les lâches seuls ont été épargnés! Oui, ces vils trompeurs, ces danseurs efféminés qui sont les premiers dans les chœurs et qui ne savent qu'enlever le bétail de leurs concitoyens, ont seuls survécu[1]! Hâtez-vous donc de préparer mon char et d'y déposer toutes ces richesses pour que je fasse mon voyage. »

Il dit, et ces guerriers, effrayés des reproches de leur père,

[1] Nous lisons dans le texte : ἀρνῶν ἠδ' ἐρίφων ἐπιδήμιοι ἁρπακτῆρες, que Dübner traduit par : *agnorum atque hædorum publici raptores*. Ce passage doit être compris ainsi : *ravisseurs des agneaux et des chevreaux publics* ou ravisseurs non étrangers, mais compatriotes; c'est-à-dire *qui enlèvent le bétail, non des étrangers, mais de leurs propres concitoyens.*

s'empressent d'amener un char récemment terminé et d'y atteler les mules; puis ils placent sur le siége une large corbeille; ils prennent le joug de buis à pommettes et garni d'anneaux qui était suspendu à la cheville de la muraille; ils apportent les courroies, longues de neuf coudées, placent le joug à l'extrémité du timon, le fixent au moyen d'un clou passé dans l'anneau, tournent trois fois les longes autour des pommettes, et les nouent à l'angle formé par le timon. Ils apportent du palais et déposent sur le char les magnifiques présents qui doivent servir à racheter le cadavre d'Hector, et ils attellent au char les mules de trait qui furent données à Priam par les Mysiens. On amène des chevaux que le vieillard nourrissait dans de riches étables; on les met sous le joug, et Priam et son héraut, tous deux remplis de prudence, les attellent à l'autre char.

Hécube, accablée de tristesse, s'approche de son époux en tenant une coupe d'or remplie d'un vin aussi doux que le miel, afin qu'il fasse des libations. Elle s'arrête devant les coursiers et dit à Priam :

« Prends cette coupe, fais des libations en l'honneur de Jupiter et implore cette divinité puissante pour qu'elle te ramène sain et sauf; puisque, malgré ma volonté, tu veux pénétrer dans les navires achéens. Adresse tes vœux au fils de Saturne, ce dieu des sombres nuages, qui, sur les hauteurs de l'Ida, contemple toute la cité d'Ilion. Prie-le de faire voler à ta droite son rapide messager, l'oiseau qu'il chérit le plus et qui surpasse tous les autres par sa force : si tu l'aperçois, tu pourras marcher avec confiance vers les navires des Danaens aux agiles coursiers; mais si Jupiter, dont la foudre retentit au loin, ne te montre pas ce signe, je te conseille de rester en ces lieux malgré ton empressement à vouloir nous quitter, et de ne point diriger tes pas vers la flotte achéenne. »

Le vieux Priam lui répond :

« Chère épouse, je reçois avec joie les conseils que tu me donnes. Il est toujours bon d'élever les mains vers Jupiter pour implorer sa pitié. »

A ces mots il ordonne à l'intendante du palais de verser sur ses

mains une eau pure. L'intendante s'approche en tenant un bassin[1] et une belle aiguière d'or. Le vieillard purifie ses mains, prend la coupe que lui offre son épouse et adresse des prières au maître de l'Olympe dans la première cour du palais. Il répand le vin des libations en contemplant les cieux; il élève la voix et prononce ces paroles :

« Jupiter, père des hommes, toi qui règnes sur l'Ida, dieu glorieux et puissant, fais que je trouve grâce et pitié auprès d'Achille, et daigne envoyer à ma droite ton rapide messager, l'oiseau que tu chéris le plus et qui surpasse tous les autres par sa force, afin que je le voie de mes propres yeux et que je marche avec confiance vers les navires des Danaens aux agiles coursiers! »

Ainsi parle le vieillard, et Jupiter entend sa prière. Le maître de l'Olympe fait aussitôt voler à droite de Priam un aigle brun[2], le plus certain des oiseaux de présage[3], agile chasseur que les hommes appellent l'aigle noir. Cet oiseau étend ses ailes dans les airs autant que s'étendent les larges portes d'un riche palais. Les Troyens, qui le voient planer au-dessus de la ville, se livrent à la joie, et l'espérance renaît dans tous les cœurs.

Priam monte sur son char et se hâte de quitter la cour en passant sous le portique retentissant. Les mules entraînent rapidement le chariot à quatre roues[4] que conduit le prudent Idéus. Les coursiers, excités par le fouet du vieillard, suivent les mules et

[1] Χέρνιβον (*lave-main*), bassin pour laver les mains avant le sacrifice.

[2] La signification de l'épithète μόρφνος, qu'Homère donne à l'aigle, est incertaine. On pense qu'elle signifie *sombre, de couleur foncée, noirâtre.* Dübner latinise μόρφνος sans l'expliquer. D'autres auteurs entendent par μόρφνος *qui a une belle forme.* Aristote dans son *Histoire des Animaux* donne à ce mot pour racine μόρος, φόνος et prétend que les aigles qui étaient désignés par cette épithète habitaient les vallées et les marais; c'est sans doute à cause de cette explication que Voss traduit μόρφνος par *wohnend im Thal und Gesumpf* (*habitant dans les vallées et les marais*).

[3] Τελειότατος (*terminé, fini, achevé*, de là *parfait, accompli*). Ces aigles étaient les plus certains des oiseaux parce que les présages tirés de leur vol étaient les plus sûrs et semblaient venir de Jupiter lui-même.

[4] Le chariot nommé ἀπήνη était à quatre roues; il différait du char appelé ἅρμα, et il était destiné à transporter des fardeaux.

traversent en courant les rues d'Ilion. Les Troyens accompagnent



leur roi en versant des larmes abondantes comme s'il marchait à la mort. Quand Priam est sorti de la ville et qu'il commence à entrer dans la plaine, ses fils et les épouses de ses fils retournent à Troie. Jupiter aperçoit Priam et Idéus qui traversent la campagne; il est ému de pitié, et soudain il adresse ces paroles à Mercure son fils bien-aimé :

« Toi le plus chéri entre tous, toi qui portes secours aux hommes et les délivres de leurs maux selon ta volonté; pars à l'instant pour guider Priam, qui se rend vers la flotte achéenne. Fais en sorte que les Grecs ne puissent ni voir ce vieillard, ni soupçonner sa présence dans l'armée avant qu'il ne soit entré dans la tente d'Achille. »

Le messager des dieux s'empresse d'obéir aux ordres de Jupiter; il attache à ses pieds de superbes et célestes sandales [1] d'or

[1] On entend par πέδιλον des *semelles* ou des *sandales* qu'on s'attachait sous

qui le font voler sur les ondes et sur la terre immense aussi rapidement que le souffle des vents; il saisit la verge avec laquelle il ferme à son gré les yeux des hommes ou arrache les mortels au sommeil; le puissant meurtrier d'Argus s'envole en tenant cette verge dans sa main, et bientôt il arrive dans les plaines de Troie et sur les rives du vaste Hellespont. Il s'avance semblable à un jeune prince dans la fleur de son âge, et paré de toutes les grâces de la jeunesse.

Quand Priam et son héraut ont laissé derrière eux le vaste tombeau d'Ilus, ils s'arrêtent pour faire désaltérer dans le fleuve les coursiers et les mules : en ce moment les ténèbres couvrent la terre. Idéus, en regardant derrière lui, aperçoit Mercure; il appelle Priam et lui dit :

« Fils de Dardanus, regarde donc de ce côté; c'est maintenant qu'il faut agir avec prudence, car j'aperçois un guerrier qui bientôt, je pense, va nous immoler à ses pieds. Que devons-nous faire? Fuir avec nos coursiers ou embrasser les genoux de cet homme pour qu'il ait pitié de nous? »

A ces mots le vieillard se trouble; son âme est saisie de crainte, ses cheveux se dressent sur sa tête, et l'effroi le rend immobile. Mercure s'approche de lui, le prend par la main et l'interroge en ces termes :

« Mon père, où conduis-tu ces mules et ces coursiers? La Nuit divine couvre la terre, et tous les mortels sont plongés dans le doux sommeil. Tu ne crains donc pas les Grecs qui sont près d'ici? Tu ne redoutes donc pas ces ennemis qui n'aiment que la guerre et le carnage? S'ils t'apercevaient conduisant à travers les ombres de la nuit toutes ces richesses, que deviendrais-tu?... Tu n'es plus jeune, et celui qui t'accompagne est un vieillard. Comment alors pourriez-vous repousser ceux qui viendraient vous attaquer? Mais moi, loin de te faire aucun mal, je veux au contraire te protéger; car tes traits me rappellent ceux d'un père chéri. »

les pieds quand on voulait sortir : celles des dieux étaient d'une élasticité particulière. — Nous avons traduit dans l'*Odyssée* (liv. V, page 92) πέδιλον par *brodequins;* mais nous pensons que le mot *sandales* convient mieux.

Priam lui répond en disant :

fils, tout ce que tu viens de dire est juste. Je crois nt qu'un immortel me protège, puisqu'il m'envoie un dont la rencontre est d'un si favorable augure. Mon fils, es si au de corps et de visage, et tu as un esprit si prudent, que ceux qui t'ont donné le jour devaient être des mortels fortunés. »

Mercure réplique en ces termes :

« Vieillard, tes paroles sont dictées par la raison. Mais, ré- s-moi avec franchise, emportes-tu ces précieux trésors chez nations étrangères pour qu'ils y restent en sûreté, afin que ix-là du moins ne te soient point ravis; ou bien, poussé par la inte, abandonnes-tu la cité d'Ilion? Je sais que ton illustre fils i, lui qui, dans les combats, n'était point inférieur aux . »

n :

ti t qu sont tes parents? Certes, tu viens de eme a mort de mon malheureux fils. »

Le puissa... meurtrier d'Argus lui répond en disant :

« Vieillard, tu veux m'éprouver en m'interrogeant sur le sort du divin Hector. Oui, j'ai souvent vu de mes propres yeux ton valeureux fils s'illustrer dans les combats qui honorent les hommes; je l'ai vu repousser les Grecs vers leurs navires et les frapper de son glaive. Moi je restais immobile et j'admirais sa valeur : Achille, courroucé contre Agamemnon, ne me permettait pas de combattre. Je suis un des compagnons du fils de Pélée, et le même vaisseau nous amena sur ces rivages. Je suis né parmi les Thessaliens, et mon père se nomme Polyctor. Ce vieillard, accablé comme toi sous le poids des ans, possède de grands biens et a sept enfants : moi, je suis le dernier de tous. Quand je tirai au sort avec eux, je fus désigné pour accompagner Achille. Aujourd'hui je me suis éloigné de la flotte pour me rendre dans cette plaine afin d'observer les Troyens; car demain les Grecs porteront la guerre autour de leurs murailles. Déjà les guerriers se fatiguent de rester en repos, et les chefs peuvent à peine réprimer leur ardeur belliqueuse. »

Alors le vieux Priam lui réplique en ces termes :

« Puisque tu es un des compagnons d'Achille, dis-moi la vérité sur tout ce que je vais te demander : mon fils est-il encore près des navires, ou bien Achille a-t-il déchiré ses membres et les a-t-il livrés aux chiens et aux vautours? »

Mercure s'empresse de lui répondre en disant :

« Vieillard, les chiens et les vautours n'ont point encore déchiré le corps de ton fils, qui repose devant la tente d'Achille. Depuis douze jours qu'Hector est étendu sans vie sur la terre, son cadavre ne s'est point encore corrompu, et il n'est point devenu la pâture des vers qui dévorent si promptement les sanglantes victimes de Mars. Cependant tous les jours, au lever de l'aurore, Achille le traîne autour du tombeau de son ami, mais il n'a pu le flétrir. Si tu le voyais toi-même, tu serais ravi d'admiration, car il est encore dans toute sa fraîcheur; il ne reste sur lui aucune tache de sang, ni la moindre souillure ; les blessures mêmes qui lui ont été faites par les Grecs sont toutes fermées. Ce héros est tellement chéri des dieux, qu'ils veillent sur lui, même après sa mort. »

Il dit, et le vieillard, attendri de joie, lui répond :

« O mon fils, il faut toujours offrir aux dieux les présents qui leur sont dus. Hélas! tant qu'Hector vécut, il n'oublia jamais les immortels habitants de l'Olympe, qui maintenant se souviennent de lui quoiqu'il n'existe plus. Mais toi, brave étranger, accepte cette belle coupe ; fais qu'Hector me soit rendu, et, avec l'aide des dieux, conduis-moi jusqu'à la tente d'Achille. »

Mercure prend la parole et dit au vieillard :

« Tu veux me tenter parce que je suis jeune; mais n'espère pas me persuader. Je ne recevrai point ce présent à l'insu d'Achille, car je redoute trop sa colère et je l'honore trop lui-même pour vouloir le tromper. Je craindrais qu'à l'avenir cette action ne me devînt funeste. Je t'accompagnerai sur terre et sur mer, dussé-je aller avec toi jusque dans la célèbre Argos, et, tant que je te guiderai, crois bien qu'aucun mortel n'osera s'attaquer à toi. »

En disant ces mots, Mercure s'élance sur le char, saisit le fouet

et les rênes brillantes, et inspire aux coursiers une nouvelle ardeur. Ils partent et arrivent près des tours, des navires et du fossé au moment ou les sentinelles prenaient le repas du soir. Mercure les plonge dans le plus profond sommeil; il ouvre les portes, pousse les verrous, et introduit dans le camp Priam ainsi que son char et les présents. Bientôt ils pénètrent dans la haute tente d'Achille (les Thessaliens construisirent cette tente avec des planches de sapin; ils couvrirent le toit de roseaux fauchés dans les prairies et formèrent une vaste cour en plaçant des pieux tout près les uns des autres; puis ils mirent en travers de la porte, pour la tenir fermée, une forte barrière que trois hommes déplaçaient et replaçaient avec peine; mais Achille seu l'enlevait aisément). Mercure ouvre la porte, fait entrer le vieillard dans la tente et y introduit aussi les magnifiques présents destinés au fils de Pélée; il saute du char et dit :

« Priam, je suis Mercure que Jupiter a envoyé des sommets de l'Olympe pour t'accompagner. Je remonte au ciel pour ne point paraître aux yeux d'Achille; car un dieu commettrait une action indigne s'il protégeait ouvertement un mortel. Entre donc dans la salle où se tient le fils de Pélée, embrasse-lui les genoux et supplie-le, au nom de son père, de sa mère et de son fils, afin de fléchir son cœur. »

A peine a-t-il prononcé ces paroles qu'il remonte vers l'Olympe. Priam descend du char et laisse à Idéus la garde des coursiers et des mules. Le vieillard se rend près d'Achille : ce héros était assis loin de ses compagnons; deux guerriers seulement, le brave Automédon et Alcime, descendant de Mars, le servaient avec empressement : il venait de prendre son repas, et la table était encore dressée. Priam entre sans être aperçu d'eux, il s'approche d'Achille, se jette à ses pieds et baise les mains terribles, les mains meurtrières qui lui avaient ravi tant de glorieux fils. — Ainsi, lorsqu'un homme a commis un meurtre dans sa patrie, il se retire chez des peuples étrangers, dans la demeure d'un homme opulent, et tous ceux qui l'aperçoivent sont frappés de surprise : de même Achille et ceux qui l'entourent sont saisis d'étonnemen lorstqu'ils voient Priam dans la tente du héros, et ils se re-

gardent les uns les autres. Priam, d'un ton suppliant, fait entendre ces paroles :



« Divin Achille, souviens-toi de ton père qui est de mon âge et qui touche au seuil de la vieillesse. En ce moment peut-être ses voisins lui font la guerre, et il n'a personne pour le secourir dans un si pressant danger. Mais comme il sait que tu vis encore, il se réjouit au fond de son âme, et tous les jours il espère te voir revenir d'Ilion. Moi, pauvre infortuné, j'avais aussi des fils vaillants dans cette ville que tu assiéges depuis si long-temps : je crois maintenant qu'il ne m'en reste plus aucun. Ils étaient cinquante lorsque les Grecs vinrent dans ces plaines (dix-neuf d'entre eux étaient nés du même sein; les autres furent mis au monde par des femmes étrangères), eh bien! le cruel Mars me les a presque tous ravis! Un seul me restait, celui qui défendait notre cité, qui nous protégeait nous-mêmes, et tu viens de l'immoler tandis qu'il combattait pour sa patrie! Ce fils, c'était Hector... C'est pour lui que je suis venu dans ta tente, c'est pour racheter son cadavre que je t'apporte ces riches présents. O Achille, crains et respecte

les dieux, prends pitié de mon sort en songeant à ton vieux père, et pense que j'ai fait ce qu'aucun mortel n'a fait sur cette terre : j'ai porté à mes lèvres la main du meurtrier de mon fils !... »

Il s'arrête. Achille est attendri en pensant à son père; il prend le vieillard par la main, et le repousse doucement. Priam, prosterné aux pieds d'Achille, verse des larmes au souvenir d'Hector, et Achille pleure en songeant à son père et à l'infortuné Patrocle : la tente retentit de leurs gémissements et de leurs plaintes. Quand le divin Achille a calmé sa douleur, qu'il s'est rassasié de larmes, il se lève et tend la main au vieillard : le héros est touché de compassion à la vue de ces cheveux blancs et de cette barbe vénérable. Il prend la parole et dit :

« Malheureux, tu as déjà enduré bien des peines ! Mais comment as-tu osé venir seul jusqu'en ces lieux et te présenter à celui qui t'a ravi de si vaillants fils? Ah ! tu portes un cœur de fer. Repose-toi sur ce siége; et quelle que soit notre affliction, renfermons-la dans notre âme : on ne gagne rien à gémir sans cesse. Les dieux ont destiné les faibles humains à vivre dans la douleur : eux seuls sont exempts de soucis et de larmes. Deux tonnes remplies de tous les dons destinés aux mortels sont placés sur le seuil du palais de Jupiter; dans l'une sont les maux, dans l'autre sont les biens. Celui pour qui le maître de l'Olympe puise également dans ces deux vases et entremêle les dons, éprouve tantôt le mal et tantôt le bien. Mais celui qui ne reçoit des présents que de la tonne funeste, reste toute sa vie exposé aux outrages; la faim dévorante le poursuit sur la terre fertile, et il erre en tous lieux, méprisé par les hommes et par les immortels. Ainsi, quand Pélée vint au monde, les dieux le comblèrent des dons les plus précieux : il surpassa tous les hommes par ses richesses; il fut le roi des braves Thessaliens, et il eut, quoique mortel, une déesse pour épouse. Mais, plus tard, Jupiter lui fit connaître le malheur : il n'a point dans son palais d'enfants pour régner après lui; il ne possède qu'un fils qui doit bientôt mourir. Hélas! je vois maintenant que je n'assisterai point mon père dans sa vieillesse! Je suis dans les plaines de Troie et loin de ma patrie pour ton malheur et pour celui de ta race. J'ai appris que toi-

même, ô vieillard, tu étais autrefois un roi fortuné : ta puissance s'étendait depuis Lesbos où régnait Macar jusqu'à la Phrygie et au vaste Hellespont; enfin, tu l'emportais sur tous et par tes richesses précieuses et par tes nombreux enfants. Mais depuis que les dieux ont attiré sur toi tous les malheurs, on voit régner autour d'Ilion les combats et le carnage. Supporte donc tes maux avec patience et ne livre pas ton âme à un deuil éternel. Tu pleures vainement ton fils, puisque tu ne le rappelleras point à la vie. Crains plutôt qu'il ne t'arrive encore quelque nouvelle infortune. »

Le vieux Priam lui répond aussitôt :

« Noble enfant de Jupiter, ne me force point de m'asseoir sur ce siége pendant que le cadavre de mon cher Hector est étendu sur la terre, privé de sépulture. Rends-moi mon fils, afin que mes yeux puissent encore revoir celui que j'ai tant aimé; mais en échange reçois les dons que je t'apporte. Ah! puisses-tu jouir long-temps de ces présents et retourner dans ta belle patrie, toi qui, le premier, m'as permis[1] de vivre et de voir les splendides rayons du soleil. »

L'impétueux Achille, lançant sur lui des regards courroucés, s'écrie :

« O vieillard, n'excite pas ma colère. Je sais que je dois te rendre ton fils; car ma mère, la fille du vieux Nérée, est venue elle-même m'apporter les ordres du grand Jupiter. Je sais aussi, et tu ne saurais me le cacher, qu'un dieu t'a conduit vers ces navires. Il n'est pas un guerrier, fût-il même à la fleur de son âge, qui eût osé franchir nos retranchements : il lui aurait été impossible d'échapper à la vigilance des sentinelles et de tirer les

[1] Ce passage : ἐπεί με πρῶτον ἔασας est fort difficile à comprendre si l'on n'admet pas le retranchement du vers. Plusieurs critiques, tels que Didyme et Hermappias, écrivaient ἕασας avec l'esprit rude et alors le sens était : *toi qui le premier m'as favorisé*. Sidonius mettait : ἐπεί με πρῶτ' ἐλέησας : *toi qui le premier as pris pitié de moi*. Mais Tryphon, avec beaucoup plus de raison, laissait subsister ἔασας avec l'esprit doux et supposait qu'Achille interrompait le discours de Priam. Wolf semble avoir adopté l'opinion de ce critique, puisqu'il met entre parenthèse le vers suivant; c'est-à-dire les dernières paroles de Priam.

verrous qui ferment nos portes. O vieillard, ne renouvelle point mes douleurs, de peur que je ne viole les ordres de Jupiter et que je ne t'immole dans ma tente, toi qui viens en suppliant te jeter à mes pieds. »

Il dit, et le pauvre vieillard, saisi d'effroi, obéit aussitôt. Le fils de Pélée, semblable à un lion, sort de sa tente; il est suivi par Alcime et par Automédon, héros qu'il aimait le plus entre tous ses guerriers depuis que Patrocle avait cessé de vivre. Ces deux compagnons d'armes du vaillant Achille détellent les mules et les chevaux, conduisent le héraut de Priam dans la tente du fils de Pélée et le font asseoir sur un siége. Ils s'emparent des magnifiques présents qui doivent servir à racheter Hector, et ne laissent sur le char que deux manteaux et une tunique destinés à envelopper le cadavre qu'on doit ramener dans la ville. Achille ordonne à ses femmes de laver ce corps, de le parfumer d'essences et de le déposer à l'écart pour que Priam ne l'aperçoive point : il craint que ce vieillard, à la vue de son fils, ne fasse éclater sa colère, et que lui-même, transporté de fureur, n'immole l'époux d'Hécube malgré les ordres du puissant Jupiter. Quand les femmes ont lavé le corps d'Hector, elles le parfument d'essences, lui mettent une tunique et l'enveloppent d'un superbe manteau. Achille prend le cadavre, le dépose sur un lit funèbre, et aidé de ses compagnons il place ce lit sur le char de Priam. Alors, en gémissant, il appelle par son nom son fidèle compagnon :

« O Patrocle, dit-il, ne sois point irrité contre moi si jamais tu apprends, dans les sombres demeures, que j'ai rendu le cadavre d'Hector à son père. Priam m'a apporté des présents d'une grande valeur, et je ne manquerai pas de t'en consacrer une partie ainsi qu'il est juste de le faire. »

Après avoir prononcé ces paroles Achille rentre dans sa tente, se place sur le siége qu'il occupait et qui était de l'autre côté de la muraille. Lorsqu'il est assis, il dit à Priam :

« Vieillard, Hector vient de t'être rendu; il repose maintenant sur un lit funèbre. Au lever de l'aurore tu pourras revoir ton fils et le ramener dans tes foyers; mais en ce moment prenons notre

repas. Niobé, cette noble mortelle à la belle chevelure, songea cependant à manger, quoiqu'elle eût perdu dans son palais six filles charmantes et six fils à la fleur de leur âge. Apollon, dans son courroux contre Niobé, s'arma de son arc d'argent et immola tous ses fils; et Diane, qui se plaît à lancer de rapides flèches, fit périr les jeunes filles parce que leur mère avait osé s'égaler à la belle Latone en disant qu'elle avait produit de nombreux rejetons, tandis que Latone n'avait eu que deux enfants. Ainsi les deux descendants de Latone, Diane et Apollon, immolèrent les douze enfants de Niobé. Ces malheureuses victimes restèrent pendant neuf jours baignées dans leur sang, et personne ne se présenta pour les ensevelir : Jupiter avait rendu ces peuples insensibles comme la pierre; le dixième jour elles furent ensevelies par les habitants de l'Olympe. Mais Niobé, après avoir long-temps pleuré, consentit à prendre quelque nourriture; maintenant elle est parmi les rochers et les montagnes désertes de Sipyle, où sont, dit-on, les grottes des nymphes qui chaque jour dansent sur les rives de l'Achéloüs; et quoique changée en pierre, l'infortunée Niobé ressent encore les maux qui lui furent envoyées par les dieux. Songeons donc à prendre notre repas. Vieillard tu pourras, à ton aise, pleurer ton fils dans Ilion, car alors il sera temps de verser sur son cadavre d'abondantes larmes. »

En disant ces mots il immole une brebis blanche que ses compagnons dépouillent et préparent; ils coupent les chairs de la victime, les percent avec des broches, les font rôtir et les retirent du foyer. Automédon prend le pain dans de belles corbeilles et le distribue autour de la table. Achille donne lui-même les viandes aux convives, qui s'emparent aussitôt des mets qu'on leur a servis et préparés. Quand ils ont bu et mangé selon les désirs de leur cœur, Priam se met à considérer Achille : il le trouve si grand et si fort, qu'il lui paraît être un dieu. Achille, de son côté, admire le descendant de Dardanus; il contemple le visage vénérable de Priam et prête l'oreille à ses discours, car le vieillard, après s'être plu long-temps à admirer les traits d'Achille, lui adresse ces paroles :

« Héros nourri par Jupiter, permets-moi d'aller retrouver ma

couche et de me livrer aux douceurs du sommeil. Depuis que tu as fait périr mon fils sous tes coups, je n'ai pu fermer les paupières. Je gémissais sans cesse, et, tout en renfermant dans mon âme les mille douleurs qui m'assiégent, je me roulais dans les cours de mon palais, et je couvrais mon corps de fange et de poussière. Depuis ce temps je n'ai goûté à aucun mets; ce n'est qu'aujourd'hui seulement que j'ai pris quelque nourriture et que le vin aux sombres couleurs a mouillé mon palais. »

Il dit. Achille ordonne aussitôt à ses compagnons et à ses captives de dresser sous les portiques des lits couverts de riches manteaux, de superbes tapis et de moelleuses tuniques. Les captives sortent de la tente en tenant chacune une torcheà la main, et s'empressent d'obéir. Alors le fils de Pélée dit à Priam d'un air railleur :

« Cher vieillard, couche en dehors; de peur que les Grecs ne t'aperçoivent, eux qui, selon la coutume, entrent sans cesse dans ma tente pour prendre mes ordres. Si quelqu'un te voyait à travers les ombres de la nuit, il ne manquerait pas d'en avertir Agamemnon pasteur des peuples : ce qui apporterait quelque retard à la délivrance du cadavre d'Hector. Maintenant parle avec franchise et dis-moi combien de jours tu veux consacrer aux funérailles de ton fils, afin que, durant ce temps, je retienne les phalanges de nos guerriers et que je les empêche de marcher sur Ilion. »

Le vieux Priam lui répond aussitôt :

« O Achille! si tu me permets de célébrer les funérailles du divin Hector, tu me combleras de grâces et de faveurs. Tu sais que nous sommes renfermés dans la ville, que la forêt d'où nous tirons notre bois est située sur une montagne éloignée, et que tous les Troyens sont remplis de terreur. Nous pleurerons pendant neuf jours dans mon palais, et le dixième nous célébrerons les funérailles de mon fils, ainsi que le repas funèbre. Le onzième jour nous lui élèverons un tombeau, et le douzième nous recommencerons à combattre si la nécessité nous y contraint. »

Le divin Achille à la course rapide lui répond aussitôt en disant :

« O vieillard, j'agirai selon tes désirs et je te promets que pendant onze jours mes guerriers s'abstiendront de combattre. »

A ces mots, il prend la main droite du vieillard pour achever de dissiper ses frayeurs. Priam et son héraut, tous deux remplis de prudence, se cachent sous le vestibule[1], tandis qu'Achille s'achemine vers le lieu le plus retiré de sa tente pour reposer auprès de la belle Briséis.

Durant la nuit les dieux et les guerriers qui combattent à cheval se livrèrent aux charmes du sommeil. Mercure seul ne goûta point les douceurs du repos; il se demandait par quels moyens il ferait sortir à l'insu des gardes le roi Priam du camp des Grecs. Il se pose sur la tête du vieillard et lui dit :

« Priam, tu ne redoutes donc pas les périls qui t'environnent? Quoi! tu reposes ainsi au milieu de tes ennemis parce qu'Achille t'a épargné? Hélas! tu donnes de nombreux présents pour racheter le corps d'Hector; mais si Agamemnon et les Grecs apprenaient que tu es dans leur camp, tes fils offriraient peut-être inutilement une rançon trois fois plus forte pour te racheter vivant. »

A ces mots, le vieillard saisi de crainte éveille son héraut. En même temps Mercure attelle les mules, les coursiers, et, sans être aperçu des Grecs, il conduit rapidement les chars à travers l'armée.

Quand ils sont arrivés près des eaux du Xanthe au cours tortueux, près de ce fleuve magnifique engendré par Jupiter, Mercure remonte dans l'Olympe : en ce moment la fille du matin étendait son voile d'or sur toute la terre. Priam et Idéus s'acheminent vers Ilion en soupirant avec amertume; les mules conduisent rapidement le cadavre d'Hector. Cassandre, semblable à la blonde Vénus, fut la première qui aperçut parmi les Troyens et les Troyennes ce triste cortége; car elle était montée sur la haute tour de Pergame. Elle voit son père chéri debout sur le char, et le héraut Idéus conduisant le chariot sur lequel était

[1] On entend par πρόδομος de πρό (*avant*) δόμος (*demeure*) l'*avant-maison*, la partie antérieure de la maison, tant la cour qui s'étendait devant la porte de la maison, que le passage de la maison dans la cour. Πρόδομος signifie aussi, par cette raison, *vestibule* et *portique*.

étendu le corps de son malheureux frère. Soudain elle pousse des cris de douleur et remplit la ville de ses gémissements :

« Troyens et Troyennes, s'écrie-t-elle, venez voir aux portes de la ville le cadavre d'Hector! Accourez tous, vous qui receviez ce héros avec tant d'allégresse lorsqu'il revenait du combat, lorsqu'il était la joie d'Ilion et de tout le peuple! »

Elle dit, et bientôt il ne reste plus dans la ville aucun homme, aucune femme; ils sont tous saisis d'une douleur profonde, et ils se réunissent aux portes, près du chariot qui porte le cadavre. A leur tête sont l'épouse chérie et la vénérable mère d'Hector, qui s'arrachent les cheveux; elles s'élancent toutes deux sur le char pour toucher les premières le corps de ce héros infortuné, et le peuple le suit en pleurant. Ah! sans doute, les Troyens seraient restés aux portes de la ville et ils auraient durant le jour, et même après le coucher du soleil, versé des larmes sur le corps d'Hector, si Priam, du haut de son char, ne se fût écrié :

« Retirez-vous donc, et laissez passer mes mules. Vous vous rassasierez de soupirs et de larmes quand j'aurai conduit ce cadavre dans mon palais. »

Aussitôt les Troyens se séparent et ouvrent au chariot un large chemin. Quand Priam et le héraut sont dans le palais, ils déposent Hector sur un lit funèbre entouré de chanteurs qui entonnent des hymnes de deuil. Tandis qu'ils font entendre ces chants lugubres, les femmes y répondent par de tristes lamentations. Andromaque, en tenant dans ses mains la tête du valeureux Hector, commence les gémissements en disant :

« Cher époux, tu es mort à la fleur de ton âge, et tu me laisses veuve dans ton palais! Ce fils si jeune, que nous fûmes assez malheureux pour mettre au monde, ne parviendra jamais jusqu'à l'adolescence; car, avant ce temps, notre ville sera précipitée du haut de son faîte. Hector, tu n'es plus, toi le défenseur d'Ilion, toi le protecteur de notre belle cité, toi le sauveur des Troyennes et de leurs jeunes enfants! Bientôt, sans doute, nos ennemis nous entraîneront sur leurs navires et nous réduiront toutes à l'esclavage. Ils t'emmèneront aussi, ô mon fils; ils te soumettront à des travaux avilissants et grossiers, et tu seras sous les



I. 8

ordres d'un maître cruel. Peut-être bien aussi qu'ils t'arracheront de mes bras pour te précipiter du haut des tours, afin de venger par ta mort le meurtre d'un frère, d'un père ou d'un fils; car Hector ne pardonnait jamais à ses adversaires, et il a privé de la vie un grand nombre d'Achéens. Voilà pourquoi tout le peuple le pleure maintenant dans Ilion. Cher époux, ta mort plonge tes parents dans la tristesse, et elle me réserve à moi des douleurs profondes! Hélas! tu ne m'as point tendu la main en rendant le dernier soupir; tu ne m'as point adressé tes dernières paroles, ces ordres sacrés dont je me serais souvenu et que j'aurais répétés sans cesse la nuit et le jour en répandant des larmes! »

Ainsi gémit Andromaque, et ses femmes pleurent autour d'elle. Alors Hécube se lamente en disant :

« Hector, toi le plus aimé de mes enfants, tu étais chéri par les dieux pendant ta vie, et, maintenant que tu n'es plus, ils veillent encore sur toi. Lorsque l'impétueux Achille fit prisonniers mes autres fils, il les vendit au delà des mers, sur les rives de Samos, d'Imbros et de l'inabordable [1] Lemnos; mais quand il t'eut vaincu, toi, mon Hector, il t'arracha la vie et te traîna honteusement autour de Patrocle, que tu as fait périr. Mais toutes ces cruautés n'ont pu faire revivre son compagnon. En voyant ton corps si frais et si beau, il semble que tu viens d'être immolé, et qu'Apollon t'a percé de ses plus douces flèches. »

Hécube, par ces paroles entrecoupées de sanglots, fait répandre des larmes à tous ceux qui l'entourent. Alors Hélène s'avance et s'écrie en pleurant :

« O Hector, de tous les frères de mon époux tu étais celui que j'aimais le plus; car le beau Pâris est mon mari depuis qu'il m'a conduite dans Ilion. Ah! pourquoi n'ai-je point reçu la mort

[1] Le texte porte : Λῆμνον ἀμιχθαλόεσσαν. Dübner rend ce passage par *Lemnum importuosam*; madame Dacier dit la *barbare Lemnos*; Bitaubé, la *féroce Lemnos*; et Dugas-Montbel la *sauvage Lemnos*. Le *Clavis Homerica* traduit ἀμιχθαλόεις par *inaccessus*; le *Dictionnaire des Homérides* rend cette épithète par *inabordable*, *inhospitalier*, et donne pour racine à ἀμιχθαλόεις non μίγνυμι et ἅλς, mais la forme allongée d'ἄμικτος.

auparavant!... Il y a vingt ans que j'ai quitté ma patrie pour venir en ces lieux, et jamais je n'ai entendu sortir de ta bouche une parole dure ou blessante; au contraire, si des reproches m'étaient adressés par mes frères, par mes sœurs ou par ma mère (car Priam me traita toujours avec douceur), tu les reprenais avec bonté et tu les désarmais par tes bienveillantes paroles. Aussi maintenant je déplore à la fois et ton sort et le mien, puisque je n'aurai plus dans cette ville ni ami, ni soutien, moi que tous voient avec horreur! »

En prononçant ces dernières paroles, Hélène verse des torrents de larmes, et tout le peuple redouble ses gémissements. Alors le vieux Priam, s'adressant aux Troyens, leur dit :

« Hâtez vous d'aller couper du bois dans la forêt et de l'apporter dans la ville. Ne craignez point les embûches des Grecs: Achille m'a promis de ne point nous attaquer avant la douzième aurore. »

A ces mots le peuple attelle aux chars les bœufs et les mules, et s'assemble devant les portes de Troie. Durant neuf jours on apporte du bois dans la ville; mais lorsque la dixième aurore vint annoncer la lumière aux humains, on s'empara du cadavre d'Hector, on le déposa sur le bûcher, et en quelques instants il fut entouré de flammes.

Le lendemain, dès que l'Aurore aux doigts de rose eut brillé dans les cieux, le peuple se rassembla en foule autour du bûcher. On éteignit d'abord avec des flots de vin aux sombres couleurs tout ce que le feu avait atteint. Les frères et les amis d'Hector recueillirent, en versant des larmes, les ossements blanchis du héros, qu'ils déposèrent dans une urne d'or; ils la couvrirent de voiles de pourpre, la placèrent dans une fosse profonde, scellée avec de larges pierres, et se hâtèrent d'élever en cet endroit un simple tumulus. Pendant ce temps des sentinelles veillaient de toutes parts, car les Troyens craignaient d'être surpris par les Grecs. Quand on eut élevé la tombe, les guerriers se retirèrent et prirent le repas funèbre dans le palais du roi Priam [1].

[1] Il doit paraître étonnant, dit Knight, à ceux qui nous recommandent et nous apportent si positivement des inscriptions qui auraient précédé les

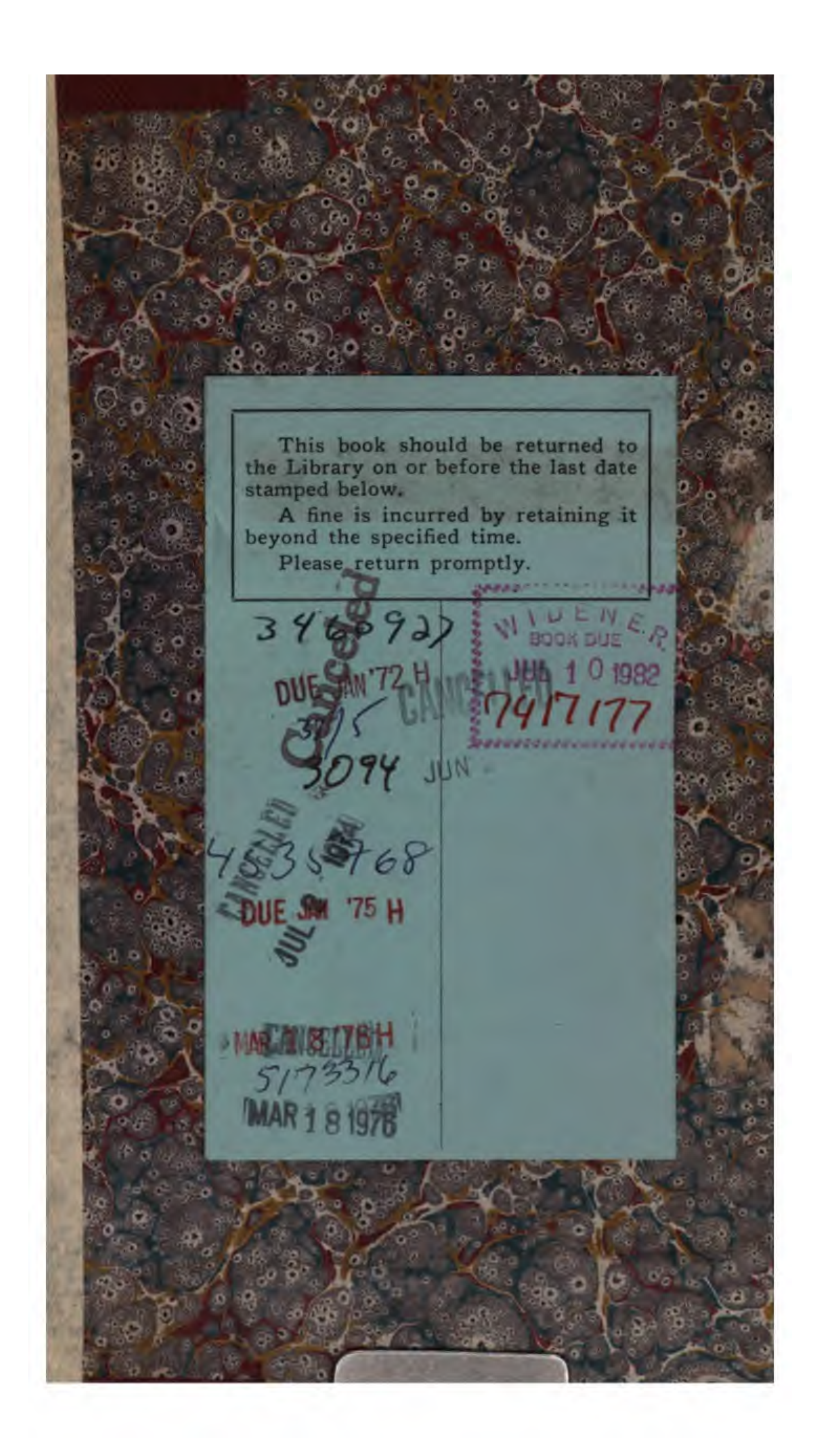
C'est ainsi que les Troyens célébrèrent les funérailles d'Hector dompteur de coursiers.

temps homériques et ceux de la guerre de Troie que dans les funérailles de Patrocle et d'Hector, traitées avec tant de soin, avec tant de détails et de magnificences, que parmi les nombreuses cérémonies consacrées à apaiser leurs âmes et tous les monuments destinés à conserver leur mémoire à la postérité, il n'y ait pas un seul passage qui nous dise que les noms et les actions de ceux qui sont morts ou les vœux de leurs parents ont été inscrits sur des pierres sépulcrales, ni même qui fasse allusion à cet usage.



TABLE.





This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.
A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.
Please return promptly.

